

Monique

&

Alain Gautier



Monique Billard et Alain Gautier le 13 juillet 1963

Table de matières

01	Généalogie Gautier	01 - 12
02	Chabenet	13 - 24
03	La vie active	25 - 28
04	Le service militaire (1959 – 1962)	29 - 42
05	Citroën	43 - 44
06	Nos fiançailles – La Bull	45 - 48
07	La généalogie des Billards	49 - 54
08	La mécanographie	55 - 59
09	Notre mariage (1963)	60 - 63
10	UNIVAC (1964)	64 - 79
11	La naissance de Laurent et Valérie (1964 - 1966)	80 - 87
12	Collioure et le cours 9400 (1968)	88 - 90
13	Les États-Unis La conquête de la lune (1969)	91 - 107
14	Les Bermudes	108 - 109
15	L'Île d'Aix, le Pont	110 - 112
16	L'Afrique du Sud et la Rhodésie (Zimbabwe) (1969 – 1972)	113 - 128
17	L'Afrique du Sud - Visite de la mine	129 - 144
18	Le Mozambique - Le retour d'Afrique du Sud	145 - 151
19	La Suisse (1972)	152 - 154
20	Le retour en France	155 – 156
21	L'Afrique de l'Ouest : RCA – Gabon – Congo – Cote d'Ivoire - Cameroun	157 - 165
22	La maison du Pont – Coignières (1974 – 1975)	166 - 170
23	L'Inde – L'Hindouisme	171 - 185
24	Coignières – La mort de ma mère (1976) et celle de Madeleine (1978)	186 - 190
25	Le Liban	191 - 194
26	La Syrie – Les Omeyyades	195 - 197
27	Indonésie	198 - 200
28	Chine (1979)	201 - 212
29	La mort de mon père (1980) - Retour à la compagnie des machines Bull	213 - 216
30	Irak	217 - 225
31	Retour en Inde	226 – 229
32	Arabie Saoudite - L'islam	230 - 233
33	Corse	234 - 236

34	Les Cévennes (1980)	237 - 243
35	La mini-informatique SEMS - Paris Brest Paris (1981)	244 - 251
36	Retour à Bull - Début à CGR	252 - 256
37	Mexique	257 - 261
38	Coignières & Le Pont-Chrétien – Le GR 10	262 - 267
39	Brésil	268 - 274
40	Australie	275 - 276
41	Le Japon	277 - 278
42	Corée	279 - 280
43	Argentine	281 - 283
44	La Thaïlande (1986)	284 - 285
45	Inde - Sri Lanka	286 - 290
46	Le Pont mort de Camille	291 - 294
47	La Chine – Taoïsme – Le Confucianisme (1985)	295 - 312
48	General Electric – Algérie (1987)	313 - 316
49	Iran	317 - 319
50	Israël - Judaïsme	320 - 326
51	Égypte	327 - 330
52	Turquie (1994)	331 - 351
53	L'Afrique du Sud et le Zimbabwe (1996)	352 – 357
54	La retraite	358 – 363
55	Visiteur de prison	364 – 368
56	Les Jardins du Cœur	369 - 371
57	Être Pontcabanois - Exposition osier à Chabenet	372 – 380
58	Le Spectacle vivant (2012)	381 – 388
59	Les voyages d'agrément : Liban - Canaries	389 – 401
60	La Grèce – L'Écosse – L'Angleterre - L'Irlande – Le désert Tunisien	402 – 415
61	La Turquie en famille - Le Népal – l'Italie	422 -4 32
62	La naissance des petits enfants	433 – 435
63	Les années sombres (2014 – 2018)	436 - 444
64	Être Pontcabanois, la fin	445 – 447
65	Bouleversements (2019 – 2022)	448 - 469

Annexes

Curriculum Vitae - Certificats de travail - Calendrier des voyages :	470 - 499
--	-----------

A mes enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants et les autres...

Pour que tout ce temps passé à construire une vie ne soit pas totalement oublié !

Je décris dans ces lignes les événements auxquels j'ai été mêlé, ceux auxquels j'ai assisté, les cultures que j'ai côtoyées sans les comprendre, les pays que j'ai visités sans les connaître...

Ces lignes écrites à la fin de ma vie sont aussi une façon de mieux comprendre, de déchiffrer et d'analyser rétrospectivement, le monde dans lequel j'ai vécu.

1939 – 1946



Alain le 30 juillet 1939

Né d'une mère bretonne originaire du Finistère, et d'un père berrichon, pour moi tout commence en juillet 1939, ma mère, qui suit mon père comptable sur un chantier de construction de barrage hydroélectrique, me donne le jour à 11 h le samedi 29 juillet 1939, à Luchon, dans la haute Garonne.

La famille Gautier et mon père :

Né à Chabenet commune de St Marcel dans l'Indre, mon père est fils unique d'une famille dont le chef de famille est cultivateur et la mère commerçante.



**Antony Louis Frédéric
Septier**



**Marie Philomène
Blondet**

**Sylvain
Thomas
Gautier**
Vigneron à
Chabenet



**Marguerite
Mallet**



**Marie Françoise
Blondet**



Eugène Gautier



Georges Gautier



Mon arrière Grand Père Septier, Mon arrière grand-mère Mallet, ma grand-mère Gautier (Blondet) et son mari Eugène Gautier pris à Chabenet devant le hangar un jour de vendanges



**Georges Frédéric
Gautier**

Après avoir suivi des études supérieures pour son époque, il travaille chez Bachelier un pépiniériste de Châteauroux.

En 1927 il quitte Chabenet pour être employé de bureau à la société du gaz à Paris. En 1928 il est sténo dactylographe chez Van Berkel à Paris.



1929 Georges Gautier

En 1929 il est comptable aux « Grands Moulins de Paris ». En 1930 il est comptable chez « G.Main & compagnie » (société d'ingénieurs électriciens) toujours à Paris.

Il se marie à Paris le 21 janvier 1932 à la mairie du 7^e arrondissement et revient vivre à Argenton en avril. En octobre 1936 sa mère Marie Françoise Septier meurt.

Ils restent dans la région jusqu'en août 1937 dates auxquelles ils partent avec ma mère dans les Alpes pour être comptable à l'entreprise des Grands Travaux hydrauliques au Sautet.

Il est muté en juin 1939 sur le chantier du Portillon près de Luchon dans les Pyrénées. Il est mobilisé le 8 septembre 1939 à la 64e compagnie hippomobile basée à Ponchara au château de Beauregard puis à Seysell. Il est démobilisé le 15 juillet 1940 dates auxquelles il est réintégré dans son entreprise.

Le 1^{er} janvier 1942, il est muté à la Tafna en Algérie comme caissier-comptable puis sera détaché à Sfax en Tunisie. Il est embauché par la Satec en juin 1944 et reviendra à Chabenet en avril 1946 pour y exercer le métier de grossiste en beurre Œufs et fromages.

La famille Henry et ma mère :



**Marie Françoise Henry
(Monique)**

Née à Scrignac dans le Finistère, est la troisième enfant d'une famille qui en compte sept et dont les parents cultivent une petite ferme dont ils sont propriétaire.

Elle est contrainte de quitter la Bretagne, les ressources de l'exploitation familiale étant insuffisantes pour nourrir toute la famille.

Placée à Paris comme bonne à tout faire (elle sera pendant un temps bonne chez le peintre Matisse) elle y travaille avec un de ses frères, François et deux de ces sœurs, Anne-Marie l'aînée et Marie, la plus jeune. Seul son frère Jean restera en Bretagne.



Françoise Plusquellec



Jean-Marie Henry



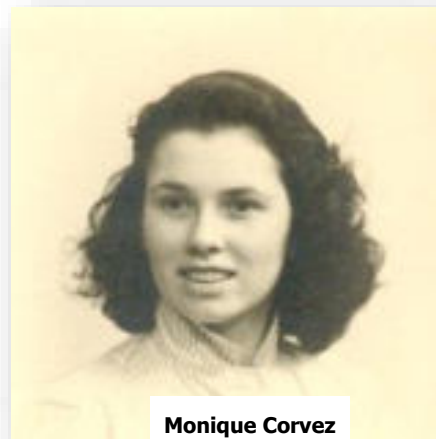
La ferme de Coat ar Rest sur la commune de Scignac (Finistère)

Mon grand-père et ma grand-mère étaient des paysans bretons qui loin d'être riches vivaient dans une ferme qu'ils possédaient près de Scignac dans le Finistère au lieu-dit Coat Ar Rest. Ils eurent sept enfants.

L'aîné François est (1902-1992) marié à Marie Cant, ils eurent un fils Jean que je retrouverai plus tard chez Citroën. J'ai connu mon oncle qui habitait au Chesnay, il travaillait chez Gaujard Rome comme jardinier.



Anne Marie & Jean Corvez



Monique Corvez

Le deuxième est Anne-Marie (1904-1973) mariée à Louis Corvez ils eurent deux enfants Monique et Jean Louis. Louis le père était employé au tramway de Versailles, ma tante Anne-Marie était bonne à tout faire. Monique leur fille, très jolie jeune fille

causa quelques soucis à mes parents pendant les vacances qu'elle passa à Chabenet ; elle finira alcoolique.

Jean Louis le deuxième enfant était journalier chez Gérard Minec cultivateur éleveur au bourg de Plouesat en Bretagne. Mort en 2008 il vécut dans des conditions moyenâgeuses

La troisième Louise (1907-1913) est morte très jeune.

La quatrième Marie Françoise est ma mère.

La cinquième, Louise mariée à Antoine Sir. Ils eurent un enfant André Sir et habitaient dans la cité de Carcassonne ; je ne les ai vus qu'une seule fois lors d'un court séjour en Bretagne et en ai complètement perdu la trace.



Louise & Antoine Sir



Marie Rousvoal & son fils

La sixième Marie (1911-1996) mariée à Louis Rouvoal eut deux enfants, François et Annick.

Ils habitaient Le Chesnay au 26 rue de Versailles. François meurt alors qu'il est adolescent et son père Louis devient alcoolique. Il décédera assez jeune laissant ma tante Marie, bonne à tout faire, élever seule, sa fille Annick.

Le septième et dernier Jean (1915-1992) restera très longtemps célibataire puisqu'il ne se mariera que très tard (il avait près de 50 ans) avec Françoise Plusquellec ; ils n'eurent pas d'enfant et à sa mort je devais en hériter avec mes cousins germains.

Oncle Jean était journalier, il passa sa vie en Bretagne près de St Paul de Léon, mais eu la malchance d'être fait prisonnier en 1939 par les Allemands puis de tomber aux mains des Russes qui ne le libérèrent que trois ou quatre ans après la fin de la guerre.

Pendant les années 54 à 58, il séjournait un mois ou deux à Chabenet, au retour de ses campagnes



Jean Henry

sucrières, car chaque année il remontait de son pays breton pour travailler dans une raffinerie près de Pithiviers. Dur à la tâche et ne pouvant rester sans rien faire, il aidait mon grand-père et mon père à couper le bois au « gué aux loups », mais aussi dans leurs travaux agricoles.

Il habitait une maison près de Morlaix, située au bord d'un bras de mer. Il avait creusé l'une des pièces dans le rocher.

C'est à Paris que mes parents se rencontrent et se marient le 21 janvier 1932. Je suppose que ce mariage ne plaît pas trop aux parents de mon père, en particulier à sa mère qui ne voit pas avec plaisir son fils unique, issu d'une famille aisée et ayant une instruction supérieure, se marier avec une « boniche ».



1932 Georges et Marie- Françoise
le jour de leur mariage



Marie-Françoise Henry (Maman)



Alain Luchon Dec.1940

Je suppose que c'est la raison pour laquelle ma mère qui se prénomait Françoise se faisait appeler Monique.

Ils se promèneront beaucoup, car mon père est alors employé par une société de grands travaux chargée de construire les grands barrages hydroélectriques alpins puis pyrénéens. C'est le pourquoi de ma naissance à Luchon dans une maison qu'ils louaient à un docteur, le docteur Samuler avec lequel mes parents entretenaient de très bonnes relations.

La guerre 39/40 éclate et mon père est mobilisé sur la frontière italienne, dans les Alpes, vers Gap. De sa guerre, il m'a laissé un document qui hélas ! ne donne que peu de détail. Démobilisé en 41 il accepte en 1942 un poste de comptable pour une entreprise de travaux publics et part en Algérie.

Nous nous retrouvons à La Tafna sur les hauts plateaux algériens. Nous logeons dans une ferme et ma mère élève des poules.

Nous restons cinq ans en Afrique du Nord, ma sœur Annie naît à Sfax (Tunisie) en 1946 où nous habitons au 14 rue Alexandre Dumas.

De mon séjour en Afrique du Nord je n'ai que très peu de souvenirs, je me souviens de la cour d'une ferme dans laquelle nous habitons à La Tafna et plus tard à Sfax, de mes parents regardant par la fenêtre en direction du port et parlant de « soulèvement » ; il y avait probablement de la manifestation dans l'air....

Le retour en France



Au large du Portugal le Cap St Vincent



**Sur le bateau
Annie dans sa valise**

Le retour en France se fait sur un cargo mixte le PLM 17, qui passe par Gibraltar, le Havre et remonte la Seine jusqu'à Rouen.

N'ayant pas de berceau pour ma sœur Annie mes parents utilisent une valise. Nous mettrons plusieurs semaines, le bateau partant de Tunis longe les côtes algériennes, marocaines traverse le détroit de Gibraltar où il fait une escale. Puis il longe les côtes portugaises, espagnoles et françaises, entre dans l'estuaire de la Seine au Havre pour nous débarquer à Rouen.

Extraits d'un logiciel de gestion généalogique » Heredis » l'arbre descendant des « Gautier »

N° descendance de	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
Génération 1					
	GAULTIER, Gabriel				
Génération 2					
1	GAUTIER, Jean	1690		< 1722	
2	GAULTIER, Marguerite				
3	GAULTIER, Catherine				
4	GAULTIER, Louis				
Génération 3					
1.1	GAUTIER, René	1706		< 1779	
Génération 4					
1.1.1	GAULTIER, Jean René	~ 1759			
1.1.2	GAUTIER, Silvain				
Génération 5					
1.1.1.1	GAUTIER, Sylvain	26.3.1789			
1.1.1.2	GAULTIER, Jean	7.10.1793			
Génération 6					
1.1.1.1.1	GAUTIER, Barthélémy	15.11.1814			
1.1.1.1.2	GAUTIER, Gabriel	20.8.1817			
1.1.1.2.1	GAULTIER, Louis Auguste	5.8.1833			
Génération 7					
1.1.1.1.1.1	GAUTIER, Silvain Thomas	22.12.1842	Chabenet		
1.1.1.1.1.2	GAUTIER, Barthélémy	1868			
1.1.1.1.1.3	GAUTIER, François				
1.1.1.1.1.4	GAUTIER, Madeleine				
1.1.1.1.2.1	GAUTIER, Alexandrine Magdelaine	7.4.1844	St Marcel		
+1.1.1.2.1.1	GAULTIER, Marie Berthe	2.9.1869			
+1.1.1.2.1.2	GAULTIER, Alexandre Sylvain Gabriel				
+1.1.1.2.1.3	GAULTIER, Thérèse				
+1.1.1.2.1.4	GAULTIER, Marguerite				
+1.1.1.2.1.5	GAULTIER, Ferdinand				
Génération 8					
1.1.1.1.1.1.1	GAUTIER, Eugene	1.4.1874	St Marcel	9.9.1965	Le Pont Chrétien
1.1.1.1.1.2.1	GAUTIER, Émilie	1.6.1893	St Marcel		
1.1.1.1.1.2.2	GAUTIER, Maurice	22.9.1907	St Marcel	20.12.1975	Chabenet
1.1.1.1.1.2.3	GAUTIER, Raymond				
1.1.1.1.2.1.1 (1.1.1.2.1.1)	GAULTIER, Marie Berthe	2.9.1869			
1.1.1.1.2.1.2 (1.1.1.2.1.2)	GAULTIER, Alexandre Sylvain Gabriel				
1.1.1.1.2.1.3 (1.1.1.2.1.3)	GAULTIER, Thérèse				
1.1.1.1.2.1.4 (1.1.1.2.1.4)	GAULTIER, Marguerite				
1.1.1.1.2.1.5 (1.1.1.2.1.5)	GAULTIER, Ferdinand				
1.1.1.2.1.1.1	GALOPPIN, Gabrielle	5.2.1895			
1.1.1.2.1.1.2	GALOPPIN, Marie Louise	8.10.1897			
1.1.1.2.1.1.3	GALOPPIN, Marie Madeleine	22.3.1899			
1.1.1.2.1.1.4	GALOPPIN, Marie Rose	25.10.1900			
1.1.1.2.1.1.5	GALOPPIN, Marie Raymond	13.4.1903		16.8.1986	
1.1.1.2.1.1.6	GALOPPIN, Marie Berthe Marguerite	4.11.1903			

N° descendance	de	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
1.1.1.2.1.1.7		GALOPPIN, Marie Jeanne Andrée	21.4.1905			
1.1.1.2.1.1.8		GALOPPIN, Marie Augustine Marcelle	19.9.1907			
1.1.1.2.1.2.1		GAULTIER, Louis Gabriel				
1.1.1.2.1.3.1		TISSIER, Gabriel				
1.1.1.2.1.3.2		TISSIER, Jean				
1.1.1.2.1.4.1		TOURNE, Marcel				
1.1.1.2.1.4.2		TOURNE, René				
1.1.1.2.1.4.3		TOURNE, Yvonne				
Génération 9						
1.1.1.1.1.1.1.1		GAUTIER, Georges Frédéric	10.4.1907	St Marcel	25.6.1980	Le Pont Chrétien
1.1.1.1.1.2.1.1		DERRIER, Paulette	1912		1939	
1.1.1.2.1.1.2.1		PERNIN, Andrée				
1.1.1.2.1.1.2.2		PERNIN, Renée				
1.1.1.2.1.1.2.3		PERNIN, Marie				
1.1.1.2.1.1.2.4		PERNIN, Jean				
1.1.1.2.1.1.2.5		PERNIN, Pierre				
1.1.1.2.1.1.4.1		PERNIN, Gaby				
1.1.1.2.1.1.4.2		PERNIN, Solange				
1.1.1.2.1.1.5.1		GALOPPIN, Robert				
1.1.1.2.1.1.5.2		GALOPPIN, Marie Thérèse				
1.1.1.2.1.1.7.1		DEMAY, Jeanette				
1.1.1.2.1.1.7.2		DEMAY, Yves				
1.1.1.2.1.2.1.1		GAULTIER, Jean				
1.1.1.2.1.2.1.2		GAULTIER, Renée Yvonne				
1.1.1.2.1.2.1.3		GAULTIER, Gabrielle Émilienne				
1.1.1.2.1.3.1.1		TISSIER, Robert				
1.1.1.2.1.3.1.2		TISSIER, Raymond				
1.1.1.2.1.3.2.1		TISSIER, Pierre	1.1939			
1.1.1.2.1.3.2.2		TISSIER, Jacques				
1.1.1.2.1.4.3.1		PROT, Pierrette				
1.1.1.2.1.4.3.2		PROT, Lucette				
Génération 10						
1.1.1.1.1.1.1.1.1		GAUTIER, Alain	29.7.1939	Luchon		
1.1.1.1.1.1.1.1.2		GAUTIER, Annie Christiane	17.3.1946	Sfax		
1.1.1.1.1.2.1.1.1		TAVAINÉ, Yvette	8.12.1930			
1.1.1.1.1.2.1.1.2		TAVAINÉ, Jean Paul	1.12.1934	Chabenet		
1.1.1.2.1.1.2.1.1		MIROLO, Pierre				
1.1.1.2.1.1.2.1.2		MIROLO, Philippe				
1.1.1.2.1.1.2.2.1		GUÉRINET, Sebastien				
1.1.1.2.1.1.2.3.1		PERNIN, Patrick				
1.1.1.2.1.1.2.4.1		PERNIN, Didier				
1.1.1.2.1.1.2.4.2		PERNIN, Jean Claude				
1.1.1.2.1.1.2.4.3		PERNIN, Jacques				
1.1.1.2.1.1.2.5.1		PERNIN, Catherine				
1.1.1.2.1.1.4.1.1		ROULET, Françoise				
1.1.1.2.1.1.4.1.2		ROULET, Jean Pierre				
1.1.1.2.1.1.4.2.1		LAVERDANT, Sylvie				
1.1.1.2.1.1.4.2.2		LAVERDANT, Jean Jacques				
1.1.1.2.1.1.5.2.1		CAUX, Christophe				
1.1.1.2.1.1.5.2.2		CAUX, Olivier				
1.1.1.2.1.2.1.1.1		GAULTIER, Bernard				
1.1.1.2.1.2.1.3.1		MARTINAT, Jean Christian				
1.1.1.2.1.3.2.1.1		TISSIER, Pascale				
1.1.1.2.1.3.2.1.2		TISSIER, Frédéric Jean				

N° descendance	de	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
1.1.1.2.1.3.2.2.1		TISSIER, Claudine				
1.1.1.2.1.3.2.2.2		TISSIER, Michel				
1.1.1.2.1.4.3.2.1		BERTHIAS, Jean Marie				
Génération 11						
1.1.1.1.1.1.1.1.1.1		GAUTIER, Laurent	5.5.1964	Châteauroux		
1.1.1.1.1.1.1.1.1.2		GAUTIER, Valérie	21.12.1966	Châteauroux		
1.1.1.1.1.1.1.1.2.1		BLONDEAU, Sebastien				
1.1.1.1.1.2.1.1.1.1		TACOT, Thierry				
1.1.1.1.1.2.1.1.1.2		TACOT, Jean Michel				
1.1.1.1.1.2.1.1.1.3		TACOT, François				
1.1.1.1.1.2.1.1.2.1		TAVAINÉ, Pascal	11.11.1968			
1.1.1.2.1.2.1.3.1.1		MARTINAT, Gaeëlle				
1.1.1.2.1.2.1.3.1.2		MARTINAT, Vincent				
Génération 12						
1.1.1.1.1.1.1.1.1.1.1		GAUTIER, Mathilde	26.9.1997	Bourges		
1.1.1.1.1.1.1.1.1.2.1		CORBEL, Madoline	9.9.1988	Bourges		
1.1.1.1.1.1.1.1.2.2		CORBEL, Marvin	25.1.1993	Châteauroux		
1.1.1.1.1.1.1.2.1.1		BLONDEAU, Éva				

Extrait de « Heredis » l'arbre généalogique descendant des Henry

N° descendance	de	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
Génération 1						
		HENRY, Pierre			25.4.1825	Scrignac
Génération 2						
1		HENRY, François	1.8.1814	Bolazec	8.6.1845	Plougonven (Kervezec)
Génération 3						
1.1		HENRY, François Marie	10.9.1845	Plougonven (Kervezec)		
Génération 4						
1.1.1		HENRY, Jean Marie	6.4.1874	Scrignac		
1.1.2		HENRY, Anne Marie				
1.1.3		HENRY, Marie Louise				
1.1.4		HENRY, Inconnue				
Génération 5						
1.1.1.1		HENRY, François	5.12.1902	Scrignac	9.1992	Le Chesnay
1.1.1.2		HENRY, Anne Marie	10.1904	Scrignac	3.1973	
1.1.1.3		HENRY, Louise	22.3.1907	Scrignac	23.4.1913	Scrignac
1.1.1.4		HENRY, Marie Françoise	21.5.1909	Scrignac	2.8.1976	Le Pont-Chrétien
1.1.1.5		HENRY, Marie	17.10.1911	Scrignac	3.10.1996	Épinay-sur-Seine
1.1.1.6		HENRY, Louise	14.3.1914	Scrignac		
1.1.1.7		HENRY, Jean Marie	21.5.1915	Scrignac	11.1992	
1.1.1.8		HENRY,				
1.1.3.1		LAVANANT, Anne Marie				
1.1.3.2		LAVANANT, François				
Génération 6						
1.1.1.1.1		HENRY, Jean				
1.1.1.2.1		CORVEZ, Jean Louis				
1.1.1.2.2		CORVEZ, Monique				
1.1.1.4.1		GAUTIER, Alain	29.7.1939	Luchon		
1.1.1.4.2		GAUTIER, Annie Christiane	17.3.1946	Sfax		
1.1.1.5.1		ROUSVOAL, Annick				

N° descendance	de	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
1.1.1.5.2		ROUSVOAL, François				
1.1.1.6.1a		SIRE, André				
1.1.1.6.2a		SIRE, Bernard				
1.1.3.1.1		LEFOLL, Yves				
1.1.3.1.2		LEFOLL, Louise				
1.1.3.1.3		LEFOLL, François				
1.1.3.2.1		LAVANANT, Jean				
1.1.3.2.2		LAVANANT, Francis				
Génération 7						
1.1.1.1.1.1		HENRY, Stéphane				
1.1.1.4.1.1		GAUTIER, Laurent	5.5.1964	Châteauroux		
1.1.1.4.1.2		GAUTIER, Valérie	21.12.1966	Châteauroux		
1.1.1.4.2.1		BLONDEAU, Sebastien				
+1.1.1.5.1.1		LEFOLL, Brigitte				
+1.1.1.5.1.2		LEFOLL, Jean François				
1.1.3.1.1.1 (1.1.1.5.1.1)		LEFOLL, Brigitte				
1.1.3.1.1.2 (1.1.1.5.1.2)		LEFOLL, Jean François				
1.1.3.1.3.1		LEFOLL, Monique				
1.1.3.1.3.2		LEFOLL, Claudie				

Génération 8

CORBEL Madoline vit avec PETIT Fabien

CORBEL Marvin

GAUTIER Mathilde

Génération 9

PETIT Lya née au Blanc Indre le 30 décembre 2008

PPETIT Leaura née à Plevin Côtes-d'Armor le 1^{er} octobre 2015

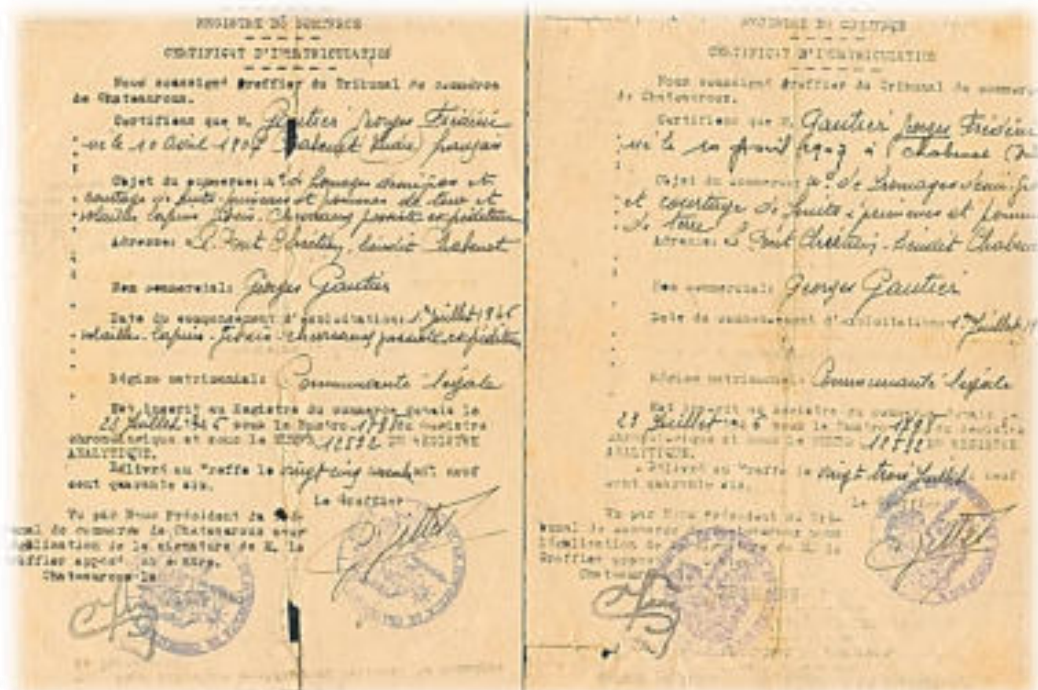
Chabenet (1946-1958)

Nous retrouvons mon grand-père Eugène (père de mon père) dans sa maison de Chabenet. L'échalote et l'ail qui sèchent dans le séjour arrachent des larmes à ma mère, pour qui l'installation à Chabenet n'est pas une partie de plaisir. Je pense que cette maison doit lui rappeler les rapports difficiles qu'elle avait avec sa belle-mère. Raison probable pour laquelle elle se faisait appeler Monique alors que son prénom était Françoise (le même que celui de sa belle-mère).



Eugène Gautier

Mon père reprend l'activité exercée par sa mère : la vente de volaille, beurre, œufs et fromage. Il achète une Camionnette Citroën C4 avec laquelle il s'approvisionne en fromages aux laiteries de la région (Fongombault, Tournon St Martin, St Savin, Pouilly, etc.) et les revend aux épiciers.



Certificat d'immatriculation de mon Père

Il a cinq « tournées » :

- Le lundi : La Châtre et sa région,
- Le mardi : St Marcel, Argenton, Chasseneuil et Saint Gaultier
- Le mercredi : Clui, Neuvy, Orsennes.
- Le jeudi : Eguzon, Celon
- Le vendredi ou le samedi est consacré au réapprovisionnement

Il va rapidement abandonner la volaille et les œufs pour se concentrer sur le beurre et les fromages. De cette activité volaille il reste une cage en osier utilisée comme coffre fourre-tout à notre maison du Pont.



Ce commerce va nous permettre de vivre confortablement cette période d'après-guerre. C'est la période des tickets de rationnement et je ne me souviens plus des détails, mais mon père a quelques ennuis avec la commission de ravitaillement, difficultés qu'il contourne en faisant faire, pendant quelques semaines, ses tournées par l'un de ses amis d'Argenton M.Clément (il habitait la grande maison située en face de l'entrée du stade des Marais).

En 1953 mon père se présente aux élections municipales et se fait élire conseiller, il le restera pendant 20 ans. Fernand Gaultier est maire et tous les deux achètent le même motoculteur : un Bouyer fabriqué à Tomblaine.



Dans cette équipe municipale, M.Montesse est l'un des initiateurs et le réalisateur du petit document sur la commune, illustré des photos prises par Jacky Cuignière. Contrairement aux indications portées dans la préface rédigée par Raoul Bouchetal, Fernand Gaultier, M.Jamet et Raymond Lamort n'ont pas été les seuls contributeurs, M.Montes, mon père et bien d'autres ont participé à l'élaboration de ce document.

Mon grand-père s'occupe des vignes et c'est sans entrain que je l'aide dans ses travaux agricoles.

- Au mois de février/mars : la taille de la vigne et le ramassage des sarments coupés
- juin/juillet : la taille des branches de vigne à la cisaille.
- Août/septembre : l'arrachage des pommes de terre.

— Octobre : les vendanges, une occasion pour se rassembler, car pendant deux semaines nous vendangeons nos vignes et celles des voisins.

Mon grand-père et mon père cultivent presque un hectare de vigne ; un morceau aux essais (près de la route du lac) deux morceaux à l'arrachis, et un morceau au Pont-Chrétien. Ces vignes produisent une « piquette » en quantité suffisante pour couvrir la consommation annuelle, mais elle est quelquefois tellement « piquette piquante » qu'il faut s'accrocher à la table pour l'avaler.

— de novembre à janvier, c'est le bois que nous coupons au gué aux loups. Nous allons à pied abattre les arbres à la hache et au « citon » (passe-partout). Environ cinq cordes (15 mètres cubes) ce qui nous permet de passer l'hiver et c'est Brissaud de St Marcel qui nous le rentre avec son tracteur. Nous l'entassons dans une cabane adossée aux anciennes écuries dont il ne reste maintenant qu'une partie des murs.



Ma mère bretonne catholique non pratiquante est du même pays que le curé Lemoal. Je suis donc enfant de chœur jusqu'à ma communion et je suis élève assidu des cours de catéchisme.

Le curé Lemoal est un vrai honnête homme, il collectionne les soldats de plomb et en possède des milliers. Il vit avec sa sœur et son neveu dans le presbytère accolé à l'église aujourd'hui bibliothèque municipale et maison des associations. Je passerais beaucoup de temps à jouer avec son neveu (? Siéger) et l'armée de soldats de plomb de son oncle.

Chaque année le curé Lemoal mobilise tous ses élèves pour faire la crèche. Elle est « monumentale », car elle occupe toute la partie droite de l'église ou se trouve l'autel de la Sainte Vierge. Il y dispose une partie de ses soldats qu'il fait descendre, au travers d'un décor de montagne et de plaines, réalisé au papier kraft, vers le berceau de l'Enfant Jésus. On vient de tous les environs pour voir la merveilleuse crèche du Pont-Chrétien.

Vers 1949/50, le curé Lemoal organise une mission catholique ; deux pères venus d'ailleurs officieront pendant plusieurs semaines. Témoin de cette mission une grande croix de bois faite par mon cousin menuisier Camille Pichonnet.

Cette croix bénie en l'église du Pont sera portée par les gens du village jusqu'à l'endroit où elle se dresse toujours, 200 m avant le cimetière à droite en direction d'Argenton





À douze ans, je fais ma communion solennelle et mon parrain, Georges Fauvet, meilleur ami de mon père et qui tient un café à Conflent Saint Honorine, m'offre une montre. Je ne ferai que ma communion et je ne renouvelerai pas.

**Les gens du village
(au premier rang les Gasparotto)**



Le curé Lemoal & ses enfants de chœur (je suis le 4^e au 1^{er} rang en partant de gauche)

De ma période enfant de cœur, je me souviens aussi de ces interminables cérémonies du 11 novembre, pendant lesquelles le curé lisait la liste de tous ceux qui étaient morts à la guerre 1914-18 et 1939-45 et où nous répondions en cœur à l'énoncé de chaque nom : « Mort pour la France ».

Le monument aux morts n'était pas dans le cimetière, mais était construit au croisement de la route de Chabenet et d'Argenton (à l'emplacement du rond-point actuel)



La vie quotidienne était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. L'électroménager n'existait pas et c'est à la main que ma

mère faisait la lessive et la vaisselle . Les toilettes étaient au fond du jardin et une fois par an mon père les vidait et étendait leur contenu dans le jardin. Nous changions de linge de corps une fois par semaine. Nous étions des privilégiés, car nous avons une douche, mais dans la majorité des foyers, la grande toilette ne se faisait qu'une fois par semaine.



Je commence ma carrière scolaire à l'école de Pont chrétien, dans la classe de Mme Jamet. Assez doué, mon père insiste pour que je rentre en 6e, à onze ans, à la fin du 1er trimestre.



En cinquième au collège d'Argenton

Cette entrée prématurée ne sera pas une réussite, car malgré les cours de latin donnés par l'instituteur du Pont-Chrétien qui remplace M.Jamet, je redoublerai. Orienté en technique (la section des nuls) j'apprends, le métier d'ajusteur. Pas vraiment brillant je monte d'une classe chaque année.

Je suis en troisième lorsqu'en mai 1954, la bataille de Diên Biên Phu se termine par une retentissante défaite française. Nous en suivons l'évolution et commentons les conséquences probables dans la cour du collège.

Diên Biên Phu, bataille décisive de la guerre d'Indochine opposa les français et les forces communistes vietnamiennes du Viêtmin dans la plaine encaissée de Diên Biên Phu, située au nord-ouest du Viêt Nam, près de la frontière avec le Laos. Cette bataille, dont le Viêtmin sortit vainqueur, marqua la fin de la guerre (1946-1954), mais aussi celle de l'hégémonie française en Indochine. Elle aboutit, lors des accords de Genève, à la partition du Viêt Nam en deux États distincts.

En novembre 1953, les Français avaient renforcé leur garnison de Diên Biên Phu pour empêcher le Viêtmin de prendre le contrôle du nord du Laos et de la vallée du Mékong. Leur camp retranché était stratégiquement relié aux villes d'Hanoï et de Luang Prabang, alors capitale du royaume du Laos. Le 13 mars 1954, les armées du Viêtminh, dirigées par le général Võ Nguyên Giáp, entamèrent le siège du camp français commandé par le colonel de Castries. Les Français, qui ne pouvaient être ravitaillés que par voie aérienne, résistèrent des mois durant. La base fut finalement investie par le Viêtmin le 7 mai 1954, les 15 000 Français capitulèrent et le gouvernement français de Pierre Mendès France négocia un cessez-le-feu.

Les accords de la conférence de paix internationale de Genève, signés le 20 juillet 1954, mirent fin au conflit. Selon leurs termes, les Français abandonnèrent le contrôle de tout le territoire vietnamien. Le Viêt Nam fut en outre partagé en deux États distincts, au nord et au sud du 17e parallèle, la partie septentrionale devenant une répu-

blique communiste gouvernée par Hô Chí Minh, la partie méridionale, après la déposition de l'empereur Bao Dai, une république bénéficiant du soutien américain.

Cette bataille fut le début de la décolonisation française et j'ignorais que bien malgré moi, j'allais y prendre part.

Jusqu'à la seconde, à la fin de laquelle je passe mon CAP et loupe la première partie du B.E.I., je ne suis que tout juste moyen. Je redouble la seconde, et là je deviens vraiment très bon. Je réussis la première partie du B.E.I. et l'année suivante la seconde partie. Le suspense durera jusqu'à la cession de septembre, car je fais une mauvaise interprétation du schéma et la pièce complexe que je réalise, qui nécessite une semaine de travail au tour, à la fraiseuse, à l'étau-limeur et à la main, ne peut pas se monter.

Époque où le chômage n'existe pas, avant les examens, défilent au collège, tous les constructeurs automobiles pour vanter les mérites de leurs sociétés : perspectives de carrière et avantages sociaux. Avec Gérard Genevier camarade de promotion, nous choisissons Citroën.

Avant de passer l'examen, nous savons qu'en octobre, nous sommes embauchés comme stagiaires à l'usine de St Charles Paris XVIe. L'obtention ou non du diplôme définissant le niveau du salaire d'embauche.

J'ai pour amis, Jean Claude Robert dit Titi, le fils adoptif de Mme Hofer, voisine occupant la maison d'en face de celle de mes parents. Bretonne elle aussi et qui plus est du même endroit que ma mère.

Elle a trois filles, Odette (divorcée mère de Michel Belot), Berthe (mère d'Aline, Janine, Serge, Nicole et René) femme de M.Duris et Zita tante d'Aline qui est à peu près du même âge qu'elle.



Titi & sa sœur Zita

Nombreuses sont les anecdotes concernant ma mère et la « mère Hofer ». Elles se fâchaient aussi vite qu'elles se réconciliaient. Quelquefois, le curé breton (Lemoal) intervenait comme médiateur, mais ces brouilles passagères ne duraient jamais.

Un jour, Mme Hofer décide de tuer un canard. Elle installe le billot au milieu de sa cour, s'arme d'un couperet, saisit le canard, lui pose la tête sur le billot et vlan!... D'un seul coup, lui tranche le cou et se coupe le bout du pouce. Sous la douleur elle lâche la bestiole qui, décapitée, se met à courir dans la cour en battant des ailes à qui mieux mieux, Buc mon chien, qui assistait à la scène, se précipite et mange le bout de pouce avant de se saisir du canard qui agonise. Ma mère intervient, arrache le volatile de la gueule de Buc et porte secours cette pauvre femme qui se désole. Aucune greffe possible, car le bout de son anatomie manquante est dans l'estomac du chien !

Titi fera la connaissance de sa femme dans un bal parquet très populaire à l'époque. Après avoir réussi le CAP d'ajusteur, il rentrera dans la gendarmerie où il fera carrière à Issoudun.

Zita sa demi-sœur passera un CAP à l'école ménagère d'Argenton, trouvera un emploi à la base américaine de Châteauroux où elle fera la connaissance d'un américain qu'elle épousera pour aller vivre aux États-Unis.

Il y a aussi Pierrot et Jean Pierre, les copains du milieu du village avec lesquels, de 14 à 18 ans je passerais la plus grande partie de mon temps.

Jean Martinat, Jacquot Antigny, Monique Marandon, les Parisiens qui reviennent à chaque vacance scolaire chez leurs grands-parents. Il y a aussi les grands, ceux qui nous précèdent de quelques années : Michel Lehédois et Jeannette Laverdant, Jacky Garnier, Jeannot Taupin, Gégé Marandon et ses sœurs Janine et la p'tite tcheusse : Colette, la petite Marie et la p'tite Renée, les sœurs Pernin.

Pendant toutes ces années, avec Jean Pierre, nous ferons les trajets Chabenet collège d'Argenton, en Vélo (plus de 20 km par jour). Étant en technique les séances d'atelier sont souvent l'après-midi, je ne sors du collège qu'à 19 h et l'hiver je rentre de nuit ; quelquefois, je rencontre mon père qui lui revient de tournée, ce qui parfois me vaut de sérieuses réprimandes, car je n'ai pas toujours d'éclairage. La circulation automobile n'a rien à voir avec celle que nous connaissons maintenant.

En ces années cinquante, à Chabenet, les voitures sont rares ; en possèdent une le boulanger Prot dit Capitaine, le père de Pierrot Jean Tissier employé de banque et dont la femme Élise est institutrice, Pierre Boucheau (grand-oncle de Pierrot), et le père de Jean Pierre fonctionnaire des indirects).

La télévision fait ses débuts et mon père est dans les premiers à faire l'acquisition d'un poste Schneider acheté chez Touratier à Argenton (il passera des heures à bricoler l'antenne pour essayer d'améliorer la réception). Nous y voyons, entre autres, les Jeux olympiques d'hiver de Cortina d'Ampezzo en Italie.

À la maison, seules deux pièces sont chauffées, la cuisine par la cuisinière et le séjour par un poêle à bois. Il n'est pas rare que le matin, une fine pellicule de glace couvre l'intérieur des vitres de ma chambre. Je ne me souviens pas d'avoir eu froid. Mon père achète, au salon des arts ménagers à Paris, une machine à laver le linge et un aspirateur.

À l'époque des salons (auto ou arts ménagers), nous rendons visite chaque année en camionnette, à ma grand-mère bretonne, aveugle et ne parlant que le breton vivant chez ma tante Marie au Chesnay. Je n'ai jamais compris ce que me racontait ma grand-mère, car elle ne parlait que le breton, ma mère avait du mal à dialoguer avec elle, car elle avait partiellement oublié sa langue natale.

Mon père profite de ces visites au Chesnay pour aller à Paris aux halles et revient la camionnette chargée de fromages, ma sœur et moi assis sur les caisses. Il nous fallait plus de 4 heures pour regagner Chabenet, car la seule portion d'autoroute était celle de l'Ouest et elle s'arrêtait là où elle s'arrête toujours en 2006, avant Trappes. Nous passions le temps à l'arrière de la camionnette en regardant la collection de prospectus ramassée lors de nos visites aux salons.

Je n'ai que peu de souvenirs d'enfance communs avec ma sœur, sans doute parce que nous avons 7 ans de différence. Cependant en regardant les photos prises par Pierrot, Annie fait souvent partie de notre groupe d'adolescents.



Nous partons rarement en vacances, mais par deux fois, je me souviens de voyages en Bretagne, où à Scrignac, nous retrouvons le côté breton de la famille, les oncles, les tantes, les cousines et les cousins germains ; nous construisions des cabanes en fougère et trouvions tous, ces séjours trop courts.



**En vacances en Bretagne St Malot
1947**

En 1955 ou 56 je passe un mois de vacances à Scrignac dans la maison de ma grand-mère, en compagnie de ma cousine Annick et de mon futur cousin Yves Lefoll son fiancé. Je garde un souvenir ému du nez à priser de la grand-mère d'Yves, de nos parties de palais dans le court couvert en face de l'unique bistrot du village et de nos parties de dominos ou j'ai réalisé que ce jeu qui paraît enfantin ne l'est pas tant que ça.

Le temps que je ne passe pas au collège je le passe avec Jean Pierre Caux et Pierrot Tissier à construire une cabane dans les bois de Chabenet. Nous coupons des branches noisetiers que nous assemblons à l'aide de pointes sur une armature de poteaux d'acacia. Une partie de notre argent de poche sert à l'achat de pointes.

En 1957, notre cabane comprend 2 pièces reliées par un souterrain et surmontée d'un mirador.

Passant tout notre temps dans les bois, au village nous souffrons d'une réputation lamentable. Nous intriguons les gens qui se demandent ce que nous pouvons bien faire de notre temps.

Je dois beaucoup à Jean Pierre de ma « Culture générale » élémentaire. C'est en clouant des triques de noisetier les unes sur les autres que je fais connaissance avec la philosophie et les grandes questions qui hantent l'humanité.



La cabane

Les américains, présents à la base OTAN de Châteauroux occupent nombre de maisons alentour. À Chabenet, ils sont plusieurs familles avec lesquelles nous sommes en contact.

Petite-fille de Mme Hoffer (la voisine de mes parents) Aline Da Costa (demi sœur de Zita), aide-ménagère à la clinique Fabre d'Argenton, se joint à nous en 54 et devient la copine de Pierrot.



Aline Da Costa

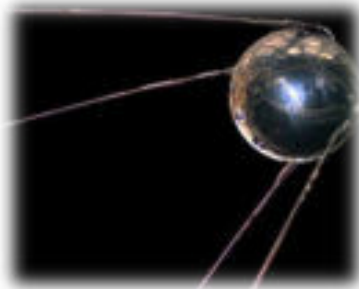


Pierre Tissier, moi et Jeannette

En 1957, mon père m'achète un fusil chez l'un de ses clients, épicier à Chassignole près de La Châtre. Avec Pierrot, nous passons quelques soirs à l'affût, de préférence dans les endroits où la chasse nous est interdite. Sur la commune voisine de Saint Marcel ou dans la propriété de M.Fruchon à la forêt.

C'est cette année-là que nous apprenons le lancement par les Russes d'un satellite qui tourne au-dessus de nos têtes. Cette annonce me paraît incroyable et je me souviens de notre étonnement à l'écoute des Bip... Bip... Bip du premier Spoutnik.

Le programme Spoutnik commence le 4 octobre 1957, avec le lancement de Spoutnik 1, qui pèse 83 kg. Le nom complet du satellite est « Compagnon de voyage de la Terre » et son nom officiel « satellite 1957 alpha 2 »¹.



Exploit technique tout autant que fantastique coup de propagande durant la guerre froide, ce lancement était surtout destiné à tester sa fusée porteuse, la R-7 8K71PS Semiorka conçue par [Sergueï Korolev](#) qui fut tirée depuis le cosmodrome de Baïkonour. Placé sur une orbite dont les altitudes initiales du périégée et de l'apogée étaient de 225 et de 947 Kilomètres, Spoutnik-1 effectuait une révolution en 96 minutes. Mais la faible altitude de son périégée l'a fait rentrer



La R-7 sur son aire de lancement

¹ Encyclopédie Universalis

dans l'atmosphère où il s'est consumé le 4 janvier 1958.

SECRETARIAT D'ÉTAT
AUX FORCES ARMÉES TERRE

N° 195494

4 - Région Militaire

SERVICE
DE L'ENTRAÎNEMENT PRÉPARATOIRE
ET DES RÉSERVES

ATTESTATION
(Statuts : I. M. n° 200 E. M. A. - D. R. E. M. A.
du 18 janvier 1955)

Le jeune ¹¹ BAUTIER Alain
né le 29 7 39 à Guichon (Hérault) -
a obtenu le (1,30 points)
(1,38 points) M. Passade
(1,38 points)
C.A.P.M. N°

Séance d'examen 1957 passée le 11 mai 1957 à Argenton / Loire

A CHATEAUBRIANT le 24 MAI 1957

Le Commandant de Détachement
Départemental N° 507 / 9
LE PRÉLÈVEUR

1) Nom et adresse en lettres.
2) Revers: les mentions utiles.

Jean-Pierre et moi nous suivons la PMS (préparation militaire supérieure) à Argenton et dans le cadre de ces activités nous visiterons Neuvy Pailloux (usine de reconditionnement des matériels militaires [qui existe toujours] et le musée des trois guerres à Dior [maintenant fermé]. Cette préparation me rapportera cinq jours de permission lors de mon service militaire

De temps en temps, j'aide mon père à faire ses tournées et prends mes premières leçons de conduite au volant de sa 203 [immatriculée 815M36] sur les lignes droites de la route de Bouesse à Argenton. Il gardera cette voiture pendant près de vingt ans (jusqu'à la fin de son activité de commerçant et lui feront faire plusieurs centaines de milliers de kilomètres.

Jean Pierre rencontre Marie-Thé dont le père était gendarme à Versailles et qui prenant sa retraite revient vivre au pays.



Jean Pierre Caux, moi, Jacquot Antigny,
Pierrot Tissier & Aline Dacosta

Nous passons nos derniers moments dans cette cabane où nous dépensons nos quelques économies (pour l'achat de pointes que nous consommons par kilos).

De nous trois seul Pierrot a de l'argent. Il est le seul à avoir les moyens de faire des photos et de les développer. Il possède un tourne-disque la voix de son maître et peut s'acheter des disques. Années 1955/1956 /1957/1958 où nous écoutons Elvis Presley, Pat Boon, Harry Belafonte, Richard Antony et les Platters sur l'électrophone de Pierrot installé dans ce que nous appelons la grande salle de la maison Tissier à Chabenet.



De gauche à droite : moi, Aline dans les bras de Pierrot et Jean-Pierre. Nous sommes au gué du Boutet avant la construction de la passerelle

Nous assistons à la naissance puis à la montée en puissance du Rock & Roll. Nous ne pouvons nous douter, à l'époque que ce type de musique tiendrait aussi longtemps et deviendrait « classique. Je termine ma dernière année scolaire et passe la deuxième partie du Brevet industriel. Pendant toute cette année, j'ai été le meilleur et quelques-unes des pièces que j'ai réalisées sont exposées dans la salle de réception du collège près du bureau directorial. Je ne me fais donc pas trop de soucis. À tort, car comme décrit plus haut je dois tout repasser en septembre. Je me gâche ainsi les dernières vacances scolaires et mon dernier été d'insouciance, car en septembre je dois tout repasser.



De gauche à droite : Moi, Jean-Pierre et Pierrot.

Jean Pierre réussit son BAC Philosophie et décide de faire une carrière militaire et de tenter l'entrée à St Cyr. Suivant les conseils d'un appelé il limite son premier engagement à trois ans.



Jean Pierre dans notre cabane

En fin d'été 58, Pierrot et moi avons la « bonne idée » de mettre dans son cendrier (une boîte de nescafé), une petite quantité de poudre utilisée dans les cartouches de fusil, pensant qu'il ferait tomber la cendre et que la poudre en s'enflammant lui ferait peur. Nous ne pouvions imaginer qu'il mettrait ses doigts dans la boîte... à quelques semaines de rejoindre l'armée, il se brûle assez gravement la main ; fort heureusement, cela ne laissera aucune trace et ne remettra pas en cause la date de son incorporation en septembre. C'est probablement la plus grosse « connerie » que nous ayons faite pendant toute notre adolescence.

Je repasse en septembre la totalité des épreuves du brevet et cette fois je ne me loupe pas et suis reçu. Ce succès me permet d'être embauché chez Citroën avec un salaire un peu plus élevé.

De nous trois, seul Pierrot reste à Chabenet pour continuer à vivre des rentes de ses parents.

La vie active (1958)

En 1958, Jean Pierre et moi entrons dans la vie active :

— Jean Pierre devance l'appel et se retrouve dans les chasseurs à pied basés à Arras.

— Je suis embauché chez Citroën quai de Javel, comme régleur ; quant à Pierrot il continue de ne rien faire, attendant son départ à l'armée.

Du collège technique d'Argenton, nous sommes deux à avoir choisi Citroën : Gérard Gennevier et moi. Notre arrivée à Paris est épique, et le trajet en métro de la gare d'Austerlitz au Chesnay (où nous héberge ma tante Marie) nous prend la journée. Le lendemain, nous trouvons un hôtel rue Fondary où nous louons une Chambre avec un grand lit et un lavabo pour nous laver. Les toilettes sont sur le palier.

Avec 30 000 F chacun en poche, donnés par nos parents, nous commençons notre existence parisienne. Il s'écoule 3 semaines avant que nous touchions notre première rémunération. Les jours qui précèdent cette distribution sont plutôt maigres, il ne nous reste quasiment plus rien ; mais mettant nos ressources en commun nous refusons à faire un appel à nos parents et réussissons à tenir jusqu'à la paye.

Matière		Niveau		Cours		Droits		Autres		Total		Moyenne		Moyenne	
267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267	267

QUATORZÈME		BULLETIN DE PAIE		Produit des Travaux		Moyenne	
146	PI	267	267	267	267	267	267
174001	O A U T	R. Alain	37-07-31-342-003				

Mon premier bulletin de salaire

En 1958 le travail n'est vraiment pas un problème et les bureaux d'embauche de Citroën, rue St Charles sont ouverts en permanence. La direction Citroën nous dirige vers l'école de formation, rue Violet, où nous passons 3 mois à faire des stages sur différentes machines que nous connaissons déjà (tour, fraiseuse, étai limeur, rectifieuse, etc). Je suis ensuite affecté comme régleur à la tranche de fabrication des chemises de Traction Avant et d'ID/DS, Gérard lui est à la taille des pignons de boîte de vitesses de 2 CV.



Moi en 1958

La vie en usine c'est 6 Jours sur 7 et huit heures par jour. Nous avons deux semaines de congés par an.

Je gagne environ 60 000 F [100 €] anciens par mois en travaillant en équipe [3×8 h]. À cette époque une chambre sous les toits, dans un hôtel à Bir Hakeim coûte 30 000 F par mois il nous reste donc très peu pour la bagatelle...

Nous mangeons au « chat qui fume », rue du Commerce et nous passons nos loisirs à visiter Paris. De temps, en temps nous nous payons une soirée au Vélodrome d'hiver [juste derrière notre hôtel] pour assister aux rencontres de catch, mais nos revenus nous limitent.

Quelques rares retours à Chabenet et une équipée en Simca 5 [à moins de cinquante kilomètres-heure de moyenne] pour un week-end de Pentecôte à Lorient avec Michel Moisson, un Collègue régleur.



Michel Moisson à Eguzon

Je rends Visite à Jean Pierre qui termine ses classes à Arras. Puis à Frileuse, près de Versailles, où il est instructeur.

Je travaille en équipe et fais les trois-huit. Les ateliers sont organisés par tranches qui produisent chacune un type de pièce. Je suis affecté à la tranche qui fait les chemises de traction et de DS. J'ai la responsabilité de la production d'une vingtaine de machines qui sont pilotées par des O.S. [ouvriers spécialisés] venus du Portugal, d'Afrique du Nord ou d'Afrique de l'Ouest. En tant que régleur je change les outils, les règles et vérifie que les pièces produites sont conformes. Une partie de mon salaire est lié au nombre et à la qualité des pièces produites. Dans une tranche, nous sommes tous solidaires, car tous les postes de travail sont dépendants les uns des autres. Un O.S. incapable de produire le nombre de pièces requises pénalise tous les autres. Il m'arrive donc souvent de me substituer aux nouveaux.

Ces gens arrivent quelquefois du plus profond de l'Afrique. Il faut les voir faire leurs premiers pas dans l'usine. Le bruit émis par toutes les machines, la matière qu'on usine, la poussière, la circulation au sol des Fenwicks et dans les airs des ponts roulants, cette intense activité les terrorise.

Il arrive parfois que nous retrouvions un groupe entassé derrière la porte de la cantine incapable d'imaginer qu'il faut tirer et non pousser pour ouvrir. Ils apprennent très vite, mais beaucoup n'en ressentent que plus vivement le mal du pays.

Une des difficultés est aussi de faire comprendre à ces gens qui arrivent du « moyen âge » qu'il ne faut pas trop produire ni faire systématiquement le quota imposé. Immanquablement quand cela se produit arrive un chrono (technicien chargé de vérifier les temps d'opération] que nous ne voyons pas, car il se cache. Le résultat est toujours le même : des temps de fabrication diminuent, le nombre de pièces à produire augmente, et tout un groupe d'ouvriers régleur compris, rouspète contre le malheureux qui est responsable des nouvelles cadences.

La nuit est plus tranquille, car l'encadrement est réduit. Les régleurs sont aussi pénalisés s'ils utilisent trop de pièces pour effectuer leurs réglages. La nuit est un moment privilégié pour se débarrasser des cadavres de pièces et c'est généralement celui qui est de nuit qui s'en charge. Il faut repérer où est le contremaître de service et pendant qu'il est dans une allée se précipiter vers les bacs rebuts pour y jeter par-dessus la clôture, les pièces non conformes.

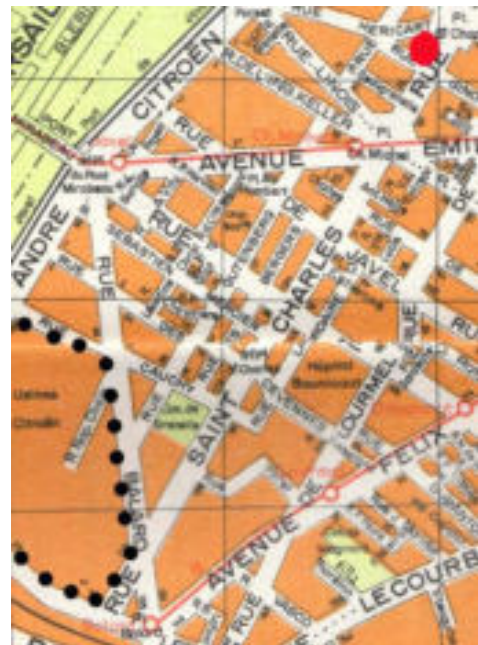
Les changements de série sont pénibles, car il faut changer tous les outils, tous les réglages, sur toutes les machines. Aux chemises (tranche¹ qui fabrique les chemises), nous utilisons des machines qui ont servi à faire des obus pendant la guerre de 14. C'est dire que les réglages sont plutôt « pifométriques » que scientifiques, les outils étant positionnés et maintenus par des brides, c'est à la massette que nous réglons les cotes dont la tolérance n'est que de quelques centièmes de millimètres. C'est 24 heures non-stop de travail pour passer d'une série « Traction » à une série « DS » ou inversement.

Les chemises sont coulées en fonte aciérée, métal qui ne fait pas de copeaux quand on l'usine, mais se désagrège en poussière. L'été, c'est vraiment l'enfer sous les verrières de l'usine St Charles où la température ambiante dépasse souvent les 30°, cette poussière pénètre dans les pores de la peau et malgré les douches, ressort en taches de rouille sur les sous-vêtements.

Désillusion, car où sont les beaux discours tenus lors des visites de recrutement au collège. Ce n'est vraiment pas le travail dont je rêve, car en plus de ces conditions pénibles, j'ai le sentiment de n'être pas suivi et donc peu d'espoir d'évolution. Mais il y a l'armée et 28 mois à donner à l'état, donc je reste !



Gutenberg et Saint Charles les deux usines où j'ai travaillé à fabriquer des pignons de renvoi de boîte de 2 CV et des chemises.



¹ La surface de l'usine est divisée en ateliers (tranches) spécialisés dans la fabrication d'une pièce (culbuteurs, vilebrequins, chemises...). Ces ateliers sont divisés en poste de travail composé de plusieurs machines. Les postes se succèdent et sont tenus par un ouvrier spécialisé (O.S.). Le premier poste est l'ébauche, il reçoit les pièces de fonderie, le dernier la finition.

Le 13 mai 1958, les partisans de l'Algérie française radicalisent leurs positions, les colons français et certains chefs militaires, redoutant que le gouvernement à Paris entre en négociations avec le FLN, organisent un putsch contre le gouvernement français, créant à Alger un Comité de salut public, dirigé par le général Massu.

En France, ces événements ont de lourdes conséquences, à la fois dans le domaine économique, car la guerre coûte cher, et sur le plan moral, l'opinion publique étant très divisée à ce sujet : certains dénoncent les méthodes employées (torture et exécutions sommaires); d'autres, en revanche, se rapprochent des courants d'extrême droite, qui entendent que l'Algérie reste française. Cette situation tendue aboutit à la crise du 13 mai 1958 : la IV^e République chute, et le général de Gaulle est appelé par le président René Coty pour former un nouveau gouvernement susceptible de résoudre la crise en évitant la guerre civile. De Gaulle est investi par l'Assemblée nationale le 1^{er} juin 1958.

En janvier 1959 Pierrot se marie avec Aline et malgré un piston soi-disant infail-
liblé se retrouve en Algérie où il passera 28 mois.



De gauche à droite : Zita [fille de Mme Hofer], Camille [grand-mère de Pierrot] Berthe [mère d'Aline] Aline, Pierrot, Mme Hofer [mère de Zita & de Berthe] Janine [fille de Berthe] Élise [mère de Pierrot] Jean [père de Pierrot] Duris [mari de Berthe & père de Janine]. Au premier rang les enfants de Jacques Tissier [frère de Pierrot] Claudine & Michel



Les copains : Claudine [fille de Jacques Tissier] Zita, Moi, Aline, Marie Thé, Pierrot, Jean-Pierre

Le service militaire (1959-1962)

Les classes

Je fais mes 3 jours d'incorporation à Vincennes où je passe des tests qui me classent dans la catégorie de ceux capables de devenir officiers (EOR : élève officier de réserve). Invité à me prononcer, sur mes préférences je demande, la marine ou l'aviation.

En pleine guerre d'Algérie qui se nomme : « opérations de maintien de l'ordre », il y a six incorporations par an, une tous les deux mois : classes 1A en février, 1B en avril, 1C en juin, 2A en août, 2B en octobre et 2C en décembre.

Je suis incorporé en début septembre 1959 (classe 59 2A) au 35e RALP à Tarbes où, surpris, je suis accueilli à ma descente du train par des parachutistes.

Pierrot pistonné par ses parents se retrouve directement en Algérie ; Jean-Pierre fait ses classes à Arras puis au camp de frileuse à côté de Versailles, où il est à l'instruction avec le grade de Sergent.



Tarbes 1960

La surprise passée je suis bien incorporé dans les « paras » au 35e Régiment d'artillerie parachutiste. Nous sommes bien nourris, bien habillés, et faisons beaucoup de sport. Beaucoup de marche dans les Pyrénées, mais aussi de la gymnastique tous les matins, et un entraînement physique intensif, préalable au stage de saut qui nous attend à la fin des classes. Je suis dans un « peloton » d'élèves caporaux et prépare le concours qui donne accès à la formation d'élève officier ; intéressé par tout ce qui touche à la technique, je découvre des sciences nouvelles telles que la topographie et l'artillerie.

Quatre mois après mon incorporation je suis nommé caporal, je fais un stage de deux semaines à Pau (à la BETAP) où, après quinze jours d'entraînement intensif et six sauts en parachute, j'obtiens mon brevet de parachutiste. Je ne réussis pas le concours des EOR, mais continue le peloton de sergent à l'issue duquel je reste à Tarbes comme instructeur.



Mon brevet de para no 167327



Parmi mes amis : Delage (ingénieur eaux et forêts et le neveu de Mesmer alors ministre des armées sous le gouvernement du Général de Gaulle) et Gérard Poisson dont l'ambition est de devenir agent de Change.

Delage & Poisson à Tarbes

C'est en tant que sergent que je forme plusieurs classes à Tarbes et participe à l'alphabétisation de certaines recrues.

En 1960, nous abandonnons deux zéros et notre unité monétaire devient le nouveau Franc.



Avec un copain caporal, Wagner, je suis ensuite envoyé comme instructeur accompagnateur à Castre pendant 4 mois avec un groupe de jeunes « pieds noirs » préparant les EOR.

Castres 1960

Perdus au milieu d'un régiment d'infanterie de marine, nous cultivons la différence. Je fais sensation lorsque pendant un exercice dans la cour de la caserne, nous entonnons à plusieurs voix un chant parachutiste appris en secret dans notre chambrée. Il me vaudra d'être appelé par le colonel commandant la caserne pour recevoir des félicitations sur la qualité de la prestation...

Avec le recul, je me demande quels ont pu être les effets de nos vocalises sur nos camarades « biffins ». Nul doute que leurs pensées ont été : « enfoirés d'engagés ! »

Lors d'une permission à Chabenet alors que je ne sais pas danser et donc ne vais jamais au bal je me laisse entraîner par Colette Marandon et je rencontre Monique au Pont-Chrétien où elle est en vacances avec ses parents.

Régulièrement, l'été, un projectionniste passe des films à succès, mais pas trop récents, à l'hôtel l'Hospital (maison actuellement occupée par l'antiquaire Bonnet), dans la plus grande salle, celle où justement couche la famille Billard. À chaque séance, ils plient leurs lits pour les réinstaller à la fin du film.

Ce séjour à l'hôtel leur est offert par les Seron qui louent la maison que possèdent les parents de Monique au Pont-Chrétien.

M. Seron à cette époque est loin de posséder une chaîne de Super Marché, il vend dans les villages à l'aide d'une petite charrette qu'il pousse devant lui.

J'entre dans cette famille Billard alors qu'elle habite à Châteauroux au 56 rue Lamartine. Camille Billard le père est menuisier aux Nouvelles Galeries et Madeleine la mère fait des ménages. Michèle mariée à Gérard Pichonnet est institutrice à Paris, Monique a suivi un apprentissage de couturière et travaille comme vendeuse aux nouvelles galeries, André travaille au tri postal, Daniel est serveur à la maison du café, Christiane et Bernadette sont à l'école primaire.



Monique en 1961



Dans le golfe du Lion

1960 Pau Les premiers sauts

Dix-huit mois après mon incorporation je suis envoyé en Algérie. Je pars de Port-Vendres et débarque à Philippeville en décembre 1960 après une traversée un peu houleuse, mais sans histoire, sur un bateau transport de troupes.

Nous arrivons à Philippeville au matin ou nous sommes accueillis dans l'indifférence générale, par un détachement de camions venus à notre rencontre pour nous véhiculer vers nos bases arrière respectives.

La guerre d'Algérie

Notre base arrière se trouve dans une ferme à une vingtaine de kilomètres de Philippeville. Je suis chef de la deuxième pièce sous les ordres du capitaine Juteaux.

Nous sommes, quelques jours après notre arrivée, envoyés en opération dans les Aurès pas très loin de Batna. Jamais je n'ai eu aussi froid que pendant cette période. Dans les montagnes de ces hauts plateaux algériens recouverts d'une fine pellicule de neige, nous couchons à deux, sous de petites tentes, qui désassemblées, nous servent aussi d'imperméable. Nous ne disposons que de la couverture réglementaire, aussi, la première lettre à ma mère est-elle pour lui demander de m'envoyer un duvet le plus rapidement possible !



Le capitaine Juteaux

Souvenir douloureux que ces premiers jours en Algérie, car évidemment comme tout nouvel arrivant les nuits de garde se succèdent et le camping en altitude dans la neige fait qu'en quelques jours nous sentons tous le sanglier.

Heureusement, notre séjour à la montagne dure peu et nous sommes envoyés en opération dans les plantations d'orangers.

J'apprendrai plus tard que dès 1959, de Gaulle avait acquis la conviction qu'une solution militaire n'était pas viable. Nous entendons le général-chef de l'état parler du « droit des Algériens à l'autodétermination », puis il entame, l'année suivante, les premières négociations avec le GPRA.

Les divisions commencent à apparaître chez les dirigeants du FLN : certains, comme Ferhat Abbas, sont disposés à accepter les négociations proposées par De Gaulle, qui évoque la « paix des braves » (23 octobre 1958) accordant un statut d'autonomie limitée à l'Algérie. Des pourparlers infructueux se déroulent alors à Paris, suivis par des manifestations et des barricades installées à Alger entre le 24 janvier et le 2 février 1960, obligeant de Gaulle à affirmer clairement, en novembre 1960, son intention d'émanciper l'Algérie.

Le 8 janvier 1961, un premier référendum accorde le principe d'autodétermination à l'Algérie. C'est dans ce contexte agité, auquel je ne comprends rien, que je participe à l'organisation et à la surveillance du bon déroulement de ce référendum.

Mon manque de culture politique et probablement l'influence de mon environnement firent que je pris position pour le « Non ».

Malgré l'opposition des Français d'Algérie et les dissensions internes au FLN, nous saurons à la fin de la guerre que des négociations secrètes entre les Français et les Algériens se déroulaient, dès la fin 1961, à Évian-les-Bains.

À cette époque, la guerre d'Algérie est gagnée sur le terrain. Les vastes opérations que nous menons dans les montagnes ne trouvent personne. Quelques fois, une Jeep ou un camion saute sur une mine preuve que nous sommes observés. Je participe à plusieurs fouilles de villages plus ou moins brutales, mais qui ne donnent aucun résultat.

Je n'assiste à aucune séance de torture cependant, un de mes amis, pied noir, Jean Louis Segura lors de la fouille d'un hameau, assiste et probablement participe à plusieurs interrogatoires à la « Gégène » nom donné à la génératrice utilisée pour alimenter les postes radio PRC10 que nous utilisons en opération, qui produit du 220V.

Il est de secret pour personne qu'à cette époque la torture est couramment utilisée dans toutes les unités opérationnelles et que les corvées de bois, entre autres méthodes d'exécutions sommaires, sont considérées comme banal par la majorité de nos chefs.

Dans un groupe proche du mien j'apprends que pendant une nuit où nous campions au pied d'une ferme, quelques-uns de nos appelés sont montés armés, et ont violés plusieurs Algériennes. Une guerre qui se nomme maintien de l'ordre, mais qui n'en est pas moins cruelle. Pris dans cette ambiance je n'éprouve aucun sentiment de révolte. Je suis l'un de ces moutons qui suivent sans trop se poser de question.

Toutes nos opérations se déroulent dans les Aurès. Autour de Batna, Lambèse, Timgad descendant parfois aux confins du Sahara, vers Biskra ; une magnifique région montagneuse offrant les des paysages les plus variés allant du désert parsemé d'oasis aux collines verdoyantes.



Moi dans les Aurès



Les ruines de Timgad



Lambèse

J'ai l'occasion de voir et quelquefois visiter de nombreux vestiges romains, certains complètement perdus dans la montagne. Je me souviens d'une importante opération de bouclage (peut être dénommées Jumelles) au cours de laquelle nous étions descendus au sud de Biskra et après une nuit passée au bord des shots, dans le désert, toute la colonne était

remontée vers le Nord pour entrer dans la montagne et encercler un important massif. Plusieurs milliers d'hommes participaient à cette opération.

Les paysages étaient fantastiques et notre campement établi au milieu d'un petit temple romain, perdu au milieu de cette montagne, nous donnait l'impression d'être ailleurs que dans cette guerre à laquelle nous participions sans en comprendre les enjeux.

Le temps n'est pas toujours clément, en altitude il fait froid, il pleut et il nous arrive même de subir le vent de sable. Nous sommes sans arrêt en opération et vivons sous des tentes dites 56 où nous sommes une vingtaine à dormir.

De temps en temps, nous revenons pour quelques jours à notre base arrière près de Philippeville où nous en profitons pour réviser le matériel et sauter en parachute. J'effectue ainsi une vingtaine de sauts d'entraînement.



Sous la tente 56

Je ne participe à aucun combat, et personne autour de moi, n'est ni tué, ni blessé ; ce qui ne m'empêche pas d'avoir de belles frayeurs lors de sorties nocturnes pour tendre des embuscades toutes aussi infructueuses les unes que les autres. Pour le peuple algérien, la lutte pour la liberté n'est plus armée, mais politique, elle n'est plus dans les djebels, mais dans les villes.



Chef de pièce - sous ma responsabilité : 1 GMC, 1 Canon de 105, 1 chauffeur, 1 pointeur, 1 tireur, 3 pourvoyeurs



Les Généraux putschistes

(de gauche à droite, Zeller, Jouhaud, Salan et Challes)

En avril 1961, mon régiment est pris dans la tourmente du « putsch des généraux ».

À Alger les généraux farouchement opposés à la politique menée par le général de Gaulle en faveur de l'autodétermination de l'Algérie (approuvée par référendum le 8 janvier 1961) et à l'ouverture, fin mars, des négociations d'Évian avec le FLN, prennent le pouvoir dans la nuit du 21 au 22 avril 1961.

Étant curieusement revenu à notre base arrière en pleine opération, notre capitaine, le capitaine Juteau, un modéré, nous annonce lors d'un rassemblement que nous soutenons la rébellion des Généraux.

Comme je l'ai déjà écrit, ma culture politique est nulle et je ne suis pas le seul. Nous ne connaissons ni les généraux rebelles ni les raisons qui les poussent à se rebeller, mais personne ne proteste ni même ne pose de question.

Nous embarquons dans les camions pour nous retrouver à l'aéroport de Philippeville, au pied des Nord Atlas, prêts à embarquer pour une destination inconnue.



En attente à Philippeville

Nous passons un jour complet à attendre. Ce n'est que tard dans la soirée que nous regagnons la base arrière. Nous ne connaissons évidemment rien des événements en cours et nous apprendrons bien plus tard, que notre destination aurait pu être Paris.

Il me semble évident que si nous avions reçu l'ordre d'embarquer, nous l'aurions fait. Les avions auraient décollé, au terme du vol, nous aurions reçu l'ordre de sauter, une fois en l'air peut être aurions-nous été pris pour cible, ce qui sans aucun doute, nous aurait amenés à riposter... (au-dessus de Paris ou d'ailleurs !)

Relisant bien après les faits ci-dessus, la chronologie des événements vécus bien malgré nous j'apprends que le 23 avril, à Paris, le président de la République, en vertu de l'article 16 de la Constitution, assume les pleins pouvoirs et invite les Français à contrecarrer les plans d'un « quarteron de généraux en retraite ». Les hésitations des officiers de l'armée d'Algérie minent la sédition : Challe puis Zeller se constituent prisonniers.



Sur la ligne Morice

Le 26 avril, l'échec du putsch est consommé. Salan et Jouhaud poursuivent leur activité dans la clandestinité prenant la direction de l'Organisation armée secrète (OAS) qui va combattre en vain, par le terrorisme, l'indépendance de l'Algérie. Pour nous, la confusion ne dure que quelques jours, et nous sommes envoyés sur la frontière tunisienne, le long de la ligne « Morice » (nom du ministre de la Défense du gouvernement Bourgès-Maunoury).

Les barrages électrifiés en Algérie ¹

Travail commencé en août 1956, achevé pour l'essentiel en 1958, mais prolongé et perfectionné jusqu'en 1960.



Les deux barrages s'étendent chacun sur des longueurs gigantesques : 750 km du côté marocain, et 450 km le long de la frontière tunisienne.

Réseaux de fil de fer barbelé, sur deux à trois lignes successives ; haies électrifiées (1150 km au total côté marocains, dont 70 éclairés) ; champs de mines (au total 3,5 millions de mines), miradors, radars déclenchant le tir automatique de canons, pistes de surveillance, etc. ; largeur de 1 à 5 km selon le terrain. Soit un coût de 2 250 000 F le kilomètre (environ 3 500 euros).

Ligne Morice sur la frontière tunisienne

Pour implanter ce dispositif, et lui ménager de vastes glacis bien dégagés, il a fallu d'abord faire évacuer des milliers de kilomètres carrés ; des dizaines de milliers d'hommes ont ainsi perdu leurs terres et leurs troupeaux. Un général déclare à une journaliste :

¹ source internet [les deux rives de la Méditerranée la guerre d'Algérie](#) (date de publication : Samedi 27 octobre 2007)

« Quand on a nettoyé le terrain, on est tranquille, dès ce moment-là, tout ce qui se trouve devant soi, c'est du méchant. » (France-Soir, 14 avril 1960)

Quarante ans et 40000 tués plus tard !

Réclamé depuis l'Indépendance, les plans de pose des mines parsemées par le colonialisme français au niveau des frontières est et ouest ont été enfin remis à l'Algérie.



EL Wotan, 21 octobre 2007

Nous passons plus d'un mois sur cette frontière. Chaque nuit nous sommes en alerte nous nous précipitons pour tirer des centaines d'obus de canon 105 et de mortiers. Lorsque ces alertes se produisent, les scorpions n'épargnent pas ceux qui osent sortir pieds nus ou ceux qui enfilent leurs pataugas sans les vider.

Les trois quarts de la compagnie se font piquer. Heureusement, ces piqûres ne sont pas dangereuses, mais elles rendent malade pendant 24 heures. J'y échappe, car avant chaque course nocturne, je prends le temps de secouer mes chaussures avant de les enfiler.



Lacalle l'église & le port

Nous sommes à proximité de Lacalle, charmant petit port où nous passons nos quelques instants de détente.



es soutes à munitions

Nous construisons de magnifiques soutes à munitions, captons une source avec des containers d'obus mis bout à bout. Le premier à prendre une couleuvre sur la tête construit une pomme de douche avec une boîte de conserve percée qu'il faut vider de temps en temps.



Village côtier pas très loin de Lacalle

Malgré la pression politique croissante liée aux actions sanglantes de l'OAS, et en dépit du drame au métro Charonne où neuf personnes manifestant contre l'OAS sont tuées à Paris (7 février 1962), les accords d'Évian sont signés par De Gaulle et le GPRA le 18 mars 1962.

Les accords d'Évian établissent la reconnaissance française de la souveraineté algérienne sur les territoires de l'Algérie et du Sahara et aboutissent à un cessez-le-feu. Ces accords sont ratifiés en métropole par le référendum du 8 avril 1962.

Affiche pour la paix



En Algérie au lendemain de la signature des accords d'Évian, le gouvernement français fait placarder des affiches qui proclament « La Paix en Algérie » et annoncent le cessez-le-feu sur les murs des villes et villages algériens.



Embarquement à Bône



Le retour, en mer

Mi-juillet 1961 nous sommes le premier régiment français à être rapatrié.

Nous embarquons de Bône pour Marseille où nous débarquons entre deux rangées de gardes mobiles, pour monter dans un train, qui nous amène à Verdun.

Lors du référendum organisé le 1er juillet 1962, les Algériens votent à une majorité écrasante pour l'indépendance ; deux jours plus tard, la France reconnaît officiellement l'indépendance de son ancienne colonie, avec Ahmed Ben Bella à sa tête, qui sera porté à la présidence de la République le 15 septembre 1963.

La guerre d'Algérie est certainement l'une des pages les plus noires et les plus controversées de l'histoire de France : elle soulève encore aujourd'hui de nombreux débats. Plus de 1,5 million de Français d'Algérie, redoutant d'avoir à subir des représailles dans le nouvel État algérien, ont choisi l'exode vers la France, dans des conditions difficiles.

Jusqu'en 1999, cet épisode de l'histoire de France ne fut officiellement qu'une « Opération de maintien de l'ordre ». Une loi votée par le Parlement a alors reconnu que ces événements constituaient désormais la « Guerre d'Algérie ».

Par ailleurs, les notables algériens et les harkis ayant pris le parti de la France au cours du conflit ont été victimes de sévices et de massacres. Selon les estimations, la guerre d'Algérie aurait fait près de 1 million de morts.

Honte à l'état français qui en 2006 après avoir abandonné volontairement ces gens, ne donne pas aux quelque un qui ont réussi à gagner la France, le statut de Français à part entière en ne leur reconnaissant pas le titre de combattants français.



Un film réveillera cependant les consciences : « Indigènes » de Rachid Bouchareb. Il décrit le recrutement et la vie de tous les colonisés mobilisés pendant la guerre 1939-45 et qui participèrent à la libération de l'Italie, de la Provence, des Vosges et de l'Alsace. Visionné par le président de la République Jacques Chirac celui-ci s'engage à reconnaître les droits des survivants et à régulariser la situation de tous les anciens combattants de nos ex-colonies. Hélas les promesses de nos politiques n'engageant que ceux qui les écoutent, plus cinq ans après la sortie de ce film, il n'y a toujours rien de fait pour corriger ces situations qui me révoltent.

Les référendums pendant la guerre

DATE	OBJET DU RÉFÉRENDUM	CONSIGNES DE VOTE
28 septembre 1958	Approbation de la Constitution de la V^e République	OUI : gaullistes, Centre national des indépendants (CNI), Mouvement républicain populaire (MRP), la majorité du Parti radical-socialiste et de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO). NON : poujadistes, Parti communiste Français (PCF), l'aile gauche de l'Union démocratique et socialiste de la Résistance (UDSR), l'aile gauche du Parti radical-socialiste, une minorité de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO) (qui fonde le Parti socialiste autonome [PSA] (l'Union des forces démocratiques (UFD).
Oui	79,2 p. 100	
Non	20,7 p. 100	
Abstentions	15,6 p. 100	Je n'ai pas voté
8 janvier 1961	Autodétermination en Algérie	NON : Parti communiste Français (PCF), par hostilité au général de Gaulle, et partisans de l'Algérie française.
Oui	75,2 p. 100	
Non	24,7 p. 100	
Abstentions	23,5 p. 100	J'ai voté : oui
8 avril 1962	Accords d'Évian	OUI : les partis de droite et de gauche, y compris le Parti communiste français (PCF). NON : extrême droite et partisans de l'Algérie française. Blanc : Parti socialiste unifié (PSU). Pas de consigne de vote : CNI.
Oui	90 p. 100	
Non	9,3 p. 100	
Abstentions	24,4 p. 100	J'ai voté : oui

28 octobre 1962	Élection du Président de la République au suffrage universel	OUI : Union pour la nouvelle République (UNR), le parti gaulliste. NON : tous les autres partis politiques (le « cartel des non »).
Oui	61,7 p. 100	
Non	38,2 p. 100	
Abstentions	22,7 p. 100	J'ai voté : oui

J'attendrais encore cinq mois avant d'être libéré de mes obligations militaires. Cinq mois passés à Verdun où je visite les champs de bataille de la guerre de 1914 1918.



L'ossuaire de Douaumont

À Mourmelon nous participons à ce que les militaires appellent, manœuvres, commandées par des réservistes à qui nous faisons quelques frayeurs.

En Algérie nous avons acquis une très grande dextérité et nos cadences de tir, après nos travaux pratiques sur la frontière tunisienne, n'étaient pas celles auxquelles étaient habitués les officiers de réserve.



En manœuvre à Mourmelon

Lors d'un tir d'exercice au canon de 105, le PC installé à 10 km nous communique les coordonnées de tir et l'ordre de tirer deux coups. Nous exécutons et j'entends à la radio : « Non vu remettez 3 coups ! » avec de nouvelles coordonnées. Nous appliquons, puis quelques instants après de nouveau le même message « Non vu remettez cinq coups, tirez sitôt prêt ! » avec encore des coordonnées différentes...

Nous exécutons, puis, silence radio, plus rien pendant 10 min. Pressentant quelque chose d'anormal je vérifie les indications affichées par le tireur. Quand soudain dans un nuage de poussière nous voyons arriver une jeep, d'où descend un officier écarlate. Il fonce vers moi, me traite de noms d'oiseaux va directement au canon et vérifie les coordonnées de tir, il revient vers moi et plus calmement m'apprend que les cinq obus sont tombés à une centaine de mètres de la plateforme d'observation...

Je passe mon permis de conduire et à Metz, l'examen me permettant de prétendre au grade de sergent-chef. Je réussis les deux, mais curieusement celui de sergent-chef ne sera jamais mentionné sur mon livret militaire.



La deuxième Batterie à Verdun quelques semaines avant ma libération

Je suis libéré en janvier 1962 et c'est le capitaine Juteau qui, dans sa voiture, me ramène à Paris d'où je prends le train pour Argenton.

Citroën (1958-1962)



Après

Usine Citroën quai de Grenelle

Vingt-huit mois de service armé, dont 8 en Algérie, en janvier 1962, je retrouve Citroën et mon travail de régleur à l'usine St Charles. Pendant toute cette période militaire, je recevais de Citroën 100 fr par mois. (Soit l'équivalent de 10 paquets de cigarettes.) Pendant le temps passé en Algérie je n'ai rien économisé des 700 fr que je gagnais par mois (au-delà de la durée légale qui était de 18 mois, nous étions payé), ma seule acquisition : un appareil photo Foca-Sport avec lequel j'ai pris les images du chapitre précédent.



Intérieur de l'usine du quai de Javel

Je loge chez ma tante Marie au Chesnay et c'est vraiment sans entrain que je reprends l'usine...

Mes deux collègues régleurs sont mariés et ne sont vraiment pas fanatiques du travail de nuit, ils ne se font donc pas prier longtemps lorsque je leur propose de ne faire que la nuit.

C'est une époque agitée, de nombreux attentats troublent la paix civile.

Dans toutes les villes, les commissariats sont protégés par des sacs de sable, il m'arrive une fois, en allant au travail de voir sur le trottoir rue Gutenberg le cadavre d'un ouvrier algérien venant d'être abattu. Les accords d'Evian sont signés, mais à Paris les explosions de bombes posées par l'O.A.S. (organisation armée secrète constituée de partisans de l'Algérie française) se multiplient ; l'une d'elles blesse gravement une fillette Delphine Renard. Attentat qui fait grand bruit dans le pays.

Les assassinats de citoyens arabes sont fréquents. C'est une période troublée par de nombreuses manifestations, dont certaines réprimées sévèrement sous les

instructions du préfet, Papon. Celle du 8 février 1962 fait plusieurs centaines de morts (métro Charon).

J'habite donc chez ma tante au Chesnay et prends le train tous les soirs pour ne revenir que le lendemain matin. À raison de 10 heures de travail par nuit (20 h à 8 h) et de 6 nuits par semaine, je gagne très bien ma vie (environ 1200 F par mois).

Dès que je le peux, je reviens à Chabenet et c'est l'époque où j'achète ma première voiture qui est une 4 CV Renault d'occasion que me vend Chavegrand le garagiste qui entretient la voiture de mon père.

Je ne sais absolument pas conduire lorsque je prends le volant pour faire mon premier trajet Chabenet, Le Chesnay. Il n'y a pas d'autoroute et je ne mets pas moins de cinq heures pour faire le trajet. Il se déroule sans problème, mais non sans angoisse...

C'est le temps de mes dernières années de chasse. Celles où je trouve le moyen de mettre un plomb dans l'oreille du petit René et un autre dans la joue du beau-père de Blanchet !

Un jour en allant travailler, boulevard Victor, j'ai mon premier accident. Vou-
lant tourner à gauche, j'étais dans un refuge entre deux poteaux attendant que le flot de voitures arrivant à ma droite se tarisse, quand une voiture vient heurter vio-
lemment mon arrière gauche, m'envoyant en tourbillonnant de l'autre côté du Boule-
vard. Éjecté de ma 4cv, je me retrouve sur les fesses dans le caniveau. Emmené par
police secours à l'hôpital, je disparaiss pendant deux jours, car les gendarmes avaient
oublié de prévenir ma tante.

Chez Citroën, après quelques jours à l'usine de Clichy dont le but est de re-
trouver « le coup de lime » (ainsi nomme-t-on l'action qui consiste à pousser la lime
horizontalement pour usiner une surface parfaitement plane et d'équerre) je passe et
réussis l'essai de P2. Cet essai qui consiste à réaliser un ajustage n'a aucun lien avec
le métier que j'exerce, mais c'est la procédure Citroën.

La vie d'usine me plaît de moins en moins. Je parcours les journaux à la re-
cherche d'un emploi plus intéressant, qui me permettrait de sortir de cette ambiance
de travail à la chaîne, de cette atmosphère d'usine et surtout, qui me permettrait
d'évoluer, car je ne m'imagine pas finir ma vie en chef d'équipe ou contremaître.

Je suis sans voiture et mes retours au pays ne sont pas très fréquents. Mes
Week-ends réduits à un jour, se passent chez ma tante au Chesnay (26 rue de Ver-
sailles) en compagnie de mon cousin Jean Henry qui lui aussi travaille chez Citroën,
mais comme P3, car il y est entré à 14 ans en apprentissage.



Le mariage d'Annick Rousvoal et Yves Le foll

Habite aussi chez ma tante sa fille Annick qui
vient de se marier avec Yves Lefoll qui tra-
vaille chez Kléber Colombe un fabricant de
pneus automobile. Il est communiste et moi
assez à droite (influence papa et para
oblige !) nous avons des discussions pas-
sionnées au cours desquelles nous refaisons
le monde. Je garde un très bon souvenir du
mariage d'Annick et Yves. Le repas de noces
était à Robinson dans un cadre vraiment idyl-
lique.

Juillet 1962 - Nos fiançailles - La Bull

Pendant l'été Monique et moi nous nous fiançons sous la treille de la maison de mes parents à Chabenet.

Sur mes maigres économies, je lui offre une bague. Peut-être aurais-je préféré un frigo, mais tradition oblige... (nous en parlons encore 47 ans après)

Seule mauvaise photo de ce jour pourtant mémorable où la conduite à table des copains Pierrot et Jean-Pierre a outré Gérard Pichonnet (mari de Michèle).



Nos fiançailles à Chabenet sous la treille

Sur la rangée de gauche : en partant du fond : Madeleine Billard, mon père, Camille Billard, Christiane Billard, André Billard, Annie Gautier, Gérard Pichonnet, Michèle Pichonnet

En bout de table : tête coupée Jean Martinat

À droite : la main de Marie Thé, Jean-Pierre, Monique, moi, la femme de mon parrain, Georges Fauvet (mon parrain), Bernadette, Daniel, mon grand-père Eugène.

C'est en lisant les petites annonces de France Soir que je découvre l'annonce passée par la Compagnie Bull qui recherche des « Inspecteurs Ville ». Le nom me plaît, j'écris et suis convoqué rue Gambetta pour passer des tests d'entrés.

La sélection dure 2 jours et se déroule par élimination. À la fin de la première matinée, un employé de la Bull nous explique ce qu'est la compagnie et ce qui se cache derrière les termes « Inspecteur Ville ». Mon désir d'entrer dans cette société croit au fil des informations qui nous sont communiquées. La compagnie des machines Bull fabrique, installe et entretient des machines mécanographiques (on ne parle pas encore d'informatique).

À la fin de la première matinée, on me demande de rester pour continuer, à la fin de la journée je suis convoqué pour le lendemain et c'est avec une joie intense que je lis le courrier m'informant que je suis invité à intégrer la prochaine promotion qui débute lundi 1^{er} octobre 1962 à l'école Jaurès. C'est le premier grand tournant de ma vie professionnelle.

Chez Citroën, mon chef d'équipe, blouse grise, à qui j'annonce mon intention de partir comprend mes raisons. Le Contremaître, blouse blanche, que je ne voyais que de loin dans les allées, m'adresse pour la première fois la parole, il ne comprend pas pourquoi gagnant 1200 fr. par mois avec un avenir assuré je pars pour un travail incertain qui ne me fera gagner que 650 fr.

Dernier bulletin de salaire Citroën : 609,84 fr. pour la quinzaine finissant le 5 oct. 1962 (je ne suis pas encore payé comme P2...)

Mon premier bulletin de salaire Bull : 590 fr. pour un mois



Foyer du Jeune Travailleur à Sarcelles (1962)

En septembre 1962, je change de vie. Je quitte l'appartement de ma tante 26 rue de Versailles au Chesnay, pour une chambre au foyer du jeune travailleur de Sarcelles et je commence ma formation de technicien sur machine mécanographique. Je laisse tomber le bleu de travail et les savates achetées à la coopérative Citroën, pour la blouse blanche...

Fondée à Paris en 1933, la Compagnie des machines Bull (CMB) doit son nom à l'ingénieur norvégien, Frederik Rosing Bull, concepteur d'une machine de calcul utilisant des cartes perforées. L'histoire de Bull est, depuis son origine, marquée par de multiples péripéties. En 1960, la société se positionne en France au second rang des constructeurs informatiques derrière l'américain IBM.

L'école se trouve rue Jean Jaurès dans le 20e. La formation dure 6 mois, nous avons un test à la fin de chaque semaine. Du résultat dépend la poursuite de la formation ou le licenciement sans préavis et sans indemnités. Malgré de très graves lacunes en électricité et des connaissances nulles en électronique, je réussis à me maintenir grâce à de très bons résultats en mécanique et en logique.

Quatre mois après le début de ma formation, je passe avec succès un examen bilan des connaissances acquises. Un peu de chance, car je suis interrogé sur la mécanique de l'imprimante, sujet qui m'avait valu la plus mauvaise note des quatre mois passés suite à un petit différent avec l'instructeur, concernant les réglages.

Je travaille ensuite quatre semaines en clientèle à la gare de Lyon, où j'apprends le bridge pendant les pauses repas. Puis je reviens à Jaurès pour apprendre le Gama 3, calculateur à lampes utilisant des lignes à retard comme mémoire, connecté à la table à calcul pour effectuer des calculs mathématiques.

Pendant tout ce temps, mes retours à Châteauroux au 56 rue Lamartine sont devenus quasi hebdomadaires. Je quitte l'école Jaurès à 18 h ce qui me laisse juste le temps d'attraper le tain de 18 h 47 à Austerlitz.

Un jour où plutôt une nuit, ayant raté le train et pris celui d'après, j'arrive au 56 rue Lamartine vers minuit. Je trouve la maison sans lumière, mais toutes les portes ouvertes ; faisant le moins de bruit possible pour ne réveiller personne, je me glisse dans le premier lit libre que je trouve. Le lendemain, surpris, j'étais seul dans la maison ! Ils étaient tous partis au Pont...

Beaucoup de très bons souvenirs dans cette maison, je regrette encore, au moment où j'écris ces lignes, de ne pas avoir eu les ressources suffisantes pour l'acheter après la mort de Camille, lorsque la décision de la vendre a été prise.

Et pourtant la première visite m'avait un peu choqué, car la vieille cuisine était dans un état de délabrement avancé. Ce qui fut arrangé vers le milieu des années 60 par

Camille, qui dans un premier temps, aménagea son atelier en cuisine, le temps de remonter un nouveau bâtiment avec terrasse, sur des plans réalisés par Gérard Pichonnet. Il réinstalla placards et autres accessoires qui cette fois donnaient une apparence de modernité. L'accès à la cave voûtée était maintenant direct, sans sortir de la maison comme c'était le cas avant les travaux.

La terrasse n'a jamais été utilisée, mais elle était facilement accessible de l'une des chambres du premier. Quelques aménagements donnaient à cette maison entourée d'un jardin, située au cœur de Châteauroux, une valeur dépassant de beaucoup ce que nous en avons tiré.

Je me souviens de la communion de Bernadette et du renouvellement de Christiane, je les revois, tout en blanc.



Christiane entre ses parents



Michèle

Michèle qui avait quitté la maison familiale était déjà institutrice à Paris où elle occupait, avec Gérard dessinateur chez Entrepose (Société fabriquant et vendant des échafaudages) un appartement minuscule de deux pièces situées en plein cœur des puces à Saint-Ouen. Je leur rendrais souvent visite alors que j'habitais Sarcelles.

La généalogie des Billard



Marie Lhuillier



Madeleine Feignon



Frédéric Eugène Feignon

Tout d'abord la mère Madeleine Feignon fille de Frédéric Eugène Feignon et de Marie Lhuillier ; une vraie très bonne femme née le 3 avril 1912 à St Marcel et morte le 21 avril 1978 à Châteauroux après avoir passée quelques mois avec nous à Coignières. En réalité Frédéric n'était que son père adoptif.

Madeleine exerce le métier de ménagère et élève avec beaucoup de courage les six enfants qu'elle a de Camille Germain Billard.



Gabrielle Feignon

Elle a une sœur Gabrielle mariée à Albert Delacoux qui se faisait appeler André. Ensemble ils ont quatre filles : Raymonde, Anne-Marie, Colette et Maie Thérèse. La famille habite à Neuville. Elle est « bonne à tout faire », car c'est ainsi que l'on nomme les Femmes de Service à cette époque et lui est employé par son cousin René Touzet maire de Chasseneuil dont dépend Neuville, et qui plus tard sera élu sénateur.



**Marguerite Austine Marie
Ballaire**



Joséphine & Hippolyte Ballaire



Jules Constant Billard



Julien Billard

Le père, Camille Germain Billard, est menuisier. Il naît à Genouillac dans la creuse le 18 juillet 1912 et meurt à Châteauroux le 8 novembre 1984. Il est le fils de Jules Contant Billard (12dec.1881-17dec.1941) et de Marguerite Augustine Marie Balaire (7janv.1881-1janv.1949) fille d'Hippolyte Balaire et de Joséphine Gallot.



Camille Billard



Michèle



Monique



André



Daniel



Christiane



Bernadette

Madeleine et Camille eurent huit enfants, dont deux, le premier et le troisième sont morts à la naissance :

Camille avait un frère Julien et une sœur Madeleine. Julien Billard a travaillé toute sa vie comme ouvrier agricole dans une ferme à côté de Châteauroux. Il s'est aperçu au moment de prendre sa retraite qu'il n'avait jamais été déclaré par ses patrons et qu'il n'avait droit à aucune pension... Il ne s'est jamais marié, mais sur la fin de sa vie s'est mis en ménage avec Germaine Moreau qui a trouvé le moyen de le faire fâcher avec sa famille. Nous ne reverrons Julien que quelques mois avant sa mort lors d'une fête de famille organisée par Monique et ses sœurs.

Madeleine était mariée à André Tissier ils eurent trois enfants, un fils Marcel et deux filles Pierrette et Françoise. Tous fâchés les uns avec les autres. Ils le demeureront jusqu'à la fin de leur vie.



Madeleine & André Tissier



André Tissier



Marcel Tissier

Pendant la fête de famille organisée en avril 2001 et qui devait durer deux jours, Monique a jonglé avec les invitations pour éviter que ceux qui ne se parlaient pas soient en contact. Jonglage en partie loupé, car le premier jour fut un tel succès que les participants revinrent le deuxième. C'est ainsi qu'André Tissier n'ayant pas revu son fils Marcel

depuis plusieurs dizaines d'années ne le reconnut pas.

La mère de Camille était Marie Ballaire, sœur de Marguerite, Blanche, Camille, Alban, Denis, Henri, Ernestine, Germaine et Berthe.

La tante Berthe, maitresse femme, voyait tout, savait tout, comprenait tout. Elle était mariée à Charles Gabillon qui était une très aimable personne. Ils habitaient à Paris et possédaient une maison au Multon. Ils eurent trois enfants : Pierre, Paulette et Robert. À la mort de Charles, Berthe fut accueillie par Paulette et Robert qui habitaient rue du Roi de Sicile à Paris.

Robert Gabillon se maria à Jeannette Gerbaud qui travaillait dans une société qui fabriquait des sacs en cellophane, ils habitaient à Carrière sur Seine. Robert est mort à 28 ans. Ils n'avaient pas d'enfants et le reste de la famille oublia Jeannette...



Paulette Boué

Paulette épousa Robert Boué, ils habitaient Paris. Pierre était directeur des papiers Martin, Paulette avait un magasin de jouets à l'enseigne de « Au Paradis » qui se trouvait rue du Docteur Goujon à Paris. Ils n'eurent pas d'enfants et auraient bien adopté Monique ou Daniel à qui ils promirent de ne pas l'oublier à leur mort. Sportifs ils parcourent de nombreux kilomètres en tandem. Ils avaient une maison de campagne à Douadic.



Paulette, Pierre, Christian et Alain Gabillon

Pierre Gabillon se maria à Paulette Escoffier, ils habitaient Paris. Pierre était expert d'assurances et Paulette couturière. Ils eurent deux enfants Christian et Alain.

Christian était décorateur, il est mort en 2000 à l'âge de 51 ans.

Alain devenu Chef d'agence à Nouvelle Frontière a fait de nombreux séjours à l'étranger et s'est marié à une jolie Marocaine Shadia avec laquelle il a un fils Samy. Séparé il vit maintenant en Thaïlande avec une jolie Thaïlandaise.

Lorsque Pierre Gabillon prit sa retraite, il quitta Paris pour venir vivre au Multon. Paulette elle, continua à habiter Paris. Au début de son séjour au Multon, Pierre cultivait son jardin et avait une vie sociale. Puis il arrêta tout, il ne sortit plus et passa ses journées devant la télévision. L'évolution fut spectaculaire, car sans être atteint d'Alzheimer il ne mémorisait plus rien et donc notait tout sur un cahier.

À la mort de Robert, une quinzaine de jours après Paulette tomba dans le coma. Elle n'y resta que quelques semaines avant de mourir. Pierre et Paulette l'assistèrent pendant ces pénibles moments et héritèrent de la totalité de leurs biens. Daniel n'hérita de rien.

En 2017 Alain Gabillon vit en Thaïlande à Ubon dans une ville du nord-est. Sa mère Paulette, qui vivait avec lui, est morte en juin 2017 alors qu'elle s'apprêtait à revenir passer quelques jours de vacances au Multon en compagnie d'Alain.

De retour en France, en juillet 2017, Alain invita toute la famille dans sa maison du Petit Multon. Nous fîmes la connaissance de son fils Samy qu'il eut avec sa 1ère femme marocaine.



Juillet 2017 au Multon : Alain, Samy et son amie



De G. à D. : Christian, Arnault, Alain, Agélique, la femme de Christian, Bernadette, Bernard, Marie-France, un voisin, Samy, Son amie, une voisine, Monique (cachée), Paul et Agnès.

Ci-dessous extrait d'un logiciel de généalogie « Heredis » la liste des descendants d'Hyppolyte Balaire.

N° de descendance	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
Génération 1					
	BALLAIRE, Hippolyte	1850			
Génération 2					
1	BALLAIRE, Marguerite Augustine Marie	7.1.1881		1.1.1949	
2	BALLAIRE, Blanche	1899		11.11.1991	
3	BALLAIRE, Henri				
4	BALLAIRE, Denis				
5	BALLAIRE, Alban			1989	
6	BALLAIRE, Camille				
7	BALLAIRE, Ernestine				
8	BALLAIRE, Germaine				
9	BALLAIRE, Berthe				
10	BALLAIRE, Marie				
Génération 3					
1.1	BILLARD, Camille Germain	18.7.1912	Genouillac	8.11.1984	Châteauroux
1.2	BILLARD, Julien			9.2000	Châteauroux
1.3	BILLARD, Madeleine				
2.1a	JULLIEN, Genevieve	1930			
2.2 b	DALLOT, Charles			1914	
2.3a	JULLIEN, inconnue				
3.1	BALLAIRE, inconnu				
6.1	BALLAIRE, Marthe	1926			
6.2	BALLAIRE, Jeanne				
6.3	BALLAIRE, inconnu				
6.4	BALLAIRE, Raoul				
8.1	DURAND, Blanche				
9.1	GABILLON, Robert				
9.2	GABILLON, Pierre				
9.3	GABILLON, Paulette				
10.1	BARRAT, Alban				
10.2	BARRAT, Lea				
Génération 4					
1.1.1	BILLARD, sans Vie	1.6.1936	Châteauroux	1.6.1936	Châteauroux
1.1.2	BILLARD, Michelle Gabrielle	5.7.1937	Châteauroux		
1.1.3	BILLARD, Sans Vie	28.10.1938	Châteauroux	28.10.1938	Châteauroux
1.1.4	BILLARD, Monique	13.12.1942	Châteauroux		
1.1.5	BILLARD, André Gérard	20.5.1944	Le Pont Chrétien	1997	Argenton sur Creuse
1.1.6	BILLARD, Daniel Paul	29.10.1946	Châteauroux		
1.1.7	BILLARD, Christiane Françoise	4.5.1948	Châteauroux		
1.1.8	BILLARD, Bernadette Solange	18.11.1949	Châteauroux		

N° de descendance	Nom	Naissance	Lieu naissance	Décès	Lieu décès
1.3.1	TISSIER, Françoise				
1.3.2	TISSIER, Marcel				
1.3.3	TISSIER, Pierrette				
2.1a.1b	JOUSSEAUME, Bruno	1957		1978	
2.1a.2b	JOUSSEAUME, Alain	1959			
9.2.1	GABILLON, Christian	13.4.1949	Paris 14	2000	Paris
9.2.2	GABILLON, Alain	13.4.1958	Paris 14		
Génération 5					
1.1.2.1b	PICHONNET, Éric	17.9.1965			
1.1.2.2b	PICHONNET, Fabienne	4.1.1972	Clamart		
1.1.4.1	GAUTIER, Laurent	5.5.1964	Châteauroux		
1.1.4.2	GAUTIER, Valérie	21.12.1966	Châteauroux		
1.1.5.1	BILLARD, Xavier				
1.1.6.1	BILLARD, Christophe	16.5.1972	Châteauroux	18.5.1972	Tours
1.1.6.2	BILLARD, Agnès	10.2.1973	Châteauroux		
1.1.6.3	BILLARD, Arnaud	13.3.1978	Châteauroux		
1.1.7.1	ROSIER, Frédérique	21.4.1972	Châteauroux		
1.1.7.2	ROSIER, Géraldine	3.4.1974	Châteauroux		
1.1.8.1b	LEBLANC, Céline	13.12.1972			
1.1.8.2b	LEBLANC, Olivier	28.2.1974			
1.1.8.3a	GRASSIAS, Ivan				
2.1a.2b.1	JOUSSEAUME, Claire				
2.1a.2b.2	JOUSSEAUME, Pauline				
9.2.2.1	GABILLON, Samy	6.3.1992	Marrakech		
Génération 6					
1.1.2.2b.1	CHIFFLOT, Zoe	7.2.2003	Tours		
1.1.4.1.1	GAUTIER, Mathilde	26.9.1997	Bourges		
1.1.4.2.1	CORBEL, Madoline	9.9.1988	Bourges		
1.1.4.2.2	CORBEL, Marvin	25.1.1993	Châteauroux		
1.1.7.2.1	HASSOUNE, Miriam	24.8.2005	Cahors Hopital		
1.1.8.1b.1	LASNE, Marion				
1.1.8.1b.2	LASNE, Quentin				

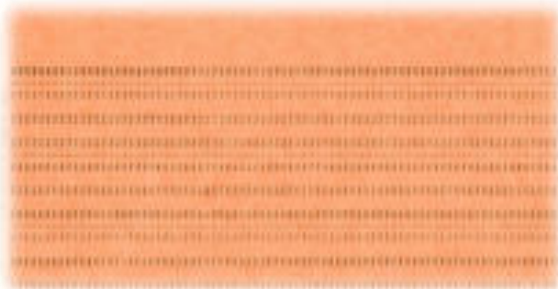
La mécanographie

Ma formation terminée je suis affecté Boulevard Haussmann à la maintenance du matériel mécanographique installé à la Banque Algérienne et au Crédit du Nord. Je travaille sous le contrôle d'un 3^e échelon M. Kerdelot avec lequel je m'entends très bien. Ce travail me passionne ; aucune panne ne se ressemble, le résultat de mes efforts est immédiat. Je suis en contact direct avec les opérateurs et les clients pour lesquels une panne machine est toujours malvenue. Celui qui résout leurs problèmes ne peut être que le « sauveur », plus vite le problème est résolu et plus l'action est valorisante. Extraordinaire métier où le pragmatisme et la logique sont sans cesse sollicités, où l'échec est tout de suite sanctionné et le succès récompensé.

Les machines sont essentiellement électromécaniques, elles fonctionnent avec des petits relais de 48 volts en courant continu¹, sauf le Gamma 3 qui est un calculateur à lampes qui se connecte à une tabulatrice.

Un peu de Technique (ou la préhistoire de l'informatique)

Toutes les informations à traiter sont perforées sur des cartes ayant 80 colonnes (utilisées par la majorité des utilisateurs), ou 90 colonnes (utilisées par les machines Remington). Chaque colonne peut contenir un nombre ou une lettre, pour les 80 colonnes codées en 10 trous rectangulaires (1 Caractère ou 1 chiffre par colonne), pour les 90 colonnes codées en 5 trous ronds (2 caractères ou 2 nombres par colonne)



Carte à perforer 80 colonnes (trous rectangulaires) & 90 colonnes (trous ronds)



Perforatrice Pelerod

La première opération consiste à perforer sur la carte les informations figurant sur un bordereau, un bon de commande ou un état quelconque, à l'aide d'une machine perforatrice qui, généralement, est utilisée par une femme. Une machine mal réglée sera lente et entraînera les protestations de l'opératrice.

¹ Le capot de ces petits relais est relié au 48v. Un trombone tombant à cheval sur deux relais provoquait toute sorte de panne pas toujours facile à détecter.



Atelier de perforatrices

Les cartes une fois perforées sont vérifiées à l'aide d'une vérificatrice (ayant la même apparence que les perforatrices ; elles sont aussi pilotées par une femme. Puis les cartes sont triées avec une trieuse, machine toute en longueur comprenant une quinzaine de cases dans lesquelles viennent se ranger les cartes, en fonction des informations lues en début de piste et d'un programme câblé sur un tableau à l'aide de fils.

Superbes machines qui lorsqu'elles se dérèglent, envoient sauter les cartes à plusieurs mètres ! Plusieurs types de machines exploitent les cartes ainsi perforées et triées :



Trieuse



Reproductrice (PRD)

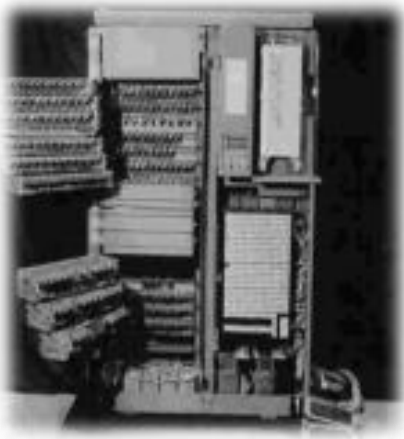
La reproductrice

Cette machine est destinée à reproduire et perforer automatiquement les cartes, le but étant d'obtenir la reproduction d'un jeu de cartes avec ou sans modification de certaines données.

Elles sont programmées en utilisant le panneau que l'on aperçoit en bas à gauche, dans lequel on enfiche des fils qui constituent le programme (une succession d'opérations à effectuer). Le panneau est amovible. Chaque panneau est câblé en fonction du programme à réaliser.

Une fois triées les cartes sont passées dans une tabulatrice. La machine lit, calcule (additionne, soustrait, multiplie et divise), perforé et imprime. Toutes ces opérations sont programmées sur un tableau amovible manuellement câblé.

Ces machines sont assez compliquées et leurs tableaux, conçus et câblés par les programmeurs sont quelquefois inextricables (chacun d'eux correspond à un traitement. Elles deviennent vraiment complexes lorsqu'on leur adjoint un calculateur électronique à lampes Gamma 3, un parallélépipède de 1 m² sur 1,80 m de haut.



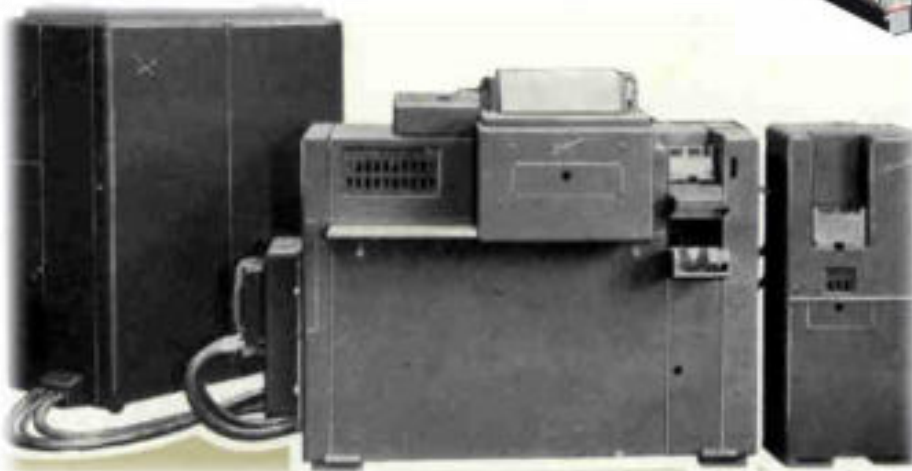
Le Gamma 3

Le Gamma 3 est une unité électronique de calcul qui permet de réaliser des opérations mathématiques simples beaucoup plus rapidement que les totalisateurs mécaniques inclus dans la tabulatrice. Sa mémoire est constituée de « lignes à retards »². Une multitude de lampes disposées sur des châssis pivotants constituent les différents circuits électroniques.



Tableau câblé pour un programme de paie

Ce tableau de connexion était utilisé sur une tabulatrice SAMAS (ancêtre de l'ordinateur, on parlait de mécano-graphie). Ce tableau de programmation contenait le programme de paie d'un cabinet comptable. Le programme n'était pas immatériel, mais bien physique, sous forme de connexions filaires qui indiquaient à la tabulatrice quels calculs effectuer et dans quel ordre.



Tabulatrice, Gamma 3 et Perforateur de cartes



Panneau de petits relais 48volts et câblage de la tabulatrice BS150

Il y a aussi les interclasseuses qui permettent d'interclasser deux jeux de cartes. Elles interclassent par exemple, un jeu de cartes comprenant les informations relatives à un fichier client et un autre comprenant toutes les transactions effectuées par chacun des clients pour n'en faire qu'un seul fichier qui sera constitué, d'une carte client suivie de toutes les cartes transactions.

Sur une tabulatrice on peut aussi connecter un perforateur de carte qui permet de perforer sur une carte, les résultats de calcul tout en les imprimant sur un listing.



Interclasseuse

² Montage électronique constitué de condensateurs & d'amplificateurs à lampes montés en série ; sorte de boucle dans laquelle tourne un signal, sans cesse régénéré.



Traductrice (1m de long X 60 cm de haut)

Une machine annexe très utile, la traductrice, qui imprime sur le haut de la carte en clair, le nombre et les lettres contenus dans chaque colonne permettant à tous de lire le contenu de la carte.



La Reporteuse à cartes perforées. (1958)



La reporteuse combine les fonctions de la traductrice et l'interclasseuse, elle permet d'imprimer sur des cartes compte les mouvements comptables propres à chaque compte.



Un atelier de mécanographie

Ces machines occupent des dizaines de m², elles fonctionnent à la vitesse de 150 cartes à la minute (300 pour les plus rapides), soit 12 000 caractères ou octet à la minute. Nous sommes aujourd'hui à plusieurs milliards par seconde pour des machines qui tiennent dans la main...

Vers 1960 les premiers ordinateurs sont commercialisés (IBM 1401 et le gamma 10 de Bull).

L'apparition des transistors et des mémoires magnétiques, dont les tabulaires étaient dépourvues et l'évolution de la vitesse d'exécution et des capacités, bouleversent la conception des calculateurs.

Les programmes écrits en langage machine, car on ne parle pas encore de logiciels, sont d'abord perforés, puis enregistrés directement dans la mémoire, s'affranchissant ainsi des panneaux de programmation et de leur multitude de fils.

L'arrivée des supports magnétiques bandes, tambours et disques, qui permettent de stocker de grande quantité d'information amènent le développement de langages informatiques tel que l'Assembleur, proche du langage machine, le Fortran, orienté calculs scientifiques, le Cobol, s'appliquant à la gestion. Pour éviter d'avoir à réécrire des lignes de programmes ayant les mêmes fonctions, les programmeurs créés des macros fonctions (qu'on peut considérer comme l'amorce des logiciels).

Alors que les informations ne pouvaient être transcrites que sur cartes ou bandes papier perforées, on voit progressivement apparaître des machines qui permettent de saisir directement sur les bandes magnétiques. Puis avec les écrans cathodiques, des systèmes permettant de saisir directement dans la mémoire des ordinateurs.

L'évolution du matériel et la miniaturisation permettent ces changements. Les relais sont remplacés par les transistors soudés sur un circuit imprimé. Puis plusieurs transistors seront intégrés dans un circuit. Ces circuits intégrés sont soudés sur des circuits imprimés dont les couches se superposent.

Puis on fusionne les circuits intégrés pour en faire des microprocesseurs. De plus en plus petit, de plus en plus rapide. De moins en moins gourmand en énergie.

Les cartes perforées seront utilisées jusqu'au milieu des années 1980.

Notre mariage (1963)



Mon père & Madeleine Billard

Un mariage réussi et dont nos parents sont contents. Y assiste un cousin de Monique, le sénateur René Touzet qui comme à son habitude entonne au dessert sa chanson favorite « Elle est toujours derrière. re derrière.. re derrière... »

Le 13 juillet 1963 Monique et moi nous nous marions au Château du Pont-Chrétien et c'est mon père adjoint au maire qui nous unit.



**Sur le parvis de l'église du Pont
(Catherine Braillon & Alain Gabillon Voisine & cousin
de Monique)**



Monique & ses frères et sœurs

Au petit matin c'est chez les parents de Pierrot que les amis nous retrouveront pour nous porter la rôtié (un pot de chambre empli d'une crème au chocolat sur laquelle flottent des gâteaux)



**Jean-Jacques Laverdant le vieilleux en tête du cortège
remontant de l'église**



A gauche mon grand-père Eugène



**Monique, Jacqueline Hemery Marie Thé Caux au
Boutet**



**Mme Galopin Mme Caux avec
Frédérique Tissier et Olivier Caux**

En compagnie de Jean Pierre, Marie Thé, Aline et Pierrot, nous partons en voyage de noces à Ste Marguerite (village à côté de St Nazaire) où un cousin de Pierrot possède une petite maison avec un grand jardin. Nous y passons deux semaines sous la tente installée dans le jardin, couchant en compagnie des Caux.

Je suis 1er échelon à la Bull et gagne environ 900 Fr. nets par mois, nous sommes, en pleine Crise du logement et malgré mes efforts je ne trouve rien pour nous loger à Paris ou en banlieue à moins de 600 Fr. Pendant plus d'un an, chaque semaine, je fais donc le voyage de Paris à Châteauroux et retour.

Le 22 novembre 1963, Kennedy est assassiné à Dallas et je me souviens du moment où à la descente du train Monique m'annonce la nouvelle.

Rue Lamartine nous nous retrouvons tous dans la vieille cuisine qui fait un peu honte à tout le monde et qui m'avait surpris lors de ma première visite chez les parents de Monique. Peu importe, car j'en garde le souvenir d'une chaleureuse ambiance.



Peu de temps après Monique elle, est enceinte et c'est chez le docteur Ploquin, un précurseur en matière de Contrôle des naissances, qu'elle va suivre des Cours d'accouchement sans douleur

**Monique à Chabenet en
avril 1964**

Au travail tout se passe très bien et je suis choisi pour suivre le premier cours Gama 10, le premier petit ordinateur construit par Bull. Pendant deux mois je vais donc à Gambetta suivre une formation au S.M.E. (le département des études). Je suis dans l'équipe pilote qui se chargera des premières installations en clientèle.



Le Gamma 10

À la fin de ce stage je dois aller à Evian installer cette 1^{ère} machine pour une foire-exposition.

C'est mon 1^{er} cours d'ordinateur. D'une conception qui m'est complètement nouvelle. C'est une machine à carte perforée, mais dont le panneau de programmation à fils disparaît, le programme est perforé sur cartes, puis est enregistré dans une mémoire à tore pour y être exécuté.

Le Gamma 10¹

Était un ensemble électronique à cartes qui a été présenté en fin 1963. Conçu par la Cie des Machines Bull, devenue bientôt Bull-GE, il se posait en concurrent à l'IBM 1401. Mémoire de 1.024, 2048 ou 4.096 caractères, de cycle 7,9 micros sec./car. Performances : lecture et perforation à 300 c/m impression à 300 l/m. Double entraînement papier possible, comme visible sur la photo.

Design : en 1963 Bull avait confié son Gamma 10 au grand designer Philippe Charbonneau (info P.Mounier-Kuhn). La photo montre que l'ensemble était assez réussi et n'occupait que 20 m².

Deux mois de cours et un soir en rentrant au foyer du jeune travailleur de Sarcelles je trouve un collègue de la Bull qui me demande :

- T'es pas de Châteauroux toi ?
- Si pourquoi ?

Il me tend le journal France Soir et pointe une annonce

— U.N.I.V.A.C. recherche technicien de maintenance pour l'installation et l'entretien des ordinateurs installés à la base américaine de Châteauroux

Je monte dans ma chambre et de ma plus belle plume envoi mon C.V. quelques jours plus tard je reçois une réponse de Marcel Keribel, le directeur du Service après-vente d'UNIVAC, me convoquant pour passer les tests à Édouard 7.

Je suis reçu par Michèle Forini (qui deviendra Mme Echelbrenner). Une matinée de tests psychotechniques puis Marcel Keribel me reçoit et me propose 1300 Fr.par mois et le statut de cadre pour maintenir, après formation en Suisse, les ordinateurs de type 1004 (équivalent des Gamma 10) installés à Poitiers et Ingrandes.

¹ Musée Bull

Je n'hésite pas un instant, car c'est la solution à mes problèmes de logement sans compter une amélioration substantielle de mes revenus.

À l'annonce de ma démission, mes patrons de la Bull ne sont vraiment pas contents. Alors qu'il ne reste que quelques jours pour terminer le cours G10, je suis immédiatement retiré du S.M.E. et remis en service ville. Je me retrouve chez Fruidam (le fabricant d'Orangina) pendant le mois de mon préavis.

Je quitte Bull en fin avril 1964 pour rejoindre UNIVAC début mai 1964. Je pars immédiatement à Lausanne pour y commencer le cours 1004 (un petit ordinateur qui très souvent est utilisé comme unité d'entrée/sortie sur des ordinateurs beaucoup plus puissants).

Je ne connaissais rien de la mécanographie lors de mon départ de Citroën, je ne connais rien d'UNIVAC lorsque je pars de Bull...

Je découvre que cette société a été la première à construire un ordinateur et qu'elle est pionnière dans une industrie naissante : l'Informatique.



Réveillon 1963 : Aline & Pierrot Tissier, Francine & Jacques Tissier, Marie Thé & Jean-Pierre Caux, Monique



Ma 2^{ème} 4 CV Renault au Boutet



Monique au gué du Boutet

UNIVAC (1964-1974)

Il ne me semble pas inutile de retracer brièvement une fantastique aventure à laquelle j'ai eu la chance d'être mêlé, celle de l'informatique.

Les Technologies de l'information ¹

À la faveur de la Seconde Guerre mondiale et des urgences qu'elle imposa, des ingénieurs britanniques et américains construisent les premiers calculateurs électroniques (Colossus 1943, ENIAC 1945).

Les deux génies les plus éminents qui ont été à la base de l'informatique, s'ils étaient tous deux des mathématiciens exceptionnels, avaient des caractères totalement opposés :

Alan Mathison Turing (Mathématicien britannique)

Peu sociable, maladroit, méprisait les honneurs, avait un humour grinçant. Au cours de son doctorat à l'Université de Princeton, de 1936 à 1938, Turing conçoit l'idée de la construction d'un ordinateur. De retour à Cambridge, il poursuit ses études mathématiques.

La Seconde Guerre mondiale lui offre bientôt l'opportunité de mettre en pratique ses théories. C'est au département des communications du Ministère des affaires étrangères britannique qu'il se retrouve confronté au secret **d'Enigma**, nom de code de la machine utilisée par la marine allemande pour communiquer avec leurs sous-marins. Le cryptage utilisé par les nazis échappait toujours aux modes d'investigation classiques. Mais avec la collaboration de W. G. Welchman (mathématicien de Cambridge), Turing réussit à percer le code en appliquant sa nouvelle méthode et, de façon indirecte, contribue ainsi à la victoire de la bataille de l'Atlantique.

La guerre achevée, Turing intègre le National Physical Laboratory où il entreprend, en concurrence avec les projets américains, de créer le premier ordinateur. Les avancées technologiques lui laissent entrevoir la réalisation de cet objectif dans un avenir proche. Mais en raison de son homosexualité, il est bientôt écarté des grands projets gouvernementaux anglais.



¹ Sources : UNIVAC — Histoire de l'Informatique — Universalis— traductions WEB — doc personnelle

Janos Neumann d'origine hongroise, il ne se fera appeler John Von Neumann qu'après 1937 et sa naturalisation américaine) est brillant, charmeur, friand de diplômes et de distinctions qu'il collectionne avec brio. Avec l'imminence de la guerre, Von Neumann se consacre à des recherches plus appliquées. Après sa naturalisation, il devient un des principaux consultants de l'armée américaine. À compter de 1943, il participe activement à la mise au point de la première bombe atomique à Los Alamos. À cette occasion, il développe avec **Stanislaw Marcin Ulam** (mathématicien polonais) les méthodes dites de Monte-Carlo qui permettent, en simulant un grand nombre de tirages aléatoires, de donner des solutions numériques à des équations aux dérivées partielles. Il perçoit aussi, lors de la réalisation de la bombe, l'importance à venir des machines électroniques pour réaliser des calculs insurmontables à la main. Il est ainsi le premier à avoir l'idée que le programme doit être codé et rangé dans la mémoire de la machine à côté des données des calculs. Une seule machine peut ainsi réaliser toute sorte de calculs différents. Ce modèle dit de Von Neumann règle toujours à la conception des ordinateurs modernes.

L'ENIAC (premier ordinateur)

En avril 1943, sous l'impulsion du lieutenant Herman Goldstine, un mathématicien, un contrat de développement est signé par l'armée des États-Unis pour construire une machine, l'ENIAC (Electronic Numerical Integrator and Computer).

Ce projet complexe, 18000 tubes sont nécessaires, est lancé à l'automne 1943. L'équipe (John. Presper Eckert ingénieur principal de l'école d'ingénieur de l'Université de Pennsylvanie et le physicien John William Mauchly) rencontre alors par hasard John Von Neumann, qui travaille sur le projet Manhattan, et qui est à la recherche de moyens de calcul puissants.

Von Neumann enthousiasmé par le projet ENIAC travaille immédiatement à la correction de ses faiblesses, notamment l'incapacité de reprogrammer facilement la machine, son programme étant câblé en dur. Il reprend son idée de base qui est de stocker sous une même forme les données et les instructions du programme.

Von Neumann s'attache à la conception de l'architecture de la machine nouvelle, nommée EDVAC (Electronic Discrete Variable Automatic Computer). Alors que les travaux de construction de l'ENIAC se poursuivent, il identifie cinq fonctions de base qui vont définir l'architecture de l'ordinateur telle qu'elle existe encore soixante-dix ans après : l'unité de contrôle centrale, l'unité de calcul arithmétique, la mémoire, les organes d'entrée et ceux de sortie.

L'équipe choisit également d'utiliser la représentation binaire des nombres plutôt que leur forme décimale. Le 30 juin 1945, Von Neumann publie « A first draft of a report on the EDVAC », qui incontestablement est l'acte de naissance de l'informatique.

John Presper Eckert est né le 9 avril 1919 à Philadelphie. En 1943, il obtient son master d'ingénieur électricien à l'Université de Pennsylvanie. Durant ses études, spécialisées en électronique, en collaboration avec le laboratoire des radiations du M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology), il travaille au développement d'un appareil de mesure à 10 microsecondes près du temps d'écho d'une onde de radar. Il invente, l'oscilloscope, le premier appareil de mesure numérique. En 1944, il est nommé ingénieur principal de l'école d'ingénieur de l'Université de Pennsylvanie dans le cadre du projet de construction du premier ordinateur électronique, l'ENIAC (Electrical Numerical Integrator and Computer). Ce nom est transformé du fait que quand les chercheurs rencontrent des problèmes délicats avec la machine, ils l'appellent « the maniac ».

Cet ordinateur, dont la construction est financée par l'armée américaine (500 000 \$ de l'époque), a pour premier objectif de résoudre les problèmes de balistique rencontrés par l'artillerie lourde débarquée en Afrique. À cet effet, il faut établir de nouvelles tables de tir permettant notamment de s'adapter à un sol moins rigide. Il doit également servir à la résolution de problèmes de physique nucléaire et d'aérodynamique et à améliorer la précision des prévisions météorologiques, dont on connaît le rôle important lors d'opérations militaires.

En étroite collaboration avec le physicien **John William Mauchly**, Eckert définit au printemps 1943 la structure entièrement numérique de l'ordinateur et la manière de représenter les nombres par le système décimal codé binaire. Sur le plan logique, le Dr Mauchly simplifie la réalisation des routines de calcul intégral répétitives en définissant le concept du sous-programme pouvant être appelé depuis n'importe quel endroit du programme principal. La mémoire interne est constituée par des circuits basculants à deux états (flip flop).

L'équipement d'entrée/sortie des données est constitué par des machines à cartes perforées inventées par Hermann Hollerith et construit par Remington et IBM.

Leur conception de l'ENIAC est révolutionnaire pour l'époque. IBM, en collaboration avec l'Université de Harvard et l'Institut de Technologie du Massachusetts, sous la direction de Howard Aiken, développe une machine électromécanique de même taille, sur la base de leurs tabulatrices interconnectées par des relais, qui n'est parvenue péniblement qu'à 3 additions à la seconde contre 5000 pour l'ENIAC.

Le cœur du concept de l'ENIAC est constitué par 18000 tubes électroniques à filament chaud, 70000 résistances, 10000 capacités et 6000 commutateurs manuels. Cet ensemble permet la réalisation d'un multiplicateur séparé de l'additionneur classique et d'un extracteur de racines carrées. Cependant pour construire un ensemble fiable, il faut un équipement de test constitué par 6 oscilloscopes plus rapides que tout ce qui existe. Eckert parvient à les concevoir et les faire construire par son équipe de techniciens. Il imagine et fait réaliser un générateur de pulsions multi

phase entièrement nouveau. Finalement, c'est une machine occupant 150 m² (24 m x 6,25 m) sur une hauteur de 2,5 m, et pesant 30 tonnes qui est construite et mise à disposition de l'armée. Sa préparation et son exploitation nécessitent la présence de 6 techniciens.

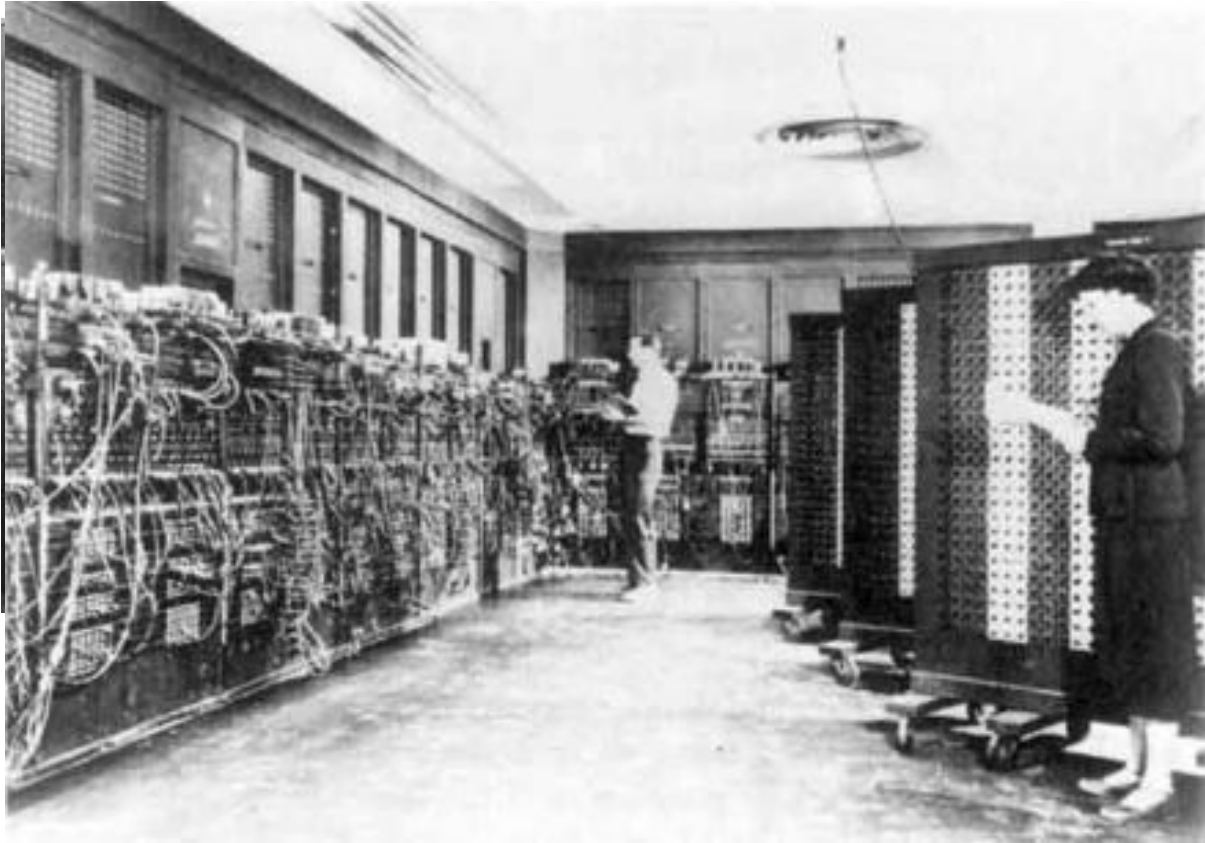
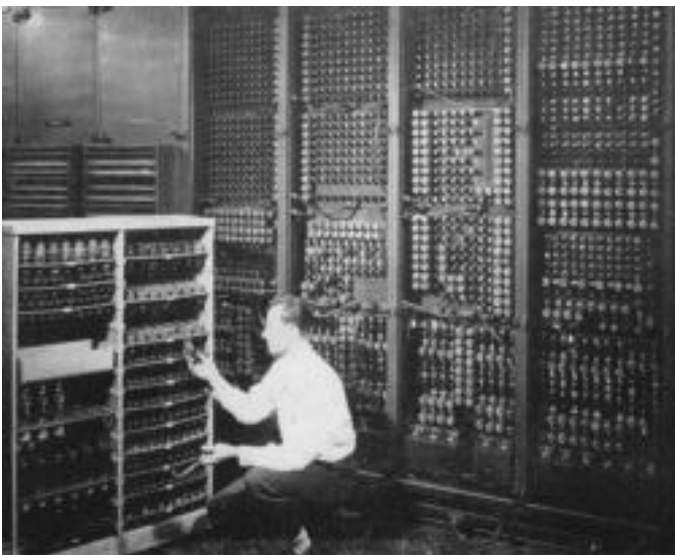
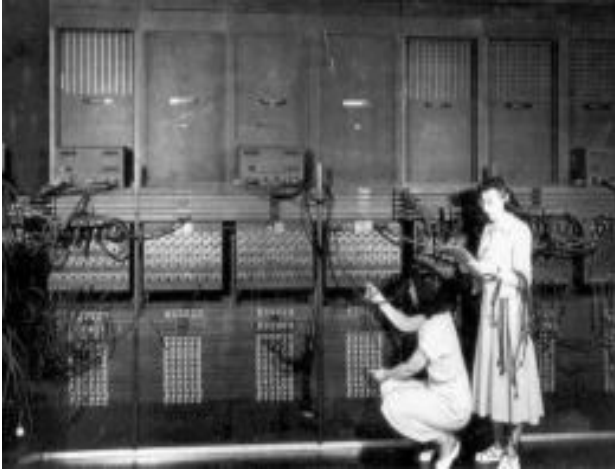


Photo de l'ENIAC



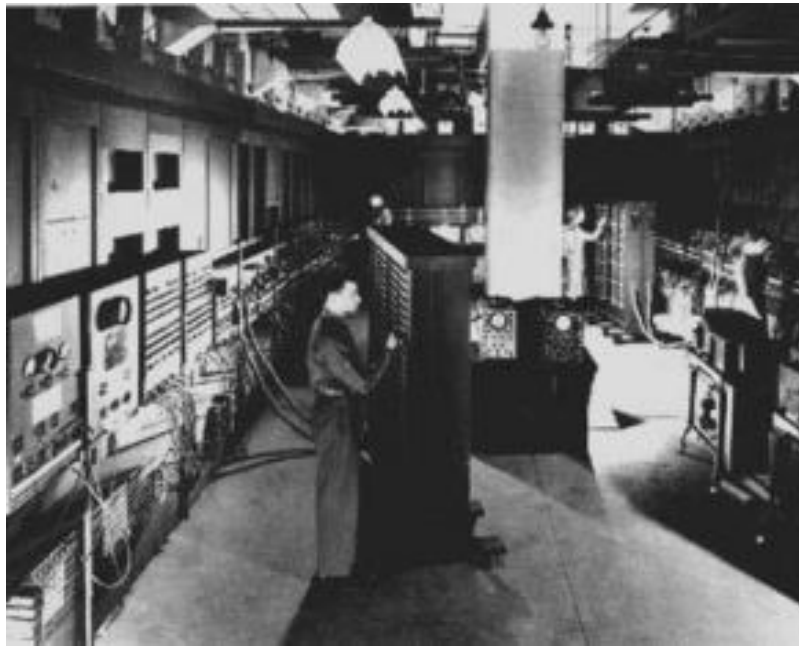
Non, ce n'est pas un sommelier qui choisit une bouteille de vin, mais un technicien qui change l'un des 19000 tubes de l'ENIAC !



Deux opératrices en train de câbler un « programme » sur l'ENIAC.



Ça y est, le « programme » est câblé!



Vue d'ensemble de la salle machine de l'ENIAC.

L'ENIAC n'est pas un ordinateur à programme enregistré². Il est divisé en 30 unités autonomes (dont 20 accumulateurs/additionneurs 10 digits, 1 multiplicateur et 1 « Master programmer » capable de gérer les boucles).

« Programmer » l'ENIAC consiste en fait à câbler toutes ces unités entre elles pour obtenir le résultat voulu.³

² History of computing information

³ Le nom « ordinateur » (de l'anglais « To compute », calculer) a été utilisé pour la première fois en référence à une équipe de près de 80 femmes qui, durant la Seconde Guerre mondiale, calculaient les trajets balistiques

Certains experts en électronique prédisent que les tubes tomberaient en panne si fréquemment que la machine en serait inutilisable.

La prédiction n'est que partiellement correcte, de nombreux tubes brûlent chaque jour laissant l'ENIAC inactif la moitié du temps. Des lampes plus fiables ne furent disponibles qu'en 1948. Eckert et Mauchly utilisent donc des tubes de qualité standard.

La plupart des problèmes liés aux tubes se produisent au démarrage ou à l'arrêt de la machine, car ils sont soumis à un important stress thermique. Le simple fait de ne jamais couper la machine permet aux ingénieurs de réduire le nombre de pannes à un ou deux tubes par jour.

La plus longue période de calcul sans panne est atteinte en 1954 avec 116 heures, ce qui est une prouesse compte tenu de la technologie de l'époque.

Les ordinateurs construits à la fin des années 40 sont tous des exemplaires uniques développés dans des centres de recherche financés par le gouvernement américain. Après la réalisation de l'ENIAC, l'école d'ingénieurs de l'Université de Pennsylvanie commence la réalisation d'une machine améliorée, dénommée l'EDVAC. Mais en mars 1946, Eckert et Mauchly quittent l'école d'ingénieurs de l'Université de Pennsylvanie, suite à un différend concernant des droits de patente. Ils créent alors une société à Philadelphie, dénommée « the Electronic Control Company », dont l'objectif est de produire des machines en série, les vendre aux grandes sociétés privées et aux organismes gouvernementaux.

Ce projet est audacieux, car personne d'autre, à l'époque, ne pense qu'il y a un marché supérieur à une douzaine de machines (agences gouvernementales et instituts de recherches). L'opinion générale est alors que la gestion des entreprises continuera d'être assistée par des tabulatrices, dont IBM avait 90 % du marché.

En septembre 1946, le Bureau national des standards octroie un financement de 75 000 \$ à la nouvelle société pour un projet de recherche sur un nouveau type de mémoire interne à relais à mercure et sur des périphériques d'entrée/sortie à bande magnétique. Bien entendu, Eckert et Mauchly ont prévu dès le début d'étendre ce projet à la réalisation d'un nouvel ordinateur. En mai 1947, ils lui donnent le nom d'UNIVAC, acronyme de Universal Automatic Computer.

En raison de difficultés financières, Eckert et Mauchly acceptent en octobre 1947 de construire un ordinateur pour la société Northrop Aircraft, baptisé BINAC (Binary

complexes de l'armée américaine à l'aide de grandes calculatrices mécaniques analogiques (des analyseurs différentiels). En 1945, six femmes « computeurs » furent sélectionnées pour la programmation de l'Electronic Numerical Integrator And Computer (ENIAC) : Marlyn Meltzer, Ruth Teitelbaum, Frances Spence, Kathleen Antonelli, Jean Jennings Bartik et Betty Holberton.

Les programmeuses de l'ENIAC ne disposaient d'aucun mode d'emploi. À l'époque, la « programmation » se faisait encore au niveau de la machine elle-même, en manipulant plus de 3000 commutateurs et des centaines de câbles qui assuraient la bonne circulation des données et impulsions de programmes à travers la machine.

Automatic Computer). Cet ordinateur calcule en binaire contrairement à l'ENIAC qui travaille en décimal. La taille du mot adressé est de 31 bits, soit 30 bits pour la valeur et un bit pour le signe. Le BINAC dispose de deux unités centrales indépendantes, chacune avec sa propre mémoire interne à relais de mercure d'une capacité de 512 mots. Les unités centrales comparent leurs résultats pour garantir l'exactitude des calculs. Le processeur dispose d'un registre accumulateur et de deux registres utilisés pour les multiplications, divisions et autres opérations. Le jeu d'instructions comprend 16 commandes, constituées par un code opératoire de 6 bits et d'une adresse sur 9 bits. Un dérouleur de bande magnétique sert d'unité d'entrée/sortie.

En décembre 1947, la société prend le nom d'Eckert-Mauchly Computer Corporation (EMCC).

La naissance d'UNIVAC

En juin 1948, le projet de la construction de l'UNIVAC, version améliorée du BINAC, est suivi d'un contrat de réalisation de 169 000 \$. Cette somme ne couvre pas les frais, mais les deux inventeurs espèrent combler la différence par la vente d'ordinateurs.

Le projet peut survivre grâce à l'injection de 500 000 \$ par la société American Totalisator, une société de Baltimore qui produit des machines : « totalisators » pour enregistrer les paris et transmettre les résultats des courses de chevaux.

Harry Straus, vice-président de cette société devient le PDG d'EMCC et d'American Totalisator. Il reçoit 40 % du capital-actions. Malheureusement, Straus décède dans un accident d'avion en octobre 1949, ce qui met un terme aux investissements de sa société.

Les premiers tests d'exécution de programmes démarrent en mars 1949. Le BINAC et l'EDSAC (Electronic Delay Storage Automatic Calculator) développés à l'Université de Cambridge se partagent l'honneur d'être les premiers ordinateurs à utiliser le concept de programmes stockés en mémoire interne. En août 1949, le BINAC est livré à Northrop en Californie avec près de 15 mois de retard sur le délai prévu.

La fabrication du BINAC, vendu 100 000 \$, coûte 278 000 \$. Eckert et Mauchly visionnaires et inventeurs de génie ne sont pas des gestionnaires. Malheureusement, ils ne permettent pas aux personnes compétentes dans les domaines du financement ou du marketing d'intervenir dans les prises de décisions.

Une vente de 3 ordinateurs est signée avec le gouvernement des États-Unis. Le premier pour le bureau fédéral du recensement de l'armée de l'air et le service de cartographie de l'armée de terre, pour un montant de 159 000 \$, les deuxième et troisième, de 250 000 \$. EMCC peut concentrer ses efforts sur la réalisation de l'UNIVAC.

Le 23 avril 1948, la société Arthur Nielsen signe une commande de 151 400 \$ pour un contrat conclu avec la compagnie d'assurance Prudential.

Mais les prix de vente de ces ensembles sont loin de couvrir les frais de développement et EMCC se retrouve de nouveau à court de liquidités.

Le 1er février 1950, pour 100 000 \$, Eckert et Mauchly vendent leur société à Remington Rand Corporation qui dispose d'une division de systèmes à cartes perforées 90 colonnes et de production de tabulatrices, à Norwalk dans le Connecticut.

Remington Rand fournit les fonds nécessaires à l'achèvement de la machine UNIVAC. Afin de réduire les pertes financières, les contrats avec Prudential et Nielsen sont annulés.

Le premier ordinateur UNIVAC passe les tests d'acceptation le 30 mars 1951 et les informaticiens du bureau de recensement en prennent possession lors d'une cérémonie officielle le 14 juin 1951.



Photo de l'UNIVAC-I livré le 14 juin 1951

Les dimensions de l'unité centrale sont de 4,25 m x 2,45 m x 2,60 m en hauteur. Son poids de 13,1 tonnes. Elle comprend les circuits de l'unité centrale et la mémoire interne. Au centre de l'un des côtés est aménagée une porte en plexiglas pour permettre aux techniciens d'accéder aux circuits.



La chaleur dégagée par les 5200 tubes électroniques à filament chaud et 18000 diodes nécessite deux systèmes de refroidissement : à eau et à air conditionné. Sont connecté au système, huit dérouleurs de bandes magnétiques, une console opérateur à commutateurs et une console clavier imprimante.

Conception de L'UNIVAC 1

L'idée de les programmer, non plus par des câbles, mais par des instructions symboliques enregistrées en mémoire (« logiciels »), mène à la réalisation des premiers ordinateurs vers 1950, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

Les nombres sont représentés en décimale codée binaire avec 6 bits⁴ pour chaque chiffre. La notation utilisée est en excès de 3, ce qui signifie que la valeur binaire est supérieure de 3 unités à la valeur réelle. Ainsi zéro est représenté par 000011, un est représenté par 000100, etc. Cette notation avait déjà été utilisée en 1940 par les laboratoires Bell lors de la construction d'un calculateur électromécanique. Elle est choisie pour l'UNIVAC afin de simplifier la génération du complément lors des soustractions, et la génération des reports lors des additions.

L'unité d'adressage en mémoire est un mot comprenant 72 bits de données, plus un bit de contrôle de parité pour chaque groupe de 6 bits de données, plus le signe.

La mémoire interne dotée de 300 relais à mercure a une capacité de 1000 mots. Le temps d'accès est de moins de 400 microsecondes. Des codes sont assignés aux lettres de l'alphabet et aux signes de ponctuation, tels que 010100 pour A, 010101 pour B, 010110 pour C, etc.

⁴ Dans un nombre représenté par 6 bits, la position du bit dans le nombre définit sa valeur. De droite à gauche, la valeur du 1^{er} bit est : 1, du 2e : 2, du 3e : 4, du 4e : 8, du 5e : 16, du 6e : 32

Chaque mot stocke deux instructions de 36 bits chacune. Les douze premiers bits représentent le code opératoire, les six suivants sont inutilisés et les trois derniers donnent l'adresse mémoire.

Le jeu d'instructions comprend 45 fonctions. La plupart des codes opératoires sont mnémoniques. Par exemple « A » était le code d'addition, « D » était le code de division, « S » était le code de soustraction, « C » était le code de copie du contenu du registre accumulateur en mémoire. Ce jeu d'instructions est réalisé par **France « Betty » Holberton** une légende en programmation, qui par la suite, avec une autre légende l'amiral **Grasse Murray Hopper**, participera largement à la création des langages Cobol et Fortran.

Une addition peut être effectuée en 120 microsecondes. Utilisant un registre accumulateur, désigné par « A ». Les autres opérations nécessitent les registres désignés par « L » et « X ». Une instruction telle qu'« A 0423 » additionne la valeur stockée à l'adresse indiquée « 0423 » au contenu du registre accumulateur « A ». Les multiplications et les divisions nécessitent trois registres. Par exemple, l'instruction « P 0312 » multiplie la valeur contenue dans le registre « L » par le contenu de la position de mémoire spécifiée, le résultat est placé dans les registres contigus « A » et « X ». Une multiplication (suite d'additions) demande 1,8 milliseconde et une division (suite d'addition en complément à 9) le double.

Les dérouleurs de bandes magnétiques utilisent des zones tampons de 60 mots désignées par « I » (Input) et « O » (Output). Les instructions d'entrée/sortie permettent la lecture des bandes dans les deux sens de défilement. La lecture arrière est particulièrement utile pour les tris au cours desquels de longues suites de caractères sont écrites de manière répétitive sur la bande et relues en marche arrière pour effectuer la mise en ordre.

L'ordinateur dispose d'un degré d'autocontrôle élevé. Tous les traitements sont exécutés en double par deux jeux de circuits séparés et, fait unique à cette époque, les résultats comparés pour vérifier s'ils sont identiques. L'UNIVAC stock la valeur du compteur d'instructions en mémoire, ce qui permet au programme d'exécuter un sous-programme et de revenir à l'instruction suivant l'interruption. Les calculs scientifiques nécessitant de grands nombres sont réalisés en virgule flottante à l'aide d'un sous-programme.

L'impression est réalisée en mode autonome via une sorte de machine à écrire dotée d'un dérouleur de bande magnétique. Par la suite, en 1954, on ajouta une imprimante à 600 lignes par minute. La consommation électrique du système est de 125 kWh.

Eckert et Mauchly comprennent dès le départ la nécessité de disposer d'unités d'entrée/sortie rapides pour traiter les gros volumes des applications commerciales telles que les salaires, la gestion de stock, la facturation.

Chaque dérouleur de bande magnétique, d'une hauteur de 1,83 m & d'une largeur de 0,91 m, traite des bandes d'une largeur de 1,25 cm. Les bandes de 1200 pieds comprennent un support métallique, qui alourdit notablement les bobines. La surface magnétique est divisée en 8 pistes (6 pour les données, 1 pour le contrôle de parité et 1 pour la synchronisation temporelle). La densité est de 128 caractères par pouce et la vitesse de défilement était de 100 pouces par seconde, ce qui permet une vitesse de transfert nominale de 12800 caractères par seconde. Toutefois, l'espace inter-blocs réduit la capacité de transfert pratique à 7200 caractères par seconde.

Cet ordinateur ne dispose pas de machine à cartes perforées intégrée. Or de nombreuses entreprises utilisent ces machines. Eckert et Mauchly développent d'abord une machine dotée d'un clavier de saisie et d'un dérouleur de bande, puis d'une unité autonome qui convertit les bandes perforées en cartes à 80 colonnes. Ce manque d'intégration constitue un handicap marketing, car beaucoup de sociétés utilisent les cartes perforées IBM.

La commercialisation

En décembre 1951, la Remington Rand acquiert une autre société pionnière dans l'informatique, **Engineering Research Associates** (ERA) installée à St Paul dans le Minnesota. Malheureusement, durant plusieurs années il y a plus de rivalités entre les trois centres de traitement automatique des données EMCC, ERA et Remington, que de synergies.

Après l'installation du premier ordinateur UNIVAC-I au bureau de recensement à Washington, à raison d'une machine tous les deux mois Remington Rand en vend : à l'armée de l'air, au service cartographique de l'armée de terre, au commissariat à l'énergie atomique, à l'Université de New York, au laboratoire des radiations de l'Université de Californie et à la marine.

La 1^{re} machine installée fonctionnera durant 73000 heures jusqu'en octobre 1963.

À la fin de 1952, un ordinateur UNIVAC-I prédit correctement le résultat des élections présidentielles ce qui lui vaut une grande publicité. Durant plusieurs années, le nom UNIVAC fut synonyme d'ordinateur dans l'esprit des citoyens américains.

En 1953, General Electric devient la première société privée à commander un UNIVAC-I dont le prix est de 1,5 million de \$. À titre comparatif, une maison individuelle en banlieue coûte 5000 \$. La première application est le calcul des salaires de 10000 employés, exécuté en 20 heures. La seconde application est la gestion stock, qui permet d'économiser 1 million de \$ par an.

Les assurances achètent l'ordinateur pour leur gestion commerciale : la Metropolitan Life à New York, la Franklin Life de Springfield, dans l'Illinois et la Pacifique Mutual. Un peu plus tard la John Hancock à Chicago, la Life and Casualty of Tennessee.

En 1955, Sperry Rand Corporation est créée, née de la fusion entre Remington Rand et Sperry Gyroscope.

Dupont achète un ordinateur UNIVAC pour effectuer des calculs scientifiques de simulation des charges exercées sur des fibres. De nombreuses firmes industrielles suivent (U.S. Steel, Westinghouse Electric, Sylvania, Carborundum) ainsi que plusieurs agences gouvernementales (Marine, Impôts, Armée). En Europe, l'institut Battelle installe un UNIVAC-I le 19 octobre 1956 à Francfort, et Sandoz à Bâle (aujourd'hui Novartis) en 1957.

Sperry Rand donne trois machines aux universités de Harvard, de Pennsylvanie et au Case Institute of Technology. En tout, 46 ordinateurs UNIVAC-I ont été construits. Certaines de ces machines sont restées en service jusqu'en 1970.

John William Mauchly quitte la société en 1958 pour devenir consultant indépendant. Il meurt le 8 janvier 1980. John Presper Eckert reste dans la société jusqu'à sa retraite, en continuant de contribuer de manière prépondérante à des réalisations marquantes comme le premier ordinateur entièrement transistorisé en 1958. Entre 1948 et 1968, il prit 85 brevets, la plupart en électronique.

En 1964, l'Université de Pennsylvanie lui décerne le titre de Docteur honoris causa en sciences. Il reçoit de nombreuses distinctions pour son travail de pionnier et notamment en 1969, celle dont il était le plus fier, la médaille nationale de la science. Il meurt le 3 juin 1995 d'une leucémie.

Les évolutions techniques

Dès la fin des années 1950, les tubes à vide sont supplantés par les semi-conducteurs : transistors (inventés en 1948 aux laboratoires Bell d'ATT), puis par les circuits intégrés.

Bien plus tard en 1973, la mise au point des premiers microprocesseurs (Intel 8008) permet de construire des micro-ordinateurs, qui allaient bouleverser l'industrie informatique et le monde du travail.

À l'origine mécanique, la mémoire de l'ordinateur elle aussi évolue : les lignes à retard, les mémoires à tubes, les mémoires à tores de ferrites (coûteuses et difficiles à construire), les mémoires à support magnétique (bande, tambour, disque) les mémoires à fil, les mémoires à semi-conducteur, et les mémoires optiques. De plus en plus petites et rapides elles permettent l'évolution d'une succession d'instructions en

programmes, qui se transforment en langages dont l'utilisation permet l'élaboration de logiciels.

Simultanément, les circuits intégrés sont jugés suffisamment fiables pour être utilisés dans les systèmes de télécommunications. Ceux-ci, jusque-là analogiques, deviennent numériques et peuvent désormais être connectés aux ordinateurs.

Cette convergence de l'informatique et des télécommunications se manifeste par la mise en service de Transpac et du Minitel en France, d'ARPANET et d'Internet d'abord aux États-Unis, puis dans le monde entier.

Très impliqué dans la recherche spatiale Américaine UNIVAC participera activement au rattrapage du retard accumulé face au programme russe, puis aux succès de la NASA dans son programme de conquête qui mènera les premiers hommes sur la lune.

L'ordinateur **UNIVAC I** conçu en 1946 par John Eckert et John Mauchly fut le premier ordinateur électronique disponible dans le commerce. Il fut également le premier à traiter l'information aussi bien textuelle que numérique (voir naissance d'UNIVAC ci-dessus).



Vues d'ensemble de l'UNIVAC I.



Caractéristiques techniques de l'UNIVAC 1 :

Fréquence :	2.25 MHz
Performances :	8333 additions/s ou 555 multiplications/s
Mémoire principale :	1000 mots de 12 bits
Mémoire secondaire :	lecteurs de bande 1/2 " 128 cpi
56 exemplaires vendus	

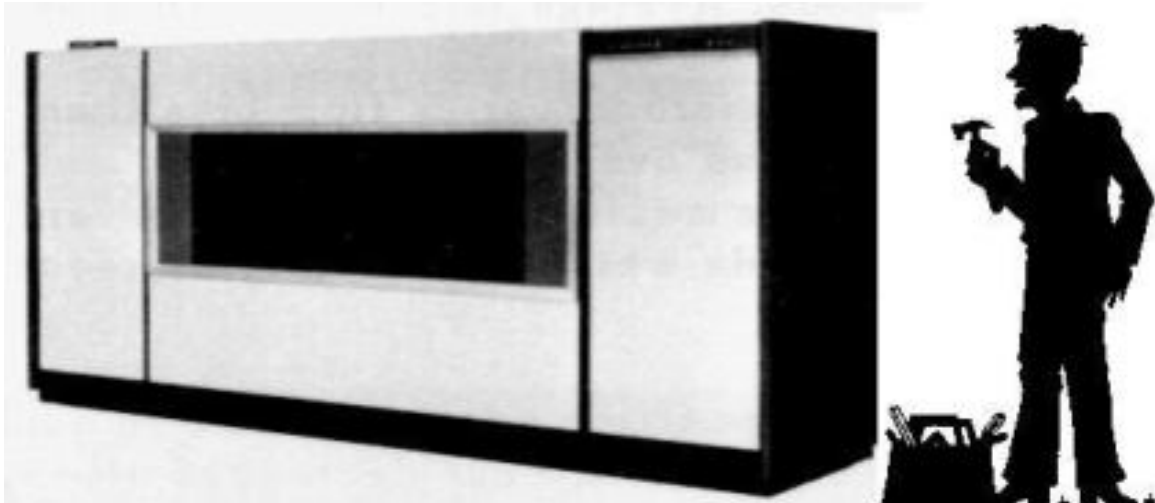
Tableau comparatif des premiers ordinateurs

Nom	Manchester Mark 1	EDSAC	BINAC ENIAC	IAS	UNIVAC 1	Whirlwind	ACE	EDVAC
Concepteur	Max Newmann Alan Turing	Wilkes	Eckert Mauchly	Von Neumann	Eckert Mauchly	Jay Forrester	Wilkes Turing	
Organisation	Manchester University			IAS Princeton				Moore School Princeton
Date	1946 21 juin 1948	1949	Avril 1949		Juin 1951	1948		1952
Mémoire	Tube de Williams 1024 /2048 bits	Lignes à retard au mercure 32X32X17 C.D.	Lignes à retard au mercure 512 X 31 bits	Tubes electros — statiques	Lignes retard 12 K	32 CRT puis Tores ma- gnétiques (1953)	204800 bits	
Technologie calcul		4000 tubes	19000 tubes		5000 tubes	5000 tubes 11000 diodes		
Divers		Décimale	Biprocasseur	Binaire	Bandes magnétiques	À base du réseau SAGE	Miniproto	

Lorsque je rejoins UNIVAC en 1964 la compagnie est, au 2e rang mondial des sociétés informatiques en volume d'affaires, mais occupe le premier rang devant IBM en termes d'innovations techniques, de systèmes de télécommunication et de puissance de calcul.

Les ordinateurs UNIVAC, les plus puissants du marché, équipent la majorité des grandes compagnies en particulier les compagnies d'aviation qui utilisent les logiciels de réservations développés sur les systèmes 1107-1108-1110. UNIVAC racheté par Burroughs en 1986 devient UNISIS le 1^{er} janvier 1987.

La supériorité des ordinateurs UNIVAC est partiellement due à l'utilisation des tambours magnétiques. Ces machines sont capables de stocker d'énormes quantités d'information accessibles en des temps extrêmement courts. Alors qu'il faut dérouler une bande magnétique pour aller chercher une information qui peut être placée physiquement n'importe où sur la bande, les tambours possèdent plusieurs têtes qui balayent chacune un secteur.



Merveilles de mécanique et d'électronique, les tambours « Fastrand II » installés à Auteuil pour la gestion des wagons SNCF mesurent plus de trois mètres de long et font un mètre cinquante de diamètre.

Deux tambours sont superposés dans une même armoire et tournent en sens inverse pour éviter l'effet gyroscopique, qui sur les Fastrand I, avait tendance en se combinant avec la rotation de la Terre, à les faire se déplacer. Ces deux tambours tournent à 880 tours par minute sans une vibration.

Une unité pèse deux tonnes et demie et nécessite un renforcement du plancher. La capacité d'un Fastrand II est de 99 Mb, comparée à une clé USB, en 2015, de quelques grammes pour une capacité de 4 Go, un Smart Phone 128 Go...

Désignation	Français	Anglais	Conversion
Octet	1 Octets	1 Byte	8 Bits
Kilo-octets	1 Kilo-octet ou 1 Ko	1 Kilo-byte ou 1 Kb	1024 octets
Méga-octets	1 Méga-octets ou 1 Mo	1 Méga-byte ou 1 Mb	1 048 576 octets
Giga-octets	1 Giga-octets ou 1 Go	1 Giga-byte ou 1 Gb	1 073 741 824 octets

Performances de l'UNIVAC 1 & de mon ordinateur portable HP dv1160a.



UNIVAC 1 (1946)



HP dv1160a (2007)

Fréquence : 2.25 MHz (225 000 Hz)

1,6 GHz (1 600 000 000 Hz)

Mémoire principale : 12000 bits

100 Gbit (100 000 000 000 bits)

Mémoire secondaire : Lecteur de bande 128 spi

1 M bits intégrés (1 000 000 bits)

Surface nécessaire : 150 m²

0,076 m²

Dimensions : 4,25 m x 2,45 m x 2,60 m
0,03 m

0,33 m x 0,23 m x

Poids : 13 T

2kg400

Refroidissement : eau

Air

Prix : 1 500 000 \$

1200 \$

iPhone 6 (2015)

Fréquence 1,46GHz 2 cœurs – Mémoire vive 1024Mo – Mémoire flash 114000 – Mémoire 128 Go

Écran tactile diag. 11,9 cm – Hauteur 13,81 cm – Largeur 6,70 cm - Épaisseur 0,69 – Poids 128 gr

Téléphone GSM - WiFi – GPS – Appareil photo 8M pixels – Vidéo HD 1280X720 – Audio 48 kHz



La naissance de Laurent (1964)

Monique est sur le point d'accoucher de Laurent lorsque je fais mon entrée chez UNIVAC, en mai 1964.



Le cours 1004 à Lausanne
(Pierre Mérigout, un de la Bull, moi, Jacques Peraut, Jacques Landfiz)

Au premier jour du mois de mai, c'est au volant d'une 4L toute neuve achetée à crédit au garage Berthiole d'Argenton, que je pars seul¹ pour Lausanne pour y suivre le cours 1004, un petit ordinateur qui très souvent sert de périphérique d'entrée/sortie à des systèmes plus importants. Dès mon arrivée au centre européen de formation UNIVAC qui se trouve à Ouchy, quartier de Lausanne qui est au bord du lac, je suis épaté de constater qu'une liaison téléphonique par modem permet au 1004 installé au centre de démonstration, de communiquer en temps réel avec une machine qui est à Saint-Paul aux États-Unis.

Je fais la connaissance de Jacques Perrault, qui lui aussi est un ancien de Bull. Jacques est avec sa femme et sa fille, mais sans voiture. Comme j'ai l'intention d'aller chercher Monique dès qu'elle aura accouché, nous décidons de louer ensemble une maison. Nous en trouvons une à Eco-teau, village situé à une vingtaine de kilomètres au-dessus de Lausanne en direction de Vevey.

Une semaine après le début du cours Laurent, naît sans problème, le mardi 5 mai 1964 dans la clinique du Docteur Ploquin rue Ledru Rollin. Le week-end suivant, je suis de retour à Châteauroux au chevet de Monique pour qui tout s'est bien passé.

Laurent n'a que quelques jours lorsque nous faisons le voyage retour. Il n'y a pas d'autoroute et il nous faut 12 heures de route pour atteindre Écoteau. Mais ce long voyage entrepris après consultations du docteur Ploquin, se passe sans encombre.



4 L Renault

¹ Monique étant sur le point d'accoucher de Laurent était restée à Châteauroux



Jacques Perrault sa femme sa fille, Monique, Laurent et moi, occupons le rez-de-chaussée d'une très grande maison dont la propriétaire suisse n'arrête pas de nous chercher des noises ; n'hésitant pas à s'introduire dans la maison pendant notre absence, nous reprochant la façon dont nous la tenons et n'hésitant pas à changer la place des objets et ustensiles divers. Le dimanche, pour nous occuper et pour embêter la propriétaire, Jacques et moi, cueillons des pissenlits que nous semons dans son jardin... Nul doute que la récolte l'année suivante a probablement été miraculeuse.

Laurent à deux jours

Un dimanche pluvieux, alors que nous avons décidé de visiter la vallée de Joux, au pied de la montée, pas très loin de Genève, dans un virage, nous voyons arriver une moto vert-de-gris sans motard, puis sur les fesses, un motard de l'armée suisse. La moto termine sa course dans la roue avant gauche de la 4 L, le motard tous les jours sur le derrière, dans le Caniveau et la 4 L au garage Renault le plus proche.



La maison d'Écoteau

et

Sur place après les constats d'usage nous appelons un taxi qui nous ramène à Écoteau. Sans aucun problème, l'armée suisse paiera tous les frais de réparation.

Le Cours 1004 terminé, en juillet 1964, nous regagnons la France avec, caché dans le berceau du petit un magnétophone acheté en suisse dont je regretterais par la suite de ne pas en avoir fait meilleur usage pour enregistrer les histoires que me racontait mon grand-père sur sa vie et la guerre de 1914.

Un court passage à Châteauroux et je remonte à Paris accompagnée de Madeleine, ma belle maman qui avait envie de se promener. De Paris où je ne m'attarde pas nous prenons la route de Poitiers mon lieu d'affectation avant de regagner Châteauroux.

À la recherche d'un logement, c'est chez M. et Mme Lageon, épiciers à la Tricherie que nous trouvons une maison.

Quelques jours après nous, quittons Châteauroux pour emménager à la Tricherie. Tout notre déménagement tient, gamin compris, dans la 4L.

Nous habiterons la Tricherie un peu plus d'un an. Le logement est situé au fond d'une cour derrière l'épicerie de Mme Lageon ; il est composé d'une grande cuisine au rez-de-chaussée et de deux chambres à l'étage, il est sommairement meublé et ne comporte pas de chauffage. Les toilettes sont dans le fond du jardin et le cabinet de toilette est une petite pièce, au premier entre les deux chambres. Notre premier achat est une cuisinière à mazout, une gazinière, un frigo et un chauffage d'appoint au gaz. La cuisinière chauffe le bas et le radiateur au gaz le haut, mais en dégageant une vapeur d'eau qui se condense sur le plafond et retombe en gouttelette sur le lit.

Le confort sommaire de notre maison est cependant largement compensé par la gentillesse de nos propriétaires, qui seront désolés lorsque nous leur apprendrons notre intention de déménager pour un logement tout neuf à Châtellerault au 15 rue Albert Camus.

Commence alors l'une des périodes les plus stressantes de ma carrière de technicien. Je maintiens les ordinateurs installés sur les bases américaines d'Ingrandes à une dizaine de kilomètres de Châtellerault sur la route de Paris et de Poitiers. Ces machines sont utilisées 24 h/24 h 7 Jours sur 7 par des soldats américains. Je leur fournis une assistance permanente, c'est-à-dire qu'ils m'appellent à toutes heures du jour ou de la nuit.



Laurent sur le pas-de-porte de La Tricherie

Le parc installé de machines UNIVAC augmente et s'ajoute à mes clients, un bureau de travail à façon bordelais qui fait du travail à façon, dont le chef d'exploitation est un ancien opérateur du centre informatique des Américains. Une nuit, revenant d'un dépannage à Bordeaux, je reste, à 2 heures du matin, une demi-heure devant la porte-cochère de la Tricherie, Monique croyant que ceux qui sonnent sont des soldats américains.

Les Lageon sont des gens très gentils. Madame tient une épicerie située en bordure de la nationale 10 et lui est un charbonnier en retraite. Leur fils est cuisinier sur les bateaux et ira vivre, après son mariage auquel nous sommes invités, au Canada. La rivière, le Clain passent à la Tricherie. Madeleine, la mère de Monique, lors d'une de

ses visites, ne comprend pas pourquoi cette rivière coule de gauche à droite alors qu'à Châteauroux l'Indre Coule dans l'autre sens...

En 1965 nous aménageons à Châtellerault au 15 bis rue Albert Camus dans groupe d'immeubles HLM qui viennent tout juste d'être construits. Nous disposons d'un appartement tout neuf avec chauffage central au gaz, qui comprend : deux chambres, un salon, cuisine, salle de bains, W-C, et des grands placards, le tout situé au 2e étage d'un petit immeuble très agréable.

Nous achetons nos premiers meubles : un salon en teck composé d'un buffet d'une table et de 4 chaises. Nous donnons notre cuisinière à fuel à Madeleine qui l'installera dans sa nouvelle cuisine, mais je ne me souviens pas avoir acheté de lit.

C'est pour nous une grande évolution, car pour la première fois nous disposons du confort moderne.

Nous sommes toujours à Châtellerault lorsque mon grand-père Eugène meurt âgé de 92 ans. Il est victime d'un malaise dans sa vigne des essais, il sombre dans l'inconscience victime d'une insuffisance cardiaque qui entraîne un mauvais fonctionnement des poumons. Assisté par le docteur Bonhomme d'Argenton, il meurt en deux jours, sans souffrance, dans son lit, à Chabenet.

Excédé par les appels incessants des soldats qui lorsqu'ils voulaient du repos mettaient la machine en panne, je débranche un soir la sonnette. Ce qui provoque la colère de Briggs le responsable commercial UNIVAC des bases US et qui sans l'intervention de Jacques Segaut aurait bien pu me coûter ma place.

C'est en 1965 que Jacques me propose d'aller à Orléans pour installer et maintenir un ordinateur plus puissant que le 1004 : le 1040.

Alain Texier est embauché pour me remplacer. Je lui apprends le fonctionnement du 1004 dans le local technique d'Ingrandes qui nous sert d'atelier.

Bardin, le technicien d'IBM, avec lequel j'ai noué des relations d'amitié, en profite ce qui n'est pas très bien perçu par notre client pour qui les employés de deux concurrents ne peuvent collaborer.

Fin 1965, je quitte les bases américaines et Jacques Segaut et moi commençons l'installation du système 1040 de « la Quelle » dans un entrepôt alors complètement vide situé à Saran entre la voie ferrée Orléans Paris et la nationale 20.



L'ordinateur installé à Quelle, à gauche le 1004, à droite le pupitre du 1040 au fond le programmeur ragot.

Quelle, est la première entreprise de vente par correspondance en Europe dont le siège se trouve à Fürth (Bavière) en Allemagne. Fondée par Gustav Schickedanz en 1927 l'entreprise gère 5 300 agences d'où on peut passer commande et recevoir les articles figurant dans les catalogues ; lesquels sont édités à onze millions d'exemplaires ? La société dispose aussi de 172 magasins et grands magasins, boutiques photo et optiques, habillement, article de jardinage, bricolage et magasins de meubles.

La famille Schickedanz les patrons de l'entreprise, ont fait fortune pendant la guerre profitant de la discrimination des Juifs.

Décidés à s'implanter en France, ils choisissent UNIVAC qui équipe déjà tous leurs établissements allemands. Pour limiter leurs coûts d'implantation, ils réutilisent du vieux matériel de saisie sur cartes perforées en 90 colonnes (perforatrices de cartes, vérificatrices, trieuses, traductrices, reproductrices). Parc machines unique en France, car aucun service informatique français n'utilise ce type de matériel.

Je me retrouve responsable de la maintenance d'un vrai musée, car tout ce matériel électromécanique, fabriqué par Remington avant que la société ne devienne UNIVAC, date des années 50. C'est Henri Convert électromécanicien ayant déjà travaillé sur ce type d'équipement, qui l'installe et qui par la suite viendra de temps en temps m'aider.

Ni Jacques ni moi ne connaissons le 1040, nous mettons près d'un mois à terminer l'installation. Dépensant notre temps sans compter, il nous arrive très souvent de quitter le site à minuit une heure du matin.

Pour ajouter à nos soucis, l'unité centrale n'a pas été testée en usine et lorsque pour la première fois nous mettons sous tension, c'est par un feu d'artifice aux condensateurs que cette machine commence sa carrière (deux tensions étaient inversées dans l'une des baies électroniques).

Nous passerons plus de deux jours à réparer toutes les plaques sur lesquelles les condensateurs ont claqués, car nous dépannions au composant électronique, ce qui aujourd'hui est impensable avec les circuits multicouches.

Pendant toute cette période d'installation nous logeons dans un petit hôtel rue du faubourg Bannier à Orléans et nous retournons chaque week-end, Jacques à Courbevoie, moi à Châtellerauld.

En 1965/66 la crise du logement bas son plein, le seul logement correct que nous trouvons est situé rue Saint-Marceau à 150 m des bords de Loire.

Nous déménageons de Châtellerauld début 1966 pour emménager à Orléans où, à peine installée nous repartons à Lausanne où je dois suivre une formation 1050.



La rue St Marceau est à gauche, l'avenue Dauphine à droite, nous habitons au 72 dans le passage qui mène sous les arbres.

Pendant 3 mois, Jacques me remplace. Avec Annie sa femme et Nathalie leur fille, ils occupent notre petit logement et se lient d'amitié avec nos propriétaires M. et Mme Mancel assureur propriétaires entre autres d'une splendide maison bourgeoise avenue Dauphine dont le jardin arrière donne vers notre petit appartement.

Deuxième séjour en Suisse



La maison de Lausanne

À Lausanne, nous trouvons une maison meublée, au bord du lac pour 2 mois et un Chalet appartenant au même propriétaire pour le mois restant.

Nous recevons la visite de Gérard et Michèle avec qui nous allons à Montreux rendre visite à un de leurs amis qui tient un restaurant marocain situé juste au bord du lac.

Une fois de plus, les relations avec notre propriétaire se gâtent lorsqu'ils nous demandent de payer pour la présence de la sœur de Monique et son mari. C'est dans le petit chalet pendant notre dernier mois de séjour que nous concevons Valérie.

Le cours 1040 n'est que théorique, en Anglais, sur bande magnétique, avec un moniteur pour nous faire passer les tests à la fin de chaque bande. À l'époque mon niveau d'anglais est des plus sommaire c'est avec beaucoup de difficultés que j'arrive à force d'efforts à comprendre et à assimiler le minimum des connaissances me permettant le dépannage.

De retour à Orléans en mai 1966, c'est avec un esprit de pionnier que je me retrouve intimement lié à l'équipe d'encadrement de Quelle pour démarrer cette activité de vente par correspondance (M.Geasler : le directeur, Jean Claude Barrère : le chef d'exploitation, Michel Poef : le responsable du stock, Michel Caille : le responsable programmation et analyse, Jean Ragot : programmeur et Jean Jacques Lucioni : opérateur).



Michel Poef & Jean Claude Barrère

Je deviens l'homme à tout faire ne rechignant pas sur le temps qui passe et essayant très souvent avec succès de dépanner tout ce qui se casse...

Mes compétences vont de la machine à mettre sous enveloppe au tapis roulant en passant par les composteurs, machines à écrire et autres automatismes divers et variés.

Dès qu'un mécanisme se détraque, on m'appelle. Mes interventions sont en générales couvertes de succès, mais quelquefois je me plante et il faut alors faire appel au spécialiste, qui ne rechigne pas à m'expliquer, car il espère ainsi éviter un nouveau déplacement.

Extraordinaire période, car nous arrivons dans un entrepôt vide ou tout est à créer. L'ensemble de l'activité repose sur l'informatique et lorsque la trieuse de cartes est en panne tout est bloqué. Je passe parfois toute la nuit à essayer de remettre en route une machine récalcitrante. Quand je n'y arrive pas, Jacques Segaut vient à mon secours et c'est ensemble que nous passons quelques fois plusieurs nuits de suite en ne dormant que quelques heures.

Le premier catalogue Quelle n'a qu'une centaine de pages, mais les résultats sont bons et c'est toutes les méthodes de traitement des commandes qui sont à établir. Je participe activement avec Jean Claude Barrère à l'étude des chaînes de colisage, nous imaginons de nouvelles méthodes pour collecter dans les allées les différents composants d'une commande. Rien ne nous arrête et tout le monde apporte ses idées qui lorsqu'elles sont bonnes sont rapidement mises en pratique.

C'est à cette époque que je commence à faire du vélo. Jean Claude Barrère, ancien coursier à l'Équipe (journal sportif). Il est aussi coureur cycliste retraité ayant participé entre autres aux championnats de France, il me prête un de ses vélos et chaque dimanche nous partons ensemble sur les routes de Sologne.

La naissance de Valérie (1966)

Rue Saint-Marceau, notre appartement étant trop petit nos propriétaires, les Mancel ont aménagé une chambre supplémentaire au-dessus d'un entrepôt à laquelle on accède par un escalier qui lui n'est pas refait. Très mal isolé cette ensemble est cependant équipé d'un chauffage central au gaz dont la chaudière est installée dans la cuisine. Nous disposons d'une entrée d'environ 3 m de long sur 2 de large, au fond à droite, l'escalier qui accède aux chambres et à gauche la porte d'accès à la cuisine d'une quinzaine de m². À l'étage deux chambres, l'une à droite équipée d'une petite salle de bains dans laquelle est installée une baignoire sabot, l'autre à gauche dont la fenêtre est en arc de cercle, partie haute de la porte d'accès à l'entrepôt qui est en dessous.

Monique est enceinte de Valérie et comme elle l'a fait pour Laurent, elle suit les cours « d'accouchement sans douleur » donnés par le Docteur Ploquin à Châteauroux.

C'est le 21 décembre 1966 qu'elle accouche de Valérie et cette fois avec l'accord de Max Ploquin, j'assiste à l'événement : la naissance de notre enfant.

La péridurale est encore inconnue, mais sans aucun doute la méthode Ploquin est une aide considérable dans l'accomplissement de cet évènement qui ne peut-être réellement sans douleurs. Un moment émouvant qui se déroule très vite, car en moins d'une heure Monique donnera naissance à notre fille. Je coupe le cordon, acte symbolique qui marque l'entrée dans la vie de ce petit être chiffonné.



Laurent et Valérie quelque part en forêt d'Orléans

Collioure et le cours 9400 (1969)

Les affaires de Quelle se développent et de nouveaux besoins informatiques apparaissent. C'est à mon omniprésence chez le client que Claude Garnier doit de vendre, sans trop forcer, le tout nouvel ordinateur de moyenne puissance UNIVAC, le 9400.

M. Gaesler souhaite que je reste à Quelle et propose de m'embaucher comme responsable de l'informatique. Sa proposition est intéressante sur le plan financier, mais deux facteurs me font hésiter :

— j'ai envie de bouger et la perspective de rester à d'Orléans me semble trop restreinte.

— je ne me sens pas prêt à prendre la responsabilité du service exploitation de Quelle.

Les enfants grandissent, nos retours à Châteauroux et à Chabenet sont fréquents. Au Boutet, avec Jean-Pierre et Marie-Thé nous louons à Rémia le champ face à l'écluse, et nous passons nos vacances à Collioure. Tout notre équipement de camping provient soit de Quelle soit de la Camif (tente, remorque, camping-gaz...)

À cette époque pas d'autoroute nous partons à 8 h du soir en 4 L avec en attelage la remorque Erka, pour arriver le lendemain vers 9 h.



Les criques du Porteil Olivier, Laurent, Christophe

Pendant 4 ans, nous nous installerons toujours au même camping « les criques du Porteil » terrain aménagé en terrasses dominant la mer, situé quelques kilomètres avant Collioure. Il n'y a pas de plage, mais comme son nom l'indique, de petites criques rocheuses parsemées d'oursins.

Nous pêchons des girelles, des gobies (petits poissons de roche) de temps en temps un poulpe et c'est comme ça, ignorant tout de la mer et de ses habitants, que Jean-Pierre pêche un poisson aux couleurs magnifiques. Ne résistant pas au plaisir de le caresser, il se pique le doigt sur l'arête dorsale. Ressentant une vive douleur, il fait voir son poisson à un pêcheur, lequel s'exclame avec l'accent : « C'est une Vive, attention de ne pas vous faire piquer... »

La douleur devenant insupportable, nous quittons la plage et regagnons le terrain de camping. C'est un Jean-Pierre devenant fou que nous emmenons chez le docteur, lequel lui fait une piqûre pour le calmer et l'hospitalise pour la nuit.



La région est magnifique, nous alternons les plaisirs de la mer et les randonnées montagnardes. Nous visitons l'abbaye du Canigou, Mont-Louis ville fortifiée par Vauban, le four expérimental solaire d'Odeillo et bien évidemment les caves de Banyuls.

La proximité de la mer rend les enfants nerveux et quelquefois le vent nous oblige à changer de terrain. Régulièrement, nous allons nous approvisionner en alcool dans l'enclave espagnole de Livia et jouons à cache-cache avec la douane volante.

L'abbaye du Canigou

À Quelle le 1040 ne suffit vraiment plus et le 9400 n'étant pas encore disponible c'est un 9300 qui est installé. C'est à cette époque que je fais la connaissance de Guy Echeilbrenner opérateur 9300 placé par UNIVAC chez Quelle.

Le premier cours européen sur 9400 commence à Zurich en septembre 1968, nous sommes trois Français à le suivre : Robert Larose, Michel Rozier et moi. Je loue un appartement meublé à une vingtaine de kilomètres de Zurich sur la route de Luzerne dans un petit village : Langnau.

Le cours est donné en anglais par un instructeur allemand et dure 6 mois. Il doit être suivi par un stage de deux mois aux États-Unis. Notre niveau d'anglais est proche de zéro. Jacques Segaut notre chef, paye à chacun d'entre nous, 50 H de cours Berlitz. Chaque jour après nos 8 heures d'étude nous passons une heure à apprendre la langue de Shakespeare.

Debout à 5 h tous les matins pendant trois mois, je fais de l'Anglais. Je me mets en immersion totale. Dès que mon vocabulaire me le permet, je me mets à lire des romans policiers en anglais. Je me paye 50 heures de leçons supplémentaires et mes progrès sont fulgurants. Avant notre départ aux USA, je suis capable de comprendre, et de me faire comprendre.



Michel Rozier et moi au pupitre du 9400 à Zurich

C'est probablement à ces efforts intenses faits pendant quelques semaines que je dois l'évolution de ma carrière, car le fait de parler à peu près correctement l'anglais me donnera un avantage certain dans bien des situations auxquelles je devais être confronté.

À Langnau, notre appartement meublé est très confortable, nous y passerons l'hiver 1968/69 et profiterons de la neige. Nous avons la visite de Christiane et Fernand avec qui nous visitons les chutes du Rhin à Schafhausen. Nous les admirons sous la neige et la glace.



Les chutes du Rhin

Nous recevons aussi Bernadette et Jacques. Avec Jean-Pierre et Marie-Thé, nous allons à Vaduz au Liechtenstein et sur la route du retour, échappons de peu à un accident. Sur la chaussée verglacée, au bord d'un lac, le chauffeur d'une voiture qui arrivait face à nous en perd le contrôle à notre hauteur et vient percuter de plein fouet la voiture qui nous suivait.



Le cours 9400 se termine en mai 1969. Nous quittons Zurich et je repasse à la Quelle où Geasler me prête un superbe appareil photo. Je ramène ma petite famille à Châteauroux avant de partir aux USA pour deux mois, en compagnie de Michel Rozier et Joe Delahaunty (un anglais).

Valérie, Laurent, Christiane et Fernand

Les États unis en 1969

C'est probablement le voyage que j'ai le plus attendu ; j'étais impatient de découvrir cette Amérique que je côtoyais depuis mon adolescence (plusieurs familles américaines vivaient à Chabenet travaillant à la base de Châteauroux). C'est à bord d'un Boeing 707 que nous partons de Zurich pour New York où nous devons transiter pour Utica, petite ville du nord de l'état de New York.



La statue de la Liberté

Nous arrivons à Kennedy Airport et repartons pour Utica de Newark Airport ce qui nous donne l'occasion de survoler Manhattan en hélicoptère.

Dès l'arrivée, tout m'étonne :

- les Couleurs des avions : bariolés de teintes vives
- les voitures : énormes
- tout comme la taille des pailles servies pour boire le jus d'orange,
- les gens : les grands sont des géants, les gros énormes, les maigres filiformes, les noirs très noirs, les blancs tout pâles, les rouges cuivrés et le mélange est extraordinaire...

À notre arrivée à Utica, nous louons une voiture, car l'usine UNIVAC se trouve dans une petite ville à une trentaine de kilomètres, qui se nomme Illion où sont aussi fabriquées les carabines Remington.

Très rapidement, nous trouvons à nous loger tous les trois chez une vieille dame qui vit seule dans une grande maison en bois comme le sont la plupart des maisons construites aux États-Unis. Elle nous fait une confiance totale et dès le début nous donne accès à toute la maison y compris le réfrigérateur.

Notre première soirée est à l'origine d'une anecdote qui me suivra pendant des années, car c'est à ce moment que je mets le pyjama court acheté par Monique pour la circonstance. Je ne le mettrai qu'une seule fois, car, tout comme mes camarades, j'ai l'habitude de dormir nu. Ce pyjama tout neuf quarante ans après, circule toujours à l'occasion des fêtes familiales de Noël où la tradition est d'offrir des « petits cadeaux »

Le premier jour, sur le parking de l'usine, nous sommes intrigués par des cen-



Illion, la maison qui nous abrite

taines de petits anneaux en aluminium jonchant le sol. Nous découvrons l'explication quelques instants après devant la machine distribuant les boîtes de Coca Cola et leur petit anneau, collés sur le couvercle, servant à les ouvrir (en Europe, nous ne connaissions que les bouteilles !).

En fait de stage, on nous met devant un 9400 en compagnie de quelques autres stagiaires locaux et on nous laisse manipuler la machine avec un type des études, qui nous fournit de l'aide à la demande. Nous travaillons le soir de 3 h à minuit et jouissons d'une totale liberté quant à notre emploi du temps.

Nous profitons de chaque week-end pour visiter, soit en utilisant la voiture, soit le plus souvent l'avion. Nous allons à Washington DC, New York, Detroit, Chicago, Niagara. Le 20 juillet, nous passons une partie de la nuit devant la TV pour assister à l'alunissage d'Apollo en direct et aux premiers pas d'Aldrin sur la lune. Le lendemain, nous participons au motel d'Ilion, à la liesse populaire qui suivra cet extraordinaire exploit.



Premier pas sur la lune (pris sur la TV de notre chambre)

TV GUIDE
The first live telecast from the moon
Page 1

July 18-25

TV GUIDE

July 20, 1969

Sunday (Evening)

10:30 **JOE PYNE—Discussion (C)**
Topics include communal living and the power of hypnotism. (30 min.)

10:45 **JOEY BISHOP (C)**
Comed. Bob Martin is a tentatively scheduled guest. (30 min.)

11:00 **MAURICE WOODRUFF (C)**
Drama. Carl Richard, Duke Gooden and Larry John Nelson. (30 min.)

11:00 **NEWS (C)**

11:30 **MOVIE—Western (C)**
"Red Canyon" (1948) A wild-horse trader comes to a small Western town and tries to restore a wild horse named Black Velvet. (2 hrs.)

11:45 **MOVIE—Western (C)**
"Tomb Adventure" (French; 1956) Gerard Philias wrote and stars in this tale of a French lad who seeks to avenge his father's death and free prisoners from Spanish oppression. Jean Viles. (2 hrs., 45 min.)

12:30 **HENRY WOLF—Discussion (C)**
Sports. Ernest Rattazzi, one league American League baseball umpire; Thomas Lambert Jr., editor of the American Trial Lawyer Journal; Lt. Col. Jack Mohr. (30 min.)

NEWS (C)

APOLLO 11
If the mission proceeded on schedule, the astronauts will begin their walk on the moon at about 1:15 A.M. A black-and-white TV camera will be set up on the lunar surface. Network plans full live continuous coverage throughout the night. For details on the astronaut's lunar activity, see page 6.

Bill Prentiss by day, Gene Bua by night.
And every night on
At your record dealer now.

Also available on Ampex Tapes.
Harridge Records is distributed by
MGM Records, a division of Metro-Goldwyn-Mayer, Inc.

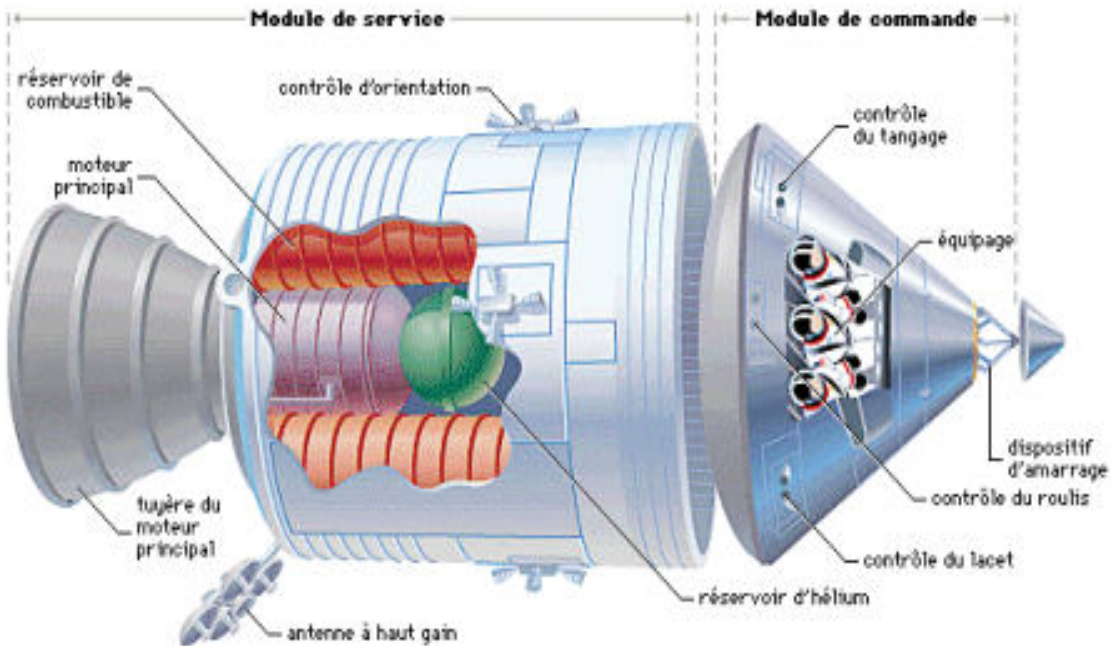
TV GUIDE 4-21

Le programme télé que nous avons acheté pour ne pas louper l'évènement

Premiers pas sur la lune et la conquête de l'espace¹

Le programme spatial américain Apollo de vols habités conçu pour envoyer un astronaute sur la Lune et le ramener sain et sauf sur Terre, et destiné à permettre aux États-Unis de prendre le pas sur l'URSS dans la conquête de l'espace.

Vaisseau Apollo : modules de commande et de service



Les astronautes utilisaient les modules de commande et de service du vaisseau Apollo pour les phases en orbite terrestre, trajets vers la Lune et retour. Le module de commande accueillait les astronautes pendant le décollage et la rentrée dans l'atmosphère. Le module de service abritait des « consommables » (combustible, nourriture, eau) et se séparait du module de commande avant la rentrée dans l'atmosphère.

Mené à bien de mai 1961 à décembre 1972 par la NASA (National Aeronautics and Space Administration), le programme réussit à faire alunir Neil Armstrong — le premier homme à avoir marché sur la Lune — ainsi que onze autres astronautes. Il a comporté douze missions habitées : deux en orbite terrestre (Apollo 7 et 9), deux en orbite lunaire (Apollo 8 et 10), trois missions d'alunissage (Apollo 11, 12, et 14) ainsi que trois missions d'exploration lunaire (Apollo 15, 16 et 17), impliquant des séjours prolongés sur le sol lunaire et une exploration scientifique plus poussée. Un équipage a péri lors d'un entraînement sur l'aire de lancement (Apollo 1) et un autre a dû revenir sur Terre avant d'avoir pu effectuer l'alunissage prévu (Apollo 13). Après la fin du programme Apollo, on a utilisé des vaisseaux Apollo pour effectuer la navette entre la Terre et la station orbitale Skylab. En outre, un vaisseau Apollo s'est amarré à Soïouz 19, un vaisseau soviétique en orbite, pour le programme commun américano-soviétique ASTP (Apollo-Soyuz Test Project).

¹ Encyclopédie Universalis – Doc. interne UNIVAC très impliqué dans ce programme. J'ai quelque part un disque 33 tours qui avait été donné à tout le personnel par la direction d'UNIVAC.

Le programme Apollo est lancé par John Fitzgerald Kennedy, alors président des États-Unis, le 25 mai 1961. Il a été précédé par les vols habités du programme Gemini, qui a permis aux ingénieurs de mettre au point les techniques nécessaires pour mener à bien l'ambitieux voyage vers la Lune et le programme des sondes Surveyor, que les scientifiques vont utiliser pour étudier le sol lunaire. En 1965, au plus fort de la préparation du programme, la NASA emploie 36 000 fonctionnaires et fait travailler 376 700 personnes chez ses sous-traitants ; son budget opérationnel annuel est de 5,2 milliards de dollars. Entre 1961 et 1973, la NASA a dépensé quelque 25,4 milliards de dollars pour les missions Apollo.

À la même époque, l'Union soviétique prévoit un vol habité (Zond 7), qui doit être mis en orbite lunaire juste trois semaines avant Apollo 8. Cette mission est repoussée et le vaisseau lancé plus tard, mais sans cosmonaute à bord. Au cours du mois d'août 1971, les Soviétiques testent un vaisseau lunaire monoplace en orbite terrestre, mais aucun cosmonaute soviétique ne se posera jamais sur la Lune.

Vaisseaux spatiaux et systèmes annexes

Chaque mission Apollo habitée utilise deux vaisseaux spatiaux : le module de commande et de service, le CSM (Command and Service Module), composé de la cabine et du compartiment moteur, sont conçus pour l'orbite lunaire et le retour vers la Terre (seule la cabine opère la rentrée dans l'atmosphère) ; le Lem ou module lunaire (LM, Lunar Module) est conçu pour l'alunissage, les opérations lunaires, le décollage de la Lune et l'amarrage à la cabine. Il y aura deux exceptions, les missions Apollo 7 et Apollo 8, au cours desquelles seul un CSM sera utilisé. L'équipage est logé dans la cabine, le module de commande, qui est recouvert par le bouclier thermique de rentrée. Le compartiment moteur contient les principaux systèmes de propulsion et les principaux stocks de consommables (carburant, électricité, nourriture et eau). Le Lem a deux étages, l'étage de descente, pour l'alunissage et le stockage de l'équipement utilisé sur la Lune, et l'étage de remontée, qui comporte le compartiment équipage et des systèmes indépendants permettant le décollage de la Lune et l'amarrage au CSM.

À bord des vols Apollo, il y a trois astronautes. Pendant le lancement, les trois astronautes sont dans le CSM. Après avoir quitté l'orbite terrestre, l'équipage sépare le CSM de la partie de la fusée connectée à sa base, qui abrite le Lem, puis manœuvre le CSM pour qu'il s'arrime au Lem par sa tête et extraie ce dernier de son cocon, afin de pouvoir passer de l'un à l'autre. Après trois jours de vol vers la Lune, le CSM et le Lem pénètrent en orbite lunaire. Deux astronautes passent alors dans le Lem, le déconnectent du CSM, et amorcent leur descente vers la Lune. Le troisième astronaute continue à piloter le CSM en orbite lunaire.

Le système de lancement

Le lanceur utilisé par les missions lunaires est la fusée Saturn V, conçue spécialement pour Apollo. La conception de la famille des lanceurs Saturn et de ses structures de soutien vient directement de la technologie mise au point par l'ingénieur astronautique Wernher von Braun et son équipe sur le site de Peenemünde (Allemagne) pendant la Seconde Guerre mondiale. En effet, en 1945, von Braun a rejoint les États-Unis, emmenant le résultat de ses travaux et son équipe.



Saturn V est constituée de trois étages, utilisés l'un après l'autre pour propulser le vaisseau spatial d'abord en orbite terrestre, puis vers la Lune. Le CSM et le Lem sont montés séparément, en tandem, au sommet de la fusée. Au décollage, le lanceur fait en tout (vaisseau spatial compris) 109 m de haut et pèse 2 800 t. Les cinq moteurs du premier étage fournissent une poussée de 3 500 t. douze fusées Saturn V sont lancées du centre spatial Kennedy de Cap Canaveral au cours du programme Apollo, toutes avec succès.

Lancement de la fusée Saturn V de Cap Kennedy
(Cap Canaveral)

Les systèmes lunaires

Après l'alunissage, le Lem devient une base lunaire servant tout à la fois de quartiers d'habitation, de centre de communications et de centre de stockage pour l'équipement et les approvisionnements en eau et en nourriture. La cabine de l'équipage, cylindrique, fait moins de 2,4 m de diamètre et seulement un mètre de haut. Destinées à servir moins de deux jours lors des trois premières missions sur la Lune, ces bases lunaires sont adaptées pour servir plus de trois jours lors des trois dernières missions, consacrés à l'exploration de la Lune.

Les performances des unités mobiles extravéhiculaires (EMU, Extravehicular Mobility Unit) des astronautes sont un élément clé du succès des missions Apollo. L'ÉMU est composé de la combinaison spatiale de l'astronaute et d'un équipement autonome de survie (PLSS, Portable Life Support System). Elle fournit l'oxygène et la pression nécessaires à assurer la vie dans le vide spatial et protège l'astronaute des effets thermiques et optiques et des radiations, ainsi que des impacts de météorites. De plus, elle permet une mobilité et une dextérité suffisantes pour que l'astronaute puisse travailler efficacement à la surface de la Lune. Après chaque sortie du Lem, dite « activité extra véhiculaire » (ÉVA), le PLSS est rechargé en oxygène et en liquide de refroidissement à partir des stocks du Lem. Lors des trois missions d'exploration lunaire, les trois dernières missions Apollo, la durée d'autonomie des PLSS est plus que doublée, pour atteindre sept heures.

L'équipement lunaire comporte toutes sortes d'appareils de prises de vue, d'outils de géologue et de récipients pour les échantillons de sols et de roches, plusieurs kits d'expériences scientifiques et une station scientifique automatique multidisciplinaire, l'ALSEP (Apollo Lunar Surface Experiments package). Les ALSEP mesurent les caractéristiques topologiques et géophysiques de la Lune. Ils sont installés par les astronautes, qui les laissent sur place à leur départ. Dotés de générateurs nucléaires, ils sont conçus pour fonctionner au moins cinq ans, mais certains fonctionneront beaucoup plus longtemps. Les trois dernières missions (Apollo 15, 16 et 17) emportent également un véhicule lunaire (LRV, Lunar Roving Vehicle) à deux places, équipé d'outils de géologue, de kits d'expérience et de récipients supplémentaires pour les échantillons. Le véhicule lunaire accroît nettement la portée et les possibilités des explorations lunaires.

Infrastructures de soutien



La base de Cap Canaveral en Floride

Le succès du programme Apollo dépend également de nombreuses installations à terre : les installations d'essai et de qualification pour le vaisseau spatial, les lanceurs et l'ÉMU ; les simulateurs de vols et les avions-écoles pour l'entraînement des astronautes ; la station de lancement de cap Canaveral ; le réseau mondial de poursuite et de télécommunications ; et le centre de contrôle des missions de Houston.

Les missions Apollo

La technique de rendez-vous orbital utilisée pour les missions Apollo comporte plusieurs étapes : lancement du vaisseau spatial sur une orbite terrestre stable ; envoi vers la Lune ; mise en orbite autour de la Lune ; alunissage du Lem ; décollage du Lem de la Lune et mise en orbite lunaire ; jonction et amarrage avec le CSM ; et enfin retour du vaisseau spatial sur Terre. Au cours du retour vers la Terre, le vaisseau spatial est freiné par la résistance de l'air à l'entrée dans l'atmosphère et par des parachutes lors de la dernière phase, juste avant l'amerrissage. Le trajet Terre-Lune dure environ trois jours dans chaque sens. Suivant la mission, le temps passé en orbite lunaire va de moins d'un jour, pour Apollo 8, à plus de six, lors des trois dernières missions, et le temps passé sur la Lune de moins d'un jour, pour Apollo 11, à plus de trois, pour Apollo 15, 16 et 17.

Les missions d'essai

Entre octobre 1960 et avril 1968, il y a en tout seize missions Apollo. L'objectif de ces missions est de tester le lanceur Saturne et certains systèmes du CSM et du Lem. Les systèmes du lanceur et les systèmes de secours du CSM sont testés lors de dix missions. La compatibilité lanceur/vaisseau spatial et le bouclier thermique du CSM le sont lors de quatre missions. Le lanceur Saturn dans sa configuration complète de mission lunaire est mis à l'épreuve en lançant CSM et Lem d'essai sur des orbites terrestres très élevées.

Apollo 1

Le 27 janvier 1967, l'équipe de lancement et les astronautes de la première mission Apollo habitée effectuent une simulation de compte à rebours pour tester les opérations et la compatibilité entre le CSM et le lanceur en vue du lancement prévu le mois suivant. Le vaisseau spatial est prêt pour un lancement simulé, trappe d'accès verrouillée, contact mis, cabine sous oxygène pur. Virgil I. Grissom, Edward H. White II et Roger B. Chaffee, qui composent l'équipage, ont revêtu leur combinaison et effectuent la séquence normale d'activités pré-lancement.

Vers 18 h 30, après plus de cinq heures de retards et de problèmes, une étincelle met le feu à des matériaux inflammables dans le vaisseau spatial et le feu se propage instantanément à toute la cabine fermée. Plus de cinq minutes après, lorsqu'on arrache la trappe d'accès, les membres de l'équipage sont déjà morts, asphyxiés.

On ne parviendra jamais à déterminer l'origine précise de l'étincelle et de l'incendie. Aucune responsabilité individuelle ou collective n'est non plus mise au jour. Après étude, il apparaît que la cause réelle de l'accident est la réunion de plusieurs conditions défavorables : une atmosphère riche en oxygène ; des matériaux intérieurs inflammables, comme le papier, les combinaisons spatiales et d'autres équipements de vol ; une surface importante de câblage interne non protégé, qui présente de nombreuses sources potentielles d'étincelles électriques ; et la conception et la fabrication du vaisseau spatial.

Après cet incendie, on effectue de nombreux changements dans la conception, la fabrication, les tests et les procédures de qualification des véhicules ainsi que dans la gestion de l'ensemble du programme Apollo.

Apollo 4, 5 et 6

Nombre de ces modifications sont testées au cours des missions inhabitées. Les améliorations considérables apportées au CSM, en particulier, et le processus de sa préparation au vol s'avèrent une réussite. Le CSM ne pose quasiment aucun problème pendant tout le reste du programme Apollo (à l'exception toutefois de la mission Apollo 13).

Apollo 7

Apollo 7 constitue le premier test habité de mise en orbite terrestre du CSM. Cette mission de dix jours est lancée le 11 octobre 1968. Elle emporte Walter M. Shirra, Donn F. Eisele et R. Walter Cunningham. Au cours de son séjour en orbite, cet équipage teste les manœuvres qui seront utilisées lors des missions lunaires. Après avoir quitté l'orbite terrestre et effectué leur rentrée dans l'atmosphère, la capsule et son équipage sont récupérés sans incident dans l'Atlantique.

Apollo 8

Apollo 8 est lancé le 21 décembre 1968. C'est le premier vol habité en orbite lunaire. L'équipage de cette mission de six jours, composé de Frank Borman, James A. Lowell Jr. et William A. Anders, effectue un test complet du programme de vol établi pour les missions lunaires. Le CSM est mis sur orbite lunaire le 24 décembre 1968 et fait dix fois le tour de la Lune (20 heures et 7 minutes) avant son retour vers la Terre et sa rentrée dans l'atmosphère, suivie d'un amerrissage dans le Pacifique.

Apollo 9

Apollo 9 constitue le premier test en vol de l'ensemble de la mission lunaire, qui porte à la fois sur le CSM, le Lem et l'ÉMU. L'équipage est composé de James A. McDivitt, David Randolph Scott et Russell L. Schweikart. Pour la première fois, on baptise le CSM (Gumdrop) et le Lem (Spider). Ils sont mis en orbite terrestre le 3 mars 1969. Pendant les dix jours que dure la mission, l'équipage effectue toutes les manœuvres de la mission lunaire. En orbite terrestre, il simule un alunissage du Lem et réalise le premier rendez-vous réel entre Lem et CSM. Les astronautes effectuent également une sortie extravéhiculaire de 56 min pour tester un transfert d'équipage du Lem au CSM par l'extérieur. En outre, ils testent des manœuvres de secours, entre autres une procédure au cours de laquelle les astronautes pourraient utiliser le Lem comme « canot de sauvetage » au cas où le module de commande deviendrait non manœuvrable ou inhabitable ; c'est cette procédure qui sera par la suite utilisée pour récupérer l'équipage d'Apollo 13.

Apollo 10

La mission Apollo 10 sert de répétition générale pour la mission lunaire et se déroule en orbite lunaire, en excluant toutefois l'alunissage lui-même. Lancé le 18 mai 1969, le vaisseau spatial composé de Charlie Brown (CSM) et de Snoopy (Lem) reste plus de deux jours en orbite lunaire et effectue 31 révolutions autour de la Lune. L'équipage, composé de Thomas P. Stafford, John W. Young et Eugene Andrew Cernan, effectue toutes les manœuvres de propulsion nécessaires à un alunissage. Stafford et Cernan descendent avec le Lem jusqu'à 14 000 m de la surface lunaire avant de mener à bien le premier rendez-vous avec le CSM réalisé en orbite lunaire. Cette mission de huit jours s'achève dans le Pacifique moins de deux mois avant la date prévue pour le lancement de la première mission lunaire.

Apollo 11

Apollo 11 est la première mission lunaire. Lancé le 16 juillet 1969, le vaisseau spatial composé de Columbia (CSM) et d'Eagles (Lem) emporte Neil A. Armstrong, Edwin E. Aldrin Jr. et Michael Collins vers la Lune. Le 20 juillet 1969, Armstrong et Aldrin posent Eagle (Lem) dans la mer de la Tranquillité, un site lunaire relativement plat et sans obstacle. Collins, lui, est resté dans le CSM. Le Lem reste 21 heures et 36 minutes sur la Lune, et l'équipage passe 2 heures et 31 minutes hors du Lem au cours d'une exploration des environs immédiats, qui les mène à pied à une distance d'environ 50 m de la base de la Tranquillité. Armstrong et Aldrin évaluent les possibilités de travail à la surface de la Lune, mettent sur pied une petite station scientifique et collectent 22 kg de sol et de roches lunaires. Utilisant l'étage de descente du Lem comme base de lancement, son étage supérieur décolle de la Lune pour effectuer son rendez-vous et son amarrage au CSM. Deux jours après l'avoir rejointe, le vaisseau spatial quitte son orbite lunaire. Après huit jours de mission, Apollo 11 amerrit dans le Pacifique, où il est récupéré sans problème avec son équipage. Par mesure de sécurité, les astronautes subissent une quarantaine de deux semaines.

Apollo 12

Apollo 12 constitue la deuxième mission lunaire et la première à effectuer un alunissage précis. Lancé le 14 novembre 1969, le vaisseau spatial composé de Yankees Clipper (CSM) et Intrepid (Lem) emporte Pete Conrad, Richard Francis Gordon Jr. et Alan Laveran Bean. Conrad et Bean posent le Lem dans l'océan des Tempêtes à moins de 200 m du point prévu. L'équipage reste 31 heures et 31 minutes sur la Lune et mène à bien deux excursions d'un total de 7 heures et 45 minutes. Les astronautes parcourent 2 km à pied et s'éloignent jusqu'à 470 m de leur base, l'Intrepid. La première excursion comprend une inspection de la sonde lunaire Surveyor 3, déposée trois ans plus tôt sur la Lune. Plusieurs éléments de la sonde sont récupérés pour analyse ultérieure. Au cours de leur séjour lunaire, Conrad et Bean mettent en place une station scientifique automatique ALSEP, mènent à bien des observations géologiques et collectent 34 kg de sol et de roches lunaires. Après remontée du Lem, rendez-vous et amarrage au CSM, ce dernier quitte son orbite lunaire un peu moins de quatre jours après l'avoir rejointe. Cette mission de dix jours se termine sans problème dans le Pacifique.

Apollo 13

Apollo 13 est lancé le 11 avril 1970. La mission doit être la troisième mission lunaire. James A. Lowell Jr., John L. Swigert Jr. et Fred Wallace Haise Jr. constituent l'équipage du vaisseau spatial composé d'Odyssey (CSM) et d'Aquarius (Lem). Deux jours après le lancement, alors qu'Apollo 13 s'approche de la Lune pour commencer les opérations lunaires, une explosion provoque la perte de l'oxygène et de l'énergie électrique du module de service. D'autres systèmes deviennent également inopérants, y compris ceux pouvant permettre les manœuvres de secours pour un retour direct vers la Terre. L'équipage se replie rapidement dans le Lem, qui devient son « canot de sauvetage » dans l'espace. Il désactive tous les systèmes du module de commande, qui sont restés opérants, afin de préserver ses capacités de rentrée dans l'atmosphère au retour sur Terre, car le Lem n'a pas de bouclier thermique et ne peut donc être utilisé à cet effet.

Au moment de l'explosion, le temps nécessaire à un retour vers la Terre est de plus de quatre jours. Le Lem ne contenant pas assez d'oxygène et d'eau pour tenir aussi longtemps, il devient indispensable d'utiliser son moteur d'alunissage pour initier une manœuvre de propulsion majeure permettant de modifier l'itinéraire du vaisseau spatial et d'accélérer son retour vers la Terre. Réussissant à résoudre de nombreux problèmes vitaux, dont des baisses de température importantes et un excès de gaz carbonique dans le Lem, l'équipage d'Apollo 13 parvient à rentrer dans l'atmosphère et à amerrir dans le Pacifique le 17 avril 1970, plus de cinq jours après le lancement de la mission.

On déterminera que l'explosion a été la conséquence d'une suite d'événements provoquant l'inflammation de l'isolant d'un fil électrique dans l'un des trois réservoirs d'oxygène liquide du CSM. Cette inflammation a eu lieu alors qu'un ventilateur auquel le fil était connecté se mettait en route pour agiter l'oxygène liquide à l'intérieur du réservoir.

Apollo 14

La mission Apollo 14, la troisième à alunir, est lancée le 31 janvier 1971. L'équipage composé d'Alan B. Shepard Jr., de Stuart A. Roosa et d'Edgar D. Mitchell est aux commandes du vaisseau composé de Kitty Hawk (CSM) et Antares (Lem). Le Lem se pose dans une région de collines située à proximité du cratère Fra Mauro dans l'océan des Tempêtes. Poussant la « brouette lunaire » (MET, Mobile Equipment Transporter) à deux roues, Shepard et Mitchell parcourent 3,3 km à pied et s'éloignent à environ 1 400 m du Lem. Au cours de deux excursions, ils mettent en place une station scientifique automatique ALSEP, mènent à bien des observations géologiques et collectent 43 kg de sol et de roches lunaires. Après la remontée du Lem, le rendez-vous et l'amarrage, le CSM quitte son orbite lunaire, près de trois jours après l'avoir rejointe. Après neuf jours de mission, le CSM amerrit sans problème dans le Pacifique. Après cette mission, les scientifiques de la NASA décideront qu'une mise en quarantaine stricte des astronautes de retour de la Lune n'est plus nécessaire.



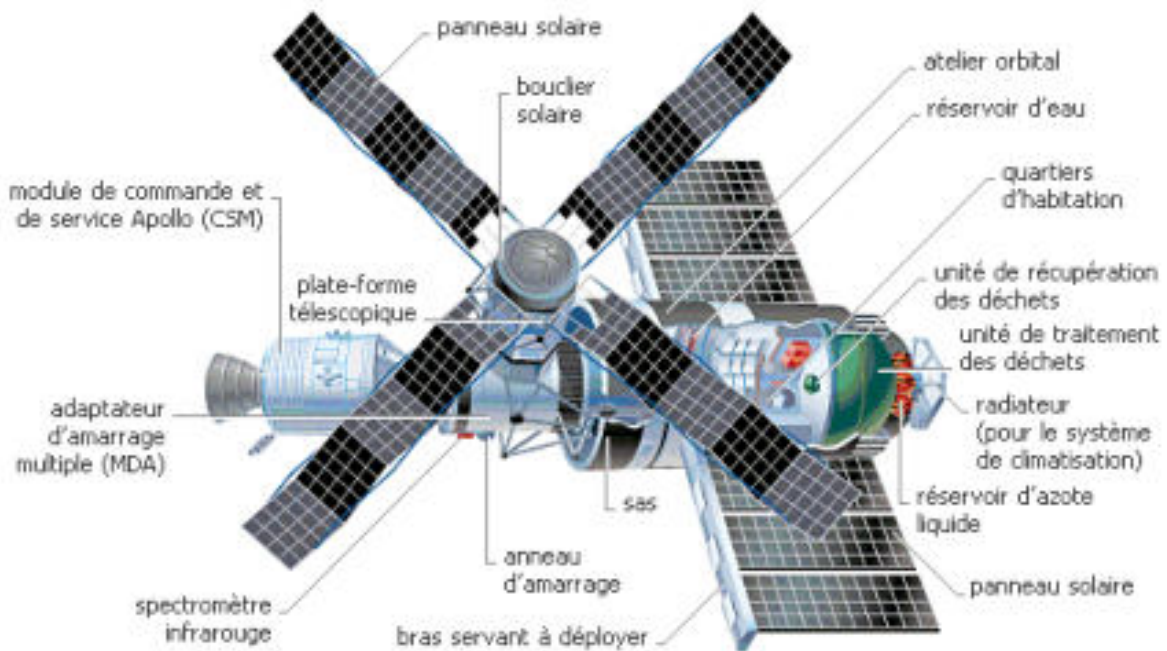
**Apollo 15 – James B. Irwin –
Module d'alunissage Falcon
Véhicule lunaire**

Apollo 15 est la première des trois missions d'exploration scientifique étendue de la Lune composées d'équipages mieux entraînés, qui utiliseront le véhicule lunaire PLSS à autonomie renforcée et des combinaisons spatiales permettant une mobilité accrue. Ces trois dernières missions établissent les premières bases lunaires. Lancé le 26 juillet 1971, le vaisseau spatial composé d'Endeavour (CSM) et Falcon (Lem) emporte David Randolph Scott, Alfred M. Worden et James A. Irwin. Le 30 juillet 1971, Scott et Irwin alunissent au pied du versant ouest des Apennins. Leur séjour sur la Lune dure presque trois jours, au cours duquel l'équipe mène à bien quatre explorations à l'extérieur de sa base, appelée Hadley. Les astronautes parcourent au total 27,9 km avec le véhicule lunaire, s'éloignant jusqu'à 4,9 km du Lem, et ce, hors de vue de la base, disparue de leur horizon, pour la première fois. Ils mettent en place une station scientifique automatique ALSEP, réalisent des observations et des interprétations géologiques poussées, et collectent un total de 77 kg de sol et de roches lunaires. Cette mission de douze jours s'achève sans problème dans le Pacifique.

Apollo 16 est lancé le 16 avril 1972. Le vaisseau spatial composé de Casper (CSM) et Orion (Lem) emporte John W. Young, T. Kenneth Mattingly et Charles Moss Duke Jr. Le 20 avril 1972, Young et Duke posent le Lem à proximité du cratère Descartes. Ils passent près de trois jours sur la Lune, au cours desquels ils collectent au total 94 kg de sol et de roches lunaires. Ils parcourent une distance totale de 27 km avec le véhicule lunaire, s'éloignant à 4,5 km de la base Descartes. Le 27 avril 1972, après onze jours de mission, Apollo 16 et son équipage sont récupérés dans le Pacifique.

Apollo 17 est la troisième mission d'exploration scientifique étendue de la Lune et la dernière mission du programme Apollo proprement dit. Lancé le 7 décembre 1972, le vaisseau spatial composé d'America (CSM) et Challenger (Lem) emporte Eugene Andrew Cernan, Ronald Elwin Evans et Harrison Hagan Schmitt. Le 11 décembre, Cernan et Schmitt posent le Lem dans les monts Taurus près du cratère Littrow. Ils passent plus de trois jours sur la Lune et parcourent une distance totale de 35 km avec la Jeep lunaire, s'éloignant à 7,8 km de la base Taurus. Ils ramènent un total de 110 kg de sol et de roches lunaires. Après douze jours de mission, Apollo 17 amerrit dans le Pacifique.

4 MISSIONS VERS SKYLAB



Description de la station Skylab en 1973 et 1974, la station spatiale Skylab accueille successivement trois équipages, composés chacun de trois astronautes, qui y séjournent pendant des périodes allant jusqu'à 84 jours. Ce sont des modules de commande et de service (CSM) du même type que ceux utilisés lors du programme Apollo qui transportent les astronautes vers Skylab et s'y amarrent. Skylab est plus confortable que les stations spatiales qui l'ont précédé : l'atelier orbital, long de 27 m, construit sur deux étages climatisés et équipé de sanitaires complets, offre tout le confort d'un petit appartement. Cet environnement permet aux astronautes de mener à bien de nombreuses expériences médicales et biologiques sur les effets de l'apesanteur. Les astronautes peuvent également étudier la Terre et le Soleil à l'aide des télescopes et du spectromètre infrarouge embarqués. Toute l'électricité nécessaire à la bonne marche de la station est fournie par les panneaux solaires.

Le projet de station spatiale Skylab date des années soixante. Il vise à démontrer que des hommes peuvent vivre et travailler dans l'espace pendant des périodes de temps importantes et à accroître les connaissances de l'astronomie solaire. La station Skylab est lancée sans astronautes à bord le 14 mai 1973. Elle est placée sur une orbite quasi circulaire à une altitude de 430 km. Elle est endommagée au cours du lancement, l'un des deux ensembles de panneaux solaires étant arraché.

Le 25 mai 1973, c'est à bord d'un CSM Apollo que le premier équipage de Skylab, composé de trois hommes, part rejoindre la station sur orbite. Pète Conrad, Paul Weits et Joseph Kerwin mènent à bien les réparations nécessaires au cours d'une activité extravéhiculaire prolongée. Après une campagne d'expériences en orbite qui dure 28 jours, ils réintègrent l'atmosphère terrestre à bord du module de commande.

Le 28 juillet 1973, une seconde mission, composée d'Alan Laveran Bean, Owen Garitt et Jack Robert Lousma, rejoint Skylab. L'équipage reste à bord pendant 59 jours. La dernière mission sur Skylab, assurée par Gerald Carr, Edward Gibson et William Pogue, est lancée le 18 novembre 1973. Ces trois astronautes détiennent le record de séjour dans la station, avec 84 jours. Chacun des trois équipages établit à son tour un nouveau record de temps passé dans l'espace et tous les objectifs du programme Skylab sont remplis. La station Skylab amorce sa chute en février 1979 et rentre dans l'atmosphère au-dessus de l'océan Indien le 11 juillet 1979.

Le programme commun américano-soviétique Apollo-Soïouz (ASTP)

Au milieu des années soixante-dix, l'objectif principal de l'ASTP (Apollo-Soyuz Test Project) est diplomatique ; il s'agit pour les États-Unis de mener une expérience en commun avec l'URSS. L'ASTP est prévue pour tester la compatibilité entre les vaisseaux spatiaux américain et soviétique ainsi que les systèmes de rencontre et d'amarrage, en vue d'éventuelles opérations internationales de sauvetage dans l'espace et des futures missions spatiales internationales.

La mission ASTP est conçue et menée à bien avec les vaisseaux spatiaux Apollo et Soïouz existants ainsi que leurs lanceurs et leurs procédures habituelles. Les seules technologies nouvelles mises en œuvre sont un système et un module universel d'amarrage conçus et réalisés par la NASA pour servir respectivement de connexion et de tunnel de transfert hermétique entre les deux vaisseaux.

Le 15 juillet 1975, Soïouz 19 et son équipage, composé d'Alekseï Leonov et Valery Koubassov, sont lancés du cosmodrome de Baïkonour au Kazakhstan. Très exactement 7 heures et 30 minutes plus tard, le dernier CSM Apollo, emportant Thomas P. Stafford, Deke Slayton et Vence Devos Brand, décolle de cap Canaveral.

45 heures et 22 minutes après le lancement d'Apollo, et après un rendez-vous en tous points parfait, Apollo et Soïouz 19 s'amarrent. Une fois les systèmes d'Apollo et du module d'amarrage stabilisés, peut avoir lieu la première poignée de main internationale dans l'espace, entre Tom Stafford et Alekseï Leonov, qui se rencontrent au niveau de l'ouverture du tunnel de raccordement.

Les deux vaisseaux restent ensemble pendant plus de 47 heures, au cours desquelles ont lieu une brève séparation et un réamarrage destinés à revérifier les procédures et la compatibilité du système d'amarrage. Environ 43 heures après la séparation finale, Soïouz 19 achève sa mission avec un atterrissage précis en Russie centrale, le 21 juillet.

Le vaisseau Apollo reste dans l'espace six jours de plus pour mener à bien des expériences scientifiques, avant de réintégrer à son tour l'atmosphère terrestre et d'amerrir dans le Pacifique le 24 juillet.

Les résultats du programme Apollo

Le programme Apollo a démontré qu'il était possible à des hommes de réaliser une exploration géologique efficace dans l'environnement hostile d'un autre astre. Au cours de la première mission lunaire, Apollo 11, l'équipage est resté moins d'un jour sur la Lune et n'a mené à bien qu'une excursion limitée à trois heures, au cours de laquelle il ne s'est éloigné que de 50 m du Lem. Mais, lors de l'expédition finale (la sixième), la distance parcourue à la surface de la Lune s'était considérablement accrue. À la fin des missions lunaires, les équipages Apollo avaient parcouru une distance totale de plus de 97 km sur la Lune et passé plus de 160 heures à l'extérieur du Lem.

Plus de 60 expériences très diverses ont été réalisées sur la Lune et 30 ont été menées à bien en orbite. Les astronautes ont installé et activé sur la Lune six stations scientifiques à durée de vie importante. Les quatre encore en activité (installées lors des missions Apollo 12, 15, 16 et 17) ont finalement été arrêtées par la NASA en 1977.

Les expériences menées lors des missions Apollo ont fourni des informations importantes sur la Lune et sur le Système solaire. Les astronautes ont rapporté un total de 381,7 kg de matériaux lunaires, recueillis dans six sites lunaires distincts, tous d'un intérêt scientifique certain. En outre, au cours des missions Apollo, il a été pris, tant sur la Lune qu'en orbite, plus de 30 000 photographies haute résolution enregistrant de façon très détaillée les caractéristiques et les traits marquants de notre satellite.

Station spatiale internationale (ISS)



2001 : Cette image de synthèse donne un aperçu de la Station spatiale internationale (ISS), telle qu'elle devrait se présenter au terme de sa construction (prévu en 2006). Ce gigantesque complexe orbital (de la taille d'un terrain de football), dont l'assemblage a débuté en 1998, est le fruit d'une collaboration internationale réunissant les États-Unis, la Russie, le Canada, le Japon, le Brésil et l'Europe — *via* l'Agence spatiale européenne (ESA). Sur la photographie, on peut voir les panneaux solaires qui alimenteront l'ISS en énergie et les divers modules qui abriteront les laboratoires scientifiques et l'équipage permanent.

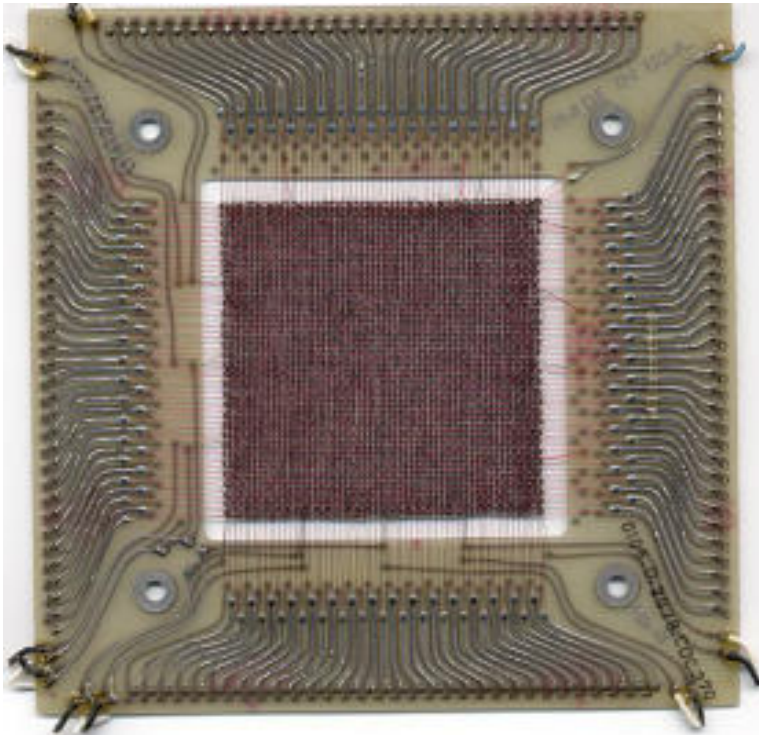
2017 : L'ISS est en orbite depuis 15 ans. Elle est en permanence habitée par des cosmonautes de nationalités différentes. Cette année, un cosmonaute français Thomas Pesquet vient de passer 6 mois à son bord. Il était le dixième français à séjourner à bord de la station.

La photo de droite montre l'état actuel de la station ; elle pèse environ 40 T, mesure 110m de long, 74m de large et 30m de haut.

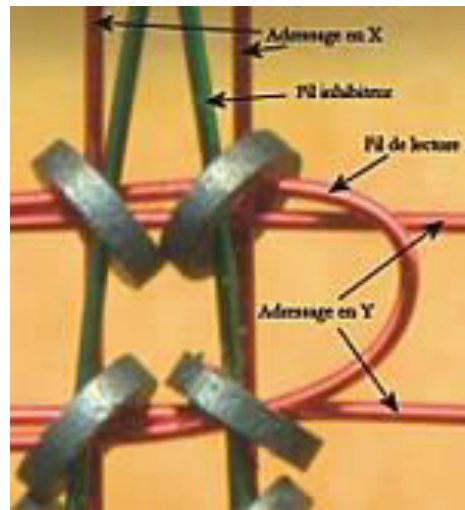


Notre stage se poursuit par un séjour à St Paul Minneapolis où nous visitons l'usine de fabrication des mémoires à tores de ferrite. Extraordinaire technologie presque entièrement réalisée à la main, les blocs mémoires sont constitués de petits anneaux de ferrite qui se polarisent ou dépolarisent, où il faut faire passer 4 fils, dont deux, qui doivent de façon ininterrompue, traverser tous les anneaux de 2 mm de diamètre.

Plaque de 64x64 tores soit 4096 bits
Il faut superposer 9 plaques semblables pour faire
une mémoire d'une capacité de 4096 octets (caractères ou chiffres).



Plaque carrée d'environ 15 cm de côté



Tores de ferrite d'environ 2 mm

Pour fabriquer une mémoire d'ordinateur, on enfile ces tores, comme des perles sur des fils tendus horizontalement et verticalement pour composer un plan.

On dispose ensuite ces plans les uns au-dessus des autres, chaque plan représentant 1 bit pour constituer un octet (bytes) il faut 8 bits + 1 bit de contrôle (parité) et donc 9 plans. Le nombre d'intersections des fils X et Y sur un plan définit la taille de la mémoire. Un plan carré de 64 tores par côté, sur neuf niveaux, donnera une capacité mémoire de 4096 octets (4 KB) soit 36864 tores.

Chaque tore est traversé par 4 fils : 1 fil X et un fil Y pour l'adressage, 1 fil d'écriture et 1 fil d'effacement ou inhibiteur. Seuls les tores recevant la somme de deux (demi-courant : écriture et inhibiteur) basculeront, ou non, suivant leur état (magnétisé ou démagnétisé) La permanence du stockage dans le tore, ne consomme aucune énergie, ainsi que son immunité aux rayons cosmiques, conduit à maintenir l'utilisation de ces mémoires dans les satellites.

Nous visitons New York où nous nous rendons en voiture. Impressionnante citée que nous avons entrevue lors de notre arrivée aux USA, pendant notre transit de Kennedy airport à Newark. Nous y passons un week-end complet, à peine suffisant pour voir l'essentiel. Nous avons sans cesse le nez en l'air, sauf en haut de l'Empire State Building qui lorsque nous le visitons est le plus haut édifice au monde.



Construction de l'Empire State Building, 1930

Pendant la construction de l'Empire State Building, en 1930, les ouvriers évoluent sur les poutrelles d'acier au-dessus de New York City. Achevé en 1931, cet édifice qui s'élève à 381 m reste le plus haut du monde jusqu'en 1974, date à laquelle il est détrôné par la Sears Tower de Chicago. Construit en 1 an et 45 jours, il est l'œuvre des architectes Shreve (1877-1946), Lamb (1883-1952) et Harmon (1878-1958).

Nous visitons le siège des Nations Unies (ONU), traversons Harlem et prenons un bateau qui après nous avoir amenés à la statue de la Liberté nous fait faire le tour de Manhattan. De loin, nous apercevons les Twin Towers qui sortent tout juste de terre et qui doivent être les plus hautes du monde, symbole du capitalisme triomphant. Nous passons 48 heures à New York, dormant dans un petit hôtel du Bronx.



Construction des tours en 1969. Architectes Roth & Yamasaki – à droite en 2011 avant leur destruction.

Les États-Unis sont en pleine guerre du Vietnam. En 1969, l'une des plus importantes bases US au Vietnam, Da Nang, est attaquée. Pour forcer la décision sur le terrain, toutes les techniques de guerre sont utilisées.

Regroupement forcé de populations, recherche et élimination des membres de la guérilla dans les villages, bombardements massifs des zones rurales par les B-52, usage de défoliants détruisant le couvert végétal.

Au Nord, les bombardements stratégiques détruisent complètement les villes et les bourgades situées entre le 17e et le 20e parallèle.



B52 lors d'une opération portes ouvertes près d'Ilion

Nous visitons une base aérienne située pas très loin d'Ilion et nous rendons compte de l'énorme taille de ces avions B52.

Profitant d'un billet d'avion week-end qui nous offre la possibilité d'aller où nous voulons en 48 heures, nous visitons Washington. Nous voyons la maison Blanche, le capitol et le cimetière d'Arlington où la plupart des grands hommes et Héros des états unis sont enterrés.

Nos passons un week-end à Chicago, un autre aux chutes du Niagara ou nos mettons les pieds au Canada. Et nous fêterons mon 30^e anniversaire à Ilion où les patronnes du motel où nous avons commencé notre séjour m'offrent un gâteau.

Notre stage terminé, nous décidons de rentrer en faisant une petite escale à Hamilton capitale de l'archipel des Bermudes.



Mon diplôme de fin de stage

L'archipel des Bermudes

Situé dans l'Atlantique Nord, à mi-chemin entre la Floride et les Caraïbes, l'archipel des Bermudes est formé de plus de 300 îles et îlots coralliens. Ses cinq îles principales sont reliées entre elles par des ponts. La plus importante est la Grande Bermude, où se trouve Hamilton, la capitale.



Notre billet d'avion le permettant, nous cherchions un moyen d'agrémenter notre fin de séjour aux USA. C'est ainsi que nous décidons de faire un arrêt aux Bermudes

Nous nous trouvons un hôtel et nous louons chacun un vélomoteur avec lequel, en un après-midi, nous accomplissons le tour de l'île où nous sommes : La grande Bermudes.

Nous n'y séjournons que 24 heures et le lendemain de notre arrivée nous reprenons l'avion pour Zurich.



Vue de notre chambre aux Bermudes Deepdene Manor Hôtels

Carte & situation de l'hôtel



Possession britannique l'archipel est célèbre par son mystérieux triangle également surnommé triangle du diable, s'étendant sur 3 900 000 km² entre les Bermudes, Porto Rico et Melbourne (Floride), située par 55° et 85° de longitude ouest, 30° et 40° de longitude nord. Cette zone est connue pour les nombreuses disparitions inexplicables de bateaux et d'avions dont elle a été le théâtre.

Le mystère remonte au milieu du XIXe siècle : depuis, plus de cinquante bateaux et vingt avions ont disparu dans le triangle des Bermudes. Le cas le plus célèbre concerne le fameux vol 19. Le 5 décembre 1945, cinq bombardiers américains quittèrent Fort Lauderdale pour une mission d'entraînement. Malgré d'excellentes conditions météorologiques, aucun ne regagna la base. L'hydravion parti à leur recherche disparut tout aussi mystérieusement. On raconte aussi que des bateaux furent retrouvés abandonnés, des aliments encore chauds sur la table, tandis que des avions s'évanouirent sans même émettre d'appel de détresse. Le caractère mystérieux du triangle est renforcé par l'absence d'épave.

Une multitude de raisons sont avancées pour expliquer ce phénomène, des rayons mortels émanant de l'Atlantide aux enlèvements perpétrés par des OVNIS. Des analyses plus rationnelles mettent l'absence d'épave sur le compte des forts courants et de la profondeur élevée des fonds marins, et indiquent que plusieurs des disparitions qu'on lui attribue se sont produites jusqu'à quelque 600 km de cette zone. De plus, des avions et bateaux militaires et civils traversent quotidiennement cette région sans aucun problème.

Île d'Aix

De retour à Zurich pour quelques jours le temps d'apprendre que la machine n'est toujours pas livrée à Quelle.

Je reviens à Châteauroux où je retrouve ma petite famille qui revient d'un séjour à l'île d'Aix où les parents de Fernand sont cuisiniers.

Mon séjour aux États-Unis m'a bien profité ; ma décision d'arrêter de fumer plus les énormes T-bones m'ont, un peu alourdit la silhouette ce qui fait que de loin Monique se demande qui peut bien être ce type à la grille du 56 rue Lamartine.



Laurent & Fernand à l'île d'Aix

Je prends quelques jours de congé et je suis envoyé quelque temps à Francfort pour essayer de mettre en route une unité de disque 8414 (disque amovible d'une capacité de 20 millions d'octets de la taille d'une machine à laver le linge).

Après une semaine d'efforts, je ne réussis pas à la faire marcher et retourne à Paris ou pendant quelque temps je travaille au support technique avec Jacques Segaut.

C'est l'époque où le téléphone fonctionne si mal qu'il faut parfois plusieurs heures pour obtenir son correspondant. Les bureaux du service technique sont à Montrouge ce qui n'est pas vraiment facile d'accès pour quelqu'un qui habite Orléans.

Une période assez inintéressante de ma vie professionnelle qui fort heureusement ne dure que quelques semaines.

À l'automne 1969 de retour à Orléans, Robert Larose et moi installons enfin le 9400 dans les locaux de la Quelle.

Je change la Renault 8 pour une belle Renault 12 blanche que me vend le garage Berthiol et trouve le moyen d'enfoncer l'aile arrière droite en me garant à Argenton. Une opération dont j'aurai pu me passer, car c'est l'époque à laquelle Jacques Segaut me propose de partir avec lui et Jean Claude Juglet (alors responsable du personnel) en Afrique du Sud.

Je ne connais rien de ce pays qui pour moi représente le bout du monde, mais je suis tenté par l'aventure et sans trop poser de question sur les conditions matérielles de ce déplacement j'accepte la proposition de Jacques.

Berthiol me rachète la R12 ce qui avec mon solde de tous comptes UNIVAC, me donne les moyens de racheter la maison du Pont à mon père qui envisageait de la vendre, son commerce de fromages étant de plus en plus difficile.

L'achat de la maison du Pont.

Nous déménageons d'Orléans début 70, comme signalé précédemment, je revends ma Renault 12 au garage Renault d'Argenton-sur-Creuse et rachète pour 12 000 F¹ la maison du Pont chrétien à mon père qui envisage d'arrêter son commerce.



La maison du Pont en 1970

La maison est en très mauvais état, elle ne comprend qu'une pièce habitable avec la cheminée telle que l'on peut la voir actuellement.

À côté, mais ne communiquant pas, un cellier dont le mur du fond commence à s'écrouler et dans lequel se trouve une cuve à vin. La charpente et le toit sont à refaire et à la place de la salle de bains actuelle, les écuries à demi écroulées.

En face des écuries à droite de la photo, construite dans une ancienne maison dont

¹ Environ 14000€ en 2017

les murs ont été arasés et couverts par des tôles, une petite pièce aménagée en cuisine avec le seul point d'eau courante, un cellier et un hangar ouvert sur la cour.

Mon père louait cette maison à Monsieur et Mme Pichonnet, les parents de Gérard, mari de Michelle la sœur de Monique, lesquels firent courir le bruit dans tout le village que nous les avions mis à la porte.

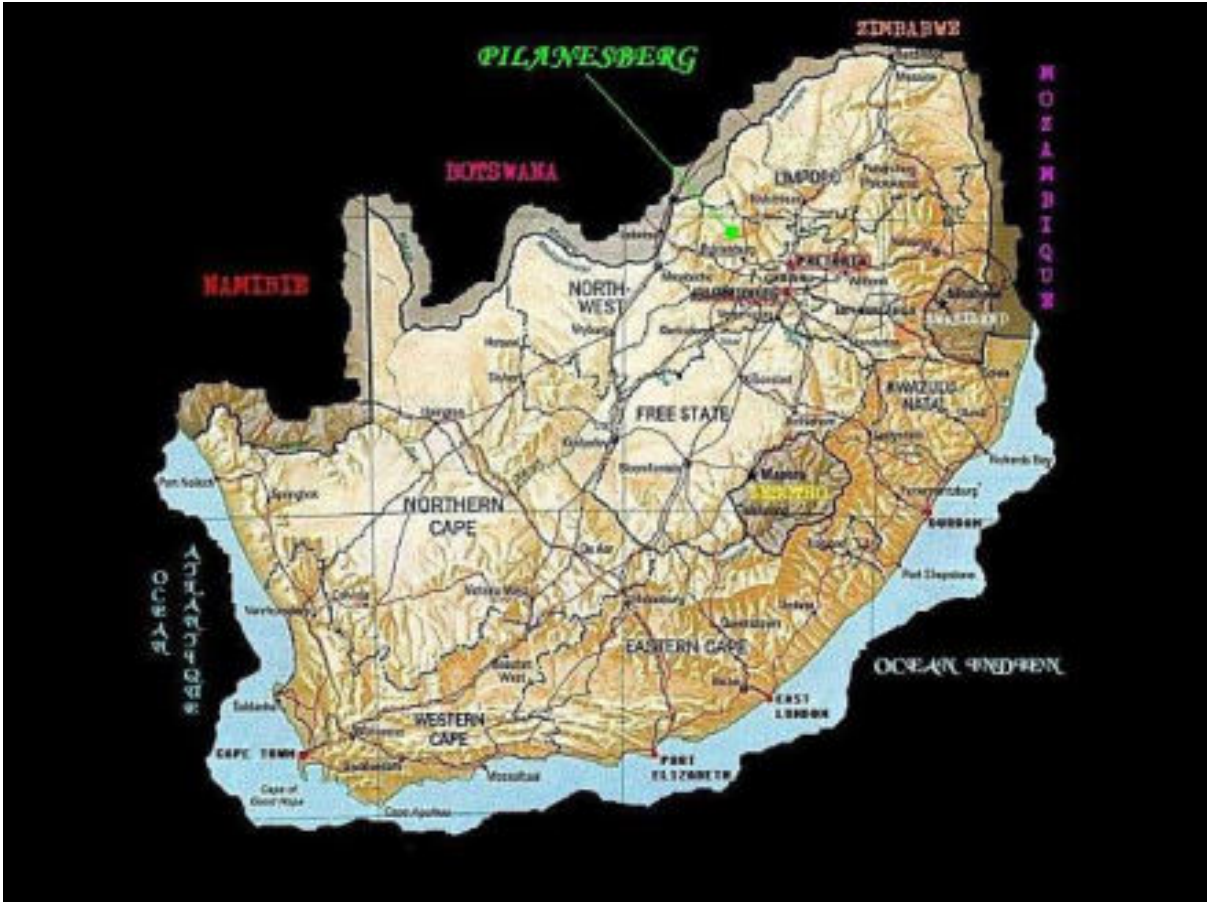


Marie Thé, Daniel et Valérie sur le parvis de l'église du Pont Chrétien

En 1970 Daniel le frère de Monique qui est garçon de café à la Maison du Café à Châteauroux, se marie avec Marie Thérèse à l'église et à la mairie du Pont-Chrétien et c'est mon père, premier adjoint qui célèbre leur union.

Comme à l'habitude, car c'était le temps où nous étions souvent de mariage, toute la famille était réunie pour célébrer l'événement. Il y avait en effet six enfants du côté des Billard et quatre du côté des Delacoux, oncle et tante de Monique. Assistaient aux réjouissances René Touzet sénateur et maire de Chasseneuil et sa femme. Il employait comme ouvrier dans ses fours à chaux de Neuville, son cousin André Delacoux. Bon vivant, il n'hésitait jamais à pousser la chansonnette et puisait son répertoire dans les œuvres de Joseph Barbotin. Immanquablement, il nous en chantait une, reprise en cœur par toute l'assemblée ; « Elle est toujours derrière, derrière, derrière car monsieur l'maire lui a dit, on quitte pas son mari... ».

L'Afrique du Sud (1970 — 1972)



Sous l'impulsion de Lugard Brenne anglais Francophile marié à une Sud-africaine, UNIVAC décide de s'implanter dans ce pays. Une Société américaine de travail à façon, C.i.C.S, ayant acheté plusieurs gros ordinateurs 1106, dont l'un doit être installé à Johannesburg, facilite l'implantation.

La stratégie d'UNIVAC dans ce pays est basée sur l'établissement d'un centre de formation qui doit être équipé d'un 9300 et d'un 9400.

Lugard Brenne constitue une équipe internationale composée de Canadiens de Sud-Africains, d'Américains, de hollandais, d'Allemands et de français. Le Service technique est français. Dirigé par Jean Claude Juglet, Jacques Segaut est responsable des implantations et moi technicien. Au service commercial, je retrouve deux vendeurs, Michel Mouton et Claude Garnier qui est marié à Olga, une Allemande qui travaille à l'administration.

Je pars seul en avril 1970 rejoindre Jacques et Jean Claude. Tous les trois, nous louons un appartement à Hillbrow, au Statesman, un grand immeuble ne comprenant que des appartements meublés.

Les bureaux d'UNIVAC sont dans un petit immeuble situé au 40 De Beer Street. Les machines arrivent et nous installons un 9300 que personne ne connaît.

Nous nous mettons à la recherche de maisons et très vite je me rends compte que la somme qui m'est allouée pour le logement est insuffisante ; ce détail rapidement réglé je trouve une petite villa à Linden à 30 min du bureau, banlieue nord de Johannesburg.

Nous logeons tous les trois en banlieue nord. Jacques et Annie louent une maison à Emerencia, à vingt minutes à pieds de la nôtre, Jean Claude et Arlette en achètent une à ParKhurst.



Linden 44, 8 th Street

Je fais la connaissance d'Arlette Juglet, que Jean Claude a fait venir pour choisir une maison, car les Juglet ont l'intention d'acheter et de s'installer définitivement en Afrique du Sud.

Le jour de son arrivée, il fait un temps infect ; Jean Claude nous invite, Jacques et moi, dans un restaurant tournant une cinquantaine de mètres au-dessus de la ville, le « Top of the Town ».

Il fait tellement mauvais que nous ne voyons pas le sol, « et encore dit Jacques aujourd'hui c'est plutôt bien... » Ce qui embarrasse un tant soit peu Jean Claude, qui n'avait rien négligé pour présenter le pays à sa femme sous son aspect le plus agréable.

Courant juin 1970, nous allons accueillir Annie, Monique et les enfants à l'aéroport de Johannesburg. J'inscris Laurent à l'école publique de Linden, après une entrevue avec son directeur lequel m'assure que, dans trois mois, Laurent parlera mieux l'anglais que moi.

Jean Claude achète une Valiante neuve (Voiture américaine) et une 4 L d'occasion pour Arlette, Jacques et moi une R16 d'occasion.



Laurent en tenue d'écolier



Mina

Nous sommes en plein apartheid et toutes nos maisons disposent d'un logement séparé pour les servantes. Le nôtre est infâme : une pièce de 10 m² toilette en « béton ». Nous décidons de ne pas avoir de servante, puis nous sommes partagés entre la volonté de ne pas se faire servir pas un « esclave » et le désir d'aider ceux qui n'ont rien.

Nous finissons par nous attacher les services de Mina qui chaque matin arrive de Soweto et repart chaque soir ; il arrive quelquefois qu'elle passe une nuit à la maison, mais c'est dans une de nos chambres qu'elle dort (ce qui aurait pu nous valoir de graves ennuis, car contraire à la loi).

La township (ghetto urbain) de Soweto, dans la banlieue de Johannesburg, fut construite par le gouvernement sud-africain dans le dessein de séparer les populations blanches des populations noires. Pendant les années 70, elle est le théâtre de nombreuses émeutes dont peu sont portées à notre connaissance. Il n'y a pas de télévision et la presse est contrôlée par le gouvernement.

Présente à chaque instant de notre vie sud-africaine, la politique de ségrégation raciale, Apartheid, appliquée en Afrique du Sud n'est pas toujours facile à vivre... Le mot « apartheid » (« séparation » en afrikaans) se rapporte à la ségrégation raciale qui fut instaurée entre la classe blanche gouvernante et la population noire. Comme il est interdit de se mélanger, tous les services publics sont doubles.



Soweto



Prise en décembre 1971 cette photo illégale aurait pu nous valoir une expulsion immédiate...

Mes revenus d'expatriés nous permettent de mettre un peu d'argent de côté. Je pense à la maison du Pont, achetée à mon père juste avant notre départ, que je connais si mal pour ne l'avoir vu que très peu de temps. Dans une lettre adressée à Camille, mon beau-père, je lui demande de me faire un état des lieux et de me conseiller sur les travaux à entreprendre.

Ci-après, copie de sa réponse qui ne me laisse que peu d'espoir sur les possibilités de rendre notre acquisition habitable à peu de frais.

Réfugé sous au Plan

ce que j'ai remarqué

Pièce n°1 marqueur d'humidité à 1.60 de H dans l'angle marqué d'une croix à une H d'1^m par un planchement de bois sur la partie de 191 et sur la partie de 462

cela fait comme chez nous au Pont. c'est enterré par derrière. le parquet au dessus n'est pas bien bon

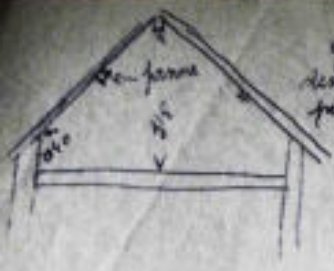
cellier n°2 quand il pleut beaucoup l'eau rentre à flot vers l'induit marqué d'une croix jusqu'à lamer une mare vers la cuve. et q' une poutre de came dans le grenier n'est une pièce de bois qui porte les chevrons. quand à la toiture elle aurait besoin d'être relâchée sur toute la surface? ce qu'il faudrait aussi se sont des gouttières surtout derrière

la pièce n°3 celle qui servait de cuisine a vos locaux est bien exigüe bon vers 4.

Si je peut me permettre un conseil ne faites pas trop de frais sur 1 et 2 juste l'indispensable moi moi ce que je ferais évidemment ce n'est pas moi qui tient votre bourse. c'est ce que vous allez me dire moi moi propriétaire quand même

1^o enlever les deux étables que j'ai marqués comme sur le plan. charger la porte cellier 2 qui devient garage quoique le mur marqué 495 est très très Humide presque pourri.

grenier au dessus de la pièce n°1 cellier n°2




La maison du Pont-Chrétien

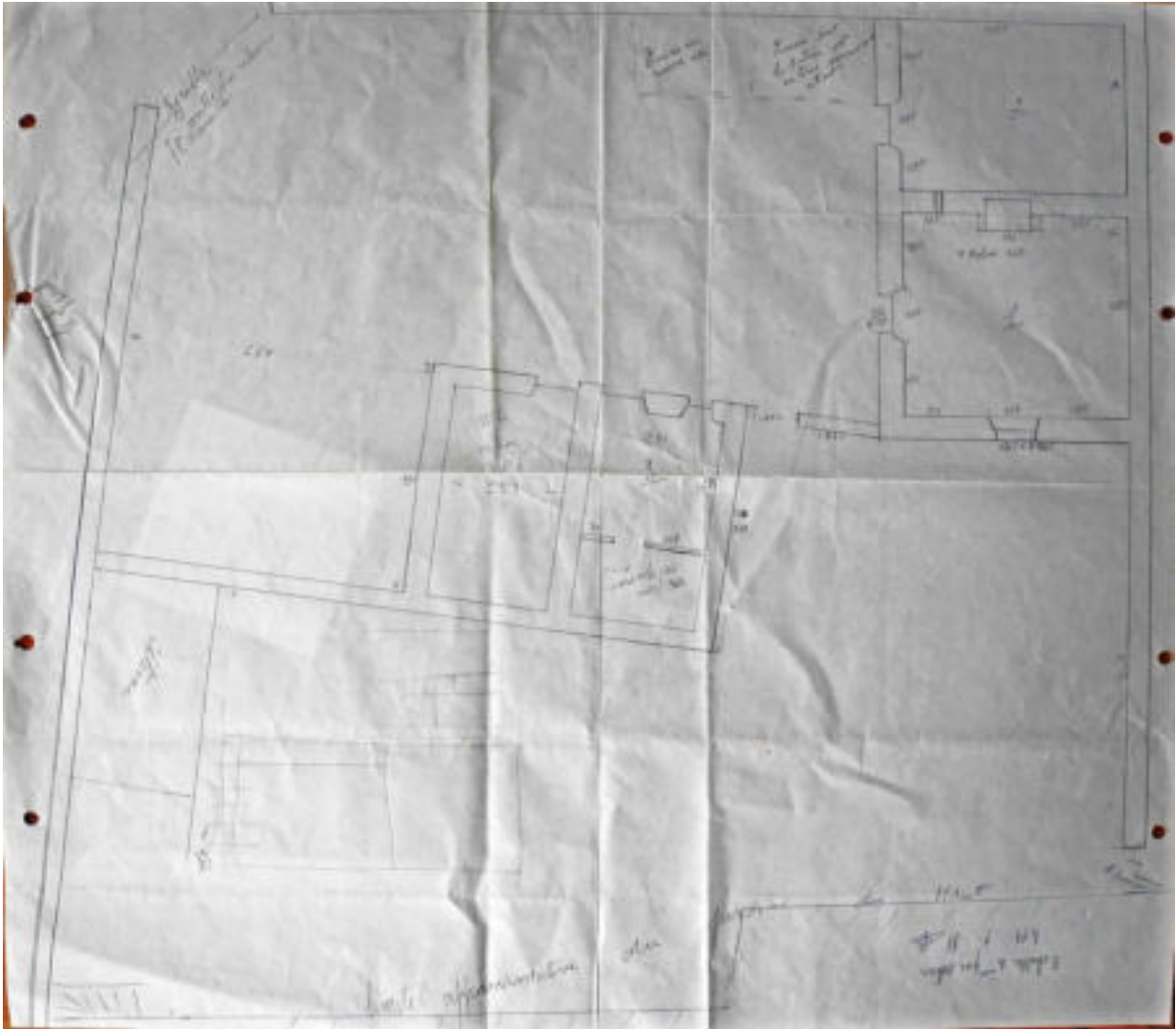
la pièce N1 je la garderai tout pour les grosses
soit d'atelier de débarras mais cela a l'air de
mon programme.

Oui je verrai bien une construction neuve
à la place de la cuisine N2 celle N3 et
hangar qu'elle a complété sur le jardin tout
ça pour vous dire de ne pas vous embêter
car sur un emplacement précis il doit y avoir
moyen de faire quelque chose de pas trop mal
de toute façon mieux que ce qui existe

nous avons perdu du temps car nous avons
votre mère et moi entendez la bande enregistrée
~~par~~ en entier seulement le vendredi 10-9-71. Je
n'ai pas eu la possibilité de faire des photos car
nous avions l'air de l'appareil au club sans descendre
au Port le 25 si le temps le permet j'essayerai de
faire pour le mieux Michelle ma Jeanne pour
vous envoyer quelques Diapos. Ça y est et nous
avons l'eau au champ des galets j'y ai fait
presque toutes mes vacances. et je n'ai pas
encore l'intention de faire reluire la terrasse au
Port. Je vous quitte en vous embrassant tout les
le bon nuit ma petite biche et ce que les petits
supers mats et est bon - a bientôt EB

Le Mapam a fait M. Mercier une photo de nos
mères c'est son petit fils qui vous l'apportera
une grosse Bise de la grand mère





Le système politique sud-africain (Apartheid)

Introduit par le Parti national (National Party) l'apartheid est le thème de sa campagne durant les élections de 1948. Avec sa victoire, il devient le fondement de la politique du gouvernement sud-africain. Très critiqué au plan international, l'apartheid vaut à l'Afrique du Sud de se voir imposer des sanctions économiques par de nombreux pays.

L'apartheid prévoit légalement une classification des individus en trois principaux groupes : les blancs, les Bantous ou Noirs et les Métis ou personnes de sang mêlé. Les Asiatiques, les Indiens et les Pakistanais dernièrement arrivés sont placés dans une quatrième catégorie.

Les lois déterminent un lieu de résidence pour chaque groupe, de même que la profession qu'il peut exercer, ainsi que le type d'enseignement dont il peut bénéficier. Ainsi limitent-elles le nombre d'emplois auxquels les Noirs peuvent accéder.

La législation interdit, en outre, presque tous les contacts sociaux entre groupes ethniques ainsi définis, prohibe les mariages mixtes, autorise la ségrégation dans les lieux et institutions publiques et interdit la présence d'un non-Blanc au sein du gouvernement.

Ces lois ont des conséquences graves. Ainsi, des familles peuvent être séparées en raison du système de laissez-passer ; les laissez-passer étant attribués uniquement à ceux qui ont un emploi, un Noir ne peut pas rendre visite à son épouse qui travaille en zone

blanche.

Les citoyens qui s'opposent ouvertement à l'apartheid sont considérés comme des communistes, et la sévérité des lois relatives à la sécurité publique font de l'Afrique du Sud un État policier.

Origine et histoire de l'Apartheid¹

Avant que l'apartheid ne devienne la politique officielle, l'Afrique du Sud a déjà un lourd passé de ségrégation raciale et de suprématie blanche. En 1910, il est décidé que l'accès au Parlement est réservé aux Blancs et la loi adoptée en 1913 décrète que seulement 13 % du territoire national peut devenir propriété des Noirs. Beaucoup d'Africains s'opposent à ces restrictions.

En 1912, le Congrès national africain (ANC) est fondé dans le but de combattre la politique d'injustice du gouvernement. Dans les années cinquante, après l'officialisation de l'apartheid, l'ANC déclare que « l'Afrique du Sud appartient à tous ceux qui y vivent, Noirs et Blancs », et commence à travailler à l'abolition de l'apartheid. Après les émeutes de Sharpeville, en mars 1960, le gouvernement interdit l'existence de toute organisation politique noire, dont l'ANC.

De 1960 jusqu'au milieu des années soixante-dix, le gouvernement tente de faire de l'apartheid une politique de « développement séparé ». Les Noirs sont regroupés et expédiés sur des territoires nouvellement créés et appauvris, appelés bantoustans ou homelands, qui sont destinés à devenir des États souverains secondaires.



Monique et Aski

La population blanche garde le contrôle de plus de 80 p. 100 du territoire.

Nous héritons de la garde du chien de Lugard Brenne, Aski, un richback chasseur de lion, une splendide bête au pelage fauve de 60 cm de haut, il est très mignon, mais il hait les noirs. Un jour, il mordra Mina et nous obligera à l'amener aux urgences de l'hôpital pour noirs de Johannesburg.

Chaque samedi, nous passons nos soirées à jouer au pouilleux ou au rami avec les Segaut (en l'absence de télévision, il faut bien occuper nos soirées...) nous réservons les dimanches à visiter Johannesburg et ses environs. Très souvent, nous allons au « drive in », cinéma de plein air où nous restons dans la voiture. Je sers de traducteur ce qui n'est pas une tâche facile.

Par ma belle-mère nous apprenons que le fils de sa voisine l'épicière Mme Mercier, Yves et femme Monique, ont émigré et habitent Johannesburg. Nous prenons contact il habite le sud nous le nord, mais cela ne nous empêche pas de devenir amis et de passer de nombreuses soirées ensemble. Nous faisons aussi connaissance d'un autre couple de

¹ Histoire de l'Afrique du Sud Universalis

jeunes Français amis des Mercier un samedi après-midi nous achetons un mouton et le faisons cuire dans notre jardin.

Jacques et Annie achètent une maison à Blairgowry ce qui les éloigne de nous de quelques kilomètres, rendant nos soirées cartes impossibles. Nous sommes en hiver, mais à Johannesburg, ville située sur un haut plateau à 1800 m d'altitude, il fait un temps idéal, froid le matin (il y a de la gelée), mais toujours ensoleillé dans la journée. Il n'y a pas de chauffage dans les maisons ce qui les rend parfois inconfortables. En été, il fait chaud, mais jamais trop, et vers 16 h, de façon systématique, un orage éclate.

L'implantation d'UNIVAC se poursuit, un deuxième 1100 (gros système informatique pour l'époque) est vendu à Johannesburg, puis un 9300 (petit système) que j'installe dans une Compagnie d'assurance. Nous embauchons des techniciens sud-africains (Erol Meyer, Keith Suttee, Mike Neeman) un magasinier indien. Jean Claude fait venir des États-Unis un technicien connaissant les 1100 Art Larsen, très sympathique un peu folklorique, mais avec lequel je m'entends très bien. Art est marié à une Anglaise, un soir où nous les avons invités, Monique réussira à leur faire manger du lapin en leur disant que c'est du poulet.

Jacques achète à son maçon un beach-buggy dans lequel, chaque matin, pour aller au bureau, nous sommes emmitouflés jusqu'aux yeux, car vers 8 heures du matin, si le soleil est immanquablement au rendez-vous la chaleur elle, n'y est pas !

Comme prévu, Laurent apprend l'anglais à une vitesse stupéfiante ! Période difficile pour Monique et les enfants, car en plus de l'école locale, ils suivent les cours du CNET (Cours par correspondance diffusés par un organisme de Toulouse).



Le Beach Buggy (au volant : Laurent & Valérie)



**Monique, Catherine Nathalie & Arlette Juglet,
Laurent, Nathalie Segaut & Jean Claude**

En compagnie des Juglet et Segaut nous allons dans l'est du Transvaal, visitons le Blyde river canyon et séjournons une nuit à Pilgrim' s Rest. C'est une région de montagnes et de chutes vertigineuses, où nous découvrons des paysages de films westerns américains.

Le 20 février 1971, nous fêtons les 30 ans d'Annie. L'altitude et l'alcool (peut être plus l'alcool, font que sur la route du retour, entre Blairgowry et Linden je loupe un virage et mets la R16 sur le toit. Nous effectuons un tour complet pour nous retrouver sur les roues, moteur tournant. Le temps de vérifier que tout le monde est sain et sauf et nous voilà repartis.

Nous reviendrons sur les lieux avec Jacques le lendemain pour ramasser le pare-brise et parler avec les gens occupant la maison la plus proche ; ils ont entendu un grand bruit, se sont levés pour ne rien voir, car nous étions déjà repartis !

Quelle chance nous avons eue ce jour-là ! Étant assuré tous risques les réparations ne nous coûteront rien.

Lugard Brenne décide d'ouvrir un bureau à Cape Town et nomme Jaques responsable. Les Segaut vendent leur maison de Blairgowry et déménagent pour le Cape ; Arlette Juglet est enceinte et accouchera à Johannesburg de Marie Emmanuelle.

Jacques parti je me retrouve superviseur du Service technique. Avec l'aide d'un programmeur canadien, j'apprends le Cobol et informatise l'activité technique et la gestion des stocks de pièces de rechange.



La piste dans Kruger Park _ Babouin sur le capot de la R16

Nous visitons Kruger Park (une des plus grandes réserves animalières du monde : (de la taille de la Belgique). Le parc situé le long de la frontière sud-africaine avec le Mozambique est assez proche de Johannesburg (300km) et nous y retournerons régulièrement.

Très sauvage il fait l'objet d'une réglementation très stricte. Dès l'entrée, nous devons choisir un camp où nous allons passer la nuit. Il n'y a dans Kruger que des pistes à vitesse limitée. L'étendue du parc permet de s'y perdre très facilement c'est pourquoi tous les déplacements sont surveillés et des rangers prêts à intervenir lorsqu'une voiture est portée manquante. Les camps au nombre de deux ou trois, sont des zones clôturées de solides grillages et dans lesquelles nous pouvons camper ou louer un Bungalow. Nous y trouvons à acheter alimentation et autres articles nécessaires à un court séjour.

Chaque visite à Kruger Park a un parfum d'aventure et nous y retrouvons cette atmosphère africaine si bien décrite dans le film de Sydney Pollack : « Out of Africa ». En 1996, lors de mon dernier séjour, toutes les pistes étaient goudronnées et des radars installés, il fallait réserver près d'un an l'avance pour avoir un bungalow...

La Rhodésie

En 1971, nous prenons des vacances en Rhodésie, visitons Bulawayo et le Matopos, sur les traces de Cecil John Rhodes (1853-1902), homme d'affaires, colonisateur et homme d'État britannique et fondateur de la Rhodésie (aujourd'hui Zimbabwe) nous découvrons un immense panorama de roches granitiques. Après avoir visité un site de peintures rupestres, nous établissons notre campement sous les eucalyptus où nous passons la nuit entourés de babouins aux dents et cris effrayants.

Par des routes constituées de deux bandes de bitume, nous atteignons les ruines du Zimbabwe, dont l'origine est mal connue. Le site archéologique du Zimbabwe est vaste ensemble de ruines en pierres sèches, qui furent la capitale du royaume du Monomotapa du XVe siècle au début du XVIIe siècle. Elles couvrent plusieurs kilomètres carrés et sont situées au sud-est de l'actuel Zimbabwe (ex Rhodésie).

Édifié sur le plateau rhodésien, dans une région peuplée par les Shonas, le site du Zimbabwe présente d'imposantes enceintes dont la plus importante, épaisse de 5 m, atteint 9 m de haut.

Au centre du site s'élève une haute tour conique aveugle. Les dégradations dues aux chasseurs de trésor, dès la colonisation portugaise au XVIe siècle et au début du XXe siècle, furent telles que les archéologues n'ont pu tirer du site que des informations éparses, n'éclairant pas de manière fiable ses origines. Le site du Zimbabwe aurait été habité, il y a deux mille ans environ, par des chasseurs bochimans, comme en témoignent des peintures rupestres. La métallurgie du fer apparut vers le Ve siècle. La présence de perles de verre d'origine indienne témoigne de relations commerciales avec l'océan Indien.

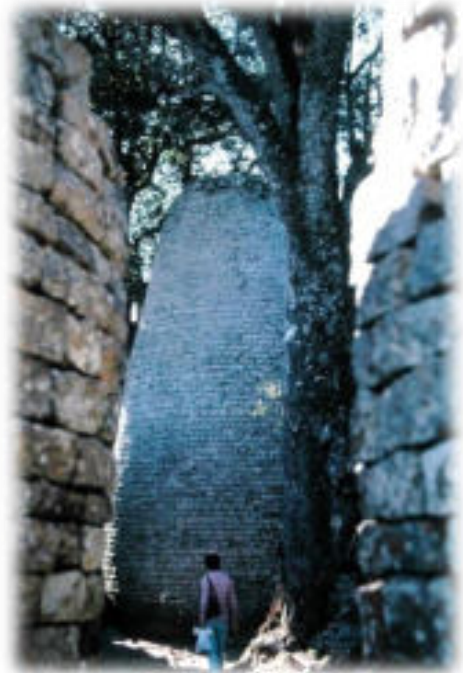
À partir du Xe siècle, les Shonas établirent au Zimbabwe un royaume commerçant. Durant tout le Moyen Âge, l'or, le fer, l'ivoire et les tissus furent exportés vers le port de Sofala (aujourd'hui, Beira au Mozambique), près de l'embouchure du Zambèze.

Au Xe siècle, le site sacré du Zimbabwe devint la capitale du royaume du Monomotapa (Mwene Mutapa, « roi des mines »), qui prospéra grâce à l'exploitation des mines d'or, d'étain, de cuivre et de fer, et à l'exportation des métaux. Les vestiges préservés dateraient du début du XVIe siècle, alors que le royaume du Monomotapa avait éclaté en plusieurs entités, peu avant la pénétration portugaise à l'intérieur du pays.

Celle-ci entraîna dans la vallée du Zambèze des centaines de chercheurs d'or. Le roi du Monomotapa dut en appeler au Portugal, auquel il céda, en 1608, toutes les mines de son royaume, en échange d'une protection qui demeura théorique. Le site fut bientôt abandonné et livré au pillage.

Nous remontons à Salisbury (Harare) puis nous traversons Wankya game réserve (immense parc situé à la frontière entre le Malawi et la Rhodésie) où il nous arrive deux incidents marquants.

Une nuit, nous sommes réveillées par des reniflements autour de la tente, intrigué je me lève, sort et me retrouve nez à nez avec une hyène qui s'était introduite dans l'enceinte protégée du camp. Apparemment aussi effrayé que moi, elle s'enfuit avec le Tupperware contenant le beurre, qui était resté sur la table.



Monique au pied de la tour conique



Dans Wanky contemplant de paisibles éléphants

Le lendemain, en voiture sur l'une des pistes du parc, nous voyons sur notre droite, arriver une colonne d'éléphants, dont le passage très marqué, traversait notre route. Voulant les filmer j'arrête la voiture quelques mètres avant l'endroit qui semble être leur passage.

Le premier éléphant arrive à la piste sur laquelle nous sommes et là, au lieu de la traverser, la longe marchant devant nous. Le deuxième en fait autant, le troisième, le quatrième jusqu'au dernier, un gros mâle qui s'arrête à une vingtaine de mètres de la voi-

ture, nous fixe, se met à remuer les oreilles et nous charge. Je n'avais pas arrêté le moteur, je lâche la caméra et embraye en accélérant pour être sûr de ne pas caler. Au bruit du moteur et des roues patinant, les éléphants qui maintenant nous précèdent sur le côté droit de la piste se mettent à courir et c'est toute la colonne qu'il faut doubler avant d'être hors de danger. Heureusement, aucun d'entre eux n'a l'idée de se mettre en travers et c'est sans encombre que nous dépassons toute la file au galop, mais quelle frayeur...!



Wanky game réserve

Nous traversons Wanky et plantons notre tente aux chutes de Victoria, qui sont l'une des plus grandes chutes du monde. Le fleuve Zambèze plonge, en effet, dans une gorge située à la frontière entre le Zimbabwe et la Zambie (ancienne Rhodésie du Nord) ; les chutes ont une largeur de 1,6 km et une hauteur qui varie entre 61 et 128 m. Au fond de la gorge se crée un tel tourbillon qu'il porte le nom de « point d'ébullition ».



Monique & Laurent en face des chutes du Zambèze

Nous nos promenons dans ce parc à peine sécurisé, car aucune protection pour éviter une chute dans les chutes.. . Il abrite une flore d'une grande variété, comprenant des palmiers, des figuiers, des ébéniers, des acajous et des lis rouges, et une faune composée notamment de babouins, de singes, de léopards, de crocodiles et de phacochères.

En langue locale, les chutes Victoria s'appellent Mosi Oa Tunya (« les chutes qui grondent »), de même que le parc national de Zambie, attenant au parc national des chutes Victoria, ainsi nommé en hommage à la reine Victoria par David Livingstone, qui explora la région en 1855.

Un merveilleux endroit, certainement l'un des plus beaux d'Afrique, avec les enfants nous prenons un petit avion pour survoler cette curiosité naturelle.

Disposant de 6 places un touriste nous accompagne. Pendant tout le vol Valérie n'arrête pas de pleurer « on va tomber, on va tomber » ce qui finit par impressionner le type avec qui nous partageons ce tour.



Les chutes vues d'avion (à gauche la Zambie)





Ferme de crocodiles pas très loin des chutes Victoria

Nous visitons un élevage de crocodiles, impressionnantes bestioles qui sortent de leur état léthargique avec rapidité et une violence dangereusement surprenante.

Nous y apprenons que les crocodiles sont ovipares, comme la plupart des autres reptiles, et atteignent leur maturité sexuelle vers l'âge de 10 ans. L'incubation dure de 65 à 90 jours. Les œufs, au nombre de 20 à 60 par couvée et de la taille d'œufs d'oie, sont enterrés dans un nid composé de sable, de boue ou de débris végétaux. Les femelles de certaines espèces restent à proximité de leur nid pour protéger leurs petits et s'en occuper, en transportant les œufs vers un point d'eau puis en aidant les jeunes prêts à naître. Elles les aident à sortir de leur coquille, pour cela, elles prennent les œufs dans leur gueule et broie délicatement leur enveloppe coriace. Dès leur naissance, ils poussent de petits cris, la mortalité des jeunes crocodiles est particulièrement élevée : 95 sur 100 n'atteindront pas l'âge adulte.



Valérie et Laurent au bord du Zambèze

Le retour à Johannesburg s'effectue sans encombre et c'est à l'issue d'un périple de trois semaines et plus de 2000 km que nous retrouvons notre petite habitation de Linden.

Nous aurons l'occasion de revenir à cet endroit, sans les enfants, à la fin de notre séjour en Afrique australe. J'y reviendrais bien plus tard en 1996, à la fin de ma carrière active, alors que la Rhodésie devenue indépendante a changé de nom pour devenir Zimbabwe.

Lors d'un voyage vers le sud nous retrouvons Jacques, Annie et Nathalie à Durban où nous passons quelques jours au terrain de camping. Nos tentes européennes font beaucoup d'envieux, car elles font figure de palaces, comparées au côté militaire et rustique des tentes sud-africaines.

C'est dans ce camp où, en fin de séjour, sur le point de nous séparer, après les bisous d'usage les Segaut montent en voiture et que Jacques demande à Annie les clefs de la voiture. Il nous faudra plus d'une heure pour remettre la main sur ces fichues clefs que Nathalie pour une raison inconnue avait égarées dans les toilettes. J'admire encore la patience et le sang-froid dont Jacques a fait preuve ce jour-là !

En 1972, nous entreprenons un périple autour de la pointe sud du pays. La première étape nous amènera de Johannesburg à Durban, ville du sud-est de l'Afrique du Sud, dans la province du KwaZulu-Natal, port sur l'océan Indien. Fondée en 1835, sous le nom de Port Natal, par des colons britanniques. Son essor économique remonte à l'ouverture, à la fin du XIXe siècle, d'un chenal profond donnant accès aux bateaux de grande taille, ainsi qu'à la découverte de gisements aurifères dans le Witwatersrand.

De Durban à East London, nous traversons les immenses étendues du Transkei couvertes de cosmos, que peuplent les Xhosa. Nous y achetons un tapis de laine mohair.

Puis nous nous dirigeons vers Port Elisabeth, ville qui fut fondée en 1820 par sir Rufane Shaw Donkin, chef militaire britannique et ministre des Colonies, qui lui donna le nom de sa défunte épouse, Lady Elizabeth. La ville fut reliée par voie ferrée à Kimberley en 1873.



Cape Town vue de l'appartement de Jacques & Annie

Nous suivons la route des Jardins, passons une nuit dans un endroit idyllique : Mosselbaai. Le lendemain, nous doublons la cape des anguilles, pointe extrême sud du continent africain, limite entre l'océan Indien et l'océan Atlantique, puis nous remontons vers Cape Town où nous retrouvons Jacques, Annie et Nathalie Segaut avec leur chien Bush.

Nous passons quelques jours au Cape et continuons notre périple en direction d'Upington.

C'est en plein désert du Karoo que les freins de la R16 lâchent ce qui ne me pose que peu de problèmes, car nous ne rencontrons qu'une seule voiture. Évidemment pas de garage Renault à Upington, car le seul garage de la ville représente Volkswagen. J'explique mon cas au garagiste qui en moins d'une heure me dépanne en bricolant un joint ce qui permet au maître-cylindre de remplir à nouveau ses fonctions.



Les chutes de l'Orange (Augrabie falls)

Nous choisissons de camper près d'Upington, là où l'Orange se précipite d'un à-pic de 146 m pour chuter dans l'Augrabi' s valley (chutes d'Augrabies), l'une des chutes d'eau les plus élevées du continent. Nous sommes aux confins du désert du Kalahari et il fait une chaleur à interdire tout mouvement. Nous attendons la soirée pour visiter les chutes. Dans le lit d'un petit affluent du fleuve Orange, nous trouvons des pierres semi-précieuses.

Ces chutes sont majestueuses et les eaux boueuses du fleuve se précipitent dans une gorge relativement étroite creusée par les eaux tumultueuses dans la roche granitique.

Accablés de chaleur nous quittons le site le jour d'après en direction de Kimberley.

Cette ville du centre de l'Afrique du Sud fondée en 1870 à la suite de la découverte d'un gisement de diamants à proximité. En 1887, la société De Beers s'assura le contrôle de toutes les mines de la ville. L'une d'entre elles, appelée Big Hole le grand trou, mine de diamant à ciel ouvert maintenant abandonnée, d'un kilomètre et demi de diamètre et plus

de 1000 m de profondeur, fut la mine qui avait le rendement le plus élevé du monde jusqu'à sa fermeture en 1915. Une reconstitution de la ville telle qu'elle était au 19^e nous permet de mieux appréhender la vie de ces aventuriers mineurs.

Nous sommes très souvent en excursion, en allant vers l'Est, nous visitons une ville abandonnée par les chercheurs d'or dans les premières dizaines d'années de 1900 : Eurêka City ; pelles, pioches brouettes abandonnées nous donnent l'impression que les mineurs viennent de partir.



Laurent, Valérie et moi à Linden

Près de Pretoria, nous visitons la mine « Premier » d'où a été extrait le plus gros de tous les diamants : le Cullinan, découvert en 1905, il a été offert à Édouard VII par le gouvernement du Transvaal. Le Cullinan pesait 3 106 carats (620 g) avant d'être taillé et était, selon les cristallographes, un fragment clivé d'une pierre considérablement plus importante.



Alain – Premier mine Pretoria

Une fois taillée, la pierre produisit 105 gemmes d'un poids total de 1 063 carats. La plus grosse de ces pierres était une gemme en forme de goutte d'eau, nommée Étoile d'Afrique, de 530,2 carats. C'est le plus gros diamant taillé existant : il orne aujourd'hui le sceptre royal d'Angleterre. Nous ressortons de la mine en emportant une pierre prélevée sur un tapis roulant (avec l'autorisation du guide) ; aussi sommes-nous peut-être en possession d'une fortune dormant quelque part dans une boîte stockée dans le garage (la pierre est grise de la taille d'un poing...).

Ce séjour en Afrique Australe influencera profondément notre vie. Nous en reparlerons souvent avec Annie et Jacques Segaut, avec Monique et Yves Mercier et bien sûr avec les enfants.

Bien des années après, en 2013, Laurent achètera un chien de la même race que celui dont nous avons la garde temporaire au début de notre expatriation.



Laurent et Valérie puis Laurent et moi préparant une bande magnétique destinée aux parents castelroussins

Visite de la mine d'or de Hartebeestfontein juin 1970

Il était très facile de visiter l'une des nombreuses mines d'or entourant Johannesburg, il suffisait de s'inscrire et d'attendre que l'administration des mines fixe le rendez-vous. Tout était pris en charge y compris le court voyage en avion (DC3) pour atteindre le site situé à une centaine de km de la ville.

Le programme :

- 8 h Atterrissage à Pelser et départ en bus vers le puits no 5.
- 8 h30 Arrivée au puits no5. Thé et rafraîchissements dans les vestiaires. Changement de tenue avec les vêtements fournis par la mine.
- 9 h Rencontre avec les guides et les officiels de la mine, descente dans le puits.
- 11 h Retour en surface et changement de tenue.
- 11 h30 Visite du centre de formation bantou.
- 12 h45 Déjeuner au réfectoire de la mine.
- 14 h Visite de l'usine d'extraction de l'or.
- 14 h45 Visite des installations de surface.
- 15 h30 Départ pour l'aérodrome de Pelser.



Document qui nous a été remis lors de la visite, traduit ci-après



Monique & moi avant de descendre dans le puit

Extraction de l'or – Une description sommaire

Le plus grand champ aurifère du monde s'est constitué il y a des millions d'années alors que le Transvaal est recouvert d'une mer intérieure. La poussière d'or entraînée par ruissellement de l'eau sur les pentes des hautes montagnes se mélange aux galets et à la boue des rivages de la mer.

Plus tard, la mer se comble et les rivages sont recouverts de roches sédimentaires jusqu'à les faire disparaître à plusieurs milliers de mètres sous la surface.

Au centre du Witwatersrand lorsque l'érosion aura usé les roches les plus jeunes, les rivages de cette ancienne mer réapparaîtront. Ce gisement ou « reef » a été découvert en 1886 à quelques miles du centre de Johannesburg. Les galeries de mine qui suivent les veines aurifères deviennent de plus en plus profondes.

Il y a aujourd'hui (1970) 62 mines d'or, membres de la chambre des mines, réparties sur un « arc d'or » de 350 km de long. Arc qui suit l'ancienne côte de la mer préhistorique intérieure.

Les plus anciennes mines exploitent le minerai à plus de 10 000 pieds (3300m) de profondeur. L'une d'elles récemment ouverte, descend à 13 000 pieds (4300 m).

Le coût d'ouverture d'une mine telle que celle que nous visitons est de 60 millions de rands (1 R = 1,50 F = 0,23 €)¹. Les géologues et géophysiciens procèdent à des carottages puis avec les ingénieurs des mines, calculent la future rentabilité, avant d'entreprendre les travaux de forage.

L'étape suivante consiste à creuser un puits pour atteindre la veine aurifère. Très souvent, le filon ne suit pas une ligne horizontale. L'or se trouve en fines couches compressées entre plusieurs couches de roches. Un peu comme de la confiture entre deux tranches de cake. La confiture est en fait une couche de galets contenant l'or. Le cake est lui constitué par les milliers de pieds de roches se trouvant au-dessus et en dessous de la veine.

C'est le travail des mineurs d'extraire cette « confiture » et ce n'est pas un travail facile. Au cours des différents âges géologiques, le filon s'est tordu et déformé. Très irrégulières, ces fines couches ne suivent pas une ligne droite d'épaisseur constante, mais changent très souvent d'épaisseur et de direction.

Avant de commencer l'extraction, la loi sud-africaine oblige à creuser deux puits reliés entre eux afin d'aménager une sortie souterraine de secours et une ventilation suffisante.

Le forage de ces puits doit être fait le plus rapidement possible afin de rentabiliser au plus vite l'énorme capital investi. Ceci a amené les ingénieurs sud-africains à imaginer de nouvelles techniques et à développer de nouveaux matériels de forage. Ces recherches ont permis aux foreurs de battre plusieurs records mondiaux.

Une fois forés les puits sont équipés des câbles électriques, d'installations téléphoniques, de tuyaux d'air comprimé. Les machines nécessaires au transport des matériels, des hommes et des millions de tonnes de roche, sont installées.

¹ En 2001



Mineurs en action

sant les « winzes » et les « raises » pour former des chambres basses de plafonds appelées « stopes ».

Des tunnels très inclinés sont aussi forés pour permettre l'évacuation du minerai entre les différents niveaux de la mine.



Les skips

Une grande quantité de roche ne contenant aucun minerai est remontée, car le filon est parfois si étroit (quelques inchs²) qu'il est nécessaire de creuser pour élargir les passages afin que les mineurs puissent travailler.

Le minerai est extrait en plaçant des charges explosives dans les trous creusés dans les parois des stopes.

Pour permettre aux hommes de travailler, un grand nombre d'installations compliquées et coûteuses sont nécessaires sous terre et en surface. L'air est fourni par d'immenses ventilateurs. Dans les mines les plus profondes, cet air est réfrigéré par de gigantesques climatiseurs (la température s'élève de 2 à 3° par 100 m de descente).

Des tunnels appelés raccourcis (cross-cuts) sont creusés horizontalement à différents niveaux pour atteindre le plan incliné de la veine. De ces raccourcis sont ensuite forés d'autres tunnels ou conduits qui suivent au plus près le filon aurifère.

Les « cross cut » à différents niveaux sont ensuite connectés entre eux par des puits orientés vers le bas (winzes) et vers le haut (raises) afin de découper le filon en larges blocs.

Le minerai est extrait en élargissant



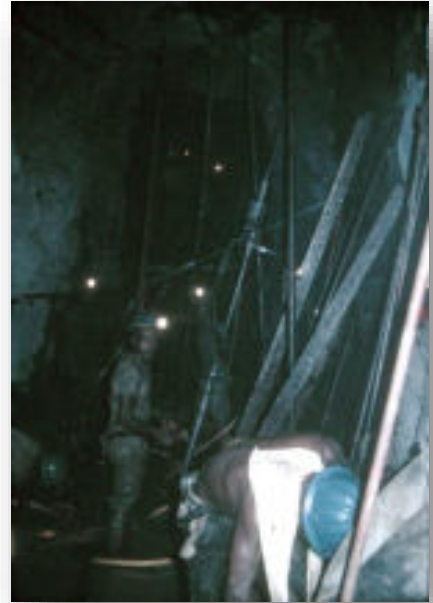
Moi dans le filon

Le minerai est recueilli dans des bacs d'aciers (skips) est ensuite remonté en surface par les puits principaux.

² 1 inch = 2,54 cm



Les galeries à 1000 m de profondeur



Sous terre, des ateliers maintiennent et réparent les locomotives utilisées pour tracter les trains qui transportent les mineurs et le minerai.

Des pompes évacuent en surface les millions de litres d'eau qui autrement noieraient les galeries.

De nombreuses lignes parcourent les galeries (haute tension et téléphoniques) ainsi qu'un réseau de tuyaux, dans lesquels s'écoulent l'air comprimé et l'alimentation en eau nécessaires au fonctionnement des marteaux piqueurs utilisés pour le forage.

L'eau vaporisée est utilisée pour faire tomber la poussière dégagée par les explosions et les marteaux piqueurs.

Une mine moderne est une véritable ville souterraine dans laquelle travaillent six ou sept mille hommes.

Les mineurs européens sont responsables des opérations de minage et mise à feu. La roche pulvérisée est évacuée par des moyens mécaniques, mais aussi à la pelle maniée par les mineurs. Précipité dans les conduits le minerai est recueilli dans des bacs, qui sont vidés dans des wagonnets, puis des wagons qui constituent des trains, lesquels acheminent les roches vers des ascenseurs qui les remontent vers la surface.

**Dans une galerie,
la réserve d'explosifs**



L'emplacement des trous de mine est défini par les mineurs les plus expérimentés qui connaissent bien la roche et les méthodes les plus économiques et efficaces pour la briser. L'emplacement des trous marqués, les opérations de forage peuvent commencer.

Les foreuses sont pneumatiques et lubrifiées en permanence par de l'eau vaporisée afin de contrôler les émanations de poussière.

En surface, le minerai est acheminé vers les centres de traitements ; le déblai est lui dirigé vers des décharges.



Moi à la foreuse

Le traitement du minerai aurifère.



Le filon aurifère

Les roches sont envoyées en surface, dans les usines de broyage qui la réduisent à la taille de noix.

L'or contenu dans le minerai est rarement visible, il est noyé dans la roche. Pour l'extraire, le minerai doit être broyé et réduit en poudre afin de le séparer de la roche qui l'entoure.



Les broyeurs

Ces noix de roche mélangées à des gueuses de métal et à des roches plus dures sont ensuite placées dans d'immenses broyeurs qui les réduisent en poudre.



Cette poudre mélangée à l'eau donne une boue qui est d'abord traitée pour en extraire de l'uranium.

Elle est ensuite dirigée vers l'usine de traitement au cyanure où elle est déversée dans de grands réservoirs (réservoirs de Browns ou de Patchuca).

Le traitement au cyanure

La boue est de nouveau diluée dans l'eau, puis émulsionnée avec de l'air comprimé introduit à la base des réservoirs. De la poudre de cyanure est ajoutée et se mélange rapidement dans l'eau pour donner une solution qui dissout l'or et l'argent sans attaquer la roche.



Monique devant les filtres

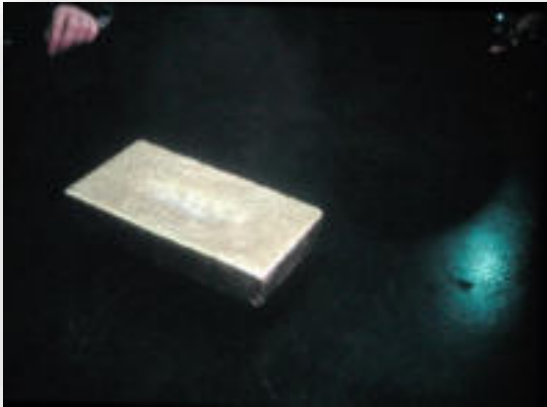
Le principe est le même que celui qui consisterait à mélanger du sable, du sucre et de l'eau ; l'eau dissout le sucre pour ne laisser que le sable.

Lorsque le cyanure a dissous l'or, la boue est éliminée par filtrage en la plaçant sur des tambours revêtus de canevas, tournant à faible vitesse. La solution aurifère est aspirée et envoyée dans des réservoirs, alors que la boue est pompée et rejetée vers des terrils.

Des réservoirs, la solution aurifère est de nouveau filtrée pour en éliminer les parcelles de roche passées au travers du canevas des filtres tournant. Ainsi purifiée, on enlève l'air qu'elle contient et on précipite l'or avec de la poudre de zinc et du nitrate de plomb.

L'or mélangé aux déchets de poussière de zingue et autres impuretés, est récolté sur des filtres placés dans des réservoirs appelés « Merrill Presses » où il se dépose et se concentre en couches (slimes). Ce concentré d'or est ensuite traité à l'acide et brûlé, on y ajoute un flux. Les impuretés se mélangent au flux, alors que l'or et

l'argent se dépose au fond, on le pompe ensuite vers les fours électriques où il est fondu. Après trois heures de traitement, le mélange est automatiquement coulé dans les moules en basculant les fours.



On obtient un lingot pesant à peu près 28 kg (60lb) d'une valeur approximative de 20000 rands. (1 R = 1,50 F = 0,23 €)³

Note : Un kilogramme = 35onces
En 1968, l'or se vendait à 35 us dollars l'once, il se vend en 2007 à 555 dollars. La valeur d'un lingot est donc passée de 34 300 dollars en 1968 à 543900 dollars en 2007.

Les lingots ainsi obtenus sont envoyés à la raffinerie pour un traitement purificateur final, puis expédié au coffre de la banque centrale à Pretoria.

À la fin de la visite des installations de surface, celui qui d'une main est capable de saisir le lingot ci-dessus et de le soulever, l'emporte. Action rendue impossible par le poids (28kg) et la consistance un peu grasse de l'or.

La mine d'or de Hartebeestfontein

Cette mine, située dans la zone de Klerksdorp, est l'une des deux mines appartenant au groupe Anglo Vaal. La deuxième étant celle de Zandpan Gold Mining Ltd. Le gisement principal fut découvert en 1942 à 183m lors du forage d'un puits dans une ferme de Kimberley-Elsburg. Un quartz de 12,7 cm renfermant 83,43 GR d'or fut remonté suscitant le plus vif intérêt et provoquant plusieurs autres forages.

L'exploitation de Hartebeestfontein commença le 1^{er} septembre 1952. « Harties » a été le premier forage équipé d'un puits circulaire et d'une tête de puits en béton, coûtant moins cher et plus facile à entretenir que les puits construits en acier. Dans le type de sous-sol environnant, il est plus facile et rapide de creuser des puits circulaires, ce qui est déterminant pour que la mine soit au plus vite exploitable.

Cette mine a accompli une performance remarquable en devenant rentable 22 mois après le début du forage. Le premier mois d'exploitation dégagea un bénéfice de 115366 rands. La première année de production rapporta aux actionnaires, un dividende de 10 cents par action. C'est en novembre 1956 que la production d'uranium commença à Harties dégageant un profit brut de 276000 rands.

³ Traduction du document remis pendant la visite, mais les valeurs ont évolué...(la note qui suit est plus réaliste)

Le puits des records

Harties a un palmarès impressionnant. En octobre 1960 le puits no 4 atteint 337 m soit 1106 pieds, battant le record du monde qui était de 310,90 m, détenu par la mine d'or « Président Steyn ». En janvier 1961 un nouveau record qui ne durera que trois mois, est établi à une profondeur de 865,63 m (2840 pieds), puis 944,885 m qui furent creusés en 100 jours à une vitesse moyenne de 9,5 m par jours. Durant les six premiers mois, le puits atteignit la profondeur de 1584,9 m (5200 pieds) pour finalement atteindre 2264 m (7248 pieds) ce qui en fit la cage d'ascenseur la plus profonde au monde.

Le puits No 2 de Harties (celui dans lequel nous sommes descendus)



L'activité minière

La mine est composée de cinq puits circulaires en béton et de deux puits secondaires plus un en cours de forage.

Le gisement présente une épaisseur variable de 2,5 cm à 1,52 m sous un angle de 10°.

Sous le filon sont creusées des cavités (box holes) pour en faciliter l'extraction. D'importants moyens mécaniques sont utilisés tels que scrapers et locomotives pour ramener les matériaux extraits à la surface. Pour accéder au filon, il est nécessaire d'extraire une grande quantité de roches et de les évacuer à la surface. Pour ces tâches sont utilisées : 780 Scrapers, 116 Locomotives, 51 tapis roulants, 1018 marteaux piqueurs et 850 foreuses.

Deux cent vingt-cinq tonnes d'explosifs sont utilisées chaque mois pour produire actuellement (1970) :

- de 180 à 190000 tonnes de matériaux concassés
 - de 340 à 390000 tonnes de matériaux déblayés
 - représentant une surface traitée de 4,6 à 5ha et une avance de 2,7 à 3 km.
- Le rendement moyen est de 12 à 136 GR d'or par tonne de minerai traité

Note : ce rendement a très certainement été considérablement augmenté au moment où je traduis ce document, car lors de ma dernière visite en Afrique du Sud, en 1996, tous les terrils jaunes d'or qui entouraient Johannesburg avaient disparu, retraités pour en extraire les résidus qui leur donnaient cette remarquable couleur.



Les terrils dans la banlieue de Johannesburg

La sécurité

C'est une préoccupation constante de l'administration minière. Les causes de tous les accidents sont méticuleusement analysées, les résultats sont utilisés pour modifier les règles de sécurité enseignées dans toutes les formations.⁴

Général

Le coût moyen mensuel de la main-d'œuvre est de 435000 rands. Harties emploie 790 Européens en sous-sol et 520 en surface. La majorité d'entre eux habitent Stilfontein une citée construite à deux miles de la mine. Ils bénéficient d'un cadre agréable qui comprend un club, des terrains de sport et un golf 18 trous.

Il y a environ 13000 Bantous dont 11128 travaillent en sous-sol. Les célibataires sont logés en foyer, alors que les familles habitent un village agréable construit dans l'enceinte de la mine. Ils bénéficient d'un environnement social qui prouve l'attitude progressiste de l'administration minière et le souci du bien-être de ses employés. C'est d'ailleurs une tendance générale dans l'industrie minière.

Pour assister l'exploitation minière, des services spécialisés s'occupent de la ventilation, de la géologie, du secrétariat, de l'ingénierie, et de l'administration du personnel.

Parmi les avantages accordés aux employés, le logement, la retraite de la chambre des mines et la couverture médicale. Les dépenses à ce jour sont de plus de 79000 Rands.

Note : En juin 1970, je gagnais 364 rands par mois (1 R = 1,50 F = 0,23 €). Le coût total de la main-d'œuvre étant de 435 000 rands/mois, considérant que le salaire moyen du personnel européen était de 200 rands/mois, celui des ouvriers bantous était d'un peu plus de 13 rands/mois

⁴ Traduction de la notice qui nous a été remise au début de la visite

La climatisation



L'eau & les mineurs bantous

Pour recréer des conditions de travail supportable dans les galeries profondes de 7500 pieds (2275 m) et où la température de la roche atteint 117 °F (47 °C) il est nécessaire de faire circuler beaucoup d'air : 70 800 m³ par minute (2,5 millions de pieds cubiques) ou 3055 millions de m³/mois (108 millions de pieds cubiques) exprimés à la densité de surface de 0,06 lb/cub. À cette densité, c'est un total de 2,94 millions de tonnes par mois qui circulent dans la mine. Il faut près de dix tonnes d'air pour extraire une tonne de minerai.

Pour insuffler ces volumes d'air dans la mine, la dépense énergétique est de 17 000 chevaux-vapeur soit 12700 KW pour une dépense approximative de 500 000 rands par an.

La circulation d'un tel volume d'air entraîne le pompage de 39 millions de litres d'eau par mois.

Le centre de formation

La valeur potentielle de l'or et la progression des coûts d'exploitation incitent l'industrie à reposer sur une main d'œuvre efficace plutôt que sur l'utilisation d'un personnel bon marché. La formation est le seul moyen d'atteindre le niveau d'efficacité requis.

Défini par les origines de la main d'œuvre, le centre de formation de la mine ne reçoit que des ouvriers bantous. Les travailleurs européens ne sont pas dispensés de formation, ils sont en majorité des artisans qualifiés ou des mineurs ayant passé 18 mois à l'école des mines gouvernementale.



Les tests d'aptitude

La description qui suit ne concerne que la formation de la population bantoue.

Une formation commune pour tous serait à l'évidence une dépense inutile. C'est pourquoi l'industrie a mis en place une batterie de tests d'aptitude. Chaque nouvelle recrue subit ces tests dont les résultats déterminent les personnes capables d'être spécialisées et de suivre une formation spécifique dans leur carrière future.

Ceux qui ont le potentiel requis pour devenir de futurs chefs d'équipe sont repérés. Ce groupe après avoir acquis l'expérience nécessaire suivra par la suite un cycle de formation complémentaire. L'administration oriente ainsi les travailleurs bantous en fonction de leurs aptitudes, de leurs capacités et de leurs préférences.

Lorsqu'ils sont aguerris au travail de la mine les mineurs sont appelés à suivre des formations complémentaires.

C'est cette méthode de motivation par objectifs qui est employée par l'administration pour motiver les ouvriers.

Les cours sont donnés par des instructeurs bantous ayant les qualités humaines et l'expérience requises. L'encadrement est assuré par le personnel européen du centre de formation.

Dans l'industrie minière, la communication est un problème majeur. Les travailleurs bantous étant d'origines ethniques diverses ils parlent des langues différentes. Une des premières tâches du centre est donc d'enseigner un langage commun à tous y compris le personnel européen. Le résultat a été l'émergence d'une langue nouvelle, le fanakale dont la traduction littérale est « Tel Quel ». Le fanakale est constitué de mots et de phrases extraites des différentes langues bantoues et de l'Afrikander. Toute nouvelle recrue passe d'abord par le centre de formation où elle apprend en huit jours le vocabulaire de base du fanakale. Les Bantous sont capables de le manier couramment après un apprentissage de quelques semaines.

Les chefs d'équipe bantous avant d'être confirmés dans leurs fonctions suivent une formation d'une semaine sur les méthodes d'encadrement. Les candidats sont des mineurs expérimentés qui ont les connaissances techniques nécessaires, qui respectent les procédures et font preuve d'initiatives dans l'exercice de leurs fonctions.

Des spécialistes sont formés pour conduire les locomotives, les engins de maintenance, les foreuses, assembler les canalisations, construire les voies. Ceux qui reviennent à la mine après un séjour dans leur tribu doivent de nouveau repasser les tests avant de pouvoir réintégrer leur fonction.

D'après la description ci-dessus on constate que la formation occupe une place importante dans la vie professionnelle des mineurs. Il est reconnu que cette formation doit se poursuivre pendant tout le séjour de l'individu à la mine.

Nous pensons sincèrement qu'en plus de l'intérêt économique évident à former les mineurs, Hartebeestfontein et toutes les mines affiliées à la Chambre des Mines d'Afrique du Sud accomplissent une fonction essentielle dans l'élévation du niveau d'éducation de milliers de Bantous, pour leur plus grand intérêt et celui de leur zone tribale.

Statistiques :

- Nombre d'instructeurs bantous : 20
- Nombre de cours disponibles : 10
- Durée des cours : de 3 jours à 4 semaines
- Nombre moyen annuel d'élèves : 12 000

Hébergement des employés

Dans l'enceinte de la mine, les employés sont assurés d'un niveau de vie leur permettant d'être physiquement et moralement aptes à remplir au mieux les tâches que l'on attend d'eux. La direction minière met à la disposition de personnes hébergées, des conditions d'hébergement et de nourriture qui dépassent de loin les minimums fixés par le gouvernement.

Les lieux de vie sont fixés en fonction de l'origine ethnique des individus, dans des bâtiments correctement aérés. Les hommes mariés, la plupart des séniors, et leur famille habitent des maisons mises gratuitement à leur disposition dans le quartier familial. Ces conditions sont cependant réservées aux Bantous d'origine sud-africaine. La nourriture leur est fournie gratuitement pour eux et leur famille.

Actuellement (1970), 13 000 personnes vivent dans les deux lotissements de la mine. Ils se partagent comme suit :

- R.S.A. (Swaziland, Botswana, Lesotho) : 49 %
- Mozambique (cote est) : 34 %
- Tropique (Malawi) : 17 %

Afin de respecter au mieux les coutumes et habitudes de vie, chaque tribu choisit parmi ses anciens, en accord avec le responsable des lotissements, un Indumas (chef). Cet Indumas a pour tâche de tenir tribunal pour régler tous les différents qui apparaissent au sein du groupe ; il assiste aussi l'équipe de direction au maintien de la discipline et à l'établissement des activités de bien être.

Un régime alimentaire équilibré est établi en tenant compte des habitudes alimentaires traditionnelles des différentes tribus, qui ont chacune une représentation dans l'équipe des cuisines. Chaque personne reçoit un minimum de 4500 calories par jour. La restauration est en libre service permanent. Aucune restriction n'est imposée tant sur le nombre que sur la quantité de nourriture, mais le gaspillage est attentivement surveillé.

Un responsable gère les activités de loisir. Une aire de sport comprenant un terrain de football, un terrain de rugby, une piste d'athlétisme et plusieurs courts de tennis sont à la disposition de tous.

Une arène spéciale est prévue pour recevoir, chaque semaine les danses tribales. Un cinéma passe un film hebdomadaire ; les Bantous préfèrent les westerns. Des classes littéraires sont organisées régulièrement, un effort particulier est fait pour y attirer le plus de gens possible.



Danse des mineurs

Une assistance médicale gratuite est fournie à tous les employés bantous. Ils disposent d'un hôpital, le « Duff Scott Mémorial » commun aux mines de Stilfontein, Buffelsfontein et Zandpan.

Chaque Bantou entrant au service de la mine, passe une visite médicale et une radio de la poitrine. Conformément à la convention médicale de 1956, les mineurs qui travaillent dans un environnement poussiéreux passent périodiquement des radios pulmonaires. Ce programme préventif permet de détecter les maladies dès leur apparition.

Six docteurs exercent leurs fonctions sur le site des quatre mines citées précédemment. Un super intendant dirige l'hôpital où exercent 22 infirmiers et infirmières expérimentés, assistés de 102 aides infirmiers bantous spécialement formés. Travaillent à l'hôpital, un radiologue employé à plein temps ainsi que des spécialistes de toutes disciplines venus de l'extérieur, y compris en chirurgie.

L'hôpital comprend 730 lits et tous les services et équipements nécessaires à un établissement moderne qui comprend un plateau technique de physiothérapie dirigé par un physiothérapeute qualifié.

Pour assurer les interventions urgentes, chaque puits de mine dispose d'ambulance et d'infirmiers tous diplômés de la croix rouge sud-africaine.

Une des conditions imposées aux travailleurs bantous est d'être détenteur d'un brevet de secourisme 1^{er} niveau. La formation de Bantous et des Européens est assurée par des infirmiers confirmés. Leurs connaissances sont remises à jour régulièrement et font l'objet de concours annuels entre mines.

La sécurité est un souci permanent, afin de sensibiliser tout le personnel elle fait l'objet d'une campagne continue menée par voie d'affichage et par Radio bantou.

Les langues les plus employées sont celles des groupes ethniques les plus importants. L'alcool est en vente à un prix raisonnable dans d'agréables bars et cantines. Les profits dégagés servent à améliorer les activités de loisir. Dans leur propre intérêt, peu d'alcools européens sont proposés aux Bantous qui d'ailleurs préfèrent la bière.

L'encadrement bantou est logé à part dans de plaisants appartements meublés et bénéficie d'une nourriture spéciale. Quoique la nourriture soit préparée suivant les standards européens, les préférences bantoues sont naturellement prises en compte.

Les conditions de travail

La mise en place d'un service du personnel spécialisé pour les travailleurs bantous est une conception nouvelle propre à l'industrie minière.

Un personnel européen est spécialement appointé pour répondre aux demandes de travailleurs bantous. Ils sont assistés dans leurs fonctions par un personnel africain spécialement formé. Leurs principales tâches sont de développer les loisirs de faire respecter les procédures de discipline, de veiller au civisme de chacun, de recevoir et de traiter les plaintes concernant les conditions de travail et de procéder à la sélection des gens ayant le potentiel pour recevoir une formation voir une promotion.

Les travailleurs bantous dans l'industrie minière

L'industrie minière de l'or emploie près de 400 000 travailleurs bantous provenant de sept pays différents tous situés au sud de l'équateur. Le site de Hartebeestfontein en emploie 13000. La plupart de ces ouvriers ne séjournent pas en permanence sur le site de la mine.

Ils retournent dans leurs tribus après une période de travail qui varie de quatre à dix-huit mois. Beaucoup d'entre eux reviennent et signent un nouveau contrat. Un nombre non négligeable est employé en contrat permanent.

Tous les signataires de contrat sont des volontaires, et ces contrats sont aujourd'hui très prisés. Un tiers de la main d'œuvre bantoue est d'origine sud-africaine. Leur niveau d'éducation plus élevé dans les deux langues officielles du pays (Afrikaans & Anglais) leur facilite l'accès aux postes d'encadrement ou d'administration. Quarante-six différentes tribus sont représentées dans l'industrie minière sud-africaine. Pour beaucoup de ces mineurs, c'est le premier contact avec le monde moderne. Ils font l'objet d'une attention particulière et leur éducation est prise en charge par des Européens.

Deux organisations qui dépendent de la chambre des mines s'occupent de la main d'œuvre bantoue : « The Witwatersrand Native Labor Organisation » et « The Native Recruiting Corporation ». Ils organisent la signature des contrats, les voyages aller et retour dans leurs foyers, les aident à maintenir le contact avec les familles et fournissent une assistance sociale.

La satisfaction des travailleurs bantous est un facteur important pris en compte par l'administration minière qui tient à sauvegarder sa réputation et le pouvoir attractif de la mine. Sa longue expérience lui a permis de mettre en place un programme permettant aux travailleurs bantous de s'adapter progressivement à leur nouvel environnement, sans trop ressentir un sentiment de déracinement.

Sur les sites miniers, les travailleurs bantous sont hébergés gratuitement dans des quartiers leur étant réservés. Ils sont nourris gratuitement, disposent d'une assistance médicale, d'un hôpital et d'aires de loisirs. Naturellement, la direction de ces services est assurée par un personnel européen et bantou qualifié.

Stilfontein

Stilfontein est une citée à croissance rapide située dans l'environnement de quatre sites miniers : Stilfontein, Hartebeestfontein, Buffelsfontein et Zandpan sur des terrains qui n'étaient que des champs en 1949. C'est une ville moderne habitée en majorité par des employés de la mine.

À sa création, il était prévu de construire une ville pour une population blanche de 10000 personnes, mais l'activité grandissante de l'industrie minière en a fait aujourd'hui une agglomération de 25000 habitants.

Stilfontein a la chance de ne pas être prisonnière d'une ville ancienne et peut évoluer suivant un plan d'urbanisation moderne incluant des initiatives d'avant garde. Une municipalité dynamique soutenue par des investisseurs clairvoyants a très rapidement permis à la ville de disposer de toutes les commodités ; l'eau courante, puisée dans la rivière Vaal et l'électricité, fournie par Escom. Toutes les routes sont goudronnées, bordées d'arbres et éclairées. La ville dispose d'espaces verts et de plusieurs parcs qui suscitent l'admiration.

Le centre commercial est un ensemble d'une remarquable architecture, il est entouré de pelouses, de nombreux massifs de fleurs et d'un très beau bassin entouré de statues réalisés par des artistes locaux, qui symbolisent les quatre sites miniers de Stilfontein Hartebeestfontein Buffelsfontein et Zandpan. De grands parkings, proche des boutiques permettent d'y accéder sans avoir à traverser de route.

La municipalité de Stilfontein vient de terminer la construction d'un immeuble qui a coûté 160000 rands et qui abrite : un dispensaire, une bibliothèque, les locaux administratifs et le bureau du maire situé dans la tour de l'horloge. Il y a quatre écoles primaires et une école supérieure.

Les quatre mines se sont regroupées pour créer un club, le « Strathvaal Recreation Club » qui est devenu l'un des clubs les plus réputés de la République. Ce club comprend plusieurs magnifiques terrains. Tous les sports en salle ou en extérieur peuvent y être pratiqués. Une piscine et un gymnase complètent ces installations. Un immeuble abrite un ensemble de commodité telle que bars, restaurants, billards et salles de réunions. Les activités culturelles y occupent une place importante. La construction d'un golf 18 trous et d'un « Club House » a été financé par les quatre mines.

Le taux d'imposition dans la ville uniquement fixé en fonction de la valeur du terrain ; il est de 2-3/8 % par rand. Le prix de l'eau est de 33,3 cents par 1000 gallons, le prix de l'électricité de 83 cents par unité avec une charge fixe de 2 rands, l'enlèvement des ordures est de 85 cents par foyer et par mois.

Une zone moderne a été aménagée pour les Bantous, sur ce qui n'était que des champs. Quelque huit mille personnes habitent dans 1350 maisons et un vaste quartier où vivent les célibataires. Toutes ces habitations disposent de l'eau courante, du tout-à-l'égout, d'éclairage public et d'une collecte individuelle d'ordures ménagères. Il y a aussi des boutiques et une église.

La devise de Stilfontein : « Fide Animo Per Ardua » qui signifie : Confiance, Courage et Travail s'appliquent aussi bien à l'industrie minière locale qu'au développement de la ville.

— 12 juin 1970 —

Note : Ce document qui nous a été distribué à la fin de la visite brosse un tableau pour le moins idyllique de l'exploitation minière. À sa lecture, il faut évidemment prendre un peu de recul et penser à la politique d'apartheid pratiquée par le gouvernement de l'époque.

Sans doute la main d'œuvre noire utilisée pour un travail pénible, était exploitée. Mais en France, les vendeuses d'Intermarché qui travaillent en 2007 pour la moitié voir le tiers d'un SMIC (Salaire Minimum Inter professionnel de Croissance fixé à 8,27 € de l'heure et 1254 € 28 par mois) le sont-elles moins... ?

Il faut aussi reconnaître que dans beaucoup de pays africains environnants, les noirs, soi-disant libres, ne disposaient ni du niveau de vie ni du confort relatif que procurait l'environnement minier.



Matérialisation de l'apartheid dans la tribune où nous assistons aux danses des mineurs.

Mon dernier voyage en Afrique du Sud date de juin/juillet 1996 où j'ai effectué ma dernière mission pour Général Electric. Je trouvais plutôt amusant de terminer ma carrière internationale par une mission dans la nation où je l'avais commencée.

J'ai retrouvé un autre pays. Nelson Mandela en était Président et l'atmosphère avait radicalement changé. La première surprise fut de constater que les terrils entourant la ville de Johannesburg avaient disparu. Leur teinte jaune si particulière laissait supposer qu'il y restait encore probablement de l'or. Retraités ils avaient été effacés du paysage.

La banlieue s'était considérablement agrandie et le réseau d'autoroute, inexistant en 1970, reliait maintenant les principales agglomérations du pays. La ville de Johannesburg, totalement investie par les noirs, était devenue extrêmement dangereuse et les sièges des grandes sociétés s'étaient déplacés vers le nord, vers Parkhurst.

Le plus surprenant fut de constater que le Carlton Center, qui était en 1970 le lieu chic par excellence, était aux trois quarts abandonné. Le consulat de France occupait un étage aux environs du 20e, mais tout le reste était à l'abandon. La patinoire avait disparu ainsi que toutes les boutiques...

Les villas luxueuses de la banlieue nord étaient toutes entourées de murs surmontés de fil de fer barbelé et gardées par des sociétés de surveillance. De ce séjour qui dura un peu plus de deux mois, je ne garde que le souvenir du sentiment d'insécurité.

Mozambique (1972)

Nous recevons un jour un appel au secours du Mozambique (alors colonie portugaise) d'un client qui utilise depuis quelques années un petit ordinateur UNIVAC (1004).

Jean Claude et moi nous nous rendons à Lorenzo Marqués (Maputo aujourd'hui), je répare la machine et l'avion du retour n'étant que le lendemain nous y passons une nuit ce qui nous permet d'apprécier les différences de vie dans un pays pourtant en guerre, mais où l'apartheid n'existe pas.

Nous ne constatons pas la ségrégation telle que nous la vivons journallement à Johannesburg. Les noirs nous semblent libres d'aller et venir comme bon leur semble et cela se ressent sur l'atmosphère qui règne en ville où l'animation et les terrasses des cafés nous rappellent l'ambiance des villes européennes.

Mon contrat de deux ans arrivant à terme on me propose un poste à Beyrouth. Je me rends sur place pour constater qu'il ne s'agit en fait que d'un travail de technicien de maintenance pour un système 9400 qui vient d'être installé alors que j'aspire à d'autres fonctions et souhaite obtenir un poste à responsabilités.

C'est mon premier contact avec le Moyen-Orient. Alors que Beyrouth passe pour être la ville la plus occidentale de cette partie du monde, elle me donne une impression de saleté, de désordre. Aucun souvenir ne marque ce voyage si ce n'est un Kebab acheté place des canons que je ne peux pas avaler tellement il sent le mouton... Le voyage retour dure près de 24 h, car les avions de la South African Airways n'ont pas le droit de survoler les territoires africains. C'est donc en passant par Athènes, Lisbonne, les îles du Cap-Vert et Luanda que je regagne Johannesburg.

Jacques et Annie rentrent en France, on propose à Jacques un poste d'ingénieur commercial à Paris. Peu de temps avant la fin de mon contrat on me propose un poste au centre du support technique européen à Zurich comme « Superviseur grands ensembles » sous les ordres de Bob Allen, un Anglais.

Notre séjour sud-africain se termine, c'est une équipe technique d'une trentaine de techniciens qui prend la relève. C'est dire combien notre activité a été intense durant ces deux ans passés en Afrique australe.

Profitant du fait que le billet d'avion du retour n'est pas plus cher en vol direct qu'en faisant des étapes nous décidons de faire des étapes.

Nous quittons Johannesburg en mai 1972 après avoir expédié les enfants, seuls, par UTA où les attendent à Paris Bernadette et les parents de Monique.

Nous avons prévu de faire étape en Rhodésie et de revoir les chutes du Zambèze. Pour la suite du voyage, nous devons transiter par le Malawi, l'un des rares pays africains à accepter les avions de la South African Airways où nous changeons de compagnie aérienne pour poursuivre notre voyage vers le Kenya, l'Égypte et la Grèce.

Le retour d'Afrique du Sud

La Rhodésie



Les chutes du Zambèze (Victoria Falls)

Première étape aux chutes Victoria, nous revoyons avec plaisir ce majestueux spectacle en pleine nature et non dans un parc aménagé comme il l'est actuellement. Cette fois, nous logeons dans un superbe hôtel de style victorien face aux chutes. Nous le quittons en oubliant, derrière la porte de la Chambre, l'imperméable de Monique et une de mes chemises.

Le Malawi

Deuxième étape à Blantyre au Malawi. Point de passage obligé pour obtenir un visa d'entrée au Kenya. Petite ville sympathique, au bord des Grands Lacs africains, où nous restons coincés quelques jours, des pirates ayant eu la malencontreuse idée de détourner un avion. Celui-ci arrêté en bout de piste bloque tout le trafic de l'aéroport. Cela nous donne le temps de visiter la capitale et d'acheter, en boutique, un bilboquet et des coupes en ébène, puis dans la rue, un superbe petit rhinocéros. Après deux Jours de négociations, la situation se débloque et nous prenons l'avion pour Nairobi.

Le Kenya

Troisième étape, le Kenya ; nous y séjournons deux jours et n'avons le temps que de visiter une petite réserve située à une trentaine de kilomètres de la capitale. Pour nous qui avons vu plusieurs fois le parque Kruger, nous sommes un peu déçus par ce mini safari. Nous voyons quelques bêtes, pas de lion, mais avons la chance de voir un groupe de guépards en chasse sous un soleil couchant. Point de Massai, mais une journée tout de même intéressante, car ce coucher de soleil descendant à l'horizon sur lesquelles se profilaient les silhouettes des guépards était vraiment grandiose. Nous ne conservons pas un souvenir inoubliable de Nairobi. Une ville de grands immeubles blancs qui n'est pas sans rappeler Johannesburg, et dans les rues

autant d'Indiens que d'Africains. Ils tiennent la majorité des commerces.

L'Égypte

Quatrième étape, Le Caire et c'est le choc. Nous prenons le Moyen-Orient en pleine face. J'en avais eu un avant-goût lors de mon voyage à Beyrouth, mais là le contraste est trop grand entre l'ordre militaro policier sud-africain auquel nous avons eu le temps de nous habituer et la joyeuse populeuse anarchie que nous trouvons dès notre arrivée à l'aéroport du Caire.

Nous choisissons un voyageur dans l'une des nombreuses échoppes de la salle d'arrivée, qui en trois jours nous fera voir l'essentiel de ce fabuleux pays. Et sans tarder, bagages dans le coffre du taxi, nous prenons la direction de Gizeh où nous visitons les pyramides et le sphinx qui étaient encore en plein désert.



Sphinx et les pyramides de Gizeh

La grande pyramide de Khéops, haute de 137 m, est l'une des sept-Merveilles du monde, elle côtoie les plus petites pyramides de Khéphren et de Mykérinos.

Construit sous le règne du pharaon Khéphren au III^e millénaire, le sphinx de Gizeh était symbole de puissance et de protection et représentait vraisemblablement Khéphren. Sur la droite se trouve la pyramide de Khéops (la « grande pyramide ») ; sur la gauche, la pyramide de Khéphren.

Nous revenons au Caire pour visiter le Musée égyptien dans le quartier Midan el-Tahrir depuis 1902. Construit par l'architecte français Marcel Dourgnon, l'édifice actuel dispose, autour d'un atrium central, d'une centaine de salles présentant les collections chronologiquement, de l'époque prédynastique à la période romaine (4000 av. J.-C. — IV^e siècle apr. J.-C.).

C'est en 1835 que le pacha d'Égypte Mehmet Ali lance la première politique de lutte contre les fouilles clandestines et les exportations illicites d'antiquités ; c'est également lui qui décide de mettre en place une politique nationale de conservation. Mais il faut attendre 1858 pour que le Service des antiquités soit officiellement constitué sous l'impulsion de l'égyptologue français Auguste Mariette, nommé premier directeur du service. Dès lors, les collections s'enrichissent des résultats des fouilles archéologiques, notamment de la découverte du tombeau de Toutankhamon en 1922 par les Britanniques Howard Carter et lord Carnarvon.

Lorsque nous le visitons, c'est un incroyable entrepôt de trésors entassés dans des salles et vitrines poussiéreuses, pas du tout mis en valeur.

Nous nous dirigeons ensuite vers Memphis et Saccara où nous apercevons les pyramides à gradins.



Pyramide de Djoser à Saqqarah,
Pharaon de la III^e dynastie ayant régné de 2630 à 2611 av. J.-C.

Le premier pharaon à entreprendre ce type de construction est Djoser (ou Djéser, v. 2630-2611 av. J.-C.). Sur le site de Saqqarah, au sud des cénotaphes des anciens rois thinites, il fait édifier avec l'aide de son ministre Imhotep le plus grand complexe funéraire jamais construit par les Égyptiens. Ce tombeau royal, connu sous le nom de pyramide de Djoser, s'élève vers le ciel par sept rangées de pierres formant six paliers successifs. La pyramide, telle qu'elle apparaît aujourd'hui, est au centre géométrique du complexe qu'entourait une enceinte de pierre.

Nous revenons au Caire où nous reprenons un train de nuit (couchettes première classe) et là, au milieu d'une multitude de gens, sur les indications du guide et à moitié confiants, nous laissons nos valises sur le quai et l'accompagnons jusqu'au guichet où nous devons montrer nos papiers d'identité pour qu'il puisse acheter les billets. Surprise lorsque nous revenons nos bagages sont toujours là, le train arrive à quai, notre guide nous installe puis nous quitte après avoir donné les indications nécessaires à la reconnaissance de celui qui nous accueillera à Louxor. Intéressant voyage, car après avoir traversé la banlieue du Caire le train suit le Nil et jusqu'à la tombée du jour nous pouvons entrevoir une tranche de vie du peuple égyptien. Le train ne roule pas à plus de 40 km/h, il nous secoue dans tous les sens, il nous faut toute la nuit pour atteindre au petit matin la ville de Louxor d'où nous ne repartirons que le lendemain par le même train.

Après avoir pris possession de notre chambre dans un hôtel tout à fait correct, nous traversons le Nil. Nous visitons la vallée des Rois, nécropole située sur la rive occidentale du Nil, face à Louxor, au nord-ouest de l'ancienne Thèbes. Cette vallée abrite les sépultures des pharaons égyptiens du Nouvel Empire (1580-1085 av. J.-C., XVIII^e à XX^e dynastie).

Bien qu'elle ne se trouve qu'à quelques kilomètres du Nil, la vallée en est séparée par de hautes falaises et une longue voie tortueuse. Avant le Nouvel Empire, les pharaons étaient inhumés dans des tombes pyramides ou des temples funéraires. Aménophis Ier, pharaon de la XVIII^e dynastie, rompt cette tradition en construisant

son temple près du fleuve et sa tombe dans les falaises situées au nord-ouest. Ses successeurs l'imitent et font construire leurs tombes dans la vallée, sans doute Pour éviter qu'elles ne soient pillées. Bien qu'elles ne soient plus constituées d'une pyramide, les tombes se trouvent néanmoins au pied d'une montagne pyramidale qui est aujourd'hui appelée Al Qurn (« la corne »).



Dans le tombeau de Ramsès II

Sur les trente-quatre tombes mises au jour sur ce site, la première est celle de Séthi Ier, découverte par l'archéologue italien Belzoni en 1817. En 1881, le corps de Séthi Ier, ainsi que trente-neuf autres momies royales déplacées de leurs tombes originelles, sont découvertes dans une vaste chambre funéraire creusée dans les falaises tournées vers le Nil. La plupart des tombes de la vallée des Rois sont taillées dans le roc et comprennent une multitude de chambres, dont les murs sont recouverts de fresques et de sculptures. La dernière tombe découverte (1922) est celle de Toutankhamon, pharaon de la XVIIIe dynastie. La seule à ne pas avoir été totalement pillée au cours de l'Antiquité, elle renferme encore, au moment de sa découverte, plus de 5 000 objets enterrés avec le jeune monarque. À l'exception de la femme de Thoutmosis II, Hatchepsout, qui a régné de plein droit, les femmes des pharaons sont inhumées à plusieurs kilomètres au sud de cette nécropole, dans la vallée des Reines.



Deir el Bahri

Deir El Bahri, le palais de la seule reine pharaon d'Égypte Hatchepsout reine égyptienne de la XVIIIe dynastie (1503-1483 av. J.-C.). Fille de Thoutmosis Ier, Hatchepsout épouse son demi-frère, Thoutmosis II, avec qui elle dirige l'Égypte jusqu'à la mort de ce dernier en 1504 av. J.-C.

Le fils d'une concubine, un enfant marié par Thoutmosis II à la fille d'Hatchepsout, monte alors sur le trône d'Égypte sous le nom de Thoutmosis III. Toutefois, la reine se couronne elle-même et règne en maître jusqu'à sa mort, en 1483. Après la

mort de la reine, son Co souverain en titre, mais simple consorts de fait, Thoutmosis III règne seul. Hatchepsout a fait construire un grand temple à Deir el-Bahari près de Thèbes, auquel on accède par une allée de sphinx et d'imposantes terrasses garnies de colonnes.

Nous retraversons le Nil et passons une soirée très romantique admirant dans la fraîcheur du soir le coucher de soleil sur le fleuve, appréciant la quiétude du temps qui s'écoule en écoutant la campagne s'endormir et le silence seulement troublé par le claquement des norias, qu'inlassablement les ânes ou les vaches font tourner.

Le lendemain, nous prenons la direction de Karnak qui occupe la moitié nord du site sur lequel s'étendait l'antique Thèbes ; le village de Louxor se trouve dans la partie sud.



Le temple de Karnak

Karnak est un site archéologique majeur lié à la fondation de Thèbes, au XXe siècle av. J.-C., par les princes de la XIe dynastie qui en firent le grand centre religieux du pays.

La construction de ce vaste ensemble s'échelonna du XXe au IVe siècle av. J.-C. Le site s'organise autour de trois temples, entourés d'enceintes en brique, et s'étend sur une superficie d'environ 3 km². Les deux premiers temples étaient dédiés au dieu Montou et à la déesse Mout. La construction du plus grand et du plus important des temples, en l'honneur du dieu Amon, fut entreprise sous Sésostri Ier, vers 1900 av. J.-C., et achevée durant la période gréco-romaine. Le temple d'Amon se dresse à l'intérieur d'une enceinte ornée d'obélisques, de statues et de pylônes, contenant d'autres bâtiments plus petits.

Sa principale caractéristique est une grande salle hypostyle dont le plafond est soutenu par 134 colonnes papyrifères d'une hauteur supérieure à 21 mètres, disposées en neuf rangées. Les parois sont recouvertes de reliefs et d'inscriptions. L'enceinte du temple d'Amon est reliée à Louxor par une allée bordée de sphinx. Des fouilles méthodiques et un travail de restauration ont été entrepris dès la fin du XIXe siècle, mais l'élévation du niveau du Nil, liée à la construction de plusieurs barrages, constitue une menace pour le site¹.

En fin de soirée, nous reprenons le même train qui, toujours aussi bringueballant, nous ramène au Caire où nous arrivons au petit matin, juste à temps pour re-

¹ Encyclopédie Universalis

prendre l'avion qui nous mènera à Athènes.

Une visite expresse de ce fabuleux pays, que nous avons cependant hâte de quitter tant sa vie grouillante nous a surpris. Un pays et ses marques historiques qui ne peuvent s'apprécier qu'avec un minimum de préparation, où j'aurai par la suite bien des occasions d'apprécier l'art de vivre et la gentillesse de ses habitants.

La Grèce

Cinquième étape La Grèce où, à l'aéroport, nous réservons un petit hôtel qui se trouve à Placa (le Centre historique d'Athènes) et de la terrasse duquel nous avons une vue splendide sur l'acropole.



Acropole d'Athènes

Située sur une colline, véritable « ville haute » dominant la « ville basse », l'Acropole abritait des temples et divers bâtiments de l'Athènes antique : Parthénon, Érechthéon, Propylées, temple d'Athéna Niké entre autres. Son aménagement, ordonné par Périclès et conçu, en grande partie, par le sculpteur Phidias, date pour l'essentiel de la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. Édifié entre 447 et 432 av. J.-C., le Parthénon, au sommet, est l'un des plus beaux exemples de l'architecture grecque classique.

C'est en Grèce que nous aurons la seule mésaventure de notre voyage retour. Monique se fait voler environ 150 F dans les affaires qu'elle laisse à la chambre d'hôtel. Nous visitons Athènes et l'acropole.

Le lendemain, nous descendons au Pirée et prenons un bateau qui nous amène à Hydra, l'Île aux multiples moulins contournant l'immense cimetière à bateaux caché du littoral par les nombreux îlots parsemant la baie du Pirée. Une journée tranquille qui nous donne un aperçu de la douceur de vivre dans les îles grecques.

Fatigués par deux semaines de vadrouille, nous décidons de sauter l'étape romaine et pour rentrer directement à Paris.

La Suisse (1972-1973)

Avec joie, nous retrouvons tout notre petit monde et surtout les enfants que nous avons expédiés à Madeleine trois Semaines avant notre départ. Je prends quelques jours de repos dans le Berry que je mets à profit pour acheter à Châteauroux, une Renault 16 TX hors taxe et nous repartons pour Zurich à la recherche d'un appartement.

La solution la plus économique que nous trouvons est de louer une caravane sur le terrain de camping de Zurich. Nous y habiterons six semaines le temps de trouver un logement tout neuf dans un ensemble d'immeubles près de OedliKon. Pendant toute cette période, nous sommes en compagnie de Christiane et de Fernand qui en profite pour passer des vacances en Suisse.

L'appartement est très confortable il comporte trois chambres, un grand séjour avec balcon, une cuisine agréable et une salle de bain. Nous sommes les premiers occupants. Nous disposons aussi d'un parking souterrain sous le groupe d'immeubles ; lequel parking se transforme en abri antiatomique en cas de besoin. Une immense porte coulissante en béton l'isole de l'extérieur, il comporte un dortoir, un bloc sanitaire et tout le nécessaire à un séjour prolongé en sous-sol.



Notre appartement : Hummelaker Strasse Adlikon

Cet appartement a cependant un inconvénient il est en bout des pistes de l'aéroport de Zurich Kloten et les avions passent juste au-dessus à environ 800 m d'altitude. Le bruit est donc une nuisance, mais il est difficile de trouver un logement situé pas trop loin du bureau et hors des trajectoires aériennes des aéronefs.



Valérie & Laurent 1973

Nous inscrivons les enfants à l'école française de Zurich qui est à quelques kilomètres de notre logement. Nous faisons donc l'acquisition d'une autre voiture une Simca 1000 que me vend Suzie la standardiste d'UNIVAC.

Je suis superviseur des grands ensembles pour l'Europe et patron d'une petite équipe d'ingénieurs que j'envoie en support pour installer ou dépanner. Mon patron est un anglais avec lequel je m'entends très bien, Bob Allen. Le travail n'est pas passionnant, je passe le plus clair de mon temps à rechercher de l'aide pour résoudre les problèmes qui se posent dans les différents pays européens.

L'arrivée en Europe d'un nouvel ordinateur 1110 me donne l'occasion d'aller à Bergen en Norvège. En plein mois de juin les jours sont les plus longs et c'est pour moi une source d'étonnement que de voir des nuits qui ne durent pas plus de deux à trois heures. Je reste deux jours à l'université en compagnie d'une bande d'ingénieurs venus des États-Unis, pour faire la mise en route. Sur la route du voyage retour, je m'arrête à Oslo et rends visite à la filiale norvégienne d'UNIVAC.

Nous passons 18 mois à Zurich. Dès que le temps le permet, nous allons marcher en montagne. Ce séjour nous donne, une fois de plus, l'occasion de vérifier que, sans les Suisses, ce pays serait fantastique. Nous sommes en effet l'objet de petites vexations mesquines provoquées par le simple fait d'être étranger. Je retrouve un jour mes plaques d'immatriculation taguées et dans l'immeuble, lorsque quelque chose ne va pas, nous sommes toujours les premiers coupables désignés. Malgré tout, ce séjour n'est pas désagréable, il nous permet de recevoir famille et amis auxquels, nous faisons découvrir ces magnifiques montagnes.

Jean-Claude Juglet est rentré d'Afrique du Sud, il travaille à Londres avec Charles Lamon Responsable UNIVAC Europe. Jean Claude n'y restera qu'un an et trouvera un poste de directeur de Service après-vente Export à la Compagnie International pour l'Informatique (CII) basée à Vélizy.

Cette société fait partie du groupe Thomson et a été créée sous l'instigation du Général de Gaulle lors de la création du « plan-calcul » français. C'est en 1960 que les pouvoirs publics français lancent leur plan « calcul » en créant la société CII qui associe Thalès (anciennement Thomson), Schneider informatique et la Compagnie générale d'électricité (qui deviendra Alcatel-Alsthom, puis Alcatel).

Fin 1973 Jean-Claude me propose de travailler avec lui et de prendre la responsabilité du Service après-vente pour l'Afrique et le Moyen-Orient.

Bob Allen est vraiment désolé de recevoir ma démission mettant fin à 10 ans de collaboration avec UNIVAC. Il comprend cependant que mon désir de rentrer en France est motivé par l'absence en Suisse des avantages sociaux français et le désir de voir les enfants réintégrer leur culture d'origine.

Nous revendons la Simca 1000 à un collègue de travail qui ne me paye que la moitié du prix sur lequel nous étions d'accord, me promettant le reste avant mon départ, j'attends encore le solde... (comme par hasard ce type était suisse !).



Laurent



Valérie

Le retour en France (1974)



13 rue de Penthièvre à Maurepas

(nous louons à droite)

Nous trouvons une maison à louer à Maurepas au 13 rue de Penthièvre. Nous emménageons en janvier 1974. Les enfants intègrent l'école au début du deuxième trimestre (tous ces Changements ont très certainement eu des conséquences sur la qualité et les résultats de leurs études).

Je travaille au centre Commercial de Vélizy et gare ma belle Renault 16 sur le parking du centre commercial. Un soir en rentrant, je remarque derrière moi, une Renault 4L occupée par deux lascars, qui semble me suivre. J'entre dans Maurepas et atteins la rue de Penthièvre avec toujours la 4L au derrière. Je descends, les deux types en font autant et me présentent leurs cartes : Douanes françaises. Ils avaient repéré ma voiture immatriculée en Suisse. Je les fais entrer à la maison où ils commencent à nous interroger sur l'origine des meubles et des objets qui nous entourent. Il se trouve que la veille, j'étais passé aux matelots à Versailles pour récupérer les papiers nécessaires à l'immatriculation de la Renault 16 en France. La présentation de nos passeports et nos quelques explications met fin à leurs investigations. Quelle belle trouille, car j'étais loin de m'attendre à une telle mésaventure !

Étant le copain du patron je ne suis que toléré plutôt qu'accepté par mes collègues. Maillet s'occupe des pays de l'Est et de l'Europe, Chalaye de l'Extrême-Orient et de l'Amérique latine, Deguine est responsable de la logistique et Mme Baillot secrétaire règne en maître sur l'administration.



Mes premiers voyages sont vers l'Afrique de l'Ouest et du Centre. Les matériels que vend la CII sont inspirés des ordinateurs américains fabriqués par RCA Les Iris 45 et 50, ordinateurs de moyennes puissances et les gros Iris 80 équivalents des 1100 UNIVAC.

Iris 50

128 à 1024 ko de mémoire, 322 000 instructions par secondes (soit 322kHz !).



Mitra 15 (mémoire de 64 k mot de 16 bits)

Dans la gamme de petits ordinateurs, le Mitra 15, de conception entièrement française, équipe l'armée et quelques grandes entreprises nationales (SNCF, EDF...).

L'usine ultra moderne qui fabrique ces machines a été construite à Toulouse. La majorité de mes clients sont des organismes étatiques (différents ministères et l'armée). Chaque machine est vendue avec son assistance (un technicien de maintenance et plusieurs analystes et programmeurs). Les programmes d'applications sont développés en fonction des besoins des clients. Ils sont écrits en assembleur, Cobol, Fastran, chaque langage convenant à un type d'application (commerciale, scientifique, gestion comptable, etc.). Il faut des semaines voir des mois pour développer une application.

J'ai des machines installées en Algérie, Tunisie, Maroc, Côte d'Ivoire, Gabon, République Centre africaine, Égypte, Syrie, Liban et Irak. Je dirige une vingtaine de techniciens repartis dans tous ces pays. Je les visite une fois par trimestre et quelquefois plus pour les pays du Maghreb.

Il n'est pas question de rentabiliser le service après-vente, car il n'est encore considéré que comme un mal nécessaire. Je n'ai aucune connaissance ni de mes ressources, ni de mes dépenses et on ne me demande pas d'établir de budget. Toutes ces machines sont vendues dans le cadre de projets très politiques, le souci de rentabilité passant au second plan derrière le prestige de la France. Mes interlocuteurs sont le plus souvent des ministres il me faut donc être extrêmement prudent dans les propos que je tiens.

La République Centre Africaine

Nous avons un système Iris 50 installé à Bangui dans un organisme étatique l'Office Nationale d'Informatique.



Office Nationale de l'informatique à Bangui

Cet organisme dirigé par un coopérant français dépendant directement du ministre de l'Économie et des Finances est entre autres chargé de réaliser la paye de tous les fonctionnaires du pays. C'est dire la place qu'occupe dans le pays cet unique ordinateur. Quand il est en panne, les employés d'état ne sont pas payés et si la panne dure trop longtemps, c'est à une manifestation violente à laquelle il faut s'attendre.

Le pays est dirigé par Jean-Bédel Bokassa qui le 31 décembre 1965, à la faveur du « coup d'État de la Saint-Sylvestre », a renversé David Dacko et s'est autoproclamé président. Il a instauré un régime tyrannique et sanguinaire et, malgré ses excès et ses frasques, bénéficie du soutien de la France, soucieuse de préserver ses intérêts économiques et militaires en Centrafrique et d'y perpétuer sa présence. Le stress est donc permanent dans ce pays où les droits de l'homme ne sont pas l'une des priorités.

Lors de l'une de mes visites, nous décidons avec le technicien et le programmeur résidents de passer, en compagnie de leur famille un Week-end chez les pygmées.

Nous partons à bord de deux Fiat 850, direction le sud-ouest du pays. Nous sommes sur une piste en pleine forêt équatoriale lorsque la voiture qui nous précède entre en collision avec une 504 break conduite par des Africains revenants d'une séance de chasse probablement pas très légale. Alors que nous n'avions pas vue âme qui vive depuis un certain temps, nous sommes soudain entourés d'une foule jaillie des sous-bois curieuse de voir ce qui arrive.



L'accident en pleine forêt

Fort heureusement, personne n'est blessé ; parmi les passagers de la 504 (nous devions l'apprendre plus tard) se trouve l'entraîneur d'une équipe de football locale. Tout se passe bien et c'est dans le plus grand calme qu'avec l'aide des spectateurs, nous poussons la Fiat accidentée en dehors de la piste. Nous montons à bord de la 504 et la Fiat qui nous reste pour rejoindre, après quelques km de piste, une ferme de planteurs d'hévéa. Nous sommes à la mi-journée quand nous arrivons dans la cour d'une splendide maison coloniale perdue dans la forêt. En sortent quelques blancs passablement éméchés qui informés de notre mésaventure, nous prêtent un camion avec chauffeur pour récupérer notre voiture que nous ramenons dans leurs bâtiments. Nous déjeunons avec les planteurs qui nous parlent de leur vie, perdus au plus profond de la forêt équatoriale.



À la fin du repas, le téléphone sonne et nous apprenons que le camion qui nous a dépanné et qui transportait l'équipe de foot s'est retourné tuant plusieurs joueurs. Craignant d'être rendus responsables et suivant les conseils de nos hôtes nous nous entassons dans la Fiat qui nous reste et reprenons immédiatement la route. Nous traversons plusieurs villages quasiment déserts.

Nous croisons un groupe de pygmées revenant de la chasse et c'est finalement sans autre incident et avec soulagement atteignons les faubourgs de Bangui.

Pendant l'un de mes séjours, je visite une brasserie et un établissement de taille de diamants. Quelques années plus tard, ces diamants centrafricains jouèrent un sale tour à Giscard d'Estain et participèrent à son échec aux élections présidentielles.

Mes voyages en avion sont aussi quelquefois folkloriques. En particulier sur une

ligne dite " La côtière " qui relie toutes les capitales de la côte ouest d' Abidjan à Brazzaville.

C'est une Caravelle qui transporte bêtes et gens entre ces différentes villes. Un jour, ou je voyage coincé entre une Mama africaine ayant du mal à tenir dans son siège et un vieux colonial belge, c'est un pilote africain qui est aux commandes dont nous ne voyons que le dos , car on voyage toutes portes ouvertes.

Le Belge me raconte qu'il le connaît bien, car habitué de la ligne il l'a eu plusieurs fois comme commandant de bord,

- aujourd'hui, me dit-il, nous avons de la chance, car il semble être à jeun; lors d'un de mes précédents voyages, je lui ai prêté main-forte, car il était complètement saoul et complètement perdu. C'est moi, le Belge, qui connaissant parfaitement la région, l'ai remis sur le droit chemin.

Reconnaissant une rivière, il l'avait fait regagner la côte pour reprendre le plan de vol prévu.

Quelques séquences angoissantes où comme à Yaoundé (piste construite sur le sommet d'une colline arasée dominant la ville) l'avion, un Boeing 737 de Cameroun Air Line, se rend en bout de piste, s'arrête, pousse à fond ses moteurs, commence à rouler, puis stoppe brusquement tous moteurs arrêtés.

Je vois par le hublot près duquel je suis assis, arriver une 4L de service d'où descend un Africain en salopette, équipée d'une trousse à outils. Il disparaît de ma vue pour réapparaître cinq minutes après, remonte dans sa voiture et s'éloigne. Un des moteurs redémarre puis l'autre. L'avion retourne en bout de piste, roule quelques mètres et de nouveau stoppe dans un silence angoissant.

Il nous faudra trois essais pour enfin réussir à décoller sans autre explication qu'une annonce laconique de notre pilote pour s'excuser du retard.



Le fleuve Congo à Bangui , en face le Zaïre

Le Gabon



Mes visites au Gabon seront toujours très agréables. Nous avons deux systèmes Iris 50, l'un au Ministère des Finances à Libreville, l'autre à l'administration du port de Port-Gentil.

J'avais un technicien à Port-Gentil et un autre à Libreville. Ils étaient accompagnés de deux ingénieurs s'occupant du développement des logiciels dont je devais retrouver l'un d'eux une vingtaine d'années plus tard, voisin des Juglet à Nauphle le Château.

Je séjournais dans un petit hôtel à proximité de l'aéroport. Construction d'un étage, qui n'avait qu'une vingtaine de chambres et dont l'arrière donnait sur la plage.

Un jour alors que je lisais allongé sur un transat, un employé occupé à faire tomber les noix de coco avant qu'elles n'assomment les clients, me demande :

- Tu en veux une patron... ?
- Oui, avec plaisir, merci.

Il me choisit une belle noix bien mûre, la casse en morceaux, prenant soin de conserver le lait dans une partie un peu plus importante. Tout en lisant, j'en mange la totalité et bois le lait.

C'est la seule fois durant mes quarante années de voyage où j'ai été malade pendant deux jours, avec une diarrhée carabinée qui m'obligea à rester au lit un week-end entier...

C'est à Libreville où durant un barbecue sur l'autre rive de la lagune et une séance de pêche organisée par les résidents dont l'un avait un canot pneumatique, que j'eus une grosse frayeur. Nageant tranquillement et admirant un groupe d'espadons passant à quelques mètres, je vis soudain apparaître, en face, un énorme poisson plus gros que moi, ce dirigeant dans ma direction. Malgré sa vilaine tête, il ne fit preuve d'aucune agressivité et passa tranquillement son chemin sans me prêter attention.

À la description que je leur fis, les plongeurs m'affirmèrent que je venais de croiser un mérou. Ce jour-là, je fus le seul à voir des poissons, car malgré tous leurs efforts, les porteurs de fusil sous-marin ne virent rien.

Le Congo Brazzaville

Parmi les plus stressantes de mes aventures africaines, cette journée à Brazzaville. En transit entre Bangui et Libreville, où mon avion arrive en fin de matinée pour ne repartir que le lendemain très tôt, je décide un jour de m'arrêter pour visiter la ville. Je prends un taxi et lui demande de m'amener dans le meilleur hôtel de la ville. Après avoir pris possession de ma chambre, je décide d'aller faire un petit tour à pieds.

À quelques centaines de mètres de l'hôtel, alors que je flâne en regardant les gens vivre, je suis interpellé sur le trottoir par deux gaillards en civil qui se présentent comme policiers. Brandissant une carte qui me semble officielle, ils me demandent mes papiers, puis m'invitent à monter à l'arrière de leur voiture, une Dauphine Renault, pour vérification d'identité.

À l'évidence, les deux gaillards viennent de faire leur marché, car le plancher du siège arrière est plein de bananes Plantin (grosses bananes de 60 à 80 cm de long). J'ai sur moi tout mon argent, mes travellers chèques et mon billet d'avion.

Après avoir traversé une partie de la ville, la voiture arrive dans une banlieue misérable. Je n'en mène vraiment pas large et suis convaincu qu'ils me conduisent dans un coin isolé pour me dépouiller. Profitant d'un arrêt, j'essaye sans succès de leur fausser compagnie ce qui évidemment n'arrange pas mes affaires. Je pense que si je suis arrêté il faudra quelques jours pour que ceux qui m'attendent à Libreville s'en rendent compte et téléphonent à Bangui avant d'alerter l'ambassade de mon éventuelle disparition. Le trajet me semble interminable. Je suis à moitié rassuré d'arriver enfin devant ce qui ressemble à une caserne. La voiture entre dans la cour où vaquent à leurs occupations des gens en uniformes. Ce qui m'apporte un certain réconfort, car je suis maintenant sûr d'être entre les mains de fonctionnaires d'état. Les deux types me font descendre et nous entrons dans un bureau au plafond duquel tourne lentement un gros ventilateur.

Assis seul face à un bureau vide j'attends un bon quart d'heure avant de voir entrer un groupe de gens en civil, qui s'installent face à moi. L'un d'entre eux vient se placer à mes côtés. Il tient en mains un dossier plein de photos, format 21/27 et, une à une, les places près de ma tête. Les autres jugent s'il y a ressemblance ou pas. La séance me semble sans fin. Arrivé à l'extrémité de la pile de photos, conciliabule entre les membres de cette commission tout le monde sort me laissant de nouveau seul dans ce bureau.



Nouvelle attente, par chance, il semble que personne ne me ressemble, car les deux types m'ayant interpellé reviennent et m'offrent alors de me raccompagner à l'endroit où ils m'avaient intercepté. Ayant eu ma dose d'émotions fortes, je leur demande de bien vouloir me ramener à l'hôtel.

Les rapides du fleuve Congo à quelques km de Brazzaville.

Je profiterai quand même de ce séjour au Congo pour prendre cette fois un taxi, et visiter la ville et ses environs. Je n'ai pas vu grand-chose d'intéressant si ce n'est les rapides du fleuve Congo à quelques km de la ville.

Je ferai par la suite de nombreux transits par Brazzaville, mais jamais je ne retenterais l'aventure préférant attendre à l'aéroport. C'est au cours de l'un de ce transit que j'ai assisté à une scène surréaliste.

Une simple barrière séparait la salle d'attente réservée à ceux venus attendre les passagers, de la salle de transit située en zone franche. Vers minuit, les passagers d'un avion venant d'atterrir envahissent la salle de transit dans laquelle j'attends ma correspondance. Parmi la foule de ceux qui attendent, une très belle femme probablement d'origine sud-américaine reconnaît soudain l'un des passagers venant de débarquer. Elle se précipite vers l'un des policiers occupés à contrôler les passeports et lui demande l'autorisation de franchir la barrière pour aller embrasser celui qui arrive. Autorisation accordée elle se précipite dans les bras d'un homme qui attend sagement dans la queue. Avec sa compagne retrouvée, le tour de l'homme arrive, il présente ses papiers au policier ayant laissé passer sa femme, lequel après avoir scrupuleusement examiné le document, le laisse passer. La femme s'apprête à lui emboîter le pas lorsque le policier l'arrête et lui demande son passeport. Catastrophe, car elle n'avait sur elle que sa carte d'identité ne comportant évidemment pas « le sacro-saint » visa. Il lui faudra plusieurs heures de palabres et l'intervention d'une personne de son ambassade pour qu'elle puisse rejoindre son compagnon.

La Côte d'Ivoire



Abidjan Plateau vue de l'hôtel Ivoire

En Côte d'Ivoire pays à très forte implantation Française nous avons plusieurs clients.

À Abidjan, ville du sud-est de la Côte d'Ivoire, située à l'intérieur de la lagune Ébrié, premier port de commerce, principale ville et ancienne capitale du pays, qui dans les années 80, contraste avec les autres capitales africaines et fait vraiment figure de grande ville. Édifiée, depuis le début du XXe siècle, sur un site lagunaire, Abidjan s'étend sur une partie du cordon littoral et sur un ensemble d'îles reliées entre elles par des ponts. Le percement du canal de Vridi, en 1950, a ouvert la ville sur le golfe de Guinée et transformé Abidjan en un port d'eau profonde, attirant activités commerciales et industrielles. Essentiellement moderne, parsemée de parcs et parcourue par de grands boulevards, la ville est constituée de quartiers très divers.

Cocody, Marcory et Deux Plateaux sont les principaux quartiers résidentiels situés à l'est du Plateau, le quartier des affaires, des administrations et du commerce. Au sud, sur l'île plate et basse de Petit-Bassam, Treichville, l'un des deux quartiers traditionnels avec Adjamé, propose un grand marché. Abidjan abrite l'université nationale de la Côte d'Ivoire, fondée en 1958, plusieurs lycées professionnels et des bibliothèques.

Notre hôtel habituel est situé sur le plateau, tout prêt d'une grande place entourée d'arbres dans lesquels couchent des centaines de chauves-souris. Spectacle curieux que toutes ces bêtes pendues têtes en bas aux branches des arbres.

Nous avons comme client l'Office de Météorologie nationale où est installé un Iris 50 maintenu par un technicien français Jean Bignon. Il habite avec sa famille un quartier résidentiel situé pas très loin de Treichville. Nous équipons aussi l'administration des chèques postaux d'une grosse machine Iris 60 avec de multiples terminaux installés au siège et dans les agences disséminées sur le territoire. Pour installer et maintenir ce système, j'ai recruté un technicien ivoirien travaillant en France M.Moncourt. Ce qui semblait une bonne idée au départ fut un fiasco complet. Ce technicien qui était en France parmi les très bons, une fois replongé dans son milieu naturel s'est révélé être un fainéant de première. Un problème difficile à résoudre, car il était originaire d'une famille ivoirienne très influente. Il me faudra l'aide d'un ministre pour le remplacer sans faire trop de vagues.

Venant d'être nommé responsable du moyen et extrême orient, pour mes dernières visites clients, je suis accompagné par Jean-Claude Juglet. Un voyage qui s'annonce mouvementé. Dès le départ de Roissy après une demi-heure de vol nous sommes toujours au-dessus de l'agglomération parisienne. Sans information du commandant de bord, nous nous demandons ce qui se passe lorsqu'une annonce de l'équipage nous apprend que nous avons un problème d'hydraulique. Tournant autour de Roissy le temps que les réservoirs se vident nous avons sous les yeux les photos du journal Paris Match de la catastrophe d'Ermenonville où un DC10 des Turkish Airlines venait de s'écraser. Nous savons que nos problèmes sont dans le train d'atterrissage puisque le copilote est venu se pencher au hublot près duquel nous sommes assis pour vérifier les témoins de train. Après une bonne demi-heure de vol circulaire, l'avion amorce sa descente. Arrivé à l'endroit où les roues touchent la piste nous apercevons les voitures de pompiers prêtes à intervenir. Heureusement, tout se passe bien et c'est sans encombre que nous atterrissons. Nous débarquons et quelques instants après rembarquons dans le même appareil qui cette fois décolle sans problème pour nous amener après 8 heures de vol à Abidjan.

Plus drôle cette visite client tardive. Nous prenons l'ascenseur, le client, Jean-Claude Juglet et moi. Les portes se ferment et le témoin de surcharge s'allume interdisant toute descente. Pas de problème dit Jean-Claude, on compte trois et on saute. Un,

deux, trois, nous sautons et l'ascenseur commence sa descente pour la terminer juste en dessous du témoin de rez-de-chaussée interdisant ainsi l'ouverture des portes. À 21 h, il nous faudra plus de vingt minutes pour être libéré. Vingt minutes, coincées à trois dans un ascenseur non climatisé, en Afrique de l'Ouest, nul doute que notre client, lui aussi, doit en garder un souvenir humide.

Quelques années plus tard, je reviendrais en Côte d'Ivoire alors que je travaillais pour la Compagnie Générale de Radiologie. En compagnie de Jacques Bonaud, un ingénieur commercial, nous devons visiter Yamoussoukro, capitale administrative de ce pays.

Beaucoup plus tard, dans les années, 1994/96 c'est Marie France qui travaillant à l'ambassade de France comme secrétaire de l'ambassadeur, passera quelques années en Côte d'Ivoire. Elle y était encore au moment où le refus du président Laurent Gbagbo de se retirer (ayant perdu les élections présidentielles) déclencherà des émeutes qui dureront plusieurs semaines.

Le Cameroun

Alors que les déplacements décrits précédemment étaient dans le cadre des fonctions que j'occupais à la Compagnie Internationale pour l'Informatique (1974 / 1981), je me déplaçais au Cameroun, dès 1983 pour la Compagnie Générale de Radiologie.

Notre distributeur au Cameroun était à Douala. Il possédait une fabrique de couverts en acier (fourchettes, cuillères, couteaux...) et nous équipions le plateau technique de radiologie de l'hôpital de Yaoundé. J'avais donc la responsabilité d'un ingénieur basé à Yaoundé, qui avait installé les systèmes de radiologie et qui en assurait la maintenance durant l'année de garantie.



Pendant une de mes visites, tous les vols de Douala à Yaoundé étaient pleins. Le distributeur me propose d'y aller en voiture. La route reliant les deux villes est une route goudronnée qui traverse la forêt sur environ 250 km. Le distributeur conduit sa Renault 25 comme un pilote de formule un. Nous doublons et croisons peu de voitures, mais quelques énormes camions transportant d'immenses troncs d'arbres. Non sans quelques bonnes frayeurs, nous mettrons deux heures et demie pour atteindre la capitale.

Nous passons une bonne partie de la journée avec le ministre de la Santé, le directeur de l'hôpital et notre ingénieur. La nuit tombe très vite au Cameroun et contre

l'avis de tous, qui nous conseillent de ne pas rouler de nuit, la route étant trop dangereuse, le distributeur décide de rentrer.

Et nous voilà repartis vers Douala un peu moins vite il est vrai qu'à l'aller. Je comprends vite de quelle nature sont les dangers dont parlaient nos hôtes. Il y a les gens qui marchent le long de la route que nous découvrons en arrivant dessus (le noir de leur peau absorbe la lumière...), les animaux et surtout les barrages policiers qui tous les cinquante kilomètres contrôlent tout ce qui circule. Nous en passons quelques-uns sans difficulté. Alors que nous sommes à quelques dizaines de km de Douala et qu'il est plus de minuit, nous sommes arrêtés par deux policiers armés de kalachnikov. Le premier s'avance vers la voiture d'un pas mal assuré et le deuxième, placée derrière, nous fait signe de circuler. Le chauffeur redémarre donc, ce qui provoque notre mise en joue par le premier policier n'ayant évidemment pas vu les signes que nous avait faits son collègue. Grosse frayeur et arrêt catastrophe avant la rafale. Très en colère le 1^{er} flic se dirige vers nous et nous constatons qu'il est saoul...

Je pense que cette nuit-là nous sommes passés très près d'une catastrophe. Ce fut mon dernier séjour dans ce pays.



Cathédrale Saint Pierre à Douala

La maison du Pont

Régulièrement, nous retournons en week-end au Pont-Chrétien et lentement je construis la maison. Petit à petit, mon expertise en bricolage bâtiment progresse. Jacky Hemery nous fait la plomberie et nous installe un chauffe-eau. Sur les conseils de Robert Guerinnet, j'entreprends l'installation de la fosse septique :

- Facile, tu creuses un trou pour la cuve, un trou pour les filtres, un trou pour le puits perdu, tu relies l'ensemble et tu rebouches !

Le seul petit problème non évoqué est la nature du sol. Au Pont nous sommes sur du rocher calcaire la première couche se délite assez facilement, mais la roche compacte commence à 10 cm de la surface. Heureusement Fernand, le beau-frère qui habite Vineuil m'aide. Il nous faudra près de six mois, à la barre à mines, à la pioche, au burin, pour en terminer avec cette installation.

En phase finale de ces travaux de terrassement, un jour où Fernand était venu m'aider, pour tester l'efficacité du puits perdu, nous le remplissons d'eau. Le p'tit Jean Berthias, un habitué du café « la Vapeur », passait tous les jours, nous gratifiant d'un « Salut les gars, on creuse » et nous répondions « Salut Jean, on creuse ». Ce jour-là, il devait avoir une surprise, car à sa question habituelle notre réponse : « On a trouvé une source ! » le plongea dans un abîme de perplexité.

Robert Guérinet électricien à son compte nous réalise l'installation électrique et nous installe un gros radiateur à accumulation acheté d'occasion dans ce qui était alors la cuisine devenue bureau.

Nous disposons maintenant de tout le confort : eau froide, eau chaude, W.C. et douche. Sommaire, mais le nécessaire est là, il n'en demeure pas moins que nous trouvons inconfortable d'arriver pour le week-end dans cette maison humide, car non chauffée. En plein hiver, arriver à 21 h et se glisser dans des draps humides dont la température n'excède pas 10° n'est pas vraiment une partie de plaisir. L'achat d'une couverture chauffante améliorera sensiblement le confort.



La maison en 1973





Fernand & moi – Pose du carrelage

Je récupère des carreaux de terre cuite que mon père avait conservés lorsqu'il a fait remplacer ceux de la cuisine et de la salle de séjour à Chabenet. Avec Fernand nous les posons dans ce qui était la cuisine, devenue bureau et la salle de bains.

Il y avait dans cette cuisine, autrefois cellier, une cuve en châtaignier et, installés sur une poutre callée par des pierres, un certain nombre de tonneaux. Ayant besoin d'un escalier pour accéder au premier, je demande à Camille, mon beau père de me construire un escalier dont je lui donne le dessin, en réutilisant la poutre comme support et les planches de la cuve comme marches.

Il y usera quelques fers de dégauchisseuse, car le bois est très dur, mais il aura suffisamment de planches pour faire l'escalier, un canapé avec renvoi d'angle, une petite table et une chaise.

Dans ma jeunesse, nous avons abattu avec mon père dans le bois que nous possédons toujours au « Gué aux Loups », des chênes dans lesquels il avait fait débiter des planches qui étaient stockées sous le hangar à Chabenet.

L'escalier construit et mis en place par Camille, il me fallait un plancher. Mon père d'accord pour me donner les planches je mis de nouveau Camille à contribution pour me confectionner le parquet.

Mesures prises, il s'avère que le nombre de planches pourtant impressionnant est tout juste suffisant pour couvrir la surface de ce qui sera une chambre ; il est donc impossible de tailler des lames de parquet aux bords parallèles, s'assemblant en tenons/mortaises et la trop faible épaisseur des planches rend difficile le rabotage des deux faces.

Ce qui fait le charme de ce parquet ! il est assemblé par des languettes entrant dans des mortaises taillées de chaque côté des lames qui ne sont rabotées que sur une seule face. À la pose il me faut rattraper le faux parallélisme. Le parquet terminé, il ne me restera comme chute, qu'un morceau de 15 cm.

Je mets à profit des vacances d'été pluvieuses commencées en Bretagne et terminées au Pont pour isoler la toiture, poser la frissette et recouvrir les murs de tissus ce qui termine la chambre au-dessus du bureau. Je fais l'isolation avec des plaques de polystyrène que Jacques Leblanc, mari de Bernadette, récupère chez Rhône Poulenc, la société dans laquelle il travaille.



Isolation du toit



L'escalier fabriqué par Camille

avec les douelles de la cuve et la poutre sur laquelle étaient posés les tonneaux dans le cellier.



L'installation à Coignières (1975)

Notre propriétaire à Maurepas habite la réunion et décide de mettre en vente la maison que nous occupons. Nous n'avons pas un sou. De tous les emprunts que je peux trouver, les moins chers sont les emprunts conventionnés, mais qui ne sont accordés que pour des constructions neuves. Nous prospectons autour de Maurepas et visitons à Coignières un pavillon témoin qui nous plaît bien. Il coûte deux cent quarante-huit mille francs.

À cette époque l'inflation est de quinze pour cent par an, je gagne 5.000 F par mois et ne possède comme apport personnel que le montant de la vente de ma R16 soit 15000 F. Mon père nous prête 10 000 F. Nous arrivons donc tout juste à réunir la somme nécessaire pour constituer l'apport personnel. Le reste nous l'empruntons au Crédit Agricole (un prêt conventionné sur 20 ans au taux de 8,5 %).

Nous donnons notre congé au propriétaire et nous nous trouvons dans l'obligation de déménager avant le 1er mai 1975. Le chantier n'est qu'à 2 km de Maurepas. Très rapidement, je prends contact avec le chef de chantier M. Beauvais à qui j'explique nos obligations de vider les lieux que nous occupons.

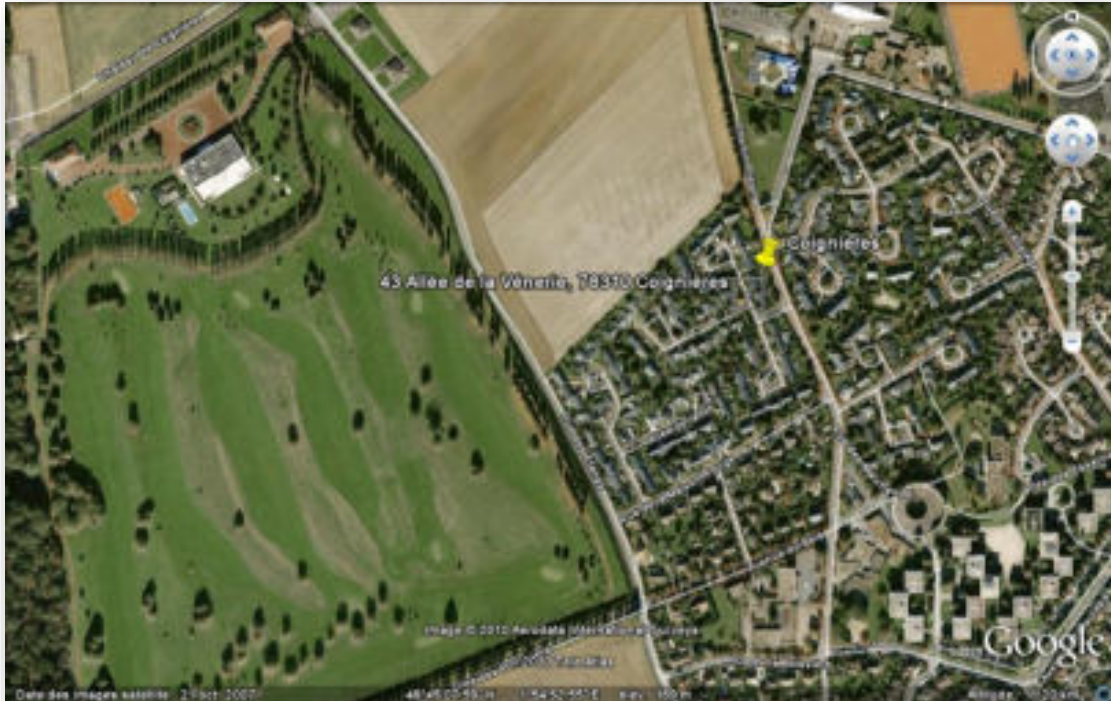
Très arrangeant celui-ci m'assure que tout devrait être prêt à temps. Chaque semaine, je lui rends visite et constate avec lui l'avancement des travaux. Dernière semaine d'avril notre maison est la seule du lotissement à être terminée et le premier mai, comme prévu, nous y habitons. Nous vivons au milieu du chantier, parmi les engins, les tas de terre, de sable et de graviers.



Coignières début 1975

Nos futurs voisins qui le dimanche, viennent voir où en sont leurs constructions s'étonnent de nous voir déjà installés alors que leurs maisons sont encore loin d'être terminées.

Située au 43 allée de la Vénérie la maison de Coignières est un petit pavillon H.L.M. de 80 m² au sol avec combles aménageables, construit sur un vide sanitaire et un terrain de 600 m². Il comporte une entrée avec escalier d'accès aux combles, une cuisine, un séjour s'ouvrant sur une salle à manger, deux chambres, une salle de bains et W.C. séparés.



À environ 1 km de la N10, près du château et de l'immense propriété de Marcel Dassault, l'endroit est vraiment très calme. Bien situé pour aller au Pont-Chrétien,, car en général, sur la route des retours, les embouteillages commencent à Coignières.

Il me faut environ de 30 à 45 minutes pour aller au bureau qui est sur la zone industrielle de Vélizy face au centre commercial.



L'entrée de l'allée de la Vénérie est à gauche à la hauteur de la voiture

Inde (1976)

Décidant de se rapprocher du département des ventes, notre service déménage pour Louveciennes et là, il ne me faut plus que vingt minutes pour atteindre mon lieu de travail.

Comme je parle l'anglais Jean-Claude Juglet, mon patron, décide de revoir la distribution des territoires. Ce qui ne fait pas particulièrement plaisir à un de mes collègues Jean Chalaye. Il me soupçonne, à tort, d'avoir intrigué auprès de Jean-Claude.

J'abandonne donc le contrôle de l'Afrique et du Moyen-Orient pour l'Extrême-Orient et l'Inde où nous venons de vendre un Iris 80 (grosse machine) au centre Spatiale indien installé dans le Sud sur la presque île de Sri Ari kota.

Nous avons détaché là bas un Ingénieur, Michel Thomyre, qui vit et habite à Madras avec femme et enfant. Il se rend chaque lundi matin sur le site classé territoire militaire où est installée la machine, et en revient le vendredi, conduit par un chauffeur à bord d'une voiture Ambassador, l'une des deux seules voitures avec les Austin locales, disponibles sur le marché indien.

Vu de Paris, avoir un chauffeur semble être un luxe extraordinaire, mais il suffit d'avoir emprunté une fois les routes indiennes pour en comprendre la nécessité. Encombrées de véhicules divers, les quelques voitures qui circulent sont obligées de se frayer un passage au klaxon à travers une foule dense d'animaux et d'humain, tirant, poussant, ou montant, des véhicules fabriqués « de bric et de broc », plus ou moins délabrés.

Lors de ma première visite, Michel vient m'accueillir à Bombay. Je ne connais absolument rien de ce pays, ma culture se limitant à quelques bandes dessinées et aux romans de Rudyard Kipling.

Le contrôle de police passé je passe dans la salle d'arrivée où je sombre dans une foule, dont les cris, et les odeurs inhabituelles m'agressent et me désorientent, mon premier contact avec le Sous-continent est plutôt rude. Je ne vois pas Michel qui lui est pourtant grand. Porté par cette masse j'atteints la sortie, sur le trottoir la densité des gens diminue et j'aperçois près des taxis, la grande silhouette de Michel.



Hôtel Centaure à Bombay

Il nous faut replonger dans la foule pour récupérer ma valise avant de pouvoir prendre un taxi qui nous fait faire quelques centaines de mètres avant d'atteindre l'entrée de l'hôtel Centaure, hôtel cinq étoiles du groupe Indian Airlines dont un Centaure, symbole de la compagnie, orne le centre de l'immense piscine autour de laquelle est construit le bâtiment. Michel connaît très bien le directeur qui nous a réservé deux magnifiques chambres.

En Inde, ceux qui ont de l'argent sont vraiment très riches ; je le constate en admirant les invités des réceptions qui presque chaque soir, ont lieu à l'hôtel. Les femmes en sari sont magnifiques, particulièrement les jeunes.

Nous ne restons que 24 heures à Bombay ou Mumbai. La ville est située au bord de l'océan Indien, capitale de l'État du Maharashtra elle est édifiée sur les îles

volcaniques de Bombay, Trombay et Salsette que des jetées artificielles relient au continent.



Bombay

Principal port de l'Inde, sur l'océan Indien, Bombay est la plus grande ville du pays ainsi que l'une des métropoles les plus peuplées du monde. Important carrefour de communications, la mégalopole indienne est également le premier centre économique de l'Inde.



Ambassador

Le climat chaud, humide pourrit tout, y compris les façades d'immeubles, récents. La circulation est démente. Se mélange rickshaw à pied ou à moteur, deux roues et charrettes de toutes sortes, camions, bus et voitures. Le parc voitures est presque essentiellement constitué d'Austin et d'Ambassador, les motos sont des Royal Enfield. Anglais à l'origine ces véhicules sont fabriqués par les Indiens ; les camions et les bus sont faits par Tatra, l'une des plus grosses sociétés indiennes. La Couleur dominante de tout ce qui roule est le noir

Le lendemain, nous prenons l'avion pour Madras, ville du sud-est de l'Inde, située sur la côte du golfe du Bengale et capitale de l'État du Tamil Nadu. Son port artificiel, l'un des premiers du pays, exporte principalement les produits de l'intérieur des terres : cuir, arachide, coton brut.

Située sur la côte sablonneuse de Coromandel, la ville est le centre commercial et industriel d'un arrière-pays qui vit des tanneries, des manufactures de textile et de la chimie. La ville abrite l'université de Madras (1857) et la cathédrale Saint-Thomas, présumée construite sur la sépulture de l'apôtre saint Thomas. Je trouve la ville plutôt sympathique.



Travaux des champs

Notre distributeur est le patron d'un des plus grands super marchés de la ville. Le magasin semble sorti d'un livre d'images du 19e siècle. Très british, aux décorations victoriennes, de grands ventilateurs de plafond brassent l'air d'un au rez-de-chaussée, entouré d'un balcon supporté par des Colonnes en fonte. Les présentoirs aux couleurs vives dessinent des allées qui s'étirent sur près de 100 m.

Dès le lundi nous rendons visite au client dans la presque île de Sri Ari kota. Les routes sont encombrées de piétons, d'animaux et d'une multitude de véhicules divers. L'accessoire de la voiture le plus utilisé est le Klaxon. Noyée dans cette foule hétéroclite. C'est un amas compact de bêtes et de gens que notre auto doit fendre pour avancer. Nous mettons la matinée pour faire une centaine de km.

Sur place, nous n'avons évidemment accès qu'au bâtiment où est installé notre système. Le reste du centre spatial étant classé « zone top secret ». Nous n'assurerons que l'année de garantie ; des ingénieurs indiens prendront la relève et je ne devrais plus entendre parler de ce système la garantie achevée.

Avec Michel et sa famille, nous visitons les temples hindous du sud de Madras, Kanchipuram, Mahabalipuram, Khajuraho et leurs fameuses sculptures érotiques.





Mahabalipuram

Hindouisme¹

L'hindouisme est l'une des principales religions du monde, non seulement par le nombre de ses adeptes (plus de 700 millions environ), mais aussi du fait de l'influence importante qu'il a exercée sur d'autres religions, et ce, depuis le début de son histoire attestée depuis 1500 av. J.-C.

De son côté, l'hindouisme a été influencé par ces mêmes religions, grâce à sa faculté d'absorber des éléments exogènes qui en fait un remarquable syncrétisme, conciliant une grande variété de croyances et de pratiques.

Le sous-continent indien a toujours été le théâtre d'un gigantesque brassage de civilisations et de croyances, ce qui a contribué autant que le fondement idéologique à l'élaboration d'un ensemble de doctrines englobant tous les aspects de la vie humaine et ne se réduisant pas à une simple idéologie.

Les principes fondamentaux

Dans l'hindouisme, les actes quotidiens sont plus déterminants que les croyances.

Il existe chez les hindous une uniformité de comportements alors qu'ils ont peu de croyances et de pratiques communes :

- La plupart récitent à l'aube les prières, mais rien n'est défini quant à la récitation d'autres prières.
- La quasi-totalité des hindous vénèrent Shiva et Vishnou, mais ils adorent également des centaines d'autres déités mineures qui peuvent être spécifiques à un village ou même à une famille.
- Le respect des brahmanes, des vaches, l'interdiction de consommer de la viande (tout particulièrement celle de bœuf), le mariage au sein de la caste (jati), et l'importance des héritiers mâles sont les seuls principes qui font l'unanimité.

¹ Mon désir d'en connaître un peu plus sur cette religion m'a entraîné à consulter différents ouvrages dont j'ai extrait et résumé de larges extraits. Larousse, Universalis, Wikipédia, le WEB...

Ainsi, chaque hindou perçoit un ordre qui donne sens et forme à son existence au-delà des contradictions apparentes.

L'hindouisme n'admet pas de hiérarchie doctrinale ou ecclésiastique, mais celle qui est inhérente au système social (inséparable de la religion) permet à chacun de trouver sa place au sein du tout.

1 — Les textes

Les Veda constituent un corps de référence pour tous les hindous.

Le plus ancien des textes est le Rig-Véda, rédigé en sanskrit. Ce texte fut composé au nord-ouest de l'Inde entre 1300 et 1000 av. J.-C., et comprend 1 028 hymnes qui furent transmis oralement jusqu'à nos jours.

Deux autres Veda l'accompagnent : l'Ayurveda (le livre des formules sacrificielles) et le Sama veda (recueil de liturgie et de chants religieux).

Un quatrième livre, l'Atharva veda (collection de charmes à caractère magique), fut probablement ajouté vers 900 av. J.-C. C'est à cette époque que naquirent les Brâhmana, textes sanskrits ésotériques² interprétant le rituel des prêtres et divers mythes.

C'est à partir de l'an 600 av. J.-C. que les Upanishad furent composés. Ce sont des méditations mystiques et métaphysiques sur le sens de la vie et la nature de l'Univers.

Les Veda, constitués des Brâhmana et des Upanishad, sont considérés comme des textes révélés (Shruti, « ce qui a été entendu ou révélation véritable »), dont aucune syllabe, ne peuvent être modifiés.

Le véritable contenu de ces recueils demeure inconnu à la majorité des hindous. L'ensemble des textes d'ordre pratique de l'hindouisme appartient à la Smriti, qui signifie « ce dont on se souvient ».

Il n'est pas interdit d'élaborer des variations, des réécritures ou de remettre en question la Smriti dans le cadre de la Shruti.

Deux grands textes épiques en sanskrit, le Mahabharata et le Ramayana font partie de la Smriti ainsi que les nombreux Purana.

Les Purana racontent la vie des dieux et sont composés de dix-huit Purana majeurs et de plusieurs douzaines de Purana mineurs, ainsi que de multiples dharma sâstra et dharma sutra (traités de lois sacrés) dont on cite fréquemment celui qui est attribué au sage Manu.



Les deux textes épiques sont élaborés à partir d'un certain nombre de légendes.

² Qui ne peuvent être compris que par des initiés

Le Mahabharata

Le Mahabharata ou « grand geste des Bharata » raconte la guerre opposant les frères Pandava — dirigés par leur cousin Krishna — à leurs cousins les Kaurava.

Le Ramayana évoque le voyage qu'entreprit Rama pour retrouver son épouse Sita, enlevée par le démon Ravana.

Ces histoires font partie intégrante d'une riche composition de récits d'aventures, de discours philosophiques, juridiques, géographiques, politiques et astronomiques, qui donnent au Mahabharata et au Ramayana, l'aspect d'une véritable encyclopédie.

S'il est impossible de leur attribuer une date exacte, le Mahabharata et le Ramayana furent certainement composés entre 300 av. J.-C. et 300 apr. J.-C. Ils continuèrent à évoluer pendant l'époque médiévale, même après leur traduction en langues vernaculaires indiennes (comme le tamoul et l'hindi).

Les Purana sont des recueils historiques et mythologiques rattachés à la tradition sacrée. Certains d'entre eux traitent de thèmes épiques. C'est le cas, par exemple, du Bhagavata-Purana qui conte l'enfance de Krishna, un sujet que n'aborde pas le Mahabharata.

On y trouve aussi des mythes, des cantiques, des préceptes moraux, spirituels et des rituels. La plupart d'entre eux sont voués à un dieu spécifique.

Alors que les Purana majeurs sont dédiés au culte de Shiva, de Vishnou ou à la Mère Divine, plusieurs Purana dits secondaires sont dédiés à Ganesha, à Skanda ou au Soleil.

Tout Purana comporte des exposés qui témoignent de leur lointaine origine : la création de l'Univers, son cycle de naissance et de mort, les dynasties des dieux solaires et lunaires, la généalogie des dieux et des saints hommes (Rishia) ainsi que le caractère éternel des pères fondateurs de l'espèce humaine.

2 — La philosophie

Cette littérature si riche expose une cosmologie complexe. Les hindous pensent que l'Univers est une grande sphère close, un œuf cosmique, à l'intérieur duquel se trouvent paradis, enfers et océans concentriques, ainsi que des continents avec l'Inde en leur centre.

L'entropie³ détermina l'histoire de l'Univers :

- après l'âge d'or ou Krita Yuga, suivent deux périodes intermédiaires d'affaiblissement du bien,
- puis apparaît le Kali Yuga (âge de fer et d'ignorance) dans lequel nous sommes actuellement.

Le temps de l'Univers est cyclique : à la fin de chaque Kali Yuga, l'Univers est détruit par le feu et les inondations, puis commence un nouvel âge d'or.

La vie humaine est également cyclique : après la mort, l'âme passe dans un nouveau corps, qu'il soit humain, animal, végétal ou minéral.

Ce processus ininterrompu de morts et de renaissances est appelé samsara (transmigration des âmes).

Cette nouvelle existence est déterminée par les mérites et les erreurs accumulés, conséquence de toutes les actions commises durant les vies antérieures, ou plus géné-

³ Grandeur qui permet de mesurer l'incertitude de la nature d'un message.

ralement de ce que les hindous appellent le karma qui est un principe de la philosophie hindoue.

Tous les hindous pensent que le karma résulte des actions passées. Il est possible d'en contrer les effets par des rituels, des pratiques expiatoires, d'en sortir grâce à l'expérience de la sanction et de la récompense, mais surtout par la libération (moksha) du processus global de samsara⁴, qui s'obtient par le renoncement à tous les désirs mondains.

Les hindous peuvent donc être répartis en deux groupes :

- ceux qui recherchent les récompenses sacrées et profanes durant l'existence (santé, richesse, enfants et une bonne renaissance)
- ceux qui cherchent à se libérer de l'existence prédéterminée.

Les principes du premier mode de vie furent énoncés dans les Veda et trouvent aujourd'hui leurs représentants dans les temples, la religion brahmanique et le système des castes.

La seconde voie, que recommandent les Upanishad, s'exprime non seulement par la pratique du renoncement (sannyasa), mais aussi par la recherche de l'idéal qui anime la grande majorité des hindous.

À l'aspect mondain de l'hindouisme correspondaient, à l'origine, trois Veda, trois castes (Varna), trois âges de la vie (ashram) et trois objectifs essentiels assignés à la vie des hommes (purusharthas).

Les buts et les besoins des femmes étaient en revanche rarement traités dans les textes anciens.

La répartition des trois premières castes (les brahmanes ou prêtres, les kshatriya ou guerriers et les vaishya qui représentaient le peuple) fut élaborée sur le modèle de la division tripartite de l'ancienne société indo-européenne, qui se perpétua dans la Grèce et la Rome antiques.

Une quatrième caste fut créée, celle des Shudra ou serviteurs, après l'installation des Indo-Aryens au Pendjab et leur avancée ultérieure le long de la vallée du Gange.

Les trois premiers âges de la vie ou ashram étaient :

- le brahmachari (période d'étude et de chasteté),
- le grihastha (vie active mondaine et familiale),
- le vanaprastha (retraite en forêt et détachement des préoccupations matérielles).

Au cours de leur existence, les hindous devaient s'acquitter de trois dettes :

- l'étude des Veda (due aux sages),
- procréation d'un fils (dû aux ancêtres),
- les sacrifices (dus aux dieux).

Ils avaient trois buts :

- artha (le succès matériel),
- dharma (l'attitude sociale juste),
- chamade (les plaisirs sensuels).

Peu après la rédaction des premiers Upanishad, lors de l'avènement du bouddhisme (VI^e siècle av. J.-C.), un quatrième ashram et un quatrième but lui correspondant furent ajoutés, à savoir : le renonçant ou sannyasi dont l'objectif était la libération totale.

⁴ Transmigration des êtres

Chacune de ces deux approches de la vie développa son système social propre et la métaphysique qui lui était liée.

La première approche :

Le système des castes et sa philosophie sous-jacente, le svadharma (« à chacun son dharma »), correspondaient à la voie mondaine.

Le svadharma consiste en la croyance que chaque individu naît pour accomplir un travail précis, se marier avec une personne déterminée, absorber tel type de nourriture et engendrer des enfants qui en feront autant.

Il est dit qu'il est préférable de suivre son propre dharma plutôt que celui d'un autre, même si le sien est bas ou répréhensible comme celui de la caste Harijan, ou intouchables.

La présence d'un intouchable était jadis considérée comme une souillure pour les autres castes.

L'objectif essentiel d'un hindou qui vit dans le monde est d'avoir un fils qui fera plus tard les offrandes aux ancêtres (la cérémonie de shrada).

La seconde approche :

La voie du renoncement est fondée sur la philosophie énoncée dans les Upanishad selon laquelle l'âme individuelle, ou atman, ne fait qu'un avec Brahman, l'âme universelle ou le dieu suprême.

Les hindous ont la certitude que celui qui réalise tout cela sera libéré du cycle des renaissances. C'est pourquoi la naissance d'un enfant est un obstacle majeur au salut.

De nombreux objectifs et idéaux de la voie du renoncement ont été intégrés dans la voie mondaine, particulièrement la notion de dharma éternel (sanatana dharma), un code éthique absolu et général qui englobe et transcende tous les autres dharmas secondaires et relatifs.

Pour les hindous, ahimsâs, ou la non-violence, est le principe fondamental du sanatana dharma. Il justifie d'ailleurs le régime végétarien même s'il ne garantit pas l'absence de violence physique à l'encontre des animaux et des hommes ou de sacrifices sanguinaires dans les temples.

Parallèlement au sanatana dharma, de nombreuses tentatives furent entreprises pour réconcilier les deux voies de l'hindouisme.

La Bhagavad-Gita nous parle de trois voies de réalisation spirituelle :

- La voie de l'action ou karma (qui désigne ici les actes rituels et sacrificiels),
- la voie de la connaissance ou Juana (la méditation sur le Dieu suprême recommandée par les Upanishad),
- la voie médiane, bhakti ou chemin de la dévotion et de l'amour pour Dieu : un idéal religieux qui transcende et mêle les deux autres voies.

Les récits épiques et certains des Upanishad abordent la notion de bhakti dans son ensemble, mais sa formulation complète n'apparaît que dans la Bhagavad-Gita.

Elle gagna de l'ampleur dans les poèmes en langues vernaculaires et les chants dédiés aux déités locales.

De cette façon, les hindous ont pu concilier monisme⁵ védantique⁶ et polythéisme védique.

Tous les dieux du panthéon qui sont dits saguna (« avec attributs ») sont sous l'égide d'un Dieu suprême dit nirguna (« sans attribut ») dont ils émanent.

C'est pourquoi la plupart des hindous adorent (voie de bhakti) des dieux qu'ils vénèrent durant les rituels (voie de karma) et qu'ils conçoivent (voie de Juana) comme des aspects de la réalité ultime ou le reflet visible de tout ce qui est illusion (maya).

3 — Les dieux

Bien que tous les hindous reconnaissent l'existence et l'importance d'un grand nombre de dieux et de demi-dieux, la plupart des pratiquants privilégient un dieu ou une déesse dont Shiva, Vishnou et la Mère Divine demeurent les plus populaires.



Shiva incarne tour à tour les aspects apparemment contradictoires du dieu des ascètes et d'un dieu qui prend l'apparence d'un symbole phallique (le linga).

Représentation de Shiva sous la forme de Nataraja, le « roi de la danse », début du XI^e siècle.

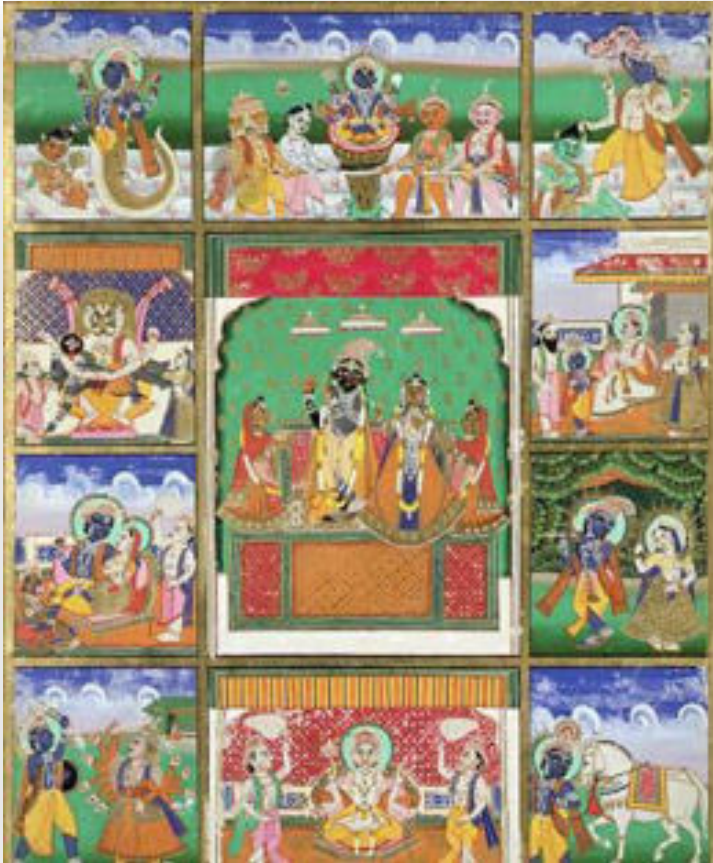
Il est la déité des renonçants et tout particulièrement des multiples sectes Shivaïtes qui l'imitent :

- les kapalika qui portent des crânes pour réactiver le mythe selon lequel Shiva décapita son père, Brahma l'incestueux, et fut condamné à porter ce crâne jusqu'à ce qu'il atteigne la libération à Bénarès,
- les pasupata, adorateurs de Shiva Pasupati, « le dieu des animaux »,
- les aghori, « ceux à qui rien n'est horrible »,
- les yogis qui mangent des ordures afin de prouver leur complet détachement vis-à-vis des plaisirs et de la souffrance.

⁵ Système qui considère que l'ensemble des choses peut être réduit à une substance unique.

⁶ Du sanskrit Veda, « connaissance » ; anta, « fin », l'une des six philosophies orthodoxes de l'hindouisme, dont l'intérêt porte principalement sur la connaissance du brahman, l'Être pur et suprême universel.

Shiva est aussi le dieu dont le phallus est le point central et sacro-saint de tous les temples shivaïtes, et de tous les foyers des adorateurs de Shiva. On raconte qu'il subit la castration et que son phallus désincarné donna lieu à un culte. Il semblerait que Shiva se soit aussi manifesté sur terre sous des formes variées tant humaines qu'animales et végétales. De nombreux lieux de pèlerinage locaux lui sont dédiés.



Les dix réincarnations de Vishnou

Vishnou est adoré en tant que dieu immanent et omniprésent (créateur de toutes choses selon ses adorateurs). De son nombril sortit un lotus qui donna naissance au créateur Brahma. Il créa l'Univers en séparant le paradis de la terre et le sauva à maintes reprises.

Il est également vénéré sous ses multiples incarnations (Avatar⁷) et l'iconographie nous le montre sous la forme :

- d'animaux (un poisson, une tortue, un sanglier),
- d'un nain (Vamana qui s'est transformé en géant afin de chasser le démon Bali hors de l'Univers),
- d'un homme-lion (Narasimha qui éventa le démon Hiranyakashipu),
- du Bouddha,
- de Rama « à la hache » (qui décapita sa mère lascive et anéantit la caste des kshatriya pour venger son père),
- de Kalki (le cavalier au cheval blanc qui viendra détruire l'univers à la fin du Kali Yuga).

⁷ Descente d'un dieu sur la terre pour la durée d'une vie humaine. L'avatar est identique au concept du Christ chrétien de l'incarnation, mais diffère de deux manières :

- un dieu hindou peut s'incarner à plusieurs endroits à la fois grâce à des avatars « partiels » (amshas), tandis que la forme principale dont est issu l'avatar reste « entière » et peut communiquer avec les formes « partielles ».
- Les avatars ne participent pas totalement aux souffrances humaines et ne perdent pas la connaissance et la puissance inhérentes à leur nature divine.

Les avatars de loin les plus populaires sont Rama (héros du Ramayana) et Krishna (héros du Mahabharata et du Bhagavata-Purana).



Radha et Krishna

Plusieurs déesses font aussi l'objet d'une grande dévotion. Elles sont parfois envisagées comme des aspects variés de Devi, la Mère Divine.

Dans certains mythes, Devi est la force créatrice (Shakti) qui pousse les dieux masculins à créer et à détruire.

Sous l'aspect de Durga, l'Inaccessible, elle tue au cours d'une grande bataille Mahisha, le démon-buffle

Sous celui de Kali, « la Noire », elle danse frénétiquement sur les corps de ceux qu'elle a tués et mangés, le cou orné d'un collier fait des crânes et des mains sanglantes de ses victimes.

La déesse est aussi vénérée par les shakta, dévots de Shakti, l'énergie féminine. Cette secte vit le jour au Moyen Âge en même temps que les adeptes du tantrisme.

Les cérémonies ésotériques du tantrisme comportaient des rites, durant lesquels on consommait des substances interdites, comme la viande, le poisson et le vin, et on accomplissait des actes sexuels prohibés.

Dans de nombreux cultes tantriques, la déesse est identifiée à la compagne de Krishna, Radha.

La déesse apparaît aussi sous des aspects plus paisibles : Lakshmi, la Douce, la docile épouse de Vishnou et déesse de la Fertilité, ou Parvati, la femme de Shiva et la fille de l'Himalaya.

Le célèbre fleuve Gange est considéré comme une divinité, l'une des épouses de Shiva et on le célèbre comme tel.

Saraswati, femme de Brahma, déesse de la Musique et de la Littérature, est associée à la rivière mythique Saraswati.

Nombre de déesses locales en Inde, comme Manasha, la déesse des Serpents au Bengale et Minakshi à Madurai, sont mariées à des dieux hindous alors que d'autres comme Shitala, déesse de la Variole, sont révérees séparément.

Ces déesses célibataires font peur, en raison de leurs pouvoirs violents et de leurs accès de colère imprévisibles.

Beaucoup de dieux mineurs sont intégrés au panthéon principal, identifiés aux dieux majeurs ou à leurs enfants et amis.



C'est le cas d'Hanuman, le dieu singe, qui apparaît dans le Ramayana comme l'assistant rusé de Rama lors du siège de Lanka,

ou de Skanda et Ganesha, tous deux fils de Shiva et Parvati. Skanda est le chef de l'armée des dieux et Ganesha, le dieu à tête d'éléphant vénéré par les marchands et les scribes, est imploré au début de toute entreprise parce qu'il écarte les obstacles.



4 — Cultes et rituels

Tous les dieux hindous font l'objet de cultes publics et de prières dans le cercle restreint des foyers. En raison des fondements sociaux, l'hindouisme comporte des cérémonies auxquelles tout hindou participe et qui sont essentiellement des rites de passage (samskara).

Les diverses étapes en sont : la naissance, le jour où l'enfant consomme pour la première fois une nourriture solide (riz), et celui où à deux ans, on lui coupe les cheveux, la purification de la jeune fille après ses premières menstruations, le mariage.

Diverses bénédictions accompagnent la grossesse, puis l'accouchement. Vient enfin les cérémonies funéraires (la crémation et si possible la dispersion des cendres dans une rivière sainte comme le Gange) et les offrandes annuelles aux ancêtres. De ces offrandes, la plus remarquable est le pinda, (une boule de riz cuit mélangé à des graines de sésame) offertes par l'aîné afin que le fantôme de son père puisse passer des limbes à une vie nouvelle.

Les rituels quotidiens, qui se déroulent devant un petit autel domestique, consistent, entre autres, en des offrandes (puja) de fruits et de fleurs. C'est généralement la femme qui en est chargée, car on considère qu'elle est plus à même d'intercéder auprès des dieux.

Elle les adresse aussi aux serpents locaux ou aux arbres, ou encore aux esprits mystérieux (bienfaisants ou malfaisants) qui errent dans son jardin, aux croisements des routes ou en d'autres endroits du village.

Des temples existent dans de nombreuses bourgades et les prêtres y officient toute la journée. Ils y font les prières au lever du soleil ; les bruits pour réveiller le dieu qui dort au sein du sanctuaire intérieur (le garbagriha) ; ils baignent, habillent et éventent le dieu ; ils l'alimentent et distribuent les restes de sa nourriture (prasada) aux fidèles.

Le temple est aussi un centre culturel où l'on chante, et lit des textes sacrés à haute voix (en sanskrit ou en langue vernaculaire), où l'on effectue les rites au coucher du soleil. Les dévots laïques peuvent assister à la majorité de ces cérémonies.

Dans certains temples, particulièrement ceux qui sont consacrés aux déités, comme le temple Kalighat dédié à Kali à Calcutta, des chèvres sont sacrifiées en des occasions spéciales. Les sacrifices sont perpétrés par un prêtre de basse caste en dehors de l'enceinte du temple.

Des milliers de petits temples locaux existent aussi. Certains se réduisent à une petite cavité en pierre contenant une effigie sans forme précise enveloppée dans une étoffe, ou à un édifice légèrement plus imposant avec un petit bassin pour les ablutions.

On trouve en Inde des temples très importants. Certains sites sont taillés dans la roche comme à Elephanta et à Ellora. D'autres sont sculptés dans de grands blocs monolithiques comme à Mahabalipuram. D'autres encore sont construits avec des pierres d'importation finement sculptées comme les temples de Bhubaneshwar, Madurai et Kanjeevaram.

Certains jours, habituellement une fois par an, on sort l'image du dieu de son autel central et on la présente dans l'enceinte du temple sur un magnifique char de bois sculpté (ratha).

De nombreux lieux sacrés (tirtha, littéralement « gué »), comme Rishikesh dans l'Himalaya ou Bénarès au bord du Gange, attirent des pèlerins de l'Inde entière. D'autres sont surtout fréquentés lors de festivals annuels.

Prayaga, par exemple, est le lieu sacré où les fleuves Gange et Yamuna se rejoignent à Allahabad. La foule l'envahit lors du festival de la Kumbha Mela qui a lieu chaque année en janvier ; tous les douze ans, un grand pèlerinage s'y déroule.

Des festivals sont célébrés dans l'Inde entière : Divali, le festival des lumières, qui a lieu au début de l'hiver ; Holi, le carnaval de printemps, au cours duquel les participants de toutes les castes se mêlent et dénouent leurs cheveux, puis s'aspergent mutuellement de jets d'eau colorée et de poudre rouge qui rappelle le sang des sacrifices.

5 — Histoire de l'hindouisme

Les pratiques et croyances de l'hindouisme ne peuvent être comprises hors de leur contexte historique. Bien qu'il soit impossible de donner une date précise aux événements, leur déroulement chronologique est très clair.



La civilisation védique ⁸

Une civilisation hautement développée prospéra vers 2000 av. J.-C. dans la vallée de l'Indus, autour des sites d'Harappa et de Mohenjo-Daro. Mais, lorsque les tribus indo-aryennes envahirent l'Inde vers 1500 av. J.-C., cette civilisation connut un sérieux déclin, aussi est-il impossible de savoir si les deux civilisations eurent ou non des contacts significatifs. De nombreux éléments propres à l'hindouisme qui n'existaient pas dans la culture védique (comme le culte du phallus et des déesses, le bassin situé dans les temples servant aux ablutions ainsi que les postures de yoga) peuvent néanmoins provenir de la civilisation de l'Indus.

Vers l'an 1500 av. J.-C., les Indo-Aryens s'installèrent au Pendjab apportant avec eux leur panthéon de dieux à prédominance masculine et une éthique guerrière simple et matérialiste bien que profondément religieuse. Les dieux du panthéon védique survécurent dans l'hindouisme tardif, mais ne furent plus l'objet de vénération. Ce fut le cas d'Indra, chef des divinités et dieu de la Tempête et de la Fertilité, d'Agni, dieu du Feu, de Soma, dieu de la Plante sacrée et intoxicante qui porte son nom ainsi que du breuvage sacrificiel qui peut en être extrait. Avant 900 av. J.-C., l'utilisation du fer permit aux Indo-Aryens de descendre dans la vallée luxuriante du Gange où ils connurent une civilisation et un système social plus élaborés. Aux environs du VI^e siècle av. J.-C., le bouddhisme commença à s'imposer en Inde et une période de plus de mille ans d'interactions fructueuses avec l'hindouisme débuta.

La civilisation hindoue classique

À partir de 200 av. J.-C. environ et jusqu'en l'an 500 apr. J.-C., l'Inde fut envahie par certains peuples du Nord, dont les Sakas (les Scythes) et les Kushanas s'avérèrent les plus influents. Pour l'hindouisme, ce fut une époque de grands changements, au cours de laquelle il définit ses contours et détermina son identité propre. C'est d'ailleurs à cette période que des récits épiques tels que les dharmasastra et les dharmasutra furent achevés. C'est sous la dynastie Gupta (320-480 environ), alors que l'Inde du Nord était dirigée par un seul et unique pouvoir, que l'hindouisme classique trouva son expression la plus haute : les lois sacrées furent codifiées, la construction des grands temples débuta, les mythes et les rituels furent insérés dans les purana.

Montée des mouvements dévotionnels

Après l'ère Gupta, l'hindouisme prit une forme moins rigide et plus éclectique. Le nombre de sectes dissidentes et de mouvements localisés géographiquement augmenta. À la même époque, les grands courants dévotionnels émergèrent. Bon nombre des sectes qui virent le jour entre 800 et 1800 existent encore en Inde.

⁸ Système religieux et social de l'Inde constituant une forme ancienne de l'hindouisme, caractérisé par une organisation sociale fondée sur une division en castes héréditaires.

XIXe et XXe siècles



Mohandas Gandhi

Au cours du XIXe siècle, d'importantes réformes furent entreprises sous les auspices de Ramakrishna, Vivekananda et des sectes de l'aryasamaj et du brahmosamaj. Ces mouvements essayèrent de réconcilier l'hindouisme traditionnel avec les réformes sociales et les idées politiques modernes.

Les leaders politiques nationalistes Aurobindo Ghose et Mohandas Gandhi tentèrent également d'extraire de l'hindouisme les éléments utiles à leurs objectifs socio-politiques.

Gandhi, par exemple, proposa son interprétation de l'ahimsa qui devint une résistance passive pour obtenir des réformes en faveur des intouchables et pour chasser les Anglais de l'Inde.

De la même façon, Bhimrao Ram-ji Ambedkar fit renaître le mythe des brahmanes déchus de leur caste et la tradition selon laquelle autrefois le bouddhisme et l'hindouisme ne faisaient qu'un, afin de permettre aux intouchables de regagner leur dignité personnelle en se « reconvertissant » au bouddhisme.

Parenthèse fermée sur l'Indouisme, nous allons à Hyderabad pour rendre visite à l'un de nos clients, une usine de fabrication d'ordinateurs où nous avons vendu et installé un Iris 80 dont nous n'assurons pas la maintenance. Nous en profitons pour faire un peu de tourisme dans les environs en compagnie d'un ami français de Michel installé à Madras et qui fait le commerce de peaux qu'il revend à de grands fabricants français tels que Vuitton.

C'est sur un de ces marchés spécialisés dans la vente des bijoux que j'achète pour Monique un collier de perles. C'est là où pour la première fois je fais connaissance avec une tradition très britannique et surprenante « The Early morning tea » : à l'aube, juste avant le lever du soleil, vers 6 h, on frappe à la porte de ma chambre pour m'apporter, en prélude au petit déjeuner, un thé !

Coignières (1975)



Jamet, Garet, Dumas, Marie Noël Espié & Laurent

Nous vivons maintenant à Coignières et je commence à aménager les combles. Premiers partages de vie avec nos voisins : Jamet, Rioux, Espié, Garet, Dumas, Lugnier, Mounoury. Nous avons tous des enfants, à peu près le même âge, les mêmes moyens financiers et les mêmes préoccupations. De très bonnes relations s'instaurent dès notre installation.

Les uns aident les autres, régulièrement nous nous recevons ; apéros, repas communs et cela sans que les autres envahissent les uns. Ensemble, nous montons un mur de soutènement chez les Dumas et nous installons un drain dans le terrain qui est derrière la maison des Garet.



Les grands travaux chez Les Dumas & les Garet

Les plus drôles de ces voisins seront sans doute les Monoury. Ils aiment la vie et sont d'une attachante spontanéité. Ils ont trois enfants deux fils et une fille et résistent difficilement aux tentations de la société de consommation. Il n'est pas surprenant de les voir partir faire les courses pour acheter de quoi se nourrir et de les voir revenir avec une nouvelle voiture. Jacky travaille dans une entreprise assez originale qui fabrique des cales pelables. Destinée à l'industrie métallurgique ces cales

permettent d'élaborer des pièces dont l'épaisseur est obtenue en décollant des couches métalliques extrêmement fines.

Yvette travaille à domicile et soude des composants électroniques sur des circuits imprimés pour une société installée à Rambouillet.

Courageux Jacky décide un jour de quitter son employeur pour s'associer avec un de ses collègues et monter leur propre entreprise de cales pelables. Au début, tout se passe bien, mais assez rapidement l'affaire périclité et Jacky réalise alors qu'il est seul devant la loi à assumer les dettes de l'entreprise. Les Monoury seront les premiers à quitter la placette, car obligés de vendre leur maison, ils partent s'installer près de Perpignan où ils possèdent une maisonnette en bord de mer. Incapable de payer leurs dettes, elle sera saisie et ils se retrouveront gérants d'un bar-restaurant qui marche très bien, mais dont les bénéfices servent à éponger les dettes qu'ils continueront de régler vingt ans après.

Alors que nous sommes à Coignières depuis plus de quatre ans, réalisant des travaux communs et prenant de nombreux apéros et repas communs, un jour, lors d'une réunion de travail alors que je travaille à la SEMS, je vois assis en face de moi Francis Lugnier.

- Que fais-tu là ?
- Et toi ?
- Je travaille !
- Moi aussi

Et c'est à cet instant que nous réalisons que nous travaillons pour la même société, lui au développement logiciel et moi au service après-vente...

Danielle, sa femme est institutrice et ils ont trois enfants, deux filles et un fils. Elle est originaire du Chesnay, pas très loin de l'endroit où ma tante Marie habitait.

La famille Dumas a trois garçons dont l'un, Frédérique, ne s'entend pas du tout avec Laurent. Philippe est dessinateur-projeteur industriel et Anne Marie travaille à Électricité de France. À notre arrivée à Coignières, elle sort d'une très grave maladie, car elle vient d'être opérée d'une tumeur au cerveau. Heureusement, tout rentrera dans l'ordre.

Philippe est le roi des distraits. Il prend le train tous les jours pour se rendre au travail. De temps en temps, il se rend à la gare en voiture. Un soir, il y trouve une de nos voisines. Très gentiment, il lui offre de la raccompagner et ensemble ils descendent à la gare de la Verrière, environ trois kilomètres de chez lui. Il avait simplement oublié que cette fois sa voiture était sur le parking de la gare de Coignières...

Issu d'une grande famille noble ses parents étaient les propriétaires d'une grande maison bourgeoise à Jose dans le Cantal. Il nous offre un jour d'y passer avec nos voisins, un week-end prolongé. Philippe fait donc le tour de la placette pour définir une date. Quelle n'est pas notre surprise de le voir réapparaître quelque temps après, car les seuls indisponibles à la date fixée étaient la famille Dumas l'un des enfants faisant sa communion solennelle.

Jean Plet est lui chef cuisinier au l'hôtel Meurisse à Paris. Il a ramené d'un de ses séjours au Japon une femme avec laquelle il a un fils David. Malheureusement, nous ne côtoierons cette femme que très peu de temps, car elle meurt dans les quelques années suivant notre arrivée à Coignières.

Jean est originaire du village et s'y est en partie élevé. Il y connaît donc beaucoup de monde. Suite à la mort de sa femme il se mettra en ménage avec la propriétaire du bureau de tabac Mme Duval elle aussi veuve. Nouveau drame, car quelques

années plus tard elle devait mourir d'un cancer du sein. Ne pouvant rester seul Jean se trouve une nouvelle femme qui se dit hôtesse de l'air. En fait, nous apprendrons plus tard qu'elle travaille à Air France, mais comme femme de service. Il aura avec elle une liaison tumultueuse. Un jour en rentrant du travail il constate que sa maison a été cambriolée. En fait après enquête de la gendarmerie il s'avère que c'est sa compagne qui a fait ses valises emportant avec elle quelques objets qui lui tenaient à cœur.

Jean Yves et Marie-Noël Espié sont originaires d'Albi. Ils ont trois enfants deux garçons et une fille. Catholiques pratiquants Marie-Noël, bénévoles au secours catholique s'occupe de « ses pauvres ». Jean Yves est informaticien. Nos enfants étant un peu plus âgés que les leurs ils ne comprennent absolument pas que nous ne puissions pas mieux contrôler les nôtres. Ce qui d'ailleurs changera avec le temps et le comportement de leur progéniture.

Nos voisins immédiats sont bretons. Yvon Rioux et sa femme ont une fillette, Anne. Ils se séparent peu de temps après leur installation à Coignièrès. La maison reste inoccupée pendant quelque temps et Yvon revient avec France qu'il épouse. Ils auront deux enfants Loïc et Gwénaëlle qui très amies avec la fille des Garets, Marie-Catherine ; elles passeront beaucoup de temps avec Monique.

Les Troquets sont à notre gauche. Elle se nomme Irène et lui Philippe, mais on ne l'appelle que Troquet. Ils ont un fils Olivier qui restera cloîtré dans la maison pendant plus d'un an. Philippe est incapable de faire quoi que ce soit de ses dix doigts, pas même passer la tondeuse, il travaille dans une entreprise de reprographie tenue par ses frères. Il finira par se faire licencié.

Charles et Line Garet ont trois enfants deux garçons et une fille. Charles est ingénieur travaux publics chef de l'agence SOCOTEC (contrôle de conformité) de Nanterre. Line était championne de patinage artistique. Elle donne des cours de gymnastique. Monique passera des jours à l'aider pour vider la maison bourgeoise que possédaient les parents de Charles à Provin.

Il y a aussi les Gasselin représentant de commerce ce qui lui vaut le surnom de purée « mousseline ». Ils ont deux enfants un fils et une fille.

En face de chez nous les Jamet. Elle est institutrice et lui travaille chez Thomson. Ils seront parmi les premiers à vendre leur maison et quitter notre petite communauté.

Roland et Christiane Talussier sont originaires des Landes. Roland est atteint d'une grave maladie cardiaque qui finira par l'emporter.

Voilà brièvement décrits les voisins de la placette avec lesquels nous avons des liens.

Je deviens membre du club cyclotouriste que vient de former François Dehecque, employé à la télévision française et qui habite les immeubles. Nous associons au club un marchand de vélo, Morvan, qui vient d'installer un magasin dans le petit centre commercial de Coignièrès et avec Jean Pierre Sevestre, Jean Louis Gloux, Daniel Fatoux et Michel Lambert, nous ferons des milliers de kilomètres.

Nous commençons modestement par de petites randonnées dans la campagne alentour qui se prête à merveille à ce genre d'activité. Nous sommes en bordure de la forêt de Rambouillet à quelques tours de roue de la vallée de Chevreuse et de celle de l'Eure. Tous les dimanches matin, nous nous rassemblons devant la boulangerie et nous partons pour des balades de 110 à 120 km. C'est ainsi qu'un soir rentrant d'une campagne d'affichage pour le parti socialiste en compagnie

de Philippe et Jean Louis Gloux, voulant coller sur la vitrine de la boulangerie le parcourt vélo du dimanche, je me prends les pieds dans une chaîne tendue pour condamner un passage piéton et me casse le poignet.

Sur le plan financier, les débuts de notre séjour à Coignières sont assez durs, car je gagne 5000 F et il nous faut rembourser 2000 F pour la maison. Cette période un peu difficile ne dure pas, car très rapidement ma situation professionnelle s'améliore et mon salaire aussi. En parallèle, l'inflation elle aussi progresse et comme les salaires sont indexés sur le coût de la vie, le prêt étant à taux fixe, les remboursements pour l'acquisition de la maison deviennent de plus en plus légers dans notre budget familial.

C'est en 1976 que ma mère tombe malade. Elle est hospitalisée et meurt pendant l'été, d'un cancer du foie, après une lente agonie de 3 mois au C.H.U. de Limoges. L'autoroute n'existait pas et je garde un souvenir pénible de cette période. Lors de l'une des nombreuses visites que nous lui faisons, mon père et moi, durant mes vacances d'été, je cherche à savoir ce qu'elle a, car nous sommes tenus dans la plus complète ignorance.

M'adressant à une infirmière celle-ci me répond — « Si elle n'avait pas tant bu... » C'est l'un de mes plus douloureux souvenirs. Je suis envahi par un sentiment de honte et d'injustice, car jamais je n'ai vu ma mère saoule et au moment où j'écris ces lignes je pense encore au manque de tact et à l'indélicatesse de cette d'infirmière.

Mon père est très affecté par la disparition de sa femme. Il mettra plusieurs mois à s'en remettre. Aujourd'hui, je comprends un peu mieux son désarroi...



Coignières le salon

La vie continue et à Coignières les travaux aussi. J'aménage deux chambres sous les combles et y installe une douche et des W.C. Je mets des survitrages sur toutes les fenêtres et portes-fenêtres et double les murs de placoplâtre avec isolant polystyrène. Dans le salon, j'installe une cheminée et colle des briques en placage sur le mur du fond.

Les résultats scolaires des enfants sont vraiment moyens. Laurent termine sa sixième et entre en 5e, Valérie est en primaire à l'école Bouvet de Coignières.

Une période difficile commence. En 1977 Camille entreprend à Draveil en région parisienne, des travaux chez Jacqueline Leblanc veuve et mère de Jacques Leblanc, mari de Bernadette (la sœur de Monique). Madeleine, se sentant délaissée par son mari dont les longues et fréquentes absences se multiplient, tombe malade souffrant d'un taux de diabète trop élevé.

Une certaine rivalité s'est installée entre Camille et son frère Julien, sans doute provoquée par l'attitude ambiguë de Jacqueline la mère du mari de Bernadette. Ils en arriveront presque à se fâcher. La santé de Madeleine se dégradant de plus en

plus, Fernand et moi décidons d'intervenir et allons voir Jacqueline à Draveil pour lui demander de prendre ses distances, de décourager Camille à venir si fréquemment, bref l'oublier un peu.

Intervention sans effet, mais vue avec le recul du temps cette intervention me semble aujourd'hui bien naïve ; elle était d'avance vouée à l'échec.

Madeleine est hospitalisée à Châteauroux début 78, elle refuse de s'alimenter et nous avons l'impression qu'elle se laisse mourir. Camille lui continue ses aller-retour à Draveil, semblant ignorer l'état critique dans lequel est sa femme.

Nous décidons de prendre Madeleine à Coignières et là, dès que nous lui faisons part de nos intentions, elle retrouve l'appétit.

Hélas, à Coignières sa santé ne s'améliore pas et pour Monique la tâche devient vraiment très lourde. Nous la garderons moins d'un an, puis nous la ramenons chez elle, rue Lamartine. Son état se dégrade et elle sera de nouveau hospitalisée. Elle s'éteindra mi 78 à l'âge de 65 ans.

Avec sa disparition, c'est vraiment toute une période de notre jeunesse qui part, une période de tendresse, de générosité, de simplicité, de joies aussi grandes que pouvait être le courage de cette petite vraie Bonne Femme. !

Souvent, nous évoquons ton souvenir et notre amour t'accompagne. Quelque part, Fernand conserve encore ton vélo...



Nous sommes toujours avec toi...

Le Liban (1974)

Oubliant peut-être un peu trop la famille, je me passionne pour mon travail et dépense mon temps sans compter effectuant de nombreux voyages.

La C.I.I. s'allie à Siemens et Philips pour donner naissance à la compagnie européenne : UNIDATA. Très rapidement, une gamme d'ordinateurs est mise sur le marché. Nous en vendons un en Syrie, un autre à Beyrouth.

Au Liban la situation politique se dégrade, car l'afflux de réfugiés palestiniens détruit l'équilibre gouvernemental, qui permettait à ce modèle de démocratie de fonctionner en tenant compte des différences ethniques et confessionnelles.



La guerre éclate entre les musulmans et les chrétiens et dégénérera ensuite pour se multiplier en luttes fratricides entre différentes factions chrétiennes, puis musulmanes.

Au début de cette guerre, qui devait durer 10 ans, les périodes de troubles étaient suivies de longues périodes d'accalmie pendant lesquelles la vie reprenait son cours. Le temps de remplacer les vitrines, de remettre les services publics en marche et de nouveau les canons et lance-roquettes reprenaient du service.

Beyrouth – près de la place des canons

Entre deux périodes de trouble, mais nous pensions la paix revenue, j'y fais un voyage en compagnie d'un ingénieur commercial argentin Bonacci réfugié en France travaillant pour François St Dizier.

Peu d'activité dans ce Beyrouth que nous avons connu hyperactif, le soir nous sommes les deux seuls pensionnaires de l'hôtel. Pour dîner, nous demandons quels sont les plats disponibles de la carte, « tous ! » répond le garçon. Nous passons commande et attendons près de deux heures l'arrivée du premier plat, nous comptons les autos mitrailleuses, tanks et autres véhicules blindés qui passent sur l'avenue du front de mer, devant laquelle nous sommes assis.

Le lendemain, nous prenons la route de Damas avec un chauffeur de taxi, véritable abruti qui risque notre vie à plusieurs reprises en ne s'arrêtant qu'au dernier moment face aux nombreux barrages militaires ou paramilitaires qui parsèment notre trajet.

Cette splendide route entre Beyrouth et Damas, commence au niveau de la mer et monte en 40 km à près de 4000 m d'altitude, pour ensuite redescendre et atteindre la plaine de la Bekaa.

Les barrages sont tenus tantôt par des milices chrétiennes, tantôt par des soldats syriens que nous ne savons d'ailleurs pas distinguer les uns des autres.



Beyrouth vue du mont Liban

Très belle route, car du haut du mont Liban nous découvrons, à nos pieds la ville de Beyrouth. Dès le col franchi, le paysage change pour laisser place aux cultures et plantations qui couvrent la plaine de la Bekaa large d'une quarantaine de kilomètres.

Au passage, nous nous arrêtons en son milieu pour admirer les imposantes ruines romaines de Baalbek. Visite quelque peu perturbée par l'armée syrienne qui campe au milieu des temples.



Le temple de Bacchus à Baalbek

Le grand temple du Soleil (49 x 88 m) et ses 58 colonnes corinthiennes. Le temple de Jupiter (69 x 35 m), également corinthien, est entouré d'un péristyle de 42 colonnes simples, avec 10 colonnes cannelées dans le vestibule.



Le temple de Bacchus, situé devant le temple de Jupiter, est en meilleur état. Enfin, le temple de Vénus, supporté par six colonnes de granit, est contigu au temple de Jupiter. Il subsiste également des vestiges d'une basilique chrétienne.

On connaît peu de choses sur les origines de Baalbek, mais de nombreux indices témoignent de son riche passé sous l'Antiquité : certains vestiges remontent sans doute aux Phéniciens.

La taille des pierres à la base des différents temples est impressionnante. Elle a donné naissance à de fabuleuses légendes impliquant des forces surnaturelles ne pouvant être qu'extra-terrestres.

L'une de ces pierres est encore sur les lieux de son extraction



Le nom de Baalbek, qui signifie « ville de Baal », est issu de l'ancien culte de la cité pour Baal, le dieu du Soleil. Les Grecs baptisent la ville « Héliopolis », la ville du Soleil. L'empereur Auguste en fait une colonie romaine et Trajan y consulte un oracle célèbre. La ville est saccagée par les Arabes en 748 apr. J.-C., puis pillée par le chef mongol Tamerlan en 1400. En 1759, un grand séisme dévaste les monuments de la ville, jusque-là épargnés.

La ville d'aujourd'hui, reliée à Beyrouth, à Damas et à Alep (en Syrie) par le train, est le centre urbain le plus important de l'est du Liban.

Nous nous arrêtons dans un monastère : Malula où nous sommes accueillis par les moines dans ce havre de paix niché dans la montagne du Golan, dominant Damas. Ils nous offrent sans que nous leur demandions de partager leur repas.



Malula Chez les Moines (à droite Bonacci)

Avec regret nous quittons les lieux et reprenons la route qui remonte les pentes du Golan, franchit un col pour arriver sur un plateau où est situé le poste-frontière.



Le col et le poste-frontière syrien

La Syrie (1974)



Damas vue de la fenêtre de ma chambre à l'hôtel Méridien

Nous suivons une vallée verdoyante au fond de laquelle coule une rivière et atteignons Damas dans la soirée

Bien des villes moyen-orientales donnent l'impression d'être soit en ruines, soit en cours d'achèvement. C'est le cas de Damas.

Nous avons l'impression d'être plongés au cœur des États-Unis des années cinquante, tant sont nombreuses ces immenses voitures américaines du type de celles qui circulaient à Châteauroux lorsque les Américains étaient installés à la base de la Martinerie. Quelques-unes en très mauvais état, mais pour la majorité d'entre elles ces voitures pourraient encore faire le bonheur de bien des collectionneurs européens.

Nous avons un client à Damas : le centre de mobilisation de l'armée. Pour en faire l'installation et la maintenance, j'ai recruté un technicien marocain qui est résident le temps de la période de garantie.

Mon choix s'avère judicieux, car cet endroit est particulièrement secret et le fait d'avoir un arabisant facilite les contacts.

Très compétent calme ayant une approche très commerciale, il réussit parfaitement à satisfaire un client pourtant difficile.

Je lui fais entièrement confiance et cette confiance est réciproque. Il devait m'offrir lors d'une de mes visites, un coffret à bijoux en marqueterie que Monique utilise toujours.



Je garde de très bons souvenirs de Damas. Les souks avec en leur cœur la mosquée des Omeyyades sont vraiment des lieux exceptionnels.

La mosquée des Omeyyades

Les Omeyyades, ¹

Ou Umayyades (en arabe Umawi), dynastie de califes arabes, fondée par Mu zawiya descendant d'Omeya, membre du même clan que Mahomet, qui régna sur l'empire musulman de 661 à 750 puis de 756 à 1030, sur l'Espagne. Bons administrateurs, grands conquérants, les Omeyyades furent aussi de remarquables bâtisseurs qui développèrent l'urbanisation.

Le centre de la puissance des Omeyyades et le siège de leur califat se situaient en Syrie, et leur cour se trouvait à Damas. Grands bâtisseurs, les Omeyyades élevèrent de nombreux monuments dans les villes de leur empire : le calife omeyyade le plus connu est probablement Abd al-Malik (685-705), qui construisit le dôme du Rocher, à Jérusalem, fit frapper la première monnaie musulmane et inaugura l'utilisation de la langue arabe dans les affaires de l'État. La Grande Mosquée de Damas (édifiée sur l'ancienne basilique byzantine Saint-Jean) et la mosquée al-Aqsa de Jérusalem sont des constructions omeyyades, et les ruines d'un certain nombre de leurs palais et pavillons de chasse subsistent toujours dans le désert de Syrie.

Il m'arrive d'y passer un week-end (jeudi après-midi & vendredi), car mes rendez-vous sont samedi ou dimanche. Je passe des heures à regarder travailler les artisans.

Les menuisiers utilisent des tours à bois qui fonctionnent mus par une sorte d'arc auquel ils impriment un mouvement de va-et-vient et dont la corde s'enroule autour d'une poulie sur laquelle est fixée la pièce à élaborer.

Les ferblantiers qui étament dans le fond de leurs échoppes toutes sortes de gamelles ; j'achète un jour un plat rond en cuivre retouché sous mes yeux par l'un de

¹ Encyclopédie Universalis

ces artisans à qui on avait amené un plateau ancien en cuivre, incrustés de motifs et dont la circonférence était oxydée.

Les bourreliers qui fabriquent sacoches, ceinturons en taillant dans des peaux sortant des tanneries toutes proches.

Les bijoutiers conçoivent toutes sortes de parures et travaillent de l'or dont la composition est différente des normes européennes et dont le poids en carats est quelquefois très peu élevé.

Les tisserands qui sur des métiers sans âge tissent ces célèbres broquards de damas, tissus aux motifs compliqués à fils d'or entrelacés.

Les souffleurs de verre qui font fondre des canettes de bière ou des bouteilles d'eau de différentes couleurs, dans des fours rudimentaires pour en faire des vases, des verres, des saladiers, des carafes... (j'en ai ramené une série de petits verres à digestif)

J'ai bien souvent admiré l'opportuniste des Japonais qui construisent de petits camions qui semblent conçus pour se faufiler dans les ruelles tortueuses de ces immenses labyrinthes que sont ces souks moyen-orientaux.



Une vie intense anime ces lieux et nous sommes loin des super marchés. Les commerçants sont groupés par spécialité, les marchands d'épices aux étalages toujours spectaculaires par leurs couleurs, mais aussi les marchands de légumes aux pyramides savamment élaborées de fruits et de légumes divers.



Au plus profond de ces souks dans lesquelles j'aime me perdre, à aucun moment je n'éprouve un sentiment d'insécurité. L'accueil que me réservent ces gens est toujours chaleureux et lorsque je reste suffisamment longtemps à observer un artisan, il est fréquent qu'il m'invite à boire ce délicieux thé à la menthe ou café dit « turc ».

Indonésie (1978)

J'ai d'excellentes relations avec le patron de l'équipe commerciale, François St Dizier et mon équivalent sur la zone Jacques Boulet avec qui nous formons une équipe vraiment homogène. Nous essayons de développer nos activités sur l'Extrême-Orient en trouvant de nouveaux distributeurs. Je suis impliqué dans l'établissement des nouveaux contrats et participe à toutes les négociations. C'est ainsi que je fais plusieurs voyages en Inde et un voyage en Indonésie.

Comme très souvent lorsque j'arrive dans un endroit pour la première fois je ne connais rien de l'histoire du pays. C'est au terme d'un voyage de plus de 12 heures et après plusieurs escales (une aux émirats, l'autre en Inde) que l'avion atterrit à Djakarta. Au premier coup d'œil, la ville me semble mieux organisée que les capitales arabes auxquelles je suis habitué.



Jakarta vue de ma chambre d'hôtel

C'est dans les couloirs de l'hôtel que je découvre les premières images du pays. Affichés aux murs les cartes d'îles aux noms évocateurs, Bali, Bornéo, Java, Sumatra... des noms qui me rappelles les films présentés à l'Eden-Palace d'Argenton-sur-Creuse lorsque nous étions au collège par l'explorateur Mahusier sur les coupeurs, réducteurs de têtes.

Je découvre ainsi dans la documentation mise à ma disposition dans la chambre d'hôtel que l'Indonésie est composée de plus de 13600 îles dont près de la moitié sont inhabitées. Son territoire s'étend d'est en ouest sur plus de 5000 km¹.

Le pays arrive au quatrième rang mondial avec une population de plus de 250 millions d'habitants dont près de la moitié vivent à Java.

La liberté de religion est garantie par la Constitution. L'islam est pratiqué par plus de 85/100 de la population. Parmi les autres groupes religieux, on compte plus de 17 millions de chrétiens, surtout des protestants, et plus de 1,5 million de bouddhistes, dont la plupart sont d'origine chinoise. L'hindouisme, supplanté par l'islam, est demeuré très présent à Bali.

L'Indonésie est une république constitutionnelle. Elle a proclamé en 1945 son indépendance vis-à-vis des Pays-Bas, qui à leur tour ont reconnu la République fédérale indonésienne (RIS) en 1949.

L'année suivante, le système fédéral est aboli et le pays devient une république unitaire. Trois Constitutions provisoires ont défini la forme du gouvernement d'Indonésie. La première a été proclamée en 1945, la deuxième publiée en février 1950 et la troisième votée par la Chambre des représentants en août 1950.

¹ Encyclopédie Universalis

En 1959, la Constitution de 1945 est rétablie par décret présidentiel. Ses idéaux sont définis par la philosophie du Pancasila ou Cinq Piliers, à savoir la croyance en Dieu, l'humanisme, le nationalisme, la souveraineté du peuple et la justice sociale.

Pour ce premier voyage, je suis en compagnie d'un ingénieur commercial François Parisot. Nous rencontrons un industriel qui propose de devenir notre représentant dans cette partie du monde. Nos premières réunions ont lieu à Jakarta, puis de poursuivent à Bandung, une centaine de kilomètres à l'ouest où nous nous rendons en voiture.



Durant ce court déplacement, je découvre pour la première fois les magnifiques paysages de rizières plantées en terrasses à flanc de colline. Nous nous arrêtons à mi-chemin pour visiter une propriété qui appartient à notre futur distributeur.

Propriété de notre futur distributeur entre Jakarta & Bandung

La végétation est luxuriante. Favorisée par un climat chaud et humide certaines plantes que nous trouvons chez nous dans des pots de fleurs poussent en pleine nature et atteignent des tailles impressionnantes. Le relief est très montagneux, mais il n'y a pas de zone sans habitation.

La nature est exploitée dans ses moindres recoins. La plus petite parcelle est cultivée et quelquefois même les bas-côtés de la route sont plantés. Il y a du monde partout, mais sans déga-ger cette impression de surpopu-lation que donnent certaines ré-gions chinoises que je devais con-naître un peu plus tard.



Nous séjournons dans un hôtel situé au pied d'un volcan encore en activité et dont la piscine est une piscine d'eau naturellement chaude et sulfureuse.

Nous y passons le week-end pendant lequel nous descendons dans le cratère du volcan.



**Vers Bandung dans les sources chaudes
François Parisot et moi**

De retour à Jakarta nous visitons un parc qui reconstitue la géographie ethnographique et physique du pays.

Une reconstitution à l'échelle, présente sur un lac artificiel, la multitude d'îles qui compose le pays. Tous les types de constructions indigènes y sont représentés en grandeur nature ainsi que de nombreux ustensiles et objets utilisés dans les différentes cultures.

Dans le pays, on parle plus de cent langues, l'officielle étant le « bahasa indonesia ». Cette langue, qui appartient au groupe des langues malayo-polynésiennes, est très proche du malais.



Les nuages tropicaux que nous traversons lors de notre voyage retour sont impressionnants, mais je ne me souviens pas d'avoir été secoué. Comme au voyage aller la compagnie d'aviation KLM qui nous transporte, fête ceux de leurs passagers qui pour la première fois passe l'équateur

Chine (1979)

Contraint d'accepter un adjoint M.Chamontin, Jean Claude Juglet modifie son organisation. Ce nouvel organigramme ne change pas grand-chose pour moi, car le nouvel arrivant vient de la fabrication, ne connaît pas l'après-vente et surtout ne parle pas un mot d'anglais ce qui lui interdit presque toute intervention sur mon secteur. De plus, il n'a pas vraiment su s'attirer la sympathie de François St Dizier.

Mon père à la suite d'un accident dont il est témoin en sortant du Pont chrétien, sur la route de Chasseneuil, subit un grave malaise cardiaque dont il ne se remettra que péniblement.

La détresse dans laquelle il se trouve et la situation familiale de ma sœur qui ne s'entend plus très bien avec son mari Jacky Blondeau, nous incitent à le prendre avec nous à Coignières.

Deuxième épreuve pour Monique, mais il est vrai un peu moins pénible, car mon père ne pose pas les mêmes problèmes d'incontinence que la mère de Monique. Il se fait aussi discret que possible, mais je pense, avec le recul, qu'il a certainement souffert de cette situation de dépendance.

Notre docteur M.Bouchara suit l'évolution de son état et nous devons plusieurs fois l'hospitaliser à Rambouillet.

Courant 1978, le ministère du Commerce et de l'Industrie organise une mission française en Chine. Sans en informer Chamontin, François Saint-Dizier me met sur la liste d'obtention des visas avec Bienvenue et Jean Parent deux ingénieurs logiciens.

Cette mission regroupe plusieurs industriels de l'électronique avec pour objectifs de promouvoir le savoir-faire français et bien sûr de signer quelques contrats. C'est ainsi que j'ai l'occasion de côtoyer l'inventeur de la micro-informatique, créateur de la société R2E qui dès 1973 a développé le Micral premier Micro-ordinateur à être commercialisé.

En effet, les micro-ordinateurs ont été conçus au début des années 1970, sous l'impulsion du développement des microprocesseurs et de la micro-informatique en général. L'histoire de la micro-informatique retient généralement le Micral de la société française R2E comme le premier micro-ordinateur entièrement assemblé et commercialisé en 1973 ; mais c'est l'Altair de la société américaine MITS Electronics, sortie à la fin de l'année 1974, qui déclenche la révolution de la micro-informatique. Dès lors, les micro-ordinateurs se succèdent (Apple I et II, Commodore PET, Tandy TRS-80, IBM PC et Macintosh) et connaissent d'importantes améliorations de leurs performances.

Mao mort en septembre 1976, en février 1979 c'est la « Bande des quatre » qui est au pouvoir. Cercle informel de radicaux groupé autour de Jiang Qing, l'épouse du dirigeant chinois Mao Zedong. Le terme de « Bande des quatre » trouvé par les adversaires du groupe, qui comprend essentiellement Yao Wenyuan, Wang Hongwen et Zhang Chunqiao.

Nous partons en février pour la chine. Après plus de 12 heures d'avion, nous arrivons à Pékin au petit matin où nous sommes accueillis par une délégation du gouvernement chinois. L'aéroport est assez loin de la ville. Il fait très froid et une mince couche de neige couvre le sol. Par une route bordée d'arbres, nous traversons une campagne plate, parsemée de petits groupes de bâtiments. Puis la densité des constructions augmente et nous arrivons dans une ville où les maisons n'excèdent pas un étage.

Pékin (en chinois, Beijing), ville et capitale politique de la République populaire de Chine, est situé à la limite septentrionale de la plaine de la Chine du Nord, à 110 km au nord-ouest du golfe de Bohai. Fondée il y a plus de deux mille ans, capitale de la Chine depuis presque sept cents ans. Véritable mégapole (ville géante), elle constitue une municipalité autonome placée sous l'autorité directe du gouvernement central.

Nous découvrons une agglomération aux larges avenues sans boutique, des resau petites maisons grises avec courette entourée d'un mur, sans vitrine dans lesquelles circulent des milliers de vélos. Seuls quelques voitures officielles et des véhicules militaires fendent cette marée cycliste, il n'y a ni transport en commun ni taxis.



**Une avenue de Pékin en 1979 -
dazibao (journal à grands caractères)
&
le garage à vélo**



Pékin en2020

L'odeur de Pékin est inhabituelle, car le peu de véhicules à moteur fait que le parfum dominant est celui de la fumée dégagée par la multitude de poêles à charbon.

Les vélos par centaine s'entassent progressivement aux feux rouges, qui lorsqu'ils deviennent verts, libèrent une horde de pédalante.

Il n'y a que très peu d'hôtels, le nôtre est situé derrière la place Tian Anmen, près du quartier des antiquaires. Nous n'avons pas le choix, car nous sommes comme assignés à résidence. Le faible nombre d'étrangers en Chine est sous étroite surveillance.



La cour de notre hôtel à Pékin

C'est un hôtel confortable propre, mais rustique. Nous disposons d'une chambre individuelle avec douche et w.c.. Il n'y a pas de réseau de télévision en Chine à cette époque et le téléphone n'est relié qu'au standard de l'hôtel sans accès au réseau extérieur.

Nous n'avons aucune maîtrise de notre emploi du temps. Chaque matin, un minibus officiel vient nous chercher pour conduire la délégation dans les locaux du ministère de l'Industrie. Là, nous nous séparons pour présenter nos sociétés respectives et leurs activités. Je parle de la maintenance, devant une assistance composée d'une trentaine de personnes.

Un interprète traduit du français au chinois en temps réel. De nombreuses questions me sont posées sur tous les domaines de l'activité après-vente : pré-installation, installation, formation, logistique, utilisation des machines, contrats, relation avec les clients, documentation technique, dépannage.

Heureusement que je possède une bonne connaissance de mon métier et maîtrise tous les aspects de l'activité de maintenance. Je m'en sors assez bien, car apparemment mes interlocuteurs chinois sont à un niveau proche de zéro pour toutes les questions relevant de l'environnement d'un ordinateur.

Lorsqu'ils en ont assez, qu'ils ont besoin de temps pour constituer de nouvelles équipes, où que nos questions deviennent un peu trop pressantes, ils nous font découvrir les trésors touristiques de Pékin.

La monnaie que nous avons échangée à notre arrivée est une monnaie qui n'est utilisée que par les étrangers.



Le ticket d'entrée au Palais d'Été recto



Le ticket d'entrée au Palais d'Été verso





Vues de Pékin



La place Tian Anmen



**De gauche à droite Parent, Bienvenu et moi dans
la Cité Interdite**

La cité Cité interdite, l'un des plus grands palais impériaux, construits à Pékin entre 1407 et 1420, sous la dynastie des Ming.

La Cité interdite a été édiflée au cœur de la capitale Ming, sur les ruines du palais mongol de Kubilaï Khan.

Lorsque Yongle, troisième empereur Ming, transfère sa cour de Nankin à Pékin, il choisit cet emplacement pour y construire son palais. À la chute des Ming, en 1644, la dynastie mandchoue Qing décide de l'occuper plutôt que de bâtir une nouvelle résidence.



La Cité est dite « interdite », car seuls les fonctionnaires attachés à la cour, les eunuques, les membres de la famille impériale et les domestiques peuvent y pénétrer.

Contrastant avec la finesse des architectures Tang et Song, la Cité interdite se présente comme un ensemble de constructions robustes, bâties suivant une composition rigoureusement symétrique, autour d'un axe nord-sud qui s'étend jusqu'à la ville intérieure, centre administratif de la dynastie Ming.

Le palais reprend, à une échelle monumentale, le plan des maisons chinoises traditionnelles : des pavillons ordonnés autour de plusieurs cours successives, comportant les salles de réception à l'avant, les appartements à l'arrière et les pavillons secondaires à l'est et à l'ouest.

De larges douves et une muraille rouge, haute de 10 m, protègent la Cité. Cette enceinte délimite un domaine de 72 ha, accessible depuis des portes percées aux quatre points cardinaux, les deux principales étant situées au sud et au nord, suivant le grand axe de la ville.



Sur cette ligne centrale se succèdent trois larges cours. La première est baignée par la rivière aux Eaux d'or qui serpente sous cinq ponts de marbre blanc. À l'extrémité

de la cour s'ouvre la porte de l'harmonie suprême permettant d'accéder à la cour extérieure, centre politique de la Cité qui abrite également les trois grandes salles d'apparat. Plus au nord, la cour intérieure dessert les appartements de l'empereur et les jardins. L'édifice le plus remarquable de la Cité interdite est certainement le premier palais d'apparat, ou salle de l'harmonie suprême, haute de 28 m, symbole du pouvoir impérial où se déroulaient les grandes cérémonies. Ses trois terrasses de marbre blanc supportent — sur vingt-quatre colonnes — la double toiture de tuiles vernissées jaunes. Les colonnes centrales, à l'intérieur, sont dorées, tandis que les colonnes latérales sont laquées de rouge. Le plafond à caissons présente un riche décor peint en bleu et vert.

La Cité interdite a abrité la famille impériale jusqu'en 1924, c'est-à-dire douze ans après l'abdication du dernier empereur, Puyi.

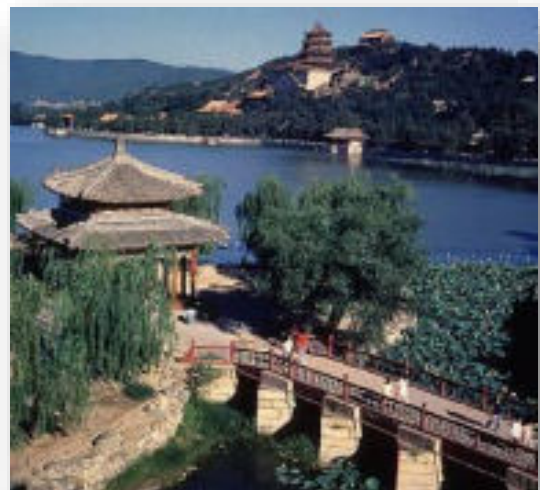
Le temple du ciel, situé au sud de Pékin, le temple du Ciel, ou Tian tan, qui fut édifié en 1420, sous la dynastie des Ming.



Il s'élève au milieu d'un parc de 260 ha entouré d'un mur de 6,4 km. Il est surtout connu pour le Huangqiong Yue, ou Voûte céleste impériale, édifice circulaire couvert de tuiles bleues, d'une hauteur de 9,5 m, qui symbolise l'Univers.

Le palais d'été et son parc

situés à 10 km de Pékin, le palais d'Été se composait au XVIII^e siècle d'un grand nombre de bâtiments. Il était alors surnommé le « jardin de la Prudence et de la Clarté ». En grande partie détruit par les Occidentaux en 1860, il fut reconstruit par l'impératrice Cixi en 1888 qui le nomma « Jardin d'où l'on cultive la concorde ». Il surplombe le lac Kunming et comprend de nombreux palais, pavillons et galeries.



Nous prenons le train pour voir :

Le tombeau des Mings



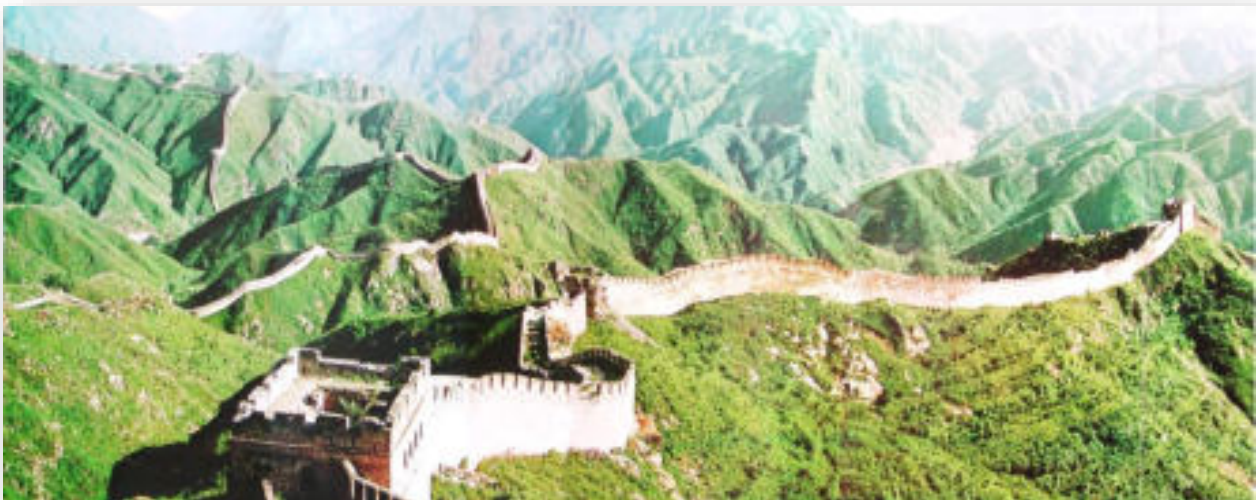
Pour s'assurer l'éternité et un voyage sans risque vers l'au-delà, les souverains et leurs fonctionnaires se faisaient bâtir et décorer des tombeaux somptueux en forme de fosses, dont beaucoup demeurent inviolés. De la vaisselle de bronze ouvragée, des armes, des jades sculptés et des objets de céramique étaient placés près du cercueil ; ils assuraient confort et protection dans l'autre monde.

Les murs de la chambre funéraire étaient décorés de scènes peintes ou sculptées représentant des légendes populaires ou des activités de la vie quotidienne. Les travaux archéologiques qui se sont intensifiés en Chine depuis 1950 ont mis au jour des trésors d'objets antiques.

La grande muraille ;

Dans le nord de la Chine, la Grande Muraille s'étend, sur plus de 6000 km, depuis le golfe du Bohai à l'est, jusque dans la province du Gansu à l'ouest.

La grande muraille aux environs de Pékin



Destinée à empêcher les incursions barbares venues du Nord, elle fut commencée sous la période Chunqiu (VIIIe-Ve siècles av. J.-C.) de la dynastie Zhou, continuée par Qin Shi Huangdi (221-210 av. J.-C.) et terminée sous les Ming (XIVe-XVIIe siècles apr. J.-C.). Elle comporte une tour tous les 200 m elle mesure entre 3 et 8 m de haut.

Jamais je n'aurai imaginé, alors âgé d'une dizaine d'années, face à la carte de Chine affichée sur le mur de l'école du Pont-Chrétien, qu'un jour je marcherai sur cet interminable mur qui, paraît-il, est visible des satellites qui se promènent dans l'espace.



À Pékin (derrière Tien Anmen)

Pékin est une très grande ville construite à plat, notre rayon d'action est limité par nos talents de marcheur heureusement nous résidons au cœur de la ville et passons beaucoup de temps dans le quartier des antiquaires. Nous sommes étonnés par la dextérité des Chinois à manipuler les bouliers qui remplacent ici les caisses automatiques inexistantes¹.

Notre séjour durera près de trois semaines pendant lesquels nous sommes totalement au service et à la merci de nos hôtes, placé sous la tutelle d'un interprète qui ne nous lâche jamais.



Nous visitons une usine chinoise et nous sommes invités par le ministère de l'Industrie à un banquet auquel est invité une délégation de l'ambassade de France.

Un soir, nous assistons à une représentation de l'opéra de Pékin. Soirée surprenante où nous ne comprenons pas grand-chose, mais où nous constatons tout l'intérêt que portent les Chinois pour ce spectacle. Combinant musique, danse acrobatique et costumes flamboyants, l'opéra de Pékin fait le récit d'histoires tirées du passé historique et du folklore chinois. Dans une gestuelle abstraite et symbolique, riche en

¹ Je relis ce texte en 2017 et réalise qu'en 1978 les calculatrices n'existaient pas

contenu dramatique, les comédiens, chanteurs, danseurs, clowns et acrobates incarnent des personnages du monde héroïque, divin et animal, souvent mis en scène dans des exploits guerriers. Les maquillages traditionnels, proches du masque, et les costumes élaborés permettent à un public bien informé d'identifier sans hésiter les personnages.



Notre délégation étant l'une des premières délégations étrangères reçut en Chine depuis la mort de Mao nous sommes très officiellement invités par Monsieur l'Ambassadeur de France.

J'ai le sentiment en regardant vivre ces Chinois de voir un peuple qui certes n'est pas riche, mais qui vit relativement bien. À aucun moment, je n'ai vu de mendiant ou de gens misérablement vêtus. Il est vrai que l'uniforme Mao que tous portent normalise de façon surprenante la foule que je côtoie.



**François St dizier, moi et Menu
en attente dans le hall de l'hôtel**



Nous prenons tous nos repas à l'hôtel, ou nous mangeons une cuisine qui sans être extrêmement raffinée est cependant bonne. Un jour en ayant un peu assez du thé nous commandons une bouteille de vin. Déçu nous ne renouvelerons pas l'expérience.

Nous marchons donc beaucoup, car Pékin est une ville très étalée. Nous sommes intrigués par le spectacle de la rue et adorons nous perdre dans ces ruelles ancestrales aujourd'hui probablement disparues

Le régime chinois²

Le régime chinois est une démocratie populaire à parti unique et d'inspiration marxiste-léniniste. L'avènement de la République populaire en 1949 a introduit un changement profond dans les institutions. Depuis, le pays a élaboré quatre Constitutions. La première (1954), calquée sur la Constitution de l'URSS de 1936, fut la plus stalinienne et la plus totalitaire.

Deux autres lui succédèrent en 1975 et 1978 alors que nous y étions. Plus tard en 1982, une nouvelle constitution fut acceptée, plus conforme aux nouvelles orientations du régime, et comportant 138 articles répartis en 4 chapitres. Néanmoins, son préambule indique que le régime politique de la Chine reste une dictature du prolétariat conduite par le Parti communiste et reposant sur un front uni pouvant inclure des partis démocratiques.

En 2006, devenue puissance nucléaire, cette Chine est en passe de dominer le monde. Elle se développe d'une façon spectaculaire, enregistrant chaque année une croissance à deux chiffres.

Elle exploite une population de travailleurs qu'elle maintient dans un état de misère et d'asservissement extrêmes. Elle dispose ainsi d'une main-d'œuvre bon marché, dont le Régime gouvernemental contrôle les flux migratoires campagne/ville/campagne, en faisant monter ou descendre les revenus agricoles.

Peu exigeante sur les conditions environnementales (écologiques ou sécuritaires) et sans égard pour l'aspect social et humain, elle inonde les marchés occidentaux de produits bon marché provoquant ainsi de nombreuses délocalisations affectant non seulement l'Europe et les États-Unis, mais aussi les pays du tiers monde qui face à cette main-d'œuvre quasi gratuite et qualifiée, perdent leur compétitivité.

Notre mission terminée nous quittons Pékin pour Canton (Gang zou). Nous passons un après-midi et une nuit à Canton ; nous visitons le marché où sont à vendre chats et chiens, vivants ou morts, écorché ou non...



Nous dînons dans un restaurant qui ne propose que des serpents accommodés de différentes façons. Avant de nous mettre à table, nous choisissons dans une vitrine celui que nous voulons déguster.

Le restaurant spécialisé dans l'accommodation des serpents.
(F.Parisot, moi, Menu, F.St Dizier)

² Wikipédia — Notes personnelles – Encyclopédie Universalis

Pour la première fois, j'y découvre ces étonnants échafaudages de bambous, montant à d'impressionnantes hauteurs. Un peu plus tard, je passerai du temps fasciné par le spectacle du démontage de l'un de ces échafaudages d'un immeuble d'une cinquantaine d'étages, à Hong Kong. Admirant le ballet des ouvriers armés d'un cutter, virevoltant de bambou en bambou et provoquant une pluie continue de perches qui dès qu'elles touchent le sol sont triées par longueur en prévision d'une utilisation ultérieure.

Échafaudage de bambous



Le lendemain, nous prenons le bateau qui descend la Pearl River, bras de mer entrant dans les terres sur plus de 150 km et nous quittons la Chine pour débarquer à Hong Kong territoire encore administré par les Britanniques (on n'évoque pas encore le rattachement à la Chine de cette enclave anglaise).

Le contraste est énorme avec Pékin où pendant notre séjour d'un peu plus de deux semaines nous avons eu le temps de prendre le rythme de vie chinois. Nous découvrons ici le temple du capitalisme et de sa société de consommation.



Rue dans Kowloon

Étonnant grouillement d'une foule à la discipline toute britannique contrastant avec le bouillonnement indiscipliné de cette multitude chinoise auquel nous nous sommes habitués.



Aberdeen et sa ville flottante

Ici, tout se vend et tout s'achète, car il n'y a pas de taxe, mais il faut discuter, car les prix vont du simple au double... Le temps d'y passer un après-midi et une matinée et nous repartons vers Paris.

Retour à la compagnie des machines Bull (1977-1979)

À Coignières, je retrouve ma petite famille et mon père qui n'est pas au plus haut de sa forme. Pour les enfants, côté santé tout va bien. C'est un peu moins bien côté école ; avec Laurent, nous abordons l'adolescence et cela ne va pas sans quelques soucis.



**Retour de Chine avec les voisins de Coignières
(Anne-Marie & Philippe Dumas, Jacky Mounoury, Line Garet, Monique)**

Avec les voisins, nous décidons de fêter mon retour de Chine. Monique prépare donc un repas chinois dont le déroulement fut mémorable. Cette soirée marqua tellement nos esprits que très souvent nous en parlons encore.

J'avais rapporté de mon voyage quelques bouteilles d'alcool de riz. Tout en leur décrivant ce que j'avais découvert dans ce fascinant pays et en particulier la façon chinoise de porter des toasts pour tout et n'importe quoi. Les bouteilles d'alcool de riz finies, c'est au cognac puis au whisky que nous devions terminer la soirée, ou plutôt commencer la matinée. Certains de nos gentils voisins ayant un peu de mal à retrouver leur lit et un sommeil paisible.

Pendant près d'un an, mon père habite avec nous. Je ne garde pas un mauvais souvenir de cette période. Il se faisait aussi discret que possible essayant de prendre le moins de place possible dans notre vie.

Billic et Minouchette

Nous avons deux animaux domestiques. Un petit chien noir que mon père avait donné à Valérie au retour de vacances pluvieuses en Bretagne et que nous appelions Billic (la plaque sur laquelle on fait cuire les crêpes) et une chatte blanche que le chien avait vu arriver avec mépris et qu'il ignorait totalement. La chatte était très intelligente, elle ouvrait les portes, allumait les lumières et, si nous n'y prenions pas garde, déverrouillait le frigo (qui était muni d'une pédale) et se servait (à ces occasions le chien devenait le meilleur copain de la chatte). Cette bête était aussi très malicieuse, elle se cachait et surgissait brusquement sous le nez du chien, elle montait sur l'escalier dont les marches n'avaient pas de contre marches, et sautait sur le dos du chien lorsque celui-ci passait dessous provoquant hurlements et aboiements furieux. Le chien lui était un peu plus « couillon » et nous devions apprendre pourquoi des années après. Lorsque nous étions au Pont, il dormait avec Valérie dans la petite cuisine (la véranda n'était pas encore construite). Un matin Valérie trouva le chien inanimé coincé entre le mur et le lit. Elle le secoua énergiquement et le mit sous le robinet d'eau froide ce qui eut pour effet de le ramener brutalement à la vie. Il en garda probablement quelques séquelles, car son comportement était quelquefois bizarre. Dès qu'un chat passait dans la rue, il lui fonçait dessus en aboyant ; un jour l'un deux s'arrêta, fit demi-tour, le chien, surpris s'arrêta en catastrophe et repartit dans l'autre sens en cahutant. Un jour, alors que Philippe Dumas promenait son chien, dix fois plus gros que la nôtre, Billic lui sauta dessus et finit dessous, les crocs de l'autre dans la gorge ; heureusement que la gentillesse du chien de Philippe était inversement proportionnelle à sa grosseur... Billic se laissa mourir à plus de quinze ans alors que nous étions Monique et moi en Égypte. C'est nos voisins qui s'en occupèrent pendant notre absence. À notre retour, ils nous demandèrent d'aller régler les factures du laboratoire d'analyses. Nous arrivons donc en salle de réception et informons la personne de l'accueil de l'objet de notre visite. Fouillant dans un dossier dont il extrait une fiche, il la consulte et nous dit : « Mais il va très bien ce petit chien, de quoi souffre-t-il ? - il est mort ! » fut la réponse, avec beaucoup de mal à maîtriser un fou rire malgré la tristesse que nous ressentions...

La mort de mon Père

Mon père s'entendait très bien avec Laurent, mais supportait un peu moins bien Valérie. Il ne me demanda pas de revoir Paris et je regrette un peu de n'avoir pas pris cette initiative, je pense qu'il lui aurait été agréable de retrouver les lieux de sa jeunesse.

De temps en temps, nous retournons pour un week-end à Chabenet et retrouvons les amis. Nous partons de Coignières le vendredi soir pour revenir le dimanche dans la soirée. J'en profite pour bricoler et, petit à petit, améliorer la maison.

En avril 1980 sur les recommandations du docteur Bouchara nous hospitalisons mon père à l'hôpital de Rambouillet. Ce sera la dernière fois. Après quelques jours, il sombre dans l'inconscience. Sur les conseils d'un interne, nous affrétons une ambulance qui le ramène à Chabenet où il meurt un jour après, dans sa maison à l'âge de 72 ans.

Une nombreuse assistance l'accompagnera à l'église puis au cimetière du Pont où il est enterré dans le caveau familial qu'il avait fait construire pour ma mère.

Pénible tâche que celle de faire l'inventaire du contenu de la maison de Chabenet. Je ne garde que quelques meubles, une pendule et deux malles.

Côté succession, aucun papier n'avait été fait. Le partage entre Annie et moi se résumera entre les constructions, hangar et maison, et les terres.

Deux entités de valeur très inégales. M'estimant mieux installé dans la vie que ma sœur qui de plus travaille et habite Châteauroux ; n'attendant pas cet héritage pour vivre, je préfère lui laisser habiter la maison et abandonner toute compensation financière plutôt que de la vendre.

Choix que je ne regrette absolument pas au moment où j'écris ces lignes. Car je me félicite de pouvoir vivre aujourd'hui dans un environnement patrimonial construit par nos ancêtres, dont j'ai pu conserver l'intégrité.

Côté papiers quelques surprises, car mon père avait omis de signaler la mort de ma mère aux différents organismes qui lui versait une retraite.

Je le fis en leur adressant des courriers suffisamment imprécis pour que ces caisses cessent les paiements sans demander plus de précisions quant à la date précise de la disparition de maman.

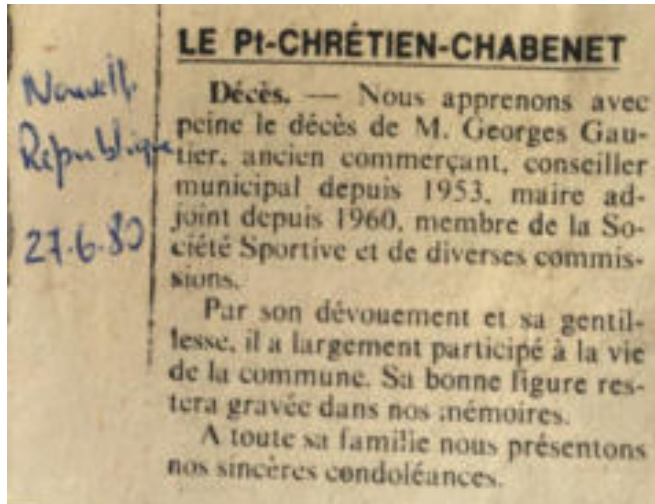
Honeywell - Bull

En 1976 la France doit faire face à une crise économique assez grave et Jacques Chirac alors Premier ministre de Valérie Giscard d'Estain démissionne. C'est Raymond Barre qui le remplace ce qui n'est pas sans conséquence pour la Compagnie Internationale pour l'Informatique. Le gouvernement décide de revoir le plan-calcule de De Gaulle et décide d'un regroupement au sein du secteur informatique. La CII est coupée en deux : l'activité mini-informatique militaire et civile est associée à Télémécanique pour constituer la Société Européenne de Mini-informatique & Systèmes (SEMS) et reste sous le contrôle de Thomson, l'activité moyens et gros systèmes quitte Thomson pour être rattaché à Honeywell-Bull et devenir CII-Honeywell Bull.

Douze ans après, je me retrouve chez Bull et pas en position de force, car c'est l'état-major de Bull qui prend les commandes. Récupéré par Schune un ancien d'UNIVAC, Jean Claude Juglet part à la SEMS comme patron du Service après-vente.

Mon nouveau Chef s'appelle Bernard Bléhaut, un ancien militaire de carrière, dans la marine dont la rumeur dit qu'il était proche de l'amiral Darlan...

La Bull a de nombreuses implantations de par le monde avec d'importantes filiales en Amérique latine et en Afrique de l'Ouest. Dans la région dont je m'occupe, seul le Liban est une filiale.



Période de flottement et d'inquiétude, car je vis ma première fusion. L'environnement habituel est bouleversé et c'est avec inquiétude que nous voyons les nouvelles têtes arriver d'autres et beaucoup d'autres disparaître. Surtout les cadres d'origine Thomson. L'attitude des gens de Bull est en général arrogante et conquérante.

J'ai la double chance d'être responsable d'un secteur ou la compagnie Bull est très peu présente et surtout de pouvoir maîtriser l'Anglais. Je garde donc la responsabilité de mon secteur alors que Chamontin disparaît de l'organigramme remplacé par Joseph Demaria, homme de confiance de Bernard Bléhaut.

Côté Ventes François Saint-Dizier conserve aussi son poste ce qui renforce notre collaboration.

Je retrouve d'anciens collègues tels que le troisième échelon qui m'avait accueilli à la sortie de l'école Bull, le Breton Kerdelo ; il est maintenant 5e échelon et la première fois qu'il me rend visite au bureau de Louveciennes dans lequel je suis installé, il me vouvoie... ce qui évidemment me met mal à l'aise !

La Bull a vendu deux gros ordinateurs Honeywell 66 au gouvernement irakien, l'un à Bagdad, l'autre à Bassora. Nous devons former un groupe de techniciens qui une fois l'installation et la période de garantie terminée prendront la relève.

Le chef de ce groupe est un ancien technicien Honeywell Angleterre Sam Rawas. Il connaît très bien ces machines et est plutôt francophobe.

Alors qu'en France l'égalité des sexes n'est même pas évoquée, c'est avec surprise que j'apprends la présence de femmes techniciennes, parmi le groupe.

Pour préparer l'arrivée de ce groupe d'une dizaine d'Irakiennes & Irakiens à l'école, je prends rendez-vous avec M.Dechalvron qui est toujours le directeur. Il n'a pas changé de poste depuis le temps où j'étais élève.

Je me rends donc à Jaurès dont la disposition des lieux n'a pratiquement pas changé. Je suis très bien reçu et notre réunion permet de trouver une solution aux problèmes posés par la venue des techniciennes dans notre univers masculin.

À la fin de notre rencontre, j'évoque mon passé d'élève, et lui dit :

— La dernière fois que je suis entré dans ce bureau, c'était pour m'entendre dire que mes résultats aux tests étant insuffisants et qu'il fallait que je m'améliore très vite si je voulais rester dans la compagnie.

Ce qui eut pour effet de nous faire rire et évoquant le passé et l'évolution de l'école et de la compagnie. Le temps où les promotions d'une vingtaine d'élèves se succédaient, tous les mois, est bien fini. La vocation de l'école étant maintenant orientée sur la formation aux nouveaux équipements et les formations clients.

Ensemble, nous visitons les lieux où pendant quelques semaines, j'ai tant souffert.

Les ateliers ont laissé place aux salles de cours ; disparues les tabulatrices, trieuses, interclasseuses et traductrices. Les labos où j'ai acquis les rudiments d'électronique sont maintenant climatisés et abritent les ordinateurs sur lesquels s'exercent les ingénieurs de maintenance et ceux chargés des logiciels.

Je maintiens un profil bas, car même si je pense que dans la hiérarchie Bull, encore très fortement présente le statut du chef de région que je suis est supérieur à celui de directeur du centre de formation, j'éprouve beaucoup de respect pour l'un de ceux auprès duquel j'ai appris mon métier.

Je n'ai ressenti aucune rancœur et encore moins d'hostilité alors que nous évoquons nos souvenirs.

Irak



Bagdad en 1978

Pendant plus d'un an, je me rendrais régulièrement à Bagdad et Bassora pour préparer l'arrivée des machines, puis pour conduire l'installation, obtenir les signatures d'acceptation, ensuite pour suivre le déroulement de la période de garantie.

Les Irakiens sont des gens très accueillants il m'est cependant un peu désagréable de me voir dépossédé de mon passeport dès que je touche le sol irakien. Le pays, dirigé par Saddam Hussein, développe de façon intensive, l'exploitation de ses ressources pétrolières. La ville de Bagdad est en pleine transformation et il n'est pas toujours très facile de trouver un hébergement correct, car aucun grand hôtel n'est encore construit.

Pour ma première visite à Bagdad, il pleut. Le seul hôtel disponible ne dispose que d'une vingtaine de chambres. Propre la petite chambre que l'on m'attribue a une cabine de douche, mais pas de serviettes. Je descends donc à la réception où suite à ma demande le type derrière le comptoir lève les yeux au ciel écarte les bras paumes des mains tendues vers le haut et me montre le ciel... Il faut croire que le



Bateau de pêche dans le Chatt-el-Arab

seul sèche-linge en Irak est le soleil, car il me fait ainsi comprendre qu'il n'a plus de serviette sèche.

Lors de ma première rencontre avec le Directeur de l'administration du port de Bassora, je suis seul. L'avion d'Iraki Airlines qui atterrit sur un aéroport militaire situé en dehors de la ville.

Il fait un temps exécrable et lorsque je descends de l'avion, sous une pluie battante pour monter dans un bus aux vitres maculées de boue, j'ai l'impression d'être arrivé au bout du monde.

Après un trajet interminable de plus de $\frac{3}{4}$ d'heure pendant lequel je ne distingue rien du paysage extérieur, nous atteignons le terminal aérien civil où se trouve également le seul hôtel acceptable de la ville.

Je prends un taxi qui m'amène à la direction du port de Bassora là où doit être installée notre machine. J'y rencontre un jeune homme, très ouvert et sympathique, ayant fait ses études dans une grande université anglaise, il est directeur du centre de calcul.

Notre réunion terminée je fais un petit tour en ville, mais je me rends rapidement compte qu'il n'y a pas grand-chose à voir. Je retourne donc à l'hôtel, car l'avion du retour à Bagdad n'est que le lendemain matin.

Surprise et angoisse le lendemain matin quand je descends pour obtenir ma carte d'embarquement. La salle est envahie d'une foule en pleine effervescence, car les deux précédents vols sur Bagdad ont été annulés. Impossible d'approcher, le comptoir d'enregistrement entouré par une masse vociférante et compacte.

Perdu dans cette multitude je ne sais que faire lorsque je repère un Européen, probablement le seul présent dans cette salle. Je m'approche du type et lui demande

— Vous allez à Bagdad ?

— Oui, me répond-il et si vous souhaitez y aller restons ensemble.

Il m'apprend qu'il est soudeur de pipe-line sous contrat avec le gouvernement irakien et qu'il dispose d'une carte de priorité lui permettant d'obtenir l'embarquement sur n'importe quel vol. Effectivement, dès l'affichage du vol, il se dirige muni de mon billet, vers un bureau et revient quelques instants après avec deux précieuses cartes nous permettant l'accès à bord.

Il me raconte la vie difficile qu'il mène, compensée par des rétributions incomparables. Soudeurs de pipe-line en plein désert est une tâche extrêmement difficile, car il s'agit de faire une soudure circulaire continue et sans « paille »,¹ enfermé dans un tuyau exposé au soleil. Il me décrit aussi les différentes étapes de contrôle. Toutes les soudures sont radiographiées et avant la mise en service le dernier contrôle consiste à insuffler de l'air comprimé dans les tubes afin d'en chasser tous les objets étrangers : poussière, cailloux, outils... qui sont éjectés avec une force étonnante à la sortie du pipe.

¹ Une paille est une bulle d'air ou de gaz qui se forme dans la soudure.

Je passe de nombreux Week-ends en Irak, car comme dans tous les pays arabes le jour du Seigneur est le vendredi.

C'est ainsi qu'un jour en compagnie d'un ingénieur commercial et d'un analyste, nous décidons d'aller visiter Babylone, trois cents kilomètres au sud de Bagdad.



Babylone

Les ruines n'avaient pas encore été réhabilitées et c'est au milieu d'un impressionnant amas de briques couvrant plusieurs hectares que nous nous promenons.

À la sortie, nous tombons sur un mariage qui débarque de camionnettes avec fanfare et tambours. Curieux nous observons ces gens en liesse, jusqu'au moment où l'un d'entre eux, remarquant notre intérêt s'approche et nous invite à partager leur repas. Ils installent de grandes tables descendues de leurs véhicules et y disposent plats et victuailles diverses.

Nous passerons un agréable moment avec ces gens qui nous accueillent avec une spontanéité et une générosité qui nous fait chaud au cœur.



À l'entrée des ruines de Babylone – Le mariage –

Babylone²



Sur les murs de Babylone

Bien que le site ait été occupé dès l'époque préhistorique, la première mention documentée de Babylone remonte à la fin du III^e millénaire av. J.-C. Vers 2200 av. J.-C., la ville était connue pour son temple ; au XXI^e siècle av. J.-C., elle était assujettie à la ville voisine d'Ur. Babylone devint une cité État indépendante lorsqu'en 1894 av. J.-C. fut fondée une dynastie qui connut son apogée sous Hammourabi.

En 1595 av. J.-C., la ville fut envahie par les Hittites et passa peu après sous le contrôle des Kassites (v. 1590-1155 av. J.-C.) qui en firent la capitale de la Babylonie. Elle devint alors le centre administratif d'un vaste royaume couvrant le sud de la Mésopotamie.

En 1158, la dynastie kassite fut déposée par les Élamites venus de l'Est, et Babylone fut gouvernée par une série de dynasties sans lendemain avant de passer, à la fin du VIII^e siècle av. J.-C., sous l'influence de l'Assyrie. Sennachérib, désespérant de soumettre les tribus locales, détruisit la ville en 689 av. J.-C. ; son successeur Assarhaddon (roi de 681 à 669 av. J.-C.) la fit reconstruire. En 625 av. J.-C., les Chaldéens de



Sur les rives du Tigre : Babylone

Nabopolassar prirent le contrôle de la ville.

² Encyclopédie Universalis

Nabopolassar fonda la dynastie néo babylonienne et son fils Nabuchodonosor II étendit le royaume jusqu'à la Palestine et la Syrie. Babylone fut dotée de nouveaux temples et palais, entourée de vastes murs et enceintes de fortification et veinée de chemins de procession pavés ; c'était alors la plus grande ville du monde, couvrant quelque mille hectares.

L'empire néo babylonien fut de courte durée. En 539 av. J.-C., Cyrus le Grand s'empara de Babylone et intégra la Babylonie au nouvel Empire perse. Pendant une courte période, la cité servit de résidence officielle au prince héritier, jusqu'à ce qu'une révolte locale, en 482, poussât Xerxès Ier à raser les temples et la ziggourat, et à fondre la statue du dieu de la ville, Mardouk.



Babylone

Alexandre le Grand prit Babylone en 330 av. J.-C. et manifesta l'intention de reconstruire la ville pour en faire la capitale de son vaste empire, mais mourut avant d'avoir pu réaliser son projet. Après 312 av. J.-C., Babylone fut pendant un certain temps la capitale des Séleucides qui prirent la succession d'Alexandre. Mais lorsque la nouvelle capitale, Séleucie du Tigre, fut fondée au début du IIIe siècle av. J.-C., la plus grande partie de la population de Babylone y fut transférée. Les temples furent maintenus quelque temps, mais la ville déclina et il n'en restait presque plus rien lors de la montée de l'islam au VIIe siècle apr. J.-C.

Comme prévu, nous avons quelques problèmes à obtenir les signatures attestant que les matériels et les services fournis sont conformes au contrat. Sam Rawas, représentant du client, ne se prive pas de mettre en avant toutes les lacunes du système Honeywell 66 qu'il connaît bien ayant été instructeur en Angleterre.

Un exemple : l'imprimante est vendue pour imprimer à 1200 lignes par minute alors que la vitesse moyenne d'impression (dépendant des textes imprimés) est de 800 lignes. Sam connaît ce détail et intentionnellement glissé la vitesse d'impression dans les spécifications du cahier des charges. Lors de la procédure de réception, il soulève ce problème refusant de signer.

Après réflexion, nous montons une chaîne d'impression qui comportait deux pavés numériques et là, au grand étonnement de Sam nous imprimons un document plein de zéros à la vitesse de 1600 lignes minute.

Avec beaucoup moins de difficultés, nous installons le système vendu pour la gestion du port de Bassora. Nous détachons en Irak une équipe de quelques ingénieurs basés à Bagdad qui fournissent l'assistance requise pendant la période de garantie.

Ur³

Lors de l'un de mes séjours nous prenons la route de Bassora et descendons le Tigre et l'Euphrate nous traversons la zone des marais où les gens habitent des maisons construites en roseau et nous nous arrêtons à Ur, prestigieuse citée antique, mais dont il ne reste rien qu'une ziggourat et des tas de débris de poterie.

En regardant l'un de ces tas de près nous apercevons un col de vase que nous dégageons pour découvrir un très beau vase 40 cm de haut encore intact que nous nous proposons de ramener à Bagdad.

Nous sommes malheureusement stoppés par un garde qui malgré nos offres de bakchich demeure intraitable et nous confisque le pot. Action civique tout à fait inutile, car il le brise en le tapant involontairement contre le chambranle de la porte de sa cabane.



Le vase et le gardien casseur

Ainsi s'achèveront quelques millénaires d'existence pour ce récipient qui aurait été du meilleur effet dans le salon de l'un de nos ingénieurs.

³ Encyclopédie Wikipedia & Universalis



Les ruines de la ville d'Ur

Ur, était une cité sumérienne de Mésopotamie dont les ruines se trouvent aujourd'hui à mi-chemin entre la ville moderne de Bagdad en Irak et le bas Euphrate, à la limite du désert d'al-Hajar. Le site d'Ur, aujourd'hui appelé Tell el Muqayyar Irak était proche de l'Euphrate, dont le cours a varié au fil des siècles. Contrôlant cette voie vers la mer, Ur occupait une position stratégique pour développer son commerce et établir sa domination politique.

Ur était le principal centre du culte du dieu lune sumérien Nanna et de son équivalent babylonien, Sin. La massive ziggourat élevée en l'honneur de ce dieu est l'une des mieux conservées d'Irak, elle se dresse à plus de 20 m au-dessus du désert.

Le nom biblique fait référence aux Chaldéens, qui ne s'établirent dans cette région que vers 900 av. J.-C.. La Genèse (XI, 28-31) considère l'Ur des Chaldéens comme origine de la migration vers l'Ouest et la Palestine d'Abraham et de sa famille, événement que les spécialistes s'accordent à situer antérieurement, vers 1900 av. J.-C.

Ur fut l'un des premiers villages à être fondé (v. 4000 av. J.-C.) par les Sumériens appartenant à la culture d'El-Obeïd. Dès avant 2800 av. J.-C., Ur était devenue l'une des cités États sumériennes les plus prospères. D'après les documents antiques, trois dynasties se succédèrent à Ur et étendirent progressivement leur domination sur l'ensemble de Sumer. Le fondateur de la première dynastie (2700 av. J.-C. -2500 av. J.-C.) fut le conquérant et constructeur de temples Mesanepada (règne : v. 2670 av. J.-C.), il fut également le premier souverain mésopotamien nommé dans des documents contemporains encore existants. Son fils Aanepadda (règne : v. 2650 av. J.-C.) construisit le temple de la déesse Ninhursag à tell El-Obeïd, à environ 16 km à l'ouest d'Ur. Nos connaissances sur la deuxième dynastie d'Ur restent très incomplètes.

Ur-Nammu (règne : 2113-2095 av. J.-C.), premier roi de la troisième dynastie, fit revivre la grandeur de l'empire de Sumer et d'Akkad, et s'empara de l'accès à la

mer vers 2100 av. J.-C. Il fit d'Ur la plus riche cité de Mésopotamie. Son règne marqua par ailleurs le début de la renaissance de l'art et de la littérature sumérienne à Ur. Ur-Nammu et son fils et successeur Shulgi (règne : 2095-2047 av. J.-C.) construisirent la ziggourat de Nanna (v. 2100 av. J.-C.) et des temples magnifiques à Ur, comme dans d'autres cités mésopotamiennes. Les descendants d'Ur-Nammu se maintinrent au pouvoir pendant plus d'un siècle, jusqu'à l'invasion des Élamites, vers 2000 av. J.-C., qui capturèrent le roi d'Ur, Ibbi-Sin (règne : 2029-2004 av. J.-C.) et détruisirent la cité.

Reconstruite peu après, Ur fut intégrée au royaume d'Isin, puis à celui de Larsa et enfin à celui de Babylone. Elle fut un important centre religieux lorsque les Kassites gouvernaient la Babylonie, de 1595 à 1153 av. J.-C. Pendant la domination assyrienne de Babylone, la ville devint une capitale provinciale avec des gouverneurs héréditaires.

Après que la dynastie chaldéenne se fut établie à Babylone, Nabuchodonosor II instaura une nouvelle période de construction à Ur (voir Sumérien, art). Le dernier roi babylonien, Nabonide (règne : 556-539 av. J.-C.), nomma sa fille aînée grande prêtresse d'Ur, embellit les temples et restaura entièrement la ziggourat de Nanna, qui rivalisa alors avec le temple de Mardouk à Babylone. Le déclin d'Ur commença lorsque Babylone tomba sous la domination des Perses. Dès le IV^e siècle av. J.-C., la cité était pratiquement abandonnée, peut-être à cause d'un déplacement du cours de l'Euphrate.

Les ruines d'Ur furent découvertes et fouillées (1854-1855) par le consul britannique J.E. Taylor, qui mit au jour une partie de la ziggourat de Nanna. Le British Muséum entama des fouilles (1918-1919) à cet endroit et au site proche de tell El-Obeïd sous la direction des archéologues britanniques Reginald C. Thompson et H.R.H. Hall. Ces fouilles se poursuivirent de 1922 à 1934 par une expédition commune du British Muséum et du musée de l'université de Pennsylvanie sous la direction de l'archéologue britannique sir Leonard Woolley.

L'expédition dégagea complètement la ziggourat et fouilla tous les temples d'Ur, ainsi que certains quartiers résidentiels et commerciaux de la ville. La découverte la plus spectaculaire fut celle du cimetière royal datant de 2600 av. J.-C. environ et contenant des trésors artistiques en or, argent, bronze et pierres précieuses. Les découvertes démontrèrent que la mort du roi et de la reine d'Ur était suivie du suicide de leurs courtisans et serviteurs, ainsi que des soldats et musiciens de la cour. Dans la cité elle-même furent découvertes des milliers de tablettes constituant des documents administratifs et littéraires rédigés en caractères cunéiformes et datant d'environ 2700 av. J.-C. jusqu'au IV^e siècle av. J.-C. Les niveaux les plus profonds de la ville comportaient les traces d'une inondation que Woolley assimila au Déluge évoqué dans les écrits sumériens, babyloniens et hébreux. Une étude scientifique a toutefois démontré qu'il ne s'agissait que d'une inondation locale.

Lors de mes nombreux séjours, le pays est en paix, mais une paix qui n'est que provisoire, car peu de temps après, éclatera le conflit Iran/Irak qui durera plus de 10 ans et n'aboutira à rien d'autre que de provoquer la mort de milliers de gens, civils et militaires des deux bords.

Cette guerre entre deux pays de taille si différente (l'Irak compte plus de 60 millions d'habitants alors que l'Iran n'en compte que 15) sera soutenue et entretenue par tous les pays du bloc occidental, la France en tête et nos ordinateurs ont certainement pris une part active à la préparation et à l'accomplissement de ce conflit.



Ci-dessus une vue de Bagdad pris de la fenêtre de ma chambre d'hôtel en 1978. Cette photo n'est pas sans rappeler certaines images vues sur CNN (chaîne TV US) pendant les deux guerres du golf qui devaient éclater quelques années plus tard.

Retour en Inde (1978)

Madras

Avec François St Dizier, nous faisons de très nombreux voyages en Inde en compagnie d'un jeune avocat américain. Nous négocions un contrat de représentativité CII-Honeywell Bull avec une société indienne implantée à Madras.

Cette société possède l'un des plus grands magasins de Madras auquel est accolé un hôtel grand luxe dans lequel nous sommes logés.



La façade du grand magasin de notre distributeur

Nos négociations ont lieu quelquefois dans les bureaux du patron de la société indienne, mais très souvent dans l'une de nos chambres d'hôtel.

Un matin alors que nous sommes en pleines discussions, un des employés nous interrompt pour nous apprendre qu'un violent cyclone se dirige vers Madras et qu'il est attendu en début d'après-midi.

Devant la menace, le Président avec lequel nous discutons décide de fermer la grande surface pour que les employés aient le temps de récupérer leurs enfants et de rentrer chez eux.

Il nous explique qu'il est très risqué de se promener en ville, car le vent violent entraîne une foule d'objets hétéroclites, qui sont autant de projectiles dangereux. Il nous rassure cependant, car nous sommes dans une construction en béton qui a résisté à bien d'autres épreuves.

Nous continuons nos discussions et lorsque vers midi nous regagnons la salle à manger, tous les employés du magasin sont partis, seul un service minimum est assuré par le personnel de l'hôtel.

À l'extérieur un vent modéré souffle lorsque vers 13 heures la nuit tombe brusquement et ce vent devient tempête, puis ouragan. Pendant près d'une demi-heure, nous

assistons à ce déchaînement qui cependant n'entraîne que des coupures momentanées d'électricité.

Puis, brusquement, tout s'arrête et redevient normal. Le jour se lève, le vent se calme progressivement, et seuls restent épars dans les rues, les objets divers entraînés par la tempête.

Nous apprendrons le lendemain par les journaux que le cyclone a provoqué plusieurs morts, principalement dans les bidonvilles de Madras où des maisons ont été emportées et des gens décapités par des tôles envolées.

Nos discussions sans fin à chipoter à l'américaine, des après-midis entiers sur la signification profonde du moindre mot et la position des virgules.

Ces heures passées en parlote n'aboutiront finalement à rien, car aucun accord ne sera trouvé.

Calcutta

J'arrive de nuit à Calcutta, ne connaissant pas la ville je prends un taxi pour me rendre à l'hôtel que j'avais réservé depuis Madras. Un peu surpris de passer près de vingt minutes dans la voiture pour atteindre un endroit qui se nomme « Airport Hôtel », je paye et prends possession de ma chambre.

Quelle n'est pas ma surprise le lendemain en me levant de constater que le bâtiment dans lequel je suis n'est qu'à 500 mètres de l'aéroport dont j'aperçois la façade de la fenêtre de ma chambre...

Surprenant ce voyage à Calcutta où dans cette ville en décomposition je visite chez un client potentiel, une installation semblable à celle du Cerne à Genève, un accélérateur de particules !



Calcutta où tout se passe sur le trottoir la naissance, la vie, la mort. Insoutenable misère qui côtoie une incroyable richesse.



Alors que je suis en taxi, je tombe un jour en pleine manifestation. Une curieuse et inquiétante sensation que d'être coincé au milieu d'une foule innombrable et vociférante dans un taxi qui continue d'avancer au risque d'écraser un ou plusieurs de ces manifestants brandissant pancartes et drapeaux rouges en hurlant des slogans.

Howrah bridge sur le Hooghly l'un des bras du Gange

Calcutta est la capitale de l'état du Bengale occidental. La ville est située sur l'Hooghly un affluent du Gange, dont un énorme pont métallique relie les deux rives.

C'est la deuxième ville de l'Inde par sa population (la première étant Bombay). C'est l'une des métropoles les plus surpeuplées du monde.



Une rue de Calcutta

Bien que son activité portuaire ait ralenti depuis le milieu du XX^e siècle, Calcutta demeure un port très important ainsi que le principal centre financier, commercial et industriel de l'Inde orientale.

Ancienne capitale de l'empire des Indes britanniques, elle se caractérise, encore aujourd'hui, par son architecture de style colonial. Les plus beaux édifices côtoient et quelquefois abritent la plus grande misère.



Plus de treize millions de personnes vivent à Calcutta. C'est à dessein que j'emploie le mot « personne », car habitant sous-entend que l'on dispose d'une habitation, aussi sommaire soit-elle, ce qui n'est pas le cas dans cette ville où un grand nombre d'individus vivent sur les trottoirs. Chaque matin, des charrettes passent et recueillent les morts.

Cette immense ville me prend à la gorge, aux yeux et au nez. La pollution automobile ajoutée à celle des trottoirs (car les gens y font la cuisine) et le climat chaud et humide favorisent le développement des mousses et c'est ce qui donne à la cité cet air délabré et cette apparence de décomposition. Les façades sont très souvent noires d'humidité et les plus beaux immeubles disparaissent derrière cette couche de misère...



Tous les métiers sont sur le trottoir



Les enseignes ne manquent pas d'originalité



La circulation plutôt surprenante

Arabie Saoudite

L'hôpital Militaire de Riyad vient d'acquérir un gros ordinateur Honeywell 66, lorsque pour la première fois je me rends à Riyad.



Riyad (« jardin » en arabe)

Au pied du djebel, Tuwayq, sur le plateau du Nedjd, se dresse Riyad, la capitale de l'Arabie saoudite. La ville est entourée d'oasis, de plantations d'arbres fruitiers et de champs de céréales. À la vieille ville s'ajoute une cité moderne, centre commercial, administratif.

La ville est en plein essor et ses équipements hôteliers sont encore rudimentaires. Je suis donc logé au dernier étage d'un petit hôtel situé à proximité de l'hôpital. Le mur du fond de ma chambre, derrière le lit, est complétement garni de carreaux de faïence.

En pleine nuit, je suis réveillé par un bruit d'eau. J'allume la lampe de chevet, et me lève pour constater que le mur de faïence ruisselle d'eau. N'y comprenant rien et n'en croyant pas mes yeux j'avance la main pour toucher et ressens un léger picotement.

Je réalise alors que ce picotement est une décharge électrique et que si je n'étais pas les pieds sur le tapis, ce serait probablement beaucoup plus grave.

Je m'habille et descends à la réception où je trouve un type complètement endormi qui ne comprend rien à ce que je lui raconte. Par geste, je l'invite à me suivre et dans ma chambre il réalise ce qui se passe.

Il redescend, bricole un truc et la cascade cesse. Je me remets au lit et termine ma nuit.

Ce n'est que le lendemain que j'ai l'explication par le réceptionniste qui lui parle anglais. Sur le toit de l'hôtel est installé un réservoir d'eau qui ne se remplit que la nuit. La sécurité du trop-plein n'a pas fonctionné, ce qui a entraîné le débordement. Ma chambre étant située juste en dessous j'ai eu droit à la douche de minuit...

Rétrospectivement, cet incident aurait très bien pu devenir dramatique, car il s'en est suffi d'un rien pour que je finisse électrocuté !

Je me souviens aussi d'un voyage à Riyad où l'agence de voyages parisienne n'avait pas réussi à me trouver un billet d'avion alors que je devais absolument rencontrer les responsables du service informatique de l'hôpital militaire.

Ayant vérifié sur la bible ABC (annuaire imposant répertoriant tous les vols dans le monde) je prends un aller-retour Paris Djeddah Riyad ayant lu qu'il y avait un vol toutes les heures entre Djeddah et Riyad et pensant qu'il me serait facile une fois à Djeddah de me glisser dans un avion pour Riyad.



Pèlerins à la Kaaba (La Mecque)
La Kaaba est l'édifice dans lequel se trouve la Pierre Noire,
le point d'orientation vers lequel se tourne le musulman pour la prière

Surprise, car à l'arrivée à Djeddah l'aéroport, pourtant immense et ultra moderne, était noir de monde. Je n'avais oublié qu'un détail : c'était la période du pèlerinage à La Mecque...

Ce n'est qu'avec l'aide et la complicité d'un employé anglais de l'aéroport, qui me voyant perdu dans cette marée musulmane que je trouve une place dans un avion le lendemain en partance pour Riyad.

Une nuit à Djeddah où sans trop de difficulté je réussis à trouver une chambre pour la nuit. J'ai constaté ce jour-là, l'ampleur et la frénésie qui s'empare du monde musulman pendant cette période sainte.

Naissance de l'islam ¹

L'islam est la dernière des trois grandes religions abrahamiques, apparue en Arabie au VII^e siècle apr. J.-C. Elle est fondée sur la révélation au prophète Mahomet d'un texte sacré, le Coran.

Le terme arabe islam signifie littéralement « se rendre », mais son sens religieux dans le Coran correspond à « répondre à la volonté ou à la loi de Dieu ».



Coran calligraphié en koufique, la plus ancienne forme d'écriture arabe aux lettres anguleuses et au tracé rectilinéaire.

Mahomet (v. 570-632), le prophète de l'islam, naît à La Mecque en 570. À son époque, la péninsule arabique abritait des Bédouins nomades qui vivaient de l'élevage et de razzias, et des Arabes installés dans des villes, qui pratiquaient le commerce.

La religion des Arabes était polythéiste et idolâtre. Pourtant, il existait une ancienne tradition de monothéisme, ou au moins une croyance en une divinité suprême. Les communautés juives et chrétiennes contribuèrent probablement à promouvoir des doctrines monothéistes.

Les principaux enseignements de Mahomet étaient la bonté, l'omnipotence et l'unicité de Dieu ainsi que la nécessité d'être généreux et juste dans les relations humaines. Ils suscitent l'opposition des habitants.

Il doit s'exiler à Médine en 622. En 630, le calendrier islamique commence avec cet événement appelé l'Hégire (« émigration »)

À Médine, Mahomet accéda bientôt à une autorité à la fois temporelle et spirituelle, car il fut reconnu comme législateur et prophète.

L'opposition arabe et juive qu'il rencontra à Médine fut écrasée et une guerre fut déclarée contre La Mecque. De plus en plus, des tribus arabes lui déclarèrent allégeance et La Mecque capitula en 630. À sa mort, en 632, Mahomet était le chef d'un État arabe dont la puissance s'étendait rapidement.

Après sa mort, ses successeurs continuent à conquérir et à convertir le monde arabe et la Perse. Paradoxalement, le califat est d'abord instauré à Damas en 660,

¹ Encyclopédies Universalis & Wikipedia-Notes personnelles

puis à Bagdad en 750 : le pays natal de Mahomet devient lui-même moins important au sein de l'Empire musulman.

Après 1269, la majeure partie du Hedjaz² passe sous la souveraineté des mamelouks d'Égypte.

L'Empire ottoman en obtient le contrôle lorsque les Turcs ottomans conquièrent l'Égypte en 1517 ; mais ceux-ci se révèlent incapables d'étendre leur autorité à l'intérieur du pays.

Au XVe siècle, la dynastie saoudienne est fondée près de l'actuelle ville de Riyad par Muhammad Ibn Séoud.

L'ascension wahhabite

Au milieu du XVIIIe siècle, le chef religieux Muhammad ibn Abd al-Wahhab appelle, contre les chiïtes, à un retour à l'islam originel. Il fonde un mouvement religieux fondamentaliste, le wahhabisme.

Une étroite alliance s'établit entre la dynastie des Saoud et les wahhabites, qui fondent un État dans le Nedjd³ en 1744. Au début du XIXe siècle, ils détruisent la ville sainte chiïte de Kerbela, en Irak, s'emparent de La Mecque en 1802 et de Médine en 1804.

Muhammad Ali, gouverneur d'Égypte, s'emploie à les en chasser de 1811 à 1818. Cependant, les wahhabites et les Saoudiens ne sont pas vaincus et se retirent à Riyad, dont ils font leur capitale en 1818.

Progressivement, les Saoudiens reconquièrent la majeure partie des territoires qu'ils ont perdus. Après 1865, la dynastie sombre dans la guerre civile et le royaume est partagé entre les divers clans et les Ottomans : vaincue, la famille saoudienne s'exile au Koweït.

Le règne d'Ibn Séoud

En 1902, le fils d'Abd al-Aziz, Ibn Séoud reprend Riyad et, en 1906, ses forces armées envahissent la région du Nedjd.

Il regroupe les convertis au wahhabisme en une milice redoutable, les Ikhwans. Il s'empare de la région du Hassa en 1913, de La Mecque et de Médine en 1924, de Djeddah en 1925 et de la région de l'Asir en 1926.

Il fonde les royaumes du Hedjaz (dont il se proclame roi) et du Nedjd en 1926-1927. En 1932, après avoir réalisé l'unification des territoires conquis, il rebaptise son vaste royaume Arabie saoudite.

Depuis la « Fitna »⁴ sous le calife Ali en 656 deux tendances se combattent :

- Les sunnites

Représentent le courant majoritaire de l'islam. Ils sont ainsi appelés du fait de l'importance qu'ils accordent à la Sunna, l'ensemble des paroles et des actions du prophète Mahomet que tous les croyants doivent s'efforcer d'imiter.

- Les chiïtes (10/100 des musulmans)

Soulignent aussi l'importance de la Sunna, à la différence qu'ils y incluent les paroles et les actions de leurs imams.

² Région centrale de l'Arabie Saoudite

³ Massif montagneux au centre de l'Arabie

⁴ Sédition

Corse (1979)

En 1979, nous passons nos vacances en Corse ou nous partons avec Jean Claude Juglet et sa famille. Sur place nous retrouvons Jacques, Annie Segaud et leur fille Nathalie qui eux ont loué un voilier avec Jean Nègre leur beau frère.

Jean Claude a acheté un Zodiac et tout l'équipement nécessaire au ski nautique. Nous prenons le ferry-boat à Marseille et après une vingtaine d'heures de traversée nous arrivons à Bastia.



Bastia

Nous prenons la direction de la cote ouest pour installer notre campement sur un site de camping sauvage, la plage de Rokapina sur la côte sud-ouest de la Corse. Peu de temps après, nous voyons arriver le voilier de Jacques et Jean. Le temps est magnifique, mais les conditions de camping sont tout de même un peu sommaires, car nous n'avons pas d'eau douce et pour se laver l'eau de mer n'est quand même pas ce que l'on fait de mieux.

Sur ce site, nous ne sommes pas les seuls et si l'environnement et les paysages sont merveilleux on ne peut en dire autant de nos conditions de vie. Nous n'avons pas à nous déplacer, car plusieurs commerçants passent assurant notre approvisionnement en pain et autres denrées essentielles. C'est lors d'un de ces passages que nous avons pu apprécier le caractère corse, car mécontent de l'attitude moqueuse d'Arlette Juglet, l'un des commerçants nous menace d'un fusil.

Nous passons cependant un excellent moment, à nous baigner, pêcher et faire du ski nautique. Si Laurent est excellent à ce genre d'exercice moi je n'ai jamais réussi à décoller malgré mes nombreuses tentatives.



Le golf de Girolata

Après une semaine passée ensemble, nous décampons et j'accompagne Jacques sur le voilier pour descendre de Rokapina vers le sud. Après une matinée de navigation, nous atteignons les bouches de Bonifacio. Impressionnante entrée dans le port, car il faut franchir une gorge aux falaises abruptes avant de pouvoir accoster au ponton du port. Une fois le bateau amarré nous provoquons la colère du responsable du port, car nous notre première tâche est de brancher le jet au robinet d'eau douce mis à notre disposition et nous laver.

C'est à Bonifacio que nous abandonnerons les Segaut et les Nègres, car avec leur bateau ils doivent remonter toute la cote corse et faire la traversée pour rendre le voilier à leur loueur.

Nous continuons nos vacances avec les enfants pour visiter l'intérieur du pays ou à Corte nous essayons un violent orage. En plein milieu de la nuit, nous entendons un hurlement venant de la tente des enfants, car Valérie venait d'être réveillée par un chaton venu chercher refuge dans sa tente. Nous parcourons plus de 1500 km pendant nos trois semaines de séjour en Corse.

Nous passons les derniers jours de nos vacances avec les Juglet campant sur les terrasses du monastère de Corbara surplombant la ville de l'île Rousse. Les moines nous hébergent gratuitement, je passe quelques heures à aider un père à entretenir les terrasses et arracher les cistes plantes envahissantes et pouvant devenir un danger en cas d'incendie.

Nous reprenons le bateau à Bastia pour Nice. Comme il nous reste quelques jours de congé, nous en profitons pour visiter l'arrière-pays. Les Beaux de Provence, Fontvieille et le moulin d'Alphonse Daudet. Nous traversons les Cévennes et campons à Florac à quelques kilomètres de Christiane et Fernand installés dans la vallée française.

Nos enfants sont maintenant des adolescents, période difficile à vivre pour nous les parents. Les résultats scolaires sont très moyens et nous avons beaucoup de mal à contrôler la fougue qui les anime.



Repas de famille à Coignières

Les études ne passionnent pas Valérie et comme elle semble s'intéresser à la coiffure elle part en apprentissage dans un salon de coiffure qui se trouve à Montigny. Elle passe la moitié de son temps à l'école et l'autre à travailler. C'est donc Monique, à bord de sa 2Cv Citroën qui se charge du transport journalier, de Coignières à Montigny soit une vingtaine de kilomètres aller-retour.

Ce nouvel emploi du temps convient très bien à notre fille et la stabilise un tant soit peu.

Je garde un souvenir pénible de cette période où très souvent je partais faire du vélo à 7 h du matin alors que les enfants n'étaient pas encore rentrés à la maison.

Une nuit vers 1 h 30, le téléphone sonne. Émotion ! Monique décroche :

- Gendarmerie de Rambouillet, vous avez une fille nommée Valérie... ?
- Oui, que lui est-il arrivé ?
- Rien rassurez vous elle s'est endormie dans le train. Elle est venue à la gendarmerie et est dans nos locaux, pouvez-vous venir la chercher... !

Une autre fois aux Sept Mares, un quartier de Maurepas, nous récupérons Laurent partiellement amnésique. Il venait de se battre et avait probablement reçu un coup sur la tête.

Beaucoup d'émotions et d'angoisses sont attachées à cette période pendant laquelle nous ne pouvions bien souvent, qu'accompagner et guider du mieux que nous pouvions les excès de Laurent et Valérie.

Pas très doué pour l'éducation de nos enfants, je n'ai certainement pas su trouver un équilibre harmonieux entre travail et famille.

Très égoïstement, pris au fil de mes ambitions par une carrière qui évoluait, acaparé par un métier qui me passionnait, pris par une compétition dans laquelle je réussissais, animé d'une soif de voyages qui me faisaient découvrir le monde, je n'ai certainement pas porté suffisamment d'attention ni consacré assez de temps à ma famille. Je n'ai pas su leur communiquer tout l'amour et toute la tendresse que je ressentais.

C'était le temps où je ne me posais pas trop de questions et je me rends compte que cela pouvait être interprété par mes proches, pour de l'indifférence ou de l'égoïsme.

Aujourd'hui, alors que je reviens sur le déroulement de ma vie, j'éprouve un sentiment d'amertume teinté de culpabilité. Mais je ne suis pas certain que je pourrais mieux faire si cette période était à revivre.

Assez curieusement, j'éprouve beaucoup de retenue à communiquer avec mes proches ; beaucoup plus qu'avec les autres, les étrangers. Il m'arrive même de penser que je suis un bon communicateur et pas trop mauvais à faire partager mes « passions ». Alors qu'avec ceux qui me sont chers j'ai du mal à parler, il faut que je me force.

Longtemps j'ai envié le savoir de mon père considérant qu'il était de taille à trouver solution à tous les problèmes de la vie. Jamais cependant nous n'avons réussi à trouver cette liberté de dialogue qui aurait donné à nos échanges plus d'intimités. Aussi, n'avons-nous pu faire tomber cette barrière qui a toujours entravé nos relations. C'est ce type de relations que j'ai inconsciemment reproduit dans mes rapports familiaux. Au moment où j'écris ces lignes, il me semble que Laurent et Valérie ont réussi là où j'ai échoué, car les rapports qu'ils ont avec leurs enfants me paraissent beaucoup plus intimes que ceux que moi, j'avais avec eux, aux mêmes âges.

De mieux en mieux installés dans la vie, l'inflation et mon évolution de carrière se combinant, nous n'avons jamais eu de sacrifices drastiques à consentir. Nos moyens financiers nous ont toujours permis de vivre confortablement sans avoir à nous priver.

Les Cévennes

Sur l'insistance de Fernand, nous passons nos premières vacances cévenoles en 1980. À cette époque, le seul tronçon d'autoroute existant est celui allant de Clermont-Ferrand à Issoire. Nous mettons près de 15 heures pour atteindre la Pélucarié, car consultant une carte je choisis l'itinéraire le plus court évitant Montluçon et passant par le Massif central.

C'est exténué que nous atteignons le camping GCU où sont installés Christiane et Fernand, car pour conclure ce premier voyage cévenol, nous descendons toute la vallée française, de Barre des Cévennes à Ste Croix.

Nous avons à une Simca 1100 attelée d'une remorque Erka et, cerise sur le gâteau, nous loupons à l'arrivée l'entrée du camping... impossible de faire demi-tour avec l'attelage, je dois donc dételer, aller tourner au premier chemin, pour revenir sur mes traces et emprunter l'impressionnant pont franchissant le gardon. Ce pont devait en impressionner plus d'un, car très étroit, très haut et sans rambarde il franchit le gardon en plein dans un virage.

Nous nous installons en tant qu'invités, sur une terrasse au bord du ruisseau, pas très loin de la tente de la belle-sœur, dans ce camping GCU réservé aux enseignants et à leurs descendants.

Nous faisons connaissance avec leurs amis dont certains sont de Châteauroux. C'est ainsi que nous rencontrons Raphaël et Catherine Plat, Jean et Denise Menu, Josiane et son mari docteur.

Les enfants se joignent à une bande d'adolescents qui par la suite nous feront passer quelques nuits agitées.

Pendant trois semaines, Fernand va m'initier aux secrets de la pêche à la truite. La première épreuve est d'attraper les sauterelles et pas n'importe lesquelles. Il faut qu'elles soient vivantes, vertes et de préférence male, car alors elles coulent mieux. Raphaël me donne une petite boîte ronde en plastique transparent percée de trous pour y mettre les bestioles. Une fois la sauterelle attrapée il faut la faire entrer dans la boîte. Je passe une matinée à attraper une vingtaine d'insectes, car ces captures sont loin d'être faciles lorsqu'on les réalise pour la première fois.

Ma première expérience sur le terrain est au Salt. Un ruisseau situé à quelques kilomètres en aval du lieu où on campe. Malgré tous mes efforts, je ne vois rien et ne prends rien. Lorsqu'il redescend la musette pleine, Fernand me trouve en train de bouquiner adossé à un arbre.

Il est vrai qu'il ne m'avait pas mis sur le circuit le plus aisé, ni sur celui le plus poissonneux, étant en contrebas du chemin la première partie du ruisseau est la plus facile d'accès et donc la plus visitée.

Deuxième essai à Trabassac, ruisseau en aval de Ste Croix et là, premiers succès je reviens avec quelques truites.

Je m'améliore très rapidement, car le secret de la pêche à la sauterelle est le camouflage. Tout est dans l'approche ; silence, mouvement et mimétisme sont les clés de la pêche à la truite. Le moindre incident effraye le poisson qui, soit s'enfuit rapidement, soit s'immobilise brusquement devenant insensible à toute sollicitation.

Arriver au bord d'un trou en silence, sans faire bouger les branches, se confondre à l'environnement, déplier la gaule sans mouvement brusque, envoyer sauter

la sauterelle en surface à l'endroit précis où se forme le petit remous susceptible de receler la bête et c'est la touche assurée si une truite est dans le coin.

Touche ne veut pas dire prise, tout comme prise ne veut pas dire dans la mu-sette... car l'animal se défend. Il faut le fatiguer avant de pouvoir le sortir et une fois hors de l'eau, ses ultimes sursauts peuvent encore le sauver. D'autant plus que la pêche n'est jamais en terrain dégagé ; souvent au milieu des ronces, surplombant des canyons profonds de plusieurs mètres ou en équilibre instable sur d'étroites corniches. Aussi avant d'envoyer la sauterelle faut-il prévoir dans quelle direction ferrer la bête et par où sortir une éventuelle prise.

Ce type de pêche est vraiment sportif, nous la pratiquons en remontant les ruisseaux, escaladant les rochers des rives qui parfois nous amènent à d'impressionnantes hauteurs, ou en marchant sur le fond du torrent. Exercice d'autant plus difficile qu'il faut marcher avec des bottes ou des chaussures mouillées sur des rochers plus ou moins glissants. Plus d'une fois, nos courses se transforment en embardées non contrôlées qui se terminent en contre bas, dans un trou plus ou moins profond où nous nous retrouvons flottant dans une eau sombre, essayant tant bien que mal de sauvegarder, matériel, prises et papiers.

Nous ne camperons qu'une seule fois au GCU, car l'année d'après nous obtenons de Mme Verdaillant commerçante en fruits et légumes de la Pélucarié, l'autorisation de camper dans l'île qui lui appartient située non loin du camp où sont installés Christiane et Fernand et accessible en voiture en roulant, il est vrai, dans le lit du torrent.

Au fil des ans, qui passent, nos pêches deviennent impressionnantes et il n'est pas rare de nous voir ramener chacun une douzaine de truites. Elles composent nos menus, midis et soirs. Et nous passons nos vacances sans acheter de viande.

Nous tendons des lignes de fond et prenons des anguilles. Peut-être ne savons-nous pas les préparer, car, grillées dans le lit du gardon, nous ne les apprécions que moyennement. Nous aimons mieux les gros chevennes dont le goût de leur chair justifie le mal que l'on se donne pour trier les arêtes.

Une année, nous décidons de faire l'ouverture de la pêche aux écrevisses. Fernand a quelques balances, moi aucune. Nous allons donc à St Jean du Gard où je fais l'acquisition de trois petits filets tendus sur un cercle de fil d'acier inoxydable. Nous passons chez Cougou, le charcutier de Ste Croix et nous lui demandons de nous mettre de côté une ou deux têtes de mouton.

Le jour de l'ouverture (en général le premier week-end du mois d'août), nous partons dès le petit matin avant le lever du jour, armés de nos balances et de nos têtes de mouton, qui stockées dans des sacs en plastique depuis plusieurs jours, dégagent un fumet, qui nous le pensons, sera irrésistible pour les écrevisses cévenoles. Nous arrivons avant que le soleil se lève, au pied du Salté, groupe de maisons abandonnées et squattées par un groupe de soixante-huitards, situées au bord du ruisseau du même nom.

Quelle n'est pas notre surprise de constater que malgré l'heure matinale, nous ne sommes pas les premiers et qu'il y a déjà foule sur les bords du ruisseau habituellement si paisible. Nous nous installons au bord d'un trou où nous sommes sans cesse dérangés par les pêcheurs qui changent de trou. Au bout de quelques heures, nous abandonnons, n'ayant en tout et pour tout que quelques prises à nous mettre

sous la dent. La pêche aux écrevisses n'est tolérée que pendant deux jours, écoeurés nous ne pêcherons même pas le jour suivant.

Il nous faudra encore quelques années de séances malheureuses pour réaliser, que du mouton les écrevisses n'en trouvent pas tous les jours dans le ruisseau et qu'elles préfèrent sans doute manger du bon poisson plutôt que de la viande avariée.

Fuyant le ruisseau du Salté qui devient un « grand boulevard » les jours de pêche à l'écrevisse, nous préférons le calme et la solitude du ruisseau de St Martin. Et pourquoi se lever avant l'aube alors qu'il suffit d'arriver vers onze heures c'est-à-dire l'heure à laquelle les autres finissent et quittent les lieux ?



Dans le ruisseau de Saint Martin en 2001

Nous ferons de véritables pêches miraculeuses utilisant comme appât des chevennes pêchés un ou deux jours avant, excédent souvent les trois cents prises, toutes à la maille soit neuf centimètres ou plus.

Sitôt de retour dans notre île l'opération nettoyage et comptage commence il faut saisir la palme centrale de la queue de l'écrevisse et tirer dessus pour arracher le boyau. Dès que cette opération est accomplie, les pauvres bêtes sont précipitées vivantes dans la cocotte où mijotent une noix de beurre et quelques cuillerées d'huile.

Nos soirées deviennent de véritables banquets auxquels participent nos amis locaux Janine Berdère, Jacques son mari et plus tard le petit Jacques Bernard, lorsque Jacques Berdère sera mort d'un cancer de la gorge. Nous nous retrouvons parfois plus d'une vingtaine, à gueuletonner sous la tente installée dans l'île aux chèvres. Soirées bien arrosées qui se terminent toujours à une heure avancée de la nuit.

Le Piboulio est un haut lieu de rassemblement de ceux qui squattent les mas abandonnés des vallées environnantes. Une fois par semaine, on y projette des films dans une ambiance enfumée où les chiens aboient lorsqu'à l'écran apparaît une casquette de flic ou de facteur...



Entre Sainte Croix et Barre des Cévennes presque en face du Piboulio : La scierie

Tous ces gens sont arrivés là après les événements de mai 1968, en plusieurs vagues originaires du même endroit. Vivant en communauté ils se séparent assez vite pour retrouver des vies de couple beaucoup plus conventionnelles. Ces couples évoluent au fil des années et parmi nos amis, Janine a quitté son mari Jacques Berdère pour vivre avec Jacques Bernard, lequel quitte Janine pour Marie et Janine Jacques pour Joël (ou l'inverse).

Lors de nos séances de pêche, il faut parfois marcher plusieurs dizaines de mètres sur des galets à sec, avant de retrouver le ruissellement de l'eau. Les ravissements et les formes étranges des rochers érodés que nous escaladons nous paraissent incroyables et incompréhensibles lorsque nous contemplons les paisibles cascades de cette eau limpide au bruit si reposant. Toujours au fond des gorges, nous sommes sous les frondaisons, à l'abri du soleil et n'apercevons le ciel que par intermittence. Le bruit de l'eau qui court sur les cailloux nous coupe de tous les bruits du monde. Je trouve, au fond de ces gorges une paix qui me permet de compenser le stress de mes activités parisiennes. C'est toujours avec regrets que je vois arriver la fin de ces périodes de loisirs et de rêves.



Chez Mme Verdheillant – La Pélucarié été 2003

Un après-midi d'un jour particulièrement chaud, nous partons Fernand et moi pour une séance de pêche dans le ruisseau de Trabassac. Le temps est à l'orage. Comme à l'habitude je descends face au mas du Salté pour commencer à pêcher au pied des maisons, alors que Fernand continue la route pour pêcher le haut du ruisseau.

Après une heure de pêche, le ciel se couvre et au loin, l'orage commence à gronder. Je continue à remonter le ruisseau tout en gardant un œil sur le ciel qui devient de plus en plus noir. Les grondements de toner se rapprochent et deviennent de plus en plus violents. Les premières gouttes de pluie transpercent bientôt les frondaisons et deviennent de plus en plus grosses. Pensant que l'orage va rapidement s'éloigner je me recroqueville sous un gros rocher plat côté montagne.



La pluie qui tombait gentiment devient tout à coup trombes d'eau et soudainement, du bord du rocher sous lequel je m'abrite jailli une cascade dont le rideau d'eau me cache le ruisseau. Le gentil ruisseau dans le lit duquel je marchais il y a un instant, devient un torrent de plus en plus impétueux dont le niveau s'élève à une vitesse impressionnante.

**Dans le ruisseau de Trabassac
(pour me voir suivre la canne rouge)**

Je me rends compte que je ne peux plus rester sous mon rocher, car loin de s'éloigner l'orage reste au-dessus de la vallée et la pluie tombe avec une violence impressionnante.

Je me décide à bouger, mais je ne peux plus traverser, car un courant violent m'interdit de regagner la rive opposée côté du pré. Je commence donc à escalader la montagne, ce qui n'est pas tâche facile, car la paroi presque verticale est couverte de bugs de châtaigniers desséchés.

Tant bien que mal, sous la pluie battante, je réussis à me hisser de quelques mètres pour atteindre une ancienne bancelle au bout de laquelle un gros tronc d'arbre est tombé en travers du torrent. N'ayant pas d'autre choix je me décide à tenter la traversée. À califourchon, prenant bien garde de ne pas glisser, par à coup, je me propulse vers l'autre rive.

Quelques mètres plus bas le ruisseau est déchaîné et là où il n'y avait que quelques centimètres d'eau, c'est maintenant un torrent furieux qui coule, dont le niveau noie le rocher sous lequel j'étais abrité.

J'atteins enfin l'autre rive et traversant un buisson de ronces, je me retrouve dans le pré. Le spectacle est grandiose. Dans un ciel envahi de gros nuages noirs commencent à apparaître de larges zébrures bleues. La pluie tombe maintenant avec un peu moins de vigueur, mais le versant de la montagne qui me fait face ruisselle d'eau.

Je réalise maintenant le danger auquel j'ai échappé. Mais où est Fernand ? Je remonte le pré et atteins la route que je commence à suivre. Je retrouve le Toyota, mais pas le beau-frère. L'inquiétude m'envahit et je commence à penser qu'il a peut-être, lui aussi été coincé. Je remonte la route, décidé à refaire son parcourt de pêche lorsque je le vois surgir hirsute, d'un sentier remontant du ruisseau.

Nous regagnons tous les deux la voiture sous une pluie dont l'intensité diminue de plus en plus. Bientôt, elle s'arrête pour laisser place à un beau ciel bleu dans lequel nous retrouvons notre soleil cévenol.

Le bruit du torrent est impressionnant et de la montagne dévalent une multitude de cascades. Nous redescendons la vallée traversons Pont-Ravager, puis Sainte-Croix et sans encombre regagnons la Pelucarié où le Gardon est devenu une vraie rivière à la largeur impressionnante.

Dans la soirée, nous apprenons que le pont qui traverse le ruisseau du Cambousse à la sortie de Ste Croix et sur lequel nous sommes passés pour revenir s'est effondré, ce qui nous obligera pendant le reste de nos vacances à remonter sur la corniche pour redescendre vers le village où nous faisons toutes nos courses.



Ne pouvant pas faire de bruit dans le camp, nous récupérons tous les ados sur l'île. Ce qui nous attirait les réprimandes des enseignants ne comprenant pas que c'étaient leurs rejetons qui étaient en cause.

Depuis ce jour, je sais combien il faut être prudent avec ces torrents. Ils peuvent devenir très soudainement des vrais pièges pouvant éventuellement être mortels.

En fin de troisième nous devons choisir une orientation pour Laurent. Comme il nous semblait assez doué pour le dessin, nous l'avions inscrit au cours de l'école Boule à Paris.

En fin d'année scolaire, il passe le concours ; le nombre de postes est ridiculement bas, alors que les candidats sont nombreux. Monique a accumulé plus de documentation que le centre d'orientation de Maurepas et le conseiller d'orientation qui nous reçoit ne nous est d'aucune utilité.



**École des métiers du bâtiment à Felletin
Monique-Gérard Pichonnet-Eric-Laurent**

Laurent choisit la taille de pierre et nous l'inscrivons à l'école des métiers du bâtiment de Felletin dans la creuse pour qu'il y passe en deux ans, un BEP.

En septembre, nous nous retrouvons à Felletin avec Michèle et Gérard Pichonnet, car Éric le cousin germain de Laurent est inscrit en section « Bac technique ».

La mini-informatique SEMS (Société Européenne de Moyens Systèmes)

Fin 1979, Jean Claude me propose de prendre la responsabilité de la logistique à la SEMS. Le salaire et la perspective d'un retour dans le groupe Thomson me séduisent ainsi que la perspective de ne plus me déplacer, car je suis un peu fatigué par mes voyages à répétition. Je quitte donc la Bull pour la deuxième fois, au regret de mon chef et de Bernard Bléhaut qui comprend bien mon désir d'évolution et de retour dans un environnement familial.

À mon départ, Bull me paye mon solde de tous comptes et je me retrouve avec un peu d'argent que nous investissons dans la maison du Pont-Chrétien. Charles Garet me fait les plans concernant la modification en habitation du garage couvert de tôles. Je fais faire des devis et lors d'un week-end nous descendons avec les Garet et découvrons le hangar pour que les travaux puissent commencer.

Beugeard du Pont me refait le haut des murs avec chaînage, Gaboriaud de la Prune me pose une charpente traditionnelle en chêne et doit me couvrir l'ensemble de vieilles tuiles. Malgré mes relances, il tarde tellement que je finis par demander à Beugeard de faire la couverture.



Les bureaux de la SEMS sont implantés à Louveciennes village (rue de la Princesse) et le Service après-vente à Parly 2.

Comme cité précédemment la Société européenne de micro-informatique et système a été constituée en fusionnant la partie mini-informatique de la CII et celle de Télémécanique. En résultent deux lignes de produits : les Mitras (ex CII) fabriqués à Toulouse et les Solars (Télémécanique) fabriqués à Grenoble. Cependant, lors de cette réorganisation, les activités militaires informatiques ont été maintenues à part et regroupées dans une société sœur CIMSA (Compagnie Informatique Militaire de Systèmes & d'Applications) qui en plus de produits typiquement militaires, diffuse les mêmes lignes d'ordinateurs.

Mes premiers mois sont assez tranquilles et je ne tarde pas à trouver le temps un peu long. En effet toute la logistique pièces de rechange est assurée par le département militaire, qui pour des raisons financières en a conservé la responsabilité.

La gestion physique des pièces est tout à fait incompatible entre les clients militaires, à qui la priorité est toujours donnée et les clients civils qui attendent que leurs systèmes soient réparés le plus vite possible.

Le directeur de la logistique militaire est un ancien colonel M.Pigeon. Un homme très autoritaire et voyant d'un très mauvais œil une partie de ses responsabilités lui échapper. Les entrepôts sont à Vélizy non loin de ceux de l'ancienne CII. Très progressivement, je m'introduis dans la place et en quelques semaines je réussis à faire accepter certaines modifications dans les procédures de commandes, retour et réparation des pièces.

Par des visites régulières à Grenoble et Toulouse où se trouvent les usines et les centres de réparation. Je réussis à raccourcir les temps de réparation et donc augmenter la disponibilité. J'obtiens l'autorisation d'embaucher 14 correspondants logistiques placés dans nos agences provinciales, mais étant placé sous mes ordres et dépendance hiérarchique.

Toutes ces actions aboutissent à une amélioration sensible de notre service. Mais le gros problème demeure dans la fiabilité des machines et en particulier de celles d'origine Télémécanique les « Solars ». Nous avons de très gros clients et parmi eux l'EDF (Électricité de France) dont nos machines assurent le dispatching de l'électricité sur tout le territoire français. Nous avons, dès la moindre panne, une énorme pression, car l'alimentation en électricité ne souffre pas d'interruption.

Ces quelques mesures prises, je ne peux pas faire grand-chose de plus n'ayant pas le contrôle direct des opérations. Il se passe plusieurs mois avant que la décision soit prise de séparer physiquement le stock de pièces de rechange.

Je me la coule douce pendant plus d'une année, mais c'est le calme avant la tempête...

En 1981, la décision est enfin prise de transférer une partie du stock de pièces à SEMS. Une période passionnante commence.



Le transstockeur

De mon année sabbatique passée à observer le fonctionnement du magasin CIMSA, j'ai tiré une bonne idée de l'organisation à mettre en place pour que la gestion des pièces soit efficace. Jean-Claude Juglet, tout comme moi d'ailleurs joue sa place, il me demande donc de travailler avec le directeur de l'administration Philippe Westercamp (un centralien) et son contrôleur de gestion M.Galland.

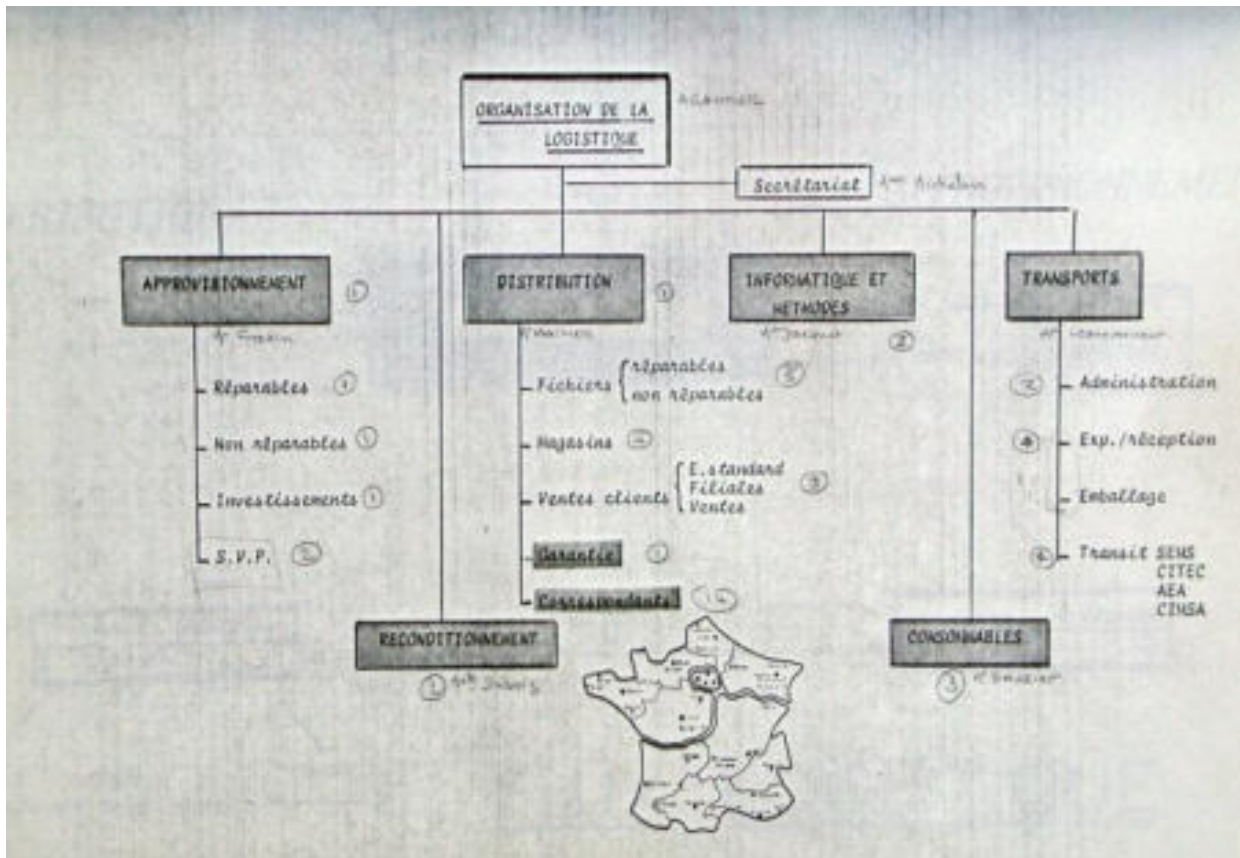
Je cherche et trouve des locaux en cours de construction sur la zone industrielle de Trappes et passe un accord avec le gestionnaire pour l'aménagement intérieur.

Me documentant sur les moyens de stockage, j'obtiens le budget nécessaire à l'acquisition d'un transstockeur.

Une énorme machine d'une trentaine de mètres de long, sur 8 de haut, constituée de deux

rangées de tiroirs plus ou moins gros, au milieu desquels se promène un chariot piloté par ordinateur.

Pendant la période de négociations, l'un des fournisseurs potentiels me fait visiter l'usine Citroën d'Aulnay où sont installées plusieurs de ces machines.



Organigramme

Je constitue mon organigramme et j'évalue à 40 le nombre de personnes nécessaires au fonctionnement du magasin. Je commence par la recherche des cadres dont j'évalue le nombre à 5 : un responsable des approvisionnements, un responsable du magasin, un responsable de l'informatique, un responsable des reconditionnements et de l'outillage et un responsable des transports. Je récupère en plus la responsabilité d'un département existant à SEMS, les consommables, dont le responsable Mr Sauzier continuera la gestion.

Au sein de CIMSA, très peu de gens sont tentés par l'aventure. J'y trouve cependant quatre de mes responsables, un jeune informaticien Jeannot, M. Maziere homme expérimenté accepte la responsabilité du magasin et vient avec sa secrétaire, un ancien militaire Lequemeneur prend la responsabilité du transport, Fradin celle des approvisionnements et Mme Dubois, employée de SEMS avec laquelle je travaille déjà s'occupe des réparations et reconditionnements.

Je sais très précisément ce que j'attends d'eux et ensemble nous écrivons leurs définitions de fonction et celles de leurs futurs employés.

Pour m'affranchir des lourdeurs administratives de Thomson et m'assurer d'un personnel de qualité, tout en respectant les grilles de qualifications et de salaires, je passe un accord avec une société d'intérim qui recrute, avec l'aide de mes cinq collaborateurs l'effectif dont ils ont besoin étant entendu que nous transformerons en embauches définitives tous ceux et celles qui nous auront donné satisfaction.

Je n'interviens que très peu dans ces actions de recrutement, laissant à chaque chef de service une entière liberté quant à l'organisation et l'embauche du personnel nécessaire au fonctionnement de leur service respectif. Nous recevons ensemble les différents postulants et postulantes, je donne évidemment mon avis, mais les laisse libres de décider.

Nous aménageons et définissons ensemble l'agencement des locaux. Pour les bureaux, je les laisse choisir les couleurs des murs et des moquettes leur demandant de faire participer les employés qu'ils avaient déjà sélectionnés. Ils choisissent leur mobilier et l'aménagement de leur espace de travail. Je tiens absolument à ce que tous participent à la construction de notre espace de travail, en imposant le moins possible j'espère ainsi faire naître chez chacun d'entre nous, les sentiments de responsabilité, respect, fierté et efficacité.

Pour moi, c'est une période d'intense activité, car il me faut tout prévoir. Des locaux, aux multiples machines ; du personnel à la sécurité ; des procédures aux sous-traitants ; bref tout ce qui constitue le fonctionnement d'une organisation logistique devant répondre à des impératifs d'urgence, de qualité, de fiabilité et de rentabilité.

Je passe des heures avec Westercamp et Galland à établir des procédures de gestion de stock que je n'appliquerai jamais, préférant faire confiance à l'expérience de mes collaborateurs plutôt qu'aux théories probablement sans failles apprises dans leurs grandes écoles. Jamais je n'aurais été prêt si je m'étais fié totalement à eux !



Nous déménageons fin 1982 suivant un plan précis que nous avons établi ensemble. Plus de 15000 références (5 millions d'euros) passent des locaux de Vélizy au magasin de trappes et cela sans rupture dans l'approvisionnement de nos clients.

Le déménagement des pièces de CIMSA Vélizy à SEMS Trappes

Nous ne perdrons rien, les différents services mis en place se mettent à fonctionner sans problèmes majeurs. Nous embauchons en contrat définitif la presque totalité des employés en intérim. Tous à différents niveaux savent à quoi sert leur travail et en voient les résultats. À l'écoute de toutes les remarques concernant les procédures mises en œuvre, nous appliquons sans tarder celles qui nous semblent judicieuses. Et ça marche...! Ça marche même très bien et notre service logistique devient une référence, un modèle que l'on fait visiter.

Quelque temps après alors que j'étais employé dans une autre société que SEMS on me demandera de revenir expliquer comment je m'y étais pris pour mettre en place cette organisation...

Paris Brest Paris (1981)

Nous arrivons en 1981 et les élections d'abord municipales puis présidentielles. Lucien Piron, un voisin est responsable de la section socialiste de Coignières. Avec Jean-Louis Gloux, il nous convainc de figurer sur sa liste en opposition au maire sortant UDF Henri pailleux. Nous menons une campagne effrénée et c'est ainsi qu'un soir revenant d'une campagne d'affichage, descendant en courant de la voiture de Philippe Dumas, j'oublie la chaîne tendue au ras du sol à l'entrée de la zone commerciale et je me casse un poignet en allant coller sur la vitrine du boulanger, le parcourt de la sortie vélo du dimanche matin. Pendant six semaines, je me traînais avec un plâtre immobilisant mon avant-bras gauche.

Nous utilisons la logistique de Trappes pour rédiger et photocopier nos tracs. Malgré nos efforts et la visite de Michel Rocard venu supporter notre campagne, nous échouons et seuls les quatre premiers de liste sont élus.

François Mitterrand a lui plus de succès, car il gagne contre Giscard d'Estain dont le septennat a été entaché de scandales, l'un des plus importants étant celui des diamants de Bokassa.

Une partie de mes loisirs sont vélocipédiques. Le club dirigé par Jean-François Dehecque, qui ne fait pas de vélo, mais se dépense sans compter, fonctionne très bien. Chaque dimanche matin, nous sommes sur nos machines et pédalons dans les vallées de l'Eure et de Chevreuse.



Nous participons aussi à tous les rallyes des environs. Un jour par défi, nous décidons de faire Paris Brest Paris (1200 km en 4 jours) en brevet audax. C'est à dire en peloton, à allure constante (22,5 km/h). Nous sommes quatre à tenter l'aventure. Pour participer, il faut avoir fait les brevets de 100, 200, 300, 400 km et pour être sûr de tenir le coup, Jean Pierre Sevestre et moi ajoutons un 600 km.

Avec plus de 8000 km dans les jambes, faits en moins d'un an, nous pensons être prêts. Par un très bon matin de septembre, nous prenons le départ de l'île de la Jatte, vers Asnières. Le temps est magnifique, c'est un peloton de plus de 300 cyclistes encadrés par les motards de la police qui quitte la Seine pour escalader la colline de St Cloud.

Première étape : Rennes où nous arrivons vers 23 h. Une courte nuit à l'hôtel et nous prenons le départ de la deuxième étape qui nous conduira de Rennes à Morlaix où nous couchons dans une auberge de jeunesse.

De Morlaix nous allons à Brest, le temps d'un petit casse-croûte et sans voir la rue de Siam, nous ré-enfourchons nos vélos pour revenir à Morlaix et retrouver notre auberge de Jeunesse.



Nous sommes en haut de la photo
(de droite à gauche Jean-François, Jean-Louis & moi)

Christiane et Fernand qui sont à Coignières, viennent voir dans quel état nous sommes lors de la halte à Bois-d'Arcy et sont surpris par notre état de fraîcheur.



Remise des médailles du Paris Brest Paris
De droite à gauche : Jean François Mazel, Jean Pierre Sevestre, Jean Louis Gloux et moi
Au premier plan Karine Gloux

Une nuit de 4 heures et départ au petit matin, en direction d'Alençon. C'est l'étape pendant laquelle je souffre le plus, car en milieu de matinée, je ressens une douleur croissante dans une jambe, puis dans l'autre. Heureusement vers la mie journée ces douleurs s'estompent après de vigoureux massages.

Le temps est toujours au beau fixe lorsqu'après une nouvelle très courte nuit nous quittons Alençon pour regagner Paris.



Jean Louis & Jean François me précèdent

À l'arrivée, nous sommes tous en forme et constatons que notre peloton est presque intact, car très peu ont abandonné. Nous sommes évidemment fatigués, mais tellement heureux d'avoir accompli ce que nous ressentons comme un exploit, qui nous semblait inaccessible. Ce n'est que quelques jours après que nous ressentons les effets des efforts fournis. Mais nous avons tous une forme resplendissante qui nous permet de récupérer en quelques jours.

PARIS (Iles des Vanne) - RENNES

	En total	Km de l'étape	Km total	Heure
Iles des Vanne				3 h 45
Fort d'Améree	3,5	3,5	920	3 h 54
Fort de Neufly	3,4	6,9	910	4 h 03
Fort de Sévres	7,7	14,6	2130	4 h 25
Car. Chaville	5,0	19,2	870	4 h 38
Grille Orangerie	5,8	24,0	1600	4 h 49
Fort de la route	6,0	30,0	1600	5 h 05
Autopont	12,6	42,6	3070	5 h 38
Car. Gambais	12,9	55,5	3470	6 h 12
Car. de Ivry	6,2	61,7	2900	6 h 36
RESTAUCHAMPS	9,3	71,7	2700	7 h 02
Fontauchamps	0	71,7	1330	7 h 30
Cheray Jeux	6,3	78,0	1370	7 h 43
St-Temy erode	13,0	91,3	3970	8 h 18
Nonancourt (Malivert)	5,0	93,3	3770	8 h 21
Fousset d'Acos (entrées)	8,5	91,8	3740	8 h 34
Vernail (sortie)	14,5	46,3	1700	8 h 32
Armesières église	10,4	56,7	1374	8 h 50
Moulin à vent	8,6	65,3	1350	9 h 23
Rest. TY-COZ à U	8,5	74,8	1435	9 h 40
Essa à D	6,2	81,0	1350	10 h 04
Carrefour division	4,9	85,9	1600	10 h 17
MONTAIGNE Halle au Boulon	2,2	88,0	1622	10 h 20
Halle au Boulon	0	88,0	8	10 h 30
Soles église	7,0	7,0	1629	10 h 49
Le Meule centre division	15,5	15,5	2200	10 h 12
Mesnil-Rout église	15,5	75,0	2500	10 h 27
Forêt Abbeville passage	10,0	32,0	1920	10 h 04
Sainte-Alange (Chapelle B)	4,0	31,0	2010	10 h 15
St-Denis-en-Boscun route	15,5	48,5	2165	10 h 30
La Landrière (passage à droite)	11,5	35,0	2170	10 h 43
PREN-PAIL église	6,0	61,0	2230	10 h 13
Pré en Pail	0	61,0	2230	10 h 30
Levon église à D	10,0	10,0	2250	10 h 30
Le Pilon église à G	7,0	19,0	2420	10 h 31
Clotte Ste Anne	6,5	25,5	2480	10 h 38
Croisement route Lucey	7,5	33,0	2560	10 h 46
Entrée de Meyrieux	4,0	37,0	2560	11 h 00
Moulay route	5,0	42,0	2650	11 h 22
Passera Level 12 km	14,5	56,5	279,5	11 h 01
Louverne église	5,5	62,0	2650	11 h 20
Level route 13e	4,3	66,3	2660	11 h 21
Direction centre ville-gare Direction Préfecture M ^{me} Château-d'eau sortie	3,2	69,5	2920	11 h 39
LAVAL, St-Austhair	1,5	70,0	2935	11 h 30
St-Berthevin	0	70,0	2930	11 h 45
La Chapelle du Chêne	7,0	7,0	3000	11 h 00
La Chapelle centre	7,0	14,0	3070	11 h 17
Créac	5,0	19,0	3120	11 h 30
Vitré centre	11,0	30,0	3220	11 h 04
Croisement D 28	2,0	32,0	3250	11 h 09
Croisement D 105	4,5	36,5	329,5	11 h 21
St-Jehan	4,5	41,0	3310	11 h 33
Châteaubourg	4,0	45,0	3370	11 h 44
Croisement D 101	4,0	49,0	3430	11 h 50
Noyal	4,0	53,0	3470	12 h 08
Croisement-Ségué	7,0	60,0	3540	12 h 34
RENNES total	80	80,0	3630	

RENNES - MORLAIX

	En total	Km de l'étape	Km total	Heure
RENNES	0	0	3630	0
Cros. St-Gilles (Lambert 10)	11,2	11,2	3742	10 h 20
A. G. Moulher-Duc	14,8	26,0	3690	10 h 30
Cros. route Bethuel D	8,4	34,0	3310	10 h 00
Querville centre	8,5	41,5	3210	10 h 30
Dreux route D	3,0	44,0	3270	10 h 30
Secoursam centre	5,0	49,0	3120	10 h 30
BROONS	4,0	53,0	3170	10 h 30
Broons	0	53,0	4720	0
Cros. Morlaix	10,6	63,6	4016	10 h 20
A. D. Rest. G. H.	6,8	70,4	4044	10 h 20
Fort sur route Flemer	6,0	76,0	4004	10 h 20
Fort sur route Morlaix	4,6	80,6	4010	10 h 20
Moulin Tost	4,0	84,6	4130	10 h 20
Ernie St-René	6,5	91,1	1700	8 h 30
Neuf de cob. Yffrelec	3,0	94,1	158,5	8 h 41
St-Benoit centre	7,4	101,5	2250	10 h 21
Morlaix Morlaix B	24	53,3	169,0	8 h 30
Morlaix Trepas	16,8	50,6	170,2	12 h 20
Orlé. Flemer	10,7	70,0	186,7	12 h 30
MORLAIX (passer l'église)	11,7	81,0	188,0	12 h 34
Orléans	0	81,0	190,0	0
Flemer BIP	4,0	85,0	2020	12 h 00
Flemer	10,0	95,0	2120	12 h 20
Le Pardon Kermis à D	13,0	108,0	225,0	12 h 20
Le Pardon sur route	10,0	118,0	235,0	12 h 20
Saintes-Mères d'eau	10,0	128,0	245,0	12 h 20
Morlaix (Cros Flemer D)	7,0	135,0	248,0	12 h 20
Morlaix centre ville	3,0	138,0	250,0	12 h 20
MORLAIX (passer l'église)	2,0	140,0	250,0	12 h 20
Morlaix centre ville	0,8	140,8	250,0	12 h 20
Morlaix centre	0	140,8	250,0	12 h 20
Fort sur SNCF	11	151	261,0	12 h 40
Carrefour Rest-Saint	4,5	155,5	265,5	12 h 40
St-Thégonnec église	7,4	162,9	266,9	12 h 40
St-Thégonnec haut de côte	7,7	170,6	267,0	12 h 40
Carrefour 2 passages B	2,6	173,2	268,0	12 h 40
Carrefour centre	3,0	176,2	270,0	12 h 40
Carrefour centre	2,0	178,2	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,0	185,2	270,0	12 h 40
Carrefour centre	0,6	185,8	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,0	192,8	270,0	12 h 40
Carrefour centre	8,5	201,3	270,0	12 h 40
EST (route de Dinan)	7,0	208,3	270,0	12 h 40
Est	0	208,3	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,4	215,7	270,0	12 h 40
Carrefour centre	5,0	220,7	270,0	12 h 40
Carrefour centre	6,3	227,0	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,3	234,3	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,3	241,6	270,0	12 h 40
Carrefour centre	0,0	241,6	270,0	12 h 40
Carrefour centre	0,0	241,6	270,0	12 h 40
Carrefour centre	4,6	246,2	270,0	12 h 40
Carrefour centre	8,0	254,2	270,0	12 h 40
Carrefour centre	5,1	259,3	270,0	12 h 40
Carrefour centre	0,8	260,1	270,0	12 h 40
Carrefour centre	7,0	267,1	270,0	12 h 40
MORLAIX centre	7,0	274,1	270,0	12 h 40

MORLAIX - PARIS

	Niveau Ind./Mx			Seuil	
MORLAIX Omer Rivier	0	0	940	0	34:38
Rodière, abbaye, église	24	2,5	915,5	3500	44:58
Pontons pour port	34	14,5	920	1500	45:15
La 4 église	30	10,0	910	1300	45:30
Chapelle Notre-Dame à gauche	30	24,0	920	1300	45:45
Pontons Miroir, entrée	45	25,5	945	1500	54:30
Lavoirs, entrée	55	22,0	910	2000	54:35
Oratoire D 20	60	40,0	7:10	1500	54:42
La 10 N 12	40	45,0	7:30	1500	54:52
Jardin FN à gauche					
Église Notre-Dame - Fosse Mairie	80	60,0	7:50	1:00	54:59
COUDAMP	0	0	7:50	0	55:20
Pontons - Sébastien 23 km	85	58	7:55	2500	55:36
Pontons Miroir	80	16,7	7:10	2400	74:20
Village église	220	40,7	7:10	5200	81:18
Pont (Lamballe 11 km)	90	48,7	7:10	2400	81:42
Pontons Douce 17 km	100	59,7	7:10	2700	81:48
Pontons (Château Omer)	110	60,0	7:10	2900	81:57
Église 23					
BROONS église	100	81,0	7:40	2300	134:05
Breze	0	0	2:50	0	134:30
Arrière Sébastien - Breze 40 km	113	71,7	3:45	3000	134:58
Pontons Breze Bichard	112	20,0	3:10	3900	141:30
Arrière Douce église église	30	21,2	3:10	2400	145:54
Pontons Breze 12	110	49,5	3:10	3400	146:21
RENNES	113	52,5	3:10	3000	174:14
Rennes	0	0	3:50	0	174:15
Omer	60	50	3:50	1400	141:35
Royal	70	130	4:45	1400	141:44
Cythereburg	80	21,0	4:10	2:10	141:15
Croix D 20	125	20,5	3:45	3100	141:48
Village centre	70	25,5	3:45	3:00	141:20
Croix D 10	85	46,0	3:45	3:00	141:15
Croix	75	49,5	3:45	4:00	141:27
La Croix	40	51,5	3:45	1:00	141:34
La Chapelle de C.	70	80,5	3:45	1400	141:36
St-Denis	70	85,0	3:45	1400	174:10
LAVAL	40	92,5	3:45	1:00	174:12

Laval	0	0	904,0	0	174:27
Louvre	7,0	7,0	901,0	1800	174:25
Maigné	9,0	16,0	900,0	2400	184:10
Moulay	5,0	25,0	949,0	2400	184:43
MAYENNE	5,0	30,0	954,0	1400	184:47
Mayenne	0	0	954,0	0	194:15
Croix D 34	4,5	4,0	958,0	1000	194:25
Ricordeau D 129	10,0	4,0	968,0	2100	194:32
Le Ribay	4,0	18,0	972,0	1100	204:08
Jardin église	7,0	25,0	979,0	1800	204:21
St-Cyr-en-Pail	7,5	32,5	983,5	1000	204:43
PRE-EN-PAIL	4,5	37,0	991,0		
Pre-en-Pail	0	0	991,0	0	214:10
La Laitière PN	6,0	6,0	997,0	1800	214:28
St-Denis-sur-Sarthe	6,5	12,5	1003,5	1700	214:43
Le Château	4,0	16,5	1007,5	1100	214:54
Château Rouge	5,5	22,0	1013,0	1300	224:07
ALENÇON centre	2,0	24,0	1019,0	500	224:12
Alençon centre	0	0	1019,0	0	64:30
Alençon aérodrome	4,0	4,0	1019,0	1000	64:45
Hautrive	6,0	10,0	1025,0	1600	64:58
Mazill-Bruet	3,0	13,0	1028,0	800	74:04
La Môle-sur-Sarthe	9,5	22,5	1038,0	2600	74:30
Bédou	8,5	31,0	1046,0	2400	74:54
Les Galères haut de côte	4,5	35,5	1050,5	1000	84:04
MORTAGNE	3,0	38,5	1054,0	900	84:13
Mortagne	0	0	1054,0	0	84:45
Retour N 12	3,0	5,0	1057,0	800	84:53
Dio-Arnie	12,0	15,0	1065,0	3200	84:25
St-Maixent	7,0	22,0	1076,0	1300	84:44
Croix St-Victor	10,0	35,0	1086,0	2700	104:11
Versailles	7,0	39,0	1093,0	1800	104:29
Tilléres	10,0	49,0	1103,0	2600	104:55
Noncourt (haut)	11,0	60,0	1114,0	3300	114:25
Église Doux	11,5	71,0	1125,0	3000	114:55
Sortie Doux	5,5	76,5	1130,5	1400	124:09
CHERISY restaurant	11,5	88,0	1142,0	3000	124:39
Petit-Champs	0	0	1142,0	0	144:00
Carrefour Garbais	15,0	15,7	1157,0	4000	144:40
Auto-port Le Pontel	15,5	31,0	1173,0	4000	154:20
Bois-d'Arcy Super-M	12,0	43,0	1190,0	3200	154:52
Bois-d'Arcy Super-M	0	0	1190,0	0	164:10
Grille Orangeville	4,0	6,0	1196,0	1800	164:26
Carrefour Chaville	6,0	12,0	1202,0	1600	164:42
Fort de Sevres	3,5	15,5	1205,0	900	164:51
Fort de Suramese	4,7	20,2	1211,0	1200	174:03
Fort de Mauffy	3,0	23,0	1214,0	800	174:11
Fort d'Astienne	3,4	27,4	1217,0	800	174:20
Arrivée	3,5	31,0	1220,0	1800	174:30

MORLAIX



ALENÇON



Retour à la Bull et début dans l'Imagerie médicale

Candidat à l'élection présidentielle de 1981, Mitterrand exploite la lassitude de l'opinion face au gouvernement de Valéry Giscard d'Estaing, de nouveau candidat, qualifiant avec adresse le président sortant, par qui il avait été traité en 1974 d'« homme du passé », d'« homme du passif ». Face à une droite divisée et un Parti communiste agressif, donnant plus que jamais une image de sectarisme, mais qui finit par appeler à voter pour lui au second tour, Mitterrand fonde sa campagne sur un programme présentant cent dix propositions pour la France. Le 10 mai 1981, il est élu quatrième président de la Ve République avec 51,76 % des voix.

Ce qui n'est pas sans conséquence sur le devenir de l'informatique française, car un nouveau regroupement est décidé entre la mini informatique et la compagnie Honeywell Bull. C'est ainsi que courant 1982 SEMS et Bull fusionnent pour ne faire qu'une société.

Pour la troisième fois de ma carrière, je me retrouve employé par Bull. Pas pour très longtemps cette fois, car Jean Claude me propose de le rejoindre à la Compagnie Générale de Radiologie, branche imagerie médicale de Thomson ou il occupe le poste de Directeur du service technique. Il me propose le poste de Directeur après vente de l'export pour l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine.

Pour la troisième fois, je présente ma démission au Service du personnel Bull et au responsable de la logistique qui l'accepte sans trop de difficulté. Il est vrai qu'avant de partir, profitant du temps pendant lequel je négociais les conditions de mon embauche, j'avais identifié mon remplaçant Paul Mazet.

Mes trois mois de préavis passés à travailler ensemble et il était prêt à prendre la suite et poursuivre l'intégration de ce qui était la logistique SEMS dans celle beaucoup plus vaste de Bull.

Non sans vague à l'âme je quitte « mon équipe » M. Maizière, Mme Michelin et tous les autres avec lesquels nous avons mené à bien cette aventure logistique qui était loin d'être gagnée d'avance.



M.Sauzier, J.P. Mazet, Nicole Michelin

Compagnie Générale de Radiologie (1983)

Une fois de plus, je m'apprête à changer de métier et quitte la zone industrielle de Trappes pour Montparnasse où se trouve le siège de la CGR réparti entre la tour au vingt-cinquième étage et la gare près du siège Air France au square Max Hymans.

L'usine de fabrication des matériels de radiologie se trouve à Stains en Banlieue Nord dans les anciens bâtiments des usines Panhard ; la fabrication des matériels ultras Sons est à Maux ; celle des matériels de thérapie (accélérateurs, bombes au cobalt) est à Buc, la fabrication des tubes rayon X à Issy-les-Moulineaux, une usine en Italie à Monza, une autre en Belgique à Loncin et une au Mexique à Querétaro, où sont fabriqués des matériels simples (pour équiper des salles d'os) destinés au marché local.

Mon patron fonctionnel est Jean-Claude mon patron opérationnel est M.Grunberg beau-frère de Jean Pierre Chevènement (homme politique de première importance, fondateur du mouvement pour les citoyens et ministre de la Recherche à l'époque où je rejoins CGR). D'emblée, j'ai un très bon contact avec Grunberg. Il arrive de Dupont de Nemours (multi nationale américaine), de confession juive il est lui aussi relativement nouveau chez Thomson. Probablement placé à ce poste par son beau-frère, il ne connaît pas grand-chose de l'activité « Imagerie médicale ». Malgré son inexpérience dans ce domaine, il a de grandes idées réformatrices.

Notre grand patron s'appelle Séguy, il succède à Roger fondateur mythique de CGR et dépend directement du très médiatique Alain Gomez, Directeur général de Thomson.

Je commence à la CGR en mai 1983 par une formation qui rassemble à Montparnasse les responsables techniques du Brésil, d'Argentine, du Mexique et d'Arabie Saoudite ; une bonne façon de faire connaissance avec ces gens dont je vais devenir le chef fonctionnel.



Don Simpson (Arabie) à gauche
& Ernesto Cuevas (Mexique)

Cette formation a lieu à Montparnasse et dure un mois pendant lequel nous nous familiarisons avec les différentes activités de CGR : produits, réseaux de vente, procédures, organisation et présence dans le monde.

Une anecdote : pendant cette formation le responsable du service technique brésilien (Rossi) perd son portefeuille gare Montparnasse. Celui-ci contient pas mal d'argent en francs français et en dollars US, son billet d'avion, ses cartes de crédit, et ses différents papiers de voiture et d'identité. Peu convaincu de le retrouver je l'accompagne au bureau des objets perdus rue des Morillons. Nous montons à l'étage et nous adressons à un fonctionnaire à lunettes perdu au milieu d'une foule d'objets

hétéroclites, qui nous affirme n'avoir rien reçu. Un peu triste, mais non surpris nous repassons au bureau avant d'aller déclarer la perte au commissariat le plus proche. Et là, à l'accueil, nous attends une brave femme portefeuille à la main, qui nous dit l'avoir trouvé salle des pas perdus en pleine gare... !

Dans ce monde Thomson où tout n'est que relations et influences, mon arrivée suscite tous les commentaires et toutes les hypothèses possibles.

Cerise sur le gâteau, je partage mon bureau avec Jean Michel Lamy ex-directeur des ventes du service export à qui aurait dû revenir le poste occupé par Grunberg.

Cette cohabitation aurait pu être pénible, car l'accueil de mon collègue de bureau, habitué à disposer d'un bureau directorial correspondant à son rang, est plutôt froid. Je suis également gêné, car il m'est très désagréable d'être utilisé comme un moyen de répression.

Heureusement, j'ai à faire à un homme intelligent. Essayant de me faire le plus discret possible, passant beaucoup de temps à Stains hors du bureau, j'arrive assez vite à nouer bons rapports avec ce collègue qui m'apporte une aide appréciable dans la connaissance de ce nouvel environnement.

Quelques-uns de mes collègues portent des noms célèbres : le documentaliste s'appelle Deviez Jancourt dont la femme se rendra célèbre quelques années plus tard en étant impliquée dans un scandale qui fera trembler la République française, celui du marché des Vedettes de Taiwan, pour lesquelles d'énormes « pots-de-vin » ont été payés impliquant plusieurs personnalités, dont un des membres du Conseil d'État Roland Dumas.

Une des secrétaires du service s'appelle Burin des Rosiers probablement parente du Général qui gravitait dans l'entourage immédiat du Général de Gaule. C'est sans doute la raison pour laquelle je reçois une fin de non-recevoir sans appel lorsque pour la première fois, je lui demande de me taper une lettre.

Thomson et CGR en particulier sont remplis de ces emplois réservés aux anciens militaires ou aux amis des hommes politiques au pouvoir.

Entre Coignières et Montparnasse la ligne de train est directe, il faut un peu plus d'une demi-heure de voyage et comme de mon bureau je surplombe la voie où mon train circule c'est très pratique, surtout le soir où il ne me faut que quelques minutes pour aller du bureau au train. Je prends ma voiture le lundi matin et la laisse le reste de la semaine, au parking qui se trouve sous mon bureau. Je l'utilise pour aller à Stains, Issy ou Buc et c'est lors d'un de ces déplacements que j'entends à la radio, garant ma Renault 20 face à l'usine d'Issy-les-Moulineaux, l'annonce de l'attentat meurtrier qui vient d'avoir lieu devant le magasin Tati rue de Rennes et qui laisse sur le trottoir de nombreux morts et blessés (7 morts et 51 blessés). Monique aurait très bien pu se trouver dans le coin, car elle allait assez souvent à la FNAC qui se trouve juste à côté.

Très souvent le vendredi soir Monique prend le train et me retrouve au bureau. Nous dînons dans le coin et devenons des habitués de la taverne alsacienne ou nous allons avant ou après le théâtre ou le cinéma. Le quartier Montparnasse est vraiment un emplacement idéal pour se divertir ; nous arpentons la rue de la Gaîté et c'est ainsi que nous avons la chance de voir dans une de leurs dernières prestations Jean Marais et Edwige Feuillère dans une pièce intitulée : La maison du lac.

Quelques fois, nous retrouvons Bernadette et Bernard avec qui nous passons d'agréables soirées « ciné-resto ».

Je retrouve à CGR quelques anciens collègues de la SEMS, entre autres Philippe Westercamp qui est directeur financier, Galland (avec qui nous avons passé des heures à organiser une logistique dont je n'appliquerais pas la moindre procédure) et Bernard Gally qui s'occupe comme à SEMS des finances du service.

Une chose qui m'étonne c'est que personne n'est capable de me fournir une liste exhaustive des produits installés chez nos clients. La notion de parc installé est inconnue dans cette compagnie. Ce qui ne facilite pas le support logistique, car comment prévoir les pièces de rechange nécessaires à la maintenance lorsqu'on ne connaît ni le nombre ni le type des machines installées.

Avec de très petits moyens, sur un ordinateur Casio acheté lors d'un voyage à Hongkong, je commence par apprendre le langage Basic et conçois un petit programme qui me permet de commencer un inventaire des différentes machines installées et d'établir un premier classement par catégorie.

Mes sources ne sont autres que les anciens de la CGR (dont mon voisin de bureau Jean Michel Lamy) et les clients que je visite. J'arrive avec pas mal de difficultés à me faire une liste de référence qui me permet d'y voir un peu plus clair et de mieux comprendre les besoins d'après-vente.

En matière de logistique, ils sont énormes, car difficilement prévisibles. Beaucoup de nos clients sont mécontents du service après-vente, car trop souvent la pièce de rechange dont ils ont besoin, manque.



La plaine St Denis (en 2015 à cet endroit s'élève le stade de France)

Le centre des pièces de rechange est à la plaine St Denis et malgré la quantité impressionnante de pièces stockées nous avons rarement la bonne !

La conception des machines très souvent faite par quelques ingénieurs d'études surdoués en coopérations avec le corps médical et la fabrication de très petites séries fait que dans cette entreprise devenue une multinationale il est impossible de prévoir et subvenir aux besoins qui permettraient des réparations rapides.

C'est en fait une énorme PME où en après-vente, un groupe de bricoleurs dévoués et géniaux maintiennent à force d'improvisations et débrouillardises, des machines cousues main.

Aidée par l'état français et financée par des protocoles d'état à état, la compagnie a connu une croissance rapide et mondiale.

Des équipements CGR sont installés partout dans le monde et comme aucune procédure n'a comptabilisé ces installations, nous ignorons où elles sont.

J.M.Lamy, mon collègue de bureau ayant pris, paraît-il, une part active dans ce développement plus ou moins anarchique, est souvent ma référence.

C'est ainsi qu'un jour je vois arriver dans mon bureau un médecin radiologue voulant m'acheter un tube RX, car il partait en mission pour les îles Kerguelen et le radiologue qu'il remplaçait, lui avait signalé que la table de radiologie CGR qu'il utilisait était en panne de tube !

Très peu de ces équipements sont sous contrat de Service, car la maintenance a toujours été considérée non pas comme source de revenus, mais comme un mal nécessaire. Elle est très souvent utilisée comme une prime à la vente d'équipement.

Des années-lumière à ce qui se fait en 2007, car les revenus du Service sont maintenant devenus l'une des principales sources de revenus.

À l'origine de l'entreprise, M.Roger n'a pas cru à l'imagerie numérique. Accordant la priorité au matériel de radiologie, **Compagnie Générale de Radiologie** fabrique les meilleurs Mammographe du marché, de très bonnes tables télécommandées (faites à Loncin en Belgique) et de bons matériels vasculaires. Arrivée en retard sur le marché des scanners, face à ses concurrents Siemens, Philips, EMI, Pfizer et G.E., la société a mis sur le marché des machines peu fiables nécessitant une maintenance quasi permanente.

Devant faire face à une évolution rapide du marché et à une très vive concurrence CGR perd beaucoup d'argent.

M. Roger a quitté la société depuis quelques mois lorsque la nouvelle équipe mise en place par Séguy et dont je fais partie arrive aux commandes

Mexique (1983)

Mon premier voyage est pour le Mexique où je rends visite à Ernesto Cuevas Directeur Technique avec qui j'étais en formation à Montparnasse. Yves Gautry est le directeur de la filiale.

Ce voyage avec transit à Houston dure près de 14 heures, mais c'est dans cet avion, à la lecture d'un livre acheté à l'aéroport de Paris, que je redécouvre l'existence de l'univers. J'apprends que notre terre se trouve, dans le système solaire qui lui-même est, dans une galaxie, la Voie lactée, elle-même dans un ensemble de milliards de galaxies. Que tout ça tourne et s'éloigne dans l'infini. Je ne me souvenais pas l'avoir appris et cette découverte me stupéfie au point de me faire trouver le temps de ce voyage trop court.

Arrivée à Mexico City au petit matin je prends un taxi pour l'hôtel Chapultepec situé au cœur de la ville. C'est un immeuble tout en hauteur longiligne, d'une quarantaine d'étages, située en bordure du parc du même nom.



Mexico vue de l'Hôtel Chapultepec



Je découvre une ville immense. Le bureau CGR est situé sur la plus longue avenue du monde (60 km) une trentaine de personnes y travaillent dont environ une quinzaine de techniciens.

Une grande partie du parc installé est constitué de machines fabriquées localement dans l'usine qui se trouve à quelques centaines de kilomètres de Mexico, à Querétaro.

Le Service après-vente est relativement bien organisé, mais ici comme ailleurs très peu de contrats de maintenance et donc de très faibles revenus.

Il me faut agir avec beaucoup de diplomatie pour imposer l'idée que les contrats peuvent devenir une source de revenus importante. Évidemment, je me heurte aux intérêts du service commercial qui préfère passer sous silence tout ce qui se suit

l'installation, car bien souvent les budgets des hôpitaux ne prévoient pas l'après-garantie (achat de pièces et paiement des interventions techniques).

Pendant la dizaine de jours que dure ce premier séjour au Mexique je visite quelques hôpitaux, dont l'un installé dans des pavillons bas de constructions relativement, ancienne. Il s'étale à la surface d'un parc planté de nombreux arbres. Cet hôpital sera entièrement détruit dans un tremblement de terre qui secouera toute la ville un an plus tard, provoquant quelques milliers de morts.

La cathédrale du centre de Mexico est étonnante, car c'est un défi à la verticalité. Dans cette construction massive et imposante, rien n'est droit. Probablement secouée par de multiples tremblements de terre elle résiste, mais penche de plus en plus. Dorée à l'extrême et décorée d'œuvres dont quelques-unes datent de la conquête espagnole elle brave le temps et la logique qui voudrait qu'une telle construction ne puisse pas tenir debout.



Ce qui m'étonne beaucoup est l'insécurité qui règne dans cette énorme agglomération. Tout le monde recommande de faire très attention, quel que soit le quartier où l'on va. Pourtant rien ne semble plus inquiétant qu'à Paris, je suis cependant très prudent et ne m'éloigne pas des centres les plus réputés de la ville : le parc Chapultepec, le musée d'anthropologie et le centre-ville où la cathédrale côtoie des ruines précolombiennes en cours de fouilles.

Je visite les ruines de Teotihuacan, important centre urbain précolombien, situé à quelques kilomètres au nord-est de Mexico. C'est la plus ancienne cité du continent américain et site éponyme d'une civilisation du Mexique central, antérieure à celle des Toltèques.

Un petit peu d'histoire :

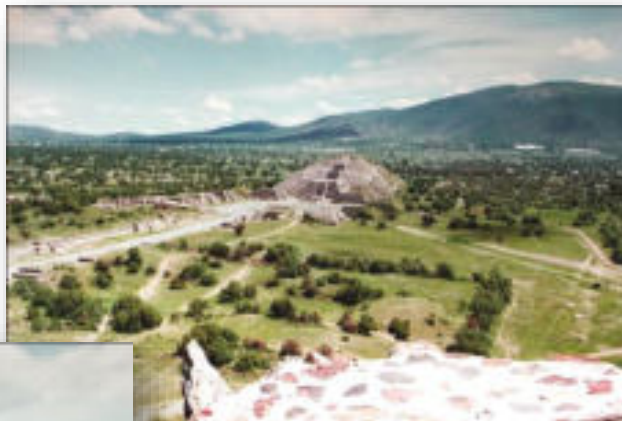


Teotihuacan

Teotihuacan fut occupée dès le IIIe siècle av. J.-C. Le premier établissement devint une cité importante au IIe siècle apr. J.-C. La ville fut florissante jusque vers 700, mais fut mise à sac et brûlée en 750. À son apogée, elle couvrait une surface de plus de 20 km² et avait une population d'approximativement 125 000 habitants.

Parmi ses principaux monuments, on compte la pyramide du Soleil, la pyramide de la Lune et la voie des Morts, une large chaussée bordée de temples en ruine, le palais de Quetzalcoatlus et le palais des Jaguars. Les murs de certains de ces temples sont décorés de fresques aux couleurs vives qui représentent sans doute des thèmes mythologiques ou religieux.

L'artisanat était par ailleurs très développé, comme en témoignent les nombreux masques, statuettes et céramiques mis au jour.



**La Pyramide du soleil
vu de celle de la lune**

Les édifices et les maisons d'habitation étaient organisés autour du centre monumental de la ville selon un plan en damier. Les habitants de Teotihuacan étaient très proches de la culture maya contemporaine du Yucatán et du Guatemala. Leur civilisation influença fortement les peuples qui apparurent plus tard au Mexique, tels les Aztèques.

En août 1983 notre patron Grunberg décide d'organiser une réunion export regroupant les filiales et distributeurs de la zone Amérique latine, à Querétaro près de l'usine mexicaine où CGR fabrique des salles de radiologie osseuse dite « Salle d'Os ».

Un, car nous amène tous de Mexico à Querétaro, ville du centre du Mexique située à 250 km au nord-ouest de Mexico City, où la réunion se tient à l'hôtel Holiday Inn.

Querétaro est un centre industriel (textile, produits alimentaires) et commercial (opales mexicaines). La ville abrite une cathédrale (XVIIIe — XIXe siècles), une église baroque remarquable, Santa Clara, le musée d'histoire de Querétaro, l'université autonome de Querétaro (1618) et un institut de technologie.

La cité aztèque fut conquise par les Espagnols en 1531. En 1810, la ville fut le théâtre d'une conspiration qui marqua le début de la révolution contre l'Espagne. En 1867, l'empereur mexicain Maximilien, assiégé à Querétaro, se rendit aux forces de l'ancien président du Mexique, Benito Pablo Juárez. Il fut fusillé sur place. En 1917, le Congrès s'y réunit de décembre 1916 à février 1917 pour adopter l'actuelle Constitution du Mexique.

Nous n'aurons malheureusement pas de temps de nous intéresser à cet aspect historique de la ville. Je n'ai d'ailleurs à cette époque aucune idée de l'histoire latino-américaine ou amérindienne. C'est aussi le cas pour les nombreux pays que je devais visiter par la suite où les noms de lieux d'hôtel ou d'hôpital (Assourbanipal, Zapata, Avicenne, Borobudur, Hammourabi...) ne m'évoquent rien. C'est ma visite dans le pays qui suscite ma curiosité et me permet d'étendre petit à petit, « ma culture ».

Nous nous concentrons sur l'activité industrielle, technique et commerciale de CGR. Nous visitons l'usine qui est une petite unité employant une centaine de personnes et dont l'organisation dépend d'un français expatrié M.Martini, la direction est assurée par un Mexicain qui nous accueille en tenue locale : sombrero et costume en cuir (il ne lui manquait que le pistolet, car le cheval n'était pas bien loin passionné d'équitation qu'il était...).

La totalité de la production de cette usine était destinée au marché local, financée par des protocoles d'état entre la France et le Mexique. L'idée de Grunberg d'étendre la commercialisation de ces machines à l'ensemble des pays en voie de développement que nous contrôlions, en particulier l'Afrique, prit corps lors de cette réunion. Elle ne fut hélas, jamais concrétisée. Regrettable, car le matériel était simple et robuste avec un prix de revient relativement bas. Nous aurions pu sans aucun doute en vendre dans bien de pays pauvres.

La réunion durera deux jours pendant lesquels nous passerons en revue les opérations commerciales et de service de la zone.



Le groupe CGR Amérique Latine

La soirée se passe dans une somptueuse hacienda reconvertie en restaurant situé à quelques kilomètres de Querétaro. Merveilleux décor de bois, de briques, de cuir, de faïence et de cuivre, aux nuances chatoyantes et colorées.

Nous y dégustons un excellent repas composé de tout un assortiment de plats typiquement mexicains, au son d'un orchestre mariachis, qui nous accompagnera jusqu'à la fin de notre intermède gastronomique, pendant lequel la dégustation de la production alcoolique locale nous mena jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Coignières & Le Pont-Chrétien

À Coignières, je continue les travaux. Les chambres du haut terminées, je revêts tous les murs extérieurs de placoplâtre doublé de polystyrène. Je récupère toutes les fenêtres et portes-fenêtres de Jean-Louis Gloux, (un voisin qui vient d'installer des huisseries en plastique) pour doubler les vitres de toutes nos ouvertures.

Nous achetons une cheminée Richard Ledroff que j'installe sans trop de problèmes. Toutes ces modifications font chuter notre consommation d'énergie de près de 20 %.



Charles Garet et moi

Charles Garet & moi avons trouvé une agréable manière d'occuper nos week-ends en forêt de Rambouillet. Nous avons appris que nous pouvions ramasser le bois tombé sous réserve de demander une autorisation aux eaux & forêts, de n'utiliser aucun moyen motorisé et de laisser nos véhicules sur les chemins.

Donc pas question d'utiliser une tronçonneuse ce qui rend cette activité pénible, car le meilleur bois n'est pas souvent dans les endroits les plus accessibles. Il faut couper les plus grosses branches avec le passe-partout et les transporter dans nos petites remorques Erka. Nous avons cependant le plaisir de brûler dans nos cheminées toutes neuves, un bois qui ne nous coûte pas très cher et dont chaque morceau a son histoire.

Régulièrement, nous revenons au Pont-Chrétien. Petit à petit, la maison devient plus confortable aussi prenons nous la décision de faire remonter un toit sur le hangar couvert de tôles.

Charles Garet me fait les plans que je modifie légèrement puis je demande aux frères Berthias (dis les Nan-nans) du Pont d'en bas, de m'établir un devis.

Après plusieurs mois d'attente et quelques relances c'est finalement à Beugeard lui aussi du pont chrétien que je confie la réalisation des travaux de maçonnerie.



Les travaux du Pont en 1979/80

C'est à Gaboriaud charpentier couvreur à la prune, dont les grands-parents étaient de Chabenet, que je demande les devis concernant la charpente et les travaux de couverture.

Je dépose une demande de permis de construire que j'obtiens sans problème et lance l'exécution des travaux.

Beugeard respecte ses engagements et commence ses travaux comme prévu. En ce qui concerne Gaboriaud, c'est une autre histoire, car il faudra que je le relance plusieurs fois pour qu'il débute. La charpente posée il disparaît du chantier pour plusieurs semaines et cela malgré mes nombreux appels.

Excédé je demande à Beugeard, qui lui aussi fait des couvertures de terminer le toit de la maison.



La maison du Pont en 1980

Valérie passe son CAP coiffure et trouve du travail à Coignières dans le salon qui est installé au petit centre commercial situé à quelques centaines de mètres de la maison. C'est l'époque où elle nous fait faire connaissance de quelques gentils garçons certains d'entre eux n'ayant pas grand-chose dans la tête. C'est ainsi qu'à notre grande inquiétude, elle part pour plusieurs jours avec l'un de ses copains routiers...

Mais que dire et que faire ? Monique et moi nous choisissons la tolérance, essayant au mieux d'orienter ces petits débordements.

L'un de ces copains, ayant un soir de goquette emprunté la deux chevaux de Monique, termina sa course dans un fossé près de Rambouillet. Ce fut la fin de l'ère deux chevaux, car le châssis que j'avais renforcé d'un piquet de clôture galvanisé, ne résista pas à l'épreuve. Comme le plancher lui-même remplacé par un côté de machine à laver n'apportait aucune rigidité aux pièces montées d'origine, c'est l'ensemble de cette pauvre vieille caisse qui se déforma dans l'aventure. Ce qui donnait bien un petit air guilleret à notre brave « Dodoche », mais interdisait toutes modifications et

réparations complémentaires. Notre automobile No 2 termina donc sa vie à la casse des Essarts.

Laurent lui termine ses études à Felletin. Il passe le CAP et le loupe... heureusement, il se rattrape, car il obtient le BEP ce qui lui permet de trouver rapidement du travail dans une entreprise de taille de pierre située à Nanterre. Habitant toujours avec nous à Coignières c'est une vraie galère pour se rendre chaque jour au travail. Il passe plus d'une heure et demie dans les transports en commun. De temps en temps, je m'arrange pour avoir des réunions à Stains le matin et le dépose au passage.

Sa tête de Méditerranéen lui cause de très nombreuses interpellations en particulier à la gare Montparnasse. Il sera bientôt détaché sur les chantiers et travaillera à la réfection de monuments parisiens.

Il entreprend de retaper une vieille 4 CV Renault que j'avais achetée et qui était stockée à Chabenet sous le hangar de mon père. Après des heures et des mois d'effort, il réussit à la remettre en état et la conduire jusqu'à Coignières.

Elle est superbe, la carrosserie repeinte en rouge, tout l'intérieur refait elle est comme neuve. Le pauvre, il ne l'utilisera pas très longtemps.

Une nuit en revenant d'un bal avec ses copains Coissy, il rate un virage pas très loin des Mousseaux (10 km de la maison) et la met sur le toit. Il faut dire qu'avec une 4cv ce n'était vraiment pas difficile de quitter la route et de se retrouver les quatre roues en l'air, même pour un conducteur expérimenté.



La 4cv Renault de Laurent

Le GR 10

Pour nos vacances, je réussis à décider Marie Thé et Jean Pierre à suivre le GR 10. Nous nous équipons de pieds en cape auprès d'une boutique spécialisée parisienne, le Vieux Campeur. Une tente ultra légère (1,8 kg), deux sacs à dos 65 litres, des matelas ultras fins, des duvets ultras chauds, des chaussures de marche, réchauds, gourdes, capes imperméables recouvrant le sac bref tout le nécessaire au parfait randonneur, sans oublier les aliments déshydratés, les pilules pour rendre l'eau potable et le guide du GR.

Ce sentier de grandes randonnées part de Collioure pour arriver à Hendaye en longeant plus ou moins la frontière entre la France et l'Espagne. Nous prévoyons évidemment de le faire en plusieurs étapes. La première part du Canigou et nous ramène à Collioure en six jours de marche.

En juillet, nous descendons en voiture que nous laissons dans un terrain de camping à proximité de Collioure où nous retrouvons Christiane et Fernand qui se sont eux aussi laissés tenter par l'aventure.

Nous prenons le bus qui nous amène au point de départ de notre randonnée où nous achetons le pain pour trois jours, quelques provisions de bouche, des fruits que nous répartissons au mieux dans nos sacs à dos. Avec la provision d'eau, nous sommes tous chargés comme des mulets ; nos sacs pèsent tous plus de 20 kg, celui de Jean Pierre et le mien probablement une trentaine.

Il nous faut près d'une journée de marche pour atteindre le GR qui chemine sur la ligne de crête. Dure journée, car nous ne faisons que monter. Très tôt, il nous faut chercher un endroit suffisamment plat pour y établir notre campement, ce qui est loin d'être facile en montagne.



Marie-Thé, Monique & Jean-Pierre dans le massif du Canigou

Le temps est beau et c'est isolé du monde que nous nous apprêtons à passer notre première nuit pyrénéenne. Nous sommes évidemment tous très fatigués, mais

le pire est l'état des pieds de Christiane. Elle a acheté des chaussures trop petites, car elle n'avait pas anticipé le volume que prendraient les chaussettes de marche.

Les pieds trop serrés elle a d'énormes ampoules à chaque talon. Le lendemain sera pour elle un véritable calvaire. Les Rozier abandonnent au matin du troisième jour pour redescendre doucement, tout doucement dans la vallée.

Nous continuons notre randonnée suivant le plan prévu. Pendant près d'une semaine nous ne voyons âme qui vive. Perdus sur notre crête ou parcourant le sentier à flanc de montagne qui contourne ce magnifique massif du Canigou.

Nous apercevons de temps en temps, loin dans la vallée, un hameau sans qu'aucun bruit ne nous parvienne, noyés que nous sommes dans cette splendide nature pyrénéenne. Une semaine, passée avec pour seules préoccupations : l'état de nos pieds et trouver une plateforme à peu près horizontale où planter la tente.

Coupés du monde, sans information télévisée, sans journal, sans téléphone... Quel bonheur et quelle décompression !



Marie-Thé & Jean-Pierre dans un passage difficile

Pour cette première étape, le soleil est avec nous. Très souvent le matin nous nous réveillons dans les nuages. Le temps de déjeuner, de se laver, de démonter la tente et de tout remettre dans les sacs et il nous est difficile de partir avant 9 h.

En altitude, les petits matins sont souvent très frais. Il faut avoir envie d'être propre pour se laver dans les ruisseaux qui quelquefois jaillissent des névés.

Nous marchons au rythme du plus lent et n'accomplissons pas plus de 10 à 15 km pendant nos 7 à 8 h de marche par jour. Nous arrêtons toute les deux heures et nous octroyons une petite sieste à la pause de midi.

Nous allons suivant le « topo guide » de refuge en refuge, mais très souvent nous montons les tentes, car ils sont soit occupés par les bergers (que nous ne voyons pas...) soit trop sales pour y dormir.

Un soir, alors que plus tôt dans l'après-midi Jean Pierre s'était tordu une cheville, nous arrivons épuisés dans un endroit qui aurait pu être idyllique si les nuages, d'un coup, ne nous étaient pas tombés sur la tête.

Un petit pré, au bord d'un torrent, entoure une petite construction de pierre, occupée par deux jeunes qui nous proposent, pour une somme modique, de nous confectionner une soupe et des patates au lard.

Nous installons notre campement. Progressivement, avec l'altitude, le vent qui vient de se lever et l'approche de la nuit la température devient « sibérienne ».

Malgré notre fatigue, nous n'hésitons pas à nous tremper nus dans le ruisseau. Il est vrai que nous ne traînons pas, mais qu'il est revigorant ce bain pris à la nuit tombante, juste avant de déguster un souper dont nous parlons encore avec émotion.

La nuit se passe calmement et c'est sous un soleil radieux que le lendemain après avoir fait nos adieux à nos hôtes d'une nuit, nous reprenons notre sentier

Le retour à la civilisation est brutal, car un peu perturbé sur la fin, par un incendie à proximité du Perthus, qui nous oblige à modifier quelque peu la fin de notre parcours pour ne pas traverser l'espace dévasté par le feu.



L'abbaye du Canigou

Après le magnifique tour du massif du Canigou nous ayant pris quatre jours, l'arrivée au-dessus de Collioure est somptueuse... au détour de la tour Madeloc, perdus au milieu des vignes, nous découvrons la mer et la baie qui abrite l'un des plus charmants ports méditerranéens.

Si nous sommes un peu abrutis par ce vacarme qui nous envahit, nous sommes contents d'abandonner conserves, saucisson et autres sachets déshydratés ayant accompagné tout notre séjour montagnard. C'est avec grand plaisir que nous retrouvons une douche chaude et le confort de l'un des meilleurs restaurants du port où nous dégustons une bouillabaisse dont nous parlons encore près de quarante ans après...

Nous devons renouveler deux fois cette expérience en compagnie de Marie Thé & Jean-Pierre, pour atteindre en trois ans à peu près le milieu du GR.

Brésil

De 1983, date de mon arrivée à CGR jusqu'en 1987, fusion avec Général électrique, je ferai de très nombreux voyages de par le monde. Je suis le directeur après-vente Export pour le monde entier à l'exception des États-Unis, du Canada et de l'Europe.

Chaque année, le directeur du marketing, M.Galisson, organise une réunion sur l'un des continents Amérique, Afrique ou Asie. C'est ainsi que nous visiterons Rio, Macao, Acapulco, Bangkok et Le Caire.

Le jour de la réunion à Macao avait lieu le grand prix de formule 3 et notre hôtel était situé en bord de piste. Inutile de préciser qu'il y avait autant de monde dehors sur le balcon que dans la salle où se tenaient les conférences.

Un important contrat est signé. Financé par un protocole signé entre la France et le Brésil, il comprend, du matériel utilisant toutes les technologies d'imagerie médicale (ultra-sons, médecine nucléaire, radiologie et thérapie).

Au Brésil, la compagnie est déjà bien implantée. La filiale, dont les bureaux sont à proximité de l'aéroport et pas très loin d'une favela, emploie une cinquantaine de personnes en majorité à Rio, mais aussi dans toutes les villes importantes du pays (Saint Paul, Brasilia, Salvador, Porto Alegre, Récif et Fortaleza). Le responsable de la maintenance est Rossi avec qui j'ai suivi le stage organisé par Grunberg à mon arrivée, le responsable des ventes, Petrillo, est un type très intelligent et habile, ayant l'art de se tirer sans dommage de situation critique.

En septembre 1983, j'y effectue mon premier voyage. Je découvre à ma descente d'avion un aéroport futuriste dont le décor de la salle d'arrivée rappelle la guerre des étoiles. Débarquant de l'avion nous arrivons au sommet d'un escalier d'où nous découvrons une immense salle où arrivent les bagages.

Le long du côté droit dominant toute la salle court un balcon arrondi d'aluminium brossé dont la partie supérieure est close par une paroi de verre obscure. La porte de sortie se trouve à l'opposé surmonté de deux gros voyants ; l'un vert, l'autre rouge. Un par un les voyageurs se présentent à la sortie. Vert on passe, rouge, on est gentiment invité par le seul douanier en faction, à passer dans une petite salle annexe où les bagages font l'objet d'une fouille en règle.

Je suis attendu par Rossi, qui malgré mes protestations est venu m'accueillir à 5 h du matin. Nous nous dirigeons vers le parking où sa voiture est garée, je place ma valise dans le coffre et m'assois à côté passager. Rossi se met au volant et avant de démarrer le moteur verrouille les portes. Je m'en étonne et il m'explique qu'à Rio on peut se faire agresser si on s'arrête aux feux et que la nuit il est préférable de les griller.



Copacabana vue du pain de sucre

la plage de Copacabana. Au petit matin avec le jour qui se lève je découvre la merveilleuse baie de Rio. Le pain de sucre, le Christ du Corcovado et les immenses plages de sable blanc au bord desquelles la ville est construite (Ipanema, Leblon et Copacabana).

Deux heures plus tard, Rossi repasse me prendre pour m'amener au bureau. Je fais la connaissance de l'équipe de direction et de François Broyon, un Suisse marié à une Brésilienne, qui s'occupe des distributeurs du Chili, Pérou, Équateur, Bolivie.

En 2008, toutes les voitures ont un verrouillage centralisé ! C'est dire à quel point la vie a changé.

Mon hôtel est le Méridien sur



Le Méridien à Rio — ma chambre

Avec les problèmes d'installation et de maintenance, je découvre ceux posés par une inflation de près de 300 % qui nous oblige à revoir les niveaux de salaire toutes les semaines. À midi en compagnie de Petrillo, Broyon et Rossi nous allons manger dans une churascaria ; restaurant où on mange à volonté, que de la viande pour un prix fixe. Une multitude de serveurs arpentent en tous sens une immense salle, chacun portant une grande broche sur laquelle sont enfilés différents types de viande ou de saucisses. Afin de limiter la consommation, le but recherché est de gaver les convives le plus rapidement possible. L'ambiance y est plutôt cantine, les effluves de viande grillée enveloppent les tables recouvertes de nappes en papier autour desquelles se rassemblent des gens ne se connaissant pas forcément. Cet environnement formica, les carrelages couverts de sciure de bois et les carreaux de faïence collés au mur, donnent une impression de propreté, mais font plus penser à une usine à manger plutôt qu'à un restaurant. Les prix modiques, la qualité de la viande et le spectaculaire ballet des serveurs font oublier le brouhaha et le décor un peu spartiate.

Je garde un excellent souvenir de ces séjours à Rio. Le décalage horaire aidant, je me réveillais avec le soleil levant ce qui me donnait le temps de descendre sur la plage pour un footing de trois quarts d'heure.



Je remontais ensuite dans ma chambre appelais le « room service » commandais mon petit déjeuner, prenais une douche, guettant l'arrivée du serveur porteur des croissants et de cet excellent café brésilien que je dégustais admirant par la fenêtre cette merveilleuse baie parsemée d'îlots rocheux.

Vers 9 h Macabeo le contrôleur de gestion qui habitait lui aussi près du Méridien, passais me prendre pour me conduire au bureau.

C'est ainsi qu'un matin, pendant mon jogging, je trouve dans le sable un rouleau de billets de banque... moi qui en une nuit dépensais ce que gagnaient en un mois les gens qui me servaient ! Sans en compter le montant, je me dirige vers un type qui venait de passer la nuit sur le sable, le réveille et lui tend les billets avant de repartir trotinant. Nul doute que cet homme, dans son sommeil matinal m'a pris pour l'ange Gabriel et doit aujourd'hui encore (s'il est toujours en vie) croire dure comme fer que dieu existe...



Le christ du Corcovado à Rio

Tous mes séjours à Rio se passent au Méridien. C'est ainsi qu'un jour en revenant du travail je me retrouve entre le rez-de-chaussée et le vingtième étage, seul dans l'ascenseur avec Catherine Deneuve.

Le spectacle des gens sur la plage est fascinant. On y voit de la plus belle au plus moche, car si certains métissages sont réussis d'autres le sont moins.

Certains réalisent d'étonnantes sculptures de sable qu'ils utilisent ensuite pour faire la manche. Un dimanche matin, après mon footing matinal, je contemple de mon balcon la réalisation d'un christ assez étonnant de réalisme.

Les montées au pain de sucre et au Christ du Corcovado sont des moments d'émotions inoubliables. La baie de Rio est probablement l'un des plus merveilleux endroits qu'il m'a été donné de contempler.

Une réunion organisée en février 1987 se tenait au dernier étage du Méridien. Nous avions face à nous la plage de Copacabana et une partie de la baie, à gauche le pain de sucre et derrière nous le Christ du Corcovado ; inutile de préciser que dans un tel environnement il était très difficile de rester concentré...

Parmi mes souvenirs les plus marquants ces visites à Saint Paul, ville proche de Rio (il faut moins d'une demi-heure de vol), desservie par une navette, va & vient incessant d'avion qui atterrissent et décollent en plein cœur de la ville. L'approche y est impressionnante, car on se demande jusqu'au dernier moment où l'avion va bien pouvoir atterrir. Ce n'est qu'au dernier moment que l'on aperçoit la piste après avoir frôlé les terrasses des immeubles qui bordent l'aéroport.



Le broyage des cannes à sucre

Je participe à toutes les réunions annuelles de la filiale et c'est ainsi que je découvre de petits coins de paradis :

Paratis : situé à environ 250 à 300 km au sud de Rio la réunion se tient dans un hôtel situé au bord de la mer construit sur une colline dominant une baie parsemée d'îlots.

Nous visitons une fabrique de cachaça, cet alcool blanc extrait des cannes à sucre qui ressemble un peu à du rhum. Utilisée pour élaborer un cocktail très prisé au Brésil : la caïpirinha (cachaça, citron vert, sucre de canne et glace pilée).

Angra dos Reis (la baie des rois) une petite ville située à 150 km de Rio de Janeiro dans le sud-ouest de l'état de Rio de Janeiro. La ville située sur la « Côte verte » qui comprend 365 îles. Le site a été découvert en janvier 1502, jour de l'Épiphanie, d'où son nom de baie des Rois ; il n'a cependant été colonisé qu'à partir de 1556



Une piscine à débordement domine la baie et un téléphérique relie l'hôtel à la plage.

François Broyon dont le bateau est mouillé dans cette baie, nous propose un petit tour au milieu de ces îlots inhabités dont la végétation luxuriante plonge dans une mer turquoise. Chaque voyage au Brésil est une découverte, car à chaque visite je fais la connaissance d'un bureau provincial. C'est ainsi que je passe quelques jours à :

Brasilia

Capitale du Brésil, située dans la région Centre-Ouest. Elle fut bâtie en 1.000 jours, sous l'impulsion du Président Juscelino Kubitschek. L'urbaniste Lúcio Costa a dessiné le « plan pilote » de la ville en forme d'avion, inscrit



dans un lac artificiel. Véritable chef-d'œuvre d'architecture moderne, Brasilia a été déclarée Patrimoine mondial de l'humanité en 1987 par l'UNESCO. Ville où les croisements de rues se font sans feu rouge.

En fin d'après-midi, lorsque les fonctionnaires des différents ministères rentrent chez eux, la circulation sur les 12 voies de l'Eixo monumental se fait en sens unique : vers l'extérieur de Brasilia

La ville est inaugurée le 21 avril 1960. Son projet était d'attirer vers l'intérieur des terres la population et l'activité économique, jusqu'alors surtout concentrées dans les grandes villes côtières. L'objectif étant d'assurer une meilleure répartition des richesses, mais aussi d'apaiser l'affrontement entre les deux principales villes du pays, Rio de Janeiro et São Paulo. En 2007, Brasilia compte plus de deux millions d'habitants.



Les réalisations architecturales sont remarquables et parmi elles la cathédrale. Les bâtiments principaux de Brasilia ont été conçus par l'architecte **Oscar Niemeyer** : la cathédrale Notre-Dame de l'Apparition (4 000 places), le Congrès national (Chambre des députés et Sénat), le Ministère des Affaires étrangères, le tribunal suprême et le Palais de la présidence. Ici,

l'intérieur de la cathédrale. Construit en sous-sol, le haut de sa nef se trouve au niveau du sol.



Son éclairage est donc naturel. À l'extérieur, les statues des quatre évangélistes conduisent les visiteurs vers l'entrée souterraine.

Brasilia centralise l'administration et l'armée, mais les entreprises privées ne représentent qu'une petite partie de l'activité locale. Les industries lourdes et polluantes y sont d'ailleurs interdites. Les services représentent plus de 90 % de l'activité du district fédéral.



Sur cette photo, le congrès. La Chambre des députés est surmontée d'une coupole concave, symbole d'ouverture ; le Sénat possède une coupole convexe, symbole de réflexion. Deux tours (les plus hautes de Brasília à 28 étages seulement), reliées par une passerelle, forment le « H » d' « Humanité ».

Australie (1985)



Sydney – La rade

En 1985 cet interminable voyage en Australie, partant de Paris en début d'après-midi avec une première escale vers 22 h à New Delhi, puis après une courte nuit une nouvelle escale vers midi à Bangkok ; une troisième escale à Jakarta et après une deuxième courte nuit l'arrivée à Sydney au petit matin

Un après-midi, une nuit, un jour et une autre nuit et comme on remonte le temps on arrive le lendemain du départ. Je mets trois jours à récupérer et pendant mes premières réunions avec les techniciens je suis plutôt dans le « cirage ».

Je ne vois pas grand-chose de Sydney, mais alors que nous visitons un client je tombe en arrêt devant une vitrine de librairie dont la vitrine est ornée d'une carte de notre terre à l'envers ; en effet, l'Australie en occupe le centre et la vision du monde en est totalement bouleversée.

Le gigantesque pont en ferraille qui enjambe le bras de mer qui doit être l'entrée de la baie et d'où on découvre l'opéra dont l'architecture célèbre dans le monde entier est la première image qui nous vient à l'esprit quand on parle de l'Australie. Imaginé par un architecte Danois, Iorn Utzon on le représente toujours

pris au niveau de la baie avec en arrière-plan la mer, alors que vue de cet énorme pont il paraît tout petit.

La visite étonnante du port de Sydney et de ses multiples méandres en compagnie de Michel Garcia le Directeur détaché par notre grand patron Grunberg (Beau-frère de Chevènement). Michel précédemment en poste en Amérique latine parle parfaitement l'espagnol, mais est incapable d'aligner deux mots d'anglais ; nos visites aux clients sont donc réduites au minimum.

Nous n'avons que très peu d'installations toutes à Sydney maintenues par une dizaine de techniciens dont le responsable est un ingénieur sorti de Supelec dont j'ai oublié le nom.



Porte-containers qui nous semblaient immense et qui serait ridicule comparés à ceux qui naviguent en 2017

Je trouve énormément de ressemblance avec l'Afrique du Sud, à commencer par les gens (évidemment beaucoup moins de noirs... il n'y en a pas !), les maisons, et la banlieue de Sydney dans laquelle Michel et sa femme habitent, sont semblables aux maisons sud-africaines. Aucune trace d'indigènes dans la population dont beaucoup sont d'origine anglo-saxonne. Très peu de flics et la circulation dans la ville est plutôt fluide. À part le centre-ville où quelques tours constituent le quartier des affaires, des petits immeubles de moins de dix étages constituent l'essentiel de la cité.

Je ne reste que peu de temps à Sydney je repars après un séjour d'une semaine vers le Japon et la Corée du Sud.

Japon (1985)

Ce voyage express à Tokyo où je suis accueilli par W.Willaume, responsable commercial en poste.

Mon étonnement quand le lendemain il vient me prendre en voiture à l'hôtel pour m'amener au bureau où j'ai la surprise, en descendant de voiture de me retrouver de plain-pied, au 10e étage.

Ne pouvant prendre le train grande vitesse le Shinkansen pour Osaka nous passons un dimanche sur les pentes du mont Fidji.



Le mont Fudgi

Notre rencontre dans un bar où nous nous étions arrêtés avec ces types étranges, les yakusas, au petit doigt de la main gauche coupé, et aux tatouages impressionnants.

Mon étonnement de voir des parkings « silo » ou sur une largeur de moins de dix mètres, un système d'immenses chaînes, tendues sur une vingtaine d'étages et sur lesquelles sont fixées des plateformes, permet à des dizaines de voitures de stationner.



Il y eut aussi la visite de ce quartier où se vendent dans d'immenses super marchés ou dans des échoppes ridiculement petites, tous ces gadgets électroniques dont certains étaient totalement inconnus en France. Par exemple ces disques vidéo au format proche des disques audio 33 tours, qui contenaient un film, et qui ne furent jamais commercialisés en France.

Et aussi cette immense agglomération de Tokyo et Yokohama qui s'étale sur plus d'une centaine de kilomètres avec, ce qui n'existait pas en Europe, des autoroutes urbaines cheminant à mi-hauteur des immeubles et cela sur des dizaines de kilomètres.



Je ne rapporterais rien de Tokyo, car si tout semble en abondance les prix me paraissent bien plus élevés que ceux pratiqués à Hong Kong.

La Corée (1985)

De Tokyo à Séoul où dès ma descente d'avion je suis étonné par le manque d'égard que tous ces gens manifestent vis-à-vis de leurs concitoyens. Tous se bousculent et semblent s'ignorer les uns les autres.

Alors que l'ingénieur résident est Michel Garnier, je retrouve Michel Thomyre qui du temps où je travaillais à CII Honeywell Bull était en poste à Madras.

Courte visite et je ne vois pas grand-chose de cette ville. Je suis dans un hôtel situé au centre de la ville et c'est Michel qui assure l'entretien de nos équipements qui me pilote.

Je garde le souvenir d'une ville très étendue, à l'architecture quelconque et d'une circulation automobile anarchique.

Nous passons une journée en compagnie de notre distributeur Doosan. Je suis assez surpris de voir l'endroit occupé par Michel ; il dispose d'un bureau dans un « open space », immense salle où travaillent, assis à des bureaux alignés, séparés par des allées, plus d'une cinquantaine d'employés.

Une ambiance feutrée se dégage de l'ensemble et aucun brouhaha ne s'élève de cette assemblée. Tous parlent avec retenue et les sonneries de téléphone sont aussi mises en sourdine.

Les journées de travail sont d'une longueur extrême, plus de 12 heures. À 18 h retenti l'hymne national coréen, tous se lèvent et en silence restent immobiles jusqu'à la fin de la sonnerie. Puis le travail reprend.

Michel me dit que l'efficacité de la majorité de ces employés n'est pas très élevée et pourtant on constate, en 2008 combien ils ont conquis de marchés, ne serait-ce que celui de l'informatique où des entreprises comme Samsung et LG occupent le haut du pavé en matière d'électronique multimédia.



Séoul

En grande partie reconstruite après la fin de la guerre de Corée (1950-1953), selon un plan géométrique, Séoul présente un tracé en damier orienté nord-sud et est-ouest, sur le modèle des villes chinoises.

Je ne trouve rien d'intéressant à ramener, mais je pars à la recherche de papier de riz pour Monique, car elle s'est lancée dans la fabrication d'abats jour.

L'un des ingénieurs coréens de Doosan travaillant avec Michel Garnier m'accompagne, c'est lui qui déniche une échoppe perdue au fin fond de la banlieue de Séoul où je fais l'acquisition de quelques feuilles de papier.

Argentine

En 1986, je visite la filiale argentine et sur les recommandations de Luis Petrillo directeur de la filiale brésilienne, je prends une journée pour visiter les chutes d'Iguaçu. Magnifiques chutes d'eau situées au sud du Brésil à la frontière entre le Brésil et l'Argentine.

L'Iguaçu est une rivière qui traverse le Brésil et l'Argentine. C'est un affluent du Paraná. D'une longueur d'environ 1 200 km, elle prend naissance près de la côte atlantique, dans le sud-est du Brésil, et coule en direction de l'ouest jusqu'à son point de confluence avec le Paraná.

La rivière détermine une partie de la frontière entre l'Argentine et le Brésil. Les chutes de l'Iguaçu, situées à environ 25 km du point de confluence, dépassent en taille les chutes du Niagara et sont l'une des merveilles naturelles de l'Amérique du Sud. Leur hauteur est supérieure à 60 m ; les eaux tombent sous forme de deux grandes chutes et d'une multitude de cataractes.

À la saison sèche, on observe deux chutes en demi-cercle de plus de 700 m de large chacune ; celles-ci, à la saison des pluies, se transforment en une seule et vaste chute de plus de 4 km de large.



J'arrive en début d'après-midi au petit aéroport situé coté brésilien et engage la conversation avec une vieille Américaine qui fait le même circuit que moi. Nous partageons taxis qui nous amènent sur le site des chutes situé coté brésilien, à quelques kilomètres. L'hôtel dans lequel j'ai réservé est du côté argentin.

Les chutes étant partagées entre les deux états j'ai tout l'après-midi et la matinée du lendemain pour la visite.

Après un rapide inventaire des visites guidées proposées coté brésilien, nous décidons l'Américaine et moi de faire un tour d'hélicoptère.

L'aire de départ est une petite plateforme surplombant les gorges qui succèdent aux chutes. L'aéronef est une petite bulle dans laquelle peuvent loger trois personnes (pilote compris).



Nous prenons place sur les deux sièges arrière, le pilote démarre le moteur, monte en régime, lentement l'engin quitte le sol, s'élève d'une dizaine de mètres au-dessus de la plateforme, puis brusquement s'incline et plonge dans la gorge... effet garanti ! L'Américaine hurle et moi je serre les fesses.

La plongée semble interminable, très sûre de lui et satisfait de nous avoir fichu la trouille le pilote redresse la machine à quelques mètres au-dessus des flots qui bouillonnent au pied des chutes.

Cette petite frayeur passée nous en prenons plein les yeux. Ces chutes sont une merveille et pendant une vingtaine de minutes nous les survolons en tous sens.



L'aventure aérienne terminée je quitte l'Américaine pour explorer les différents sentiers qui permettent de découvrir cette multitude de cascades qui constituent l'ensemble de la cataracte.

Le soir étant passé du côté argentin, je retrouve ma compagne de l'après-midi et nous dînons ensemble, admirant par les baies vitrées, les jeux de lumières sur une multitude des voiles d'eau tourbillonnants.

Je reprends l'avion pour Buenos Aires en fin de matinée ou après trois quarts d'heure de vol je retrouve Wagner le responsable du service après-vente et Denis Laverny le responsable commercial.

Je ne reste que quelques jours en Argentine. Il n'y fait pas très beau et il se dégage de la ville une atmosphère assez triste. Il est vrai que la situation économique du pays n'est pas très bonne aggravée par une inflation qui n'atteint pas les niveaux brésiliens, mais reste supérieure à 100 %.



Buenos Aires

Située dans la partie orientale de Buenos Aires, la place de Mai abrite la Casa Rosada, le siège du gouvernement argentin. Après l'établissement de la dictature en 1976, c'est sur cette place que venaient manifester les femmes et mères des victimes de la junte militaire.

À Buenos Aires, je suis très bien accueilli par Denis Laverny, le directeur dans cette petite filiale où ne travaillent qu'une douzaine de techniciens.

Wagner le responsable du service technique (et non le musicien) me fait visiter la ville située sur les rives du Rio de la Plata et dont la largeur prend, dans la ville, des allures de mer. Je suis frappé par les ressemblances de certains quartiers avec Paris et ses boulevards Haussmanniens.

Je n'ai que peu de souvenirs de ce court séjour en Argentine, dont les opérations seront closes avec le retour de Denis Laverny en France et le rattachement de cette modeste filiale au Brésil sous la responsabilité de Luis Petrillo.

La Thaïlande (1986)

Fin 86 à Bangkok, c'est de la réunion organisée par M.Galison le responsable du marketing à CGR dont je me souviens. Nous y étions pour un congrès médical mondial auquel participaient tous les constructeurs et beaucoup de sommités mondiales dans le domaine de la médecine.



Vers la foire-exposition

Le hall d'exposition était immense et situé dans la banlieue proche de la ville. La mousson venait de s'achever et l'eau envahissait une partie la ville ne facilitant pas la circulation automobile, déjà pourtant oh combien anarchique !

Pendant plusieurs jours nous vîmes défiler sur le stand CGR de la foire-exposition tous les clients CGR de la région et quelques-unes de nos soirées furent assez chargées et animées.

Pendant cette réunion qui se tenait dans un hôtel cinq étoiles du centre de la ville, toutes les rancœurs, rancunes et rivalités accumulées depuis des années par un petit groupe d'anciens de la CGR resurgirent et pendant deux jours ce fut la grosse bagarre.

Heureusement il y eut quelques compensations, la visite de la ville et de son marché flottant, aux canaux sillonnés par ces barques, toute en longueur, équipées de moteurs de six voire même douze cylindres en V.



Je passais beaucoup de temps avec Michel Garcia, récemment appointé directeur de l'Australie, à essayer de faire fonctionner un petit ordinateur Casio que j'avais acheté quelques jours avant à Hong Kong.

Michel revenait d'un long séjour en Amérique latine. Si l'espagnol ne lui posait aucun problème, il n'en était pas de même avec l'Anglais qu'il ne maîtrisait pas du tout. Une des décisions inexplicables prises par notre Directeur commercial Grunberg

Inde (1984)

En 84, je retourne en Inde avec Jacques Bonneau, l'ingénieur commercial qui s'occupe de ce territoire.



Bombay



Les bords de mer

Nous arrivons à Bombay où nous ne passons qu'une journée. Le temps d'aller faire un tour sur les bords de mer et nous reprenons l'avion pour rencontrer notre distributeur pour le sud du territoire indien, dont les bureaux sont à Madras

Le patron s'appelle Patibaraman, bien nourri, il dépasse le quintal. Il ne pense qu'à faire un maximum de profit et rechigne à investir le moindre argent dans son affaire.

C'est ainsi qu'il nous impose de passer des heures dans son bureau non climatisé collé aux fauteuils plastics, nos dossiers sur les genoux, desquels, si on n'y prend pas garde, nos papiers s'envolent soufflés par l'énorme ventilateur de plafond qui dans une atmosphère moite, lentement tourne au-dessus de nos têtes.

Parmi les plus marquants de mes souvenirs à Madras, ce mort porté à bras, par quelques membres de sa famille qui double le taxi dans lequel Jacques Bonneau et moi avons pris place.

Drôle d'effet que de voir arriver à hauteur de la vitre arrière de l'Ambassador (un des deux types de voitures utilisés en Inde, l'autre étant des Austin fabriquées localement) une civière sur laquelle repose un corps dont on devine la forme sous le suaire qui le recouvre...

C'est à Madras en compagnie de Jacques que je vois le premier épisode de la guerre des étoiles dans un cinéma ultra moderne et... climatisé !



Jacques est au centre. Je ne me souviens plus du nom de l'ingénieur qui nous accompagne

De madras, nous passons deux jours à Bangalore. Belle ville qui nous impressionne par son architecture et le nombre de ces monuments.

Bangalore, ville du sud de l'Inde, capitale de l'État du Karnataka, c'est l'une des villes les plus peuplées d'Inde et l'un de ses principaux centres industriels.

Construite sur un plateau à une altitude d'environ 1 000 m, elle est réputée pour la douceur de son climat. De nombreux retraités vivent dans les quartiers résidentiels qui entourent le centre-ville surpeuplé.

Après l'indépendance, Bangalore est devenue une importante ville industrielle (industrie aéronautique, machines-outils, moteurs électriques, textiles).

C'est l'un des grands centres de recherche scientifique du pays et le siège du programme spatial indien.

Depuis la fin des années 1970, de nombreuses entreprises de haute technologie sont venues s'y implanter.

La ville est le siège de l'université de Bangalore (1964) ainsi que d'autres instituts de recherches et d'enseignement, comme l'Institut indien des sciences (1909) et l'université d'agronomie (1964).

Bangalore a été construite autour d'un fort bâti en 1537. Elle est l'un des sièges de l'administration britannique de 1831 à 1881, date à laquelle elle est rendue au maharaja de Mysore.¹

Nous quittons le sud de l'Inde pour un bond de quelques milliers de kilomètres vers le nord où nous retrouvons cette ville grouillante, cette ville en décomposition permanente qu'est Calcutta.

¹ Encyclopédie Larousse

Nous avons un autre distributeur qui couvre tout le nord du territoire indien. Celui-là est très sympathique. En sa compagnie, nous visitons un hôpital à l'équipement vraiment très sommaire. Sans précaution, nous traversons d'immenses salles où sont alignés une multitude de lits occupés de patients plus ou moins faméliques.

L'une de ces salles est réservée aux enfants. C'est encore avec émotion que j'évoque le souvenir de cette grande pièce plutôt sombre malgré les fenêtres ouvertes avec, au plafond cet alignement de ventilateurs, et tous ces petits corps allongés cote à côté que ne sépare qu'une table de chevet...

Vision fugitive, car nous ne faisons que passer, traversant ces enfilades de salles sans nous arrêter pour nous rendre au bureau du directeur de l'hôpital.

Tout aussi insupportable ces mendiants quelquefois lépreux qui tendent leurs moignons pour quémander une aumône.



Calcutta – Une famille sur le trottoir

Nous y partagerons avec Jacques, une suite pendant deux nuits à l'hôtel Hayat Regency, véritable oasis en plein centre de cette ville monstrueuse.

Nous passons un week-end à Calcutta et le dimanche notre distributeur met à notre disposition une voiture avec chauffeur, qui nous amène au confluent de l'Hooghly la rivière qui traverse la ville et du Gange.



Intéressante balade pendant laquelle nous cotoyons toute sorte de véhicules



Rickshaw publicitaire, l'un pédale, l'autre parle...



Au sud de Calcutta le confluent du Hoohly et du Damodar dans le delta du Gange

Notre voyage se termine par une visite à Colombo, capitale du Sri Lanka (anciennement Ceylan).

Les langues officielles du Sri Lanka sont le cinghalais, parlé par plus de 70 p. 100 de la population, et le tamoul, langue dravidienne du sud de l'Inde pratiquée dans les provinces du Nord et de l'Est. L'anglais, langue officielle du pays jusqu'en 1957, est aujourd'hui encore couramment utilisé (environ 10 p. 100 de la population).

Dans l'île, la guerre fait rage, mais les combats sont plutôt au nord. Pas très agréable cependant cet arrêt inopiné du bus qui nous amène de l'aéroport à l'hôtel. En pleine campagne et en pleine nuit, nous voyons monter trois soldats mitraillettes à l'épaule qui demandent à tous les Indiens de sortir leurs papiers d'identité.

Ayant un après-midi à perdre, Jacques et moi nous prétendant être à la recherche d'un lieu de luxe pour organiser notre prochaine réunion des distributeurs, visitons un incroyable palace et profitons pendant plusieurs heures d'un traitement royal.



Salon de coiffure & mécanicien vélo à Colombo



Le bouddhisme, introduit au Sri Lanka au IIIe siècle av. J.-C., est la principale religion du pays et rassemble environ 70 p. 100 de la population, l'hindouisme 15 p. 100, le christianisme 8 p. 100 et l'islam 7 p. 100 environ.

Mort de Camille (novembre 1984)

Camille avait acheté une voiture sans permis avec laquelle il effectuait assez souvent les trajets le Pont Châteauroux. C'était l'époque pendant laquelle il s'était laissé pousser tous les poils, ce qui lui donnait vraiment l'air d'un patriarche.

Régulièrement, nous descendions au Pont ou je passais tous mes week-ends à améliorer la maison. Ayant changé une fois de plus d'employeur j'étais riche de mon solde de tous comptes, ce qui devait me permettre d'entreprendre la phase finale d'aménagement.

Le hangar étant maintenant devenu une maison, l'idée est de relier les deux constructions. J'imagine donc une véranda couverte d'un toit de vieilles tuiles supporté par des poutres de bois encadrant de larges baies vitrées.

Rassemblant mes souvenirs d'école et ressortant ma planche à dessin j'entreprends d'exécuter les plans. N'ayant aucune idée des proportions et des volumes j'achète des feuilles de bristol et je construis une maquette à l'échelle.



La maquette

Je mets plusieurs semaines à construire ce modèle réduit et satisfait du résultat je prends quelques photos que j'utilise pour déposer le permis de construire.

Deux ou trois ans après la mort de Madeleine, Camille s'était trouvé une amie, Jeanne avec laquelle il partageait sa vie. Très gentille femme qui avait à peu près son âge, Jeanne habitait Levroux. Elle était veuve et avait des enfants.

Nous eûmes l'occasion de la visiter plusieurs fois à Levroux et de déjeuner avec elle et Camille. Sa maison était située juste après les feux, à gauche à l'entrée de Levroux en arrivant de Châteauroux. Si du côté Billard elle fut, sans réserve acceptée par tous, ce ne fut pas le cas de son côté. Ses enfants refusèrent toujours de nous rencontrer.

Michèle ayant racheté la maison du Pont-Chrétien, Camille l'aidait à accomplir les travaux. Pour la Toussaint alors que nous étions descendus en long Week-end je passe deux jours à travailler avec lui pour l'aider à installer un escalier qu'il avait découpé et préparé dans son atelier de Châteauroux. Très original cet escalier présente la particularité d'avoir des marches de la largeur d'un pied qui sont décalées : une à droite, l'autre à gauche.

De retour à Coignières, nous recevons le lendemain un appel téléphonique de Michèle nous annonçant la mort de son père. Alors qu'il était à Châteauroux déjeuner avec Jeanne, au milieu du repas, il pique du nez et sa tête tombe dans l'assiette de pomme de terre aux harengs qu'il était en train de manger. Mort d'une rupture d'anévrisme il est enterré dans le cimetière du Pont-Chrétien quelques jours après.

La nouvelle fut pour nous tous un véritable choc, en particulier pour moi qui l'avais côtoyé quelques heures plus tôt et quitté alors qu'il paraissait être en pleine forme.

Aucun des enfants ne pouvant ou ne voulant occuper la maison du 56 rue Lamartine, nous passerons tous un week-end nostalgique à la vider afin de la mettre en vente. Une vente qui se réalisera rapidement pour 400 000 F. Je ne m'explique pas pourquoi Christiane et Fernand n'ont pas racheté cette superbe maison située en plein cœur de Châteauroux, entourée d'un jardin et construite sur une magnifique cave...

La part d'héritage de Monique s'élève à un peu plus de 60 000 F ce qui nous permet d'acheter le champ de Guerlet à Bernadette qui veut aménager la maison qu'elle vient d'acquérir au Multon.

Je devais apprendre quelques années après, que Michèle, sans en parler à personne, avait demandé à Jeanne de lui rendre tout ce que Camille lui avait donné...

Pendant des années, nous ne verrons pas Julien (frère de Camille) qui pourtant vit à Châteauroux en compagnie d'une femme qui l'accapare et lui refuse de voir sa famille. Désagréable aventure que la sienne, car à la liquidation de sa retraite d'ouvrier agricole il apprend que ses employeurs ne l'ayant jamais déclaré à la sécurité sociale, il n'a droit à rien.

Nous sommes informés par un notaire qu'il a vendu la maison qu'il avait à la métairie (proche d'Argenton derrière le château du Palis). Peut-être pensait-il en être le seul propriétaire alors que les enfants de son frère avaient aussi droit à leur part d'héritage.

Michèle et Gérard vivent maintenant séparés. Ayant quitté Boulogne Michèle est institutrice à Châteauroux. C'est pendant les classes vertes qu'elle encadrerait alors qu'elle était encore à Boulogne qu'elle fait la rencontre Guy Barbier, ex-dessinateur industriel reconverti au métier de vannier. Marié et père de deux filles, Guy, 14 ans plus jeunes, laisse sa femme et déménage pour habiter une maison voisine de celle de Michèle et dont elle fera l'acquisition.

C'est à peu près à cette période que Jean-Pierre et Marie Thé Caux apprennent que le champ du Boutet, qui appartenait à Rémia et que nous avons loué dans les années 60, est en vente. N'ayant aucune idée de la valeur de cette terre et tenant absolument à en faire l'acquisition, ils nous proposent de l'acheter en commun. C'est ainsi que pour la somme de 100 000 F nous devenons propriétaires de ce petit bout de pré où s'est déroulée une bonne partie de notre adolescence.

Nous entreprenons aussitôt de le nettoyer et de défricher la partie la plus basse envahie par une végétation luxuriante. Un peu plus tard, nous construisons un ponton et creuserons une tranchée pour amener l'eau, dont l'adduction est en haut du champ, au bord de l'eau.

C'est à cette époque que Laurent en ayant un peu assez de la région parisienne et du temps perdu en déplacements, peut-être aussi un peu influencé par Fernand, décide de s'établir à son compte.

Il choisit de revenir s'installer dans la maison du Pont. Je l'aide à acquérir un combi Wolswagen qui avait été transformé en camping-car.

Les débuts sont difficiles, il fait du jardin au champ de Guerlet et cultive aussi un peu de cannabis dont les tiges arrivent juste à la hauteur du mur de clôture.

La maison du pont n'est que partiellement habitable. Seule la partie la plus ancienne est aménagée. Chauffée par la cheminée et un gros radiateur électrique à accumulation acheté d'occasion et monté par Robert Guérinet, la maison est loin d'être confortable.

La partie hangar est encore brute de maçonnerie et de couverture. Pour s'équiper, Laurent trouve à acheter des outils à un vieux tailleur de pierres installé à Chabris, qui a cessé son activité.

Il en récupère aussi quelques-uns chez l'oncle André de Neuville.

C'est à Chauvigny que Laurent achète les pierres qui serviront à l'encadrement des fenêtres. Il mettra très longtemps à tailler et poser l'ensemble.

Un de ses premiers chantiers lui est confié par André, son oncle, qui commence à réhabiliter la maison qu'il a achetée au Pont d'en haut (dernière maison à

droite sur le chemin qui mène à la Bouzanne tombante). Il s'agit de réaliser l'encadrement des portes et fenêtres de sa maison.

L'entrepreneur de maçonnerie choisi par André est Poitrenaud de Chasseneuil. Laurent s'approvisionne en pierres de Chauvigny, les taille et les pose. Quelques jours après, il a la désagréable surprise de voir que tous ses encadrements ont été démontés et cassés... Interrogé à ce sujet André prétend que le travail n'était ni fait ni à faire.

Cette façon d'agir me met hors de moi. D'autant plus que Martial Beaugeard à qui je ne demandais rien me dit un jour que le travail réalisé était tout à fait correct.

Je le dis brutalement à André, qui ne m'adressera plus la parole pendant des années. Il ne reviendra à la maison en ma présence que lorsque, atteint d'un cancer du poumon, je fais intervenir notre distributeur libanais à Beyrouth auprès d'un professeur de médecine, pour qu'il puisse continuer son traitement au Liban.

Triste incident, mais je ne regrette rien et trouve, aujourd'hui encore, que ce manque d'honnêteté et cette attitude de la part d'un proche, dans un moment où Laurent se cherchait, étaient indignes.

Laurent reste plus d'un an au Pont puis finalement abandonnera son entreprise pour entrer dans le compagnonnage.



La maison en 1995

La Chine (1986)



Projet CGR Banque mondiale : villes où seront installés les équipements

Heilongjiang (12 hôpitaux) - Ningxia (5 hôpitaux) – Shandong (15 hôpitaux) – Sichuan (16 hôpitaux)

En 1985, CGR, profitant d'un prêt accordé à la Chine par la Banque Mondiale, se voit attribuer le marché de 48 plateaux techniques devant être installés dans les hôpitaux répartis sur quatre provinces chinoises.

Composées d'une table de radiologie télécommandée, d'une suspension, d'une table simple et d'un support mural ces commandes représentent l'équipement complet d'un service de radiologie classique.

Beau contrat, mais aux difficultés multiples, le pays est vaste et sous-développé, les provinces sont réparties sur tout le territoire chinois, nous n'avons aucune implantation technique en Chine, notre base la plus proche est Hong Kong. Nous disposons cependant d'un bureau de liaison à Pékin dont les locaux sont au-dessus du restaurant le plus réputé de la ville, le Canard laqué.

Je fais donc un premier voyage de reconnaissance et visite quelques-uns des sites de deux des provinces sur les quatre impliquées dans le projet. Je suis en compagnie de Jean Michel Lamy, d'un interprète chinois M.Tan résident à Hong Kong employé de la CGR et de Christian Gobert l'ingénieur qui aura la responsabilité des équipes d'installations.

De la colonie encore britannique de Hong Kong, les visas s'obtiennent en 48h. Nous décollons de l'ancien aéroport qui est construit à Kowloon ; c'est un des plus impressionnants aérodromes que je connaisse, car construit en pleine zone urbaine son unique piste est édifiée sur la mer. Au décollage, l'avion est tout de suite au-dessus

de l'eau, mais à l'atterrissage, l'approche se fait sur la ville et les derniers kilomètres donnent l'impression d'atterrir sur les terrasses. Nous prenons un vol pour Pékin où nous attend Hermelin notre correspondant résidant à Pékin.

Quelques jours après, pris en charge par une délégation du ministère de la Santé nous prenons le train pour la province du Shandong.



En gare de Pékin

Il nous faut une journée de voyage pour atteindre sa capitale Jinnan. Nous voyageons en première classe ce qui nous donne le privilège d'être assis sur des banquettes rembourrées. Beaucoup de monde dans le train, les wagons sont divisés en compartiments de huit voyageurs (quatre et quatre assis face à face) distribués par un couloir. À l'extrémité de chaque wagon, la cuisine où se prépare entre autres le thé.

Il est distribué régulièrement et gratuitement à tous les voyageurs par des serveurs ou serveuses vêtus de pantalons noirs et de vestes blanches.

Rien à voir avec le thé que nous avons l'habitude de consommer, le thé chinois est une boisson qui n'est jamais sucrée, servie dans de grandes tasses cylindriques (les mugs anglais) toujours très chaud dégageant, un nuage de vapeur lorsqu'il coule de grandes théières en fer blanc. Le thé est probablement, la boisson la plus bue. Il est consommé pour ses vertus digestives et décongestionnantes

Il règne dans ce train une ambiance bonne enfant dominée par des odeurs de cuisine à la vapeur. La promiscuité dans laquelle tout ce monde évolue est une des caractéristiques de la société chinoise, on se touche et se bouscule sans retenue, ce qui pour nous est un peu surprenant. Beaucoup de voyageurs mangent, d'autres fument. Au travers des vitres embuées, un paysage morne et plat défile sans hâte, notre vitesse ne doit pas dépasser les 80 km heure, mais le confort est relativement bon et nous ne sommes pas trop secoués.

Notre hôtel est le seul de la ville qui reçoit des étrangers. Nous prenons possession de nos chambres dont le confort est spartiate. Un lit, une table de nuit et une table bureau meublent une pièce de 10 à 12 m² avec, heureusement, une douche/w.c. individuelle dans un petit réduit accolé à la chambre. Pas de téléphone encore moins de télévision, une unique fenêtre qui donne sur une cour entourée d'immeubles de 4 à 5 étages.

Voulant voir à quoi la ville ressemble, nous décidons d'aller faire un tour à pieds. Ici comme à Pékin lors de ma première visite en 1977, les rues sont encombrées de vélos au milieu desquels circulent quelques véhicules militaires. Tous les habitants portent la tenue mao ce qui donne une impression de tristesse monotone.

À une centaine de mètres de l'hôtel nous étions suivis d'une dizaine de personnes, à 100 mètres d'une vingtaine, puis trente. Cette foule qui nous suit et grossie sans cesse nous décourage, aucune agressivité ne s'en dégage, seule la curiosité, qui parfois amène ces gens à nous toucher et les pousse à nous suivre. Nous revenons à l'hôtel sans incident et c'est avec soulagement que nous retrouvons le « confort » de nos chambres. Nous sommes vraisemblablement les premiers Européens à visiter la

ville, agglomération de quelques millions d'habitants, qui nous paraît triste et sans intérêt, mais il est vrai que nous n'en avons pas vu grand-chose.

Le lendemain matin, c'est en minibus Toyota que nous continuons notre voyage. Nous prenons la direction de Taian, l'un des endroits sacrés du bouddhisme.



Il nous faudra des heures pour atteindre le premier site hospitalier par des routes pas toujours très bonnes et encombrées de véhicules les plus divers.

Dans certains villages, c'est le jour de marché et là, c'est au pas que nous avançons. Heureusement, notre chauffeur chinois est habitué à fendre les foules.

Nous sommes tout de même impressionnés par cette masse compacte de gens qui pour la plupart sont apparemment des paysans.

C'est le printemps et le temps est clément, ce n'est qu'au soir que nous atteignons les rives du fleuve jaune et la ville de Taian située au pied de la montagne sacrée Taishan, premier des cinq montagnes sacrées de Chine.



Notre guide hongkongais est aux anges, car bouddhiste taoïste il sait que nous allons visiter ce lieu sacré. Comme La Mecque pour les musulmans, c'est une recommandation et la suivre lui permettra peut-être d'atteindre le Nirvana...

Nous arrivons à l'hôpital, traversant comme nous en avons maintenant l'habitude, des rues surpeuplées, où nous attendent le directeur et ses collaborateurs.



Le comité d'accueil.

Le directeur est probablement le seul à ne pas être au « Garde-à-vous »

Un ensemble de constructions d'un ou deux étages, regroupés autour d'une cour centrale constitue le centre hospitalier. Le bâtiment dans lequel sera installé notre matériel est en construction. Les plans me semblent conformes, je suis un peu plus préoccupé par l'installation électrique, car l'ensemble de l'hôpital est alimenté par un petit transformateur perché entre deux poteaux en bois, dont la puissance ne doit pas dépasser le 70 KVa.



Les urgences, une ambulance en attente...

Je comprends pourquoi en visitant les locaux. L'installation électrique n'alimente que des ampoules et je ne vois aucun appareil de bureau-tique ou médical. La salle de chirurgie se limite à plusieurs paillasses en gré sur lesquelles sont alignés scalpel, ciseaux et autres instruments « de torture ». Le reste des bâtiments semble être occupé de chambres communes où s'alignent des lits en fer sur lesquels reposent les patients.

Je fais part de mes inquiétudes au directeur qui m'assure que toutes les démarches concernant l'augmentation de puissance du réseau électrique ont été faites et que le bâtiment de radiologie sera prêt et conforme à nos spécifications, en temps et en heure.

La visite et la réunion qui s'ensuit ne nous prennent pas plus de la matinée et nous laissent le temps de visiter la montagne sacrée.

Située au centre de la province chinoise du Shandong la montagne sacrée Tais-han dont le pic principal, le sommet de l'Empereur de Jade, culmine à 1 533 mètres d'altitude. C'est un lieu où se rendaient les empereurs afin de prier le Ciel et la Terre et faire des sacrifices aux Dieux de la montagne.

Les montagnes ont toujours été en Chine des lieux privilégiés d'activité religieuse. La traduction de pèlerinage, *chaosheng*, est l'abréviation de *chaobai shengshan*, « payer ses respects à la montagne sacrée »¹. En tant que « fils du Ciel », les empereurs se devaient d'aller au cours de leur règne rendre un culte sur les monts sacrés, ou au moins d'y envoyer une délégation. Ils le faisaient le plus souvent lors de leur prise de pouvoir pour affirmer leur qualité de titulaire du « mandat céleste », particulièrement lorsqu'ils inauguraient une nouvelle dynastie. Ces rites impériaux étaient le *feng*, destiné au Ciel et le *shan*, destiné à la Terre.

Il existe cinq monts sacrés en Chine. Ces pratiques se sont constituées progressivement. Elles apparaissent bien structurées à partir de l'époque des Dynasties du Nord et du Sud. Avec le développement du bouddhisme et des grandes écoles taoïstes, il s'y construit de nombreux temples. Les taoïstes créent vers cette époque les Dieux des cinq monts. À partir des dynasties Ming et Qing, les monts de l'Est et de l'Ouest perdent beaucoup de leurs temples bouddhistes et prennent un caractère presque exclusivement taoïste².

Nous logeons à l'hôtel et c'est l'occasion pour ces gens qui ne reçoivent que peu de visite, de faire la fête et de nous offrir un banquet. C'est ainsi que nous aurons l'occasion de tester trois des grandes cuisines chinoises.



De gauche à droite : M.Tan CGR Hong Kong, Christian Gobert, Jean Michel Lamy

Il faut à chaque repas faire honneur à nos hôtes, la bienséance veut que le voisin de droite ou de gauche vous serve. Évidemment pas d'ustensiles européens et tout se traite à la baguette. Ce qui évidemment ne va pas sans incident. Mais peu importe, car les standards ne sont pas les nôtres. Ici, s'essuyer la bouche avec la nappe, cracher ses os ou ses arêtes par terre ou dans l'assiette, roter, sont des actes qui ne choquent personne.

¹ Encyclopédie Universalis

² Wikipédia

Les mets se succèdent dans un ordre défini, l'arrivée du poisson signalant la fin du banquet. À chaque arrivée de plats, présentés sur un large plateau circulaire et tournant, un « campé » s'impose : toast à l'alcool de riz, porté à l'amitié franco-chinoise, aux amis chinois, aux amis français, à la CGR, au directeur de l'hôpital, etc., etc.

Inutile de dire que lors de certains repas nous avons hâte de voir arriver le poisson...

Chaque soir, nous sommes dans un hôpital différent, et chaque soir nous avons droit à un banquet !



W.C. parmi les plus intimes .

(Certains ne sont constitués que d'une longue planche percée de trous)

Situation aggravée dans mon cas par l'impossibilité d'aller aux W.C. pour cause de blocage. Il m'est en effet impossible de faire mes besoins alignés au milieu d'une vingtaine de Chinois, assis chacun sur un trou que rien ne sépare les uns des autres et discutant entre eux ou lisant le journal, pendant qu'en contrebas, armé d'une sorte de casserole au bout d'un manche, un paysan récupère les excréments pour les charger dans une petite citerne attelée à un motoculteur.

Après quelques jours, je suis malade. L'endroit où nous sommes ne manque pas de docteurs. Je m'en confie à l'interprète. Évidemment, il s'en amuse et me conduit après s'être renseigné, auprès d'une doctoresse assez âgée qui, lorsque l'interprète lui explique de quoi je souffre, éclate de rire. Elle me donne quelques pilules et me fait comprendre que je ne dois en prendre qu'une et garder les autres pour une prochaine fois.

Quelques minutes après, je n'ai plus le choix et c'est avec soulagement et sans inhibition que je me soulage au milieu des Chinois d'ailleurs tout à fait indifférents.

Ce voyage est certainement le plus intéressant qu'il m'a été donné de faire pendant toute ma carrière. Il intervient au moment où la Chine commence tout juste à s'ouvrir au capitalisme. La furieuse course au profit qui l'anime aujourd'hui (2010) n'est pas encore commencée. C'est une Chine principalement rurale et pratiquement pas industrialisée que nous visitons. Les gens que nous rencontrons n'ont jamais eu de contact avec des Occidentaux. Leur curiosité n'a d'égale que la nôtre. Nos échanges quelquefois entachés de méfiance sont toujours cordiaux et rien n'est trop beau trop bon pour vanter les mérites de leur pays et quelquefois de leur idéologie.

Nous passons une semaine dans le Shandong et visitons quatre hôpitaux puis nous revenons à Pékin pour quelques jours et repartons pour le Sichuan.

Plus de mille cinq cents kilomètres séparent Chengdu, la capitale du Sichuan, de Pékin, aussi est-ce en avion que nous nous y rendons.

À moitié rassurés, nous embarquons dans un avion Tupolev russe à bord duquel nous avons la surprise de découvrir que les fauteuils sont faits d'une toile tendue sur

une armature métallique. Le démarrage des moteurs rend toute conversation impossible. Le bruit est assourdissant et ne diminuera pas de tout le vol. Pendant plus d'une heure je souffre des oreilles et j'ai beau mâcher du chewing-gum rien n'y fait, la douleur persiste. Enfin, nous atterrissons et c'est avec soulagement que nous quittons cet aéronef. Nous aurons plus de chance au retour, car c'est un Boeing flambant neuf qui nous ramènera à Pékin.

Nous découvrons une ville agréable avec un lac parsemé d'îlots sur lesquels sont construits de petits pavillons.



Le jour où nous visitons la ville se tient le marché. Nous sommes les seuls européens, mais nous ne suscitons aucune curiosité.

Nous y voyons des choses étonnantes. Comme ces serpents cuits offerts à la vente, ou encore ces étales de boucher avec leurs chats chiens, lapins écorchés.



Et cette échoppe où sont exposées dans le plus grand désordre toutes ces peaux, cornes, dents et objets bizarres probablement vendus comme cure de jouvence ou porte-bonheur...



Nous sommes dans la patrie de Confucius, mais avant de décrire notre visite à Qiu Fu quelques précisions sur l'une de ces philosophies chinoises :

Le Taoïsme³



Lao-tseu

Selon la tradition taoïste, le *Daode-jing*, ou *Tao-tö-king* aurait été dicté en une nuit par le vieux sage Lao-tseu. Suite d'aphorismes sur le Tao (« voie » et « dire »), il définit notamment la sagesse : « Connaître les autres, c'est sagesse. Se connaître soi-même, c'est sagesse supérieure. Imposer sa volonté aux autres, c'est force. Se l'imposer à soi-même, c'est force supérieure. »

Le taoïsme, au sens où on l'entend aujourd'hui, comprend deux courants distincts :

- Une école philosophique née durant la période classique de la dynastie Zhou, en Chine
- Un système de croyances religieuses élaboré cinq cents ans plus tard, sous la dynastie Han.

Ces deux mouvements sont respectivement appelés taoïsme philosophique et taoïsme religieux.

Le fondement taoïste de ce dernier courant provient de la révélation faite par le sage Lao-Tseu à un taoïste nommé Zhang Daoling, qui prétend avoir reçu ce message en 142 apr. J.-C., dans les montagnes du Sichuan.

Le taoïsme philosophique a été préservé, en dépit d'une multitude d'influences religieuses dérivées des croyances du paganisme chinois autochtone, du chamanisme, de l'art divinatoire et de la superstition, alors que le taoïsme religieux est aujourd'hui une doctrine inséparable de la culture populaire chinoise.

Origines et principes majeurs

Le taoïsme philosophique s'est développé à partir de l'effervescence intellectuelle qui se produisit sous la dynastie Zhou, qui vit apparaître une multitude d'écoles philosophiques rivalisant pour conseiller les gouvernants sur la façon correcte de vivre et de conduire les affaires dans un monde secoué par les changements politiques et sociaux.⁴

Le mouvement trouve son origine dans la pensée exprimée dans le Zhuangzi⁵, méprisé par Mencius⁶ qui disait de lui et de ses adeptes qu'ils n'auraient pas sacrifiés un seul de leurs cheveux même pour sauver l'humanité tout entière.

Cette doctrine prêchait en fait le respect de soi et le retrait de la vie publique, principes issus d'une ancienne tradition chinoise de mysticisme et de pratiques contemplatives apparentées au yoga.

³ Wikipédia – Web - Universalis

⁴ 1100 à 771 av. J.-C.

⁵ Livre réunissant en 33 chapitres les textes classiques parmi les plus importants du Taoïsme

⁶ Penseur ayant vécu aux alentours de 380-289 av. J.-C.



Temple taoïste de Ching Chung Koon (Hong Kong)

L'essentiel des croyances taoïstes philosophiques et mystiques est consigné dans le Daodejing, ouvrage du III^e siècle av. J.-C. attribué à Lao-Tseu, et dans le Zhuangzi, texte de paraboles et d'allégories datant également du III^e siècle av. J.-C. et attribué à Zhuang Zhou.

Contrairement au confucianisme, qui presse l'individu de se conformer aux normes traditionnelles, le taoïsme maintient que l'homme doit ignorer les exigences de la société pour chercher à se conformer uniquement au principe fondateur de l'univers, le Tao (« voie »), ineffable et inconcevable.

Pour être en harmonie avec le Tao, l'homme doit pratiquer le « non agir » (wu-wei) ou du moins rien de forcé, d'artificiel ou de non naturel.

Par la conformité spontanée avec les impulsions de sa propre nature essentielle et par l'abandon de toutes les doctrines du savoir, l'homme réalise l'union avec le Tao et en retire un pouvoir mystérieux. (De) grâce auquel il arrive à transcender toutes les distinctions terrestres, même celle entre la vie et la mort.

Les taoïstes ultérieurs considéraient ce pouvoir comme magique, alors que Lao-Tseu et Zhuang Zhou désignaient simplement par ce terme la force et la compétence de l'individu véritablement naturel et spontané.

Zhuang Zhou dénonça plus particulièrement les affirmations de Confucius et de l'école de Mozi, qui prétendaient que la raison humaine pouvait découvrir le Tao. Il estimait que les distinctions artificielles de la pensée conceptuelle sont responsables de la séparation de l'homme d'avec le Tao.

Sur le plan politique, les taoïstes prônèrent le retour à la vie agraire primitive. Dans le Daodejing, le « non agir » s'applique aussi bien aux personnes privées qu'aux

souverains, qui n'ont rien à faire pour assurer que leurs sujets et eux-mêmes se fassent du bien spontanément.

Aussi méfiant vis-à-vis des concepts artificiels que Zhuang Zhou, Lao-Tseu conseillait au gouvernant d'œuvrer pour que le peuple ait l'estomac bien rempli, mais la tête vide, car son ignorance garantit qu'il n'ait pas de désirs.

Il comparait le commun des mortels aux chiens en paille utilisés dans les cérémonies sacrificielles, qui sont traités avec grande déférence avant les rites et jetés une fois la cérémonie terminée.

L'État idéal de Lao-Tseu était clairement la dictature d'un roi-philosophe sur un peuple soumis et passif.

Son influence fut manifeste sur la philosophie totalitaire d'un tout autre genre, appelée le lépisme, élaboré par Han Fei Zi.

Historique

Le taoïsme survécut aux persécutions des philosophies sous la dynastie légiste des Qin⁷, qui unifia la Chine.

La pensée de Lao-Tseu fut reprise par les courtisans de la dynastie Han⁸, qui la relièrent aux légendes de l'empereur Qin Shi Huangdi et à la cosmologie yin/yang du Tai Ji pour étoffer leur propre philosophie.

La dynastie Han tardive assista aussi à la fusion de certains aspects du taoïsme avec la religion chinoise, et les adeptes de nouveaux cultes tels que les Turbans jaunes, dans le Shandong, précipitèrent la chute de la dynastie.

Après l'effondrement de la dynastie Han, en 220 apr. J.-C., le taoïsme philosophique devint la quintessence du principe chinois de préservation de la vie privée et de chacun pour soi qui contrastait avec le formalisme confucéen orienté vers la vie publique.

Le peuple suivit le taoïsme religieux, alors que la classe des lettrés, les mandarins, embrassa le taoïsme philosophique et assimila les spéculations cosmologiques et scientifiques.

Le taoïsme influença profondément la littérature, l'art et la science chinoise. Une chimie élémentaire s'est développée dans la quête de l'immortalité par l'utilisation de la magie et de certains élixirs.

Les taoïstes tardifs ont interprété au pied de la lettre les références métaphoriques à l'auto perfectionnement.

Le parfait élixir d'immortalité était supposé être une pilule rouge de cinabre ; de telles substances à base de mercure ont empoisonné bon nombre d'empereurs.

⁷ 221 – 207 av. J.-C.

⁸ 208 av. J.-C. – 220 apr. J.-C.



Lo Tseu chevauchant son buffle encre et peinture sur soie Dynastie des Minghs (1368 — 1644)

Les premiers traducteurs de sutras bouddhistes utilisèrent les termes taoïstes pour traduire les concepts complexes formulés en sanskrit.

Suivant l'exemple bouddhiste, le taoïsme développa une organisation apparentée à une communauté monastique.

Certains lettrés taoïstes prétendaient même que le légendaire Lao-Tseu avait quitté la Chine pour devenir le Bouddha jusqu'à ce que, sous la dynastie Yuan, l'empereur mongol Kubilaï Khan proscrive ce mythe en 1281.

Le taoïsme fut impliqué dans la grande persécution de 842-845 des bouddhistes en Chine, ordonnée par un empereur taoïste de la dynastie Tang tardive.

Cependant, les spéculations taoïstes fusionnèrent aussi avec des concepts bouddhistes pour donner naissance au bouddhisme chan, devenu au Japon le zen.

Les recherches taoïstes furent néanmoins à l'origine de certaines des premières découvertes importantes de la science chinoise, mises en lumière par Joseph Needham⁹.

Les expériences alchimiques avaient conduit, entre le III^e et le VI^e siècle, au développement d'une variété de cultes destinés à prolonger la vie.

Ces pratiques avaient fini par constituer une véritable médecine, qui préconisait des exercices de respiration et de concentration réguliers pour prévenir les maladies et pour favoriser la longévité.

La poésie de Tao Yuanming et celle de Li Bai (Li Po) sont fortement marquées par le taoïsme, alors que les peintures de paysages chinois ont exploité l'évocation taoïste de forces naturelles et son culte de la vie champêtre.

Le taoïsme et le bouddhisme chinois se sont mutuellement influencés après la propagation du bouddhisme, au IV^e siècle apr. J.-C.

⁹ Joseph Needham (9 déc. 1900-24 mars 1995) biochimiste & sinologue britannique, chercheur sur l'histoire des sciences & techniques dans la civilisation chinoise.

Les dynasties chinoises

中国历代年表					
THE CHINESE DYNASTIES					
夏	HSIA	21st-16th century BC	辽	LIAO	916-1125 AD
商	SHANG	16th-11th century BC	宋	SUNG	960-1279 AD
西周	WESTERN CHOU	11th century-771 BC	金	KIN	1115-1234 AD
春秋	SPRING & AUTUMN PERIOD	770-476 BC	元	YUAN	1271-1368 AD
战国	WARRING STATES PERIOD	475-221 BC	明	MING	1368-1644 AD
秦	CHIN	221-207 BC	清	CHING	1644-1911 AD
西汉	WESTERN HAN	206 BC-AD 24	清朝	CHING DYNASTY	1644-1911 AD
东汉	EASTERN HAN	25-220 AD	顺治	Shun Chih	1644-1661
三国	THE THREE KINGDOMS	220-265 AD	康熙	Kang Hsi	1662-1722
西晋	WESTERN TSIN	265-316 AD	雍正	Yung Cheng	1723-1735
东晋	EASTERN TSIN	317-420 AD	乾隆	Chien Lung	1736-1795
南北朝	SOUTHERN & NORTHERN DYNASTIES	420-589 AD	嘉庆	Chia Ching	1796-1820
隋	SUI	581-618 AD	道光	Tao Kuang	1821-1850
唐	TANG	618-907 AD	咸丰	Hsien Feng	1851-1861
五代	FIVE DYNASTIES	907-960 AD	同治	Tung Chih	1862-1874
			光绪	Kuang Hsu	1875-1908
			宣统	Hsuan Tung	1909-1911



Notre voyage se poursuit et c'est au travers d'une campagne luxuriante que notre minibus Toyota nous transporte. Les champs de riz occupent la grande partie des terres agricoles que nous traversons. Mais il y a aussi des plantations de thé et des champs de céréales.



Pas de grandes exploitations comme nous avons l'habitude d'en voir, mais partout des petites maisons rustiques. L'outillage agricole se limite à quelques motoculteurs de fabrication locale.

Les nombreux ânes, mulets, chevaux laisse penser que la traction animale est majoritairement utilisée.

À regarder ces gens vivre, nous n'avons pas la sensation de pauvreté. Dans aucun des villages traversés, nous ne voyons de mendiant. Partout, les vélos sont la principale source de locomotion.

L'électricité n'étant distribuée que parcimonieusement il y a peu de frigos, pas de télé, peu de radio, les bruits sont ceux que font les gens pour exister. Ces paysages, cette multitude, cette ambiance sont tellement différents de celle composant notre environnement que pour nous tout est découverte.



Nous arrivons à Qufu terme de notre première étape dans cette province du Sichuan. L'hôpital dans lequel nous arrivons est à l'image de ceux précédemment visités. Pauvre et totalement dénué du moindre équipement médical.

L'accueil qui nous est réservé est comme toujours chaleureux. Nous sommes en fin d'après-midi lorsque nous prenons disposition des chambres qui nous sont réservées. La mienne est visiblement un bureau duquel on a enlevé tout matériel bureau-tique et installé à la hâte un lit et une petite commode de toilette.

La pièce est spacieuse, propre, mais la cuvette et le broc plein d'eau disposée à côté de la commode à laquelle pend une serviette blanche signifient que la douche et les W.C. sont aussi inexistantes que dans les précédents établissements. Heureusement, il me reste mes petites pilules anti-constipation...



Je suis le troisième en partant de la droite

Inévitable banquet où cette fois nous changeons radicalement de style. Nous sommes au sud-ouest de la Chine aussi le menu que l'on nous offre est totalement différent. Beaucoup plus épicés, les légumes sont craquants et savoureux alors qu'ils étaient absents de nos précédents banquets. Pas de pain, la boisson d'accompagnement est le thé.

Comme évoquée antérieurement, la cuisine chinoise est très ancienne (2000 av. J.-C.), elle a toujours été culturellement considérée comme un art. Les cuisiniers étaient de véritables expérimentateurs, testant chaque jour des aliments nouveaux et rédigeant leurs recettes avec précision. Par pénurie de combustibles, ils recherchèrent les modes de cuisson les plus rapides. Ils inventèrent le wok, ustensile à fond rond qui fait circuler la chaleur rapidement et uniformément, tout en permettant à l'utilisateur de remuer les ingrédients.

La cuisine chinoise comporte près de 8 000 recettes codifiées. Elle se caractérise par sa légèreté, sa fraîcheur et sa variété, combinant les arômes, les saveurs, les couleurs et les contrastes de consistances (légumes craquants ou légumes fondants).¹⁰

Cette succession de plats et cette répétition de « campé », toasts portés à la gloire et la santé de tout, nous laissent une fois de plus dans un état comateux lorsque nous retrouvons le calme de nos chambres respectives.

La vite du site où doivent être installés nos équipements ne nous prend pas plus de la matinée.

¹⁰ Recherches internet



A gauche Christian Gobert - Jean-Michel Lamy - M.Tan

Nous avons notre habituelle réunion de « débriefing », pendant laquelle nos hôtes nous invitent à visiter le village où est né Confucius : Zu situé à quelques kilomètres de Qufu.

Nous découvrons niché au cœur d'une petite agglomération un grand parc ombragé, dans lequel sont construits de petits pavillons, l'un d'eux, nous signale le guide avec fierté, ayant abrité pendant une nuit, le Général de Gaule lors de sa visite en Chine.



À l'entrée de la résidence de Confucius à Zu

Confucius et le confucianisme¹¹

La biographie la plus « réaliste » — et la plus couramment retenue — est celle qu'a rédigée Sima Qian dans le Shiji (« Mémoires historiques », 1er siècle av. J.-C.).

Il reçoit une éducation classique :



Selon ces textes — qui diffèrent en de nombreux points les uns des autres —, Confucius naît en 551 av. J.-C. dans le village de Zou, près de Qufu, dans la principauté de Lu (actuelle province du Shandong).

Son père, petit fonctionnaire, meurt alors qu'il n'a que trois ans, et le jeune garçon est élevé par sa mère.

Son éducation lui permet de maîtriser les rites, la musique, l'écriture, le calcul, la conduite et le tir à l'arc, ainsi que la poésie, l'histoire et les classiques.

Après la mort de sa mère, il commence à enseigner.

Confucius progresse dans la hiérarchie du corps des fonctionnaires, et obtient à l'âge de cinquante ans la charge de ministre de la Justice, où il démontre sa grande sagesse.

Son intelligence et sa diplomatie permettent la signature d'un traité de paix avec les dirigeants du pays de Qi et la restitution d'un territoire autrefois annexé au pays de Lu.

Confucius se voit alors octroyer la charge de Premier ministre auprès de Ji Huanzi. Ce dernier se laisse cependant corrompre par les dirigeants du pays de Qi et Confucius décide de démissionner.

Les principes du confucianisme sont consignés dans les neuf textes chinois anciens hérités de Confucius et de ses disciples ayant vécu sous la dynastie Zhou, à une époque d'intense activité philosophique.

Ces écrits peuvent être divisés en deux groupes différents : les Cinq Classiques (Wujing) et les Quatre Livres (Sishu).

Le confucianisme est le système de pensée majeur dans la philosophie chinoise, développé à partir des enseignements de Confucius et de ses disciples.

Il est centré sur l'éthique, l'art de gouverner, la sagesse pratique et les relations sociales.

Le confucianisme a influencé l'attitude des Chinois face à la vie, fixé les modes de vie et les normes des valeurs sociales et fourni les fondements intellectuels des théories et institutions politiques chinoises.

¹¹ Internet – Wikipédia – Universalis – Larousse – documentation personnelle

Bien que le confucianisme soit devenu l'idéologie officielle de l'État en Chine, il n'a jamais pris la forme d'une religion établie, avec une structure institutionnelle et un clergé.

Les savants chinois ont honoré Confucius comme un maître et un sage, mais sans le diviniser, quoique le culte des ancêtres inhérent à la religion chinoise ait pu induire en erreur les observateurs occidentaux à cet égard.

Confucius n'a lui-même jamais prétendu être un dieu. Contrairement aux églises chrétiennes, les temples élevés en l'honneur de Confucius n'étaient pas des lieux de rassemblement pour des communautés de fidèles organisées, mais des édifices publics destinés à des cérémonies annuelles, en particulier le jour anniversaire du philosophe.

Plusieurs tentatives visant à déifier Confucius et à transformer le confucianisme en un culte échouèrent en raison de la nature essentiellement séculière¹² de cette philosophie.

Une époque de grande agitation, marquée par un chaos politique et des changements sociaux consécutifs à la désintégration du royaume des Zhou en États féodaux guerriers, obligèrent Confucius et d'autres penseurs à réfléchir aux moyens de restaurer ce royaume, les forçant ainsi à devenir des philosophes innovateurs malgré eux.

Pour Confucius :

- L'ordre politique et l'ordre social ne font qu'un.
- Les vertus personnelles des dirigeants et des aristocrates garantissent la bonne santé de l'État.
- L'ordre est maintenu grâce aux rites (li) et à la musique, la musique chinoise de l'époque étant un élément central des rites et des offices religieux.

Confucius affirma la suprématie de la musique dans sa fonction rituelle et son pouvoir sur le cœur des hommes.

Il appréciait aussi les poèmes de l'ancienne littérature chinoise (dont la plupart étaient récités en musique), dont il vantait la valeur civilisatrice.

Il insistait également sur la nécessité de rétablir la justesse des mots et des termes consacrés pour désigner les êtres et les choses.

Il considérait cette justesse comme étant la seule garantie de l'ordre et des distinctions sociales, qui ne pourrait perdurer si elles étaient mal nommées.

Un État disposant de la musique et des rites appropriés, sélectionnés parmi les différentes traditions disponibles, produit spontanément des citoyens heureux et vertueux qu'il n'est nul besoin de discipliner par des lois désormais inutiles, en l'absence de conflits.

Confucius parcourut en vain la Chine, à la recherche du dirigeant idéal capable d'adopter une telle politique.

L'idée centrale de l'éthique confucéenne se résume dans la notion de "*ren*", traduite par « amour », « bonté », « humanité » ou « qualité de cœur ».

« *Ren* » est la vertu suprême symbolisant les meilleures qualités de l'homme.

À l'époque de Confucius, le terme était associé à la classe dirigeante et prit davantage le sens de « noblesse », mais sa signification s'élargit par la suite.

Dans les relations humaines telles que celles qui existent entre deux personnes, « *ren* » se manifeste par le « *zhong* », c'est-à-dire la fidélité envers soi et les autres, et par le « *shu* », ou altruisme, exprimé par la règle d'or de Confucius :

¹² Qui n'est sous l'autorité d'aucun ordre religieux - laïque.

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voulez pas que l'on vous fasse. »

D'autres vertus confucéennes importantes comprennent :

- La droiture
- La bienséance,
- L'intégrité,
- La piété filiale.

Celui qui possède toutes ces vertus est un « *junzi* » (« parfait gentilhomme »).

Sur le plan politique, Confucius plaida pour un gouvernement paternaliste conduit par un souverain bienveillant et honorable, respecté et obéi par ses sujets.

Un dirigeant doit cultiver la perfection morale pour servir de bon exemple à son peuple et attirer de nouveaux sujets dans son royaume.

En matière d'éducation, Confucius soutint le principe fort en avance sur son époque féodale, selon lequel « en éducation, il n'y a pas de distinction de classe ».

Quelles sont réconfortantes toutes ces idées que notre actuel gouvernement¹³ et en particulier notre président se garde bien d'appliquer en ces temps de scandales politiques !

¹³ François Fillon & Nicolas Sarkosi (juillet 2010)

Général Electric (1987) - Algérie (1983 - 1994)



Algier

Les quais du port d'Algier s'étirent sur près de 15 km : derrière les immeubles de style européen s'étend la Casbah, qui a conservé son aspect traditionnel.

Fin juillet 1987 en revenant d'une randonnée pyrénéenne sur le GR 10, nous sommes en voiture en compagnie de Jean-Pierre et Marie Thé, lorsque j'entends à la radio la nouvelle du rachat de CGR par l'américain General Electric. Nous arrivions à Sarlat et nous recherchions un restaurant.

La nouvelle ne me coupa cependant pas l'appétit et de retour à Montparnasse la semaine suivante, je retrouvais le siège CGR en pleine ébullition. À l'évidence, personne ne savait à quelle sauce nous allions être accommodés.

Le siège GE était à Londres et n'abritait qu'une petite équipe de cadres en grande majorité d'origine italienne. Un matin, la porte du bureau de mon chef Loustalot était grande ouverte sur une pièce vide. Je devais apprendre qu'il était parti aussi discrètement qu'à son arrivée, en ne saluant personne...

Je connaissais mon nouveau chef, Pietro Torrusio, puisqu'il était basé en Italie responsable des territoires contrôlés par Monza où était l'usine CGR (Libye et Indonésie). Les gens de GE Londres déménagèrent pour venir s'installer à Montparnasse et je vis arriver Okkis Arrisian qui occupait le même poste que moi.

L'organisation se précisa et l'implantation CGR pour les territoires d'Afrique et du Moyen-Orient était beaucoup plus importante que celle de GE. Il n'y eut que peu de conflits au niveau du choix des distributeurs.

Pendant près de six mois, je fus en concurrence avec Okkis. Mes connaissances du terrain et mon expérience du métier firent que Pietro Torrusio me nomma Directeur du service de maintenance et demanda à Okkis de rejoindre à l'équipe de vente.

En 1983, CGR ayant vendu les matériels qui équipaient les plateaux techniques de plusieurs hôpitaux à Alger Constantine et Oran, je devais faire de très nombreux voyages en Algérie.

Une situation toujours difficile à gérer, car la corruption est à tous les niveaux. De nombreuses machines sont en panne, car les budgets pour acheter les pièces nécessaires à leur réparation, sont inexistant et les contrats de maintenance très difficile à signer. Le plus difficile était de se faire payer. C'est la raison pour laquelle, au fil des ans, de 12 techniciens je réduirais l'équipe technique à deux.

La fusion CGR /GE eut une conséquence dramatique pour Les Rodriguez. Tous les deux « Pieds Noirs » et d'origine algéroise ils étaient retournés à Alger après l'indépendance comme Directeur et secrétaire de la filiale.

En 1985, de très importants contrats de construction d'hôpitaux furent signés par la compagnie espagnole Dragados et la Française Quillery. Les plateaux techniques de radiologie furent attribués à CGR.

Les méthodes de vente étaient celles de Thomson, loin d'être aussi rigoureuses que celles de GE, les responsables n'hésitaient pas à sacrifier une partie des profits pour s'attirer les bonnes grâces des décideurs.

Un matin d'automne 1987, alors qu'ils étaient toujours les premiers arrivés, les Rodriguez ne sont pas au bureau. N'ayant aucune nouvelle en fin de matinée, M. Fils le responsable technique, commence à faire le tour des clients chez qui le couple pouvait être.

Ne les trouvant pas il se rend à leur villa située à Koumba non loin du bureau. Lorsqu'il y arrive, il constate que portes et volets sont fermés. Trouvant ça un peu étrange, il se décide à appeler la police, car depuis quelque temps l'attitude du couple l'avait intrigué ; taciturne, triste, ne s'intéressant à rien et de plus en plus lointain.

La police, sensible aux inquiétudes de Fils, arrive en compagnie d'un serrurier. Tous pénètrent dans la villa et trouvent les deux corps sans vie des Rodriguez ; elle, éborgnée dans sa chambre et lui, dans la salle de bains, un couteau dans la poitrine donnant à croire qu'il s'est suicidé.

Dès la nouvelle connue à Paris, M. Janin le directeur commercial de la zone part pour Alger et y passe quelque temps.

Très rapidement, l'enquête sera close. La thèse selon laquelle ils se seraient violemment disputés et que perdant la tête, il l'aurait tuée avant de se donner la mort, fut reconnue comme officielle. Ils laissaient deux enfants absents d'Alger, car poursuivant leurs études à Paris.

Scénario qui ne convainquit aucun de leurs proches, plus enclin à croire que les engagements pris par le couple pour obtenir la signature des contrats concernant l'achat des équipements de radiologie de l'Hôpital militaire, avec l'accord de la hiérarchie CGR, n'avaient pas été respectés par notre tout nouveau patron Général Electric.

Objet d'un « contrat » ils avaient payés pour le non-respect de la parole donnée !

Triste épisode qui choqua non seulement l'équipe algérienne, mais aussi la direction parisienne pour qui, ces gens, pourtant loin d'être particulièrement sympathiques, étaient des « figures » de l'ancienne CGR.

Un autre de ces moments forts algériens, quand pendant l'une de nos réunions périodiques le Général Omsi, commandant l'hôpital militaire d'Alger, me demande :

- Quel âge avez-vous ?
- Quarante ans
- Alors vous avez fait la guerre !
- Oui
- Où étiez-vous ?
- Dans les Aurès.
- Où dans les Aurès ?
- Vers Timgad.
- Quel régiment
- 35^e RALP
- Vous étiez dans les Paras !
- Eh oui, mais pas volontaire, appelé !
- Eh bien ! j'étais en face me dit-il.

Avec un peu de recul, était-il le donneur d'ordre dans l'affaire Rodriguez...

Il eut aussi cette incroyable situation dans laquelle notre ancien patron Loustalot, un polytechnicien d'une soixantaine d'années, avait laissé la filiale. En effet refusant de financer et d'entendre parler des pertes générées par le fonctionnement de la filiale, il laissa son administratif et homme de confiance Guillot gérer les opérations.

Ces deux directeurs partis à l'arrivée de GE comme ils étaient arrivés, sans un mot ne serait-ce qu'au revoir, j'étais le seul à connaître les opérations algériennes. Au détail près, que je ne connaissais rien de la gestion et des finances !

Aussi dès mon premier voyage avec la casquette General Electric notre loueur de voitures Raouf, pour qui j'étais devenu le seul interlocuteur, manifesta son inquiétude m'apprenant que depuis un an c'est lui qui finançait la filiale, avançant entre autres l'argent nécessaire à la paye de nos employés.

J'en informais Pietro Torrusio. C'est donc avec une note assez salée que dès mon retour je franchissais la porte du bureau du contrôleur financier, un anglais, John Meynard. Gros problème, car personne n'avait anticipé ces dépenses.

Comme signalé précédemment, j'avais considérablement réduit l'équipe technique et de ce fait quatre voitures 4L Renault étaient inutilisées. Les voitures étant très chères et difficiles à obtenir, j'eus l'idée de les vendre à Raouf pour éponger notre dette.

Avec carte blanche de la part de John tout heureux d'entrevoir une solution, je repartis à Alger et proposais l'échange à notre loueur préféré. Après avoir conclu l'affaire et je cédais les quatre voitures à la société Raouf. Le seul problème c'est qu'elles avaient été importées en temporaire et que pour régulariser leur situation et les faire immatriculer Raouf avait besoin des certificats des mines, dont personne au bureau d'Alger, ne connaissait l'existence.

De retour à Paris, je récupérais les papiers d'une 4L de l'un de mes techniciens français et me débrouillais à faire des photos copies couleur des papiers nécessaires en maquillant un peu les numéros d'identification des véhicules. Photos copies pas facile à réaliser, car à cette époque les ordinateurs n'étaient pas équipés de scanner et imprimante couleur. Ayant essuyé plusieurs refus de sociétés de reproduction c'est

aux études de GE que je trouvais les machines nécessaires à l'établissement de ces faux.

Les douanes algériennes probablement un peu aidées par Raouf ne se montrèrent pas trop pointilleuses et acceptèrent d'immatriculer ces voitures.

Je repense au moment où j'écris ces lignes que pendant cette affaire, qui s'est étalée sur plusieurs semaines, nous n'avons signé aucun papier ; tout s'est passé en confiance, à l'orientale !

Cet épisode a probablement aidé à ce que ma situation se clarifie, car depuis la fusion, j'étais en concurrence avec Okkis Arisian qui de Londres, puis de Paris était le Directeur technique de GE. Peu de temps après Okkis passait à la vente et j'étais officiellement nommé Directeur technique.

Les semaines passèrent et un soir alors que j'étais dans ma chambre de l'hôtel El Djezaïr, le téléphone sonne et la voix de Raouf m'informe qu'il est à la réception et demande s'il peut monter dans ma chambre. Un peu intrigué, j'accepte, et quelle n'est pas ma surprise lorsque je lui ouvre la porte, le voir les bras encombrés d'un énorme paquet qu'il pose sur le sol de la chambre. C'est un tapis du Sud algérien qu'il m'offre pour me remercier de lui avoir permis de réaliser une bonne affaire, alors qu'il pensait perdre, avec la prise de contrôle de GE, une partie de l'argent qu'il avait avancé à CGR. Flatté, mais très ennuyé, car les règles de GE sont formelles : ne rien accepter ni des clients, ni des distributeurs ou fournisseurs ! Je n'ai cependant pas la force de trop protester sentant que je le vexerai profondément de ne pas accepter la preuve de sa reconnaissance. Le lendemain j'arrive au bureau d'Alger avec mon tapis sous le bras décidé à le laisser au bureau. Je rentre à Paris et en parle à John celui-ci me confirme que j'ai eu le bon réflexe et qu'il faut lui adresser une note qu'il transmettra au personnel pour officialiser la chose... Plus d'un an après, M.Fils le responsable du bureau me dit :

- Tu sais Alain ton tapis est toujours là !

Je n'ai pas résisté, mes chefs avaient changé et pensant qu'il y avait prescription je devais le ramener à Coignières. Il est vraiment très beau avec un tissage manuel très fin de couleur dominante rouge. Il est sous la table de la salle à manger du Pont-Chrétien.

L'Iran



Téhéran

La guerre entre l'Irak et l'Iran est terminée depuis juillet 1988. Le pays est alors dirigé par l'Ayatollah Khomeini, bien qu'aucun traité n'ait été signé et que les États Unis soient toujours considérés comme le « Grand Satan », cette paix fragile permet à notre distributeur Mahamad Berry, iranien résident à Téhéran, de reprendre ses activités.

C'est à sa demande qu'en novembre 1990 que je me rends en Iran en compagnie de mon chef John Meynard pour une mission d'évaluation de remise en état des matériels expédiés du temps du Chah. Celui-ci avait entamé un vaste projet de modernisation du pays. À cette époque, un Boeing 747 plein de matériel médical GE partait chaque mois de Milwaukee pour Téhéran.

Depuis 1979, date de l'accès au pouvoir de l'Ayatollah, les relations entre les USA et l'Iran s'étant considérablement dégradées, beaucoup des équipements installés étaient en panne faute de pièces de rechange et nombre d'entre eux, qui n'avaient jamais été installés, étaient encore dans leurs caisses. Un formidable potentiel de revenus pour mon département et pour GE.

Nous devions pendant cette mission rencontrer quelques hauts dignitaires de la République islamiste qui nous affirmèrent leur volonté de remettre tout ce matériel immobilisé en état de fonctionnement. Ils nous confirmèrent que le fait que nous soyons basés en France faciliterait notre coopération.

Les conséquences de la guerre étaient encore palpables, car l'hôtel où nous étions, un ancien Hilton quoique propre était dans un état d'usure avancé : moquettes trouées, une lampe sur deux, service réduit au minimum par un personnel

tolérant, mais cachant à peine leur indifférence voire leur hostilité. Même impression de monotonie et de tristesse en ville. La nuit tombée, les rues sont mal éclairées ou pas du tout, très peu de restaurants, pratiquement pas de boutique et beaucoup de petits groupes électrogènes alimentent les quelques échoppes ouvertes, conséquences des bombardements irakiens sur le réseau électrique de la ville. Le parc automobile est vieillissant, mais la circulation est dense et bruyante.

Nous restons quelques jours à Téhéran et prenons l'avion pour Mashad au nord-est du pays à la frontière avec le Turkménistan.

C'est la deuxième plus grande ville d'Iran. Une des villes sacrées du schisme, elle attire chaque année plusieurs millions de pèlerins.

Nous rencontrons quelques officiels, nous visitons Mashad University of Medical Sciences et pendant notre court séjour, le mausolée de l'imam Reza et de quelques mosquées dont la mosquée Goharshad.



Le sanctuaire de l'imam Reza à Mashad

Un voyage intéressant que je devais renouveler quelques mois plus tard avec Roberto Slamitz, l'ingénieur à qui je confiais le soin de me dresser un inventaire détaillé des besoins ; il y restera 3 mois.

Entre ces deux voyages en Iran, nous recevons à Paris la visite de Mohamad Berry et de son père en route pour Londres. Le soir, mon patron John nous invite à dîner au restaurant du 1^{er} étage de la tour Eiffel. Après l'excellent repas bien arrosé (John étant un amateur de bonnes choses et surtout de bon vin), il me vient à l'idée qu'un

peu d'exercice ne nous ferait pas de mal. Je leur propose de regagner la terre ferme en empruntant l'escalier. Il se fait tard et nous sommes parmi les derniers clients à occuper le restaurant. Nous sortons sur la plateforme déserte à cette heure de la nuit et prenons tout notre temps pour admirer le paysage qui s'offre à nos yeux. Puis nous décidons de rentrer. Oui, mais l'escalier est fermé...Nous revenons vers le restaurant qui lui est plongé dans la pénombre toutes portes closes. Je fais le tour de toutes les portes et par chance trouve une porte arrière de cuisine entrebâillée. Nous l'empruntons, traversons la cuisine et la salle déserte du restaurant plongée dans la pénombre, pour atteindre l'ascenseur ; problème, il est verrouillé et nous n'avons pas la clé pour l'appeler. Dubitatifs, nous sommes tous les quatre à nous demander quoi faire lorsque les lampes au-dessus des portes de l'ascenseur se mettent à clignoter semblant indiquer que la cage est en train de monter. Effectivement, les clignotements s'arrêtent et les portes s'ouvrent sur un homme à la mine effrayée de nous trouver là. Nous lui en expliquons la raison, et il nous fait savoir que s'il n'avait pas douté de ne pas avoir éteint la machine à café, nous passions la nuit au restaurant...

Ces missions et l'étude de Roberto débouchèrent sur une importante vente de pièces qui me permit d'atteindre mon quota ; mais l'exportation nous fut interdite par les USA qui malgré le réchauffement diplomatique avaient maintenu l'embargo.



Israël (1990)

En 1990 en Israël, à l'hôpital Hadassah de Jérusalem, je passe des heures en compagnie du radiologue qui utilisait le plus récent des équipements de cardiologie fabriqués par GE : une salle d'imagerie vasculaire, l'Advantix.



Cette foutue machine qui n'était pas encore au point disjonctait alors que le cathéter manipulé par le docteur et dont il observait le cheminement sur un écran cathodique était dans le cœur du patient.

Il fallait deux minutes trente pour réinitialiser le système et reprendre l'examen là où il s'était interrompu... Examen qui à l'époque n'était pratiqué que dans les hôpitaux disposant des meilleurs praticiens entraînés à utiliser les techniques de pointe.

Alors que j'appelais au secours les États-Unis pour connaître les raisons de ces incidents répétés, la seule réponse que j'obtenais était : « installation mal réalisée ».



Système Advantix

Quelques semaines plus tard, j'installais le même système à Riyad. Fort de notre expérience israélienne, l'installation fut réalisée avec le plus grand soin. C'était une équipe de docteurs et professeurs anglais qui utilisait l'équipement et là aussi j'eus les mêmes problèmes.

En ayant marre un jour je court-circuite le support technique US et appelle les études. Très sympa mon interlocuteur m'apprend que tous les systèmes Advantix présentent les mêmes problèmes et qu'ils viennent de trouver la solution.

Pendant plus de six mois, je devais faire la navette entre Jérusalem et Riyad jusqu'à l'intervention d'une équipe d'ingénieurs US.

Un meilleur souvenir que cette balade tardive dans les rues de Tel-Aviv en compagnie de Philippe Audon, mon adjoint devenu ami.

Passant devant la vitrine minuscule d'une boutique qui vendait de tout, je vois exposé un projecteur de diapositives Malik exactement le même modèle que le mien et pour lequel je ne trouvais plus de lampe.

Nous entrons dans l'étroite boutique toute en longueur et voyons apparaître du fond, surgissant de derrière un incroyable fouteur, un petit homme barbu, lunette sur le bout du nez et revêtu d'une blouse grise.

Roulant les « r » il m'interroge, avec un fort accent hébreu, sur le but de notre visite ; je lui explique mon problème lui demandant si par hasard, il n'avait pas une lampe de rechange.

Sans un mot, il fait demi-tour et repart vers le fond de sa boutique où il disparaît happé par son incroyable bric-à-brac. Quelques minutes pendant lesquelles Philippe et moi nous observons amusés l'étonnant amoncellement d'objets.

Quelques minutes passent et nous voyons réapparaître notre marchand arborant un grand sourire et brandissant triomphalement la lampe de rechange.

Le prix dérisoire qu'il me demande m'a fait regretter bien longtemps après de ne pas lui en avoir acheté deux...



Tel-Aviv-Jaffa (Israël)

Tel-Aviv, seule capitale israélienne reconnue par la communauté internationale, est l'agglomération la plus importante du pays depuis qu'elle a fusionné avec la vieille ville arabe de Jaffa (1948).

Il n'est pas simple de se rendre dans ce pays car un tampon sur le passeport et c'est l'interdiction de se rendre dans les pays du monde arabe. Aussi le tampon est-il apposé sur une feuille libre reprise à la sortie du territoire.

Lors de mes voyages, je descends toujours à l'hôtel Hilton de Tel-Aviv. Situé sur la plage et sécurisé, c'est un des plus sûres de la ville, mais aussi le plus cher. Une nuit ne coûte pas moins de 300 €...

Les bureaux de notre distributeur sont à Tel-Aviv, mais comme certains de nos équipements sont installés côté Palestinien une partie de son équipe d'ingénieurs est donc palestinienne. Nous sommes en pleine « Intifada » et il n'est pas question pour des juifs d'aller chez les Palestiniens ou même inversement.

Je me souviens cependant que pour certaines réunions ou je rassemblais tout le monde, qu'il n'y avait aucun ressentiment de part et d'autre et que les seules préoccupations étaient bien communes : la famille, le travail, la santé, l'argent...

Une situation politique explosive volontairement entretenue par les extrémistes de tous bords. Les religieux juifs qui refusent tout y compris les obligations d'état ne sont pas moins effrayants que les bombes humaines palestiniennes !

Vivre en Israël n'est pas chose facile les zones habitables sont surpeuplées, l'omniprésence de l'armée finie par rendre l'atmosphère oppressante.

Il est vrai cependant qu'après un séjour de quelques jours, les habitudes s'installent et que le fait de voir ces jeunes filles ou jeunes garçons en uniforme prendre le bus ou faire du shopping fusil mitrailleur à l'épaule ne choque plus.



Décidant un jour de visiter nos clients les plus importants, nous partons un matin de Tel-Aviv en compagnie de Yaïr Peleg notre distributeur. En voiture, nous visitons deux hôpitaux à Haïfa, déjeunons quelques parts en bord de mer, allons à Jérusalem où nous rencontrons deux clients pour enfin revenir à Tel-Aviv en fin d'après-midi.

Nous avons pratiquement fait le tour d'Israël (excepté le désert du Néguev) en une journée. C'est dire l'exiguïté de ce territoire que se disputent ces deux communautés...

La similitude entre les gens est tout aussi remarquable, physiquement ils se ressemblent. Ils sont à mon avis condamnés à vivre ensemble, car considérant l'imbrication des territoires et des gens, je ne peux imaginer deux pays différents.

Il me semble d'ailleurs tout à fait ironique que de ces deux religions qui se combattent aussi farouchement, l'une soit issue de l'autre...

Je trouve aussi désespérant que ce peuple oh combien persécuté, persécute à son tour (massacre de Sabra & Chatila, construction du mur séparant les deux communautés, etc.).

Le Judaïsme



Rouleaux de la Torah

Disposés dans un écrin de bois souvent recouvert ou incrusté de métaux précieux, les rouleaux de la Torah contiennent l'ensemble des révélations fondamentales de la religion hébraïque. Plusieurs principes découlent de sa lecture. Selon le premier, présentant la Torah comme dévoilant le Nom de dieu, l'initié est censé y découvrir tous les noms divins issus du tétragramme. Le second considère la Torah comme un organisme vivant alors que le troisième lui accorde une multitude de sens, rendant son interprétation quasiment infinie.

Il n'existait pas de termes en hébreu classique pour désigner le « judaïsme » ou la « religion ».

Les juifs se référaient exclusivement à la Torah, recueil des instructions divines révélées à Israël, laquelle imposait une façon de vivre selon la halakha, l'ensemble des lois, coutumes et pratiques du judaïsme.

À la fois règle de vie et vision du monde, le judaïsme rabbinique classique offrait ainsi un système culturel englobant la totalité des activités individuelles et communautaires sous la loi de Dieu.

À partir du VII^e siècle, la grande majorité des juifs vécut dans des univers dominés par les cultures chrétienne ou musulmane : ces deux religions, en partie issues du judaïsme, exercèrent donc une influence sur son histoire.

Le judaïsme naquit sur le territoire de la Judée (aujourd'hui Israël) au Proche-Orient. Plus tard, des communautés juives vécurent à un moment ou à un autre dans presque toutes les parties du monde, par suite des migrations, des exils forcés et des expulsions.

En 1993, la population juive mondiale était estimée à 18 millions de personnes, dont environ 6,8 millions aux États-Unis, 4,335 millions en Israël, et près de 2 millions sur le territoire de l'ex-URSS. Environ 1,5 million de juifs vivaient dans le

reste de l'Europe, dont 700 000 en France. D'autres communautés se sont installées en Asie, en Amérique latine et en Afrique.

Il semble que la première religion d'Israël ne fût pas monothéiste, mais hénouthéisme : les Hébreux n'adoraient qu'un seul Dieu, mais admettaient l'existence d'autres dieux pour les autres nations.

Avant l'exil, Israël, d'abord groupement de tribus puis monarchie, célébrait la libération d'Égypte et la conquête de Canaan comme les événements fondateurs de son histoire.

Le dieu national était Yahvé (voir Jéhovah), dieu des patriarches, qui avait délivré les Hébreux de la servitude et les avait guidés vers la Terre promise.

La religion israélite était alors très liée au cycle agricole annuel : de Yahvé dépendaient la pluie ou la sécheresse, les inondations ou la peste, selon que la nation se comportait avec obéissance ou infidélité.

Les sacrifices de gratitude et de propitiation exprimaient cette dépendance de la nation à l'égard de Yahvé. Le culte sacrificiel fut centralisé à l'époque royale au sanctuaire de Jérusalem, mais ensuite les sanctuaires de Bethel et Dan, dans le Nord, lui firent concurrence.

Sous les deux monarchies, des prophètes charismatiques condamnèrent les cultes syncrétistes en Israël (royaume du Nord) et en Judée (royaume du Sud), et dénoncèrent les injustices sociales.

Leurs mises en garde parurent approuvées de Dieu lorsque les deux royaumes furent tour à tour conquis par des puissances étrangères.



Menorah et H'anoukiah

À l'origine, la menorah (*menorah en hébreu*) est un chandelier à sept branches qui, comme le souligne le texte biblique, éclaire le sanctuaire de la Tente du Rendez-vous et celui du Temple de Jérusalem ; il a depuis gagné une branche (*H'anoukiah*), celle qui inaugure une nouvelle ère après le cycle achevé symbolisé par les sept premières branches.

Doctrines fondamentales

La diversité, y compris religieuse du judaïsme, fit qu'il n'a jamais été monolithique. Néanmoins, certains traits demeurèrent constants.

Le plus fondamental fut un monothéisme radical. Un Dieu unique et transcendant a créé l'Univers et continué de le gouverner par sa providence.

Parce qu'il repose sur une seule intelligence divine, le monde est donc à la fois intelligible et rationnel : toute chose et tout événement possèdent un sens en dernière analyse.

L'esprit de Dieu s'est manifesté dans l'ordre naturel à travers la création, et dans l'histoire à travers la révélation : le même Dieu qui créa le monde se révéla aux Hébreux sur le mont Sinäï.

La Torah (ou « loi révélée ») a formulé cette révélation sous forme de commandements (mizvoth) qui expriment la volonté de Dieu pour les hommes. L'humanité peut atteindre l'harmonie dans l'Univers en vivant conformément à la Loi.

L'alliance

Un deuxième concept essentiel du judaïsme est l'Alliance (berith) entre Dieu et le peuple juif.

Selon la tradition, le Dieu de la création proposa son alliance au peuple hébreu sur le mont Sinäï.

Le peuple dut reconnaître Dieu comme son seul roi et législateur suprême et accepter d'obéir à Ses lois ; en retour, Dieu le reconnut pour Son peuple particulier sur lequel il veillait.

La Bible et la tradition juive ont replacé l'Alliance dans un contexte universel : c'est après avoir échoué plusieurs fois à établir une alliance avec l'humanité rebelle que Dieu se tourna vers une partie de cette humanité.

Israël devait devenir un « royaume de prêtres » et instaurer un ordre social conforme aux lois divines, offrant ainsi un modèle pour toute l'humanité. Israël se trouvait de la sorte placée en médiateur entre Dieu et l'humanité.

Cette notion d'alliance a influé sur la vision juive de l'histoire. Un lien causal fut établi entre l'action des hommes et leur destin déterminé par Dieu.

Toute l'histoire d'Israël fut interprétée en fonction de son obéissance aux lois divines. Ce lien rendit plus aigu le problème de la théodicée (justice de Dieu) dans la mesure où l'expérience historique du peuple juif fut souvent celle de la souffrance.

Depuis le livre de Job, la pensée juive s'est beaucoup préoccupée du problème du Juste souffrant.

Au fil du temps s'ébaucha l'idée que la vertu serait finalement récompensée et le péché punit, lors d'un jugement divin après la mort.

De même, la domination étrangère et l'exil forcé loin d'Israël devaient être réparés à la fin des temps, lors de la venue du Messie (mashiah, « oint », comme un roi), issu de la lignée de David.

Le messianisme, présent très tôt dans la pensée du judaïsme, fut particulièrement vif dans les périodes de crise. Peu à peu, un lien s'établit entre le messianisme et le respect de la Torah : chaque juif pouvait hâter la venue du Messie par l'étude assidue et l'observation des lois.

La tradition rabbinique

Le judaïsme plonge ses racines dans la Bible hébraïque, comprenant :

- la Torah ou Pentateuque,
- les Nebiim ou littérature prophétique,
- les Ketubim, qui regroupent les autres écrits canoniques.

Pourtant il serait erroné d'assimiler le judaïsme à la « religion de l'Ancien Testament ». Le judaïsme d'après la destruction du Temple (70) est issu du mouvement rabbinique des premiers siècles de l'ère chrétienne, en Palestine et à Babylone : on parle de judaïsme rabbinique.

Rabbi était un titre signifiant « mon maître » et les rabbins furent des docteurs juifs attachés à l'étude des Écritures et de la Tradition.

Les rabbins soutinrent que, sur le Sinâï, Dieu avait révélé à Moïse non pas une, mais deux Torahs : la seconde, ou Torah orale, fut transmise de maître à disciple en une chaîne ininterrompue jusqu'aux rabbins eux-mêmes.

Cette Torah orale fut mise par écrit dans la Mishnah (« ce qui est appris par cœur »), rédigée en Palestine au début du III^e siècle.

Les commentaires rabbiniques de la Mishnah, appelés Gemara, donnèrent naissance, en Palestine et à Babylone, au Talmud.

Le Talmud de Babylone, achevé vers le VI^e siècle, devint le texte fondamental du judaïsme rabbinique.

Les rabbins nous ont aussi laissé des commentaires sur des passages de la Bible, ou Midrashim (voir Midrash) et des traductions de la Bible en araméen, ou Targums (voir Targum).

Les rabbins du Moyen Âge contribuèrent aussi à établir la codification de la loi talmudique : le Choulhan Aroukh (La Table mise) de Joseph ben Ephraïm Caro, daté du XVI^e siècle, faisait autorité en ce domaine.

L'étude de la Torah implique l'étude de toute cette littérature et non du seul Pentateuque (« Torah », au sens restreint).

Égypte (1991)

Je ferais de très nombreux voyages en Égypte, car le distributeur GE, Aly Mansour, est un homme dynamique à la tête d'une société, New technologie, très bien organisée.

Il était distributeur de CGR avant le rachat par les Américains, nous nous connaissons de longue date et j'ai plusieurs fois fait appel à lui et ses ingénieurs, pour intervenir en Tunisie et au Maroc. La base de matériel d'imagerie médicale est très importante, car de nombreux protocoles financés par l'état français ont bénéficié à Thomson et donc à CGR. Nos clients étaient alors essentiellement étatiques. L'arrivée de la gamme d'équipement GE donne une autre dimension à ce parc machines, car elle est beaucoup plus complète. Les scanners sont beaucoup plus performants et surtout plus abordables au niveau des prix, ce qui a pour conséquence de nous amener une clientèle privée.

J'aime beaucoup ce pays et l'impression que j'en avais eue lors de notre première visite en 1971 s'est très vite effacée au contact d'Aly, de ses ingénieurs, et des Égyptiens. L'accueil dans ce pays est toujours chaleureux et bon enfant. Dans les années 80, la sécurité y est totale. On peut se promener n'importe où au Caire et en Égypte sans aucun problème. Ils apparaîtront avec les années 90 et cet impressionnant attentat à Louxor où un, car de touristes japonais est attaqué par des islamistes et plusieurs d'entre eux tués, certains égorgés.

Peu après Monique et moi y effectuons un voyage d'une semaine préparé avec l'aide d'Aly et de sa « logistique ». Après un court séjour au Caire où nous revisitons les pyramides de Gizeh, celle de Sakkarah et le musée du Caire. Nous prenons l'avion pour Louxor où nous revoyons avec plaisir le temple et les ruines de Karnak, celles de Louxor, la vallée des rois, celle des reines et le palais de la reine Hatchepsout, Deir el Bari. Nous sommes très peu de touristes, car depuis l'attentat beaucoup de gens ont annulé leur voyage et les tours opérateurs sont en pleine crise. Puis de Louxor nous louons un taxi qui mettra une journée complète à nous véhiculer jusqu'à Assouan.

Nous trouvons à nous loger dans un hôtel cinq étoiles qui vient d'ouvrir situé face à l'île Éléphantine. Nous ne sommes qu'une dizaine de clients dans cette bâtisse conçue pour plus d'une centaine de chambres, aussi bénéficions-nous d'un tarif défiant toute concurrence. Le barrage est impressionnant, non par sa hauteur, mais par sa masse et sa longueur. Nous visitons le temple de Philae et assistons à un spectacle sons & lumières.

Les couchers de soleil sur le Nil sont toujours somptueux et le calme seulement troublé par le claquement des norias, émouvant. Nous contemplons la majestueuse dernière cataracte du fleuve et apprécions le calme et la gentillesse de tous ces gens désolés de ne pas avoir plus de visiteurs. Après deux nuits passées à Assouan, nous prenons un petit avion qui nous ramène au Caire.



Beaucoup d'inquiétude ou lors de l'un de mes voyages, visitant un nouveau client le professeur Gabaly, aujourd'hui ministre de la Santé (2010), j'apprends que le service pré installation a autorisé l'installation au 15e et dernier étage, d'un immeuble en construction, d'une machine IRM dont l'aimant seul pèse 35 tonnes... J'essaye vainement de l'en dissuader, mais sans succès.

De retour à Paris (le siège GE médical est sur les quais d'Issy-les-Moulineaux où nous partageons des locaux tout neufs avec le quotidien sportif l'Équipe) je rencontre le chef de l'équipe pré installation Daniel Jouneau. Je lui reproche énergiquement d'avoir accepté sans m'en parler cette installation folklorique dans un pays où les normes de construction sont loin d'être de la qualité des normes françaises.



Je lui demande de signer les plans ce qui dégagerait partiellement ma responsabilité en cas de problème. Bien entendu, il refuse prétextant qu'en France cela ne poserait aucun problème, que le spécialiste, responsable du pays c'est moi et qu'il m'appartient de refuser cette installation.



N'ayant aucune idée de la résistance d'un immeuble et de ses planchers, je fais appel à une société anglaise implantée localement, pour faire un audit de l'immeuble dont l'avancement n'est qu'à l'état de carcasse. Le résultat me rassure sur la solidité de la construction, la seule réserve étant d'installer une plaque d'acier pour y faire reposer la machine.

Ce qui paraît incroyable, c'est que le jour de l'installation de la machine, seul le 15e et dernier étage est terminé. Pour y accéder, nous devons prendre un monte-charge qui tombe régulièrement en panne et ne dépasse pas le 10e étage. Le reste se fait à pied, en empruntant un escalier de béton brut encombré d'objets divers, sans barrière de sécurité, en croisant la file ininterrompue de gamins qui transportent sur des paniers posés sur la tête les matériaux nécessaires aux travaux.

Le professeur a fait bloquer la rue qui passe devant l'immeuble, un immense camion-grue y est installé dont la flèche déployée dépasse le haut de l'immeuble.

Impressionnant de voir cette masse de 35 tonnes se balancer entre ciel et terre s'élever lentement puis disparaître de notre vue. Tout se passe sans incident et l'aimant, guidé par une dizaine de personnes placées autour du trou de la terrasse, redescend sans à-coup pour être placé au cm près sur la plaque en fer lui servant de support.



le professeur El Gabaly



Tout l'équipement va passer par un trou aménagé au milieu de la terrasse. De la cabine du camion-grue, le conducteur de la grue ne voit ni la terrasse ni les hommes sur la terrasse. C'est au Talkie-Walkie que la manœuvre se commande.

Le reste de l'installation se déroule normalement malgré les circonstances exceptionnelles que doivent affronter mes ingénieurs et techniciens.

L'inauguration a lieu quelques semaines après et fait la une des journaux locaux. Quelle n'est pas ma surprise de recevoir deux ou trois jours après, adressée à notre Président directeur général par D.Jouneau, copie d'une note remerciant tous ceux qui avaient permis le succès de cette délicate installation s'attribuant ainsi à mots couverts la réussite de l'opération... ?

N'ayant aucune intention de me laisser doubler je prends rendez-vous avec le grand patron. Insistant sur mes intentions de clore l'incident et je rétablis, preuves à l'appui, la chronologie des faits.

J'ai eu droit cette année à l'attribution exceptionnelle de stock option ! Ses revenus de maintenance et l'importance de son équipe croissants, Aly voulait m'embaucher. N'ayant aucune intention de quitter un travail qui de plus en plus me passionnait, je fis usage de beaucoup de diplomatie pour refuser son offre sans le vexer.

Turquie (1993)

En 1993, je suis chef de Région depuis onze ans. Dans l'équipe dirigeante, nous sommes deux d'origine CGR à avoir résisté. J'ai survécu à une fusion entre CGR et General Electric, à quatre Directeurs du Service après-vente, quatre Directeurs commerciaux et à plusieurs réorganisations ; dépendant tantôt du directeur du Service après-vente, tantôt du directeur commercial.

Il est vrai que la région dont je m'occupe est une région difficile. Composée majoritairement de Distributeurs avec cependant trois petites filiales : l'Algérie (dont j'ai considérablement diminué les effectifs techniques faute de ne pouvoir être payé et dont les trois techniciens restants n'assurent que les garanties), la Grèce (environ une trentaine de techniciens réalisant un chiffre d'affaires Service de quatre millions de dollars) et la Turquie (toute petite filiale, une dizaine de techniciens et un chiffre d'affaires service n'atteignant pas le million de dollars, mais avec un très fort potentiel).

Beaucoup des distributeurs moyen-orientaux étaient distributeurs GE, mais quelques-uns et non des moindres (Égypte, Liban, Maroc, Tunisie) étaient CGR. Très difficiles à contrôler, ces organisations appartiennent toutes à des hommes d'affaires très connus et bien implantés dans leur pays respectif. Quelquefois très riches ou membre de familles dirigeantes et toujours très âpres au gain, prêt à gagner de l'argent aussi bien du côté fournisseur que du côté client.

L'aspect Service après-vente ne les passionne pas, car aux marges limitées des ventes de Service, ils préfèrent les grosses commissions, toujours négociables qu'ils touchent sur les ventes d'équipement.

Face à ces gens, il faut toujours faire preuve de diplomatie et appréhender les moments où leur faire confiance, les croire et détecter ceux où la méfiance est de rigueur. Jeux très subtils quand il s'agit de gens aussi différents que les Israéliens et les Égyptiens, les Sud-africains et les Algériens, ou encore les Ivoiriens et les Maltais. Difficile à certains moments d'éviter les conflits, ils peuvent avoir des conséquences surprenantes et quelquefois même dangereuses.

J'aime cette indépendance, j'aime ces voyages, j'aime ce métier et j'aime ces gens. Je connais la maintenance dans tous ses aspects et l'expérience acquise de par le monde m'aide énormément. Aucun de mes patrons n'a vraiment mis son nez dans mes affaires. Elles progressent sans faire de vagues et mes capacités d'adaptation me permettent de pressentir ce que l'on attend de mon organisation. Je réagis toujours sans inertie et fais preuve d'imagination. Je donne toujours la priorité aux ventes d'équipement, ce qui me permet d'être impliqué, par les commerciaux, très en amont de la vente et parfois de glisser une vente de service sous forme d'extension de garantie dans le contrat de vente initiale.

À l'arrivée de chacun de mes nouveaux patrons ou à chaque réorganisation, je prépare toujours soigneusement mes présentations, ne laissant rien au hasard. Pendant la présentation, j'improvise toujours en fonction des réactions de l'assistance et des interruptions, ne manquant jamais de présenter avec passion tous les aspects de mes activités. Et ça marche... un sans-faute pendant près de dix ans.

En 1996, je pressens cependant qu'il me faut faire quelque chose si je ne veux pas que quelqu'un d'autre s'occupe de mon avenir. Les très bonnes relations que j'entretiens avec François Maclou, le très futé directeur de nos opérations grecques, nous font établir un plan qui devrait lui permettre de devenir distributeur et moi de partir à moyen terme, en retraite anticipée.

Me basant sur la régularité de nos affaires en Grèce et sur le développement spectaculaire de nos opérations turques (quarante millions de dollars de matériel vendu pendant les années 91, 92 & 93) j'établis un « Business plan » sur trois ans qui prévoit embauches, formations installations et ventes de service basées sur la création d'une nouvelle région incluant la Grèce & la Turquie.

De son côté, François fait ressortir les contraintes que représente l'appartenance à une multinationale telle que GE, alors que devenir distributeur lui permettrait d'aborder certains marchés privés avec une plus grande liberté.

Le plus difficile à faire passer est l'investissement nécessaire en hommes. J'utilise pour justifier mes demandes, les données statistiques établies par le support technique et qui régulièrement donnent le nombre d'heures nécessaires à l'installation et à la maintenance de tous les équipements commercialisés. Je connais le parc installé en Grèce et en Turquie, j'ai la liste des équipements vendus et à installer, et utilise les prévisions de ventes pour dresser un tableau chiffré des profits que nous pouvons attendre de l'activité à venir du Service après-vente.

Je rencontre donc mon chef, Jeff Schaper, un matin à 7 heures dans mon bureau d'Issy-les-Moulineaux et lui présente mon plan. Excellente réunion pendant laquelle il ne trouve pas d'objection majeure au plan détaillé que je lui présente. Ce jour-là, j'ai visé juste, car je pense que pour la première fois on lui présentait une demande d'accroissement d'effectif basée sur des éléments concrets.

Alors que toutes les embauches sont bloquées pour l'Europe depuis plus de deux ans j'obtiens quelques jours après notre entrevue, l'autorisation de faire doubler nos effectifs turcs.

Quant à la création d'une nouvelle région, Jeff réfléchi quelques jours avant de m'appeler pour me confier qu'il était d'accord sur le principe, mais qu'il restait encore à trouver un responsable. Je me dis que dans deux ou trois ans la Direction générale serait tout à fait différente de celle qu'elle est aujourd'hui, que plus personne ne connaîtrait Gautier et qu'il me serait alors facile de négocier mon départ. À la question que me pose Jeff sur le nom d'un homme capable d'assumer ces responsabilités, je lui réponds : moi.

Cette proposition ne déplaît pas à Jeff, car personne à Paris ne comprend ce qui se passe en Turquie. Alors que la situation économique du pays n'est pas mirobolante (l'inflation est de 120 % par an), les ventes d'équipement General Electric explosent. Il semble bizarre, que la seule nomination de Serhat Can au poste de responsable des ventes, et cela malgré tous ses talents, ait suffi pour faire passer ce pays au tout premier rang Européen.

Pour François pas de chance, car si Bailly (le directeur des ventes Europe) est favorable à ce que la Grèce passe sous le contrôle d'un distributeur, Jeff lui est tout à fait contre le fait de voir partir quatre millions de dollars de revenus Service. Sa proposition est refusée, mais il se voit confier la mission d'aider Serhat dans son organisation commerciale... Nous héritons donc l'un et l'autre d'une mission sous-jacente d'audit (pour ne pas dire de surveillance) des opérations turques.

Reste à annoncer la nouvelle à Monique, ce qui n'est pas tâche facile. Bien installée dans sa vie « coignière », elle y exerce beaucoup d'activités dans des domaines sportifs et culturels. Nous avons pris des habitudes et depuis vingt ans que nous côtoyons les mêmes gens, c'est un peu dur de penser que le tir à l'arc et le VTT c'est fini... Pour elle comme pour moi, le changement va être radical.



Monique fait un voyage de reconnaissance à Istanbul et avec l'aide de Serhat Can le responsable des ventes en Turquie et de Yalcin Yilmazkhaya le responsable technique nous trouvons un magnifique duplex de 200 m² dans un immeuble dominant le Bosphore, situé à 20 minutes du bureau.

Lors de cette visite en mars 1993, l'air était irrespirable. Le gaz de ville n'était pas encore installé et tous les chauffages fonctionnaient avec du charbon de mauvaise qualité : le lignite. Heureusement, cela devait s'arranger rapidement, car le gaz devait être installé courant 1994.

Les conditions de détachement sont bonnes puisque mon salaire fixe est augmenté d'une prime de 30 % ; les conditions d'intéressement restant inchangées (si les objectifs de vente, recouvrement, bénéfiques et productivité sont réalisés : prime pouvant aller jusqu'à 50 % du salaire de base) et tout cela net d'impôts. De plus, GE nous alloue 40000 f de prime d'installation et rembourse l'achat sur place de l'électroménager, ce qui nous permet, avant notre départ, d'acheter chez Ikea à Plaisir, une étagère bibliothèque, une table de salle à manger, six chaises, deux petites armoires de toilette, une table de cuisine, deux tables basses, deux lits avec table de nuit et une armoire. Ajouté à cela quelques meubles récupérés d'un technicien anglais réparant chez lui et les 200 m² paraissent un peu moins vides.

Avant l'arrivée de Monique, pendant l'un de mes séjours précurseurs j'achetai, toujours aidé de Yalcin, un réfrigérateur, un poste de télévision, une gazinière, un four micro-ondes et une machine à laver le linge.

En mai 1994, Monique et moi partons pour Istanbul. Nous arrivons dans un pays où l'inflation galopante nous favorise, l'intégralité de mon salaire étant payé en francs et en France.

Notre déménagement devant suivre nous pensions passer une semaine à l'hôtel en attendant qu'il arrive. L'attente durera deux mois pendant lesquels Monique développera une petite déprime, car après quelques jours d'hôtel nous décidons d'occuper l'appartement que nous avons choisi lors d'un précédent voyage.

Il est vrai que passer ses journées, dans un immense appartement à ne rien faire d'autre que lire et regarder la télé (par bonheur, nous captions l'unique chaîne française, TV 5 internationale) il y avait de quoi devenir neurasthénique.

Heureusement la présence de Frédérique notre nièce que j'avais réussi à faire embaucher par GE pour son stage de fin d'études, atténua un peu cette sensation d'isolement.

Je choisis ma voiture de fonction une Opel Vectra blanche automatique qui pendant une semaine reste au garage avant, qu'enfin je me décide à affronter la circulation stambouliote. Mon niveau dans la société me permettait d'acheter une Opel de taille supérieure, mais je préfère m'aligner sur Yalcin, le responsable technique, et Serhat le directeur commercial, afin de ménager leur susceptibilité.

Les meubles arrivés, notre situation s'améliore. Pendant toute la durée de notre séjour en Turquie Monique peut revenir en France tous les deux mois.



Cela grâce aux points Air France (du programme « Fréquent Flyer »), accumulés lors de mes voyages autour du monde et à la complicité du chef d'escale, qui répond toujours favorablement à mes demandes, même à celle formulée en dernière minute.

Serhat régnait en maître absolu des Ventes et du Service ; il ne voit pas d'un très bon œil mon arrivée dans l'équipe turque. Je veux cependant que les choses soient claires. En tête à tête, je lui signifie que mes objectifs ne sont pas de contester son autorité ni de l'évincer, mais de constituer une solide équipe technique, de mettre en place une organisation conforme aux procédures de General Electric, puis de rentrer en espérant que les conditions seraient alors favorables à mon départ en retraite anticipée.

Je passe les premières semaines de mon séjour à évaluer le potentiel technique et à planifier les installations. Je fais la connaissance des clients et en compagnie de Serhat nous rendons

visite au recteur de l'académie d'Ankara. Pendant près d'une heure, il me fait part avec condescendance et dédain de tous les griefs accumulés à l'encontre du service technique, depuis qu'il utilise notre matériel. Il me faut ce jour-là beaucoup d'humilité pour accepter sans broncher les remarques acerbes, injustifiées et surtout le ton sur lequel elles sont faites, de cet important personnage que je ne reverrai pas durant mon séjour. Pendant tout cet entretien, Serhat reste d'une inexplicable discrétion.

Les premières difficultés surgissent lorsque je veux mettre en place une procédure rigoureuse d'acceptation des sites où doivent être installés nos équipements. Il existe un flou artistique, entre les clients, la société qui est chargée de réaliser les travaux de gros œuvre (là même pour la majorité de nos installations), celles chargées des aménagements électriques et climatiques, qui m'interdisent toute mise en place de planning rigoureux. Lorsque je parle à Serhat d'imposer des pénalités, il s'y oppose fermement. Je décide de créer un poste de responsable des installations, auquel je nomme l'un des ingénieurs les plus expérimentés de mon équipe Attila Kalaci, ce qui améliore sensiblement les procédures et me place en retrait.

Lentement, les choses s'améliorent, je commence à gagner la confiance des gens qui travaille pour moi. Dès qu'un problème surgit, je vais voir les clients, établis avec eux les mesures correctives et fais très attention à respecter tous mes engagements.

En juillet nous rentrons en France pour un mois de vacances que nous passons comme à l'habitude à Sainte-Croix vallée Française, plus exactement dans notre île de la Pélucarié. Traditionnellement, nous passons une soirée chez Vincent où pendant le repas nous évoquons notre nouvelle vie et notre déménagement à Istanbul. Vincent bondit sur l'occasion et nous demande si éventuellement il pourrait nous rendre visite avec Odile sa femme.



La forteresse de Rumeli & le Bosphore

Ils seront nos premiers visiteurs. Située sur la mer de Marmara, à l'entrée du détroit du Bosphore reliant la mer Noire à la mer de Marmara, Istanbul est la première ville et le plus grand port de Turquie. Des remparts de l'ancienne ville, construite en 324 apr. J.-C. par l'empereur romain Constantin I^{er}, sont encore visibles.

Début septembre, nous les accueillons à l'aéroport d'Istanbul. Ils passent une semaine avec nous et en compagnie de Monique visitent la ville, puis ils louent une voiture, partent vers Ankara où nous les retrouvons le temps d'un week-end, et continuent leur voyage vers la

Cappadoce où ils passeront une quinzaine de jours. Ils remontent ensuite à Istanbul où ils passent une semaine à la maison avant de s'envoler pour la France.

Nous ne manquerons pas de visite pendant les deux années que nous passerons en Turquie.

Nous recevrons aussi Vincent Martinat et une amie pendant une semaine. Puis Gaëlle Martinat qui fit découvrir à Monique les endroits secrets du merveilleux Bazar d'Istanbul. Les anciens caravansérails, où jours et nuit claquent les métiers à tisser qui produisent toutes sortes de contrefaçons. Entre autres les petits crocodiles Lacoste tissés en bandes qui seront découpées puis cousues sur les chemises pulls et autres polos. En montant sur leurs toits en terrasses parsemés de petites coupoles, on découvre toute la vieille ville, la Corne d'Or, la tour de Galata, Topkapi, Sainte Sophie, la Mosquée bleue et au loin le premier pont suspendu enjambant le Bosphore.

Les Gloux nous rendent visite à Pâque 1995. Pendant quelques jours seulement, mais d'une intensité qui nous fait encore rigoler lorsque nous évoquons leur passage ? Il y eut d'abord la visite de la ville où Monique leur fait visiter Le Grand Bazar, la citerne basilique, les mosquées et Sainte-Sophie. Puis nous partons en voiture pour notre première visite en Cappadoce. Il en aura beaucoup d'autres.

Il y a d'Istanbul à Ankara une très belle autoroute de 400 km interrompue par un passage de 20 km non réalisé à l'époque, à la hauteur de Bolu.

C'est le passage d'un col qui nous fait passer du niveau de la mer sur le plateau anatolien. Longue montée par une très large route vierge de toutes lignes, légèrement sinueuse, dans laquelle se double n'importe où, de petits et de gros camions surchargés, dont quelques-uns rendent l'âme avant d'atteindre le sommet. Périlleuse montée, car il faut faire preuve d'une attention et d'une concentration constantes.

Tout peut arriver, quatre camions se croisant (deux dans chaque sens), un chargement décidant de quitter la plateforme sur lequel il est, un chauffeur de BMW impatient qui décide de doubler tout le monde à droite, bref c'est l'anarchie complète qui règne sur cette petite portion de route.



En Cappadoce

Jean Louis et Annie n'en croient pas leurs yeux. L'autoroute contourne Ankara puis s'arrête ; nous empruntons ensuite de très bonnes routes, parsemées de quelques villages, où nous ne rencontrons que très peu de véhicules. Les paysages sont grandioses et d'Ankara il nous reste encore environ 300 km pour atteindre le centre de la Cappadoce Nevsehir.

Partis d'Istanbul tôt le matin, nous nous arrêtons une centaine de kilomètres après Ankara pour prendre un café. Fort heureusement, Monique n'arrive pas à boire le sien tellement il est chaud. Ce retard nous sauvera, car quelques kilomètres plus loin nous voyons arriver face à nous, un semi-remorque (très rare en Turquie à cette époque) dont le chauffeur ayant perdu le contrôle arrive face à nous en zigzaguant à cinq cents mètres devant. Ne pouvant rien faire d'autre je m'arrête le plus à droite possible, voyant avec effroi le camion fou se rapprocher. Miraculeusement, à 100 mètres de nous, le chauffeur réussit à retrouver le contrôle de son véhicule et passe à notre hauteur en nous faisant un petit signe de soulagement.

Nous passons la nuit dans un hôtel troglodytes d'Urgup, village situé au cœur de la Cappadoce. À pâque, en Anatolie, il n'y a pas très longtemps que la neige a disparu. Ce qui explique que le soleil une fois couché, la température chute de plusieurs degrés. Notre nuit dans ces

chambres creusées dans la roche est glaciale. Car les radiateurs électriques mis à notre disposition ne suffisent pas à combattre l'humidité et le froid dégagé par la roche.



La Cappadoce vers Nevşehir

Paysages de Cappadoce



De retour à Istanbul, alors que Monique visite avec Annie et Jean-Louis Gloux le palais de Topkapi, ils sont sur la terrasse qui domine la ville lorsqu'ils entendent une formidable explosion. Nous apprendrons par les infos françaises diffusées sur TV 5 qu'une voiture piégée, stationnant dans un emplacement interdit a explosé alors que la police tentait de l'enlever tuant plusieurs personnes.

La presse locale et les gens du bureau ignoraient tout de cet attentat probablement organisé par le PKK, parti militant pour l'indépendance kurde.



Avec Colette et Jean Martinat l'espace d'un week-end nous n'avons que le temps de voir une partie de la ville et de faire une excursion sur les bords de la mer Noire. Nous irons quand même manger un turbot à Sarriyer, petit port de pêche situé à la sortie du Bosphore sur la mer Noire. De la terrasse du restaurant nous admirons les bateaux, dont le défilement dans les deux sens est ininterrompu.



Site archéologique de Troie

Avec Valérie, Madoline et Marvin, nous visitons, les Dardanelles, Troie et la cote égéenne. Nous passons quelques jours dans un charmant petit port situé à quelques encablures de l'île grecque de Lesbos. L'hôtel est confortable, mais pour Marvin qui n'a que trois ans, les petits déjeuners aux concombres agrémentés de feta (fromage local) sont un peu folkloriques. Pendant trois jours, nous le nourrirons aux petits beurres.

Pour le retour, nous traversons le détroit des Dardanelles à Canakkale, un bac assure la navette, le voyage ne dure qu'un quart d'heure. Plus tôt que de reprendre l'autoroute, je vois sur la carte qu'une route longe la côte et nous ramène par un trajet beaucoup plus court à une centaine de kilomètres d'Istanbul.

Nous quittons donc la route que nous avons prise à l'aller pour suivre celle qui longe la mer. Après une quinzaine de kilomètres, la route goudronnée se transforme en piste dont la largeur ne dépasse pas celle d'une voiture. Elle serpente à flanc de montagne dominant quelques fois la mer de plusieurs centaines de mètres.

Aucun village, aucune habitation, il n'y a pas âme qui vive. Les paysages sont magnifiques, d'un côté cette montagne brune, aride, imposante, sans trace d'une quelconque vie, au flanc de laquelle la piste semble accrochée ; de l'autre bien plus bas, la mer, dont un fin cordon blanc d'écume souligne l'endroit où l'eau rencontre la terre. Au loin, à perte de vue, une immensité bleue où le ciel et la mer se noient. Moteur arrêté le silence nous envahi et cette nature grandiose, que ni mouvement, ni bruit ne vient troubler, nous écrase et nous angoisse.

Le revêtement est bon, mais notre vitesse est cependant limitée par la nature du macadam. Nous ne dépassons pas les 50 km heure et voyons loin devant serpenter notre route. Nous roulons

prudemment depuis plus d'une heure lorsque soudain, nous apercevons un petit nuage de poussière venant à notre rencontre.

La distance qui nous sépare diminuant nous reconnaissons un camion... Problème, car pas question de se croiser. Ne sachant trop que faire, nous continuons à rouler une dizaine de minutes, le camion semble avoir disparu, à moitié rassuré nous continuons notre route pour tout à coup, le découvrir arrêté sur une petite plateforme qui nous laisse tout juste la place de le croiser. À l'évidence, le chauffeur connaissait la route, il nous avait vus et attendait patiemment notre passage pour continuer.

Superbe piste, probablement l'une des plus belles pistes que nous avons emprunté en Turquie, mais que le temps nous a semblé long avant de retrouver une route goudronnée et l'entrée d'un village.

La veille du départ de Valérie, nous accueillons Christiane et Fernand pour un séjour d'une dizaine de jours. Profitant de l'une de mes réunions périodiques j'avais prévu de revenir en France en compagnie des enfants. La nuit précédent notre retour un orage terrible s'abat sur Istanbul.

Le matin du départ, Yalcin nous téléphone et nous propose de visiter l'usine de fabrication de vêtements où sa femme travaille située sur la route de l'aéroport. Nous partons donc de la maison vers dix heures du matin pensant avoir largement le temps de nous rendre à l'aéroport d'où l'avion partait à 15 h 30. Nous montons dans les deux voitures (celle de Yalcin et la mienne) et prenons l'autoroute. Une autoroute très encombrée, après une heure de queue nous n'avions pas parcouru plus d'un kilomètre. Équipé de portable j'appelle Yalcin pour savoir où il était. Fort heureusement, il était en compagnie de Monique et Christiane, Fernand Valérie et les enfants étant avec moi. Il me répond qu'il est bloqué à quelques centaines de mètres devant moi et m'apprend qu'il a eu sa femme au téléphone ; elle n'a pas pu se rendre au travail, car l'orage de la nuit a provoqué des inondations catastrophiques qui ont détruit plusieurs maisons, renversé des voitures et tué plusieurs personnes. Tout le quartier au pied de l'aéroport est bloqué par un embouteillage monstre.

Le temps passe et en une heure nous n'avons fait que quelques centaines de mètres supplémentaires. N'étant pas très loin d'une sortie je décide de quitter l'autoroute. Je préviens Yalcin et nous voilà partis pour un slalom dans les rues du vieil Istanbul. Je contourne la Corne d'or, arrive au pied de Topkapi, atteints les rives de Marmara pour aboutir au pied des pistes, à moins d'un kilomètre de l'avion d'Air France que nous apercevions le nez collé à sa passerelle d'accès. Mais là, nous n'avancions plus d'un mètre. Complètement bloqué alors que nous sommes à un quart d'heure du départ de l'avion. Désespéré de le rater de si peu je téléphone au Chef d'escale :

- Où êtes-vous ? —
- Pas très loin, j'aperçois l'avion.
- Ne vous faites pas de soucis M. Gautier vous n'êtes pas le seul dans ce cas et je retarde le départ. Vous aurez le temps d'embarquer.

Trente minutes après, nous atteignons le hall de départ. Je décharge les valises et explique à Fernand qui n'est sur le sol turc que depuis quelques heures :

- Tu prends la voiture (attention c'est une automatique).
- Tu descends la rampe d'accès, tourne-à-gauche vers l'entrée du parking longue durée.
- Tu la gares en prenant soin de noter l'emplacement sur le ticket que tu gardes.
- Tu prends un taxi, l'adresse de la maison est écrite sur le porte-clés.

Et nous l'abandonnons pour foncer en compagnie de Valérie et les enfants, au comptoir d'enregistrement Air France pour enfin, quelques instants après, nous enfoncer dans les sièges bleus Air France où nous poussons quelques soupirs de soulagement. Nous sommes les derniers à embarquer, car à peine installée, l'avion commence à rouler sur la piste et décolle. Un embarquement oh combien mouvementé et un vol, qui, arrivé au-dessus des Alpes, dont nous avons une vue splendide, compte encore, parmi tous ceux accomplis, comme l'un des plus secoués qu'il m'ait été donné de faire. Vraiment, les pauvres enfants ont été particulièrement gâtés lors de ce retour.

La suite de l'histoire je devais la connaître quelques jours après. Sans problème Fernand avait réussi à garer la voiture, prendre un taxi et rouler vers l'appartement. Yalcin, lui, noyé dans les embouteillages, avait perdu contact avec sa femme qui cherchait à la joindre au téléphone. J'avais laissé à Fernand mon téléphone portable dont il ignorait tout du fonctionnement. N'arrivant pas à parler à Yalcin sa femme essaye de me contacter. Dans le taxi, le téléphone sonne, sonne, sonne, mais comme Fernand ne sait pas l'utiliser, il ne décroche pas, et cela, malgré les injonctions du chauffeur qui lui répète : téléphoune-téléphoune-téléphoune... L'inquiétude de la femme de Yalcin grandissant la scène devait se reproduire plusieurs fois. Ce qui est sûr, c'est que le chauffeur de taxi n'a rien compris au scénario et pensant avoir embarqué un détraqué, n'a même pas essayé d'arnaquer Fernand, lui faisant payer la course moins chère que la somme que je lui avais indiquée.



En Cappadoce : Christiane, Fernand, Marie Christine, le père Turque & ses enfants, notre guide, Monique.

Je passe une semaine à Paris pendant laquelle Monique leur fera visiter Istanbul. À mon retour, nous passons avec Christiane et Fernand une semaine en Cappadoce.

Lors de l'inauguration d'une clinique privée à Kayseri, à laquelle assistait, assis dans la tribune officielle, à côté de Monique, la leader de l'opposition turque, nous avons fait connaissance avec un couple dont le mari était propriétaire d'un hôtel à Avanos. Claudette, Française, d'origine bourguignonne dont les parents habitent Nuit Saint Georges et Ibrahim, Turc originaire d'Avanos homme d'affaires qui en plus de l'hôtel, fait le commerce de tapis.

Il achète la laine, la fait nettoyer, filer, teindre, et sa femme qui à fait les beaux-arts, dessine les motifs. Il donne ensuite dessins et matériaux à tout un réseau de tisserands (en général des femmes, très souvent des fillettes), dispersés dans les villages autour d'Avanos.

Il contrôle ainsi toute la chaîne de fabrication et vend ses productions, très belles et très originales, dans une boutique tenue par son frère au centre-ville d'Avanos. Magnifiques tapis dont nous ne résisterons pas à l'envie d'en acquérir deux, ceux qui se trouvent dans la salle de télévision au Pont-Chrétien.



Lavage de la laine du côté d'Avanos



Avec Jean Pierre et Marie-Thé, nous effectuons tout un circuit passant par les Dardanelles, Troie, Pergame, Izmir, Éphèse, Bursa et Istanbul où ils passent une semaine à visiter la ville.

La cité antique d'Éphèse était située en Asie Mineure, au bord de la mer Égée. Il demeure peu de vestiges du sanctuaire d'Artémis, érigé au VII^e siècle av. J.-C.

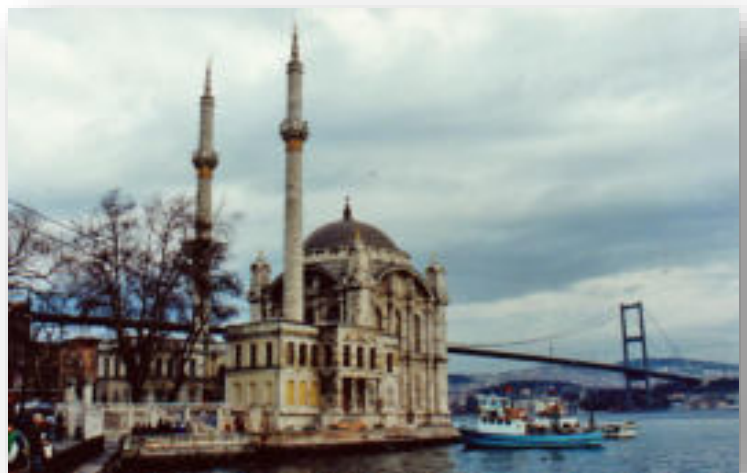
Éphèse
Adossé à la colline et dominant la mer le théâtre pouvant contenir près de 15 000 spectateurs



En revanche, il subsiste des édifices (tels qu'une bibliothèque et un théâtre antique) de l'époque hellénistique et romaine.

Nous recevons aussi Magda, une collaboratrice de François Maclou qui devait, nous le verrons plus tard, lui causer bien des ennuis.

Arlette et Jean Claude Juglet passeront une semaine à Istanbul et une semaine en Cappadoce



Ortakoy et le 1^{er} pont suspendu enjambant le Bosphore

De tous nos parents et amis, seuls Jacques et Annie Segaut ne sont pas venus nous voir trop occupés par la construction de leur maison à Sainte-Maxime.



La tour de Galata

Retour au travail où parmi les équipements vendus il y a du matériel de thérapie (Accélérateur et Bombe au cobalt). Pour ces matériels je ne veux pas prendre le risque de le voir installé et entretenu par des ingénieurs inexpérimentés.

Malgré le désaccord de Serhat qui, je le pense, par orgueil, ne voulait personne d'autre que des Turcs, je demande une assistance et c'est un ingénieur allemand, Alois Grucas qui accepte de se déplacer pour deux ans avec sa femme et ses deux enfants. Très bon ingénieur qui m'enlèvera tout souci sur ce type d'équipement et qui formera un groupe de spécialistes turques capables de prendre la relève après son départ.

Nous aurons pendant toute la durée de mon séjour d'excellentes relations. Le fils d'Alois est âgé d'une douzaine d'années, sa fille de 14 ans. Un jour, il nous invite au bal des débutantes à laquelle participe sa fille. C'est un bal tout à fait « select » organisé dans un hôtel de luxe aménagé dans un ancien palais au bord du Bosphore.

Pour la circonstance, Monique et moi décidons de nous habiller de neuf. Nous allons donc au centre commercial le plus proche de notre domicile, Hackmerkez où sont installées un ensemble de boutiques de luxe. Monique se choisit une petite robe Paco Rabane qui lui semble d'un prix étonnamment raisonnable, mon choix se porte sur un costume sombre tout ce qui est de plus classique. Lorsque nous passons à la caisse petite surprise, car Monique s'est un peu emmêlée dans les zéros (et il faut dire qu'en 1995 ils sont nombreux) la robe coûte le prix d'une robe de grand couturier (12000fr : 1800 €) heureusement le prix de mon costume est lui beaucoup plus raisonnable.



Équivalent en 2007 : 500000 livres = 10 €



Alois et sa fille

Après une courte hésitation, nous prenons tout, je gagne bien ma vie et peut sans problème supporter cette dépense. La soirée, bon chic bon genre, se déroule très bien ; sur le chemin du retour, c'est Aloïs qui conduit. Nous sommes à quelques kilomètres de la maison lorsque nous tombons sur un barrage de police.

Nous sommes tous un peu alcoolisés et nous voyons que tous les chauffeurs qui nous précèdent sont invités à souffler dans un ballon. Notre tour arrive et Aloïs, très maître de lui joue les idiots et répond en allemand qu'il ne comprend rien au policier qui lui demande ses papiers. Ce dialogue de sourds se poursuit pendant quelques minutes et visiblement découragé le policier jette un œil dans la voiture, constate que nous sommes tous bien propres sur nous, puis nerveusement nous fait signe de circuler oubliant la séquence ballon.

Petit rappel historique



L'armée grecque prend Izmir (1922) et envahit le sud-ouest de l'Anatolie, mais, à la suite des massacres perpétrés sur les populations turques, les Alliés décident de retirer leur soutien aux Grecs. En réaction contre l'accord de paix proposé et contre l'invasion grecque, le mouvement nationaliste turc émerge en Anatolie sous la direction de Mustafa Kemal Atatürk. Pendant la guerre d'indépendance turque (1918-1923), Atatürk parvient à résister aux exigences des Alliés, expulse les forces d'occupation grecques, britanniques, françaises et italiennes et impose un accord concrétisé par le traité de Lausanne (1923). Ce qui provoque l'exode de toutes les populations d'origine grecque qui vivaient en Turquie et des communautés turques installées en Grèce.

Ancien village Grecque

Curieusement, ces villages n'ont pas été occupés par les Turques et sont restés dans l'état où les Grecques les ont laissés. En les visitant, nous avons l'impression qu'ils viennent d'être désertés par leurs habitants. Ils sont souvent bâtis sur des positions dominantes, comprennent toujours une église, plus ou moins richement décorée de peinture ou de mosaïques. Aucune trace de dégradation volontaire, il semblerait que les Turcs ont respecté ces lieux. Le climat relativement sec concourt aussi à donner cette impression d'occupation récente, car peu de constructions sont en ruines.



En Cappadoce village Grecque abandonné

Parmi les découvertes les plus étonnantes et aussi les plus émouvantes de la campagne turque sont ces villages entiers désertés par les Grecs lors de la guerre gréco-turque des années 1920.

Beaucoup d'excellents souvenirs en Turquie. Chaque fois que je le peux, Monique m'accompagne, nous ferons de nombreux séjours en Cappadoce séjournant toujours chez Claudette et Ibrahim dans leur hôtel d'Avanos. Chaque fois, nous refaisons le même circuit : Avanos, la ville souterraine de Kaymakli, Söğanli, Göreme, Urgup et rencontrons les mêmes personnes.

Comme je leur envoie toujours les photos que je prends c'est toujours avec joie que nous sommes accueillis dans ces villages en dehors des circuits tours opérateurs.



C'est ainsi que nous arrivons un jour dans un petit village de montagne, dans la vallée de Söğanli accompagné d'Arlette et Jean Claude Juglet. Nous avons l'habitude de déjeuner, à l'entrée du village, assis à l'ombre des pommiers, où l'un des habitants avait installé, dans une cabane une cuisine de plein air.

Ce jour-là, tout laissait penser que c'était fermé. Nous continuons vers le village, arrivons sur la petite place.

Je gare la voiture et me dirige vers l'unique café où quelques hommes sont attablés à la terrasse. C'est alors que l'un d'entre eux se lève, vient à ma rencontre et me serre dans ses bras à la grande surprise de Jean Claude et Arlette. Un habitant de la vallée de Söğanli le propriétaire du restaurant qui m'avait reconnu. Le restaurant était fermé, mais pas de problème (problem Yok !) en quelques instants il avait trouvé de quoi nous faire manger. Tomates, concombres, mouton yaourt au miel, le tout arrosé de bière et pour terminer, cet excellent café turc où il y a autant à manger qu'à boire.

Nous avons à maintes reprises testé l'hospitalité turque, dans les petites gargotes perdues au fin fond de l'Anatolie et où nous étions dans l'impossibilité de comprendre le menu ; on nous prenait par la main et nous entraînant dans la cuisine, on nous soulevait le couvercle des marmites, nous demandant de choisir ce qui nous plaisait.

Un jour en balade le long de la côte méditerranéenne, entre Adana et Silifke, remontant vers Antalya sur une route de montagne surplombant la mer ; nous avisons un écriteau sur lequel une flèche tracée à la main indiquait « Restaurant ». Comme il était temps de manger, nous quittons la route principale pour nous engager sur un chemin descendant vers la mer. Au milieu des orangeries, nous atteignons une maison aux murs blanchis à la chaux sur laquelle nous retrouvons l'indication que nous avons lue plus haut. Sous une tonnelle d'où pendent de grosses grappes de raisin pas encore mûres, quelques tables, une paysanne sort de la maison et nous invite à prendre place. Le menu est simple et habituel : tomates, concombres, ragoût de mouton, yaourt maison et fruits du jardin. Le prix est dérisoire, l'endroit très agréable. Nous reprenons notre route et découvrons à l'aide du guide bleu, des endroits magiques, occupés soit par les Grecques, soit par les Romains et très souvent par les deux. Il n'est pas rare de découvrir en plein champ un petit temple intact.

Dans un village d'une vingtaine de maisons, nous visitons un théâtre grec aux dimensions modestes, ayant fait l'objet de fouilles archéologiques, car beaucoup de pierres sont numérotées. En nous promenant dans le village, nous constatons des numéros du même type sur quelques-unes des pierres ayant servi à la construction des maisons.



Notre randonnée arrivant à sa fin, nous sommes, sur la route du retour tout à fait par hasard, à la même heure, au même endroit que celui où nous étions au début de notre voyage. Comme nous avons faim, nous reprenons le petit chemin qui nous ramène dans l'orangerie où nous avons trouvé le petit restaurant sous les vignes et qui nous avait tant plu. Seulement, voilà ! Portes closes c'était le jour de fermeture... Nous nous apprêtons à faire demi-tour lorsque la femme qui nous avait reçus lors de notre première visite, intriguée par le bruit du moteur, sort de chez elle et nous reconnaît. Grand sourire, elle ouvre sa porte et nous fait comprendre que nous sommes toujours les bienvenus et qu'elle va, malgré la fermeture, nous faire à manger.

Joignant l'acte à la parole elle part dans son poulailler dont elle revient avec une poignée d'œufs ; elle s'arrête dans son jardin, cueille quelques tomates et en deux temps trois mouvements nous voilà attablé, sous la tonnelle, dégustant tomates, concombre et une copieuse omelette. Pour le dessert, elle nous fait signe d'aller nous-mêmes nous servir sur les orangers, nous invitant à cueillir quelques fruits pour le voyage. Merveilleuse hospitalité turque, pleine de candeur, de spontanéité, de volonté sincère et sans calcul, de faire plaisir.

Au travail, l'ambiance se tend un peu entre Serhat et moi. J'apprends en effet par les nombreux contacts que j'ai encore à Paris, qu'il me rend responsable de lui faire loupé des ventes par ma rigidité à imposer des normes et procédures inapplicables en Turquie. Il se plaint également de la qualité du service faisant état de nombreuses plaintes de nos utilisateurs ; bref, il essaye de me « savonner la planche », il sous-estime la qualité de mes supports parisiens et surestime la confiance que ses chefs lui accordent, car il ignore la mission sous-jacente qui m'est confiée concernant la transparence des affaires qu'il conclut. Je n'ai cependant pas l'intention de le combattre et je lui confirme mes objectifs : je veux quitter la Turquie et GE avec les honneurs et un peu d'argent.



À l'ouest d'Istanbul, le pont construit par l'architecte ottoman Sinan (XVeme siècle) 1

Ayant d'excellentes relations avec la direction du personnel et en particulier avec Jacqueline Wackjeman, ma correspondante DRH (Direction des Relations humaines), je sais qu'il me sera possible de bénéficier d'un plan de retraite anticipée et d'une somme d'argent correspondant à deux ans de salaire non imposable si à la fin de ma mission turque mon chef est d'accord pour me laisser partir.

Toutes les installations des matériels vendus, les années précédentes étaient terminées. J'avais réussi à convaincre Iskender Serbetci, responsable de l'équipe technique d'Ankara à ne pas quitter GE, car je voyais en lui mon remplaçant. Progressivement, Yalcin avait compris qu'il lui faudrait renoncer à être le chef et commençait à chercher un autre point de chute. Nous avons alors constitué une équipe d'une quarantaine de techniciens et le chiffre d'affaires du Service après-vente était passé de 2,5 M\$ à plus de 10 M\$. Spectaculaire évolution, mais qui était logique, car découlant de la progression des ventes réalisées les années précédentes.

Deux événements presque concomitants m'amènent à m'opposer à Serhat. Le premier est d'apprendre que la construction d'un bunker devant abriter un accélérateur utilisé pour le traitement des cancers allait être confiée à un de nos vendeurs qui venait de créer sa propre entreprise de construction. Le deuxième, d'apprendre tout à fait par hasard que je devais installer et maintenir un lithotriporteur, machine destinée à briser les calculs rénaux, fabriquée par une petite société suédoise.

Il est hors de question que je puisse laisser installer un accélérateur dans un espace non conçu par des spécialistes. Mon intervention brutale a pour conséquence de bloquer l'affaire. Le vendeur devenu chef d'entreprise, fils d'un policier qui avait été assassiné, a pour habitude de venir au bureau armé. C'était lui qui lors de mon arrivée, avait en quelques jours, obtenus des autorités, mon permis de séjour. C'est dire dans quel milieu je mets les pieds.

Avec beaucoup de précautions, je réussis à faire comprendre à mon vendeur que les effets d'une installation mal réalisée pouvaient avoir de très graves conséquences, impossible à faire contrôler par ses relations. Que je ne souhaite pas lui retirer l'affaire, mais prendre quelques semaines supplémentaires pour faire intervenir les services spécialisés parisiens qui guideront et collaboreront avec ses employés, conditions indispensables au bon déroulement du projet.

Le compromis accepté par lui passe très mal chez Serhat. Quand je lui pose la question de savoir pourquoi il a choisi cette société débutante pour construire ce site il me fait clairement

comprendre que ça ne regarde que lui. Je lui réaffirme alors mes intentions de me faire licencier par GE, mais à mes termes et conditions et non pas pour faute professionnelle, ce qui évidemment ne serait pas sans conséquence sur mes modalités de départ ; puisqu'il ne veut pas me faire confiance alors c'est le combat.



La maison de Marie à Selçuk (au sud d'Izmir)

Concernant le lithotriporteur, j'accepte de rencontrer les représentants suédois de cette société, mais je refuse de faire l'installation et la maintenance. Ce qui évidemment fait enrager Serhat et le met dans une situation difficile face à notre client l'Université d'Istanbul dont cette machine est comprise dans la vente d'un ensemble IRM, scanner, équipements RX et ultrasons. Il fait remonter le problème à Paris essayant par tous les moyens de me discréditer. Prévoyant sa réaction je m'étais entouré de toutes les précautions nécessaires et c'est avec l'obligation d'exclure le lithotriporteur du reste de la commande qu'il revient de Paris.



En Cappadoce du côté de Urgup

Je connais maintenant tous nos clients et leur rends visite régulièrement. Respectant toujours mes engagements j'ai acquis leur confiance. Certains se jalourent et c'est ainsi que petit à petit je commence à entrevoir ce qui a fait les succès commerciaux de Serhat.

Il faut comprendre qu'en 1992 la Turquie, pays de 65 millions d'habitants, est dirigée par quelques dizaines de milliers de personnes (40 à 50000 personnes).

Tous ces gens proviennent évidemment des milieux aisés et sont formés dans les quelques universités du pays (une grosse majorité sort de celles d'Istanbul ou Ankara). Ils se connaissent presque tous, directement ou indirectement.

Demirel, après la mort d'Özal en 1993, est devenu Président de la République. Il a confié le poste de Premier ministre à une économiste, Tansu Ciller, qui a pris la tête du parti de la Juste Voie (DYP).

Confrontée à la crise économique, à la corruption et aux désaccords croissants au sommet de l'État, la Première Ministre Tansu Ciller est remplacée, à l'issue des élections législatives anticipées de décembre 1995, par Necmettin Erbakan du parti de la Prospérité (RP), parti islamiste (il était assis à gauche de Monique lors de l'inauguration d'une clinique privée à Kayseri en Cappadoce). Il forme, avec le DYP, un gouvernement de coalition à tendance religieuse, pour la première fois dans l'histoire du pays.

Avant mon arrivée, Serhat avait fait ressortir la nécessité d'embaucher un contrôleur financier et c'est Adenan Gospinar qui avait été choisi. Formé à l'école américaine Adenan a une longue expérience du milieu bancaire turque et connaît deux banquiers proches de Demirel. La corruption est présente à tous les niveaux. Les quatre hommes s'associent et avec l'aide du président Demirel fonde la première société de leasing du pays. C'est la clé du succès ! Ce qui était interdit à la Compagnie Générale de Radiologie cantonnée à monter des protocoles franco/Turques hypothétiques pour financer l'achat « d'équipements médicaux », devient possible à des consortiums, dont les membres triés sur le volet, accèdent à des financements permettant la réalisation de projets grandioses (souvent nécessaires au Pays).

Les techniciens m'aident aussi à mieux comprendre la situation, en particulier Iskender Serbetci, celui qui me succédera et qui n'attend rien de Serhat. Yalcin Yimazkaya ex-directeur technique et copain de Serhat est totalement muet.

L'attitude de Yalcin est pour moi un mystère. Copain de Serhat, ils ont fait toutes leurs études universitaires ensemble, ils se sont retrouvés, chez Général Electric comme technicien de maintenance. Très proches l'un de l'autre leurs rapports sont devenus conflictuels lorsque Serhat est devenu directeur commercial.

Ils ne me paraissent pas très proches l'un de l'autre lorsque j'arrive en Turquie et Yalcin semble plutôt être de mon côté. Nous entretenons d'excellents rapports, chaque dimanche matin je l'entraîne à faire un footing le long du Bosphore. Il nous invite dans la maison de campagne qu'il a acquise sur les rives de la mer Noire à une centaine de kilomètres à l'est d'Istanbul. Très accueillant il nous invite chez lui et n'hésite pas à nos venir en aide au moindre problème. Mais jamais il ne parle de Serhat et lorsque je lui annonce, avec beaucoup de ménagement, que j'ai l'intention de proposer Iskender au poste de Directeur de Service, il se referme sur lui-même et ne fait aucun commentaire.

GE avait dans chaque pays un ambassadeur, « Chief executive », qui supervisait toutes les activités des différents métiers de GE allant de la fabrication des moteurs d'avion, des équipements ménagers, des lampes, des centrales électriques, des locomotives, des plastiques et j'en oublie...). Je pense qu'il devait être informé des montages de Serhat, qu'il ne tenait pas à ce qu'un scandale éclate (peut-être était-il dans le consortium). En embauchant Yalcin, il s'assurait de sa discrétion. Ce dernier ne m'informe pas des démarches qu'il entreprend pour son transfert. Je ne lui en tiens pas rigueur et comprends son attitude, mais demeure convaincu qu'il était parfaitement informé de toutes les activités de Serhat.



Quelques maisons sur le Bosphore

Avec l'aide d'Iskender, je découvre que les différentes cliniques privées qui se sont équipées de matériel GE sont dirigées par des associés dont on retrouve les noms sous différents titres.

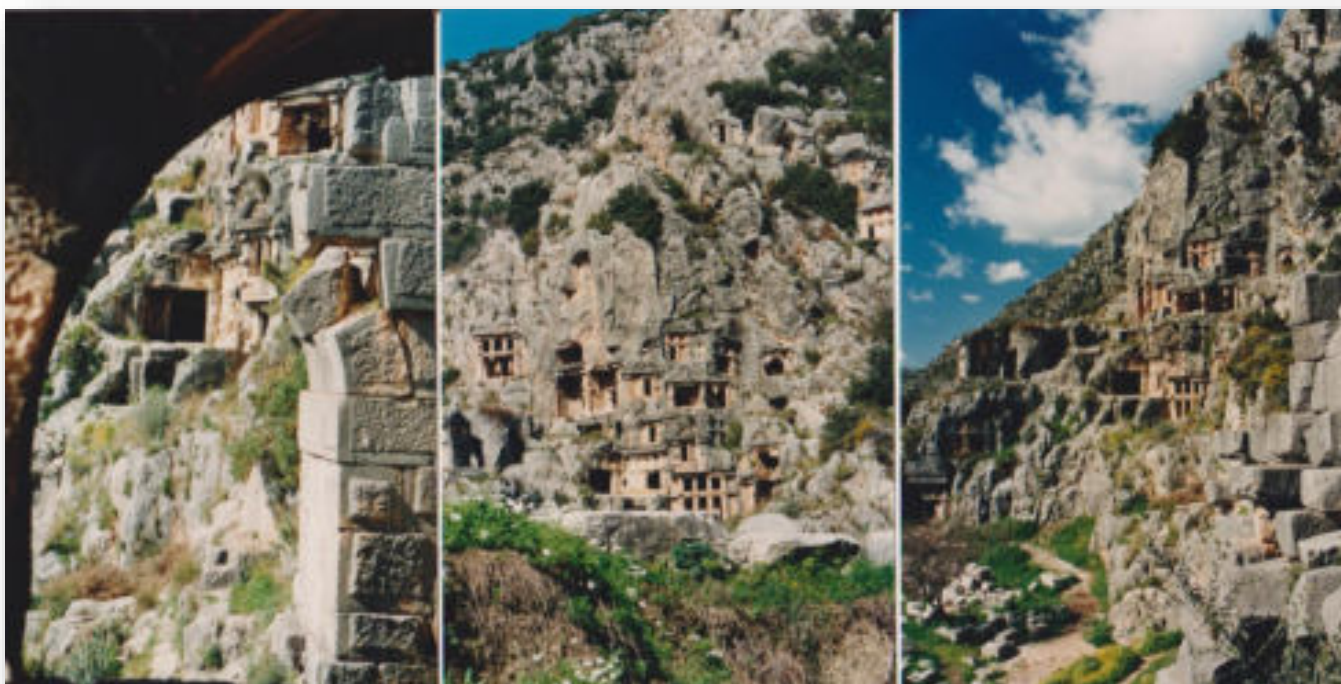
Toutes ces associations ont été financées par la même société de leasing. Je découvre aussi que Serhat a créé la société qui a réalisé les travaux de préinstallation de tous les sites où

sont installés nos équipements. Il faut aussi transporter et dédouaner et c'est une société fondée par Serhat et dirigée par la femme du « Chief executive » de GE en Turquie, qui s'en charge.

C'est cette même société qui achète tous nos billets d'avion et se charge de nos réservations. En résumé, tout est sous le contrôle de Serhat et de ses différents associés.

Dans ce contexte, il me devient de plus en plus difficile de travailler avec Serhat. Je n'obtiens rien ni de lui ni d'Adenan, car maintenant que les périodes de garantie sont terminées et que les contrats de maintenance sont signés, j'ai des problèmes de recouvrement.

Frédérique est revenue en Turquie et loge à la maison. C'est François Maclou qui m'apprend un jour qu'elle est la maîtresse d'Adenan depuis déjà quelque temps. Le ver était dans le fruit, car nul doute que cette liaison avait pour but de m'espionner. Mais étant d'un naturel discret je ne parle jamais de mes problèmes de travail à la maison ; peu d'indiscrétion à craindre de ce côté, mais tout de même je ne le prends pas très bien et perçois cela comme une trahison.



La cote lycienne, les ruines de Myra

Les visites fréquentes du chef parisien d'Adenan, ne m'aident pas plus, car parfaitement informé de mes difficultés, il n'impose aucune des mesures que devrait prendre un service financier pour recouvrer nos créances.

Cerise sur le gâteau, l'affaire du lithotriporteur (voir page précédente). Fabriqué par une petite société suédoise, cet appareil, destiné à pulvériser les cailloux se formant dans les reins en générant des faisceaux d'ultrasons, utilise une technique très invasive, qui peut être dangereuse pour les patients. Connaissant l'attitude on ne peut plus prudente de GE concernant les équipements de thérapie, il n'est pas question que je prenne la responsabilité d'installer et de maintenir ce genre d'équipement. Une occasion supplémentaire de m'opposer à Serhat et Adenan.

Me heurtant à un mur aussi bien coté commercial que coté finance, craignant que tout cela se termine mal pour moi, je me décide à faire un rapport circonstancié à Jean Claude Najjar, Directeur européen du Service juridique, dans lequel je fais état de mes découvertes et de mes difficultés à contrôler une situation qui m'échappe.

Conséquence immédiate Jean Claude saute dans le premier avion, passe quelques jours à Istanbul. Peu de temps après, Serhat est appelé à Paris et nous apprend à son retour qu'il doit quitter GE pour des raisons personnelles. Il s'écoule un peu plus d'un mois entre mon rapport et son départ.

Un jour, alors que Serhat avait quitté GE, lors d'une visite à un radiologue installé à Istamboul coté Asie, celui-ci me glisse avec un petit sourire : « Alain c'est toi le plus malin, tu t'es débarrassé de Serhat, mais maintenant c'est à moi de l'avoir sur le dos ! ».

J'étais loin de penser quels bouleversements allaient apporter à l'organisation de General Electric Europe mes révélations. Il s'ensuivit des mois d'enquête qui aboutirent au changement de la direction européenne de GE.



Pamukale

Le premier à partir est mon patron, Jef Schapper. Aucun lien avec mes problèmes, il était en poste depuis plus de trois ans et cherchait depuis quelque temps déjà, à repartir aux États Unis. C'est exactement le scénario que j'avais prévu avant mon départ en Turquie qui se déroule. Dès que mon nouveau patron, Reinaldo Garcia, arrive à Buc (le siège de GE Medical Europe), je prends rendez-vous et lui expose mes activités présentes et passées. Je réfléchis à mon organisation me répond-il, mais nul doute que tu seras dans mon organigramme.

De retour à Istambul, je prépare mon départ et laisse Iskender diriger le service après-vente. Effectivement, l'organisation de notre zone change, elle perd son indépendance pour être rattachée à l'Italie.



Assos

Il y a donc un directeur de la maintenance entre moi et Reinaldo. Celui-ci, fidèle à la promesse qu'il m'avait faite lors de notre première rencontre, me convoque à Buc. Il me propose de prendre la responsabilité de tous les distributeurs du Moyen-Orient, poste que j'occupais juste avant mon départ en Turquie.

Délicat de refuser une proposition dans la culture d'entreprise américaine, aussi est-ce avec beaucoup de précautions que je lui fais part de mes doutes à apporter suffisamment de créativité dans un poste que j'ai déjà occupé pendant dix ans. Je comprends me dit-il, tu veux partir, prend contact avec les relations humaines, je regrette ta décision, mais ne m'opposerais pas à ton départ.



Hilara fin septembre

La date de notre retour fixée fin mai, l'équipe du service de maintenance organise une fête qui me touche profondément. En plus des présents collectifs, plusieurs ingénieurs apportent une touche personnelle en m'offrant leur cadeau. Même Adenan est présent à cette fête, mais lui est sans doute content de ma voir partir...

C'est ainsi que se termine ma carrière chez GE Médical Turquie. La fin de mon séjour sera tout de même un peu inquiétante, car je n'ai aucune confiance en Adenan et ses amis qui pourraient très bien chercher à se venger du mauvais tour que je leur ai joué. Très présent en mon esprit le film « Midnighth Express » aussi ne suis-je tranquille qu'une fois, Monique et moi, sommes assis dans l'avion.

De retour à Coignières, Pierre Fauré, Directeur commercial en Afrique du Sud me demande si je serai d'accord pour passer quelques semaines a Johannesburg pour l'aider à organiser le service après-vente.

Je trouve intéressante l'idée de terminer ma carrière internationale par l'endroit où je l'avais commencée. C'est ainsi que je me trouve en ce début du mois de juillet 1996 attendant que Pierre vienne me chercher à l'aéroport qui autrefois s'appelait Jan Smuts et qui se nomme aujourd'hui Olivier Tambo, nom du premier président de l'ANC.



L'Afrique du Sud (1996)

Je retrouve donc Johannesburg, mais que de changements ! Ces différences je les constate avant même que l'avion ne se pose sur la piste de l'aéroport. Un réseau d'autoroutes entoure la ville et surtout les terrils dorés entourant la ville et qui parsemaient la banlieue en périphérie de la citée, ont complètement disparus. Nul doute qu'ils devaient leurs couleurs aux méthodes de traitement du minerai qui depuis 1971 ont certainement considérablement évolué.

Pierre est en retard et c'est avec près d'une heure de retard qu'il arrive. Mes premières nuits se passent à l'hôtel, mais très vite Annie, la femme de Pierre propose de m'héberger. Ils louent, payés par GE, une luxueuse maison située dans la banlieue nord de Johannesburg. Nous avons bien évidemment l'accord de notre hiérarchie qui dans cet arrangement économise une location de voiture et un séjour à l'hôtel.

Chaque matin, Pierre et moi faisons quarante minutes de footing accompagné du chien de la maison, un boxer nommé « Général ». Parmi les conditions exigées par les Fauré pour accepter l'expatriation, il y avait le financement de deux chiens de garde qu'ils baptisèrent l'un « Général » et l'autre « Electric ». Je n'ai pas connu Electric mort alors qu'il était chiot.

Les bureaux sont installés dans une villa située à environ une demi-heure de la résidence où nous sommes. Pour y aller, nous contournons une « township » presque aussi connue que Sowetto, Alexandra.

C'est une petite équipe que je trouve au bureau, une quinzaine de techniciens dont un est basé à Durban. L'essentiel du parc GE est autour de Johannesburg et certaines machines CGR fonctionnent encore dans quelques cabinets privés. Totalement isolée, cette équipe ignore, tout des procédures GE. C'est donc la première tâche à laquelle je m'attache. Nous achetons une vingtaine de PC portables que nous équipons, comme je l'ai fait en Turquie du logiciel de Communication IBM appelé PROF. Le réseau Internet en est encore à ses débuts et l'usage de la messagerie n'est pas encore vulgarisé.

Pierre ayant vendu un système à résonance magnétique à Durban, j'en prépare l'installation et constitue une équipe d'installation.

Les conditions de sécurités se sont considérablement dégradées. Je ne m'en étais pas rendu compte lors de mes précédents voyages qui n'avaient été que de courtes visites. Nous allons un jour au consulat de France installé au coeur de Johannesburg, dans un centre commercial construit lors de notre séjour de 1971, le Carlton Center.



Carlton Center à gauche

C'était, au temps de son inauguration, le plus luxueux des centres commerciaux de l'hémisphère sud. Il comprenait une patinoire autour de laquelle étaient installées des boutiques de luxe, le tout au pied d'un immeuble imposant d'une quarantaine d'étages. Nous laissons la voiture dans le parking presque désert, situé au sous-sol. C'est à pied que nous remontons d'un niveau pour atteindre les ascenseurs. Le niveau zéro où se trouvaient les boutiques de luxe est désert et abandonné. Des immondices parsèment le sol, des câbles électriques pendent des faux plafonds défoncés, la patinoire n'existe plus.

Un ascenseur fonctionne, nous arrivons à l'étage du consulat et traversons toute une série de bureaux abandonnés et dans un état de délabrement avancé.

Dans cet immense immeuble abandonné, les aménagements du consulat, pourtant tout à fait ordinaires nous paraissent être une oasis de civilisation au milieu d'un univers à la « Mad Max ». Les employés nous confirment cette impression et nous confie leurs appréhensions à occuper de tels lieux et à travailler dans un cet environnement.

La ville aussi a complètement changé. Il n'y a pratiquement plus que des noirs, très peu de magasins ont pignon sur rue et beaucoup d'entre eux sont fermés, vitrines défoncées ou remplacées par des plaques de bois. Il est dangereux de s'arrêter aux feux, car les agressions sont fréquentes et extrêmement violentes, car ici les voleurs n'hésitent pas à tirer d'abord. Nous ne voyons que très peu de policiers et beaucoup de gens, dont apparemment les conditions sont plus que modestes, peuplent les rues. Les bus fonctionnent, mais en moins grand nombre qu'avant, la ville est sale, l'ordre qui régnait du temps de l'apartheid a complètement disparu.

Le centre des affaires s'est déplacé de la ville de Johannesburg, à 40 km au nord, autour de Parkhurst où de grands centres commerciaux ont été construits. On y retrouve tous les grands hôtels et le siège des grandes sociétés. Même dans ces banlieues pourtant relativement sûres la sécurité reste une préoccupation et les sociétés de gardiennage prospèrent.

La maison où nous habitons est hyper sécurisée. Un mur de clôture surmonté de rouleaux de fils barbelés électrifiés entoure la propriété, toutes les portes et fenêtres sont équipées de détecteurs d'ouverture et chaque pièce est munie d'un ou plusieurs détecteurs de présence.

En plus de ces systèmes de sécurité, il y a le chien, dressé pour garder ses maîtres et la maison. Pour éviter d'être empoisonné, il refuse tout ce qui lui est offert de la main droite.

Nous sommes cinq occupants, Pierre, sa femme Annie et ses deux fils Émile 14 ans, Thomas 17 ans et moi.

Une nuit, vers 2 heures du matin l'alarme de la maison se déclenche, Pierre m'appelle :

- Alain c'est toi qui bouges ?
- Non
- Personne ne bouge, j'appelle la société de sécurité !

Cinq de minutes après, comme rien ne se passe dans la maison, l'alarme s'étant arrêtée, Pierre se lève et constate qu'une porte, donnant sur l'extérieur, probablement mal verrouillée, s'est ouverte, que le chien couché sur la pelouse du jardin, dort. Ce n'est qu'une bonne demi-heure après le début de l'alerte que nous voyons arriver trois vigiles armés, parés à nous prêter main-forte...Nous avons tous le temps de nous faire assassiner, ce que Pierre ne manque pas de leur faire remarquer.

Émile est un passionné de karting et possède un kart. Le week-end, nous l'accompagnons à l'entraînement et aux compétitions auxquelles il s'inscrit. Je prends quelques photos de ces séances qui ont toutes, lieu autour de Johannesburg.

Zimbabwe (1996)



À mi-séjour, nous visitons notre distributeur au Zimbabwe. Accompagnés d'Annie, nous prenons l'avion pour Harare (ex Salisbury du temps où le pays s'appelait Rhodésie). Notre distributeur est un blanc d'origine sud-africaine prénommé Steeve d'environ 45 ans. D'une taille imposante, 1,90 m, une allure athlétique, sportive, une apparence de baroudeur, mais très calme et modéré dans ses propos.

Il a vécu la période Ian Smith, la guerre et l'indépendance. Il ne connaît que cette partie du monde y étant née et ayant toujours vécu dans la ferme que ses parents possédaient. Pendant la guerre, comme tous les Rhodésiens blancs valides, il était mobilisé. Imposé par le peu d'effectifs combattant il guerroyait pendant quatre semaines et revenait à la ferme pour un mois. Il ne s'étend jamais sur cet épisode de sa vie, se contentant de nous dire combien étaient difficiles ces périodes militaires.

En 1996, le régime Mugabe est relativement tolérant et traite les blancs de la même manière que les noirs, les laissant exercer leurs activités comme avant l'indépendance, profitant intelligemment de leur expérience et de leurs capitaux. Notre représentant a d'excellentes relations avec le milieu médical local. Dans ce milieu restreint où tout le monde connaît tout le monde, beaucoup apprécient son honnêteté et sa franchise. Ses affaires, quoique d'un volume relativement modeste, sont bonnes.

Tous les hôpitaux sont publics. Nous visitons quelques clients à Harare qui travaillent dans des locaux qui me semblent bien tenus, puis le lendemain nous prenons l'avion pour Bulawayo.

Située au sud-ouest de Harare, à trois quarts d'heure d'avion, la ville est une petite agglomération provinciale qui ne dispose que d'un seul hôpital. Notre visite ne dure que la matinée et comme notre avion de retour n'est qu'en début de soirée, nous prenons un taxi et passons notre après-midi dans la réserve naturelle du Matopos.

Ma première visite remonte à 25 ans, nous y avons campé au milieu des babouins dont les cris avaient quelque peu perturbé notre sommeil. De tous les panoramas qu'offrent les différents parcs du Zimbabwe, ceux du Matopos National Park sont sans conteste les plus impressionnants. Paysages sculptés depuis des millions d'années par le travail conjugué du vent, des précipitations et de la chaleur, une immense masse de grès s'est peu à peu transformée en un curieux empilement d'énormes roches, tenant en équilibre comme par magie et traversé de plaines herbeuses. Outre sa géologie, deux autres particularités caractérisent le parc : une faune très variée, qui compte 300 espèces d'oiseaux et des peintures rupestres qui attestent de la présence du peuple des sans (Bochimans) depuis 40 000 ans.



Le retour à Harare est folklorique, car à l'embarquement dans un Boeing 737, Steeve reconnaît le pilote. Il se tourne vers Pierre et moi et nous dit :

- C'est l'un des fils du Président, c'est un des plus mauvais pilotes du pays.

Nous embarquons et le décollage se déroule sans problème. Je suis assis à côté de Steeve que je sens un peu crispé. Une trentaine de minutes s'écoulent avant que nous attaquions notre descente. Et c'est alors que les choses se gâtent. Mon voisin qui connaît parfaitement cet aérodrome, dès que la terre apparaît au hublot, se penche vers moi et dit :

- Il est trop haut.

Nous distinguons maintenant la piste au-dessus de laquelle nous effectuons un premier passage. Deux virages et nouvelle tentative cette fois nous sommes à la bonne altitude, mais Steeve me crie :

- Il va trop vite cet idiot.

Je vois ses mains se crispier sur les accoudoirs alors que brusquement on entend les moteurs changer de régime et percevons un brusque ralentissement de l'avion c'est alors que Steeve hurle :

- Nous sommes en fin de la piste il va nous poser dans le champ.

Comme en réponse à cette remarque les moteurs changent de nouveau de régime, se remettent à hurler et lentement l'avion reprend de l'altitude.

Le troisième essai sera le bon et c'est avec un immense soulagement que nous sentons l'avion rouler sur la piste. Tous les passagers, probablement mis en condition par les hurlements de Steeve, se mettent à applaudir exprimant bruyamment leur joie d'être enfin à terre.

Nous avons inclus un week-end dans notre séjour que nous passons à la frontière ouest du pays, dans une immense réserve animalière autrefois appelée Wankie Park aujourd'hui rebaptisé Hwangé. Nous prenons un petit avion bimoteur dans lequel nous sommes les seuls passagers, qui après trois quarts d'heure de vol se pose sur une piste en macadam aménagée en pleine brousse. Là nous attend une grosse jeep qui après une demi-heure de piste nous débarque dans le camp où nous allons passer la nuit.

Entouré d'une solide palissade de plus de deux mètres, ce camp est constitué d'une grande construction en bois de deux niveaux dont les pans du toit pentu touchent presque le sol et d'où partent les sentiers menant aux appartements. Le bâtiment central abrite la réception, les locaux administratifs et au premier étage, le restaurant dont le pignon entièrement ouvert offre une vue sans limites sur la forêt environnante. Les appartements sont originaux, car constitués de tentes militaires montées sur planchers et aménagées en chambre avec salle de bains avec douche, sur l'arrière. Nous disposons de tout le confort, l'électricité est fournie par des groupes électrogènes et l'eau chaude provient du bidon de deux cents litres installé en hauteur, à l'arrière de chacune des tentes, sous lesquels des feux de bois sont allumés très tôt le matin.

Soirée très agréable, nous dînons sur la terrasse du bâtiment principal, admirant le soleil disparaître derrière la cime des arbres qui nous entourent pour laisser place, sans transition à une nuit troublée par le ronronnement lointain des groupes électrogènes.

Après un copieux petit déjeuner à l'anglaise nous retrouvons le 4-4 qui, la vieille nous avait accueilli à l'aéroport, pour un safari d'une journée. Intéressante balade dans la forêt et la savane qui entourent le camp qui n'est pas sans me rappeler notre première visite à Wankie plus de vingt ans avant. Nous admirons de nombreuses gazelles et surprenons quelques éléphants.

Nous quittons cet agréable endroit le lendemain pour reprendre l'avion en direction des chutes du Victoria. Un saut de puce d'une demi-heure qui me ramène dans un endroit que je considère comme l'un des sites naturels les plus beaux qu'il m'ait été donné de contempler. Mais que de changements depuis notre dernière visite, car maintenant c'est devenu un parc auquel on accède avec un ticket.

La retraite

En juillet 1996, j'arrête toute activité professionnelle. À 57 ans, j'étais libre de tout engagement. Je m'étais préparé à cet arrêt, mais habitué à une vie trépidante faite de rencontres et de voyages la transition risquait d'être difficile.

Les premières semaines furent occupées par les formalités administratives. L'âge officiel de la retraite étant 65 ans avec possibilité de partir à 60 avec 40 années de travail, il me manquait trois ans pour atteindre la limite. C'est donc au chômage que j'attaquais cette dernière période de ma vie. Conditions tout à fait acceptables, car je touchais 75 % de mon dernier salaire. Ne sachant pas trop si je devais ou non simuler une recherche d'emploi, chaque semaine j'envoyais quelques demandes à des adresses relevées sur les hebdomadaires l'Express et le Nouvel Observateur.

Aucune des entreprises sollicitées ne répondit à mes demandes. Je n'en attendais pas plus, car, à vrai dire j'aurais été bien embarrassé si l'une d'entre elles m'avait fait une offre...

La constitution de notre patrimoine immobilier

Notre intention était de conserver la maison de Coignières et celle du Pont et de faire la navette entre les deux. Pendant un an, nous nous partagerons entre les deux maisons.

Les voyages aller/retour et l'entretien des deux maisons s'avèrent vite être une galère et une dépense inutile d'énergie et d'argent. En 1997, nous décidons de mettre la maison de Coignières en vente. Une décision difficile à prendre, car quitter nos voisins et abandonner nos activités culturelles et sportives qui depuis 27 ans occupaient notre vie; étaient des changements radicaux.

À cette époque, le marché immobilier n'était pas très favorable. La famille Feuillette et les Espié, nos voisins, étaient amis, car le chef de famille, chef d'orchestre, dirigeait la chorale dans laquelle chantaient Marie Noël et Jean Yves. C'est ainsi qu'ils apprirent que notre maison allait être à vendre. Nous avons payé cette maison 250.000 francs et nous la revendons 1 250 000 francs.

C'est Jacques Bataillon qui nous déménage les meubles. Il nous faudra de nombreux aller-retour avec la remorque et le Citroën Évasion achetée dès notre retour de Turquie, pour vider la maison de tout ce que nous avons accumulé depuis notre aménagement en 1974.

Coté meuble nous sommes pourvus, car non seulement nous avons ceux de Coignières, mais aussi ceux achetés pour meubler l'appartement d'Istanbul, qui viennent s'ajouter aux meubles existants du Pont-Chrétien.

Une fois au Pont il fallait que je m'occupe. Nous nous sommes donc inscrits à toutes les associations qui nous intéressaient. Le Cercle Laïque & Culturel, les restos du Coeur, les amis du musée d'Argentomagus.

1996 : Un petit retour en arrière, alors que nous étions encore en Turquie, pendant l'un de mes nombreux retours en France, alors que je passais un week-end au Pont, je vis arriver dans le jardin, le fils de notre voisin Boltz.

- "Mon père est mourant et nous vendons la maison, êtes-vous intéressé ?"


Je l'étais d'autant plus que depuis des années la fenêtre qui donnait directement sur notre cour nous dérangeait. Ne laissant pas paraître mon intérêt je lui demande combien il en voulait.

- "Je reçois un notaire et une agence cet après-midi et je reviens vous voir".

Ce qu'il fit quelques heures après en me donnant les prix estimés ; 280 000 fr avec seulement 2/3 déclarés. Reprenant l'avion pour Istanbul le lendemain je lui promettais une réponse dès mon retour.

NORD

Le 2 Allée du Broutet
36800 le Pont Chrétien



Chez Angèle : au 2 allée du Broutet

Équipement : Lave vaisselle
Lave linge
Gouttière
Four
Chauffage central
Bois

Comme promis, le lendemain je l'appelais et lui fit une offre à 240 000 fr lui précisant que j'avais l'argent et que nous pourrions conclure l'affaire sous une quinzaine. C'est comme cela que nous sommes devenus les propriétaires du 2 allée du Broutet.

Lorsque nous en prime possession, les fils Boltz laissèrent la totalité des équipements. Ils ne prirent même pas la peine de vider les armoires et c'est ainsi qu'en triant leurs papiers, je découvris une partie de leur vie. Le grand-père de ceux qui m'avaient vendu était un communiste pur et dur qui avait été emprisonné à Vierzon pendant la guerre. Élu député, il fit un voyage d'études en URSS (Union des républiques socialistes soviétiques). J'interrogeais Mme Boltz pour lui demander ce que je devais faire des papiers et des vieux films que j'avais rassemblés : Jetez-les me dit-elle. Je les ai bien évidemment gardés laissant le soin à nos héritiers de s'en débarrasser.

Disposant d'un capital relativement important nous décidions de le partager entre Laurent et Valérie. Je les aidais donc à acquérir leurs deux maisons, l'une à Bourges, rue Lafontaine, l'autre au Pont Chrétien, Rue de l'Époque.

1998 : La maison d'Argenton fut notre premier placement. Après avoir visité plusieurs appartements et logements, je choisissais celui situé au bord de la Creuse près du moulin de Bord, sur un emplacement exceptionnellement agréable.

Le logement se composait de 2 pièces situées au-dessus d'un garage et d'un cellier. J'en fis l'acquisition pour 25 000F (3000€), mais tout était à refaire : le toit, le sol de la cuisine, la



Le 15, bis Rue du moulin de Bord

plomberie, l'électricité, les huisseries. Il fallait installer le chauffage, des toilettes et une salle de bains, aménager les combles, revoir complètement la distribution des pièces.

Comme je destinais ce logement à la location j'obtins un prêt de L'ANA ce qui réduisit considérablement la somme à investir. Je fis faire les gros travaux par des artisans (toiture, plomberie, chauffage et électricité) et exécuta le reste, ce qui m'occupa presque une année. L'ensemble me coûta environ 350 000F (60 000€) subventionnés à 40% par l'ANA à la condition que je le loue pendant 10 ans.

Au Pont-Chrétien, notre maison était une maison de campagne et quelques aménagements s'imposaient. Je commençais par la cuisine, puis la salle de bains du 1er étage, le bureau et enfin la salle de bains du bas.



Étant propriétaire du 2 allée du Broutet j'abattais partiellement le mur de séparation et fis construire l'abri bois.

Une petite surprise nous attendait quand pour aplanir le terrain et consolider les fondations de chez Angèle les maçons tombèrent sur des ossements humains. Ce que confirma un ami de Laurent archéologue.

La construction de l'abri bois

Pendant quelque temps, j'aidais Laurent à aménager sa maison de Bourges, car elle n'avait pas de salle de bains et les toilettes étaient au fond du Jardin.

Au 2 Allée du Broutet, nous avons donc acheté une maison entièrement meublée ce qui nous permis de la louer tel quel dès le mois de septembre suivant à la fille de gens que nous rencontrions tous les étés dans les Cévennes et qui venait d'être nommée à la prison de Châteauroux conseillère d'insertion et probation¹.

Et c'est ainsi que pendant dix ans j'allais devenir visiteur de prison.

Un peu plus tard, nous fîmes connaissance des Talbot propriétaires d'une maison aujourd'hui disparue, située sur ce qui est le petit parking au croisement des rues de l'Époque et du Broutet.



La maison Talbot à l'intersection de l'allée du Broutet et la rue de l'Époque (janvier 2007)



Démolition de la maison Talbot le (février 2008)

Perclus de rhumatismes et désireux de vendre cette maison confortable, mais entourée de rue, M.Talbot me proposa de l'acheter. Je n'étais évidemment pas intéressé, mais il m'offrait aussi d'acquérir un cellier et deux petites écuries qui se trouvaient de l'autre côté de sa maison, juste en face de la nôtre, de l'autre côté du Trait. L'affaire fut conclue pour 25 000fr (4000€). Le reste de la longère en très mauvais état était envahi par les ronces et par une végétation inextricable; il appartenait à la famille Dolidier qui habitait Châteauroux. Dès cette acquisition conclue je pris contact avec eux, mais la mère, hébergée par sa fille et qui avait occupé la maison refusait de vendre. J'obtenais cependant la promesse que je serai prévenu le jour où elle vendrait.

2001 : La maison de Chabenet ; Jean Pierre et Marie Thé avaient depuis longtemps envie d'acquérir une grange qui était au fond de leur terrain en bordure de la rue principale. Mais la propriétaire refusait de la vendre séparément de la maison qui se trouvait en face.



Ne voulant pas conserver trop d'argent liquide j'envisageais d'acheter l'ensemble et de revendre la grange à Jean-Pierre et MarieThé Caux. La mise à prix était de 400 000F (60 000€), mais cette maison était en vente depuis très longtemps et visiblement elle avait du mal à trouver un acquéreur. Je commençais donc les discussions avec l'agence immobilière de St Gaultier et fit une offre à 250 000F; offre qui au grand étonnement de l'agence fut acceptée.

Quelque temps après, je revendais la grange à Jean-Pierre et Marie Thé pour 100 000F, il ne me restait plus qu'à finir les travaux et rendre cette maison habitable.

La maison au 12 rue Principale à Chabenet

2003 rue de l'Époque : Bien plus tard, alors que j'avais oublié l'engagement que je reçu, un appel de Melle Dolidier pour me prévenir de la mort de sa mère et m'informant qu'elle avait déjà un acquéreur qui n'attendait que la mise à disposition du crédit qu'il avait sollicité, pour acheter. Assez curieusement, je n'avais plus envie de me lancer dans les travaux. L'état des bâtiments et du terrain m'effrayait un peu. En y réfléchissant et en parlant aux amis, je réalisais des nuisances qui pourraient s'en suivre si un autre que nous en faisait l'acquisition. C'est ainsi que je repris contact et alors que l'autre acquéreur n'avait toujours pas obtenu l'autorisation de crédit, nous passions devant notaire et pour 120 000 F (20000€) nous devenions les propriétaires de presque la totalité des maisons bordant le trait.

Je devais travailler plus d'un an pour rendre cette maison habitable. Je fis faire les travaux importants de charpente et toiture et réalisait tout le reste.



Les travaux rue de l'Époque

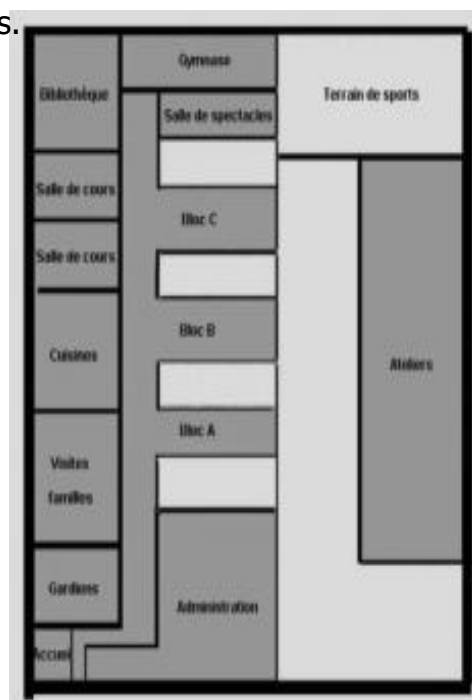
Visiteur de Prison

Notre première locataire du 2 allée du Broutet Christine Dessales, était employée au service Insertion Probation de la prison de St Maur. Nous avons fait sa connaissance au camping de la Pélucarié, où depuis des années elle séjournait avec ses parents. C'est par elle que j'appris les besoins de visiteurs. Je contactais l'Association des Visiteurs de Prison laquelle fit suivre ma demande aux services administratifs de la prison de St Maur, qui après enquête m'autorisa les visites.

Le premier contact avec l'univers carcéral fut un choc dont je garde encore aujourd'hui un souvenir déplaisant. Dès ma première visite, je plonge dans un monde d'interminables couloirs, éclairés par des fenêtres munies de barreaux, donnant sur des cours entourées de murs aux sommets inaccessibles et aux ciels grillagés.

La prison est divisée en trois blocs A, B et C. Trois immeubles de 3 étages séparés par deux cours et reliés par un couloir long d'une centaine de mètres. Au bout de ces trois bâtiments, les ateliers. Au bout du couloir à gauche, les cuisines, la salle des cultes, puis la bibliothèque suivie d'une salle de cours et d'une salle de spectacle. Derrière le bâtiment C (celui le plus éloigné) une salle de sport et un terrain.

Au bout de chaque bloc coté couloir, un poste de surveillance protégé par des grilles, une salle de gymnastique et sous l'escalier menant aux étages, une cabine vitrée dans laquelle les détenus reçoivent leurs visiteurs. Les bâtiments administratifs sont devant ainsi que les salles de visite des familles.



Toutes ces zones, sous vidéo surveillance, sont séparées les unes des autres par des grilles télécommandées d'un poste de contrôle lequel équipé d'une grande vitre teintée donnant sur la salle d'accueil. Le bloc A, le premier après les bâtiments administratifs et la cour, est le bâtiment réservé aux détenus placés à l'isolement. Il abrite aussi " le mitard ", prison dans la prison.

À Saint-Maur sont emprisonnés les gens condamnés à de longues peines. Je suis présenté par un conseiller à deux prisonniers, l'un est ukrainien l'autre Algérien. J'ignore tout de leurs passés et ne l'apprendrais qu'aux cours des nombreuses visites que je leur ferais.

Chaque semaine, je me rendais à la prison en fin d'après-midi et passais une heure avec chacun des prisonniers. Les entretiens avaient lieu soit dans une petite salle où un gardien nous enfermait, soit dans un petit enclos vitré situé sous l'escalier derrière le poste de gardiennage de chacun des bâtiments.

L'ukrainien, Piotr Bodarenko, âgé d'une quarantaine d'années, est le fils d'un général de l'armée soviétique en retraite. Il était officier parachutiste dans un commando d'élite et avait servi 4 ans en Afghanistan pendant l'occupation de ce pays par l'armée russe. Un

type impressionnant qui mesurait 1 m 90 à la carrure athlétique et qui chaussait du 48 (je connais sa pointure, car peu de temps avant son extradition il me demanda de lui acheter une paire de chaussures que j'eus le plus grand mal à trouver dans les magasins de Châteauroux). Il parlait très mal le français et nos discussions se déroulaient en un mélange d'anglais et de français.

Il avait été blessé deux fois et n'avais pas eu de permission pendant toute la durée de la guerre. Marié il avait cependant vu sa femme une fois celle-ci ayant été autorisée à venir le voir à Kaboul, lors de sa deuxième blessure.

Une fois libéré, il s'était reconverti dans la marine marchande en officier radio. Embarqué sur les cargos il me racontait, ses voyages et la vie à bord de ces gros bateaux où tout était automatisé.

L'équipage était composé de moins de dix marins. Confronté au problème des passagers clandestins qui parfois étaient plus nombreux que les membres d'équipage, il m'expliqua un jour les raisons de son incarcération.



Janvier 1992, le cargo MC Ruby, amarré au quai Heilmann du Pasquier au Havre, 10 mois avant le drame
©Getty - Gilles SAOUDAN/Céline Rapin

En 1992, alors que le bateau faisait escale au Havre, un Africain embarqué clandestinement se rendit au poste de gendarmerie du port et expliqua qu'en pleine mer, plusieurs de ses compagnons d'infortune avaient été tués et balancés par-dessus bord.

Dans les cales du MC Ruby chargées de fèves de cacao, 9 passagers clandestins en provenance du Gana

Le capitaine et plusieurs marins furent arrêtés, jugés et condamnés. Son capitaine était d'ailleurs incarcéré à Saint Maur, mais dans un autre bloc que le sien. Cette histoire fit l'objet d'un livre « L'odyssée tragique du MC Ruby » écrit par un journaliste qui obtint le prix Albert Londres, Philippe Brossard.

Il travaillait aux magasins de la prison où il conduisait un chariot élévateur. Tout ce qu'il gagnait (sauf le peu qu'il dépensait pour "cantiner ") il l'expédiait à sa femme et son fils, étudiant dans une école militaire. Ils habitaient à Odessa. Le service administratif de la prison ne se chargeant pas des formalités de transfert d'argent, avec l'accord du directeur, c'est moi qui héritais de cette tâche. Il y avait encore une poste au Pont-Chrétien. Mon premier transfert fut épique, car évidemment la postière ne connaissait rien aux procédures à suivre. Il fallait d'abord obtenir le taux de change entre le grivna (monnaie ukrainienne) et le franc auprès de la Banque de France, puis déduire les frais et ajuster tout ça au montant exact qu'il désirait transférer. Une responsabilité dont je me serais bien passé, mais qui se ne m'attira aucun ennui. Parmi les petits services qu'il me demandait, un jour il me fit acheter un soutien-gorge pour sa femme; le seul problème était de définir la taille. Il m'indiqua la grandeur de sa femme et avec ses deux poings la grosseur approximative

de ses seins. Avec l'aide de Monique, je procédais donc à l'achat puis à l'expédition et coup de chance tout se passa bien.

Sa conduite était exemplaire ; discipliné et travailleur, il était très bien considéré de tout le personnel pénitentiaire. Il fut cependant agressé une fois par un détenu africain, qui probablement informé de la raison pour laquelle il était en prison, voulu venger ses compatriotes. Il sut se maîtriser et n'abîma pas trop son agresseur, il ne fut d'ailleurs pas sanctionné.

Détenu depuis une dizaine d'années, il avait peur que l'agression qu'il avait subie ne se renouvelle et qu'il ne puisse pas contrôler une réaction plus violente, ce qui aurait entraîné un allongement de sa peine. Il passa devant une commission de discipline qui décida de le renvoyer en Ukraine. Je ne reçus jamais de ses nouvelles.

Le deuxième détenu était un algérien Rashid Lamar, condamné à 15 ans de prison pour vol à main armée et récidive. Il ne cessait de clamer son innocence pendant toute la durée de nos rencontres. C'est lors d'un barrage routier que les flics avaient trouvé des armes dans le coffre de sa voiture. Soi-disant accusé à tort de plusieurs braquages, il avait été arrêté, jugé et mal défendu, condamnés.



Le couloir central

Séparé de sa femme avec laquelle il avait eu deux filles, il ne voyait plus personne de ses proches et en souffrait. Fier il rejetait tous les torts sur sa femme qui disait-il l'empêchait de revoir ses enfants. Il avait eu une enfance assez chaotique, mais un parcours scolaire qui l'avait amené au niveau du bac. Il avait toujours vécu de petits boulots faits de combines plus ou moins légales.

Il travaillait à l'atelier de la prison à la chaîne d'emballage des "post-it". Nous parlions beaucoup de l'Algérie, de la politique et de la religion. Intelligent, en prison il était devenu imam et affichait des opinions modérées. Apprenant que je connaissais bien le milieu médical algérien, ayant lui-même quelques relations dans ce même milieu, il échafauda un projet consistant à racheter du matériel d'imagerie médicale d'occasion en France pour l'exporter en Algérie. Projet qu'il se proposait de mettre en œuvre dès sa sortie de prison, avec mon aide, si je le souhaitais.

Au fil des visites qui s'étalèrent sur plusieurs années, je lui proposais un jour de reprendre contact avec sa famille. Réticent au début, petit à petit il changea, car le fait de ne pas revoir sa fille lui pesait. Je lui proposais de servir d'intermédiaire. Je pris contact avec sa femme et finis par les convaincre de se rencontrer. Pour leur première rencontre, j'allais donc chercher sa femme et ses filles à la gare de Châteauroux pour les amener à St Maur. Ces visites devinrent régulières sans mon intervention, car elles prenaient le car entre la gare et la prison. Et puis ce fut le drame. Leur fille âgée de 16 ans fugua. Ils ne la retrouvèrent que quelques semaines après dans une ville du sud de la France, il me semble que c'était Marseille.

Après plusieurs demandes de mise en liberté provisoire refusées, sa bonne conduite lui valut enfin une remise de peine et c'est avec joie, qu'un jour il m'annonçât, la date de sa

sortie. Je pensais qu'elle avait été préparée par le service insertion probation. Le jour de sa sortie, alors qu'il aurait dû être libéré à 8h30 je poirotais jusqu'à 10 h sans connaître la raison de ce retard et lorsqu'enfin il sortit, c'est les bras chargés d'un carton contenant toutes ses affaires.

Heureusement, dans la voiture j'avais une pelote de ficelle ce qui nous permit d'entourer sa boîte et d'en faire quelque chose de transportable en aménageant une poignée de fortune. Je le conduisis à la gare où pendant que nous prenions un pot il passa plusieurs appels téléphoniques pour essayer de trouver un hébergement pour le soir...



L'entrée et l'administration

Apparemment, les relations avec son épouse s'étaient dégradées et il n'avait ni logement ni travail à sa sortie ! Quelque temps après, je reçus une lettre par laquelle il m'expliquait qu'il s'était bien réintégré dans la vie civile et qu'il avait mis en œuvre son projet d'import/export.

Je ne lui répondis pas, ne voulant pas gâcher ma retraite avec quelques sordides projets algériens...

Pendant des années, je ne rendrais visite qu'à ces deux détenus. Lorsqu'ils quittèrent la prison, on m'affecta un nouveau prisonnier Philippe Fabre. J'étais entre temps, sollicité par le président de l'association carcérale pour être audit de l'Association Culturelle et Sportive de la maison Centrale de St Maur. Cette association jouait un rôle important dans l'administration de la prison, car c'est par elle que transitaient toutes les commandes passées à l'extérieur par les détenus. Elle gérait aussi la location des téléviseurs et des frigos. Le président était un gardien, la trésorerie était tenue par une employée du service de gestion, une secrétaire du service administratif complétait le bureau.

Philippe était à l'isolement sur sa demande. Condamné pour de multiples braquages et plusieurs tentatives d'évasion, il devait purger une peine cumulée de 50 ans. Sa dernière tentative d'évasion devait se terminer de façon dramatique puisqu'une infirmière prise en otage par le groupe de détenus auquel il s'était joint, fut tuée lors de l'intervention des forces de l'ordre. Âgé d'une quarantaine d'années, il cumulait un nombre impressionnant de jours de prison. Depuis l'âge de 16 ans, il avait eu affaire à la police, car son père brocanteur l'employait à cambrioler les maisons bourgeoises et châteaux du sud de la France.

Intelligent, Philippe n'avait que peu fréquenté l'école. Lors de notre première rencontre, il m'expliqua qu'il s'était inscrit à des cours par correspondance et qu'il voulait passer le brevet. À chacune de nos rencontres, nous passions donc notre temps à faire des exercices, ce qui n'était pas sans me poser quelques problèmes. Il passa l'examen en prison et obtint le diplôme sans difficulté. Il savait conduire depuis son plus jeune âge, mais n'avait conduit que des voitures volées sans n'avoir jamais tenté d'obtenir son permis. Comme il possédait un ordinateur, je lui offrais un logiciel pour qu'il puisse apprendre le code.

Il devait des sommes folles aux banques qu'il avait braquées et comme il ne travaillait pas étant à l'isolement il ne remboursait rien. Il n'était pourtant pas dans la catégorie des indigents, car il cantinait et jouissait d'un confort relatif. Doté d'une remarquable volonté, il supportait l'isolement en s'imposant quotidiennement une séance d'exercices physiques

dont du jogging dans une courette située au deuxième étage du bâtiment A, entourée de murs de 3m de haut et qui devait faire une vingtaine de mètres de long sur 10 de large.

Il s'était marié en prison avec une ancienne prostituée arrêtée pour la séquestration et le meurtre d'un homme qui avait essayé de la sortir du milieu. Je n'ai pas très bien compris comment il avait fait connaissance. Ils n'étaient pas détenus au même endroit et ne se voyaient jamais. Ils se rencontrèrent une fois à Saint Maur après qu'elle eut bénéficié d'une mise en liberté surveillée. L'une des règles du visiteur de prison étant de ne jamais poser de question je n'appris jamais ni comment, ni quand ils étaient tombés amoureux l'un de l'autre.

Je rendis visite à Philippe pendant quatre années. Il repassa en jugement et ses peines furent cumulées. De cinquante ans elles se résumèrent à 25 ans ce qui, avec les remises de peine, sa conduite en prison étant irréprochable, lui permettait de pouvoir bénéficier de permission de sortie. À chacune de nos rencontres, j'essayais de lui faire comprendre que tant qu'il resterait à l'isolement il ne pourrait pas espérer un relâchement de ses conditions de détention et que c'était probablement l'une des raisons du refus de ses demandes de permission. Il finit par être sensible à ces arguments et se vit proposer par le directeur un poste à l'entretien des espaces verts de la prison. D'abord à l'intérieur, puis à l'extérieur.

Un jour, alors que nous étions dans le petit espace vitré sous l'escalier, un gardien interrompit notre entretien nous demandant de bien vouloir quitter les lieux pour des raisons de sécurité. Ne sachant où nous mettre il nous envoya dans la cellule de Philippe où il nous enferma. C'est ainsi que je fis connaissance avec l'univers dans lequel il venait de passer quelques dizaines d'années...Une pièce de deux mètres sur quatre, avec à gauche un coin toilette derrière un rideau, un lit, et une petite table; à droite un évier, un coin-cuisine, quelques étagères et un placard. La pièce était propre et peinte de vert clair, éclairée par une fenêtre grillagée sécurisée par deux barreaux, donnant sur une des cours intérieures au ciel traversé par de multiples câbles.

De tout le temps où je lui rendis visite Philippe n'eut que deux rencontres avec les membres de sa famille. Ils venaient de la région de Nîmes. Et puis vint le moment où sa première permission fut acceptée. Le temps d'un week-end, il redécouvrait la liberté et tous les changements de la vie. Avec l'aide du service insertion probation de la prison il trouva un employeur et put prétendre à une libération conditionnelle. Il fut enfin libéré.

Ne voulant pas devenir un visiteur professionnel, je ne redemandais pas à rencontrer de nouveau détenu et c'est ainsi que je mis fin à dix années de visiteur.



La prion Centrale de Saint Maur

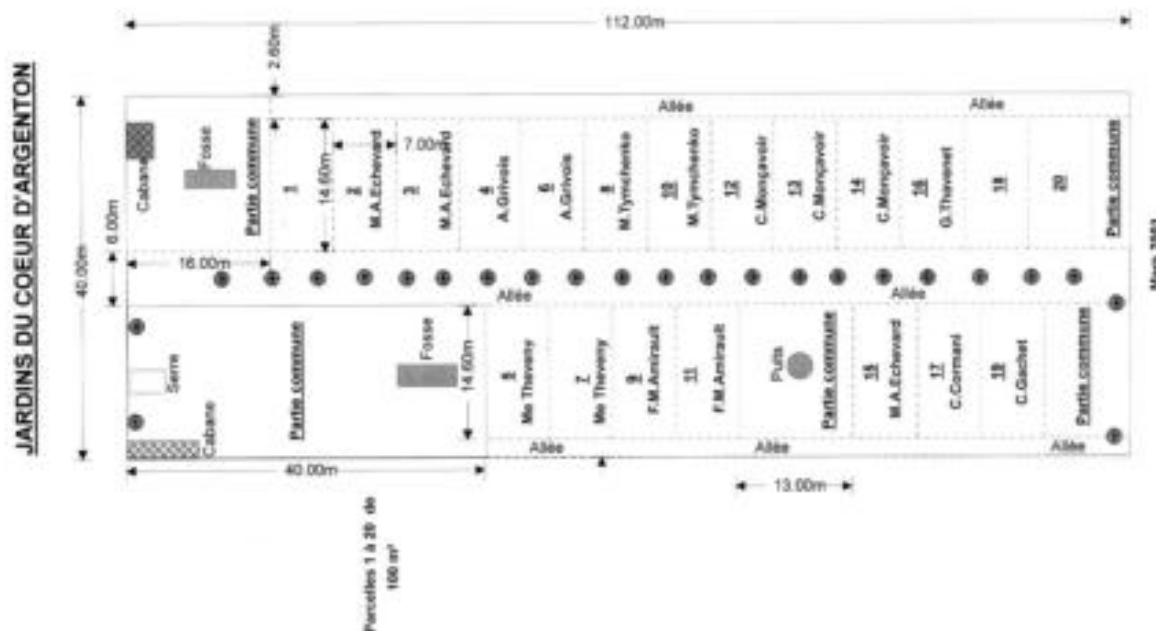
Les Jardins du Cœur (1997 – 2011)

C'est en 1997 que Marie Thé Caux me présente à la responsable des restos du Cœur d'Argenton, Marie Jo Tremblay. Avec Jean Pierre, nous sommes affectés au déchargement des camions qui arrivent le mercredi matin de Châteauroux, chargés des denrées qui sont distribuées dans la semaine.

L'ambiance est excellente et c'est dans la bonne humeur que nous déchargeons et trions tout ce que nous envoie Châteauroux et ce qui est collecté localement. Marie Jo est une bonne sœur catholique extraordinaire de dévouement. Elle passe tout son temps et consacre toute son énergie au bon fonctionnement de l'antenne d'Argenton.

Une fois par semaine, je fais, avec Jean Robinet ancien professeur de gymnastique et une petite bande de copains une heure d'exercice dans la salle de musculation d'Argenton. Jean organise chaque année à la fin du mois de mars un voyage d'une semaine dans le Jura à Lamura. C'est pendant un de ces voyages en mars 1999 que je fais la connaissance du responsable des restos de Châteauroux Claude Dufloux.

Claude a le projet d'ouvrir à Argenton une section « Jardin du Cœur ». En effet, les Restos sont les propriétaires d'un terrain de 4800m² acheté par l'ancienne responsable des Restos à un maraîcher. Le terrain est situé à côté du stade des marais dans une zone argentonnoise appelée la Grenouille. Il est enclot et possède deux fosses et un puits. Me forçant un peu la main, Claude obtient mon accord et je me retrouve donc responsable de cette activité.



Je n'y connais absolument rien en jardinage, je demande à Jean-Pierre Caux et Michel Duchemin, deux professionnels du jardinage, de devenir les conseillers techniques.

Avec Claude Dufloux, nous établissons un règlement ; avec Jean-Pierre et Michel, nous partageons le jardin en parcelles de 100 m², remettons en état les cabanes de jardin existantes et faisons réviser les machines héritées de la précédente organisation : une pompe, un motoculteur, une fraise. Je fais sécuriser les fosses et le puits, acheté à la coopérative de Chavín dix kits de petit outillage et quelques bacs qui serviront de réserve d'eau pour les parcelles les plus éloignées. Nous achetons une débroussailleuse et une tondeuse.



À l'origine, nous avions prévu de ne donner une parcelle qu'aux personnes déjà bénéficiaires des Restos. Nous devons vite nous rendre compte que très peu d'entre elles étaient volontaires. L'accès fut donc élargi à d'anciens bénéficiaires et à des personnes étant dans le besoin, ayant le courage de cultiver.

Nous fournissons tout ; chaque année Jean-Pierre leur demande ce qu'ils ont l'intention de cultiver et nous achetons à Chavín les graines et les plants que nous leur redistribuons.

Je passe énormément de temps à réparer les machines. Les jardiniers n'en prennent aucun soin. J'ai établi un cahier de bord par machine sur lequel ils sont censés noter les temps d'utilisation. Nous leur demandons de n'utiliser la pompe que pour remplir les bacs. Évidemment, il s'en trouve toujours quelques-uns pour ne pas respecter ces quelques règles. La parcelle commune qui doit-être cultivé par les jardiniers et dont les produits vont aux distributions hebdomadaires, est le plus souvent pour ne pas dire essentiellement, cultivée par Marie JO.

À plusieurs reprises, nous sommes invités par un cultivateur de Velles à ramasser les pommes de terre abandonnées par la machine. Au rendez-vous fixé par Marie-Jo, alors qu'elle avait invité tous les bénéficiaires, nous n'en dénombrons qu'un ou deux tous les autres participants étant comme moi des bénévoles.

L'expérience se renouvellera avec un Horticulteur et en ce qui me concerne, ce fut la dernière, car je me refuse à aider les gens malgré eux ! Nous aurons avec Marie-

Jo quelques désaccords sur ce sujet, pour moi tout ce qui est gratuit n'a pas de valeur et mes tentatives pour forcer les bénéficiaires à faire un peu plus d'efforts se heurtèrent toutes à des refus...

Les jardins étant relativement isolés, un jour la débroussailleuse disparut, j'avais pourtant gravé sur le manche « Restos du Cœur », de même que pour la tondeuse qui elle aussi s'envola...et comme il fallait s'y attendre, les dépôts de plaintes ne donnèrent aucun résultat.

Heureusement, il n'y eut pas que des déboires et nous avons eu de bons moments de convivialité et de partage. Michel Sapin ministre et maire d'Argenton nous rendit régulièrement visite à chaque porte ouverte du printemps.

En 2009, nous organisons une journée bio animée par un groupe de musiciens qui attira de nombreux visiteurs.

Ces jardins avaient vraiment fière allure, car toutes les parcelles finissaient par être cultivées, et cela malgré les défections que nous ne manquions pas de constater.

Nous accueillerons une dizaine de jardiniers par an pendant plus de dix ans, car en 2011 nous fumes contraint d'arrêter, la mairie d'Argenton voulant agrandir le complexe sportif racheta le terrain et pour nous ce fut la fin de l'aventure.



2004 - Mari-Jo, Gérard un bénéficiaire, moi, Jean-Pierre



2009 - Michel Sapin à droite Hervé Valloteau en démonstration



L'association « Être Pontcabanois »

Elle fut créée par le groupe d'opposition au lendemain des élections municipales de 2008 gagnées par Yves Jaquet successeur de Pierre Fomproix.

En effet, ce groupe qui s'était côtoyé et apprécié pendant toute la campagne trouvait idiot de se séparer sur un échec. Ils éliront comme Président Jackie Lamoureux et recrutèrent sur un programme intéressant des gens de toutes tendances politiques. Ils adoptèrent un logo et prirent le nom de « Être Pontcabanois ».



Premier logo de l'association



Logo 2015

C'est à la fin de l'année 2008 que je me décidais à entrer dans l'association et comme je voulais savoir ce qui s'y préparait je devins rapidement membre du conseil d'administration.

C'est à la suite d'un désaccord ayant entraîné la démission de plusieurs membres de ce conseil que j'acceptais de prendre en main la trésorerie. M'inspirant du programme que j'utilisais pour gérer la trésorerie d'une autre association le Cercle Laïque & Culturel d'Argenton, j'informatisais non sans peine, la trésorerie d'Être Pontcabanois.



Ma première Assemblée générale en tant que Trésorier : Assis Jean-Pierre Caux, Alexandra Combes Secrétaire, Marianne Babin Trésorière adjointe, Jackie Lamoureux Président, Sophie Babin et son fils Clarence, Josette Pernin et moi

Notre première manifestation d'importance fut le rassemblement des vanniers en septembre 2011

Les Brins d'Osier

Alors qu'elle était institutrice à Boulogne vers le début des années 80 (1980/1983), Michèle la sœur de Monique, séparée de Gérard, avait rencontré dans la Sarthe pendant ses classes vertes, un vannier dont elle tomba amoureuse, Guy Barbier.

Plus tard, revenue dans le Berry, Michèle acheta et aménagea la maison de ses parents. Le vannier la suivit et Michèle fit l'acquisition de la maison voisine dans laquelle il s'installa.

Ce fut le début d'une belle et passionnante aventure. La proximité d'Argentomagus dont le conservateur Gérard Coulon, ancien enseignant, était le directeur, permit à Guy de se plonger dans la restauration et la reconstitution de vanneries anciennes et plus précisément gallo-romaine. Aidé par Michèle qui se passionna pour le métier de son compagnon, ils effectuèrent de nombreuses recherches et s'employèrent à faire connaître ce métier en voie d'extinction.

Sous l'impulsion donnée par Michèle, ils participèrent à de nombreuses émissions de radios locales et nationales, étant très souvent cités dans la presse, effectuant de nombreux voyages en France et à l'étranger, ils créèrent un réseau d'amis et collègues qui leur permit d'atteindre une notoriété publique.

Les objets réalisés par Guy étaient d'une qualité irréprochable. Il cultivait son osier le récoltait, le traitait et confectionnait sur commande tout ce qui pouvait se faire avec cette matière. Non seulement des paniers qu'il vendait lors de manifestations ou fêtes diverses, mais aussi un bateau (copie de ceux fabriqués par les Romains et Mésopotamiens), des nasses à poisson, des nids, des sacs pour la haute couture, etc...



Les nombreuses recherches qu'ils effectuèrent aboutirent à l'élaboration de plusieurs livres dont Michèle était la rédactrice et Guy le conseiller technique.

En 2007, nous apprîmes fortuitement pendant une soirée choucroute organisée par Daniel, que Guy s'était présenté au concours du meilleur ouvrier de France et qu'il avait été admis dans cette très sélective catégorie d'artisan. Je me souviens de cette soirée à Châteauroux où nous étions tous très fiers d'avoir parmi nous quelqu'un qui avait été reconnu par ses pairs, comme le Meilleur!

Guy Barbier le jour de la célébration de ses 60 ans

Curieux d'en savoir plus et pressé par nos questions Guy nous décrit en quoi consistait ce concours. À savoir plusieurs pièces imposées : un fauteuil et un panier en respectant des cotes avec une tolérance au demi-centimètre et une pièce d'imagination.



Les 3 pièces réalisées par Guy pour le concours du meilleur ouvrier de France

Sur notre insistance à voir ces pièces rendez-vous est pris le lendemain dimanche pour contempler ces chefs-d'œuvre. C'est dans son atelier du Pont-Chrétien que Guy nous dévoila ses ouvrages, résultats de nombreuses heures de travail et fruits d'une réflexion collective en ce qui concerne la pièce d'imagination. En effet, Michèle, Éric et Fabienne contribuèrent à trouver le thème de cette pièce et à en préciser les contours. Réalisée par Guy, tressé avec les différents matériaux utilisés par les vanniers au cours des siècles, elle évoquait l'évolution à la fois historique et poétique de la vannerie.

Nous devons arroser cet événement avec une bouteille de vin pétillant dégusté dans des verres en plastique sur le coin de la table hâtivement débarrassée par Michèle qui s'apprêtait à manger...

En 2009, Guy et Michèle membre de l'association "Être Pontcabanois" nous proposaient d'organiser une semaine de symposium suivi d'un week-end d'exposition avec pour thème la vannerie. L'originalité de ce projet nous séduisit et avec l'accord de Sabine Fessieux, elle aussi membre de l'association et gérante du château de Chabenet nous décidons avec enthousiasme de réaliser ce projet. Guy avait cette idée en tête depuis bien longtemps. Impliquant les enfants du collège Rollinat d'Argenton, la première étape fut de nous inculquer les notions élémentaires de vannerie afin que nous puissions encadrer les enfants des classes choisies pour participer à ces journées. Pendant environ six mois, nous passions un après-midi par semaine au collège, en compagnie d'adolescents dont quelques-uns se passionnèrent pour cette activité.

L'élaboration du budget et la rédaction d'un cahier des charges pour la chasse aux subventions étaient une des conditions indispensables à la réussite de ce projet. Il nous fallait trouver 38 000€ pour mener à terme cet événement qui prévoyait le rassemblement de 18 vanniers venus de plusieurs pays européens et d'Israël, 7 intervenants et le groupe folklorique des tréteaux du Pont vieux. Ces démarches auprès de la DRAC, du Conseil General, de la Région et de la commune nous rapportèrent plus de 15 000€ ce qui nous permit de finaliser notre projet.

La recherche de sponsors et la réalisation d'un livret publicitaire, la définition, l'impression et la diffusion de flyers et d'affiches, l'accueil et l'hébergement des participants, la répartition des rôles de chacun et le suivi budgétaires nous occupa tous pendant les mois précédents l'exposition.



Michèle et Guy avaient de leur côté préparé un petit livret décrivant le profil de chacun des vanniers et résumant le déroulement de cette manifestation. Ouvrage qu'ils décidèrent d'imprimer à Argenton sans en référer au conseil d'administration.

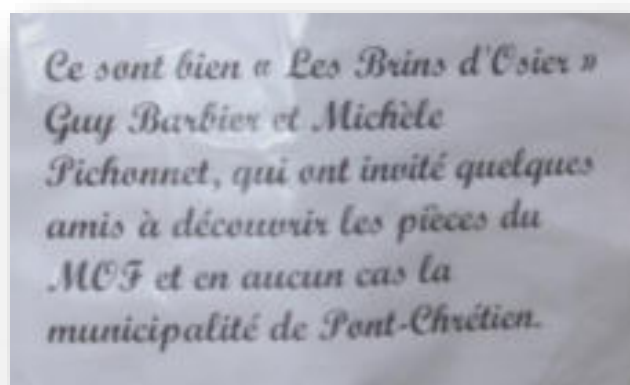
Les membres de l'association tressèrent au château de Chabenet les pièces d'un jeu d'échecs et avec les élèves de Rollinat, construisirent un viaduc, un tunnel une pomme et un tepee.

Tous ces travaux étaient évidemment dirigés et corrigés par Guy.

L'ambiance, excellente au début du projet, se dégradait lentement au cours des semaines. Guy voulait tout contrôler et n'acceptait aucune action dont il n'était pas l'initiateur. Il suivait ses idées sans toujours en informer le conseil d'administration. C'est ainsi que dans mes fonctions de trésorier je fus quelquefois amené à lui demander des comptes et parfois à imposer des actions qui m'étaient dictées par le conseil d'administration.

Incapable de faire la part des choses il ne comprit pas que je n'étais pas seul en cause. Peut-être aidé dans cette incompréhension par Michèle, il en vint à ne plus m'adresser la parole. Une attitude qui m'affecta profondément.

Un jour opposé à la municipalité et au maire Yves Jacquet, le lendemain amis, sa conduite parfois incohérente et ses impulsions déroutantes ont fait que les rapports entre les membres de l'association et Guy devinrent exécrables.



Pancarte apposée à l'entrée de la salle des fêtes du Pont-Christien le jour de la réception donnée par les « Brins d'Osier ».



Michel Sapin et le Préfet coupent le ruban lors du jour d'ouverture de l'exposition



L'entrée de l'exposition

L'exposition fut un succès, elle attira de nombreux spectateurs tous enchantés de découvrir ce métier dans le cadre exceptionnel du château de Chabenet.

Quelques jours après la clôture alors que nous étions tous réunis à la salle des fêtes du Pont-Chrétien pour célébrer notre succès et dresser un premier bilan, alors que nous étions à l'apéritif, Guy prit la parole pour remercier tout le monde sauf les membres de l'association et fit une sortie théâtrale suivie de Michèle, nous laissant tous abasourdis par une telle attitude.

Guy évidemment quitta l'association, mais Michèle resta au conseil d'administration. Personne ne fut dupe de son rôle et c'est avec la plus grande méfiance que tous, nous l'acceptions. Méfiance qui se justifia quelque temps après, car alors que nous étions en phase finale de la rédaction d'un livret édité pour le centenaire de la commune nous vîmes surgir un Jaques Cuinières affirmant avoir des droits sur les armories de la commune, prétendant en être l'auteur. Revendication que je reçus par courriel le matin suivant une réunion du conseil d'administration tenue la veille. Personne d'autre ne pouvait être informé que les personnes assistant à cette réunion, dont Michèle!

Elle mit quelque temps à réaliser qu'elle n'était pas la bienvenue parmi nous. Elle finit par démissionner adressant à quelques-uns d'entre nous une lettre manuscrite à laquelle je répondis en ces termes :

" Bonsoir Michèle,

Mon graphisme étant loin du tien, pour te répondre, je préfère utiliser une technique qui m'est familière.

1 - Dans mes fonctions de trésorier de l'association "Être Pontcabanois" :

Livrets

a - Élaboration : Je vous ai envoyé le 8 avril mes commentaires et modifications concernant l'aspect historique du Pont-Chrétien ; remarques dont vous n'avez pas tenu compte préférant vous référer à l'édition du livret écrite par J.Vacher pour le cinquantenaire de la commune qui n'évoquait évidemment pas les dernières découvertes.

b – En tant que trésorier, je ne me souviens pas avoir été consulté sur le nombre d'exemplaires à imprimer ni d'appel d'offres concernant l'imprimeur.

c – Toujours en tant que trésorier je n'ai jamais émis de facture et je suis le seul à pouvoir le faire. En tenant compte du manque de respect manifeste de Guy vis-à-vis des membres de l'association (qui s'est matérialisée par votre sortie théâtrale suivant le discours où il remerciait tout le monde sauf le comité de pilotage et l'association), le conseil d'administration a refusé le don d'osier (voir note Brin d'osier du 17 octobre 2012).

d – Toujours en tant que trésorier, sur avis du conseil d'administration, j'ai comptabilisé la facture émise par Brin d'osier et j'ai rédigé le bilan de la manifestation qui a été diffusé aux organismes nous ayant subventionné. Dans ce bilan j'ai fait figurer la différence entre le montant de la facture émise par Brins d'osier et le prix de reviens des livrets invendus que Guy s'était engagé à racheter lors de plusieurs réunions (je cite : « pour solde de tout compte, les Brins d'Osier doivent à l'association la somme de : $1270,34 - 687 = 643,34 \text{ €}$ à régler à leur convenance — RIB en pièce jointe »).

Tableaux et comptabilité

a – Encore dans mes fonctions de trésorier, me basant sur les connaissances acquises et mon expérience professionnelle, il me semblait important d'établir des procédures administratives facilitant la gestion de l'événement.

J'ai donc immédiatement réagi, lorsque Guy m'a envoyé, pour info, les tableaux qu'il avait élaborés avec l'intention de les envoyer sans attendre aux participants. Vous étiez à l'école du Pont lorsque je suis intervenu pour que ces tableaux soient modifiés de façon à ce que je puisse les exploiter. Guy a mal pris mon intervention, mais a cependant consenti à venir me voir en fin de matinée pour les modifier.

Le questionnaire établi, j'ai développé un programme qui me permettait d'avoir tous les renseignements nécessaires à l'organisation de la manifestation (Nb de m², branchements, hôtellerie, séjour, km et essence à rembourser, etc..).

Dès la réception des réponses, j'étais en mesure dans l'heure qui suivait de communiquer au comité de pilotage la synthèse de nos besoins. Je pensais naïvement que tout le monde serait satisfait, mais pour une raison inconnue, mon travail eut pour conséquence de plonger Guy dans une rage dont il fit part, en mon absence, à ceux qui participaient à une séance de tressage au château...

Là encore, mon travail et mon expérience ne servirent à rien puisqu'il passa certainement des heures à développer un beau tableau multicolore qui, s'il plut à ceux qui n'avaient pas à l'utiliser, ne me servait qu'à remplir les miens !

2- Dans mes fonctions de membre de l'association Être Pontcabanois

La vidéo

J'en avais évoqué l'idée lors d'un conseil d'administration, dans le but de réaliser une bande-annonce que nous pourrions diffuser sur Internet à tous nos carnets d'adresses respectifs.

Dès le film réalisé je le mettais sur Daily motion le 12 juin 2011, pour que les membres du comité de pilotage puissent me donner leur avis. Leur réaction fut unanimement enthousiaste sauf... la vôtre. Une douche froide, car au lieu d'un appel sympa qui aurait pu être : « C'est super, mais pourrais-tu changer... » je reçus un message critique et froid.

"Maître" : j'ai sans doute employé ce terme ignorant la hiérarchie des compagnons, car pour moi depuis plus de 6 mois je suivais les instructions du « maître » qui à l'école d'Argenton nous enseignait les rudiments de la vannerie.

"Primé au concours..." : Ce n'était pas une biographie, mais une bande-annonce de 5 min.

"Tombola" : Il me semblait évident qu'en achetant un billet on risquait de gagner.

"Les Tréteaux" : Fallait-il indiquer l'heure et le jour d'intervention du groupe dans une bande-annonce qui se voulait générique ?

"Intervention des vanniers" : même remarque que pour les Tréteaux.

Et enfin dire le 14 juin : je cite « Faut-il déflorer toute l'expo maintenant ? » alors que pendant de multiples interventions télévisées ou lors d'interviews Guy s'était auparavant largement expliqué sur le contenu et les objectifs de la manifestation, n'était-ce pas un mauvais procès ?

Cette vidéo et les autres sont toujours sur YouTube et Daily motion. Je n'ai d'ailleurs rien enlevé et elles ont été vues par plus de 2000 personnes à ce jour (tu vois une publicité gratuite et tout à fait désintéressée !)

Le mot du Maire

Nous venions de passer quelques jours (voir semaines) avec Alexandra et SODIMASS à faire la mise en page du livret publicitaire et il est vrai que j'avais totalement exclu la possibilité d'inclure un tel paragraphe. J'avais en tête les remarques acerbes de Guy sur la non-reconnaissance de la municipalité concernant sa distinction MOF et tout particulièrement la pancarte apposée à l'entrée de la salle des fêtes le jour de la présentation de ses pièces. J'étais loin de supposer à quel point il tenait à avoir l'appréciation d'un homme de qui il disait le pire quelques semaines avant. Mais là, le coup me passa au-dessus de la tête, car c'est à Jackie qu'il s'en prit.

Les cartouches d'encre

Sans aucun intérêt, sans calcul autre que la volonté de réussir cette manifestation, j'ai fait quelques centaines de km, passé quelques centaines d'heures devant mon ordinateur qui a consommé quelques cartouches d'encre, de l'électricité, du papier, mais aussi collecté des fonds, distribué des tracts, dépensé mon énergie en exercices divers et variés, etc., etc. Ce fut le cas de tout le conseil d'administration. Voir que le type pour qui nous étions tous mobilisés, qui bénéficie encore de la notoriété que lui à apporté la manifestation, réclamer l'aumône de 70 € pour se faire rembourser ses cartouches d'encre, nous à parut à tous d'une mesquinerie, d'une pingrerie qui me révolte encore au moment ou je tape ces lignes...

Attitude

Les relations entre vous et les membres de l'association se sont lentement dégradées avec toutes et tous, celles et ceux qui avaient à prendre des initiatives et en particulier avec tout le conseil d'administration de l'association. Votre rôle de catalyseur et d'animateur s'est progressivement transformé en relations conflictuelles. Peut-être parce qu'il n'est pas facile de faire confiance, pas facile de déléguer et difficile de diriger sans contraindre. Je pense que votre volonté de tout vouloir contrôler a transformé en obligation ce qui était plaisir. Un beau gâchis que vous auriez pu éviter jusqu'à la dernière minute. Il suffisait d'un peu d'humilité, de générosité pour que tout s'arrange autour du repas que nous avions préparé. Vous avez choisi la sortie brutale, ne soit pas étonné d'avoir le sentiment d'être « le vilain petit canard » vous nous avez humiliés !

3 - Dans mon état de Bauf et membre de la famille

Je ne considère pas Guy comme un monstre, il a d'énormes qualités. Je le savais un peu égocentrique, près de ses intérêts, je l'ai découvert, lors de cette expérience : intégriste dangereux, jaloux de ses prérogatives et depuis ses succès d'ailleurs mérités, paranoïaque.

Ce que je prenais pour originalité est en fait une paranoïa qui se manifeste par ses difficultés relationnelles (je ne suis pas seul à qui il en veut dans l'association et en dehors d'elle), son comportement (se faire remarquer) et le sentiment d'être persécuté (ses propos à mes amis).

Ne me remercie pas, quoique tu en penses ce que je fais je le fais avec honnêteté et droiture. J'essaye d'être intègre et juste. Je le fais sans calcul, sans rancœur et avec générosité.

Je n'en veux à personne pas même à Guy qui a réussi à me faire très mal et à me faire perdre confiance en mes amis. Si c'est ce qu'il recherchait, il a parfaitement réussi.

Moi aussi je suis las. Moi aussi je suis triste et écoeuré devant la méchanceté, mais je préfère penser que c'est de l'inconscience.

Quant à la famille rassure-toi elle à survécu à d'autres épreuves bien plus graves. Peut-être qu'un jour sortirez-vous de votre bulle pour vous joindre à nous !

Je te souhaite sincèrement tout le bonheur du monde, puisses-tu comprendre le sens de cette réponse qui pour moi est le début de l'oubli.

Je t'embrasse

Alain "

Fin de citation

En 2012, alors que nous étions en cours de préparation du spectacle vivant, je récupérais près de Vatan un vieux panier que les propriétaires à qui nous venions d'acheter une roue de charrette et un bar fait de tonneaux s'apprêtaient à jeter. Sans arrière-pensée, je demandais à Monique de le remettre à Guy qui le refusa sous prétexte qu'il venait de moi.

Nous n'avions que peu de contact, mais les quelques fois où je le rencontrais j'allais vers lui en lui tendant la main. Main qu'il acceptait sans dire un mot. Et puis un jour il me lassa et j'en eu assez et fini par l'ignorer et le saluer uniquement quand par hasard je me trouvais face à lui.

Le Spectacle Vivant 2012

L'aventure commence en 2011 pendant une réunion de la toute nouvelle association "Être Pontcabanois". Nous venions tout juste de finir ce splendide projet initié par Guy Barbier et qui, un peu gâché par l'attitude de ce dernier n'en était pas moins un succès retentissant. Michel Blanchet nous fit part de son idée quant à la réalisation d'un spectacle de type sons et lumières ayant pour cadre le site du château de Chabenet. Il nous avouait qu'il avait commencé à écrire un scénario dont il nous lut quelques paragraphes.

Le projet était intéressant, mais il nous fallait quelqu'un d'expérience pour le mener à bien. C'est Sylvie Laverdant qui émit l'idée de faire appel à quelqu'un de ses connaissances, Laurence Rolland, qui avait déjà monté un spectacle semblable au château de la Prune et qui animait une troupe théâtrale argentonaise : Le grenier d'Argenton.

Michel connaissait aussi Laurence et d'un commun accord nous décidions de constituer un comité de rédaction pour établir un scénario. Jackie Lamoureux et Michel rencontrèrent Sabine Fessieux, directrice Hapimag du château, qui réagit avec enthousiasme à notre projet. Elle prenait des risques, car ses clients payaient fort cher le droit de passer quelques jours au château où ils étaient en droit d'exiger la tranquillité.



L'une de nos toutes premières réunions en juin 2011, dans les locaux de SODIMASS à Chabenet

Une première réunion, dans les locaux de SODIMASS à Chabenet, nous permit de lier connaissance avec Laurence et de définir les grandes lignes du scénario : le Château de sa construction à nos jours. De nombreux passages aux archives de Châteauroux, les informations glanées dans les archives du Cercle d'Histoire d'Argenton et dans nos archives personnelles nous permirent en quelques mois de fournir à Laurence une foule d'informations.

Ce projet ne faisait pas l'unanimité au sein de l'association et certains, peut-être effrayés par son ampleur, ou se sentant mis à l'écart démissionnèrent (nous n'avions pourtant émis aucune restriction et le comité de rédaction était ouvert à tout le monde). La trésorière démissionna et

je devais comprendre pourquoi, car c'est moi qui me portais volontaire pour la remplacer. Les comptes qu'elle me transmit étaient complètement faux. Il me fallut plusieurs heures pour les comprendre et les informatiser.

Pendant une retraite d'une semaine au Château Laurence écrivit le scénario ; une fresque historique romancée, qui retraçait la vie des personnes qui avaient ou auraient pu vivre ou passer quelque temps au château.

Laurence était, entre autres patronne d'une société, IMEDIA, spécialisée dans les prestations sons & lumières. Elle connaissait très bien Monique Lamy costumière et ancienne patronne d'une boutique de location de costumes, disposée à mettre à notre disposition plus d'un millier de tenues.

Notre aventure bien entamée, il nous fallait de rédiger le projet et établir un budget afin de partir à la chasse aux subventions.

Le scénario établi par Laurence prévoyait une centaine de figurants de 6 à quatre-vingts ans jouant chacun en moyenne quatre rôles. Je commençais comme souteneur, puis moine scribe, je devenais le Cardinal Mazarin et terminais en Napoléon avec une page de texte à déclamer. Monique commençait par être mère supérieure, puis paysanne, brodeuse sous Louis XI, Anne d'Autriche (sa robe pesait 6 kg) et terminait en Mme de Courlande maîtresse de Talleyrand.

Près d'un millier de costumes furent élaborés. Dès février 2012, une équipe de dix à douze couturières travaillèrent tous les jours, à leur réalisation. D'abord installées rue principale dans l'ancienne fabrique des peluches Blanchet, qui présentait l'avantage d'être chauffée, puis ce local s'avérant trop petit, au chai, rue du parc (mais là ce local étant dépourvu de toilettes, je réalisais des w.c. secs).

Une autre équipe dont Jean-François Gourdet était le moniteur réalisait les équipements ; Chantal Bronquart, ancienne élève des beaux-arts, Marie-Thé Caux et quelques autres fabriquaient les accessoires en papiers mâchés.



Alexandra Combe assura le secrétariat et la réalisation de la mise en scène

Les répétitions commencèrent en mai 2012. Je découvrais les difficultés de la mise en scène. Nous étions repartis en 6 loges ; il fallait donc que les comédiens et figurants puissent aller d'une loge à une autre en jouant un rôle, repartir de la loge où ils étaient avec une autre tenue, pour aller vers une troisième loge d'où ils repartaient avec un autre costume, etc.,etc. complexe à synchroniser, car en plus de la position géographique de chaque intervenant, il fallait tenir compte du temps nécessaire pour changer de costume.

Pour ceux qui comme moi avaient un texte, les passations de micro n'étaient pas toujours facile à négocier, car nous n'avions que six micros cravate. Certaines de ces répétitions se terminèrent à 2 heures du matin...

Notre chasse aux subventions s'avéra fructueuse puisque nous devions récupérer 10000 €. En faisant le tour des commerçants et artisans de la région, nous étions en mesure de récupérer plus de 9000 €. Notre budget s'établissait à 60000€.

Notre troupe de volontaires Pontcabanois fut renforcée par la collaboration des acteurs du « Grenier d'Argenton », des « Troubadours de Chavín », de la troupe de St Denis de Jouhet et des « chapeaux verts d'Orsennes ». Une chorégraphe et une danseuse, professionnelles nous aidèrent à la mise au point du spectacle et jouèrent plusieurs rôles.

Début juillet nous en étions aux répétitions générales puis, les costumes étant terminés, notre première répétition costumée (la couturière) enfin à quelques jours de la première représentation : la Générale.

Elle fut pour nous tous, la plus mauvaise de toutes les répétitions : textes oubliés, mauvais tempo pour les entrées en scène et, cerise sur le gâteau, un accident qui aurait pu être dramatique. Effrayé par les câbles électriques qui traversaient l'allée, le cheval précédant l'attelage se cabra. Effrayés, ceux qui tiraient la carriole dans laquelle étaient le conducteur, sa femme et Benoît Cauty s'emballèrent dévalant l'allée principale au grand galop.

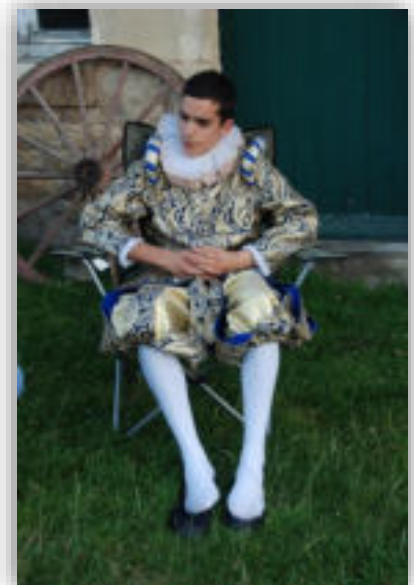


La roue brisée et la coupe d'un Rayon

Tout se serait bien terminé si l'allée avait été droite, mais elle tournait...dans le virage la carriole dérapât sur les pavés, mais lorsque la roue droite atteignit la pelouse, la glissade s'interrompit et les rayons en bois plus ou moins vermoulus, ne résistèrent pas. Les chevaux continuèrent jusqu'à leur point d'arrêt habituel et interrompirent calmement leur course. Grosse frayeur pour les occupants de la carriole, mais aussi pour Monique qui était juste sur la trajectoire de sortie de virage. Heureusement, tout se termina bien, sans que personne ne soit blessé, restait à négocier avec le loueur de la carriole qui avait camouflé la pourriture du bois sous d'épaisses couches de peinture.



La révolution et à droite Marvin Corbel



Nous étions un peu stressés par les cafouillages de la générale, nos six représentations furent néanmoins un grand succès. Elles attirèrent plus de trois mille spectateurs. Par chance, le temps et les températures clémentes nous permirent de jouer sans incident.

Nous devons faire un bénéfice de plus de 5000 € qui fut réparti au prorata de la participation prévue au contrat de partenariat signé entre SODIMASS, Hapimag, Imédia et l'association « Être Pontcabanois ».



Monique Gautier, Alain Gautier, Claudine Quinet, Anne-Marie Prunet



Daniel Billard, Alain Gautier



Le final du Spectacle



Le spectacle 2013

Beaucoup d'entre nous auraient préféré ne pas jouer en 2013, mais plutôt laisser passer une année et rejouer en 2014. Laurence insista et avec l'aide de Sabine finit par l'emporter. Nous avons l'expérience et cette fois beaucoup de choses étaient déjà en place. Cependant, ne voulant pas renouveler certaines erreurs quelques scènes furent supprimées et l'introduction complètement modifiée. Un peu trop long, le spectacle 2012 fut réduit de 30 minutes, ce qui donna à celui de 2013 une dynamique incomparablement plus agréable.

Il fallait tout de même repartir à la chasse aux subventions et aux fonds nécessaires à l'organisation du spectacle. Le programme d'austérité décidé par le gouvernement fit que notre quête ne connut pas un très grand succès, car seul le conseil général répondit à notre demande. La mairie du Pont-Chrétien dans un premier temps refusa de nous aider. Cette décision provoqua l'indignation des tous les membres du conseil d'administration et c'est d'un commun accord que nous décidions de tous assister à la réunion du conseil municipal pendant laquelle devait se décider de l'attribution définitive des subventions. La salle de réunion fut à peine assez grande pour nous contenir. Nous connaissons les conseillers qui avaient voté contre, car à la première réunion assistait Daniel Babin pour une tout autre raison ; un procès qui l'opposait lui et la commune à Landman, à propos d'un chemin proche de la Reverderie. Pendant cette réunion lorsque le sujet des subventions arriva sur le tapis, les conseillers votèrent à main levée. Le résultat étant un ballottage, le vote fut remis à la séance suivante, celle à laquelle nous assistions. Cette fois, le vote fut à bulletin secret, quelques-uns de nos opposants se dégonflèrent et une majorité se dégagèrent en notre faveur pour une subvention de ...1000 € !



Alexandra Combe (Assise) – Laurence Rolland (debout)



Annick Fauduet – Alexandra Combe – Sandrine Lambourg-Millac

Les répétitions recommencèrent dès le mois de mai avec une distribution légèrement modifiée, car la troupe des Chapeaux Verts était occupée par le spectacle d'Orsennes. Les rôles de Didier furent redistribués ainsi que ceux d'Agnès Pinton.

Le début complètement modifié nous ramenait aux années 50 avec les interventions de tous les figurants entrant en scène des différentes loges reparties autour de l'esplanade du château. Intervenait, une Traction avant Citroën, une Dauphine Renault et un triporteur des années 50. Nous enchaînions ensuite avec l'abbé Pierre et les scènes de l'hiver 56 avec chute de neige et soupes populaires...

Des moments d'exaltations intenses, car l'expérience de l'année précédente et le rythme du spectacle aidant nous avons l'impression de vivre intensément les époques que nous évoquions.

Le succès ne fut pas au rendez-vous. Peut-être contrarié par la météo ou pendant les jours de représentation, les alertes à l'orage se succédèrent, mais aussi par les nombreux spectacles proposés alentour. En effet, à Velles, Mézières en Brenne, Orsennes et Cluis proposaient des Sons et Lumières. La crise aidant les gens préférèrent probablement dépenser un budget limité pour un spectacle qu'ils n'avaient pas vu. Et pourtant, pour avoir vu ceux de Velles et d'Orsennes, notre prestation était de loin la meilleure.

Notre dernière représentation fut interrompue par l'orage en plein milieu du spectacle. L'évacuation des spectateurs se déroula sans incident et c'est très ému que nous nous retrouvions, acteurs figurants et machinistes en loge no 1.



De gauche à droite : Alain Gautier, Alain Braud, Daniel Alton, Chantal Beauvais, Michel Blanchet

Que faire ? Les jeunes pleuraient, quelques-uns avaient déjà quitté les lieux, Jackie Lamoureux était résigné et lorsque Marianne Babin évoqua la possibilité de rejouer le dimanche suivant, il s'y opposa prétextant qu'il fallait rendre les tribunes lundi si nous ne voulions pas être pénalisé. C'est alors que je jugeais bon d'intervenir. Sumontant les pleurs et les éclats de voix, je réunissais le bureau du conseil d'administration dans le couloir et posais la Question : Peut-on rejouer dimanche

- Jackie ?
- Non, car nous allons payer des pénalités
- Sabine ?
- Oui
- Laurence et Imediat ?
- Oui
- Alexandra, Marianne, Michel ?
- Oui
- Moi : oui !

- Puisqu'une majorité se dégage pour le oui, alors nous rejouons dimanche.¹

C'est alors que tout le monde se mobilisa. Avant de quitter le site je rappelais Jean-François Gourdet déjà parti pour Les Sables-d'Olonne. Le lendemain Marianne sa belle-fille Sophie et quelques autres rappelèrent tous les gens qui avaient fait une réservation téléphonique pour les informer que nous recommencions dimanche.

Sodimass nous imprima en urgence des flyers qu'Alexandra et quelques autres distribuèrent au marché d'Argenton. Radio bleue Berry passa plusieurs annonces radiophoniques et...

Le dimanche soir, le temps était serein et la grande foule aux rendez-vous !

Le lundi : mobilisation générale et les tribunes étaient démontées en un temps record rendues à l'Odase à Châteauroux en temps voulu et Jackie se félicitait de NOTRE décision d'avoir pris le risque de rejouer...



Mazarin (Alain Gautier) et Anne d'Autriche (Monique Gautier)



Jackie Lamoureux, Jean-Claude Quinet, Monique Gautier, Alain Gautier, Jean-MarieFradet



Le final en 2013

Jacques et Annie Segaut, Hélène et Jean Nègre, Marylise et Maurice Ibert se déplacèrent début août pour assister au spectacle. N'ayant que peu de temps à leur consacrer, ils dînèrent au château avant le spectacle et le lendemain midi, nous trouvions le temps de casser la croûte au Boutet

¹ Jackie s'est probablement souvenu de cette séance lorsqu'il me vira de l'assos 6 ans plus tard

avec Jean-Pierre et Marie Thé, Monique et Yves Mercier et les enfants. Un agréable moment, l'un des derniers auxquels Jacques Segaut, l'auteur des photos, assistât.



Les résultats financiers ne furent pas très bons, car au bilan nous affichions une perte de 5000 €. Il me semblait logique d'appliquer les termes de la convention que nous avons signée, mais je devais me heurter aux refus de quelques-uns des membres du conseil d'administration.

Au final, Sabine et Hapimag jouèrent le jeu en nous abandonnant la totalité des recettes du Marché de Noël 2013, Sodimass aussi en abandonnant la facturation d'une partie des prestations fournies et sur les instructions du CA je payais la totalité des prestations Imedia y compris la participation aux bénéfices 2012 ainsi que les intérêts générés.

Les voyages de plaisance

Liban, Canaries

Ayant passé près de 40 années à parcourir le monde, lorsque je me suis arrêté en 1996, je n'avais vraiment plus envie de bouger. Titulaire de la carte Service + d'Air France, il me restait les points accumulés lors de mes derniers déplacements. Avant qu'ils ne soient plus valables nous décidons Monique et moi de les utiliser pour rendre visite à notre belle-sœur Marie France alors en poste Beyrouth.



Au pont en janvier 1997

C'est donc en janvier 1997 que nous décidons de partir. Nous venions de passer au Pont-Chrétien les fêtes de fin d'année sous la neige et c'est en profitant d'une période d'accalmie que nous rentrons à Coignières. C'est de Roissy que nous prenons l'avion à destination du Liban.

Le Liban

Marie France nous attend à l'aéroport de Beyrouth, que je retrouve beaucoup plus calme que lors de ma dernière visite. Pas de miliciens en armes et un passage au contrôle de police tout à fait normal. Nous récupérons nos valises et c'est à bord de sa Peugeot automatique que nous regagnons l'appartement. Si les stigmates de la guerre sont encore visibles, la ville est calme et en pleine reconstruction.

L'appartement se trouve dans une zone résidentielle pas très éloignée de l'ambassade où travaille Marie France. Un soir alors que nous sommes à table, une coupure de courant nous plonge dans l'obscurité. Interruption courante, car le réseau électrique très perturbé pendant les événements n'est pas encore remis en état. La coupure persistante, je me lève de table avec l'intention d'aller sur le balcon pour voir si la coupure affectait tout le quartier. D'un bon pas, je me dirige vers la porte-fenêtre oubliant qu'elle était fermée. Je heurte violemment du front, la porte vitrée de droite. Celle de gauche, qui était déjà fendue du haut en bas, brise l'élan de mon bras gauche ; sous le choc, les deux parties de cette vitre se décalent légèrement et c'est sur l'arête ainsi formée que vient frapper le dos de ma main. Il en résulte une coupure spectaculaire qui part de la base du poignet pour s'arrêter à la naissance de l'auriculaire. La peau se rétractant j'ai tout le dos de la main à vif. Entre temps, la lumière est revenue. Je ne ressens aucune douleur et très calme je me dirige vers la cuisine et mets ma main sous le robinet. Marie France et Monique voyant l'importance

de la blessure, insistent pour aller aux urgences de l'hôpital Américain lequel se trouve à quelques minutes d'où nous sommes. Lorsque nous arrivons à l'hôpital, l'interne de permanence, après un rapide examen, me dit que plusieurs tendons étaient partiellement coupés ce qui nécessitait l'intervention du chirurgien.

Après une vingtaine de minutes, nous voyons arriver un homme d'une quarantaine d'années qui s'exclame à la vue de ma main :

- Eh bien ! vous êtes bien arrangé ! Comment avez-vous fait ça ?

Je lui explique ma mésaventure ce à quoi il répond :

- Bon, je vais vous réparer, ne vous inquiétez pas, nous sortons de la guerre et j'en ai recousu de bien plus fendu que vous !

Son intervention devait durer plus d'une demi-heure. Après m'avoir insensibilisé la main, il entreprit de recoudre les tendons endommagés, puis de refermer la plaie. Il comptait les points à voix haute, me demandant de temps en temps si ça allait. Il fit plus de 130 points et posa un plâtre qui me prenait la moitié du dos de la main jusqu'au coude.



Cet incident ne nous empêchera pas de profiter du séjour, car conduire la voiture de Marie France ne me pose aucun problème puisqu'elle est équipée pour pallier aux handicaps de sa propriétaire.

Nous allons à Baalbek que je redécouvre avec plaisir et cette fois sans l'armée syrienne, car lors de ma dernière visite, elle avait élu domicile au milieu des ruines.



Tripoli : Le château et les souks

Nous passons une journée à Tripoli où nous contemplons le magnifique château des croisés, la ville et les souks. À cette période juste après le conflit qui opposa les différentes factions musulmanes et chrétiennes, tout est calme.



Nous louons les services d'un tour opérateur et allons vers le sud. Plus nous

progressons vers la frontière israélienne et moins nous nous sentons en sécurité.



Nous arrivons à Tyr et visitons le port et les étonnantes ruines romaines. Notre guide, une jeune femme, est tendu et son inquiétude se lit dans ses attitudes les quelques barrages militaires rencontrés sur notre route n'y sont probablement pas étranger.

Nous visitons la ville survolée de temps en temps par les avions de chasse israéliens. Cette curieuse ambiance finit par nous inquiéter et transforme l'attitude de notre guide en panique, lorsque des gamins jouant dans la rue font éclater des pétards.

Sur la route du retour vers Beyrouth, nous faisons halte à Sidon et nous visitons ce curieux château lui aussi construit en 1227-1228 par les croisés, le château de la mer.



Nous passons un autre jour dans le shouf où nous visitons à Beteddine le palais construit par l'émir Bachir Chehab II au 19e siècle et qui est maintenant, depuis 1943, la résidence d'été des présidents de la République libanaise.

Nous parcourons les anciennes étables du palais, bordées de jardins, qui abritent un musée de mosaïques. Mosaïques romaines et byzantines dont la plus importante ayant été retrouvée dans une église byzantine dans la ville de Jiyé.

Avant notre départ, Marie France invite les frères Boustany, les distributeurs General Electric avec qui je travaillais et qui étaient intervenus pour que Dédé soit soigné pour son cancer, pendant son court séjour au Liban.



Repas pour lequel nous avons déroulé le tapis de l'entrée roulé en permanence pour éviter que le chien pisse dessus.

Les Canaries - Ténériffe



Les voyages j'en avais assez fait pour en être fatigué, je n'avais vraiment plus envie de bouger. Jean et Colette Martinat partaient tous les hivers à Ténériffe et c'est un samedi soir que l'envie de découvrir cette île prit naissance. Je leur demandais si par leurs connaissances quelqu'un louerait un appartement pendant cette période. Et c'est ainsi que nous avons fait connaissance de Juillard qui nous proposa de nous louer un six personnes de 80 m² au tarif Maeva (gérant de la plus grande partie des appartements) moins 30%.

L'appartement étant grand nous en parlons à Jacques et Annie Segaut et en janvier suivant nous étions pour 2 semaines au Marazul dans l'appartement 217. Nous y retrouvons Jean et Madeleine Defever, nos amis belges de Bruges.



Paysage du Teïde (point culminant d'Espagne à 3715m)

Jean nous balada dans toute l'île. Il nous fit découvrir les paysages étonnants des versants du Teïde, le volcan qui occupe la partie centrale de l'île culminant à plus de 3700 m, tous différents les uns des autres.

Le versant sud-est aride au niveau de la mer, qui se couvre de vignes dès que l'on prend un peu de hauteur, pour laisser place aux magnifiques forêts de pins canariens aux abords de la caldera. Ces arbres qui ont la particularité de pomper l'humidité de l'air pour la rejeter dans le sol.

Le versant ouest battu par les alizés à la végétation luxuriante. La cote, à la végétation de type méditerranéenne, couverte de bananeraies au niveau de la mer, remplacée par les vignes dès que l'altitude augmente, puis par les châtaigniers auxquels succèdent les pins.

Le nord de l'île et ses montagnes étonnantes aux sommets couverts de forêts primaires, dont les versants abrupts plongent dans la mer.



En montant au Teïde, au-dessus de Villaflor : Colette & Jean Martinat, Jean Defever, moi, Jacques & Annie Segaut, Madeleine Defeuvert



Les côtes rocheuses et ses quelques plages de sable noir. Ces rivages battus par des vagues impressionnantes qui arrivent tout droit des côtes américaines.



Le groupe à Garachico : Jacques, Annie, Colette, Jean et Monique



Au bord de la route entre Taganana et la Laguna

Et la côte sud, où est situé le Marazul, notre résidence, bénéficiant d'un micro climat où, très souvent, le soleil brille alors qu'il pleut sur le reste de l'île. Une cote hyper urbanisée, mais dont on s'évade très vite pour retrouver une nature préservée. Los Christianos, Las Américas...

Notre résidence est un grand immeuble de béton, en forme de flèche, dont la construction fut contemporaine à celle du paquebot France. La salle de spectacles et de réunions porte d'ailleurs le nom de « Salon France »

Nous étions tellement enchantés que l'année suivante nous sommes partis pour trois semaines et depuis maintenant 15 ans, tous les mois, nous y passons quatre semaines.



Au-dessus de Taganana

La Goméra

En 2002, nous partons tous les six, les Segaut, les Martinat et nous, pour une journée à la Goméra. Une rapide excursion avec un tour opérateur qui en une journée nous fait faire le tour de cette petite île située à une heure de bateau du port de Los Christianos.



Ténériffe et le Teïde vue de La Goméra

Intéressante visite, car en une journée nous avons le temps d'avoir un bon aperçu de « L'île Ronde ». Ainsi nommée, car elle a l'apparence d'un cône émergeant de l'océan. Située à l'ouest de Ténériffe, son point culminant, le pic de Garajonay à 1487 m est presque toujours dans les nuages. Le sommet de l'île est recouvert d'une magnifique forêt primaire traversée par de nombreux sentiers de randonnée. C'est une zone protégée inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'U.N.E.S.C.O.

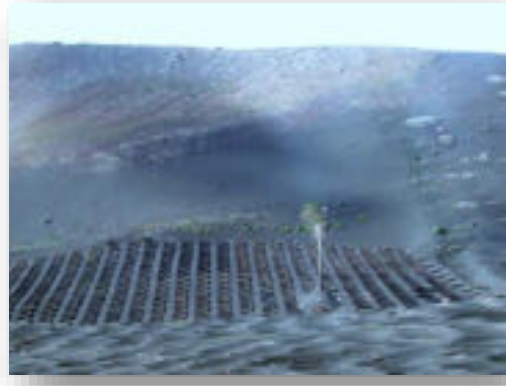


Annie, Monique et Jacques

Nous devons retourner à Goméra en 2013 pour un court séjour de quatre jours pris en prolongement de notre séjour à Ténériffe, pour y découvrir qu'un bon tiers de la forêt primaire avait été détruite par un gigantesque incendie deux ans avant.

Lanzarote

En 2003 c'est à Lanzarote que nous passons une journée avec Jacques et Annie. Nous prenons l'avion à Reina Sophia et en ½ heure nous atteignons cette île dont les $\frac{3}{4}$ de la surface est occupée par de nombreux volcans. Nous avons pris un tour opérateur et, inclus dans la visite, nous avons une promenade à dos de chameau qui nous laissera le souvenir d'une bonne partie de rigolade.



Les vignobles de Lanzarote

Très différente de Ténériffe nous y contemplons ds vignobles dont les pieds de vigne énormes, s'étalent au fond d'excavations coniques creusées dans la pouzzolane. Les coulées de lave en certains endroits, sont à fleur de terre et un restaurant propose de la viande grillée sur ces barbecues naturels. Une grotte naturelle renferme un lac souterrain dans lequel vivent des milliers de petits crabes albinos. Une journée très ventée qui nous permet de faire le tour de l'île et d'en découvrir les principaux attraits.



EL Hiero

En 2004, c'est à El Hiero que nous nous rendons en compagnie de Jacques et Annie. Avec notre voiture de location, nous prenons le ferry-boat qui en cinq heures atteint Puerto de la Estaca situé au pied de Valverdé la capitale de l'île. Nous arrivons à la mi-journée et repartons en début d'après-midi après avoir passé deux nuits à La Restinga dans un petit appartement que nous avons loué de Ténériffe. Deux jours complets pour découvrir cette île elle aussi très différente de celles que nous connaissons. Très peu touristique, son atmosphère provinciale nous séduit. Nous y voyons des vaches et certains de ses paysages nous rappellent un peu la Suisse.



La petite île aux lézards géants et les vaches d'El Hiero

Très volcanique au sud, là où nous séjournons la montagne qui occupe le centre de l'île culmine à 1500m. Elle est couverte d'une petite forêt primaire et offre des à pic vertigineux. La partie nord de l'île s'est effondrée et c'est une muraille verticale de 1200m qui descend vers la mer. Un petit îlot s'est formé sur lequel a été découverte une espèce de lézard géant unique au monde.



La mer 1200m plus bas

La Palma

En 2005, c'est en compagnie des Martinats et de Jacques et Annie que nous découvrons La Palma. Nous embarquons nos deux voitures de location sur le ferry et débarquons à Santa Cruz de La Palma. Nous arrivons en début d'après-midi et prenons la route de l'observatoire situé sur le point le plus haut de l'île. Le temps est plutôt maussade. Dès que nous quittons la côte et que nous montons un peu nous trouvons le brouillard et le crachin. Espérant traverser cette zone nuageuse nous continuons à monter pour bientôt trouver des plaques de neige sur les bas cotés de la route. Puis c'est la route qui se couvre d'une couche de neige de plus en plus épaisse. Nous évoluons dans les brouillards et le crachin se transforme en neige. Notre progression devenant de plus en plus hasardeuse, nous décidons de faire demi-tour.

Nous contournons l'île par l'ouest pour visiter un musée archéologique et découvrir une zone très volcanique. C'est dans la soirée que nous atteignons notre hôtel .

Alors que nous sommes arrivés sous la pluie, le lendemain au réveil, le soleil brillait et la montagne couverte de neige se détachait sur un ciel uniformément bleu. D'un commun accord, nous décidons de monter à l'observatoire. La route est dégagée et c'est sans problème que nous montons en traversant une campagne couverte d'amandiers en fleurs. Une incroyable splendeur nous attendait au sommet de la caldera de Taburienté. La neige tombée la veille, collée aux clôtures et poteaux, sculptait d'étranges figures et dans le lointain nous pouvions apercevoir la masse du Teïde se détachant sur le bleu du ciel



L'observatoire & Santa Cruz de la Palma



La Palma , l'observatoire - Colette & Jean Martinat, Monique



La Grande Canarie

En 2006, c'est la Grande Canarie que nous visitons avec les Martinat et les Segaut. Notre loueur de voitures nous ayant confié un Trafic Renault aménagé en mini, car, nous embarquons tous le six et notre voiture de Santa Cruz de Ténériffe pour une petite traversée d'environ $\frac{3}{4}$ d'heure.

De toutes les îles canariennes visitées, c'est certainement celle qui est la moins intéressante. C'est aussi la plus touristique, sa cote sud-est étant hyper urbanisée. Les plages sont belles et très fréquentées par une majorité d'Allemands. Nous passons deux nuits à la Grande Canarie. Notre premier hôtel, très confortable, est situé sur la côte sud de l'île. Nous sommes contraints d'adopter le mode de vie germanique : le restaurant n'ouvre qu'à 19h et pas question de prendre une table avant pour y déguster tranquille un apéro avant le dîner, ce qui nous vaudra quelques paroles un peu vives avec le personnel pas toujours très aimable.

Le lendemain, nous traversons l'île par le milieu et déjeunons sous la pluie à Tajeda (point milieu de l'île), puis redescendons vers la capitale Las Palmas de la Gran Canaria.

À part la maison de Christophe Colon et la cathédrale peu de choses intéressantes à voir dans cette ville très étendue et où la circulation est compliquée par de nombreuses rues en sens unique. Nous avons le plus grand mal à trouver notre hôtel et constatons que la réservation que j'avais faite, d'un hôtel avec parking, a été modifiée par Colette pour une résidence moins chère, mais sans parking. Nous perdons énormément de temps à trouver un endroit pas trop loin de notre résidence, où garer notre minibus pour la nuit et encore plus de temps le soir, pour dégouter un restaurant situé au bout d'une interminable promenade de bord de mer.



Monique, Annie, Colette et Jean au restaurant de Tajeda – Colette, Jean, Monique, Annie et moi sur la promenade en bord de mer

Fuerté Ventura

Il nous restait une île à explorer, Fuerté Ventura. C'est en 2007 que nous décidons tous les six de nous y rendre. Pas question de prendre nos voitures, car de Ténériffe c'est l'île la plus éloignée et la plus proche des côtes africaines. Nous prenons l'avion à l'aéroport de Ténériffe nord et après ½ heure de vol nous atteignons notre destination Puerto del Rosario.

À l'aéroport, nous louons une Opel Vectra toute neuve et nous nous dirigeons vers le nord de l'île. Comparé aux autres îles, Fuerté Ventura est plutôt plate ; seules quelques collines agrémentent le paysage et au nord de grandes étendues de sable rappellent un peu le désert saharien d'ailleurs pas très éloigné.

Nous déjeunons dans un petit restaurant en bord de mer tenu par un jeune couple de Français qui depuis quelques années, ont décidé de vivre à Fuerté Ventura. Très peu de touristes choisissent de résider dans cette île.

Après avoir longé la côte ouest, nous arrivons à notre résidence dans le petit village de Paraja. C'est une ancienne ferme qui a été rénovée tout à fait charmante.



Dans les sables de Fuerté Ventura : Monique, Jean, Annie et Jacques _ Notre résidence à Paraja

Nous passons trois jours à Fuerté Ventura et nous sommes enchantés par cette île tellement différente des autres.

Pour atteindre l'extrême sud de l'île, nous prenons une piste de plusieurs kilomètres. Jacques conduisait notre Opel Vectra rutilante. Mésestimant la profondeur d'un grand trou d'eau, il choisit non pas de le contourner, mais de passer en plein milieu et c'est un tas de boue qui arrive à la fin de la flaque dans laquelle nous aurions très bien pu rester plantés. La piste nous semble interminable, puis nous apercevons un phare annonçant la fin de notre route. Au travers des vitres maculées de boue de notre voiture, nous voyons quelques mobile homes plus ou moins délabrés et une construction en dure qui heureusement affiche Restaurant. Nous avons l'impression d'être arrivés au bout du monde... Nous sommes un peu inquiets par l'aspect du restaurant, mais la faim nous pousse à y entrer ; de toute façon, nous n'avons pas le choix et finalement nous dégusterons un très bon repas pour une somme vraiment modique.

C'est le lieu de prédilection des véliplanchistes, car ils sont nombreux à faire du camping sauvage dans ce coin de l'île. Ce qui participe à donner cette impression d'abandon que nous avons ressenti à notre arrivée

Au retour par la même piste, nous contournons un 4 /4 qui est sur toit dont les occupants, aidés par un autre 4/4 essayent à l'aide de cordes, de le remettre sur ses roues. Nous n'avons qu'une hâte atteindre une zone plus hospitalière pour y faire laver notre voiture.

Notre séjour se termine par une visite très intéressante de moulins à vent transformés en musée et une autre de salines encore en activité.



Paysage de l'île



Moulin – Monique, Jean, Colette, Jacques & Annie

La Grèce

Lorsque j'étais en activité, j'allais régulièrement en Grèce et entretenais d'excellentes relations avec le Directeur des opérations de General Electric François Maclou.

C'est en 2002 que nous décidons avec Annie et Jacques de faire un séjour dans le complexe de vacances que François avait fait construire à Tolo sur la côte nord du Péloponnèse.

C'est en voiture que nous partons de Sainte Maxime de très bonne heure le matin, pour aller prendre le bateau à Ancône sur la côte Adriatique de l'Italie.

Après 36 heures de navigation, une nuit passée sur le bateau et une escale à Igouménitsa, nous débarquons à Patras, ville située à l'ouest du golfe de Corinthe.

Nous prenons la direction de Nauplie où nous devons retrouver Colette et Jean Martinat qui ont pris l'avion de Paris à Athènes. Notre rencontre est parfaitement synchronisée puisque le car venant de l'aéroport arrive en même temps que nous sur la grande place de Nauplie.

Nous passerons deux semaines très agréables en compagnie de François et de sa femme venue nous retrouver.



Jean, Jacques, moi, Annie et Colette sur les gradins du théâtre d'Épidaure

Nous visitons les sites très touristiques proches de Tolo : Épidaure, Mycènes, Corinthe, Argos et la forteresse de Nauplie. Nous partons trois jours pour faire le tour du Péloponnèse à six dans notre Citroën Evasion et découvrons Olympie, Mistra et Monembasía.



Monembatia

En 2004, en compagnie de Jacques et Annie nous repartons de Ste Maxime en voiture pour un nouveau séjour à Tolo. Une variante comparée au séjour précédent : la visite des Météores au nord de la Grèce.

L'autoroute entre Ste Maxime et Gène est parmi celles que je trouve des plus difficiles à emprunter, par l'étroitesse des voies, la succession de tunnels et de viaducs. Les contrastes ininterrompus entre le jour et l'obscurité et la densité de circulation rendent la conduite vraiment pénible. Nous arrivons cependant sans encombre à Ancôme ou nous embarquons pour une traversée semblable à la première.

Nous retrouvons à Tolo François et faisons la connaissance de son frère Pia Pia qui habite Aix en Provence. Nous revisitons les grands sites du Péloponnèse et découvrons nombre de lieux hors circuit touristiques. Pia Pia étant viticulteur nous visitons quelques caves et bien sûr achetons quelques bouteilles.

Nous passons une journée à l'île d'Hydra et nous retournons à Olympie.



Jacques, Annie, Monique et moi

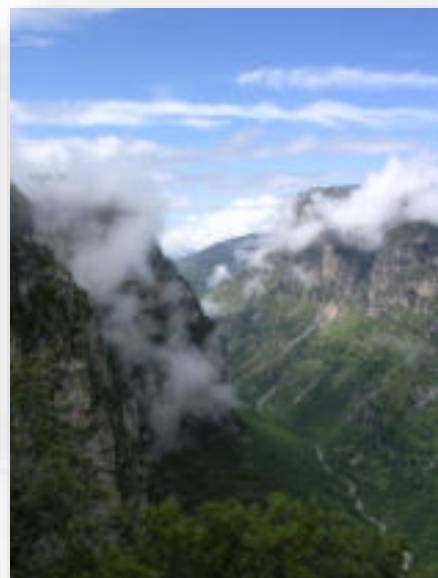
En dessous François et son frère Pia Pia



Nous quittons Tolo en fin de séjour pour remonter vers le nord et découvrir la région Papingo et les Météores. Surprenantes découvertes que ces monastères perchés sur des rochers inaccessibles.



À la frontière albanaise



Nous apprécions l'accueil de ces gens qui vivent dans les régions montagneuses de la frontière albanaise. Nous passerons une soirée très agréable dans un petit hôtel où quelques musiciens et danseurs en costumes traditionnels nous entraînerent à danser le sirtaki.

Nous reprenons le bateau à Igoumitsa pour une traversée tranquille qui nous ramène à Ancôme.



La résidence de vacances à Tolo



En 2009, pendant notre dernier séjour en Grèce, nous irons en compagnie de François et de Jean et Colette Martinat à Cythère où nous passerons quelques jours, après avoir une fois encore apprécié le charme de Monembatia.

L'Angleterre (août 2004)

Nathalie Segaut et François Devaux son mari habitent à Londres. Profitant de leurs vacances à Ste Maxime, Jacques et Janine bataillon Jacques et Annie Segaut, Monique et moi décidons d'aller passer une semaine dans leur maison. Nous partons de Courbevoie tous les six dans l'Espace Renault des Bataillons. Nous prenons le tunnel sous la Manche et arrivons à Londres en fin d'après-midi.



Dans le tunnel sous la Manche



La maison est située à Mortlake en bout des pistes de l'aéroport d'Heathrow et en bordure d'un axe routier important, c'est dire le bruit qui nous assomme et surtout lorsque les avions atterrissent. Nous avons l'impression qu'ils sont sur nos têtes, leur ombre couvre la totalité du minuscule jardin.

La maison pas très grande est sur trois niveaux. Nous arrivons cependant à nous installer tous les six. Très proches d'une gare nous sommes à 20 min du centre de Londres et il suffit de traverser un grand espace vert pour être au bord de la Tamise.

Nous en profitons pour embarquer sur un bateau à aubes qui pendant plus de deux heures nous fait remonter le cours du fleuve. Nous découvrons de splendides maisons et de charmants cottages et en fin de boucle avant le retour le château de Hampton Court.



Sur les rives de la Tamise – château de Hampton Court

Nous sommes tous les jours en balade et nous avons la chance d'avoir un temps superbe, pas une goutte de pluie pendant tout notre séjour.

Nous visitons Londres en prenant un bus qui nous amène d'un site à l'autre avec un billet valable deux jours. Nous passons une matinée à Exeter où nous admirons la superbe cathédrale et une journée à Windsor où sous un soleil resplendissant nous admirons le palais de la reine et prenons un bus découvert qui nous promène autour de la ville.



Le palais de Windsor

Une journée à Greenwich où nous visitons un magnifique voilier transformé en musée : le Cutty Sark.

Ce "monstre" des mers, type "clipper" à assuré le commerce des thés de Chine, puis le commerce des laines (importées de Nouvelle-Zélande). C'était un des vaisseaux les plus rapides qui a été dépassé par les bâtiments de la marine à vapeur (moins rapides, mais plus réguliers). Il a subi diverses fortunes: anglais, puis portugais puis anglais. Revendu démâté aux Anglais, il a été restauré à l'identique avec les mêmes matériaux. Après son incendie en 2006, une autre restauration a été faite. Nous y admirons la collection de figures de proue et les reconstitutions de la vie telle qu'elle était à bord au temps où il naviguait.

Nous nous promenons dans Greenwich Park où est situé l'Observatoire royal de Greenwich, par lequel passe le méridien de Greenwich. L'heure moyenne de Greenwich (GMT), longtemps calculée par l'Observatoire, fut à partir du XIX^e siècle la référence des fuseaux horaires, avant d'être remplacée par le temps universel coordonné (UTC) qui a conservé pour origine ce fuseau.



Queen's house où se trouve le musée



Janine, Annie, Jacques, Monique, et Jacques sur le méridien

Nous rentrons en France par Plymouth. Le ferry dans lequel nous embarquons nous débarque à Roscoff après une nuit calme de navigation.

Nous terminerons notre périple chez Daniel le frère de Janine Bataillon, près de Pont-Aven dans sa maison bretonne de Kérolichon, après avoir admiré la pointe du raz.

L'Irlande (juillet 2008)

C'est à Cherbourg que nous embarquons en fin d'après-midi le C4 presque neuf d'Annie et Jacques. Nous arrivons en début d'après-midi à Rosslare, port situé à 218 km de Cork, sur la côte sud de l'Irlande, après une traversée en Ferry sans histoire.



Cork-Killarney-Galway-Wesport-Donegal-London Derry-Belfast-Dublin-Rosslare

Nous commençons notre périple de dix jours par visiter Waterford où nous découvrons en bord de mer une statue et une stèle dédiées à Charlie Chaplin. C'est en effet dans cette ville que sa famille avait coutume de passer ses vacances.

Nous avons un temps que les Irlandais qualifient de 'caniculaire'. C'est vrai qu'il fait beau, mais n'exagérons rien, si le soleil brille la température n'excède pas les 20 °.



Avant notre départ, nous avons réservé pour tout notre séjour des « Bed and breakfast » pour les dix étapes qui jalonnaient notre séjour.



C'est à Waterford que nous découvrons un petit marché où nous faisons nos premières courses

Nous piqueniquons à midi et mangeons le soir au restaurant. Les prix des marchés et des repas sont équivalents aux prix français. Nous payons environ 70 € par chambre petit déjeuner compris.

Nous passons notre première nuit dans une villa située à Blarney, une dizaine de km de Cork. Nous la trouvons sans trop de problèmes avec l'aide du GPS de Jacques. Cet appareil nous sera d'un grand secours et nous facilitera grandement la vie durant tout notre séjour.

C'est le lendemain que nous commençons à découvrir les paysages irlandais tels que nous les imaginions. Nous parcourons la péninsule de Kerry par une route touristique qui en fait le tour et découvrons de surprenants paysages où la montagne plonge dans la mer.



Nous visitons Gateway qui, comme son nom l'indique, est la porte d'entrée au Connemara. Nous traversons cette région de tourbières parsemée de lacs entourés de petites collines. Nous y voyons un homme manier une bêche avec laquelle il extrait des pavés de tourbe qu'il charge dans une petite charrette. Je le filme de loin ce qu'il n'apprécie pas du tout, me le faisant savoir en gesticulant.

À Westport, notre gîte est au pied du Mont Saint Patrick. Cette petite montagne de 767 m est un lieu de pèlerinage très populaire en Irlande où on célèbre l'occupation du sommet de ce mont par Saint Patrick pour un jeûne de 40 jours en l'an 441. Il y a bâti une église aujourd'hui remplacée par une chapelle.



Le mont Saint Patrick

Notre gîte étant isolé, aucun restaurant à proximité, nous décidons de pique-niquer en bord de mer. Le ciel est uniformément gris, nous ne trouvons aucun endroit où nous abriter d'un vent violent et c'est sous le hayon arrière du C4 que nous avalons nos sandwichs. Alors que nous terminions de manger, nous voyons arriver par le chemin au bord duquel nous sommes installés, un couple de baigneurs âgés de plus de 60 ans. Surprise ! Car pour nous ce n'est vraiment pas un temps à se baigner. La température n'excède probablement pas les 15° et le vent nous semble glacial. Arrivé à notre hauteur nous engageons la conversation et ils nous apprennent que chaque soir, vers 18H, ils descendent à la mer pour se baigner...

Le soleil brille alors que nous musardons dans le comté du Donegan. Le rivage très découpé est parsemé de petites criques qui égayent un paysage de landes légèrement vallonné. Rien ne pousse seuls quelques moutons vivent en cet endroit.



Le temps est estival et le lieu de notre pause casse-croûte au bord d'une petite anse où a été construite une pente à bateau, invite à la baignade. L'eau est limpide, pas un souffle de vent. Aucune vague, et du soleil. Avec quelques hésitations je descends vers la mer ; l'eau est fraîche, mais agréable, de notre petite équipe je suis le seul à tenter l'aventure.

Une rapide sieste et nous reprenons la route. Ce n'est que le soir, au gîte, que Monique s'aperçoit qu'elle a perdu son Opinel au manche en bois de rose !

Nous passons la frontière qui sépare l'Irlande du Sud indépendante, de l'Irlande du Nord sans nous en apercevoir. Nous longeons la mer au sommet de falaises basaltiques impressionnantes, pour atteindre un château moyenâgeux : le château de Dunluce.



Le château de Dunluce - Le premier château fut construit par Richard ög Burgh au 13^e siècle

Pour notre premier dimanche en terre irlando-britannique, nous sommes à Londonderry. Nous découvrons une ville quasi déserte où de nombreux pignons recouverts d'immenses peintures rappellent la guerre entre catholiques et protestants. Nos changeons quelques livres anglais, car nous sommes en terre anglaise. Curieuse impression que de flâner dans cette ville qui nous semble morte. Nous en faisons le tour en marchant sur les remparts.

Une manifestation pacifique réprimée dans le sang par l'armée anglaise, pérennisée sous le nom de « Bloody Sunday », fit connaître cette ville dans le monde entier. Le 30 janvier 1972, le 1^{er} régiment de parachutistes anglais massacra 28 civils qui protestaient contre les mesures d'internement prises par le gouvernement de Londres.

Nous quittons cette triste ville en direction de la chaussée des géants, que nous atteignons à la mi-journée.



Cette formation volcanique spectaculaire est composée de plus de 40 000 colonnes hexagonales verticales juxtaposées. Cet ensemble érodé par les intempéries évoque un pavage qui débute de la falaise haute de 28 m, pour aller disparaître dans la mer.



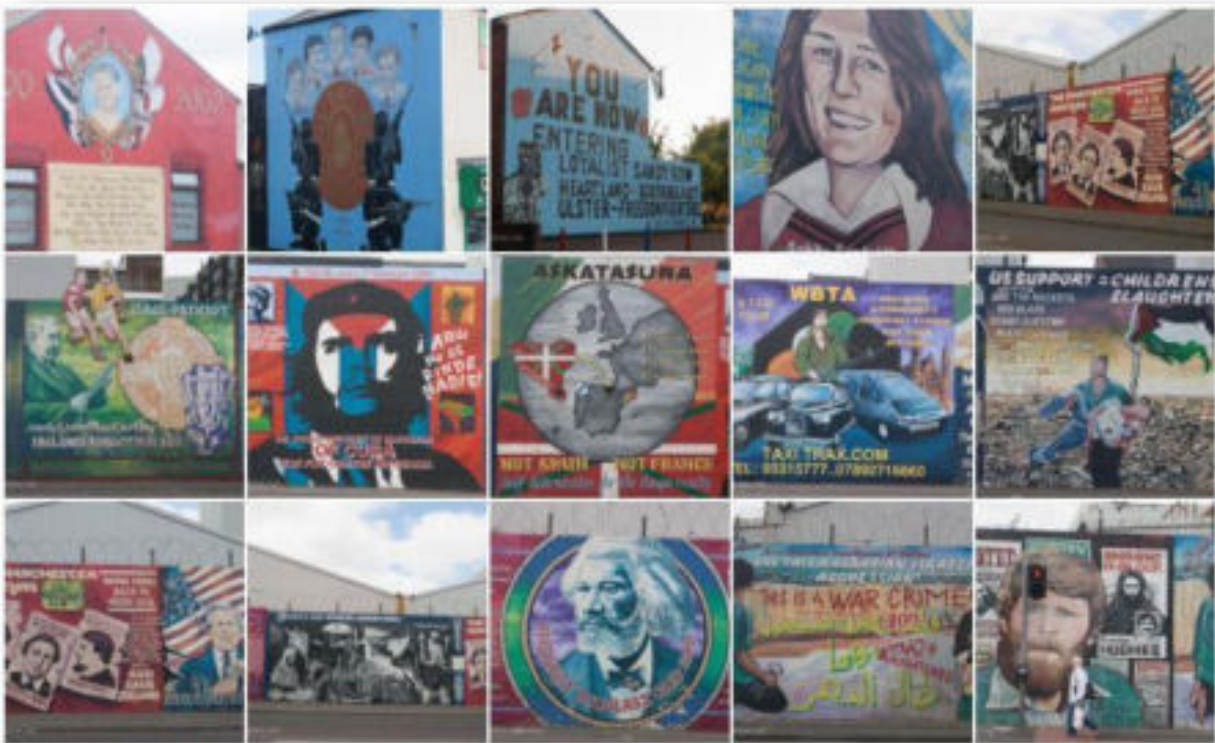
Ci-dessus, Annie fait une pausette

À gauche Monique, Jacques et Annie au-dessus de la chaussée des géants.

Nous arrivons à Belfast en fin de journée, par les quais où a été construit le Titanic. Nous séjournons dans une pension de famille et le lendemain prenons un bus découvert pour visiter cette ville. Et c'est sous le soleil que se déroule notre visite. La ville est propre, mais sans caractère particulier. Elle aussi porte les stigmates de cette guerre de religion.



Fresque sur le siège du Sinn Féin : Bobby Sands, député britannique et membre de l'IRA qui s'est laissé mourir de faim en prison.



C'est une vieille tradition irlandaise, car les plus anciennes fresques remontent en 1908.

Elles réapparaissent en 1970 au plus fort des affrontements. Dans le quartier de Ballymurphy et Falls Road, de nombreux pignons de maison et les murs, qui séparent encore aujourd'hui les deux communautés, sont décorés de belles fresques (« murals ») qui évoquent la lutte armée qui a opposé les deux communautés (les républicains catholiques et les protestants unionistes).

Le lendemain nous reprenons la route et quittons l'Irlande du Nord en direction de Dublin capitale de l'Irlande dont l'indépendance a été conquise en 1922.

Difficile de circuler à Dublin, car les sens interdits pullulent. Avec le GPS nous trouvons sans trop de mal notre Guest House et une place de parking à proximité. À

la réception la jeune fille qui nous accueille ne trouve pas de réservation. En insistant, elle retrouve mon nom sur les réservations des semaines précédentes. En effet j'avais réservé pour le 29 juin... « No problème » s'exclame la réceptionniste et elle me donne une autre adresse, celle d'un bel hôtel avec parking. Pas très éloigné du gîte réservé, il est au bout d'une rue en sens interdit en plein cœur de Dublin.

Nous reprenons la voiture et après un large tour de ville trouvons le parking de l'hôtel. Nous enregistrons et derrière la porte de la chambre le tarif était affiché...plus de trois fois le prix de ma réservation ! Je descends à la réception et demande combien nous aurions à payer : « ne vous en faites pas nous verrons ça demain ». Le lendemain, après avoir passé une nuit hantée par le montant de l'addition qui risquait d'égaliser le prix de tous les gîtes de notre séjour, je descends à la réception et demande l'addition.

Surprise, à ma question « combien nous vous devons ? », « rien vous avez déjà payé ». J'avais payé pour un gîte pas pour un hôtel 4 étoiles au centre de la ville et en plus je m'étais trompé de date.

De retour en France, j'écrivais au syndicat d'initiative de Dublin avec copies à l'hôtel et au gîte pour leur exprimer notre reconnaissance de ne pas nous avoir fait payer le prix de mon erreur.

Il avait plu la veille de notre visite de la ville et les sièges de notre bus découvert étaient humides lorsque nous nous sommes assis pour commencer la visite commentée de la capitale.



Notre séjour se termina avec la découverte du village de Glendalough et de son monastère. Visite qui nous enchantait et nous fit regretter d'être resté sur les côtes et de ne pas avoir exploré davantage l'intérieur des terres.

Retour à Rosslare où notre hôtel était face au quai d'embarquement du Ferry. Nous embarquerons pour l'Angleterre où nous nous arrêterons chez Nathalie avant de reprendre l'Eurostar pour la France.

Le désert Tunisien

C'est pendant l'été 2005 lors d'un séjour chez Jean et Hélène Negre en Lozère que sur une proposition de Jean, Jacques et moi décidons de l'accompagner pendant deux semaines dans le désert Tunisien.



La Goulette – Vincent, Marie-Claire, Laurent, Jacques, Jean, moi et Jean-François (Alexandre prend la photo)

Le 6 octobre 2005, nous embarquons à Toulon en compagnie de Vincent et Martine, Laurent et Marie-Claire, Jean-François et Alexandre, les amis de Jean qui nous accompagnent dans cette aventure. Nous sommes à bord de quatre Land Rovers. Nous arrivons au port de la Goulette à Tunis après une nuit calme passée à bord du ferry.



Pour notre première nuit en Tunisie nous dormons dans un hôtel troglodyte à Matmatah, ville que nous avons atteinte après une journée de route et qui se situe à la limite du désert tunisien. Le lendemain nous attaquons nos premières dunes et arrivons vers 16h à l'oasis de Ksar Ghilane.

Une fausse manœuvre et le Land de Vincent et Martine tombent dans une tranchée dans laquelle il reste enlisé. Le Land de Jean-François est équipé d'un treuil. Nous accrochons une extrémité du câble au 4/4 enlisé et réussissons à le sortir ; alors que nous commençons à ranger les pelles, une épaisse fumée se dégage du capot du véhicule de Jean François. Panique, car nous pensons qu'il va prendre feu ; Vincent lève le capot, épaisse fumée s'élève et entoure la voiture, Vincen jette des poignées de sable dans le moteur et fini par arrêter le début d'incendie. Incident qui se révèle sans gravité puisque ce n'est que le treuil qui commençait à brûler, mais tout de même un début d'expédition qui promet.

Le but de notre randonnée est d'atteindre un lac que Jean a repéré sur la carte. Nous quittons l'oasis après avoir fait provision d'eau de pain et provisions de bouche pour une semaine, avant de nous enfoncer dans le désert.



Expérience enrichissante, Jacques et moi, les seuls néophytes de l'expédition, sommes étonnés par la robustesse et les aptitudes tous terrain des Land Rovers. Nous nous ensablons plusieurs fois par jour et le scénario est toujours le même : nous pelletons sous les roues, glissons les pâques métalliques, avançons de quelques mètres, et recommençons jusqu'à trouver un sable un peu plus consistant.

Les ensablements sont quelquefois périlleux, car lorsqu'ils se produisent au sommet d'une dune et que la voiture est en travers, il faut l'attacher avec des sangles que nous maintenons pour l'éviter de basculer.

Un matin au réveil, sorti de nulle part, nous voyons venir vers nous un chamelier et sa monture. Le chameau se couche le type vient vers notre bivouac et dans un français très approximatif nous demande où nous allons. Vincent déplie une carte et lui explique avec grand renfort de gestes, le but de notre expédition.



Le Tunisien semble comprendre et nous propose de nous servir de guide. Nous acceptons curieux de savoir ce qu'il va faire du chameau...il sort alors d'un de ses sacs une corde, il lie les deux pattes avant de la bête et embarque dans le Land de Jean-François.



Il nous guide alors dans un paysage où pour nous toutes les dunes se ressemblent. Pas pour lui, car il descend fréquemment de voiture et par geste nous indique où mettre nos roues. Ce qui ne nous évite pas quelques ensablements et coups de pelle qui en fin d'après-midi nous pèsent dans les bras.

Notre guide et Jean-François

Nous atteignons le lac en fin de journée et voyons surgir d'une dune environnante, une ribambelle de gamins et gamines. Notre guide nous explique que c'est ses enfants et que sa famille campe en cet endroit. Nous sympathisons, prenons un bain dans le lac et commençons à installer notre bivouac.



La famille de notre guide, Ben Kacem

Vincent paye le guide et lui donne « royalement » 10 €. Jacques et moi nous regardons l'air surpris d'une telle pingrerie, mais la nuit tombe vite et ce n'est qu'au dîner que je fais part de mon désaccord sur ces pratiques qui me semblent tellement injustes, venant de nantis comme nous vis-à-vis de gens qui n'ont pas grand-chose. « Tu ne les connais pas !- il ne faut pas les gêner !- ça leur suffit !... ». Je leur fais remarquer que j'ai passé plus de 20 ans à travailler avec des Arabes de tous pays et combien leur attitude me choque. Ne voulant pas empoisonner le séjour je mets fin à notre discussion. Nous sommes assis autour d'un feu alimenté par quelques branches trouvées dans les buissons qui entourent le lac lorsque nous voyons arriver notre guide. Il prend place dans notre cercle et nous engageons la

conversation, il nous explique que les gamins, ses femmes et lui vivent ici (je me demande au moment où j'écris ces lignes de quoi ils pouvaient bien vivre ?) et c'est alors, que sans rien évoquer de notre conversation précédente, je savoure ma revanche. Vincent sort de sa poche un paquet de cigarettes et s'aperçoit qu'il est vide, « merde ! » le bureau de tabac le plus proche n'est pas derrière les dunes qui nous entourent ; c'est alors que notre guide sort de sa poche un paquet au trois quarts plein et l'offre à Vincent...

Le lendemain nous reprenons notre expédition après avoir salué notre guide à qui Jacques et moi avons glissé discrètement quelques billets.

Après une matinée difficile, soudainement notre Land de refuse d'avancer, Vincent le mécanicien du groupe, nous dit que c'est soit le différentiel, soit un demi-arbre de roue cassé. Il commence le démontage et son diagnostic se confirme demi-arbre cassé. Nous sommes à la mi-journée et prenons la décision de nous séparer en deux groupes Vincent et Martine, Laurent et Marie-Claire partiront vers Douz pour essayer de trouver la pièce cassée. C'est avec émotion que nous les voyons partir, car nous sommes à l'extrême sud de la Tunisie, proche des frontières libyenne et algérienne, ne sachant pas combien de temps il leur faudrait pour faire l'aller-retour.



Notre première panne – Jean et moi

Et l'attente commence, nous n'avons rien à faire, mais curieusement nous ne trouvons pas le temps long. Nous observons les traces laissées dans le sable par des animaux que nous ne voyons jamais et parlons : de notre boulot, de nos familles, de nos vies...

La nuit tombe très vite et dès que le soleil est couché, il fait froid. Nous réussissons à trouver quelques branches mortes et ce n'est que lorsque notre feu meurt que nous nous glissons dans nos duvets. Les jours et les nuits sont presque d'égal durée, à 18h30 il fait nuit noire. Nous ne passerons que deux jours dans le désert et au matin du troisième jour nous voyons arriver avec émotion, nos copains en compagnie d'une troisième voiture qui les guide. Une Mazda même pas équipée de pneus tous terrains.

Jean-François place son Land parallèlement à celui de Jean et nous tendons une toile entre les deux voitures pour nous abriter du soleil. Nous estimons qu'ils pourraient ne revenir que dans huit jours et Jacques entreprend de faire la liste de nos provisions pour calculer ce dont nous disposons par jour pour tenir jusqu'à leur retour.

Alors que nous venons de passer deux jours et deux nuits au milieu de rien, nous voyons arriver deux chameaux dirigés par un type à pied. Il vient nous saluer et nous quitte en bougonnant, car pendant qu'il prenait le temps de venir nous voir, les deux chameaux ne se sont pas arrêtés et ont disparu de notre vue.

Le dépannage promptement effectué nous reprenons notre randonnée en suivant le Mazda qui lui, au contraire de nos chauffeurs, contourne les difficultés. Jean conduit le plus en souplesse qu'il peut, car le demi-arbre que nous avons remonté a été ressoudé. Hélas, après moins d'une heure il recasse. Nous sommes à quatre-vingts kms de Douz et prenons la décision d'essayer de remorquer la voiture de Jean. Manœuvre qui s'avère vite impossible, car beaucoup trop aventureuse.

Nous risquons à tous moment de casser la voiture qui nous tire, nous sommes obligés de laisser tourner notre moteur au point mort pour avoir l'assistance de la conduite et des freins, et pour Jean c'est impossible de choisir ses trajectoires, aussi abandonnons-nous très rapidement cette option pour reprendre l'option précédente et voir partir nos quatre compagnons guidés par la Mazda des Tunisiens et attendre leur retour.



Alexandre, Jean et Jacques



Le Land cassé de Jean

Nous sommes préparés à de nouveau passer deux jours dans le désert. Nous réorganisons notre bivouac et pestons contre les mouches. C'est un autre mystère dans la journée nous ne voyons ni ne ressentons aucun insecte, mais dès que la nuit tombe, des milliers de mouches apparaissent.

Le lendemain en fin de matinée, nous voyons arriver au loin un pick-up qui avance lentement, s'ensable plusieurs fois et finit par arriver à notre hauteur. Deux Tunisiens en descendent et l'un des deux nous demande « Qu'est-ce qui vous arrive, vous êtes en panne ? » « Eh oui, répondons-nous ». Il enlève alors la bâche qui recouvre l'arrière de son pick-up, brandit un demi-axe de roue et nous demande avec un grand sourire « C'est de ça que vous avez besoin ? ». Nous apprenons que nos copains sont restés à Douz et qu'ils ont failli se retrouver en tôle, car Vincent

persuadé de s'être fait rouler en était presque venu aux mains avec le type qui lui avait vendu la pièce défectueuse.

Les deux Tunisiens dépannent le 4/4 et c'est tout en douceur que nous suivons le Mazda espérant que cette fois la pièce tiendrait (ils nous avaient monté une pièce qui avait été prélevée sur un Land qui roulait, mais qui, elle aussi, avait été ressoudé). Nous roulions depuis deux bonnes heures lorsque nos guides s'arrêtent, un des Tunisiens vient vers nous et demande une pelle. Il se dirige alors vers un buisson et à notre grande surprise, en extrait une roue de secours qu'il avait enterrée là lors d'un voyage précédent. « Comment as-tu fait pour la retrouver ici dans une étendue où tout se ressemble ? » lui demandai-je « C'est mon pays, je suis né là ». Nous regagnons Douz sans autre incident et retrouvons nos collègues au terrain de camping.



Jean-François au pied des dunes



Les traces de bêtes dans le sable



Il nous restait une semaine avant de reprendre le bateau pour Marseille. Nous la passerons à remonter tranquillement par les routes. Nous visitons plusieurs oasis et une mine de phosphate en empruntant un petit train folklorique datant du 19^e siècle.



Le petit train touristique de la mine de phosphate



Jean, Martine et Vincent



L'oasis de Midesi nichée au cœur des dunes

La Turquie en famille

En début d'année 2012 Bernadette voit sur le Nouvel Observateur une pub pour un voyage organisé d'une semaine en Turquie. Elle nous propose de partir en famille, Daniel et Marie Thé, Christiane et Fernand (qui commence vraiment à perdre la tête), Monique et moi, accompagnés d'une de nos amies Jocelyne. L'itinéraire en car avec guide, prévoit de partir d'Antalya , Konya, Avanos en Cappadoce et retour à Antalya. Ce voyage tout compris est proposé pour 400€.

Début avril en compagnie de Marie Thé, Daniel, Christiane et Fernand nous partons à six en C8, de Châteauroux en direction de Roissy. Nous avons prévu de laisser la voiture au parking longue durée qui se trouve juste en face du terminal Charter.

Ce voyage dans lequel nous nous étions lancés, Monique et moi, avec beaucoup de méfiance se révéla extraordinaire. Le guide qui nous accompagna durant tout le



Daniel, Bernadette, Fernand et Bernard en Cappadoce

séjour était excellent, les hôtels (tous 4 étoiles) de très bon niveau, nos compagnons de voyage très agréables et le car qui nous véhiculait très confortable.

Monique et moi retrouvions une Turquie qui avait considérablement évolué depuis notre séjour en 1994. Ouverte au tourisme de masse des dizaines d'autocars comme le nôtre stationnait à chaque lieu de visite. En Cappadoce, les sites où nous étions les seuls à nous promener librement et gratuitement étaient équipés de tourniquets d'entrée par lesquels passaient des dizaines de personnes. À Avanos nous séjournons dans un hôtel Hilton flambant neuf et ne reconnaissons pas la ville. La place centrale

entourée de petites maisons à colombages est maintenant bordée par des magasins modernes et un super marché.

Le potier, dont la boutique était installée au bord de la rivière et qui coupait une mèche de cheveux de toutes ses visiteuses pour les coller sur la voûte de l'une des nombreuses petites pièces qui constituaient sa boutique, est maintenant installé dans un magasin tout neuf et spacieux, creusé dans la roche d'une colline, voisinant avec un cabaret où nous assisterons à un spectacle de Derviches tourneurs.



1er rang : Fernand, Marie Thé, Monique, Alain _ Au 2e rang : Christiane, Daniel, Jocelyne, Bernard et Bernadette

Pendant notre voyage deux incidents dont les conséquences de l'un auraient pu nous empoisonner le séjour.

Pour des raisons administratives et sans doute policières, notre guide avait collecté tous nos passeports dès notre arrivée à Antalya. Quelque temps après, alors qu'il nous les rendait, celui de Monique manquait. Impossible de le retrouver. Ce n'est qu'après une demi-heure de recherches que nous nous apercevons qu'il s'était collé à celui de Jocelyne. Comme elle était certaine de n'avoir mis que le sien dans son sac, elle n'avait pas vérifié malgré les demandes répétées de notre coach.

Le deuxième incident est plutôt drôle. J'avais comme bagage à main ma petite valise Delsey dont l'ouverture est située sur le dessus. J'y avais glissé quelques documents pouvant nous être utiles pendant notre séjour. Alors que nous roulons, je sors un bouquin dont la couverture est constellée de points noirs. J'en sors un deuxième, même chose. Je vide tout le contenu et trouve au fond de mon sac un passager clandestin : un cadavre de souris ! Et je me souviens que peu de temps avant notre départ, notre chat nous avait ramené un mulot qu'il avait échappé dans la maison. Ne le retrouvant pas je supposai qu'il était ressorti, mais pas qu'il s'était

réfugiée dans mon sac. Notre guide doit encore se demander pourquoi et comment cette bestiole est arrivée dans son, car et du, car dans mon sac.



Au-dessus de la Cappadoce à 7h du matin ; féérique... !

Un excellent souvenir que ce voyage en ballon au-dessus de la Cappadoce. Nous avons hésité à l'acheter, car une heure de vol coûtait 160 €. Nous étions prêt à partager le coût du billet de Daniel, mais il refusa ne voulant pas laisser Marie Thé seule à l'hôtel. Je pense qu'il regretta de ne pas avoir participé lorsqu'il vit la vidéo que j'avais faite. Notre voyage se terminera à Aspendos, à proximité de la belle ville d'Antalya où nous visitons les ruines romaines d'un théâtre conservé dans son intégralité.



Le théâtre romain d'Aspendos



Le Népal

C'est à la fin d'une conférence de « Connaissance du Monde » sur le Népal que nous retrouvons Marcelle Roux, professeur de biologie en retraite et camarade d'école normale de Michèle la sœur de Monique. Marcelle est fondatrice et présidente de France Tibet une association qui milite pour l'indépendance du Tibet.

À la fin de la conférence comme à l'habitude, nous offrons un pot au conférencier et à l'assistance. Le conférencier évoque ses rencontres lors de l'un de ses voyages, avec une Française qui connaissait très bien le pays et qui se prénomait Marcelle. « Mais c'est moi ! » s'exclame Marcelle...et c'est à la suite de cette amusante histoire qu'elle nous propose de nous organiser un séjour au Nepal.

Nous sommes sept à être intéressés : Colette Martinat et son fils Vincent, Jean et Hélène Nègre, Marie-Christine Caradopoulos Monique et moi. Nous arrivons à Katmandou le 23 octobre pour un séjour d'un peu plus de deux semaines.



L'arrivée à Katmandou, où Marcelle, nous accueil arrivée quelques jours avant nous – Alain, Colette Marcelle, Marie-Christine, Monique et Vincent (Jean et Hélène absente de cette photo, ne nous rejoindrons que le lendemain).la photo est prise par l'un des filleuls de Marcelle.

Notre séjour sera intégralement improvisé. Par des rues plus ou moins défoncées et encombrées de deux roues qui se faufilent entre les tas d'ordures, nous atteignons notre hôtel situé au cœur de la ville à Temel. Il est propre et confortable et le prix des chambres

tout à fait raisonnable comparé aux tarifs français. Il faut cependant accepter quelques contraintes quelquefois étonnantes : nous pouvons nous connecter à Internet partout à condition d'avoir de l'électricité ; l'eau froide ou chaude est disponible lorsqu'elle n'est pas coupée. Marcelle connaît beaucoup de monde et nous passons notre première soirée chez l'un de ses amis à boire et manger avec des ustensiles plus ou moins bien lavés.

Notre visite commence par Patan l'une des trois cités médiévales installées dans la vallée de Katmandou. Une impressionnante, suite de monuments et de palais qui furent en partie détruits pendant le tremblement de terre qui devait avoir lieu en 2015 alors que nous nous préparions à y retourner en compagnie de Bernard et Bernadette.



Jean, Vincent, Colette, Hélène, Alain, Marie Christine, un couple ami de Marcelle, Marcelle.

Nous passons trois jours à Katmandou où Marcelle a de nombreuses connaissances et où habitent ses deux filleuls. Elle a en effet adopté moralement deux enfants dont le père pilote d'un petit avion de liaison, est mort dans un crash en pleine montagne. L'un termine ses études de médecine et le plus jeune est dans une école d'ingénieur mécanicien.

Marcelle nous propose de louer un minibus avec chauffeur et d'effectuer une boucle qui nous mènera de Katmandou à Chitwan, une réserve animale située à proximité de la frontière indienne, puis d'aller Lumbini, ville où est né Bouddha, de remonter vers le Nord

pour admirer la chaîne des Annapurna à Pokhara et de revenir à Bhâgalpur, une vingtaine de km de Katmandou, où nous terminerons notre séjour.

Notre chauffeur arrive de bon matin à l'hôtel et nous embarquons à bord d'un combi Toyota muni de deux banquettes arrière et suffisamment grand pour tous nous loger. Notre conducteur est un type d'une trentaine d'années très sympa, mais dont l'anglais se limite à quelques mots. Il conduit très prudemment sur « l'autoroute » encombrée qui nous mène dans le sud du pays. Le trafic est impressionnant et les dépassements toujours hasardeux, car en fait d'autoroute c'est une route ordinaire qui serpente au fond d'une vallée. Nous croisons et doublons de nombreux bus dont certains ont autant de passagers dehors que dedans (sur la galerie, accrochés aux portes ou assis sur la roue de secours...). Notre chauffeur nous sera d'un grand secours tout au long du voyage. Intelligent il a vite compris à quel type de voyageurs il avait à faire. Nous n'avons aucune réservation et chaque soir c'est lui qui se charge de nous trouver un lieu d'hébergement. Quel dépaysement, mais partout nous trouvons de gens très souriants et serviables.

Nous quittons notre vallée pour une large plaine plantée d'innombrables parcelles de riz dans lesquelles nous voyons les gens travailler. C'est la période des moissons, le temps est beau, mais pas trop chaud et l'humidité reste supportable. À Chitwan nos chambres sont des tentes disposant de tout confort, installées sur des plateformes disposées au milieu d'un parc luxuriant. Marie-Christine dort (ou essaye de dormir !) avec Marcelle, mais elle est terrorisée à l'idée de dormir sous la tente.



Dès notre arrivée à l'hôtel, après les formalités d'enregistrement, nous dirigeons vers la réserve nationale de Chitwan. Elle couvre plus de 9000 ha que se partagent quatre districts. Créé en 1973 ce parc est le refuge des derniers tigres du Bengale et abrite les dernières populations de rhinocéros unicolore d'Asie. Nous y finissons la journée essayant d'apercevoir un crocodile ou un hippopotame avant que le soleil ne se couche sur la large rivière qui traverse le village. Nous achetons les billets, qui le lendemain, nous permettront de nous enfoncer dans la réserve à dos d'éléphant.

Le lendemain à 6h, le soleil n'est pas encore levé lorsqu'un pick-up vient nous chercher l'hôtel pour nous conduire à « la gare de départ » des éléphants. Sitôt descendu de voiture Marie-Christine nous abandonne pour se précipiter vers l'un des points d'embarquement. Nous avons le ticket collectif et attendons que l'on nous invite à monter sur une des plateformes d'embarquement.

Elle est déjà partie lorsque nous commençons la randonnée qui dure environ une heure. Lorsqu'elle nous rejoint, nous lui demandons comment elle a pu embarquer et évidemment son cornac l'a fait payer ! Lorsque nous lui faisons remarquer qu'elle fait partie d'un groupe qui a déjà payé, elle prend la mouche et nous fera la tête pendant quelques heures. Nous

quittons Chitwan sans avoir vu de tigre, mais approchons de très près un rhinocéros sorti de la brousse et qui a fait la une des journaux locaux.



Vincent, Hélène, Marcelle et moi à dos d'éléphant

À Lumbini, nous rencontrons une vieille connaissance de Marcelle qui revient d'un trek au Bhoutan. Nous passons une journée à visiter l'immense parc où chacune des nations bouddhistes a construit, où est en train d'édifier un temple à la gloire de Bouddha.

Nous quittons la plaine pour nous diriger vers le nord et apercevons les premiers pics enneigés. À Pokhara, nous nous levons à 5h pour que notre chauffeur nous conduise à une vingtaine de km au-dessus de la ville d'où nous admirons le lever de soleil sur la chaîne des Annapurnas.



Le camp de réfugiés Tibétains et le cordonnier de Marcelle

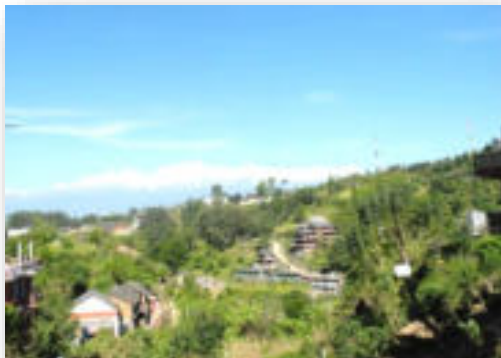
Nous visitons un camp de réfugiés tibétains qui travaillent la laine de mouton et la tisse. Nous y achetons un petit tapis de 30 à 35 cm de côté représentant un buffle. Vincent achète un grand tapis qui lui sera expédié.

C'est à ce moment que les semelles des chaussures de Marcelle revendiquent leur indépendance. Tous les métiers sont dans la rue, et nous trouvons un artisan cordonnier qui met fin à cette rébellion en attaquant d'une aiguille vengeresse le monopole de Nike. La réparation s'avèrera efficace et tiendra pendant toute la durée de notre séjour.



Le lac Phasa à Pokhara et la chaîne des Annapurna

Nous séjournons deux jours à Pokhara où nous prenons le temps de traverser le lac Phewa dans les eaux vertes duquel se reflète, au petit matin, la chaîne des Annapurnas. Le temps de prendre un petit déjeuner copieux en admirant les montagnes himalayennes resplendissantes dans le soleil du matin, et nous réembarquons dans nos pirogues pour retrouver notre chauffeur.



Nous reprenons « l'autoroute » en direction de Katmandou. Sur les recommandations de notre conducteur un arrêt déjeuner à Bandipur un superbe village d'où nous admirons la chaîne himalayenne couverte de neige et resplendissante sous le soleil.

Bandipur et l'Himalaya en arrière-plan

Nous arrivons à Bagdapur en fin d'après-midi où Marcelle nous a réservé quatre chambres dans un hôtel situé en plein cœur de la ville, tenu par le frère d'un directeur d'une école qui est subventionnée par l'association France Tibet. Nous visiterons cette école qui accueille des enfants des rues et leur enseigne l'écriture et la lecture.

Très agréable séjour, un petit peu gâché en ce qui me concerne, car en buvant un Lassi (petit lait sucré) dont Hélène ne voulait pas, je me suis chopé une turista carabinée. La ville regorge de monuments et de places pittoresques. Dans la journée les rues sont envahies par une nuée de véhicules les plus variés et par une foule colorée qui s'adonne à diverses activités. Tous les métiers s'exercent dans les rues et, chose surprenante, dès que la nuit tombe tout s'arrête et c'est la ville entière qui plonge dans le silence. La nuit, de notre

chambre qui donne sur la rue, nous n'entendons que le bruit sur les pavés, des bâtons dont sont armés les veilleurs de nuit. Dès les premières lueurs de l'aube la vie renaît ; d'abord un tintement de la cloche du petit temple qui est au coin de notre hôtel, et puis la fréquence des tintements augmente avec la densité des passants qui font grâce à leur dieu en secouant le bâtant de la petite cloche pendue à la voûte noyée dans le mur tapissé d'images de divinités. Progressivement la vie reprend et ce même scénario se répète soir et matin.

Nous sommes en pleine moisson et beaucoup de places et placettes ainsi que de nombreuses terrasses sont envahies par d'énormes tas de riz que les femmes, outillées de pelles, envoient en l'air pour séparer les grains de la balle.

La seule petite déception de ce voyage fut le tour en avion que Jacques, Hélène, Marcelle et moi avons pris pour survoler l'Everest. Nous l'avons effectivement vue émerger d'une mer de nuage, mais quant à en faire le survol promis par les prospectus...



Bagdapur éventage du riz



Le toit du monde : L'Everest

Nous terminerons notre voyage par un contrôle de police sur la route de l'aéroport. Il faut dire que nous étions à six dans un tout petit minibus. Le chauffeur avait entassé sur la galerie toutes nos valises dont la hauteur atteignait presque la hauteur de la voiture. Il fut verbalisé, mais obtint l'autorisation de nous conduire au départ des avions. Arrivés à bon port nous ajoutions au prix de la course celui du procès.

L'Italie

En 2013 , voyage familial en Turquie ayant été très agréable nous renouvelons l'expérience en planifiant un voyage en Italie du Nord. Hélas, dans les derniers jours Bernard eut la mauvaise idée de souffrir suffisamment du pancréas pour annuler son voyage et bien sur celui de Bernadette. C'est donc un petit groupe composé de Daniel et Marie Thé, Christiane et Fernand, Monique et moi, qui entreprend ce petit tour organisé du 23 au 29 octobre. Une organisation qui d'ailleurs ne nous a pas vraiment satisfaits, car, une trop grande place était laissée aux visites libres. Le temps n'était pas au rendez-vous et pendant tout notre séjour les nuages ne nous ont guère lâchés. Nous partons à six dans le C8 en direction du parking longue durée de Roissy que nous aurons beaucoup de mal à trouver ; en effet je m'attendais à ce qu'il soit assez loin de l'aéroport alors qu'il était au milieu des terminaux ABCD.

Notre première nuit italienne est Milanaise que nous quittons dès le lendemain pour Sirmione une ville fortifiée située sur le lac de Garde. Une balade en bateau nous fait découvrir les remparts qui entourent la presque île et la ville et nous passerons la matinée à flâner dans la ville.



Daniel, Marie-Thé, Fernand (de plus en plus absent), Christiane et moi à l'extrême droite.

L'étape suivante nous amène à Vérone, le car nous dépose sur les rives de l'Adige. Impossible, en cette ville, de ne pas évoquer le drame de Shakespeare « Roméo et Juliette » ce qui lui vaut le surnom de la ville la plus romantique au monde. De nombreux monuments de toutes les époques jalonnent la ville et nous en visiterons quelques-uns, dont de magnifiques arènes romaines presque intactes.



Nous quittons Vérone pour San Giuliano, une petite ville située sur la lagune vénitienne, nous y passerons la nuit. Le lendemain matin, le car nous conduit à l'embarcadère où nous retrouvons une foule impressionnante qui attend pour être embarquée à bord d'une multitude de vaporettos en direction de Venise.

A l'assaut...

Nous passons une journée complète à flâner dans la ville qui à elle seule justifierait notre voyage. Les endroits et monuments les plus connus comme la place St Marc ou la Basilic sont envahis par une horde compacte de touristes de toutes origines. Nous prenons la queue et entrons dans la Basilic par une porte, à l'intérieur nous suivons un parcours canalisé sans pouvoir nous arrêter, et ressortons par l'autre porte.



Bouchon...

Impressionnants, ces énormes bateaux de croisière qui s'arrêtent au bout de l'avenue qui débouche sur la place St Marc.



Devant le palais des Doges

Le lendemain nous quittons San Giuliano pour Trévise, où nous passerons une matinée. Très jolie ville où nous ne manquons pas d'aller voir la célèbre fontaine, construite par un podestat (maire) de la République de Venise et dont les seins de la statue qui la décore laissaient échapper du vin rouge de l'un et du vin blanc de l'autre à chaque nouvelle élection.

Les citoyens pouvaient en boire gratuitement pendant trois jours. C'est à Padoue, une ville pittoresque aux nombreuses rues à arcades, que nous passons notre après-midi et terminons notre journée.

Puis nous nous dirigeons vers la frontière suisse et atteignons Lugano sous la pluie. Nous prenons le bateau pour visiter le parc botanique de la plus grande des îles de Brissago, Saint Pancrace. Notre séjour se terminera à Milan où nous visitons la galerie Vittorio Emanuel II, la cathédrale, la Scala de l'extérieur et le château.



A gauche, Fernand

Les petits enfants et leurs descendants

C'est à Valérie et Dédé que nous devons d'être pour la première fois grand-mère et grand-père. La coiffeuse de Coignières chez qui travaillait notre fille possédait aux Aix d'Anguillon un salon de coiffure dont l'employé venait de partir et avait proposé à Valérie d'en prendre la gérance.



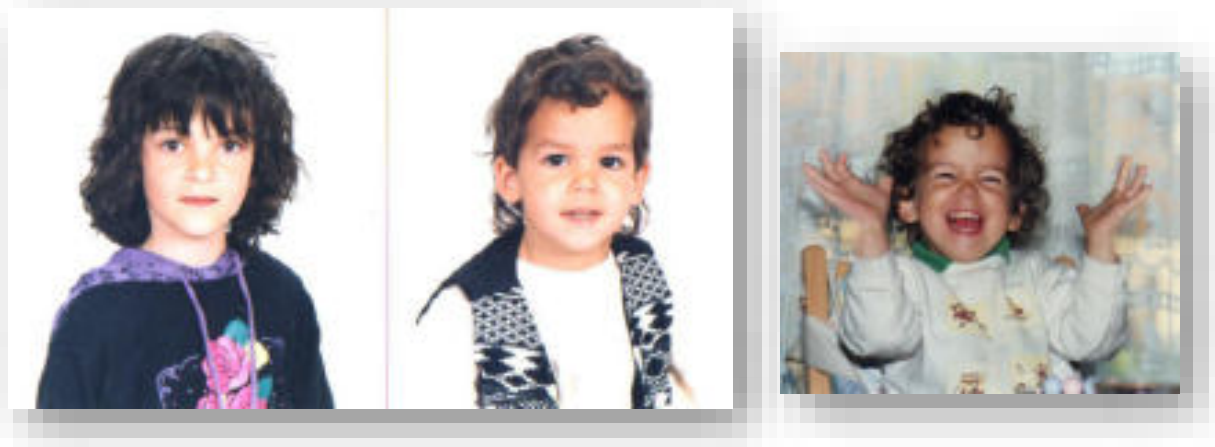
C'est donc à l'hôpital de Bourges que naquit Madoline le 9 juin 1988 à 13h45. Un tout petit bout de chou qui arriva avec quelques semaines d'avance, elle ne pesait que 2 kg et 020 gr et mesurait 49 cm.

Placée en couveuse nous ne pouvions contempler ses premiers instants dans la vie, qu'à travers les vitres. Petite, mais très bien proportionnée et pleine de vie ; mais qu'elle paraissait minuscule dans sa cage de verre.

Très vite elle prit du poids et devint une belle petite fille.



Quatre ans et demi après, alors que Valérie était revenue au Pont-Chrétien et travaillait dans un salon de coiffure argentonnois, Marvin naissait à l'hôpital de Châteauroux le 25 janvier 1993. Un beau petit brun de 51 cm, arrivé à terme et qui pesait 600gr de plus que sa sœur :2kg620.



Un peu plus tard Valérie et Laurent se décidaient à faire un enfant. Installé à Bourges où Valérie était infirmière au CHU et Laurent administrateur de « la Box », salle d'exposition des Beaux-Arts de Bourges. Nous venions tout juste de vendre Coignières et d'aménager au Pont-Chrétien quand Mathilde naît le 26 septembre 1997 à l'hôpital de Bourges



Nous passerons de nombreuses périodes de vacances ensemble et surtout après l'arrêt de mes activités professionnelles. Les Cévennes et la Pélucarié, à la Tranche sur Mer chez Danielle Lugnier, Sainte-Maxime chez Annie et Jacques Ségaut ; ils étaient adorables et ne nous ont jamais posé de problème.

Le temps passe Mado est plutôt poursuivie par les études. À 20 ans elle donne naissance à notre première arrière-petite-fille Lya qui naît le 30 décembre 2008 à l'hôpital du Blanc.



Puis elle rencontre Fabien et tous les deux conçoivent Léaura qui naît en Bretagne à Plérin le 1^{er} octobre 2015.



Marvin obtient son bac et part à Orléans pour y préparer en alternance, un BTS d'informatique. Il rencontre Isaline qui elle aussi est en alternance de bijouterie. Dès leurs études terminées, ils sont tous les deux embauchés par leurs patrons respectifs et décident de se mettre en ménage.

Mathilde passe son bac et passe deux ans à Issoudun pour y préparer un dut de commerce. Son diplôme obtenu elle entre à limoges pour y préparer une License, mais après un court séjour en Allemagne elle renonce, car les cors n'étaient pas adaptés à ce qu'elle désirait faire. Une année blanche pendant laquelle elle rencontre Robin avec lequel elle emménage à Châteauroux où elle a trouvé un emploi de vendeuse en attendant de reprendre ses études.



Noël 2018 au Pont-Chrétien

Les années sombres

2014

Cette année-là, nous n'étions que tous les deux à partir à Ténérife, Jacques souffrant de différents cancers était trop faible pour supporter le voyage.



Au bout du barranco de Masca, au fond

Notre séjour fut cependant agréable en compagnie de Colette et Jean Martinat et avec Vincent leur fils, venu les rejoindre pour une dizaine de jours. Nous fîmes plusieurs randonnées, dont celle que nous avons entreprise il y a bien longtemps avec Annie, Monique et Jacques, le barranco de Masca. Une descente de trois heures et demie et un embarquement folklorique en fin de marche, sur le bateau non amarré, oscillant au gré des vagues. Petite navigation de quelques minutes qui devait nous ramener à Los Gigantès.

Quelques belles randonnées autour du volcan Teide où les paysages sont d'une surprenante beauté.

Après quatre semaines passées à Ténérife, nous prolongions notre séjour aux îles Canaries par cinq jours à Goméra. J'avais trouvé sur internet un appartement meublé situé dans la rue piétonne en plein cœur de la capitale de l'île, Playa Santiago.

Nous sillonnerons l'île en tous sens pendant ces quelques jours. Nous découvrirons la forêt primaire qui couvre tout le sommet de l'île dont une grande partie a été détruite par un gigantesque incendie qui dura plusieurs jours et dont tous les journaux européens avaient fait état.



De retour à Paris nous apprenons que Jacques est hospitalisé à l'hôpital Montsouris. Après avoir passé une nuit chez Annie, nous allons le voir à l'hôpital. Nous le découvrons alité et très affaibli. La poche collée au ventre remplaçant artificiellement ses intestins qu'il portait depuis quelques mois, repose sur le sol. Il est cependant tout à fait conscient, il ne souffre pas et pendant plus d'une heure nous parlons de notre séjour aux Canaries. Il doit quitter l'hôpital dans quelques jours dès que le lit médicalisé aura été livré et installé à Courbevoie.

Nous le quittons vers 16h pour repartir au Pont-Chrétien avec le sentiment que c'est probablement la dernière fois que nous nous voyons...

Le matin du mercredi 5 mars 2014, alors que je me prépare à aller au bois, je reçois un appel téléphonique de Marie-Thé Caux m'apprenant la mort de Pierrot, puis c'est Pascale sa fille qui quelque temps après nous informe qu'il sera incinéré à Châteauroux me demandant, si je le souhaitais, de dire un mot lors de la cérémonie.

Le vendredi 6 c'est Hélène qui appelle pour annoncer le décès de Jacques. Nous nous y attendions, mais le coup est rude. Avec Jacques c'est tout un pan de ma vie, de notre vie qui s'en va !



Pierrot lui était déjà parti depuis des années. Sombrant dans l'alcool et l'indifférence avec le départ d'Aline sa femme. Malgré quelques tentatives pour le sortir de cet abîme, Jean-Pierre et moi avons depuis longtemps renoncé à le ramener à une vie normale. Il était devenu complètement amorphe ne sortant presque pas, lisant beaucoup, ressassant sans fin le passé et évoquant à chaque rencontre le temps où nous construisions des cabanes. Abandonné par ses enfants et ses petits-enfants il termina sa vie dans une solitude effrayante.

Ce qui lui restait de sa famille, Pascale et Frédérique avec leurs enfants, Aline sa femme, Claudine sa nièce accompagnée de son mari, et ses amis proches : Monique Marandon, Jean-Pierre et Marie Thé Caux, Renée et Robert Guérinet, Monique et moi, se retrouvèrent au crématorium de Châteauroux pour une cérémonie très sobre et très touchante. Ses petits enfants avaient préparé un texte qu'ils lisèrent en se passant la parole. Puis vint le tour de Monique et le mien.

Je cite :

« C'est un sale coup que tu nous as fait Pierrot en disparaissant si brutalement. Pour moi, qui n'étais pas ton voisin immédiat, j'avais pris l'habitude de ne te voir que de temps en temps. Tu t'estompais lentement dans mon environnement pontcabanois, mais tu étais là...

Depuis longtemps la bête était en toi. Elle te rongait, te faisant lentement partir, en te maintenant hors du temps dans ces années souvenirs, chantées par Johnny et celles où nous sortions de l'ombre, attaquant les nouvelles années buvant et dansant sur les musiques de Procol Harum. En cet endroit, j'ai dans la tête « A whiter shade of Pale » et toutes ces chansons d'Elvis que nous aimions !

Tu parlais... et nos dialogues se limitaient à l'évocation de ces quelques années pendant lesquelles s'est forgée une amitié que le temps n'a pas altérée. Ton désintérêt pour ce qui t'entourait, ta nonchalance, ton apparente indifférence, m'ont certainement masqué les actions qui auraient peut-être pu d'extraire de cette effrayante solitude dans laquelle tu as sombré...

Aujourd'hui, je ne veux me souvenir que de ton intelligence, de ta mémoire, de ton habileté, de ta culture et de ta générosité sans limites. La CGT (Caux, Gautier, Tissier) n'existe plus et pour toi c'est une délivrance.

Tu emportes un morceau de ma vie. Tu restes dans mon cœur, dans mon âme.

Alain »

Nous devons nous retrouver à Chabenet invité par Frédéric à partager un déjeuner avec tous les participants à cette petite cérémonie d'adieu.



Quelques jours après c'est à Paris, au crématorium du Mont Valérien que nous retrouvons tous les amis de Jacques, et là nous étions nombreux, peut-être une centaine, pour assister à la cérémonie d'adieu. Je me savais incapable de lire le texte que j'avais préparé, aussi avais-je enregistré un disque qui fut remis aux organisateurs pour être lu pendant la cérémonie. Après avoir entendu Helene la sœur d'Annie femme de Jacques et Valérie sa nièce, ce fut mon tour :

Trouver les mots justes pour décrire la peine que tu nous fais Jacques en partant...

Comment faire pour se passer de ta logique, de tes colères, de tes indignations, et de ta générosité sans limites ?

C'est impossible de ne plus t'entendre rager contre tous ceux dont la conduite t'indigne ; contre ce monde où le fric commande tout et où la morale est trop souvent bafouée.

Je te parle au présent, car pour moi, comme pour tous ceux qui t'aiment, tu ne peux pas mourir !

C'est en 1964 que nos routes se rejoignent. Toi le chaudronnier et moi l'ajusteur. Très vite nos rapports passent de professionnels à personnels et de personnels à amicaux.

Une amitié sans faille, une complicité sans défaut qui depuis un demi-siècle, nous unit. Tes idées sont les miennes et tes convictions emportent mes hésitations. Tes amis sont mes amis et mes amis deviennent les tiens.

Un demi-siècle de découvertes, car nous avons eu la chance de vivre la naissance et de suivre l'évolution d'un monde fabuleux, qui encore aujourd'hui suscite notre étonnement et nourrit nos passions, celui de l'informatique. Un demi-siècle de passions généalogiques, qui te poussent à lire d'indigestes ouvrages pour comprendre l'Histoire. Certes celles de tes ancêtres, mais aussi celle de notre monde.

Un demi-siècle de rencontres qui, du bout de l'Afrique à la Normandie, nous a fait connaître le pire : l'apartheid, et le meilleur : ces gargantuesques méchouis que vous organisiez à Smermesnil.

Un demi-siècle d'anecdotes, les unes drôles, les autres moins. À Johannesburg : ou l'alcool et l'altitude aidant, nous venions de fêter les trente ans d'Annie, j'avais réussi à retourner ma Renault 16 qui après un tour complet était retombée sur ses roues, réveillant à peine Valérie & Laurent, mais causant une belle frayeur à Monique. Et ce jour où vous vous étiez arrêté à Linden, venant de Cape Town en route pour la Rhodésie (aujourd'hui Zimbabwe), ton calme olympien quand tu découvres que le litre d'huile à salade s'est ouvert dans le coffre de la R16. Des histoires, il y en a de quoi agrémenter une soirée...

Un demi-siècle de vacances, la Corse, les bateaux, les avions et ton entêtement à construire ce Pou qui heureusement n'a jamais pris l'air, dont le moteur est toujours au frais, dans la cave de Courbevoie. Mais il y eut aussi la période ULM, qui, si tu n'avais pas renoncé à temps, aurait très bien pu se terminer par un bain au fond des gorges du Tarn. Et puis il n'y a pas si longtemps l'Angleterre avec Janine & Jacques, pas toi SEGAUT, mais Bataillon. Et la Grèce, l'Écosse, la Tunisie avec nos bivouacs forcés, au milieu de rien, en compagnie des mouches, essieu cassé dans les sables du Sahara. Et l'Irlande, les îles Canarie où à Fuerté Ventura tu transformes notre Opel de location rutilante en un tas de boue, traversant une flaque plus profonde qu'il n'y paraissait. Et c'est encore des heures, des jours que nous pourrions passer à évoquer nos aventures...

Un demi-siècle de travail : les nuits, les jours, et encore les nuits, impossible de s'arrêter, car si quelqu'un l'a fait, pourquoi pas nous ? Un espace hors du temps pendant lequel ton opiniâtreté, ton obstination, qui parfois peut être ressentie comme de l'entêtement, mais aussi ton intelligence et ton sens inné du dépannage nous permettent toujours de déjouer les pièges que nous tendent ces foutues bécanes.

Un demi-siècle d'efforts pendant lequel, ensemble nous avons peiné sur un vélo pour escalader les pentes de Chevreuse ou les collines normandes, marchés le long des côtes Bretonnes, sur les volcans d'Auvergne et ceux de Ténériffe, sur les monts lozériens, dans les vallées du Périgord, sur les montagnes pyrénéennes, ou encore de Guéret à Lyon avec les maçons de la creuse. ET comment ne pas évoquer ta folle aventure de Ste Maxime à Evaux qu'une tendinite t'oblige à interrompre à mi-parcours. Mais aussi les efforts déployés à aménager Ste Maxime dont tu as prévu la réalisation dans les moindres détails et dont tu partages si généreusement le confort.

Un demi-siècle de communion, une étendue pendant laquelle nous confrontons nos idées (sans conflit puisque nous avons les mêmes), nous évoquons nos croyances, nous ravivons ce passé fait de joies, de confiance, d'intégrité, d'honnêteté, de sincérité, de générosité sans calcul (ce qui a freiné ta carrière professionnelle), mais aussi de jalousies, de méchancetés, de médisances, d'indifférence, d'inquiétudes. Tous ces adjectifs, dont la liste loin d'être exhaustive, te collent si bien à la peau.

Et voilà, tu n'es plus là, nous allons être obligés de parler de toi au passé, que je préfère à l'imparfait..

Toi qui, quelques heures avant de nous quitter, répondais à notre question :

- « Comment ça va ? »
- « Ça va bien ! »

Tu n'aurais pas aimé, j'en suis certain, nous voir pleurer.

Tu es aussi dans mon cœur, dans mon âme, et je t'emporte.

Merci, Jacques, merci SEGAUT, merci pour tout ce que tu m'as donné, ce que tu nous as donné.

Aujourd'hui encore, alors que je frappe ces mots, l'émotion m'étreint, je suis à Ténériffe dans cet appartement 217 du Marazul que nous partageons avec Annie, que toi Jacques a si bien connu et en ce début d'année 2015, tu es toujours dans ma tête et tu nous manques...



A Ste Maxime en septembre 2013 : Monique, Jean Defeuvert, Jacques et Annie

En mars, avec Daniel, nous commençons les travaux chez Christiane au 17 rue Joseph Barbotin à Argenton-sur-Creuse.

En avril Valérie fermait son salon de coiffure à Saint Gaultier et son couple avec Dédé traversait une zone de turbulences.

Le 1^{er} juillet Fernand atteint de la maladie d'Alzheimer entrait à la maison de retraite médicalisée d'Argenton.

En juillet 2014, alors que je travaillais depuis plus de quatre mois à aménager la maison que Christiane avait achetée à Argenton, Guy, probablement sollicité par Daniel vint l'aider à poser du papier. J'étais dans les combles quand ils arrivèrent. Daniel monta pour me saluer Guy resta au rez-de-chaussée. Je le rencontrais en partant à midi alors que lui et Daniel restaient sur place pour manger.

Il faisait ce jour-là une chaleur à mourir. J'avais prévu de tondre après que la chaleur fut tombée et c'est vers 14 heures que je reçus de Josseline sa voisine, un appel m'informant que Guy venait d'avoir un malaise en descendant de son camion et qu'elle n'arrivait pas à joindre ni Michèle ni Éric, que les pompiers l'avaient transporté sur la place de Verdun. Aussitôt, je descendais et me faisant connaître, je donnais les premiers renseignements aux pompiers et à la doctoresse qui les accompagnait. Guy était inanimé, il le restera jusqu'à sa mort un peu plus de trois semaines après.

Je me chargeais ensuite de prévenir d'abord le père de Guy, car je n'avais pas le no du téléphone portable de Michèle jusqu'au moment où Christiane se souvint d'avoir reçu la veille un SMS. Je prévenais Michèle qui était alors dans la Sarthe.

Ci-dessous avis paru sur internet

Le Pont-Chrétien a perdu son Vannier...

Guy nous a quittés le 31 juillet à 11h45 des suites d'une rupture d'anévrisme survenue début juillet. Il avait souhaité faire don de son corps à la médecine, ce qui n'a pas été possible ; il sera incinéré dans la plus stricte intimité familiale, mais avec toutes vos pensées. Il rejoindra dans la Sarthe, au jardin des souvenirs de Savigné l'Évêque, sa maman elle aussi "partie"...

Chaque groupe de ses parents, amis et connaissances "saura" l'accompagner dans son voyage... Grand merci à vous tous qui durant ces quatre longues semaines l'avez soutenu et nous avez entourés avec amour et espoir.

Pardon à tous ceux que nous n'avons pu prévenir "avant"... Vous êtes des centaines !!!

Il reste au plus près dans notre cœur à tous, avec sa générosité, son intégrité, sa disponibilité, sa gaieté, son dynamisme, son savoir-faire et sa passion de vannier que j'ai partagée 32 ans et dont nos enfants sont fiers !

Par son engagement, il aura été reconnu, en 2007, par la Grande Famille des Meilleurs Ouvriers de France.

Il laisse trop tôt un grand vide, mais aussi une vie riche d'échanges et de souvenirs partagés par beaucoup, dans des domaines variés.

Nos petits enfants n'oublieront pas leurs séjours à "La Cremeuse", en Sarthe, avec "Papé".

Bon Van Guitou...

Pour tous ceux qui l'ont aimé, de la part de ses proches.

Michèle

Comme il apparaît sur ce faire part que je devais trouver par hasard sur internet, et dont une copie nous fut envoyée par la poste quelque temps après, seuls les parents de Guy et ses amis étaient conviés aux cérémonies d'adieu.

Nous fûmes exclus de toutes les cérémonies. Aucun membre de la famille proche de Michèle (ses sœurs et son frère) ne fut invité aux différentes manifestations qui suivirent le décès de Guy : dans la Sartre, au château du Broutet, à Eguzon (l'exception, car pour celle-là, célébrée en grande pompe, Monique, Christiane et Bernadette avaient été informées) et au bord de la Bouzanne où une partie des cendres furent dispersées...

À la même période, alors que nous étions dans les Cévennes, Laurent nous appela pour nous apprendre la mort de son beau-père Michel Lemaire. Un rapide aller/retour nous permit d'assister à la messe et à la cérémonie de dispersion des cendres qui eurent lieu au carré « souvenirs » du cimetière du Pont-Chrézien.

Alors que nous continuions les travaux chez Christiane, Daniel restait sur place pour un rapide casse-croûte, il se plaignait de l'estomac. Il consulta son docteur qui l'envoya chez un spécialiste à Châteauroux qui après une échographie ne détecta rien d'anormal, mais les douleurs persistaient.

À la fin juillet, alors que nous revenions des Cévennes nous apprenions son hospitalisation à Tours où il avait été envoyé par l'hôpital de Châteauroux. Les examens révélèrent qu'il souffrait d'un cancer de l'estomac et qu'il était inopérable.



La Pélucarié : au plus proche de notre île...

2015

En janvier 2015 alors que nous sommes à Ténériffe, Daniel ne pèse plus que 39 kilos, il est en chimiothérapie, mais je pense qu'il n'est qu'en survie et qu'il n'atteindra malheureusement pas la fin de l'année 2015.

Le 4 février, alors que je marchais sur les flancs du Teide mon téléphone sonna. C'était Christiane qui m'apprenait que Daniel avait été transporté à l'hôpital, car trop faible pour rester chez lui et qu'il ne semblait ne pas trop souffrir.

Le vendredi 6 février 2015, je recevais de Bernadette le SMS suivant : « *Bonsoir, avec Christiane nous sommes allées voir Daniel cet après-midi...* »



Marie Thé, Christiane & Daniel en janvier 2015

il est très amaigri, très calme, il dort tout le temps et ne manifeste rien, mais quand on est parti en même temps qu'Agnès et que chacune on lui a fait un bisou, il a marmonné : Arrêtez de me bichonner...Paul arrivait avec les enfants chez Marie Thé pour le week-end et Arnaud devait passer à l'hôpital ce soir et raccompagner Marie Thé qui fait face courageusement. Bisous à tous...Bernadette ».

Aujourd'hui 8 février 2015, alors que nous sommes à Ténériffe je viens d'apprendre par un appel téléphonique de Valérie, la mort de Daniel dans la nuit de samedi à dimanche, 1 heure du matin à l'hôpital de Châteauroux. Nous ne pourrons pas assister aux obsèques, car nous ne pouvons pas laisser Annie seule et que notre retour n'est prévu que pour samedi prochain.

De Ténériffe le 9 février j'envoyais à Agnès et Arnaud le courriel suivant :

*« Trop de tristesse, de détresse pour trouver les mots.
Nous sommes avec vous de tous nos cœurs, de toutes nos âmes...
Tendresse à vous tous ».*

Monique & Alain Gautier

Le 10 février Bernadette écrivait :

« Vendredi 6 février 2015, dans l'après-midi j'ai vu Daniel, mon frère, pour la dernière fois à l'hôpital, il dormait calmement avec une respiration régulière, il ne manifestait rien. Avant de partir je l'ai embrassé sur le front, ma sœur Christiane a fait de même puis sa fille en lui prenant la main..., il a réussi à marmonner « arrêtez de me bichonner ».

Le soir je me suis « connectée » à lui et ce texte est venu...

Si vous me bichonnez trop je vais m'attendrir et je vais me déconcentrer de ce chemin qui m'attend, chemin où je dois m'engager seul, c'est bien de sentir vos présences, mais ne me distrayez pas de ce passage exigeant où il me faut renoncer petit à petit , de plus en plus à tout ce monde terrestre et à ses attaches si fortes de la famille, ces attaches si fortes et tendres et douces qui nous font tenir, qui vous feront tenir quand je ne serai plus là, mais pour ma part il me faut y renoncer, m'en détacher me convaincre que je n'en ai plus besoin , c'est seul et nu que l'on vient au monde et seul qu'il faut affronter la mort même si, bien sûr je suis très entouré par vous, ma femme mes enfants à la présence si lumineuse, et vous mes sœurs tellement déjà blessées par tout ce qui frappe notre famille, tous ces deuils à faire et celui de Fernand n'est pas des moindres... Mais vous êtes fortes et vous surmonterez l'épreuve et saurez entourer MTh...Le personnel médical s'occupe bien de moi, la souffrance physique est contenue, pour le reste c'est à moi de faire le travail, c'est le plus dur... C'est un chemin silencieux pour moi, car je dois aller dans mes profondeurs, rechercher des forces que je ne me connaissais même pas, c'est un chemin solitaire d'aller au plus profond de soi surtout que jusque-là je ne me posais même pas la question, j'étais bien vivant, toujours en mouvement, toujours l'esprit en alerte et je ne pensais pas que la maladie s'était déjà insinuée en moi et que mes jours étaient comptés. C'est ainsi , je l'ai accepté, l'homme doit mourir un jour, comme toute chose sur cette terre et même dans l'Univers, on n'est pas fait pour durer éternellement sous cette forme humaine, notre corps est appelé à disparaître, à retourner à ses atomes , mais nous ne sommes pas que ce corps, nous sommes bien autre chose et cette autre chose se révèle peu à peu dans toute son espérance , autre chose prend vie sous une autre forme, une forme que vos yeux ne peuvent entrevoir, mais que votre cœur saura ressentir, et célébrer, ce sera comme une petite flamme qui veillera en vous et sur vous et sa brillance dépendra de ce que vous

saurez en capter , la mort est une aventure secrète dans le cœur du malade, vous assistez à sa détresse, sa déchéance physique, mais là n'est pas l'essentiel, l'essentiel est ailleurs , il nous faut trouver un chemin de clarté et de lumière. C'est un message difficile à faire passer, les mots sont alors de peu d'utilité, et pourtant ce sont les mots qui portent le message, il faut travailler à l'ouverture du cœur, une présence, un geste, une pensée dans l'amour peuvent contribuer à cette ouverture et il faut laisser faire le silence ou la nature ou la musique ...À chacun de trouver sa porte... Bonne nuit, petite sœur, dans ton cœur je sais que je vis et que tu perpétueras mon âme...Pas grave si on ne peut pas partager ces pensées, ce partage existe sous cette forme entre nous et autrement avec d'autres, il est tout aussi beau et fort, à chacun sa couleur... »

Daniel est inhumé le 12 février 2015 à 14h30, la cérémonie a lieu à l'église de St Christophe ; il est enterré au cimetière de Cret à Châteauroux. Cimetière paysager qui se trouve à proximité du crématorium.

Ces vacances canariennes furent aussi gâchées par les problèmes du couple Valérie et Laurent. Brutalement (tout du moins à nos yeux), Valérie quitta le domicile conjugal pour aller vivre avec un pompier qui travaillait au CHU ou elle exerçait son métier d'infirmière.

Laurent complètement démoralisé et en pleur au téléphone eu beaucoup de peine à s'en remettre. Après quelques semaines de discussion et peut-être aussi parce que vivre avec son amant n'est pas aussi facile qu'on se l'imagine, elle regagnait le domicile conjugal.

Cette année-là Valérie, notre fille retrouvait les Cévennes qu'elle n'avait pas revues depuis plus dix ans. Chez elle aussi son couple n'allait pas fort. Elle avait réussi à entraîner Dédé dans notre « coin perdu », lequel pendant deux semaines a passé son temps à ne rien faire que dormir et fumer. Ce qui d'ailleurs ne bouleversait pas ses habitudes pontcabanoises habitué à partager le plus clair de son temps entre son lit et la Télé...dures vacances pour notre gendre, car à la Pelu, pas de télé pas de téléphone rien...



Monique, Alain, Christiane, Laela, Myriame, Laurent, Valérie, Dédé

2016/17

En novembre 2016 Valérie fêtait ses 50 ans à la salle des fêtes du Château du Broutet. Michèle était évidemment invitée, mais très fatiguée par des douleurs persistantes en haut du dos. Aucun des examens qu'elle subissait ne permettait de trouver l'origine de ses douleurs.

Hospitalisée en décembre à l'hôpital Trousseau de Tour, une radio révéla une tumeur aux œsophages très mal placée, car elle touchait les vertèbres et était inopérable.

Début janvier, juste avant notre départ à Ténériffe nous allons la voir en compagnie de Marie France et nous la trouvons très affaiblie, ne déglutissant qu'avec beaucoup de peine et pouvant à peine parler. Ce fut la dernière fois que nous l'avons vue vivante.

Elle devait mourir alors que nous revenions des Canaries.



Ma dernière photo de Michèle aux 50 ans de Valérie



Au cimetière du Pont

Une très dure épreuve pour ses enfants Fabienne et Éric, qui souffrent encore de sa disparition au moment où j'écris ces lignes.

Elle est incinérée le 23 février 2017 au crématorium de Cré à proximité de Châteauroux. Le soir toute la famille se rassemble au Multon chez Bernadette.

Le lendemain une cérémonie nous rassemble au cimetière du Pont-Chrétien. Cérémonie à laquelle assiste Gérard son premier mari devenu presque impotent.

2018

Dans la nuit du 20 au 21 juin nous apprenons la mort de Dédé. C'est son frère de Perpignan, chez qui il s'était réfugié depuis 2016, qui nous l'annonce. Nous le savions malade, probablement atteint d'un cancer qu'il refusait de faire soigner. Ce fut probablement un soulagement pour son frère et sa femme qui depuis des mois le supportait oisif, passant ses journées devant la télévision.

A cette nouvelle, je suis envahi des sentiments de peine et de pitié. Quelle vie ratée, car malgré sa nonchalance, son indifférence et son détachement concernant son passé (nous devons découvrir quelques enfants dont nous ignorions l'existence) il était généreux et avait eu l'intelligence de bien élever Mado et Marvin. C'est à eux qu'il revint de régler les formalités de décès. Il fut incinéré à Perpignan dans la plus stricte intimité familiale et ses cendres ramenées au cimetière du Pont.

Être Pontcabanois 2016-2018 (suite et fin)

En décembre 2017, alors que nous étions en cours d'installation du Marché de Noël auquel Laurent participait, il m'appela pour m'informer qu'Alexandra avait l'intention de l'installer dehors. Les pièces qu'il exposait craignaient le gel, il fit cette remarque à Alex qui lui répondit que bénéficiant d'un tarif préférentiel il se mettrait où on lui dirait de se mettre. Ne voulant pas prendre de risque, Laurent m'appela pour m'informer qu'il ne participerait pas au marché s'il était dehors.

Cette remarque d'Alexandra me mit dans une colère irraisonnée, car, ni Laurent, ni Monique, ni moi ne comptions notre temps et nos efforts pour animer l'association. J'avais envie de tout laisser tomber...je faisais part des raisons de ma colère à Jackie Lamoureux qui venait d'arriver sur le chantier. Sans doute trop naïf, je lui faisais confiance. Les événements qui allaient suivre allaient me prouver à quel point je me trompais.

Laurent devait finalement être à la même place que l'année précédente. Le marché terminé, Alexandra était à la recherche des clés ouvrant la petite pièce du presbytère que nous utilisions comme dessert. Comme elle me les avait confiées pendant le déroulement du marché, par ses questions répétées elle semblait m'accuser de les avoir égarées. L'une de nos conversations téléphoniques dérapa et vint une avalanche de reproches venant s'ajouter à ceux cités précédemment. Parmi eux, d'être le seul qui tirait financièrement profit de l'association (oubliant les entrées au musée Blanchet ou la présence de la fille de Marianne au marché...), de prétendre à des remboursements de frais kilométriques, de plomber par mes attitudes l'ambiance des conseils d'administration, etc. ...etc. Je me posais alors la question : qu'avait bien pu raconter Lamoureux sur les raisons de ma colère évoquée précédemment ?

Le marché de Noël 2017 terminé, je présentais les comptes au conseil d'administration en prenant soin de mettre dans une rubrique à part les trois chèques que j'avais remboursés à Laurent (ils auraient pu être sans provision et il n'avait pas encore terminé la déclaration officielle de son activité) ; en aparté je m'en expliquais avec Alexandra, notre présidente, qui avait posé la question lors de ma présentation. Sans doute pressentant des problèmes, j'en informais Michel Blanchet et Jackie Lamoureux qui ne firent aucune remarque. Peu de temps après, je recevais un appel de Marianne Babin me demandant ce que j'avais mis dans la rubrique « Vente de livres et divers ». Je m'en expliquais l'informant que Jackie, Michel et Alex savaient.

De retour de notre séjour canarien Alex passait à la maison et en présence de Monique me reprochait de l'avoir trompé et de mettre en péril l'association en cas de contrôle. Ces critiques me mirent mal à l'aise et je m'en excusais, car elles étaient justifiées. Vinrent ensuite des remarques sur la façon dont j'assumais ma fonction de trésorier, me reprochant entre autres mon autoritarisme, le manque de coordination avec Marianne, de tout faire seul, par exemple de ne pas compter ensemble les recettes sur place avant de quitter le site du marché enfin, le manque de clarté dans les tableaux compta incompréhensibles de tous et pas adaptés à une association.

Toutes ces remarques me firent mal, j'avais le sentiment de tenir scrupuleusement cette comptabilité (elle avait été élaborée pour une association par un prof de math, Jackie Delanneau) et que dans un souci de clarté, je diffusais régulièrement à tous les membres du conseil d'administration. Pourquoi Marianne (trésorière adjointe) ne m'avait-elle rien dit si elle n'y comprenait rien depuis six ans que je tenais ces comptes ?

Fin 2017 Alex me demandait d'écrire un article sur les deux écrivains qui étaient membres de l'association, Jean-Paul Renault et Philippe Chanoinat. Si celui sur Jean-Paul fut accepté, celui de Philippe fut, sans explication, censuré me mettant dans une situation pour le moins inconfortable...

Depuis un certain temps, je travaillais à une mise à jour du livret sorti à l'occasion d'une conférence sur la commune et dont l'édition était épuisée. Je pensais enrichir les reproductions d'anciennes cartes postales et de photos, par les articles parus dans les journaux locaux évoquant notre commune et les entretiens que nous avons eus avec certains des plus anciens de nos concitoyens. De réunion en réunion ce document s'appauvissait ; sur demande du CA je supprimais les cartes postales, les photos pour ne conserver que les articles de presse. J'abandonnais finalement le projet lorsque Marianne demanda la suppression d'une page relatant l'une des élections municipales sur laquelle elle figurait. Comme l'a dit Alex pendant cette ultime réunion à propos de ce projet : « des heures de travail en commun fichues en l'air ! » oubliant que 99 % de ces heures c'était moi qui les avais passées.

Début 2018, je décidais de démissionner du poste de trésorier. Tout en continuant mes activités au sein du conseil d'administration.

L'année 2018 fut ma dernière année au sein de cette association, dans laquelle j'avais employé toute mon énergie pour qu'elle réussisse. Alors que nous préparions une marche pour un groupe de randonneurs que nous avons l'habitude de recevoir et que j'animais de mes commentaires en concevant un petit questionnaire sur les richesses de notre patrimoine, je posais la question de son renouvellement. La réponse fut oui, mais le jour de la marche j'eus la surprise de constater que tous les préparatifs avaient été faits sans que j'en sois avisé et que Jackie Lamoureux prenait la direction des opérations. Le questionnaire est toujours dans mon tiroir.

Je constatais durant toute cette année que l'on m'écartait ostensiblement de toutes les préparations d'évènements. Ne supportant plus cet état de « non-dit » je posais la question à Jackie lui demandant conseil par courriel sur la perception qu'avait le conseil d'administration de ma présence en son sein, insistant sur le fait que je ne voulais pas impliquer Alex et Marianne dans cette interrogation. Je pensais que cet échange resterait entre nous et attendais de sa part une explication et des conseils sur l'attitude que je devais adopter pour rétablir des relations normales. Quelle ne fut pas ma surprise de recevoir une réponse m'informant que le conseil d'administration acceptait ma démission ?

Nous étions à Athènes lorsque je reçus ce choc. Ma première réaction fut de dire que je n'avais pas l'intention de démissionner. En réplique à mon message Jackie me reprochait mes « indécidatesses » et de ne pas savoir ce que je voulais, puis me précisais qu'il ne répondrait plus à mes messages. De retour de Grèce je rencontrais Marie Thé qui, elle aussi me fit un certain nombre de reproches, mais trouvait inqualifiable l'attitude de ces gens qui m'avaient éjecté. J'allais voir Michel pour obtenir plus amples explications sur ce qui s'était passé durant mon absence, mais avec sa franchise habituelle il ne fit que me confirmer son soutien inconditionnel à « sa Présidente ». J'étais encore chez SODIMASS dans ma voiture, lorsque j'appelais Alex pour lui affirmer que je n'avais nulle intention de nuire à l'association et je lui demandais si ma démission était la solution.

Quelques jours après nous avons une réunion du conseil d'administration et suivant un scénario préétabli avec Alexandra je m'excusais auprès de tous ceux que j'avais inconsciemment blessés et annonçais ma démission du CA. Tout le monde acquiesça sans réserve sauf Marianne. Mais quelle ne fut pas ma dernière surprise :

Monique qui n'avait rien à voir dans cette histoire fut également virée du conseil, car elle était ma femme.

Le compte rendu de cette dernière réunion relatant cet événement fut : « ...Monique et Alain démissionnent, dont acte ! » Ainsi se terminèrent 12 années de collaboration sans réserve.

Jusqu'à la fin de l'année 2018, je donnais de mon temps et de mon énergie pour que le marché de Noël soit un succès.

Et puis je décidais d'arrêter toute contribution ne voulant pas gêner par ma présence les actions de ceux qui restaient.

J'ai probablement hérité de ce que j'avais inconsciemment semé, quel naïf moi qui donnais tout sans calcul. Si le but était de nous faire mal à Monique et moi, que tous ces ingrat(e)s sachent **qu'il est atteint**.

Je ne retiendrai que les merveilleux moments qui m'ont été offerts par cette association et c'est pourquoi nous ne pouvons-nous résoudre à la quitter.



Une séance de répétition. A gauche Anita & Laurence



Laurence Rolland autrice & metteuse en scène

2019 – 2022**2019**

Une année 2019 qui fut pour nous, hors du commun et dont les événements devaient bouleverser notre existence.

Une année qui commençait par le dernier jour de l'an que nous devions fêter comme depuis de très nombreuses années, en compagnie de Marie Thé et Jean-Pierre Caux, de Jean et Colette Martinat.

Notre séjour et Ténérife et marquée par la disparition de l'une de nos voisines à Coignières Line Garet.

Il y eut aussi un incendie au pied de notre maison, dans l'ancienne boulangerie rachetée par un artiste et qui y faisait des travaux. Il fut cependant rapidement éteint et les dommages limités.



Et puis la fête au Boutet ou toute la famille fut réunie pour fêter ma 80^e année. Qui aurait dit que j'atteindrais cet âge canonique après mes multiples voyages de par le monde, les changements successifs de climats, d'horaire, de nourriture et mes dernières années de stress maxi chez Général Électrique.

Je vais, dans les lignes qui suivent, trop parler d'un personnage dont j'aurais préféré ne jamais faire la rencontre.

Nous avons fait la connaissance de celui qui allait devenir notre gendre en 2016. J'avais eu l'occasion de le rencontrer une première fois à St Gaultier lors d'un rassemblement de « Bikers ».

Avec sa corpulence, ses tatouages et sa façon de s'accoutrer, il m'avait fait l'impression d'un type qui n'était pas encore sorti de la période « blouson noir » ou d'une copie des abrutis que l'on rencontre aux États Unis les « Hells Angels » (anges de la mort !). Il n'avait pas de moto, mais une ruine ressemblante à ne voiture dont il avait du mal à extraire son quintal et demi de graisse.

Valérie nous avait parlé d'un copain qui était dialoguiste de bandes dessinées, aussi étais-je curieux de le voir, car j'étais à la recherche de quelqu'un capable de me dessiner le château de Chabenet tel que je l'imaginai au XVI^e siècle. C'est donc dans le bistrot du champ de foire que nous avons eu notre première conversation qui fut relativement brève après qu'il m'eut appris qu'il ne dessinait pas, mais écrivait des dialogues.

Petit retour en arrière : en 2015, Valérie avait réussi à entraîner Dédé dans les Cévennes, séjour dont il ne garda probablement pas un souvenir inoubliable. Leur union « battait de l'aile ». L'année suivante, ils devaient se séparer et c'est son frère de Perpignan qui l'accueillit. Il devait y mourir en 2018.

Quelques semaines après, nous devions constater que notre fille l'avait remplacé par l'individu que j'avais rencontré à St Gaultier quelque temps avant. Nul doute que son aménagement rue de l'Époque représentait pour lui une amélioration considérable, car il quittait un logement social à Argenton, pour une vaste et confortable maison individuelle.

Un soir de printemps 2016, invités à dîner par Valérie, nous devions avoir un premier contact pour le moins surprenant. Elle avait invité l'un de leurs copains un dénommé Thierry. Pendant toute la soirée, la conversation se résuma en propos sectaires et racistes qui nous firent se demander, à Monique & moi, quel genre d'individus notre fille fréquentait et comment elle avait pu tomber amoureuse d'un type qui, avec son apparence de bouddha suralimenté, était resté accroché aux excès culturels et sociaux année 50.

Avec le temps et au fil de nos apéritifs hebdomadaires, nous devions faire plus ample connaissance et avoir une perception légèrement différente de celle laissée par notre première rencontre. De plus en plus, la maison de notre fille transpirait de sa personnalité. Une pièce lui était totalement dédiée. Sur des étagères construites par Valérie s'étalait une impressionnante collection de ses livres et des bandes dessinées dont il avait écrit les dialogues. D'une autre pièce il avait fait son bureau, dans lequel il passait le plus clair de son temps, avachi dans son fauteuil, à écrire ses dialogues, à jouer sur son ordinateur, à regarder les films qu'il piratait sur internet et surtout à remplir « son MUR » Facebook de propos racistes et insultants (ce qui provoquait des exclusions régulières) aux sons ininterrompus de rock'n Roll.

Incapable de faire la moindre bricole dans le jardin et dans une maison qui en avait bien besoin, probablement allergique aux pinces et à la tondeuse à gazon ; notre fille devait d'ailleurs se révéler une bricoleuse de talent s'attaquant avec courage aux tâches les plus rudes comme le déblayage d'une de l'une des caves encombrées par les gravats du plancher qui avait été refait à l'acquisition de la maison et la construction d'une terrasse.



Nous étions cette année-là tous réunis dans les Cévennes où comme chaque année depuis plus de 40 ans nous retrouvions avec nos amis, nos enfants et les amis de nos enfants

De retour au Pont-Chrétien, un soir, Valérie nous annonçait son intention de se remarier... Une annonce qui nous laissa dubitatifs ! Enfin, c'était sa décision, et comme nous avons toujours fait l'effort d'accepter ses volontés et de les accompagner.

Malgré les réserves que ces choix nous inspiraient, nous gardions pour nous les remarques et réflexions que cela nous inspirait.

Le temps passait et avec lui des habitudes s'implantèrent, notre gendre ne manquait pas d'humour, et faisait preuve d'une certaine culture que nous avons fini par prendre pour de l'intelligence. Les évocations fréquentes de ses vies précédentes et les rappels de ses nombreuses rencontres avec les gens du spectacle et du cinéma ne manquaient pas d'intérêt ; cependant, elles ne manquaient pas de m'interpeller, car comment, en ayant côtoyé tant de célébrités, il était resté dans l'anonymat et dans une telle médiocrité. Son application à manier la provocation ne manquait pas d'être quelquefois pertinente, elles nous amusaient un peu, mais nous irritaient souvent.

Le 9 novembre 2019, nous étions tous rassemblés à la mairie du Pont Chrétien pour célébrer leur union. Voir arriver notre futur gendre en tongs affublé de son ridicule chapeau à la Blues Brothers avait quelque chose de pathétique dans l'excès...l'allocution prononcée par notre maire Guillaume Chaussemy, mais écrite par le marié, était plutôt amusante et exempte de ses provocations habituelles. Nous devions le constater quelque temps plus tard, ce fut l'une des dernières fêtes familiales où toute la famille se retrouvait.



Le mariage de Valérie

Cet épisode passé, la vie reprit son cours. Monique et moi retrouvions régulièrement les mariés pour d'agréables soirées et nous avons fini par penser que notre fille n'avait peut-être pas fait un si mauvais choix que ça.

J'étais cependant quelquefois agacé par l'attitude de mon gendre qui me laissait supposer que nous radotions alors que nos conversations nous amenaient à évoquer nos activités passées. Après une courte intervention du genre « et allez ça repart ! », il écoutait, tête penchée, les yeux à mi-clos, sans intervenir. Ennui ? Je ne crois pas ; manque d'intérêt ? Peut-être, mais il mémorisait tout (sans tout comprendre) ; égocentrisme ? Je

le pense, car à l'évidence, seules ses idées, ses actions et ses relations, qu'il ne manquait pas d'évoquer à la moindre occasion, étaient dignes d'intérêt.

Nos rapports avec notre fille étaient toujours aussi affectueux et la savoir si proche de nous était à la fois agréable et quelque part rassurant.

2020



1 Monique & Colette Martinat

Nous étions en compagnie de Colette et de Jean Martinat (dont ce devait être le dernier séjour) et logée pour une nuit par Easy Jet dans la suite d'un hôtel cinq étoiles en bord de mer.

Juste avant notre retour, nous avons vu à la télévision des images qui nous montraient les villes Chinoises aux rues désertes et ses habitants confinés dans leurs appartements. Mais c'était à l'autre bout du monde la Chine et étions loin de supposer que nous allions subir le même traitement. En effet en mars, la Covid allait faire son apparition en France, dont le gouvernement à son tour devait imposer le confinement et la mise en veille de l'économie. Les informations les plus confuses furent diffusées : le port du masque n'était pas obligatoire, ce n'était qu'une grosse grippe, les fumeurs étaient moins sensibles à la contamination, nos services médicaux faisaient face... Les ministres et professeurs de médecine émérites se succédaient pour nous communiquer tout et son contraire.



L'attestation obligatoire

L'un d'entre eux, le professeur Didier Raoult, directeur de l'institut hospitalo-universitaire de Marseille prétendait sauver le monde, car il avait trouvé le remède miracle : l'hydroxychloroquine (ce qui devait se révéler être une supercherie quelques années plus tard).



Bernadette et Bernard

Le confinement décrété, nous n'avions plus le droit de sortir de chez nous de 8h à 19h sauf les dérogations qui étaient listées dans l'attestation obligatoire. Dûment remplie elle devait être présentée à tout contrôle de police. Parmi ces dérogations, l'une d'elles nous permettait de sortir pendant une heure dans les limites d'un rayon de moins d'un kilomètre autour de notre résidence.

Et c'est ainsi qu'un habitant de Méobecq qui tondait sa pelouse en bordure de route à quelques mètres de sa maison, fut interpellé par les gendarmes et verbalisé, car il n'avait pas d'attestation...

À la campagne, nous ne devons pas trop souffrir. J'avais à cette époque, entrepris de défricher le pré Martin en bord de creuse et remplissais deux attestations : l'une à l'aller, l'autre au retour, car le pré situé au bout d'un chemin loin de toute voie de communication me garantissait une totale tranquillité.

Il n'en était pas de même pour Bernadette et Bernard qui étaient contraints de ne pas quitter leur 50 m² à Clamart. Chaque samedi, nous avons pris l'habitude de prendre l'apéritif ensemble connecté par Skype ou Messenger.

Alors que notre gouvernement se voulait rassurant, les services d'urgence étaient débordés et le personnel hospitalier trop peu nombreux, surmené. Des vaccins étaient à l'étude, mais aucun remède efficace n'arrivait à enrayer la pandémie. La pénurie patente de masques entraîna, la multiplication des fabrications artisanales et c'est ainsi que notre association Être Pontcabanois mobilisa ses couturières pour en fabriquer. Nos télé-apéros du samedi étaient interrompus à 19h, car dans les grandes villes tout le monde sortait pour applaudir et encourager notre personnel hospitalier.



Ce premier confinement devait durer du 17 mars au 20 mai. Deux mois sans aucune activité sociale. Pas de théâtre, pas de cinéma aucun contact avec le monde associatif, l'absence de toutes ces activités qui peuplent notre vie fut un peu difficile à vivre.

Nous avons pris l'habitude de braver le couvre-feu et chaque mardi nous avons pris l'habitude de dîner avec notre fille & son mari.

Nous partions à pied un peu avant 19h, pour revenir vers 22h. Un soir ayant eu un empêchement, nous avons changé le jour ; heureusement, car ce jour-là les flics nous attendaient cachés en haut du Trait (nom de notre rue) dénonciation, hasard... ?

En juillet, nous décidâmes d'annuler notre séjour en Cévennes. Les masques étaient maintenant disponibles, mais les hospitalisations et les décès continuaient d'être élevés. Pendant cette période, le gouvernement avait décidé de supporter l'économie « quoiqu'il en coûte ». Assez inexplicable, une société franco-autrichienne Valneva fut financée par les Anglais pour développer un vaccin alors que Sanofi, le géant français, se contentait d'engranger les profits énormes dégagés par la vente des vaccins antigrippaux sans se lancer dans la course. La période des vacances terminée, la pandémie reprenant de plus belle, un deuxième confinement fût décrété ; il devait durer jusqu'à la mi-décembre.



Les fêtes de fin d'année se déroulèrent en petit comité. Le 20 décembre, nous fêtions l'anniversaire de Valérie en compagnie de notre petite voisine Stéphanie. Pour cette occasion, Monique avait acheté un joli petit gâteau carré chez Vladimir, l'un des meilleurs pâtisseries d'Argenton. Ce devait être probablement le dernier anniversaire fêté ensemble.

Pour Noël nous étions six, Valérie et son mari, la belle sœur de Valérie et son mari, Monique et moi. Une agréable soirée loin cependant de nos Noëls précédents qui étaient l'occasion de réunir toute la famille.

2021

Début de l'année inhabituelle, car en janvier nous n'étions pas à Ténérife chez nous au Pont-Chrétien.

À l'initiative de Mandoline et Marvin, le 30 janvier après midi, les cendres de Dédé revenaient au cimetière du Pont-Chrétien. Une petite, mais émouvante cérémonie qui réunissait notre famille proche. Les cendres, contenues dans une urne de marbre au coin sculpté d'une marguerite, arrivaient du crématorium de Canet dans le Roussillon.



L'urne renfermant les cendres de Marvin

Le soir Valérie avait préparé un dîner. Christiane, Éric, Madoline, Marvin, Fabien, Lya, Léora, Valérie, son mari, Monique et moi fêtions le 28^e anniversaire de Marvin. Cette soirée qui devait être la dernière passée avec lui.



Le repas du 30 janvier

La pandémie reprenant, le 3 avril le gouvernement rétablissait le confinement. Il devait se terminer un mois après le 5 mai. Pendant ces trois périodes, près de 160 000 personnes moururent.

Jusqu'alors, nous vivions une retraite heureuse, au sein d'une famille unie, où le plaisir de se retrouver était réel. Bien sûr, tout n'était pas parfait et comme dans toutes les familles les problèmes et incompatibilités existaient. Mais nous avons toujours eu l'intelligence de les effacer.

Cette belle entente devait être écornée par un événement aussi brutal qu'inattendu. Il était un peu plus de 20h ce soir du vendredi 9 avril, je venais de m'installer devant la télé pour regarder sur Arte Elisabeth Quin dans 28' lorsque le téléphone sonna. Monique restée au rez-de-chaussée décrocha, un cri ! « QUOI...MARVIN EST MORT ? » n'en croyant pas mes oreilles je me précipite dans l'escalier pour retrouver Monique qui d'une voix empreinte de sanglots, me répète ce que Valérie venait de lui annoncer. Le ciel nous tombe sur nos têtes - « Ce n'est pas possible. ! » Nous nous précipitons dehors et du coin du Trait, apercevons la voiture des flics. Nous arrivons dans le salon pour y trouver Valérie effondrée qui se précipite dans nos bras. Un gendarme et une gendarmette nous expliquent qu'ils

viennent de recevoir un appel de la gendarmerie de Sully sur Loire les informant avoir trouvé Marvin mort à son domicile. Ils n'ont aucun de détail sur les circonstances de son décès et après nous avoir présenté leurs condoléances, ils prennent congé.

Sa disparition était-elle due au Covid ? Valérie lui avait parlé dans l'après-midi, il lui avait dit qu'il était fatigué et qu'il attendait la visite du docteur.

Impossible, ce n'est qu'un mauvais rêve, je suis dans un brouillard diffus qui m'envahit et dans lequel réalité et souvenirs se télescopent. Je vais me réveiller et le trouver assis devant mon ordinateur. Ce n'est pas vrai... ! Terrible, comment trouver le sommeil ?

Le lendemain matin, nous devons avoir quelques informations. Marvin et Isaline s'étaient séparés, il vivait seul confiné dans son appartement et c'était sa nouvelle compagne Ophélie, qui après avoir reçu un message alarmant, s'était précipitée pour le rejoindre ; elle devait le trouver agonisant après qu'il se soit tiré une balle dans le thorax.

POURQUOI ?... Marvin était bien installé dans la vie, avait un travail qui le passionnait chez un patron qui le considérait plus comme un associé qu'un employé, une amie charmante et très amoureuse, il jouait au golf, faisait du vélo, ne se droguait pas avait abandonné la cigarette pour vapoter. Sérieux, honnête, intelligent, courageux, consciencieux il allait au bout de tout ce qu'il entreprenait. Alors... que s'était-il passé ?

Nous ne le saurons jamais. Sa sœur et lui n'avaient pas particulièrement apprécié le remariage de leur mère. Il est vrai qu'avec « élégance », leur beau-père, le jour du décès de leur père, s'était esclaffé : « maintenant je vais pouvoir épouser votre mère ! », mais je ne pense pas que cela ait été une des causes de sa disparition. Subissait-il un harcèlement quelconque ? Très doué en informatique, il naviguait sur le darkweb, s'était-il trouvé entraîné dans de sombres combines ? les causes étaient-elles locales, dans son proche environnement ? Des questions et encore des questions qui ne trouveront pas de réponse.

Chaque suicide déclenche une enquête de gendarmerie, tous les ordinateurs de Marvin furent saisis et nous n'avons récupéré le corps que quelques jours après. Ce n'est que le 27 avril que toute la famille proche et quelques amis se réunissaient à Sully-sur-Loire, pour assister à la cérémonie de crémation. Je garde et garderais toujours cette dernière image de mon p'tit gas, figé, visage glabre, peut-être apaisé, les yeux fermés...Le temps s'arrête pour laisse place à une infinie douleur, une immense impuissance devant l'irréversible. Et cette lancinante question : Aurions-nous pu faire quelque chose pour éviter cela ?

Entre-temps, nous avons entrepris de vider son logement. Nous fîmes quelques voyages en C8 et remorques pour tout ramener au 8 rue de l'Époque. Madoline et Fabien revinrent de Bretagne et leur copain Greg, profita d'un week-end pour venir de Plérin à Sully avec un camion. Monique et moi n'étions pas présents lors de l'altercation qui éclata entre Mado, Fabien et notre gendre alors qu'ils chargeaient le fourgon ; elle devait être à l'origine de l'explosion d'une partie de notre famille.

Début mai, nous retournions au crématorium de Sully-sur-Loire pour récupérer les cendres de Marvin qui nous furent remises au cours d'une brève cérémonie pendant laquelle un employé nous énonça la loi et nous présenta ses condoléances.

Le support de toute notre petite communauté nous aida à traverser ces irréelles semaines de souffrance, en particulier les visites régulières de MarieThé et Jean-Pierre Caux.

En mai, toutes les démarches entreprises par Valérie, mes échanges téléphoniques et mis en demeure à la propriétaire du terrain qui touchait la maison pour qu'elle le nettoie, étaient restées sans réponse. Après consultation du cadastre, je m'apercevais que cette parcelle dépassait de trois mètres l'arrière de la maison ? Son acquisition permettrait donc d'accéder au jardin sans traverser la maison. J'en parlais avec Valérie qui m'apprit que son voisin d'en face avait l'intention d'abattre un mur dont les gravats pourraient être utilisés pour aménager un plan incliné. Elle lui en parla et obtint son accord.

N'obtenant aucune réponse à mon courrier recommandé du 17 mai je décidais de faire une offre d'achat. S'ensuivit une longue série de discussions téléphoniques à l'issue desquels nous tombions d'accord sur la somme de 3500€. La signature de l'acte ne devait avoir lieu qu'en octobre.

Le 10 juillet, Madoline, Fabien et les enfants étaient hébergés par Valérie. En début d'après-midi, nous étions réunis au cimetière du Pont-Chrétien pour déposer l'urne contenant les cendres de notre petit fils dans l'alvéole du coin des souvenirs refermant celles de son père.

Valérie ayant fait paraître l'annonce de la cérémonie dans la Nouvelle République, c'est devant une nombreuse assemblée de relations et d'amis que je prononçais avec beaucoup de mal l'allocution suivante :

« *Marvin,*

Que de joie et bonheur tu nous as donnés, mais aussi de tourments ! Une de mes fiertés, avoir réussi à te communiquer mon virus : l'informatique et tu étais devenu bien meilleur que moi petit crétin puisque tu en avais fait ton métier.....

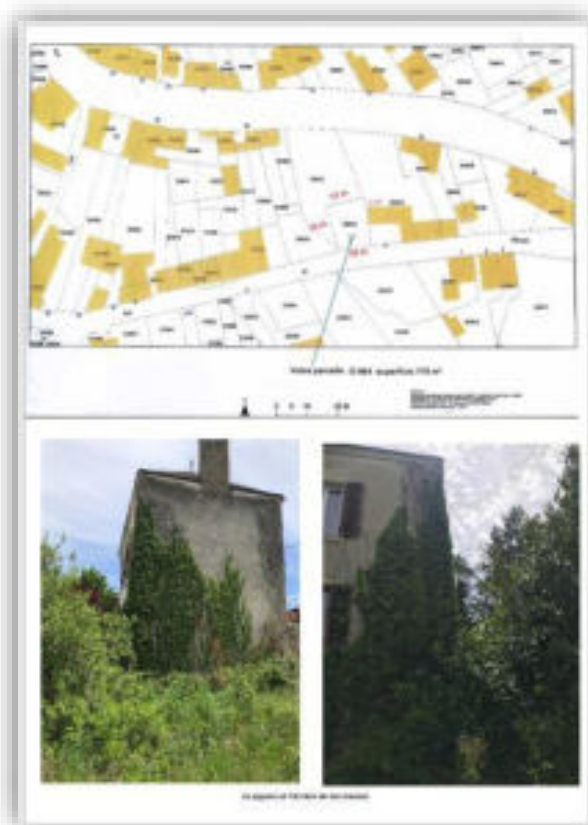
Maintenant, je te parle au présent, car pour moi, pour nous tu es là. Présent dans nos têtes, présent dans nos esprits, présent dans nos cœurs.

Ton courage, ta discrétion, ta générosité, ton intelligence, nous en sommes très fiers.

Nous t'aimons mon p'tit gas et c'est un abîme de peine que tu nous laisses.

Merci à vous la famille, les amis, d'être là pour partager ces moments que nous voudrions irréels. Vous êtes notre courage, notre raison de vivre.

Tu as choisi de nous quitter Marvin ; ta grand-mère et moi espérons de toutes nos âmes que là où tu es, tu as trouvé la paix. »



Nous devons ensuite nous retrouver dans le jardin de Géraldine où Monique et Valérie avaient prévu une petite collation. Sous un agréable soleil, nous étions une quarantaine. Toute la famille était là avec quelques amis des uns et des autres. Depuis le début du rassemblement, Fabien et notre gendre n'arrêtaient pas de se toiser à distance.

Tout se passait bien jusqu'au moment où les amis de Fabien décidèrent de nous quitter. Moment choisi par notre gendre pour les invectiver d'une phrase du genre « Cassez-vous bande de branleurs ! ». L'orage qui couvait depuis le début de notre réunion éclata violemment, surprenant tous ceux qui comme moi n'avaient pas remarqué l'attitude agressive des deux belligérants. Les injures fusèrent de part et d'autre sans que nous puissions les arrêter. Il fallut que plusieurs d'entre nous interviennent pour éviter qu'ils ne se battent. Nos petites filles étaient terrorisées et Valérie complètement effondrée.

Le soir, Madoline et sa famille quittèrent la rue de l'Époque pour s'installer chez Fabienne route de Chasseneuil. Le lendemain, ils regagnèrent Plérin, car Fabien reprenait le travail. L'inimaginable venait de se produire, le cauchemar se prolongeait. Comment expliquer cet irrespect de la solennité du moment, cet oubli, cette ignorance des autres... Incommensurable orgueil qui piétine les sentiments les plus profonds, quelle tristesse... !

Trois jours après, le 13 juillet, date de notre 58^e anniversaire de mariage à Monique et moi, nous devons tous nous retrouver au Multon. Valérie et son mari ne voulaient pas venir. Malgré le clash qui m'avait profondément touché, je n'arrivais pas encore à accepter que nous puissions être divisés. La vieille au soir j'allais donc chez Valérie pour les convaincre de participer. Il faut croire que mes arguments portèrent, car ils étaient présents le soir de la fête.



**Céline-Valérie-Capucine-Camille-Alba -
Olivier-Nathan-Ivan**



Darius



**Marie-Thé-Monique-Christiane-
Bernadette et Marie-France**

Une soirée très agréable, mais sur laquelle planait encore le souvenir de la violente altercation intervenue trois jours avant. Avec le souci de restaurer cette ambiance familiale qui nous animait avant ces événements, je prenais donc la parole pour essayer d'apaiser les esprits et demander à toutes et à tous de ne blâmer personne et essayer d'oublier ce pénible moment. Mon gendre se sentit obligé de présenter ses excuses, en demandant à tout le monde de le pardonner mettant son attitude déplacée sur le compte de l'alcool et prétendant ne se souvenir de rien.

Et j'y croyais !



Les derniers tours de roue de notre vieille remorque

Notre séjour en Cévennes devait être marqué par deux incidents :

Le premier aurait pu être grave, car à la hauteur de Montluçon, juste avant de rejoindre l'autoroute, sur la voie express, nous perdions une roue de la remorque. C'était un dimanche et de retour au Pont-Chrétien, je ne pouvais rien faire d'autre que chercher sur internet, qui vendait des remorques dans le coin.

Le lundi matin, nous étions à l'ouverture du magasin Norauto pour choisir une nouvelle remorque et repartir à Montluçon pour effectuer le transfert de nos affaires, de la vieille devenue uni-roue dans la pimpante nouvelle acquisition.



Notre dernier séjour à la Pelu : le 29 juillet, nous fêtions

Le deuxième, assez surprenant, car en arrivant nous sommes allés directement sur l'emplacement qui nous était réservé sans nous arrêter à l'accueil. Crime de lèse Laurent Plantier que nous connaissons depuis qu'il était gamin et qui me reprocha d'être « IMBU » un soir où nous avions de tous décidés de manger ses tartines. En effet, l'orage menaçait ce soir-là et nous avions demandé à être à l'intérieur ; vers 19 h, surprise nous constatons que nous étions dehors, l'orage arriva nous obligeant, en catastrophe, à nous réfugier à l'intérieur. Une simple remarque à Mme qui servait, suffit à déclencher le courroux du maître queux qui nous signifia qu'il ne souhaitait plus nous revoir. Adieu, Pelu, nous ne te verrons plus qu'à distance.



**Le centre de vaccination d'Argenton
salle des fêtes J.Frappat**

En septembre, la campagne de vaccination était lancée. Les quantités de vaccin étant limitées, il était impossible de prendre rendez-vous par téléphone les numéros étant sans cesse occupés. Je réussissais à avoir un rendez-vous à Argenton et à m'inscrire sur une liste d'attente à St Gaultier.

Je voulais que Monique passe la première, car elle me semblait plus exposée fréquentant plus souvent que moi les commerçants du coin. Le vaccin était administré en deux doses espacées de quatre semaines. Je reçus la première dose fin septembre à Argenton ; Monique devait me suivre une semaine après à St Gaultier. Ni Monique, ni moi ne subir d'effet secondaire.

Nous pensions que le temps passant, les mauvais souvenirs s'estomperaient et que nous finirions par rapprocher Valérie de sa fille. Je pensais que notre gendre ferait preuve d'intelligence et que l'âge, la maturité aidante, lui aussi essaierait de rassembler notre famille qu'il disait tant aimer, qu'il aurait une attitude conciliante et non provocante (comme à son habitude).

Nous pensions qu'il nous aiderait, Monique et moi, à faire oublier les pénibles moments qu'il nous avait fait vivre en juillet.

Hélas, nous avons tout faux !

Début septembre, Ophélie, la petite amie de Marvin, rendait visite à Madoline et passait quelques jours à Plérin. Je suppose que c'est une publication sur Facebook qui déclencha l'ire de notre gendre. À la lecture d'un message assassin, je découvrais que le cauchemar recommençait. Ophélie en pleurs et désespérée, m'appelait au téléphone ; je lui conseillais de ne pas répondre et d'oublier.

À mes tentatives d'apaisement, voilà le message que publié sur Facebook :



Preuve d'intelligence ou manifestation d'un ego exacerbé ? Et à la suite, nous devons prendre connaissance du message suivant : c'est ainsi que nous apprenons l'intention de notre fille de déménager.



Pour moi, ce fut un choc. Émotionnel d'abord, car cette maison, c'est nous qui lui avons donné les moyens de l'acquérir en vendant notre maison de Coignières, j'en avais négocié l'achat et nous y avons vu grandir nos petits-enfants ; matériel ensuite, car il nous fallait rembourser l'emprunt souscrit par la SCI pour tout sauver de la saisie.

En octobre, Monique et moi nous retrouvions à l'étude de maître Livrnette pour la signature du terrain qui touchait la maison de Valérie. Je devais travailler plus de 15 jours pour le nettoyer.



Avant



Après

Petit retour en arrière : En 2006, Valérie était coiffeuse dans un salon à Argenton. Des quelques discussions que nous avons eues, je lui disais que la seule façon de s'en sortir était d'avoir son propre salon. Je ne doutais absolument pas de ses capacités à réussir. Elle nous avait fait un énorme plaisir lorsque quelques années plus tôt, elle avait réussi à obtenir son brevet professionnel.



À Saint Gaultier, un salon était à vendre.



Je l'encourageais dans ce projet et lui donnait 15 000 € pour l'aider à l'acquérir.

Il y avait cependant une obligation, reprendre l'ouvrière qui y travaillait depuis 34 ans.

Cette obligation, à terme, devait devenir un problème, car cette ouvrière quitta le salon et emmena une partie des clientes et clients. J'ignorais tout du fonctionnement du salon, mais je présentais que les affaires de notre fille n'étaient pas très florissantes. En 2016, le salon était en liquidation judiciaire.

Quelques mots sur cette SCI et les circonstances de sa formation. Pour éviter la saisie de ses biens, le banquier, M.Bourdeix, lui conseilla de nous demander si nous étions d'accord pour créer une Société Civile Immobilière. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait être. Évidemment, le futur de notre fille et de sa famille étant en jeu, nous n'hésitions pas un instant, mais non sans inquiétude, à donner notre accord. Le banquier nous expliqua que Monique et moi allions être les gérants et d'une Société qui allait acquérir la maison de notre fille pour la somme de 110 000 € dont nous serions les débiteurs.

Valérie toucha donc cette somme qui, je suppose, lui permit de régler ses dettes dont je n'ai jamais eu connaissance du montant.

Nous n'étions pas particulièrement heureux de nous retrouver engagés pour une telle somme, alors que nous venions de terminer tous les remboursements des différents crédits que nous avions contractés. Tant que notre fille assumait les remboursements, pas de problème. Il nous arrivait de temps en temps à sa demande de l'aider et nous l'avions toujours fait volontiers. Mais ce qui m'agaçait était, quelquefois, de recevoir un coup de téléphone du Crédit Agricole m'informant que le compte était à découvert.

Sans préavis, nous nous retrouvions avec une dette de 45 000€ et une maison à vendre...mais le meilleur était à venir ; en effet, j'appris que Valérie et son mari avaient déjà contacté une agence d'Argenton, laquelle avait fait une estimation incluant le terrain adjacent que j'étais en train d'acquérir.

Le 6 octobre au matin, je recevais le message suivant :

« Bonjour Alain, Je viens d'avoir l'agence à qui nous avons demandé de vendre la maison, le monsieur me dit qu'il t'a contacté il y a une petite semaine et qu'il n'a pas de tes nouvelles ! Il serait bien pour tout le monde que nous décantions ceci et que nous puissions continuer à avancer sereinement ! Nous comptons donc sur toi pour rappeler rapidement ce monsieur pour régler la situation et nous organiser, merci d'avance Phil »

Un peu agacé par cette intervention qui me semblait tout à fait déplacée de la part de quelqu'un qui n'avait rien à voir entre les accords tacites concernant la maison qui réglaient nos rapports familiaux avec notre fille. Je répondais :

« Bonjour Philippe, Je pense que tu n'as pas tout compris. La maison appartient à la SCI dont Monique et moi sommes les gérants.

1-La décision de vendre, de ne pas vendre nous appartient.

2-Le choix de quand vendre et qui la vendra ne te concerne donc pas.

3-Occupe-toi de ton déménagement et de rien d'autre.

Si tu le souhaites, nous pourrions en parler de vive voix : ce que je préférerais à toutes autres interfaces courriel ou Facebook. »

Est-ce que Valérie lui avait expliqué ? ma réponse déclencha le début d'un épisode dont j'étais loin d'appréhender les développements. Je reçus la réponse suivante :

« C'est toi qui n'a¹ rien compris, mais on ne peut pas t'en demander plus qu'aux fils de Charlemagne !

Pour la maison, tu fais comme tu veux, ce n'est pas un problème, il est évident qu'en temps² que propriétaire, pour la taxe foncière c'est ta tournée !

Je ne parlerais³ pas avec toi, ni par téléphone, ni en face en face, en ce qui me concerne je tire un trait sur toi et je ne t'adresserais plus jamais la parole, pas pour ce que tu dis sur moi (sincèrement je m'en moque), mais pour le mal que tu fais à ta fille »

- est-ce que Valérie lui avait expliqué la situation ? Je ne compris rien à cette réaction

- Qu'avais-je dit de lui ? Jamais je n'avais étalé mes problèmes sur Facebook et notre famille n'avait nul besoin de moi pour apprécier son comportement.

Je conclus cet échange par ce message à Valérie : *« Je t'aime et ne te laisserai jamais tomber ».*

¹ Petite coquille dans le texte de « l'Audiard » du dialogue, plus fort en Histoire qu'en orthographe !

² Voir note ci-dessus

³ Idem



Fin octobre, nous retrouvions Laurent et Muriel à la Borne pour « Les Grands Feux ». Une quinzaine d'activités intenses puisque pendant plus de deux semaines, tous les potiers céramistes de la Borne allumaient leurs fours pour procéder à la cuisson de leurs créations. Le plus spectaculaire étant sans doute le four de l'association Céramique de la Borne.

Laurent alimentant le four de l'Association des Céramistes de La Borne

Le 29 novembre, contrairement à ses affirmations précédentes, je recevais le message suivant :



Décidément, j'avais du mal à suivre la démarche de ce type. Que cherchait-il ?

Nous devons bientôt le savoir. Alors que nous étions tranquillement en train de déjeuner, la porte du salon s'ouvrit brutalement et nous vîmes jaillir une masse hurlante, proférant une cascade de mots orduriers et m'invitant à sortir pour régler ça à mains nues. Inexplicablement, je me sentais infiniment tranquille et pas du tout impressionné. Je me levais lentement de ma chaise, posais calmement mes lunettes sur le buffet pour lui faire face. Monique s'interposa entre nous deux essayant de calmer ce démon.

Reproduction de la main courante



C'est alors que « Monsieur » se sentit mal, demanda une chaise et un verre d'eau. Valérie devait arriver quelque temps après pour le ramener chez lui au bord du malaise.

Suite à cette irruption, je décidais de déposer une main courante en gendarmerie d'Argenton.

Allions-nous retrouver un peu de raison et de sérénité, Eh bien non ? La colère du diable perdurait. Loin de se calmer et de se conduire en homme sensé, le feu brûlait encore !

Probablement vexé, frustré de voir que ses plans et la vision de son avenir étaient perturbés et qu'il n'était pas si facile de manipuler tout le monde, début décembre je recevais le message suivant :

« De: Philippe CHANOINAT <philippe.chanoinat@orange.fr>
Date: 2 décembre 2021 à 17:21:33 UTC+1
À: Gautialain <gautialain@gmail.com>
Objet: mise au point

Bonjour

*La situation étant intenable et ton attitude tellement immonde, que j'ai décidé de prendre la plume. Je t'en donne la primeur, mais dans quelques jours je la publierai sur mon FB, nul doute que tous tes amis de la région vont se régaler ! et tu peux me menacer de procès et autres choses je n'attends que ça pour parler de la maison et du reste !vu que je ne te supporte absolument plus, je n'ai pas de temps à perdre avec une conversation stérile et un interlocuteur **hystérique** !⁴ d'ailleurs tu me **débecte**⁵ tellement que je deviens hystérique moi aussi rien que d'entendre le son de ta voix ou de te voir !*

*Depuis que je suis arrivé dans ta famille, je supporte **tes colères non justifiées et irrespectueuses, ta mauvaise foi, tes vantardises** sur ta réussite sociale, et surtout ton **comportement honteux** avec ta fille. Plusieurs exemples, le jour où elle a annoncé qu'elle se faisait opérer de l'épaule et que nous ne pourrions pas tout assurer pendant au moins deux mois, au lieu de t'enquérir du pourquoi de l'opération, tu t'es mis en colère à cause du fric que tu serais obligé de verser, il y a **quelques** temps devant nous tu as proposé à Laurent de lui payer la maison à côté de chez toi, c'était délicat de faire ceci devant ta fille. Tu es tellement **imbuvable** que ta propre fille a peur de discuter avec toi, elle craint tes réactions et tes cris, tes colères démesurées, ta grande **capacité à diminuer tes interlocuteurs**, mais ceci est terminé Gautier ! je te promets que tu as fini de faire du mal à ta fille ! Maintenant je n'accepterais plus un écart verbal de ta part (de toute façon en ce qui me concerne il n'est plus question que je côtoie un type comme toi). J'ai supporté un père ignoble et désaxé, il n'est pas question que je remette les couverts avec toi.*

*Ta fille perd son fils, sa fille et son gendre se conduisent comme des dégueulasses et toi au lieu d'être là pour elle et la soutenir, tu continues à l'enfoncer (à ce propos, à cause de ton attitude qui a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, Valérie est sous anti déresseur) tous les trois vous êtes la **trilogie de la bêtise** et surtout de la **méchanceté**. Quand il y a eu ces ignobles histoires, tu n'as pas voulu intervenir (ce qui ne t'a pas empêché de traiter petit de désaxé devant toute la famille) tu as laissé ta petite fille dire que nous vivions à tes crochets, et que moi-même c'est ma femme qui m'entretenait ! là ta grande gueule on ne l'a pas entendue !*

*Que **tu ne m'aime pas**, personnellement je m'en tape complètement et c'est devenu plus que réciproque, par contre je ne vais pas te laisser continuer à jouer les cadors avec nous. Le mec du camping avait raison sur un point, tu es **vraiment imbu de ta personne**, et j'ai fait une réponse pour faire plaisir à Laurent qui m'a téléphoné pour me le demander, de moi-même je ne l'aurais*

⁴ Mots orduriers ou insultants

⁵ Orthographe . Aveuglé par la haine l'Audiard de la BD dérape.

pas fait. **Tu me parle** de respect, **tu te moque** du monde ? RACONTER A TA FILLE QUE JE LA MANIPULE, QUE **TU TE MEFIE** DE MOI ET QUE TU VAS PLACER L'ARGENT !!!!! et tu parles de respect ?????? Et qu'est-ce qui te permet d'affirmer des choses aussi dégueulasses ??? Comme de lui dire que tu lui donneras son argent quand **je serais** mort ou toi-même, tu es vraiment **un cafard** pour dire des choses pareilles à ta fille, immonde nabot !

En plus tu es **un type malhonnête**, Valérie m'a expliqué les tenants et les aboutissants en ce qui concerne la maison, tu as fait ça pour soi-disant l'aider (en faîte tu as la main mise sur elle, d'ailleurs ton attitude actuelle en est la preuve flagrante), **Cette** maison est à nous et je considère que tu es en train de nous escroquer. **Tu es un voleur** Gautier, tu mets mon intégrité en doute pour justifier tes saloperies, ta fille est ce que j'ai de plus cher au monde et au-delà de mes sentiments j'ai aussi un profond respect pour elle. Alors ce n'est pas **une petite merde complexée** par sa taille (je ne dirais pas laquelle) qui va me salir et seules les **ordures comme toi** peuvent croire à des inepties pareilles !

Tu es un aussi **un menteur**, tu parles de location pour la maison, alors que c'est nous qui payons tout, ce n'est pas nous qui avons dit tu nous collais dehors, par contre je vais expliquer à tout le monde tes **manières pourries** !

Tu es **un escroc**, oui un escroc, tu t'es fait virer de la place de trésorier de l'association des Pontacabanois parce que tu magouillais et ça je connais quelques personnes prêtes à en témoigner ! Continue à chercher tes impôts pour la sci, on sait tous les deux que tu n'as jamais rien déclaré, tu t'es vendu un jour en disant qu'il ne fallait pas faire de vague avec les apl à cause des impôts ! J'ai bonne mémoire Gautier, et j'ai horreur qu'on me vole et qu'on me prenne pour un con ! En plus il faut quand même être **drôlement con** pour se vanter sur internet d'avoir grugé les impôts, même s'il y a prescription au bout de 3 ans ! t'es un vrai caïd, un dur !

Tu me prends pour un imbécile, mais tu vas vite découvrir qui est le plus bête des deux ! L'argent de la maison devait permettre à ta fille de prendre une ou deux années sabbatiques pour se remettre d'aplomb, elle est épuisée, elle voudrait pouvoir se poser tranquillement pour récupérer et reprendre la vie avec un peu moins de douleur morale ! Mais toi le grand Gautier, tu es incapable de comprendre ça, tu es bien trop **égocentrique et nuisible** ! Mais je te préviens s'il arrive quoique ce soit à ma Femme c'est à toi que je viendrais demander des comptes !

Ras le bol de tes délires de vieil homme acariâtre. Je sais bien que pour toi **les femmes ne pensent pas**, mais ton raisonnement est aussi crédible que quand tu prétends être de gauche, j'en rigole encore, il ne suffit pas d'être visiteur de prison pour se donner bonne conscience ! EN plus un mec qui a voté pour un collaborateur des nazis le 10 mai 81 n'a pas de leçon de démocratie à donner aux autres. Tu as effectivement perdu un petit fils, et si tu continues tu vas finir par perdre aussi ta fille, qui ne supporte déjà plus tes manières **de dictateur** et ton manque d'amour à son égard ! tu as peut-être réussi ta carrière, ta famille n'a manqué de rien, à part du principal, **d'amour, d'affection et de ta présence** !⁶ Cesse de donner des leçons aux autres, tu es vraiment mal placé pour le faire ! Quant au terrain que tu as acheté sans nous consulter, le contraire aurait été surprenant, ça ne nous intéresse absolument pas, il est à toi pas à nous !

C'est pareil pour la famille, je me ferais un plaisir d'expliquer à certains la manière dont vous parlez d'eux, comme le mari de Marie France par exemple ! Toi le grand Gautier, tu as commis deux énormes erreurs, t'en prendre à la personne que j'aime le plus au monde et me traiter comme de la merde !"

Ne comprenant pas je le faisais suivre à Valérie, accompagné de ce message :

« Le ven. 3 déc. 2021 à 07:58, Gautialain :

Mais qu'est qui se passe ? Peux-tu m'expliquer ? J'ai fait suivre ce message à la famille. Ne crois-tu pas qu'il serait temps de cesser ces conneries, et de revenir à la réalité ?

Incroyable message, à 83 ans étais-je devenu cet homme ?

⁶ Peut-être la seule remarque vraie dans ce fatras d'insultes

Il faut être malade pour écrire de telles insanités. Quelques amis de Valérie nous ont fait part de leur indignation à la lecture des lignes ci-dessus que ce schizophrène avait mises sur SON MUR FB. L'effet inverse à celui qu'il attendait devait se produire, car nos « *tous nos amis de la région* » ^{sic} qui nous connaissaient depuis de nombreuses années, nous exprimaient leur compassion et leur support.

Est-ce que notre fille était d'accord ? - Était-ce ce qu'elle pensait de moi ?

Peut-être bien, car complètement désespérée par le suicide de son fils et totalement subjuguée par ce désaxé dont elle était amoureuse, je pense qu'elle n'était plus elle-même et qu'elle avait perdu toute lucidité.

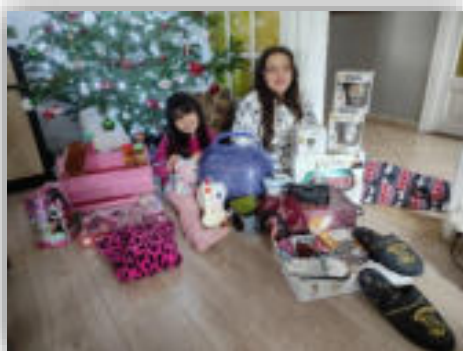
Pour Noël, nous retrouvions nos petits-enfants revenus de Bretagne et que nous hébergions, Mathilde, Jonathan et son fils Louenne, Muriel et Laurent. Un très agréable moment un peu assombri par l'absence de notre fille, mais que faire ?

Le premier séjour à la maison de nos petits-enfants fut un vrai bonheur. Nous savions Lya calme et tendrement affectueuse, nous découvrons une Léaura, que nous pensions turbulente, calme, amusante, curieuse et non moins tendre.

Je pensais avec tristesse, aux dommages pour notre famille qu'avaient provoqués l'obscurantisme, l'égoïsme, l'intolérance, la hargne, l'étroitesse d'esprit et pourquoi pas l'appât du gain...Il a suffi d'un individu pour tout détruire en quelques semaines !



Louenne découvrant les jeux électroniques avec lesquels joueraient, 4 générations avant lui, ses arrières



Images de Noël



2022

Nous devons commencer cette nouvelle année par le traditionnel repas du Nouvel An préparé par Monique et pris en compagnie de Jean-Pierre, Marie Thé Caux et Bernadette et Bernard Grassias.

Quelques jours après, nous retrouvions une habitude perdue l'année précédente : notre séjour à Ténérife. La Covid étant toujours présente, les formalités d'entrée dans l'île étaient un peu plus compliquées. Il fallait en effet présenter une attestation de vaccination récente validée par les autorités espagnoles. Document qu'il fallait obtenir sur internet avant de prendre l'avion.



La plage de Las Teresitas au nord de Ténérife

En cours de séjour, Hélène et Jean Nègre, la sœur d'Annie Ségaud et son mari, nous rejoignirent. Pendant une semaine, nous avons sillonné l'île du sud au nord et d'est en ouest, leur faisant découvrir les lieux les plus intéressants de l'île.

De retour au Pont-Chrétien, nous retrouvions les problèmes oubliés pendant un mois. Valérie nous informait de la date de son déménagement : le 15 février

La maison, la grange et les caves avaient été complètement vidées. Mais la surprise devait venir des greniers. Il y en avait trois dont l'un d'eux, celui au-dessus de la grange était plein à craquer. Il me fallut une bonne semaine et de multiples voyages pour tout dégager.

Notre petite fille Mathilde et son ami Jonathan travaillaient dans une agence immobilière à Châteauroux. C'est donc à cette agence que je confiais le soin de vendre la maison. À la première mise à prix (110 000€). Très peu de visites et toutes négatives.

Il est vrai qu'une fois toutes les pièces vidées, l'aspect général était peu engageant. Le plus spectaculaire était le salon dont le plancher s'effondrait et qui présentait en son centre une déclivité de plus de 15 cm.

Sur les conseils de Jonathan, je descendais le prix de 10 000€. Le nombre de visites augmenta légèrement, mais tous les acheteurs potentiels reculaient devant l'ampleur des travaux à réaliser.

Le temps passait et avec lui les remboursements mensuels s'accumulaient. Je décidais donc de reprendre ma trousse à outils. Dans la salle de bain, je réparais les serrures, les portes des toilettes et du meuble sous évier. Dans la cuisine, je changeais les joints et révisais la plomberie, j'enlevais tous les fils volants et posais des prises, réinstallais le four qui était posé sur une plaque en bois qui avait commencé à se consumer, je rebouchais tous les trous et recollais les faïences. Je repeignis complètement la salle à manger, les deux salons, les chambres du premier étage après avoir non sans difficulté toutes les étagères et rebouché les trous. Je révisais les installations électriques de toutes ces pièces et de la terrasse. Dans les caves, je réparais les portes dont les gonds étaient absents et je posais un grillage dans le fond du jardin qui était ouvert sur la route principale.

Restait le plancher du séjour. Je faisais poser un IPN reposant sur deux piliers en parpaings et, après avoir déposé le revêtement de sol existant, couler une chappe pour tout remettre de niveau.

Après séchage de tout ça, je posais un plancher flottant. Tous ces travaux me prirent 4 mois.

Pressé de ne plus entendre parler des dettes de la SCI, je décidais de descendre à 90 000€. Et là, la troisième visite fut la bonne et moins de 15 jours après la fin des travaux, le compromis de vente était signé, mais voilà que quelques complications devaient apparaître.

Je découvrais qu'il était obligatoire de faire réviser la chaudière, de ramoner la cheminée et de raccorder les toilettes du premier étage, connectées à une fosse septique, au tout à l'égout.

Nous étions en juillet, pas facile de trouver des artisans.



Le raccordement à l'égout

J'étais donc dans l'obligation de retarder la signature prévue fin juillet. Ce retard n'arrangeait pas les acquéreurs je proposais donc d'établir un compromis et de leur permettre de déménager afin de libérer le logement qu'ils occupaient.

Pour le ramonage, je trouvais un manouche, pour la chaudière j'appelais mon plombier et pour le raccordement à l'égout je faisais appel à l'artisan déjà contacté par les futurs propriétaires. Toute la difficulté résidait dans l'emplacement de réaliser ce raccord. Par chance, nous devions trouver une prise d'air donnant sur le jardin permettant la connexion.

Le 30 août, nous étions à Saint Marcel dans l'étude de maître Livernette pour signer l'acte de vente de la maison du 8 rue de l'Époque acquise en 1997. Un quart de siècle de

joie, de bonheur et de peines venait de se terminer. L'acquéreur s'appelle Pierre Gautier et sa compagne Mélina Robert, il est professeur d'anglais, elle est archéologue.

Quel soulagement de voir la fin de cette histoire, enfin la SCI nous laisserait en paix.

Emprunt remboursé et tout frais de remise en état déduite, il restait à Valérie 22 000€ que je plaçais sur une assurance vie avec disposition testamentaire pour que cette somme lui revienne. Pour Monique et moi, il était hors de question de faire profiter d'un centime l'individu nous ayant fait tant de mal.

Évidemment, ma décision de placer la part de Valérie sur une assurance vie déclenche la fureur de son mari. Mais pour moi, il est inimaginable que ce personnage puisse profiter d'un seul centime de ce que je considère comme étant la propriété de notre fille. Je ne doute pas un instant de ce qu'il ferait de cette somme...

Complètement sous l'emprise de cet individu elle m'adressait le message que je retranscris intégralement ci-dessous :

« Valerie u octobre 2022

*une nuit de plus à ne pas dormir! il y a dix huit mois que Marvin est parti, je pleur pour lui, mais pleurer pour les vivants qui devrais me soutenir n'ai vraiment pas normale dans mon monde. Nous n'avons pas du tout la même conception de l'amour papa et vue que je ne peux pas en placer une au téléphone et bien je t'écris ,avec mes mots, mes fautes et surement mes maladresses mais il faut que ça sorte. je vais l'écrire comme ça vient et faire suivre à maman, comme ça tu n'aura pas besoin de lui expliquer, je suis bien placé pour savoir que les mots sont cher chez les Gautier, et a Philippe, car quoi que tu en penses, il est mon mari et heureusement que lui est là. à ce propos, dorénavant je t'interdit **se flot d'insultes**⁷ que tu déverse sur lui, tu as tout a fait le droit de ne pas l'aimer de le haïr même, pour reprendre tes mots, mais garde tes **insultes. je** ne sais toujours pas **se que tu lui reproche**⁸ car tu n'a jamais été clair là dessus et incapable de me donner de vrais raisons, comme je te l'ai déjà dit ,il n'ai pas du tout **intéresser. il** y a plein de gens sur terre qui ne basse pas toute leur vie sur le poignons et mon mari et moi en faisons partis (on est pas non plus débiles, on sais qu'il en faut pour vivre) **tu ramène tout à l'argent! ta vie n'est qu'un compte en banque que tu exhibe à l'occasion**⁹ et c'est très pénible, encore lundi au téléphone de me dire que TU ma donner l'argent pour acheter la maison et que TU ma sauver de ma faillite et que du coup TU a placer l'argent ,du coup ,je me dis que tu l'as fait a regrets et que tu a simplement fait un "placement" supplémentaire et qu'il n'y as aucun affecte .maison que j'ai voulu vendre **à deux reprise et que tu m'as déconseiller**¹⁰, une fois de plus , **TU as décider pour moi**¹¹ .et ne me ressort pas que se n'ai pas vrai (c'est ton capital)pfffff. tu as tellement **une piètre image des femmes** ,¹² on dirais ton père. Philippe ne m'a jamais séparer de ma famille. Comme je te l'ai déjà expliqué aussi, ça a été mon choix de partir. rester dans la maison ou Marvin a grandit et dans le village ou il est née étai trop compliqué pour moi. Nous aurions pu partir moins loin ,effectivement, mais j'avais vraiment besoin de mettre de la distance avec tout le monde, sauf avec vous mais la suite me conforte dans ma décision. Cette fameuse famille qui raconte n'importe quoi et qui n'ai pas au courant du quart des choses mais qui se pose en juré et bourreau sans se soucier des conséquences. Que **fabien se permette d'insulter la famille**¹³ la famille en publique en disant qu'il encule toute le monde et qu'il va tous les saignées ne gêne personne, que Mado me rende responsable de la mort de mon fils ne gêne personne, que fabien nous menace de mort à trois reprises ne gêne personnes que fabienne et geraldine raconte que Philippe à sorti un couteau ne gêne personne....ect ect nous n'avons pas les même témoins Laurent! ha Il était beau ton petit discours "ne prenez pas partie" **tu t'ai bien empresser de ne surtout pas le mettre en œuvre**¹⁴. et tout ça s'ajoute à ma peine ,vous avez du trouver que le gouffre qui c'est ouvert en mois n'étai pas assez grand!!!! quand à toi Laurent voilà neuf mois, sinon plus, que tu à oublier mon numéro de téléphone et là! Comme par magie ,quatre appels??? ha ben oui tes intérêts sont en jeu. (j'étais au travail, je ne suis ni en retraite ni en "arrêt maladie")et ça c'est pareil, le jour de la crémation de Marvin j'aurais voulu que tu me prenne dans tes bras et toi tu m'as repoussé, tu n'imagine pas le mal que*

⁷ Assez drôle ces reproches à la relecture des messages de son mari ...

⁸ De ne pas avoir eu l'intelligence de comprendre le pourquoi de la SCI, d'avoir considéré que tout lui appartenait, de m'avoir insulté (voir page 452), de m'avoir menacé, d'avoir été à deux doigts de me taper dessus (voir main courante page 461), d'être égocentrique, etc.. Etc..

⁹ Oublié l'aide que nous lui avons toujours apportée à elle et à nos petits-enfants, oublié qu'après avoir vendu notre pavillon de Coignières nous lui avons donné les moyens d'acquérir une maison, oublié que nous avons partagé l'intégralité de notre capital entre elle et son frère, oublié les 15000€ donnés pour l'aider à acquérir son salon de coiffure, oublié la dette que nous nous sommes mise sur le dos (110000€) pour la sortir de la mouise, oublié les mensualités impayées où nous remboursions à sa place...

¹⁰ Ni Monique ni moi nous souvenons de cette demande et où aurait-elle été habiter ? comment aurions-nous remboursé la dette, car la valeur de sa maison avait été surestimée (aucune estimation n'a été faite et je n'ai volontairement pas posé aucune question à la création de la SCI)..

¹¹ Je n'ai jamais posé de question sur ses choix, aussi bien financiers que sentimentaux. Nous avons toujours été mis en face de faits accomplis et les avons accompagnés du mieux que nous pouvions.

¹² Monique a été la première de la famille à passer son permis de conduire, au travail et dans deux entreprises différentes mes plus proches collaborateurs étaient des collaboratrices, toutes les secrétaires que j'ai eues ont regretté mon départ et j'ai d'ailleurs conservé avec certaines des rapports assez longtemps après les avoir quittés, j'ai pris une carte du parti socialiste uniquement pour voter Ségolène Royale à la présidence de la République (là, j'ai fait fausse route !)

¹³ Il est vrai que lors de la cérémonie de juillet son mari a eu une attitude admirable et qu'il a respecté tout le monde,,!

¹⁴ Comment ne pas réagir aux insultes : hystérique, vantard, cafard, malhonnête, nuisible, escroc, voleur...

ton geste m'a causé, alors oublie le définitivement, vu l'usage que tu en fais ça ne me manquera pas. il n'y a pas que toi d'ailleurs. je vais donc arrêter de dépenser inutilement mon énergie pour des gens qui se foutent de moi et de ce que je deviens, je n'ai même plus droit à ma carte postale des vacances, c'est bien que je ne fais plus partie de votre famille!!!!!! Lya à tellement entendue de saloperie qu'elle ne veut plus me parler, par ce que vous, les adultes responsables, avez été incapable de ne pas l'ouvrir en sa présence. encore merci (je généralise, tout n'est pas envers toi papa) Philippe ne fera pas ce qu'il a dit, pas par peur de toi papa ou toi Laurent, ne vous réjouissez pas trop vite, simplement parce qu'il a des valeurs et des principes. il y aurait encore beaucoup à dire mais je vais arrêter là, arrêter d'écrire car je sais très bien que ça ne sert à rien car tu restera sur tes idées qui, comme se sont les tiennes, sont forcement les bonnes et arrêter de pleurer sur vous tous ou a cause de vous tous. Philippe, mon mari, et moi même allons continuer de nous reconstruire doucement dans notre coin, sans plus se soucier des autres.

ps; pourquoi me retiens tu sur ton décompte l'achat du terrain? c'est toi et toi seul qui le voulais se terrain, pas nous encore une fois tu à fait comme tu a voulu. et pour ce qui es du tout à l'égout le copain du moment de Mathilde était au courant, je lui avais dit, donc pareil, pourquoi je devrais payer ses incompétences? et depuis quand la maison était hypothéquer? qu'est ce que ces frais supplémentaires et des factures serais bien venu car ton simple tableau ne représente rien. et pour les mensualités le 07/05/2020 tu aurais verser 750 euro alors que j'ai déposer 736, et en décembre 2022, 700 alors que je venais de reprendre le travail suite à mon opération de l'épaule et que j'avais quand même réussi à verser 576euro ??? et le reste de l'argent de la vente de la maison de Chabenet ? il est ou? question que je t'ai poser plusieurs fois et toujours sans réponses. et pour finir, si le soit contrat d'assurance vie est bien a mon nom, pourquoi Laurent doit donner sont accord? qu'il soit au courant oui bien sur mais sont accord et comme quoi il me laisse sa part ????»

On retrouve dans le courriel ci-dessus le jargon de cet ignoble individu qu'est son mari. Ci-dessous, ma réponse :

De: Alain Gautier <gautialain@gmail.com>

Date: 7 octobre 2022 à 07:34:42 UTC+2

À: valerie corbel <wonderpepette@gmail.com>

Objet: Rép. : tes persécutions avec ta famille

- Le terrain était dans l'estimation que vous aviez demandé à Guignard et il me semble bien que nous étions d'accord lorsque je me battais avec la vieille pour qu'elle coupe son lierre.
- Je ne pouvais pas vendre la maison sans la faire raccorder à l'égout le notaire refusait ce qui m'a un tant soit peu stressé...
- La maison a été hypothéquée lorsque tu m'as demandé de créer la SCI ce qui nous a endetté de 110 000€ (et dont je ne t'ai jamais demandé quelle utilisation tu en avais faite).

Les frais divers :

- j'ai repeint toutes les pièces et rebouché poncé pour effacer les marques et empreintes diverses,
- j'ai poncé les parquets du premier étage,
- refais l'électricité de ta chambre et de la cuisine,
- réparé les portes du meuble de salle de bain, mis une serrure à la porte des toilettes,
- refais une partie de l'isolation que tu avais posée dans les caves et remis des gongs à la porte de l'une des caves que j'ai réparée
- J'ai acheté et posé un parquet sur le sol du séjour que j'ai fait consolider et remettre de niveau.
- Refais l'écoulement de l'évier de la cuisine qui fuyait et remplacé le four dont la plaque qui le supportait avait commencé à brûler.
- refait l'éclairage de la véranda et assuré l'étanchéité le long du mur de la maison.
- Modifié et consolidé la porte d'entrée de la cour.

J'ai travaillé près de deux mois pour réaliser ces bricoles, rendre ta maison vendable et vider les trois greniers (je ne parle pas des multiples voyages à la déchèterie ni de l'entretien du jardin dont j'ai refait la petite porte du fond.

- La maison de Chabenet :

Cette maison que j'ai entièrement refaite, que je t'ai donnée et que je louais 420€ par mois. Lorsque nous l'avons vendue, j'ai eu environ 10000€, mais perdu le revenu qu'elle générait.

Je t'enverrai une copie de tous les relevés de compte du Crédit Agricole de la SCI et des factures de tous les frais engagés.

Je pensais avoir toujours été là quand tu en avais besoin, ne serait-ce que pour l'acquisition de ton salon de coiffure.

Laurent a cédé la part qui lui revenait sur la vente de ta maison, car si je t'avais donné l'argent je ne pouvais le faire qu'au travers d'une donation, elle était dans notre capital à Monique et moi.

Dès nos premières rencontres avec ton mari, malgré son allure de blouson noir attardé et ses provocations nous avons fait l'effort de l'accepter. En le fréquentant, nous lui avions même trouvé quelques qualités et avons fini par apprécier sa compagnie. Il nous semblait heureux d'avoir trouvé une famille unie, nous amusait avec ses histoires et ses multiples rencontres. Un peu agacé cependant par ses affirmations, ses certitudes et dédains concernant certaines catégories de gens. Mais nous avons commencé à l'aimer malgré ses aptitudes à rester plus souvent avachi dans son fauteuil à jouer et écouter du rock, qu'à se bouger un peu ne serait-ce que pour entretenir la maison et ses abords.

Tout s'est gâté au retour des cendres de Marvin. Ses pitoyables excuses chez Bernadette m'avaient pourtant laissé espérer une réconciliation. Hélas, intolérance et rancune prirent le pas et lorsque j'ai fait acte de propriété sur ta maison sa véritable personnalité est apparue : intolérance, irrespect, colère, méchanceté et ...intelligence hargneuse. La note mise sur Facebook m'a profondément blessé et a choqué même vos amis (je ne comprends pas comment tu as pu tolérer ça).

Je ne peux pas prendre une assurance vie en ton nom j'ai donc ouvert un compte épargne et pris une disposition testamentaire pour que cet argent te revienne à notre mort.

Nous n'avons Monique et moi, jamais parlés à qui que ce soit et certainement pas devant les enfants, de votre couple et des événements qui s'y rattachent. La mort de Marvin et les circonstances de ton départ sont une douleur permanente dont nous n'avons aucune envie de reparler et qui à moi aussi m'enlève le sommeil.

Tu m'infliges une peine infinie lorsque je lis ta prose qui m'apparaît comme un « copié coller » du jargon employé par celui dont je ne peux citer le nom. Macho, uniquement intéressé par l'argent, tricheur, voleur, impérialiste, n'aimant pas mes enfants...quelle image je laisse à la fin de ma vie, quel échec !

Toutes mes excuses pour t'avoir à ce point martyrisée.

Nous espérons simplement qu'un jour tu te réveilleras et que tu réaliseras la cruauté de ce que ton inconscient nous inflige.

Une consolation : que tu te sentes heureuse avec ton compagnon.

Seul l'espoir peut vaincre la peine.

Nous t'aimons ma fille et quoique tu dises où que tu fasses, si tu le veux, nous serons toujours là pour toi.

Alain Gautier

Le 6 oct. 2022 à 18:11, Alain Gautier <gautialain@gmail.com> a écrit :

Je te fais une copie de tous les documents

Alain Gautier

Je pense que ce sont là les dernières lignes de cette biographie. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir eu Monique pour compagne et de beaux enfants. Même si la fin n'est pas celle dont nous rêvions j'espère que le temps atténuera toutes ces douleurs.

Ma vie n'a sans doute pas été exemplaire, cependant j'ai fait ce que j'ai pu pour qu'elle soit celle d'un honnête homme. J'ai essayé d'être franc, juste et intègre. Si je n'ai pas toujours réussi, je m'excuse pour toutes les peines que j'ai provoquées.

À Dieu...s'il existe !

**Il faut combattre la haine par l'amour et la générosité.
Spinoza**



Note :

J'ai commencé à rédiger ce document en 1996 date à laquelle j'ai pris ma retraite. Malgré les nombreuses modifications et relectures (je n'ai pas eu de relecteur pour corriger mes fautes), il y a des erreurs.

Veuillez m'en pardonner

Annexes

- Curriculum vitae
- Certificats de travail
- Calendrier des voyages



Alain Gautier
 43 Allée de la Vénérie
 78310 COIGNIERES
 Tel. 01 3461 9151

57 ans , Marié , 2 enfants

1994 / 1996
 Istanbul

Général Electric

Imagerie Médicale : appareils a rayons X , CT Scanner ,Médecine Nucléaire ,
 Accélérateurs,Ultrasons,Raisonnance Magnétique.

Directeur après-vente Est Méditerranée C.A. MS 15 (35% marge avant impôts)

- . Responsable opérationnel des ventes de Service et des coûts d'opération.
- . Directeur de 80 Ingénieurs et Techniciens repartis en deux filiales (Grèce & Turquie).
- . Membre du comité de Direction du Service Européen.
- . Responsable de la croissance du chiffre d'affaire et de l'amélioration de la productivité.
- . Chargé de la facturation des équipements et du Service .
- . Responsable du recouvrement.
- . Travaille en collaboration étroite avec la Direction des ventes au développement des ventes d'équipement.
- . Chargé de l'établissement du budget du Service Après-vente.
- . Responsable de la qualité du Service ainsi que de la satisfaction des clients Obtient la certification ISO 9000 pour les deux filiales

1987 / 1994

General Electric CGR
 Imagerie Médicale

Paris

Directeur après-vente Afrique & Moyen Orient C.A. MS 10

- . Responsable fonctionnel de 4 filiales (Algérie ,Grèce , Tunisie & Turquie)
- . Responsable opérationnel de 35 Distributeurs couvrant plus de 50 pays.
- . Membre du comité de Direction du Service Européen .
- . Responsable opérationnel des ventes de Service et des coûts d'opération.
- . Etabli le budget du Service après-vente
- . Défini le cadre de l'activité après-vente des Distributeurs (contrat de maintenance , qualité du Service , politique des prix , investissements)
- . Propose et vend du " Service" aux Distributeurs (Support Technique , Pieces de rechange , Formation)
- . Travaille en étroite collaboration avec la Direction des ventes pour tout ce qui concerne le développement des ventes d'équipement et du control de l'activité des Distributeurs.

- 1983 / 1987** **Thomson CGR** **Paris**
Imagerie Médicale
- Directeur Après-vente Export** **C.A. 20 MF**
- Responsable de l'activité Après-vente pour les territoires latino-américains , Africains , Moyens & Extrême Orientaux.
 - Responsable fonctionnel de 14 filiales (Mexique , Colombie , Venezuela , Brésil , Argentine , Algérie , Côte-d'Ivoire , Gabon , RCA , Afrique du Sud , Hongkong , Japon , Australie , Nouvelle Zélande).
 - Responsable fonctionnel de 20 Distributeurs.
 - Responsable hiérarchique de 10 ingénieurs & cadres détachés.
- 1979 / 1983** **Thomson Informatique (SEMS)** **Paris**
Informatique
- Chef du Service Logistique.** **Valeur du stock : 200 MF (14000 references)**
- Chargé de la création du Service de gestion des pièces de rechange préalablement fait par un sous-traitant impliquant :
 - L'étude et la mise en place d'un mode de stockage automatique.
 - La recherche & l'aménagement des locaux .
 - La conception de l'organisation et la mise en place des procédures.
 - Le recrutement du personnel (40 personnes encadrement inclus).
 - La définition & la mise en oeuvre du système informatique de Gestion.
 - L'étude & la mise en place de la gestion administrative & financière.
 - Responsable du déménagement , de la mise en oeuvre du Service & de son fonctionnement.
- 1974 / 1979** **Compagnie Internationale pour l'Informatique (CII)** **Paris**
Informatique
- Chef du Service après-vente à l'export.**
- Responsable fonctionnel de l'activité de Service pour l'Afrique & le Moyen Orient , puis pour le Moyen Orient & l'Extrême Orient après la fusion de CII avec Honeywell Bull.
 - Responsable opérationnel & hiérarchique de 15 Techniciens & Ingénieurs détachés.
 - Participe à l'établissement , aux négociations & à la mise en oeuvre des contrats de représentation en Irak , Inde et Indonésie.
- 1972 / 1974** **UNIVAC International** **Zurich**
Informatique
- Chef du Support Technique Européen .**
- Chef d'une équipe d'ingénieurs et techniciens internationaux , chargés d'effectuer les interventions sur les problèmes critiques d'installation et de dépannage ne pouvant être résolus au niveau national.
- 1970 / 1972** **UNIVAC International** **Johannesburg**
Informatique
- Chef du Support Technique Sud Africain**
- Participe à la mise en place de la filiale et installe les premiers ordinateurs vendus en Afrique du Sud.
 - Met en place une structure Après-vente (embauche & formation de techniciens , mise en place d'un stock de pièces de rechange et établissement des procédures locales).

1968 / 1970 **UNIVAC France** Paris
 Informatique

Technicien au support technique national.

. Spécialiste des ordinateurs & périphériques de moyenne puissance après plusieurs cours de spécialisation en Suisse et aux Etats-Unis.

1964 / 1968 **UNIVAC France** Poitiers
 Informatique

Technicien de maintenance.

. Chargé de l'installation et de la maintenance des ordinateurs vendus aux bases Américaines installées dans le cadre de l'OTAN en Région Centre et Sud-Ouest de la France. (Bordeaux , Poitiers , Ingrandes et Orléans).

1962 / 1964 **Bull** Paris
 Informatique / Mécanographie

Technicien de maintenance.

. Dépanne & entretien les machines électromécaniques installées au Crédit du Nord , Banque Algérienne & B.N.P. Hausmann.
 . Choisi pour suivre le premier cours du premier ordinateur fabriqué par Bull en France (Gamma 10). Fait les premières installations et en assure le support technique.

1958 / 1962 **Citroen** Paris
 Automobile

Régleur Ordinaire

. Régle les machines servant à la fabrication des pignons de boîtes de vitesse.
 . Responsable de la qualité du travail de 15 ouvriers spécialisés.

Formation

Diplômes : CAP Ajusteur mécanicien BEI mécanique
 Formations professionnelles : Ecole d'application Citroen (1958).
 Ecole Bull (1962).
 Cours logiciel : CPG, Cobol, Assembleur, Basic, Lotus, DBase, Excell, Word
 Power Point (1970/1996).
 Nombreux cours de maintenance sur 6 systèmes Bull & UNIVAC.

Séminaires : Management, comptabilité, gestion, négociations, vente, marketing,
 exportation (Incoterms), droit international.

Langues : Anglais (parle , écrit couramment).
 Allemand, Arabe (notions).

Situation militaire : Service militaire effectué de 1959 à 1962 en France et en Algérie comme
 Sous Officier parachutiste.

Distinctions : Nombreuses reconnaissances & certificat de satisfaction.
 Médaille commémorative de la guerre d'Algérie.
 Titre d'ancien combattant.
 Médaille de bronze des Industries Electriques et Electroniques.
 Médaille d'honneur du Travail Vermeil & Argent.

Passe temps : Cyclo tourisme , VTT , Informatique , Photo

SOCIÉTÉ ANONYME
ANDRÉ CITROËN

Capital : 17 millions de francs et plus

Siège Social :
117 à 167, Quai de Javel
PARIS - XV^e

CONTRAT DE TRAVAIL

ENTRE :

1^o La Société Anonyme André CITROËN, 117 à 167, Quai de Javel, Paris (XV^e)

2^o Et M

demeurant à

178
198201 G A U T I E R, Alain
C 226
Stagiaire Ajust. 1-39-07-31-042-003
29-7-39 26, Rue de Versailles
6-10-58 LE CHESNAY (S. & O.)
Né à LUCHON (Hte Maronne)
Fr.

Il a été convenu ce qui suit :

L'ouvrier désigné ci-dessus, après avoir **déclaré** expressément :

- n'être actuellement lié par aucun contrat de travail à aucune entreprise ;
- avoir quitté son précédent emploi libre de tout engagement ;
- ne pas être actuellement en période de congé payé ;
- bien connaître les usages et règlements des Usines de la Société Anonyme André CITROËN, les prescriptions de la législation du Travail et s'y conformer,

reconnait avoir été embauché, sans durée déterminée, par la Société Anonyme André CITROËN, en qualité de *ouvrier ajusteur* au salaire horaire minimum de *226* s'engage à travailler à compter du *6 OCT 1958* dans les Usines de la Société Anonyme André CITROËN aux conditions du règlement intérieur reproduit au verso du présent contrat.

Le présent contrat ne deviendra définitif qu'après l'accomplissement satisfaisant d'une période d'essai fixée à 2 semaines de travail.

Il est expressément convenu entre les parties contractantes qu'en cas de départ simultané de plusieurs ouvriers et (ou) ouvrières, la Société Anonyme André CITROËN se réserve expressément le droit de ne procéder à leur paye que quatre jours après ce départ, afin de lui permettre d'arrêter le compte de chacun d'eux.

Fait en double à PARIS, le

6 OCT 1958

Signature de l'employeur,
précédée de la mention : Lu et approuvé.

Sau et Approuvé
[Signature]

Signature de l'ouvrier,
précédée de la mention : Lu et approuvé.

[Signature] Lu et Approuvé

Société Anonyme
ANDRÉ CITROËN

Capital 256.200.000 NF

R. C. Seine N° 54 B 9455

117 à 167, Quai André Citroën

CERTIFICAT

Nous certifions que :

Monsieur Gautier Jean a fait partie de notre
 personnel du 6 Octobre 1958 au 28 Septembre 1962
 en qualité de regleur ordinaire

Paris, le 28 Septembre 1962

Société Anonyme A. CITROËN
 Par procuration :

M. Mounier

COMPAGNIE DES MACHINES

BULL

24 AVENUE GAMBETTA PARIS 15

PARIS, le 20 Avril 1964

DPRT/PERS/jd

C E R T I F I C A T

Nous soussignés, certifions que Monsieur GAUTIER Alain, domicilié 26, rue de Versailles - LE CHESNAY (S.&.O), a été employé à notre Compagnie :

- du 8.10.62 au 1.4.63, en qualité d'Elève Technicien d'Entretien,
- du 1.4.63 au 1.1.64, en qualité d'Inspecteur-Ville débutant,
- du 1.1.64 au 20.4.64, en qualité d'Inspecteur-Ville 1^{er} échelon.

COMPAGNIE des MACHINES BULL
Direction du Personnel et Relations de Travail


P. MEURIOT

EQUIPEMENTS POUR LE TRAITEMENT DE L'INFORMATION

BULL SOCIÉTÉ ANONYME CAPITAL 100.000.000 F. • P.Y.N. 53-55 & 46-70 • R. C. SEINE SA 8.4.001 - 11100, BULLE PARIS 20 - TÉLEX 20916
DIRECTION COMMERCIALE FRANCE : P.Y.N. 53-55

20th April 1972

TO WHOM IT MAY CONCERN :

Mr. Alain Gautier joined UNIVAC SOUTH AFRICA, in May 1970, at the time of the Company's initial operations in This country.

Supporting the first 9000's installed, he worked with the Customer Engineering Manager to set up and organise the field operations.

His performance during this period was excellent and in April 1971, he was promoted to Technical Support Manager. In this capacity he was required to create an entirely new department.

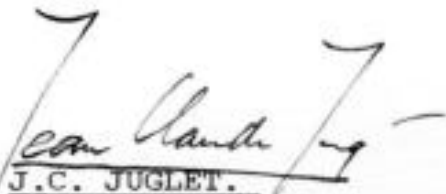
Reaching the end of his 2 years assignment Mr.Gautier now leaves South Africa and it will be a regrettable loss to our organisation.

Technical/.....

Technical Support is now a very efficient department performing all the tasks for which it was created one year ago. (Computerized Procedures for Spare Parts - Set Up and Procurement - Documentation - Customer Survey - Engineer Survey - F.C.O.'s implementation - etc.....)

Mr. Gautier has proved himself to be an asset to the Company in launching its South African operation, by his wide experience on computers and his very methodical approach and follow-up to problems.

Should he ever wish to return to South Africa I would have no hesitation in re-employing him.



J.C. JUGLET.

Customer Engineering Manager.




3, RUE BELLINI - LA DÉFENSE
92008 PUTEAUX
TÉL : 772-20-27 - 775-26-13
TÉLEX : UNIVAC 82100 F

ATTESTATION

Nous soussignés, SPERRY UNIVAC, Division de SPERRY RAND, certifions que Monsieur Alain GAUTIER a travaillé à la Division UNIVAC AFRIQUE DU SUD du mois de mai 1970, au mois de mai 1972, avec les fonctions de Customer Engineer Opération Supervisor, et que cette fonction était assimilable au coefficient II de la Convention Collective de la Métallurgie de la Région Parisienne.

En foi de quoi nous délivrons la présente attestation pour valoir ce que de droit.

Fait à Puteaux, le 13 octobre 1975


H. GIRARD
Directeur Administratif

**UNIVAC**

EUROPEAN CUSTOMER ENGINEERING CENTE

RUTHOFSTRASSE 20 · 8049 ZÜRICH
SWITZERLANDTELEPHONE 051-58 28 0
TELEX 54201-UNIV

Zurich, December 31, 1973

TO WHOM IT MAY CONCERN

Mr. Alain Gautier was employed at the European Customer Engineering Center from June 72 until December 31, 1973.

During this period Mr. Gautier worked as Supervisor Technical Product Support and on October 1, 1973 he was promoted to Manager Field Support Europe.

Mr. Gautier always fulfilled his tasks in a capable and thorough manner and contributed much to enhance the operation of the Technical- and Field Support Departments.

The attitude of Mr. Gautier towards his supervisors as well as his colleagues has been correct at all times.

Mr. Gautier leaves our Company on his own volition.

We wish him every success for his future career.

A handwritten signature in blue ink, appearing to read "Robert R. Allen".

Robert R. Allen
Director

Cii Honeywell Bull

RÉSEAU INTERNATIONAL - DIRECTION GÉNÉRALE AREA IV
 AFRIQUE, AMÉRIQUE DU SUD, ASIE, EUROPE DE L'EST ET DU SUD, Océanie
 68, ROUTE DE VERSAILLES, B.P. 3 - 78430 LOUVECIENNES - TEL. 33 (1) 954-90-80 - TELEX 657.030 F CIIHB

- C E R T I F I C A T de T R A V A I L -

Nous soussignés, COMPAGNIE INTERNATIONALE pour l'INFORMATIQUE CII-HONEYWELL BULL, 68, Route de Versailles à Louveciennes (Yvelines), certifions que Monsieur Alain GAUTIER a été employé dans notre Compagnie, du 2 Janvier 1974 au 29 septembre 1979, en qualité de Cadre de Maintenance.

Fait à Louveciennes,
 le 24 septembre 1979.



O. de FOUGEROUX
 Direction du Personnel
 Réseau International.


SEMS

SOCIETE EUROPEENNE DE MINI-INFORMATIQUE ET DE SYSTEMES
 DIRECTION GENERALE / DIRECTION COMMERCIALE FRANCE
 Les Bureaux du Parc
 36-38, rue de la Princesse
 BP 4
 78430 Louveciennes / France
 Tel. : (31 918 92 50
 Telex : 695 272 F

Références:

JA/EN/SP/83/457

 CERTIFICAT DE TRAVAIL

 DIRECTION MAINTENANCE
 DIRECTION DES OPERATIONS
 INTERNATIONALES

 Centre Commercial Parly II
 Tour Notre-Dame
 BP 115
 78150 Le Chesnay
 Tel. : (33 954 80 50
 Telex : 698 744 F

 SERVICE FORMATION
 CLIENTS

 Immeuble Colisée Défense
 50 64, avenue Arago
 92050 Nanterre
 Tel. : (33 780 72 13
 Telex : 613 049 SEMS FOR

Nous soussignés, SOCIETE EUROPEENNE DE MINI-INFORMATIQUE
 de SYSTEMES, 36-38 rue de la Princesse 78430 LOUVECIENNE
 certifions que :

Monsieur Alain GAUTIER
 demeurant : 43, Allée de la Vènerie 78310 COIGNIERES

a été employé dans notre Société, en qualité d'

INGENIEUR - POSITION III A -

du 1er octobre 1979 au 21 avril 1983.

Fait à Louveciennes, le 21 avril 1983

J. AVENET

**ATTESTATION**

Nous sous signe GE MEDICAL SYSTEMS TURKIYE AS Mevlut Pehlivan
Sok Yilmaz Han No 24 Kat 1 Gayrettepe Istanbul Turkey certifions que
Monsieur **Alain Gautier** employe par notre societe est transfere en France a
compter du 31 mai 1996.

Attestation delivree pour servir et valoir ce que de droit.

N.Tacettin
Administration Sales & Services



GE MEDICAL SYSTEMS
TURKIYE A.S.
Tic. Sic. No: 278000
Tic. Sic. No: 278000
Tic. Sic. No: 278000



GE Medical Systems S.A.
283, rue de la Minière, B.P. 34
78533 Buc Cedex, France
Tél. : 33 (1) 30 70 40 40

CERTIFICAT DE TRAVAIL

Nous soussignés GENERAL ELECTRIC MEDICAL SYSTEMS, 283 rue de la Minière 78530 - Buc, certifions que :

Monsieur Alain GAUTIER
Immatriculé à la sécurité sociale
sous le N° 1.39.07.31.042.003.28

a été employé dans notre société du 02/01/1974 au 31/07/1996 en qualité de :

*** CADRE 3B**

Monsieur Alain GAUTIER nous quitte libre de tout engagement.

Fait à Buc, le 31 Juillet 1996

Fabienne COLIN
Directrice des Relations du Travail

Calendrier des voyages - Chronologie

	1940 - 1946		
Algérie			
	1961		
Algérie Guerre		Dec 61 juillet 62	
	1962		
Le Chesnay Sarcelles			Entrée chez Univac
	1964		
Suisse & la Tricherie			
	1966		
Suisse & Orléans			
	1969		
Suisse			
Etats-Unis			
Canada			
Lichtenstein			
	1970		
Afrique du Sud			
	1972		
Suisse			
	1974		
Maurepas			Entrée chez CII
Tunis		27 fev au 1 mars	
Le Caire			
Beyrouth			
Damas		4 au 8 mars	
Abidjan			
Douala			
Bangui			
Brazzaville			
Libreville		30 avr au 9 mai	
Alger		26 au 28 août	
Alger		12 au 14 nov	
	1975		
Bangui			
Brazzaville			
Libreville Port gentil Abidjan		13 au 24 Janv	
Abidjan		18-19 Mars	
Alger			
Tunis		26 au 30 mars	
Libreville			
Douala			
Bangui			
Brazza			
Abidjan		2 au 14 juin	
Le Caire		21 au 24 juillet	
Alexandrie			
Le Caire			
Damas		27 nov 4 dec	
	1976		
Bagdad		19 au 23 Janv	CII devient Bull
Abidjan			
Douala			
Bangui			
Brazzaville			
Libreville		2 au 14 Fev	
Alger			
Tunis		9 au 12 mars	
Damas			
Le Caire		20 au 27Avril	
Le Caire			
Damas		13 au 18 Sept	
Bombay			
Madras Hyderabad		18 au 30 nov	

	1977		
Damas		26/01	
Beyrouth		08/03	
Bagdad		21mars 4 avr	
Londres		12 et 13 Mai	
Bagdad		6 au11 mai	
Londres		10/11	
	1978		
Jakarta		28 mars au7 avril	
Karachi		08/04	
Delhi		Mai juin	
Bagdad		novembre	
Riyad		Novembre	
	1979		
Delhi Bombay Bangalore Madras Hyderabad Calcutta		29 janv 10 fev	
Pékin Canton			
Hong Kong		20 fev au 9 mars	
Bagdad		2 au 6 avril	
Bombay Calcutta Delhi		28 mai au 9 juin	
Bagdad		22 juin au 28 juin	
Cologne		9 et 10 juillet	
Mossoul Bagdad		8 au 11 sept	
Calcutta Akra New Delhi Bombay			
Colombo		14 au 23 sept	
Londres		27/11	
	1983		
Guadalajara Mexico			
Bogota		29 août au 5 sept	
Rio Sao Paulo		19 au 24 septembre	
Hong Kong			
Bangkok		7 au 15 nov	
Alger		24 au 26 Janv	
	1983		
Le Caire			
Athènes		13 au 17 février	
Alger			
Casablanca		21 au 24 février	
Riyad		12 au 14 mars	
Bangkok			
Hong Kong			
New Delhi		27 mars au 14 Avril	
Casa Rabat		9 au 11 mai	
Tunis		28 mai au 1 juin	
Mexico		4 au 11 juillet	
Caracas			
Bogota			
Rio		8 au 17 Octobre	
Lisbonne		23 au 26 Oct	
Bombay New Delhi Bangalore Madras			
Colombo		26 nov au 8 dec	
	1985		
Dublin		15-16 Janv	
Sydney			
Tokyo			
Séoul			
Hong Kong			
Canton Pékin		29 janv au 15 fev	
Rio		18 au 28 mars	
Riyad		22 au 24 Avril	
Lisbonne		27 mai au 1juin	
Tunis		9 au 12 sept	
Le Caire		15 au19 sept	
Casa Rabat		9 au 14 nov	
Tel-Aviv Jérusalem		16 au 19 dec	
	1986		
Fort de France		14 au 23 février	
Mexico Acapulco		24 fev au1 mars	
Alger		24-25 mars	
Hong Kong			
Pékin		15mai au 3juin	
Rio Salvador		29 juin au 5 juillet	
Hong Kong			
Macao			
Djakarta			
Singapour		16 au 29 Nov	

Fin 79 entrée à SEMS
Mi- 83 entrée à CGR

Départ Grunberg
Arrivée Loustalot

Kualalumpur
Bangkok
Casa Rabat

22 au 24 dec

1987

Hong Kong Canton
Casa Rabat
Hong Kong
Pékin
Bangkok
Alger
Riyad
Athènes
Lisbonne
Alger
Alger
Istanbul
Tunis
Casablanca
Alger
Casablanca
Tunis
Pékin Hong Kong Bali
Alger
Tunis
Casablanca
Alger

10 au 24 février
5 au 11 mars

2 au 15 avril
29 au 30 avril
3 au 6 mai
7 au 8 mai
27 mai 1 juin
7 et 8 Juillet
29 et 30 Août
16 au 18 sept

20 au 25 Sept

19 oct.
11 au 13 nov
18 au 25 nov
6 au 8 dec

14 au 18 dec
21 au 24 dec

CGR devient GE

1988

Alger
Tunis
Monza
Casa Rabat
Alger
Casa Rabat
Tunis Sfax
Douala Yaoundé
Alger Constantine
Tel-Aviv Jérusalem
Alger
Johannesburg
Alger
Alger Annaba Constantine
Le Caire
Alger
Tunis
Londres
Londres
Tunis
Alger
Alger
Casa Rabat
Alger

11 au 16 Janv
18 au 21 Janv
25/01
8 au 13 fev
14 au 16 mars
16 au 23 mars
28 mars au 2 avril
18 au 23 avril
24 au 29 avril
16 au 21 mai
6 au 10 juin
13 au 17 juin
27 juin au 9 juillet
25 juil au 6 aout
4 au 10 sept

12 au 17 sept
19 au 20 sept
4 au 5 nov
14 au 18 nov
20 au 26 nov
1 au 3 dec
12 au 17 dec
19 au 21 dec

1989

Casa Rabat
Malte
Madrid
Douala Yaoundé
Le Caire
Tunis
Karachi
Alger
Monza
Rome
Tunis
Athènes
Istanbul

9 au 13 janv
19 au 21 janv
26 au 28 Janv
13 au 19 fev
19 au 25 fev
28 fev au 4 mars
5 au 11 mars

13 au 18 mars

19 au 24 mars

24 au 29 Avril

Rabat Casa	8 au 13 mai
Alger	14 au 20 mai
Bruxelles	21 au 27 mai
Luxembourg	4 au 7 juin
Koweït	7 au 14 juin
Alger	25 au 30 juin
Johannesburg	2 au 8 juillet
Alger	24 aout au 1 sept
Alger	4 au 8 sept
Alger	18 au 25 sept
Istanbul	26 au 30 sept
Alger	23 au 25 oct
Londres	27/10
Le Caire	5 au 11 nov
Tel-Aviv Jérusalem	27 nov au 1 dec
Le Caire	8 au 13 dec.

1990

Damas	
Amman	2 au 12 Janv
Londres	22 au 23 janv
Emirats	9 au 16 fev
Alger	26 fev au 2 mars
Casa Rabat	27 au 31 mars
Casa Rabat	2 au 7 avril
Londres	6 au 7 avril
Madrid	23 au 24 avril
Amsterdam	7 au 11 mai
Karachi	
UAE	14 au 27 mai
Monza	29/05
Luxembourg	21/06
Johannesburg	
Harare	1 au 7 juillet
Tel-Aviv Jérusalem	9 au 13 juillet
Le Caire	
Athènes	30 juillet au 4 août
La Palma	3 au 14 sept
Alger	17 au 22 sept
Douala	
Libreville	
Abidjan	8 au 16 oct
Londres	23/10
Téhéran	29 au 19 nov
Alger	
Casa Rabat	26 au 30 nov
Le Caire	
UAE	14 au 22 dec

1991

Londres	29 au 30 Janv
Casa Rabat	31 au 1 fev
Londres	19 fev
Alger	11 au 16 mars
Le Caire	18 au 23 mars
Tunis	25 au 28 mars
Le Caire	5 au 6 Avril
Le Caire	8 au 13 Avril
Londres	16/04
Le Caire	13 au 18 mai
Istanbul	28 au 31 mai
Tunis	25 au 29 juin
Le Caire	8 au 13 Juillet
Riyad	
Dubäi	22 juillet au 2 aout
Londres	23/09
Le Caire	7 au 12 oct
Tel-Aviv	
Istanbul	14 au 19 octobre
Dubäi	
Karachi	21 au 31 oct
Le Caire	9 au 12 nov
Téhéran	16 au 22 nov
Londres	2 au 7 dec
Londres	13 au 19 dec

1992

Londres	23/01
UAE	
Le Caire	1 au 7 février
Athènes	
Istanbul	1 au 3 mars
Le Caire	
Londres	9 au 13 mars
Londres	04/04
Londres	
Athènes	
Istanbul	6 au 12 Avril
Tel-Aviv	
Londres	12 au 21 mai
Le Caire	
Dubaï	
Riyad	21 juin au 8 juillet
Londres	15/09
Istanbul	
Athènes	16 au 27 Septembre
Dubaï	
Barhein	15 au 26 oct
Londres	16 dec
Le Caire	16 au 23 dec

1993

Monza	20 à 21 janv
Riyad	
Dubaï	24 au 28 Janv
Istanbul	
Athènes	8 au 12 Fev
Riyad	20au 25 fev
Istanbul	
Athènes	16 au 18 mars
Casa Rabat	5 au 6 Avril
Madrid	22 23 Avril
Riyad	
Dubaï	
Le Caire	
Istanbul	29 avril au 7 mai
Istanbul	
Athènes	14 au 18 juin
Slough	8 9 juillet
Athènes	
Istanbul	
Ankara	26 au 30 juillet
Dubaï	
Le Caire	
Athènes	
Istanbul	17 au 26 Septembre
Berlin	21 22 oct
Thessalonique Athènes	25 au 29 octobre
Istanbul	6 au 8 Dec

1994

Nombreux voyages Paris/Istanbul

1995

Nombreux voyages Paris/Istanbul

1996

Nombreux voyages Paris/Istanbul

Johannesburg

Harare

Johannesburg Paris

Mai

juin

juillet

Mi-94 départ en Turquie

Juillet 96 Fin de carrière

**Cessation
d'activités**

1997 Beyrouth janvier

1998

1999 Ténériffe

2000	Ténériffe	Ecosse		
2001	Ténériffe			
2002	Ténériffe	Grèce		
2003	Ténériffe	Lanzarote	Belgique	
2004	Ténériffe	El Hiero	Grèce	Angleterre
2005	Ténériffe	Tunisie		
2006	Ténériffe	La Palma		
2007	Ténériffe	Grande Canarie		
2008	Ténériffe	Fuerté Ventura	Irlande	
2009	Ténériffe	Grèce		
2010	Ténériffe			
2011	Ténériffe			
2012	Ténériffe	Turquie	Népal	
2013	Ténériffe	Italie		
2014	Ténériffe			
2015	Ténériffe	Italie		
2016	Ténériffe	Espagne		
2017	Ténériffe			
2018	Ténériffe	Rome	Athènes	
2019	Ténériffe	Chypre nord		

Voyages et durée de séjour par pays

Pays	Villes	Année	Du	Au	Nb de jours	Observations
Afrique du Sud	Johannesburg	1970	1-avr-70	31-déc-70	275	UNIVAC
Afrique du Sud	Johannesburg	1971	1-janv-71	31-déc-71	365	UNIVAC
Afrique du Sud	Johannesburg	1972	1-janv-72	31-mai-72	151	UNIVAC
Afrique du Sud	Johannesburg	1988	13-juin-88	17-juin-88	5	GE
Afrique du Sud	Johannesburg	1989	2-juil-89	8-juil-89	7	GE
Afrique du Sud	Johannesburg	1990	1-juil-90	7-juil-90	7	GE
Afrique du Sud	Johannesburg	1996	1-juin-96	31-juil-96	61	GE
Total Jours					871	
Algérie	Algérie Tlemcen	1940-1944	1-juil-40	31-déc-44	1645	Enfance
Algérie	Algérie Guerre	1961	1-déc-60	31-déc-60	31	Armée
Algérie	Algérie Guerre	1962	1-janv-61	31-juil-61	212	Armée
Algérie	Alger	1974	12-nov-74	14-nov-74	3	CII
Algérie	Alger	1974	26-août-74	28-août-74	3	CII
Algérie	Alger	1975	26-mars-75	30-mars-75	5	CII
Algérie	Alger	1976	9-mars-76	12-mars-76	4	CII Honeywell Bull
Algérie	Alger	1984	21-févr-84	24-févr-84	4	CGR
Algérie	Alger	1984	24-janv-84	26-janv-84	3	CGR
Algérie	Alger	1986	24-mars-86	25-mars-86	2	CGR
Algérie	Alger	1987	21-déc-87	24-déc-87	4	CGR
Algérie	Alger	1987	6-déc-87	8-déc-87	3	CGR
Algérie	Alger	1987	19-oct-87	20-oct-87	2	CGR
Algérie	Alger	1987	29-août-87	30-août-87	2	CGR
Algérie	Alger	1987	7-juil-87	8-juil-87	2	CGR
Algérie	Alger	1987	29-avr-87	30-avr-87	2	CGR
Algérie	Alger	1988	19-déc-88	21-déc-88	3	GE
Algérie	Alger	1988	1-déc-88	3-déc-88	3	GE
Algérie	Alger	1988	20-nov-88	26-nov-88	7	GE
Algérie	Alger	1988	12-sept-88	17-sept-88	6	GE
Algérie	Alger Annaba Constantine	1988	25-juil-88	6-août-88	13	GE
Algérie	Alger	1988	27-juin-88	9-juil-88	13	GE
Algérie	Alger	1988	6-juin-88	10-juin-88	5	GE
Algérie	Alger Constantine	1988	24-avr-88	29-avr-88	6	GE
Algérie	Alger	1988	14-mars-88	16-mars-88	3	GE
Algérie	Alger	1988	11-janv-88	16-janv-88	6	GE
Algérie	Alger	1989	23-oct-89	25-oct-89	3	GE
Algérie	Alger	1989	18-sept-89	25-sept-89	8	GE
Algérie	Alger	1989	4-sept-89	8-sept-89	5	GE
Algérie	Alger	1989	24-août-89	1-sept-89	9	GE
Algérie	Alger	1989	25-juin-89	30-juin-89	6	GE
Algérie	Alger	1989	14-mai-89	20-mai-89	7	GE
Algérie	Alger	1989	13-mars-89	18-mars-89	6	GE
Algérie	Alger	1990	26-nov-90	30-nov-90	5	GE
Algérie	Alger	1990	17-sept-90	22-sept-90	6	GE
Algérie	Alger	1990	26-févr-90	2-mars-90	5	GE
Algérie	Alger	1991	11-mars-91	16-mars-91	6	GE
Total Jours					2058	
Allemagne	Frankfort	1969	8-août-69	14-août-69	7	UNIVAC
Allemagne	Frankfort	1973	1-oct-73	3-oct-73	3	UNIVAC
Allemagne	Cologne	1979	9-juil-79	10-juil-79	2	CII Honeywell Bull
Allemagne	Berlin	1993	21-oct-93	22-oct-93	2	GE

		Total Jours			14	
Angleterre	Londres	1973	1-déc-73	2-déc-73	2	UNIVAC
Angleterre	Londres	1977	12-mai-77	13-mai-77	2	CII Honeywell Bull
Angleterre	Londres	1977	10-nov-77	11-nov-77	2	CII Honeywell Bull
Angleterre	Londres	1979	27-nov-79	28-nov-79	2	Depart SEMS
Angleterre	Londres	1988	19-sept-88	20-sept-88	2	GE
Angleterre	Londres	1988	4-nov-88	5-nov-88	2	GE
Angleterre	Londres	1989	27-oct-89	28-oct-89	2	GE
Angleterre	Londres	1990	22-janv-90	23-janv-90	2	GE
Angleterre	Londres	1990	6-avr-90	7-avr-90	2	GE
Angleterre	Londres	1990	23-oct-90	24-oct-90	2	GE
Angleterre	Londres	1991	29-janv-91	30-janv-91	2	GE
Angleterre	Londres	1991	19-févr-91	20-févr-91	2	GE
Angleterre	Londres	1991	16-avr-91	17-avr-91	2	GE
Angleterre	Londres	1991	23-sept-91	24-sept-91	2	GE
Angleterre	Londres	1991	2-déc-91	7-déc-91	6	GE
Angleterre	Londres	1991	13-déc-91	19-déc-91	7	GE
Angleterre	Londres	1992	23-janv-92	24-janv-92	2	GE
Angleterre	Londres	1992	9-mars-92	13-mars-92	5	GE
Angleterre	Londres	1992	4-avr-92	5-avr-92	2	GE
Angleterre	Londres	1992	6-avr-92	12-avr-92	7	GE
Angleterre	Londres	1992	12-mai-92	21-mai-92	10	GE
Angleterre	Londres	1992	15-sept-92	16-sept-92	2	GE
Angleterre	Londres	1992	16-déc-92	17-déc-92	2	GE
Angleterre	Slough	1993	8-juil-93	9-juil-93	2	GE
		Total Jours			73	
Antilles	Fort de France	1986	14-févr-86	23-févr-86	10	CGR
Arabie Saoudite	Riyad	1978	1-nov-78	8-nov-78	8	CII Honeywell Bull
Arabie Saoudite	Riyad	1984	12-mars-84	14-mars-84	3	CGR
Arabie Saoudite	Riyad	1985	22-avr-85	24-avr-85	3	CGR
Arabie Saoudite	Riyad	1987	3-mai-87	6-mai-87	4	CGR
Arabie Saoudite	Riyad	1991	22-juil-91	2-août-91	12	GE
Arabie Saoudite	Riyad	1992	21-juin-92	8-juil-92	18	GE
Arabie Saoudite	Riyad	1993	24-janv-93	28-janv-93	5	GE
Arabie Saoudite	Riyad	1993	20-févr-93	25-févr-93	6	GE
Arabie Saoudite	Riyad	1993	29-avr-93	7-mai-93	9	GE
		Total Jours			68	
Argentine	Buenos Aires	1985	18-mars-85	28-mars-85	3	CGR
Australie	Sydney	1984	27-mars-84	14-avr-84	19	CGR
Baléares	La Palma	1990	3-sept-90	14-sept-90	12	GE
Bali		1987			8	CGR
Belgique	Bruxelles	1989	21-mai-89	27-mai-89	7	GE
Bermudes	Hamilton	1969	10-août-69	12-août-69	3	UNIVAC
Brésil	Rio Sao Paulo	1983	19-sept-83	24-sept-83	6	CGR
Brésil	Rio	1984	8-oct-84	17-oct-84	10	CGR
Brésil	Rio	1985	18-mars-85	28-mars-85	11	CGR
Brésil	Rio Salvador	1986	29-juin-86	5-juil-86	7	CGR
		Total Jours			34	
Cameroun	Douala	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Cameroun	Douala	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII

Cameroun	Douala	1975	2-juin-75	14-juin-75	13	CII
Cameroun	Douala	1976	2-févr-76	14-févr-76	13	CII Honeywell Bull
Cameroun	Douala Yaoundé	1988	18-avr-88	23-avr-88	6	GE
Cameroun	Douala Yaoundé	1989	13-févr-89	19-févr-89	7	GE
Cameroun	Douala Yaoundé	1990	8-oct-90	16-oct-90	9	GE
Total Jours					68	
Canada	Ontario (Niagara)	1969	20-juil-69	21-juil-69	2	UNIVAC
Canaries	Ténérife	2001	15-janv-01	14-févr-01	28	Retraite
Canaries	Ténérife-Gomera	2002	15-janv-02	14-févr-02	28	Retraite
Canaries	Ténérife-Lanzarote	2003	15-janv-03	14-févr-03	28	Retraite
Canaries	Ténérife-El Hiéro	2004	15-janv-04	14-févr-04	28	Retraite
Canaries	Ténérife-La Palma	2005	15-janv-05	14-févr-05	28	Retraite
Canaries	Ténérife-Fuerté Ventura	2007	15-janv-07	14-févr-07	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2008	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2009	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2010	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2011	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2012	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2013	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2014	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2015	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2016	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2017	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2018	15-janv	14-févr	28	Retraite
Canaries	Ténérife	2019	15-janv	14-févr	28	Retraite
Total Jours					504	
Chine	Pekin Canton	1979	20-févr-79	9-mars-79	18	CII Honeywell Bull
Chine	Canton Pekin	1985	29-janv-85	15-févr-85	18	CGR
Chine	Pekin	1986	15-mai-86	3-juin-86	20	CGR
Chine	Canton	1987	10-févr-87	24-févr-87	15	CGR
Chine	Pekin	1987	2-avr-87	15-avr-87	14	CGR
Chine	Pekin	1987	18-nov-87	25-nov-87	8	CGR
Total Jours					93	
Chypre Nord	Famagouste	2019	30-Oct-19	7-oct-19	7	Retraite
Colombie	Bogota	1984	8-oct-84	17-oct-84	10	CGR
Congo	Brazzaville	1974	30-avr-74	9-mai-74	1	CII
Congo	Brazzaville	1974	30-avr-74	9-mai-74	1	CII
Congo	Brazzaville	1975	13-janv-75	24-janv-75	1	CII
Congo	Brazzaville	1975	2-juin-75	14-juin-75	1	CII
Congo	Brazzaville	1976	2-févr-76	14-févr-76	1	CII Honeywell Bull
Total Jours					5	
Corée	Seoul	1985	29-janv-85	15-févr-85	18	CGR
Cote d'Ivoire	Abidjan	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Cote d'Ivoire	Abidjan	1975	13-janv-75	24-janv-75	12	CII
Cote d'Ivoire	Abidjan	1975	18-mars-75	19-mars-75	2	CII
Cote d'Ivoire	Abidjan	1975	2-juin-75	14-juin-75	13	CII
Cote d'Ivoire	Abidjan	1976	2-févr-76	14-févr-76	13	CII Honeywell Bull
Cote d'Ivoire	Abidjan Yamoussoukro	1990	8-oct-90	16-oct-90	9	GE
Total Jours					59	

Ecosse	Edimbourg Inverness	1998	15-juin-98	30-juin-98	16	Chômage
Egypte	Le Caire Louxor	1972	1-mai-72	30-juin-72	61	UNIVAC
Egypte	Le Caire	1974	4-mars-74	8-mars-74	5	CII
Egypte	Le Caire	1975	21-juil-75	24-juil-75	4	CII
Egypte	Alexandrie Le Caire	1975	27-nov-75	4-déc-75	8	CII
Egypte	Le Caire	1976	20-avr-76	27-avr-76	8	CII Honeywell Bull
Egypte	Le Caire	1976	13-sept-76	18-sept-76	6	CII Honeywell Bull
Egypte	Le Caire	1984	13-févr-84	17-févr-84	5	CGR
Egypte	Le Caire	1985	15-sept-85	19-sept-85	5	CGR
Egypte	Le Caire	1988	4-sept-88	10-sept-88	7	GE
Egypte	Le Caire	1989	19-févr-89	25-févr-89	7	GE
Egypte	Le Caire	1989	5-nov-89	11-nov-89	7	GE
Egypte	Le Caire	1989	8-déc-89	13-déc-89	6	GE
Egypte	Le Caire	1990	30-juil-90	4-août-90	6	GE
Egypte	Le Caire	1990	14-déc-90	22-déc-90	9	GE
Egypte	Le Caire	1991	18-mars-91	23-mars-91	6	GE
Egypte	Le Caire	1991	5-avr-91	6-avr-91	2	GE
Egypte	Le caire	1991	8-avr-91	13-avr-91	6	GE
Egypte	Le Caire	1991	13-mai-91	18-mai-91	6	GE
Egypte	Le Caire	1991	8-juil-91	13-juil-91	6	GE
Egypte	Le Caire	1991	7-oct-91	12-oct-91	6	GE
Egypte	Le Caire	1991	9-nov-91	12-nov-91	4	GE
Egypte	Le Caire	1992	1-févr-92	7-févr-92	7	GE
Egypte	Le Caire	1992	9-mars-92	13-mars-92	5	GE
Egypte	Le Caire	1992	21-juin-92	8-juil-92	18	GE
Egypte	Le Caire	1992	16-déc-92	23-déc-92	8	GE
Egypte	Le Caire	1993	29-avr-93	7-mai-93	9	GE
Egypte	Le Caire	1993	17-sept-93	26-sept-93	10	GE
Total Jours					237	
Emirats	Dubaï	1990	9-févr-90	16-févr-90	8	GE
Emirats	Abu Dhabi Dubaï	1990	14-mai-90	27-mai-90	14	GE
Emirats	Dubaï Abu Dhabi	1990	14-déc-90	22-déc-90	9	GE
Emirats	Dubaï	1991	22-juil-91	2-août-91	12	GE
Emirats	Dubaï	1991	21-oct-91	31-oct-91	11	GE
Emirats	Dubaï Abu Dhabi	1992	1-févr-92	7-févr-92	7	GE
Emirats	Dubaï	1992	21-juin-92	8-juil-92	18	GE
Emirats	Dubaï Barhein	1992	15-oct-92	26-oct-92	12	GE
Emirats	Dubaï	1993	24-janv-93	28-janv-93	5	GE
Emirats	Dubaï	1993	29-avr-93	7-mai-93	9	GE
Emirats	Dubaï	1993	17-sept-93	26-sept-93	10	GE
Total Jours					115	
Espagne	Madrid	1989	26-janv-89	28-janv-89	3	GE
Espagne	Madrid	1990	23-avr-90	24-avr-90	2	GE
Espagne	Madrid	1993	22-avr-93	23-avr-93	2	GE
Espagne	Cadaques	2015	23-mars-15	1-Avril-15	8	Retraite
Total Jours					15	
Etat Unis	Illion Utica New York Washinton					
Etat Unis	Mineapolis Detroit	1969	1-juin-69	15-août-69	76	UNIVAC
Etat Unis	Milwaukee	1994	10-mars-94	16-mars-94	7	GE
Total Jours					83	

Gabon	Libreville	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Gabon	Libreville	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Gabon	Libreville Port Gentil	1975	13-janv-75	24-janv-75	12	CII
Gabon	Libreville	1975	2-juin-75	14-juin-75	13	CII
Gabon	Libreville	1976	2-févr-76	14-févr-76	13	CII Honeywell Bull
Gabon	Libreville	1990	8-oct-90	16-oct-90	9	GE
Total Jours					67	
Grèce	Athènes	1972	1-mai-72	30-juin-72	61	UNIVAC
Grèce	Athènes	1984	13-févr-84	17-févr-84	5	CGR
Grèce	Athènes	1984	13-févr-84	17-févr-84	5	CGR
Grèce	Athènes	1987	7-mai-87	8-mai-87	2	CGR
Grèce	Athènes	1989	24-avr-89	29-avr-89	6	GE
Grèce	Athènes	1990	30-juil-90	4-août-90	6	GE
Grèce	Athènes	1992	1-mars-92	3-mars-92	3	GE
Grèce	Athènes	1992	6-avr-92	12-avr-92	7	GE
Grèce	Athènes	1992	16-sept-92	27-sept-92	12	GE
Grèce	Athènes	1993	8-févr-93	12-févr-93	5	GE
Grèce	Athènes	1993	16-mars-93	18-mars-93	3	GE
Grèce	Athènes	1993	14-juin-93	18-juin-93	5	GE
Grèce	Athènes	1993	26-juil-93	30-juil-93	5	GE
Grèce	Athènes	1993	17-sept-93	26-sept-93	10	GE
Grèce	Thessalonique Athènes	1993	25-oct-93	29-oct-93	5	GE
Grèce	Athènes	1995	6-mars-95	10-mars-95	5	GE
Grèce	Athènes	1995	10-juil-95	12-juil-95	3	GE
Grèce	Athènes	1995	8-sept-95	10-sept-95	3	GE
Grèce	Athènes	1995	31-oct-95	4-nov-95	5	GE
Grèce	Athènes	1995	8-déc-95	10-déc-95	3	GE
Grèce	Athènes	1996	15-janv-96	19-janv-96	5	GE
Grèce	Athènes	1996	7-févr-96	9-févr-96	3	GE
Grèce	Athènes	1996	14-févr-96	16-févr-96	3	GE
Grèce	Tolo Athènes	2002	1-juin-02	14-juin-02	14	Retraite
Grèce	Tolo Athènes	2004	22-mai-04	5-juin-04	15	Retraite
Grèce	Tolo Athènes	2018	24-oct-18	7*-nov-18	15	Retraite
Total Jours					214	
Hollande	Amsterdam	1990	7-mai-90	11-mai-90	5	GE
Hong Kong	Hong Kong	1979	20-févr-79	9-mars-79	18	Bull
Hong Kong	Hong Kong	1983	7-nov-83	15-nov-83	9	CGR
Hong Kong	Hong Kong	1985	29-janv-85	15-févr-85	18	CGR
Hong Kong	Hong Kong	1986	15-mai-86	3-juin-86	20	CGR
Hong Kong	Hong kong	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Hong Kong	Hong Kong	1987	10-févr-87	24-févr-87	15	CGR
Hong Kong	Hong Kong	1987	2-avr-87	15-avr-87	14	CGR
Hong Kong	Hong Kong	1987	18-nov-87	25-nov-87	8	CGR
Honk Kong	Hong Kong	1984	27-mars-84	14-avr-84	19	CGR
Total Jours					135	
Inde	Bombay Madras	1976	18-nov-76	30-nov-76	13	CII Honeywell Bull
Inde	Delhi Hyderabad Delhi Bombay Bangalore Madras	1978	28-mai-78	12-juin-78	16	CII Honeywell Bull
Inde	Hyderabad Calcutta	1979	29-janv-79	10-févr-79	13	CII Honeywell Bull
Inde	Bombay Calcutta Delhi	1979	28-mai-79	9-juin-79	13	CII Honeywell Bull
Inde	Calcutta Akra New Bombay Delhi	1979	14-sept-79	23-sept-79	10	CII Honeywell Bull
Inde	Bombay Madras New Delhi	1984	27-mars-84	14-avr-84	19	CGR
Inde	Bombay New Delhi Bangalore Madras	1984	26-nov-84	8-déc-84	13	CGR
Total Jours					97	

Indonésie	Jakarta	1978	28-mars-78	7-avr-78	11	CII Honeywell Bull
Indonésie	Jakarta Bandung	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Total Jours					25	
Irak	Bagdad	1976	19-janv-76	23-janv-76	5	CII Honeywell Bull
Irak	Bagdad	1977	21-mars-77	4-avr-77	15	CII Honeywell Bull
Irak	Bagdad	1977	6-mai-77	11-mai-77	6	CII Honeywell Bull
Irak	Bagdad	1978	8-nov-78	16-nov-78	9	CII Honeywell Bull
Irak	Bagdad	1979	2-avr-79	6-avr-79	5	CII Honeywell Bull
Irak	Bagdad	1979	22-juin-79	28-juin-79	7	CII Honeywell Bull
Irak	Mossoul Bagdad	1979	8-sept-79	11-sept-79	4	CII Honeywell Bull
Total Jours					51	
Iran	Téhéran	1990	19-nov-90	29-nov-90	11	GE
Iran	Téhéran	1991	16-nov-91	22-nov-91	7	GE
Total Jours					18	
Irlande	Dublin	1985	15-janv-85	16-janv-85	2	CGR
Israël	Tel Aviv Jérusalem	1985	16-déc-85	19-déc-85	4	CGR
Israël	Tel Aviv Jérusalem	1988	16-mai-88	21-mai-88	6	GE
Israël	Tel Aviv Jérusalem	1989	27-nov-89	1-déc-89	5	GE
Israël	Tel Aviv Jérusalem	1990	9-juil-90	13-juil-90	5	GE
Israël	Tel Aviv	1991	14-oct-91	19-oct-91	6	GE
Israël	Tel Aviv	1992	12-mai-92	21-mai-92	10	GE
Total Jours					36	
Italie	Monza	1988	25-janv-88	26-janv-88	2	GE
Italie	Monza	1989	13-mars-89	18-mars-89	6	GE
Italie	Rome	1989	19-mars-89	24-mars-89	6	GE
Italie	Monza	1990	29-mai-90	30-mai-90	2	GE
Italie	Monza	1993	20-janv-93	21-janv-93	2	GE
Italie	Vallée d'Aoste	1999	1-juin-99	6-juin-99	6	Retraite
Italie	Rome	2018	5-oct-18	8-oct-18	4	Retraite
Total Jours					28	
Japon	Tokyo	1985	29-janv-85	15-févr-85	18	CGR
Jordanie	Amman	1990	2-janv-90	12-janv-90	11	GE
Kenya	Nairobi	1972	12-juin-72	15-juin-72	4	UNIVAC
Koweït	Koweït City	1989	7-juin-89	14-juin-89	8	GE
Lesotho	Maseru	1971				UNIVAC
Liban	Beyrouth	1971	15-avr-71	21-avr-71	7	UNIVAC
Liban	Beyrouth	1974	4-mars-74	8-mars-74	5	CII
Liban	Beyrouth	1977	8-mars-77	9-mars-77	2	CII Honeywell Bull
Liban	Beyrouth	1997	6-janv-97	20-janv-97	15	Chomage
Total Jours					29	
Lichtenstein	Vaduz	1969	1-janv-69	2-janv-69	2	UNIVAC
Luxembourg	Luxembourg	1989	4-juin-89	7-juin-89	4	GE
Luxembourg	Luxembourg	1990	21-juin-90	23-juin-90	3	GE

		Total Jours			7	
Macao	Macao	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Malaisie	Kuala Lumpur	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Malawi	Blantyre	1972	17-mai-72	20-mai-72	4	UNIVAC
Malte	Lavalette	1989	19-janv-89	21-janv-89	3	GE
Maroc	Casablanca	1984	21-févr-84	24-févr-84	4	CGR
Maroc	Casa Rabat	1984	9-mai-84	11-mai-84	3	CGR
Maroc	Casa Rabat	1985	9-nov-85	14-nov-85	6	CGR
Maroc	Casa Rabat	1986	22-déc-86	24-déc-86	3	CGR
Maroc	Casa Rabat	1987	5-mars-87	11-mars-87	7	CGR
Maroc	Casablanca	1987	20-sept-87	25-sept-87	6	CGR
Maroc	Casablanca	1987	19-oct-87	20-oct-87	2	CGR
Maroc	Casablanca	1987	14-déc-87	18-déc-87	5	CGR
Maroc	Casablanca Rabat	1987	14-déc-87	18-déc-87	5	CGR
Maroc	Casa Rabat	1988	8-févr-88	13-févr-88	6	GE
Maroc	Casa Rabat	1988	16-mars-88	23-mars-88	8	GE
Maroc	Casa Rabat	1988	12-déc-88	17-déc-88	6	GE
Maroc	Casa Rabat	1989	9-janv-89	13-janv-89	5	GE
Maroc	Rabat Casa	1989	8-mai-89	13-mai-89	6	GE
Maroc	Casa Rabat	1990	27-mars-90	31-mars-90	5	GE
Maroc	Casa Rabat	1990	2-avr-90	7-avr-90	6	GE
Maroc	Casa Rabat	1990	26-nov-90	30-nov-90	5	GE
Maroc	Casa Rabat	1991	31-janv-91	1-févr-91	2	GE
Maroc	Casa Rabat	1993	5-avr-93	6-avr-93	2	GE
		Total Jours			92	
Mexique	Guadalajara Mexico	1983	29-août-83	5-sept-83	8	CGR
Mexique	Mexico	1984	4-juil-84	11-juil-84	8	CGR
Mexique	Mexico Acapulco	1986	24-févr-86	1-mars-86	6	CGR
		Total Jours			22	
Mozambique	Lorenzo Marques (Maputo)	1971	01/03/1971	4-mars-71	4	UNIVAC
Népal	Katmandou Lumbini Pokhara	2012	26/10/2012	7/11/2012	15	Rertaite
Norvège	Oslo Bergen	1973	1-juin-73	2-juin-73	2	UNIVAC
Pakistan	Karachi	1978	8-avr-78	9-avr-78	2	CII Honeywell Bull
Pakistan	Karachi	1989	5-mars-89	11-mars-89	7	GE
Pakistan	Karachi	1990	14-mai-90	27-mai-90	14	GE
Pakistan	Karachi Lahore	1991	21-oct-91	31-oct-91	11	GE
		Total Jours			34	
Portugal	Lisbone	1984	23-oct-84	26-oct-84	4	CGR
Portugal	Lisbone	1985	27-mai-85	1-juin-85	6	CGR
Portugal	Lisbone	1987	27-mai-87	1-juin-87	6	CGR
		Total Jours			16	
Republique Centrafricaine	Bangui	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Republique Centrafricaine	Bangui	1975	13-janv-75	24-janv-75	12	CII

Republique Centrafricaine	Bangui	1975	2-juin-75	14-juin-75	13	CII
République Centrafricaine	Bangui	1974	30-avr-74	9-mai-74	10	CII
Republique Centrafricaine	Bangui	1976	2-févr-76	14-févr-76	13	CII Honeywell Bull
Total Jours					58	
Shri Lanka	Colombo	1979	14-sept-79	23-sept-79	10	CII Honeywell Bull
Shri Lanka	Colombo	1984	26-nov-84	8-déc-84	13	CGR
Total Jours					23	
Singapour	Singapour	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Suede	Stockolme	1973	1-juin-73	2-juin-73	2	UNIVAC
Suisse	Lausanne	1964	1-mai-64	30-juin-64	61	UNIVAC
Suisse	Lausanne	1966	1-avr-66	30-juin-66	91	UNIVAC
Suisse	Geneve	1967	15-sept-67	20-sept-67	6	UNIVAC
Suisse	Zurich	1968	1-oct-68	31-déc-68	92	UNIVAC
Suisse	Zurich	1969	1-janv-69	30-mai-69	150	UNIVAC
Suisse	Zurich	1972	1-juil-72	31-déc-72	184	UNIVAC
Suisse	Zurich	1973	1-janv-73	31-déc-73	365	UNIVAC
Total Jours					949	
Swaziland	Mbabane	1971				
Syrie	Damas	1974	4-mars-74	8-mars-74	5	CII
Syrie	Damas	1975	27-nov-75	4-déc-75	8	CII
Syrie	Damas	1975	27-nov-75	4-déc-75	8	CII
Syrie	Damas	1976	20-avr-76	27-avr-76	8	CII Honeywell Bull
Syrie	Damas	1976	13-sept-76	18-sept-76	6	CII Honeywell Bull
Syrie	Damas	1977	26-janv-77	29-janv-77	4	CII Honeywell Bull
Syrie	Damas Amman	1990	2-janv-90	12-janv-90	11	GE
Total Jours					50	
Thailand	Bangkok	1983	7-nov-83	15-nov-83	9	CGR
Thailand	Bangkok	1986	16-nov-86	29-nov-86	14	CGR
Thailand	Bangkok	1987	2-avr-87	15-avr-87	14	CGR
Total Jours					37	
Transkei	Umtata	1971	2-févr-71	8-févr-71	7	UNIVAC
Tunisie	Sfax	1945	1-juil-45	31-déc-45	184	
Tunisie	Tunis	1974	27-févr-74	1-mars-74	3	CII
Tunisie	Tunis	1975	26-mars-75	30-mars-75	5	CII
Tunisie	Tunis	1976	9-mars-76	12-mars-76	4	CII Honeywell Bull
Tunisie	Tunis	1984	28-mai-84	1-juin-84	5	CGR
Tunisie	Tunis	1985	9-sept-85	12-sept-85	4	CGR
Tunisie	Tunis	1987	20-sept-87	25-sept-87	6	CGR
Tunisie	Tunis	1987	11-nov-87	13-nov-87	3	CGR
Tunisie	Tunis	1987	14-déc-87	18-déc-87	5	CGR
Tunisie	Tunis	1988	18-janv-88	21-janv-88	4	GE
Tunisie	Tunis Sfax	1988	28-mars-88	2-avr-88	6	GE
Tunisie	Tunis	1988	12-sept-88	17-sept-88	6	GE
Tunisie	Tunis	1988	14-nov-88	18-nov-88	5	GE
Tunisie	Tunis	1989	28-févr-89	4-mars-89	5	GE
Tunisie	Tunis	1989	19-mars-89	24-mars-89	6	GE
Tunisie	Tunis	1991	25-mars-91	28-mars-91	4	GE

Tunisie	Tunis	1991	25-juin-91	29-juin-91	5	GE
	Total Jours				260	
Turquie	Istamboul	1987	16-sept-87	18-sept-87	3	CGR
Turquie	Istamboul	1989	24-avr-89	29-avr-89	6	GE
Turquie	Istamboul	1989	26-sept-89	30-sept-89	5	GE
Turquie	Istamboul	1991	28-mai-91	31-mai-91	4	GE
Turquie	Istamboul	1991	14-oct-91	19-oct-91	6	GE
Turquie	Istamboul	1992	1-mars-92	3-mars-92	3	GE
Turquie	Istamboul	1992	6-avr-92	12-avr-92	7	GE
Turquie	Istamboul	1992	16-sept-92	27-sept-92	12	GE
Turquie	Istamboul	1993	8-févr-93	12-févr-93	5	GE
Turquie	Istamboul	1993	16-mars-93	18-mars-93	3	GE
Turquie	Istamboul	1993	29-avr-93	7-mai-93	9	GE
Turquie	Istamboul	1993	14-juin-93	18-juin-93	5	GE
Turquie	Istamboul Ankara	1993	26-juil-93	30-juil-93	5	GE
Turquie	Istamboul	1993	17-sept-93	26-sept-93	10	GE
Turquie	Istamboul	1993	6-déc-93	8-déc-93	3	GE
Turquie	Istamboul	1994	11-juin-94	1-juil-94	21	GE
Turquie	Istamboul	1994	17-juil-94	5-août-94	20	GE
Turquie	Istamboul Samsun	1994	12-sept-94	21-oct-94	40	GE
Turquie	Istamboul Kirşehir Nevşehir	1994	1-nov-94	16-nov-94	16	GE
Turquie	Istamboul Silifke	1994	18-nov-94	1-déc-94	14	GE
Turquie	Istamboul Izmit	1994	8-déc-94	30-déc-94	23	GE
Turquie	Istamboul Kutahya	1995	9-janv-95	20-janv-95	12	GE
Turquie	Istamboul Canakkale	1995	6-févr-95	6-mars-95	29	GE
Turquie	Istamboul Edirne	1995	10-mars-95	4-avr-95	26	GE
Turquie	Istamboul Isparta	1995	13-avr-95	5-mai-95	23	GE
Turquie	Istamboul Pergame	1995	14-mai-95	31-mai-95	18	GE
Turquie	Istamboul Konya	1995	25-juin-95	10-juil-95	16	GE
Turquie	Istamboul Denizli Pamukkale	1995	12-juil-95	28-juil-95	17	GE
Turquie	Istamboul Izmir Bodrum	1995	28-août-95	8-sept-95	12	GE
Turquie	Istamboul Kayseri Bolu	1995	10-sept-95	10-oct-95	31	GE
Turquie	Istamboul Mersin	1995	21-oct-95	31-oct-95	11	GE
Turquie	Istamboul Bursa	1995	4-nov-95	8-déc-95	35	GE
Turquie	Istamboul Izmit	1995	10-déc-95	29-déc-95	20	GE
Turquie	Istamboul Adana	1996	4-janv-96	15-janv-96	12	GE
Turquie	Istamboul Trabzon	1996	19-janv-96	7-févr-96	20	GE
Turquie	Istamboul Antalya	1996	9-févr-96	14-févr-96	6	GE
Turquie	Istamboul	1996	16-févr-96	3-mai-96	78	GE
Turquie	Capadoce	2012	02-Avril-12	10-Avril-12	8	Retraite
	Total Jours				594	
Venezuela	Caracas	1984	8-oct-84	17-oct-84	10	CGR
Rhodésie (Zimbabwe)	Salbury	1971	1-déc-71	28-déc-71	28	UNIVAC
Rhodésie (Zimbabwe)	Salbury Victoria Falls	1972	15-juin-72	20-juin-72	6	UNIVAC
Zimbabwe	Hararé	1990	1-juil-90	7-juil-90	7	GE
Zimbabwe	Hararé - Victoria Falls	1996	13-juil-96	20-juil-96	8	GE
	Total Jours				49	

